This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

~~Hsch 12.1~~ KF696

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

A fund of $25,000, established in 1909, the income of which is used

"For the purchase of books for the Library"

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE

DE

L'INSTITUT ROYAL GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant « Société archéologique du Grand-Duché »)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

SA MAJESTÉ LE ROI GRAND-DUC

par arrêté du 24 octobre 1868.

Volume XLII.

PREMIER FASCICULE.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour, V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1891.

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE

DE

L'INSTITUT ROYAL GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU GRAND-DUCHÉ)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

SA MAJESTÉ LE ROI GRAND-DUC

par arrêté du 24 octobre 1868.

Volume XLII.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1895.

Digitized by Google

Heth 12.1

HARVARD COLLEGE
AUG 12 1912
LIBRARY.

G. F. Parkman fund

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Personnel de la société.

Administration :

MM. J. *Peters*, chanoine, professeur au séminaire, président.
Nic. *van Werveke*, professeur, secrétaire-conservateur.
A. *Herchen*, professeur, trésorier.

Liste des nouveaux membres.

Séance du 28 novembre 1890.

Membres correspondants :

MM. Eugène *Salentiny*, ingénieur à Luxembourg.
Werling, banquier à Luxembourg.
Held, secrétaire de l'évêché à Luxembourg.

Membre honoraire :

M. *Lallemand*, professeur à Paris.

Séance du 9 juin 1891.

Membres effectifs :

MM. C. *de Muyser*, ingénieur à Petange.
A. *Knaff*, inspecteur des télégraphes à Luxembourg.
M. *Blum*, curé à Mensdorf.

Membres correspondants :

MM. *Fischer-Ferron*, négociant à Luxembourg.
Charles *Schaack*, avocat à Luxembourg.
Kuborn, vicaire à Ospern.
Emile *d'Huart*, professeur à Luxembourg.
Martin *d'Huart*, professeur à Luxembourg.
Jean *Thill*, professeur à Luxembourg.

Séance du 15 mars 1894.

Membres correspondants :

MM. *Kuborn*, professeur à Luxembourg.
Weber, dentiste et consul d'Italie à Luxembourg.

Membres honoraires :

MM. A. *de Witte*, ingénieur et numismate à Bruxelles.
Armand *de Behault de Dornon*, à Bruxelles.
Jules *Florange*, numismate à Paris.

Séance du 5 novembre 1894.

Membres correspondants :

MM. Léon *Bück*, libraire-imprimeur à Luxembourg.
Graf, médecin à Echternach.
Ch. *Kohn*, commis des postes à Luxembourg.
Gustave *Zahn*, directeur de l'école industrielle et commerciale à Luxembourg.

Digitized by Google

Membre honoraire :

M. *Warken*, professeur à Arlon.

Séance du 16 janvier 1895.

Membres correspondants :

MM. G. *Traus*, architecte à Luxembourg.
P. *Sivering*, chef de bureau au Gouvernement à Luxembourg.

Membre honoraire :

M. Raymond *Serrure*, numismate à Paris.

Séance du 27 mars 1895.

Membre correspondant :

M. *Zorn*, curé à Lullange.

Membre honoraire :

S. Exc. M. A. *de Zwénigorodskoï*, conseiller d'État russe à Aix-la-Chapelle.

Séance du 27 juin 1895.

Membres correspondants :

MM. *Petry*, professeur à Luxembourg.
Franck, commissaire des chemins de fer à Luxembourg.

Membres décédés.

Membre effectif :

M. Nic. *Muller*, professeur-bibliothécaire à Luxembourg.

Membres correspondants :

MM. Victor *Bück*, libraire-imprimeur à Luxembourg.
Nic. *Gonner*, ingénieur à Dubuque, Jowa-U.-S.
V. *Jurion*, ancien procureur général à Luxembourg.
Jos. *Namur*, professeur à Echternach.
Jean *Neumann*, professeur à Luxembourg.

Membres honoraires :

MM. Renier *Chalon*, président de la société royale de numismatique belge à Bruxelles.
Albert Comte *de Circourt*, ancien conseiller d'État à Paris.
de Cohausen, colonel en retraite à Wiesbade.
Ferd. *Fix*, colonel à Washington.
Dr Ant. *Hecking*, médecin à St.-Vith.
Ch. *Laurent*, conseiller à la Cour d'appel à Bruxelles.
Lenné, propriétaire à Reckingerhof.
Laveleye, professeur à l'université de Liège.
de Musiel, propriétaire au château de Thorn.
de Pontaumont, archiviste à Cherbourg.
Dr J. *Schneider*, professeur à Dusseldorf.
P.-H. *Wittkamp*, homme de lettres à Amsterdam.
le comte *de Maurin Nahuys*, à Bruxelles.

Digitized by Google

RAPPORT DU SECRÉTAIRE

DE LA

Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg.

Ce n'est que par l'étude des monuments du passé que nous pourrons arriver un jour à connaître notre histoire nationale. L'époque préhistorique ne pourra être étudiée utilement que le jour où nous serons parvenus à classer les outils en silex, en pierre ou en bronze que la charrue du laboureur met à découvert si souvent, et à étudier les autres vestiges de cette période. L'époque romaine présente plus de facilité ; d'un côté les auteurs classiques de l'antiquité, d'un autre côté les inscriptions des monuments et des médailles fournissent des données plus ou moins précises que l'archéologue, à force de recherches et de patience, parvient à compléter, en réunissant et en étudiant sous tous les rapports les épaves de cette époque lointaine : les routes romaines, les camps, les cimetières, les ruines des anciennes villas, les découvertes même de tombes isolées, les vases funéraires, en un mot, tout ce qui peut avec certitude être attribué à l'époque romaine. Ce qui est le cas pour l'époque romaine, l'est aussi pour les premiers siècles du moyen-âge, la période franque, comme nous l'appelons communément ; seulement les chartes viennent apporter leur part et contribuer à mieux faire connaître cette période. Plus nombreuses de siècle en siècle, à mesure que nous nous avançons vers les temps modernes, ces chartes sont pour mainte partie intéressante de notre histoire nationale la seule source où nous pouvons puiser la connaissance du passé ; car, malheureusement, le Luxembourg n'a pas eu de chroniqueur ; on chercherait en vain dans nos bibliothèques ou dans celles de l'étranger ces récits presque toujours si naïfs, souvent inexacts ou partiaux, mais toujours précieux, dans lesquels un Luxembourgeois du moyen-âge aurait retracé l'histoire de son temps. Et les chartes elles-mêmes, les correspondances officielles ou privées, les comptes du duché, des prévôtés ou des villes, combien peu en avons-nous chez

Digitized by Google

nous, aux archives du Gouvernement, aux archives de notre société ou de la ville de Luxembourg! La plupart de ces documents ne se trouvent-ils pas à l'étranger, d'un accès toujours plus ou moins difficile, quelquefois tout-à-fait inaccessibles? Or, réunir tous ces documents et monuments, de quelque nature qu'ils soient, quand même au premier abord ils paraîtraient sans importance, les classer, les coordonner et les étudier, c'est la tâche qui incombe à la section historique de l'Institut et à laquelle elle n'a pas failli jusqu'ici. Il se peut que pendant un certain temps aucune trouvaille ne vient enrichir nos collections et par cela même la connaissance de notre passé; mais d'autres temps, plus riches en découvertes de toute espèce, viennent bientôt en compenser la pauvreté.

Sous ce rapport, les deux années qui viennent de s'écouler, ne peuvent pas précisément être comptées parmi les plus riches; cependant, quoique la récolte doive être qualifiée de bien maigre pour telle période ou telle branche des sciences historiques, elle a été très abondante pour d'autres périodes, pour d'autres sciences. Nos collections de chartes et de documents historiques n'ont reçu, de 1892—1893, que des accroissements presque insignifiants, mais notre collection d'objets préhistoriques a été augmentée assez sensiblement, et d'un autre côté la numismatique luxembourgeoise a été l'objet d'un grand nombre d'études se limitant à des périodes déterminées et même d'un essai sur l'ensemble de cette science; nos collections d'antiquités romaines ont été enrichies par plusieurs centaines d'objets trouvés dans des fouilles faites à Wasserbillig; deux trésors, l'un de médailles romaines trouvé à Reichlange, l'autre de monnaies du quinzième siècle trouvé à Arsdorf, ont apporté leur contingent à nos collections et à la connaissance de notre histoire nationale. Les années à venir seront peut-être de nouveau plus riches en découvertes de tout genre; il faudra espérer qu'alors comme maintenant la section historique de l'Institut pourra les acquérir ou du moins les étudier et en tirer tous les renseignements utiles à notre histoire nationale.

Comme je l'ai fait dans le rapport inséré en tête du volume 41 de nos publications, je mentionnerai suivant l'ordre chronologique les découvertes faites chez nous et les principaux travaux parus sur notre histoire.

Digitized by Google

A. — Époque préhistorique.

Comme j'ai dit dans mon premier rapport, nous avons pu constater jusqu'ici l'existence des antiquités préhistoriques dans plusieurs endroits du pays : au Wittenberg près de Roodt, sur les bords de la Moselle à Grevenmacher, à Kopstal et à Altrier ; un autre endroit encore semble avoir eu une assez grande population dans cette période si lointaine, c'était le plateau du Weimershof d'où le musée a eu, il y a longtemps déjà, une douzaine de flèches en silex, mais où l'on n'a plus rien trouvé depuis un certain nombre d'années.

Le plateau d'Altrier et toute la contrée voisine, tout le pays occupé par le Marscherwald, paraît avoir été habité pendant l'âge de pierre par une population assez nombreuse, pour autant qu'on peut en inférer du grand nombre de flèches, de haches et de couteaux en pierre que l'on y a trouvés depuis longtemps et que l'on trouve encore, à Altrier même, à Consdorf, à Hemstal, Bech, Rippig, Zittig et Berdorf. Depuis un grand nombre d'années la plupart des objets trouvés ont enrichi les collections de M. Dondelinger, conducteur des travaux publics à Echternach ; peu d'entre eux ont pu être acquis pour notre musée. J'ai pu cependant acquérir quelques pointes de flèche en silex et une hachette en pierre trouvées à Altrier.

A ces objets viennent s'ajouter encore seize haches en pierre noire ou grisâtre et une en pierre verdâtre trouvées à Berdorf et acquises pour le musée. Ce fut au commencement du mois de juillet 1894 que je fus averti par M. Léon Bück, imprimeur, que M. Paul Elter, avocat-avoué à Luxembourg, avait rapporté de Berdorf une pointe de lance en silex, très bien conservée, qui aurait été trouvée dans une caverne aux environs de Berdorf; qu'on y avait trouvé déjà entre autres un couteau de silex qui cependant aurait été brisé. Je me rendis dès le lendemain à Berdorf, pour examiner les lieux et voir ce qu'il en était de cette caverne. M. Pierre Bisdorff, ancien gendarme, domicilié à Berdorf, me conduisit alors aux endroits en question qu'il qualifiait d'habitations celtiques. Je dois avouer que, malgré le grand intérêt que ces habitations présentent, je fus déçu dans mes espérances. Ce n'étaient pas des cavernes, comme on m'avait dit, c'étaient des renfoncements entre deux rochers, couverts par d'autres rochers qui surplombaient et

Digitized by Google

qui effectivement portaient des traces non équivoques d'une ancienne habitation humaine.

M. Bisdorff me montra quatre de ces habitations ; deux d'entre elles sont situées sur le nouveau chemin qu'on est en train de construire entre Berdorf et Beaufort, à un kilomètre à peu près du premier de ces villages et tout près du chemin ; les deux autres se trouvent dans les bois dits de Bollendorf. Trois de ces habitations sont pour ainsi dire identiques, elles se trouvent dans le renfoncement formé par deux rochers, et couvertes, comme je viens de dire, par d'autres roches qui surplombent. Sur les parois opposées des rochers on voit distinctement des trous carrés destinés à recevoir des poutrelles qui supportaient sans doute les étages supérieurs de l'habitation ; il y a jusqu'à trois de ces étages superposés. Mais ces trous carrés sont faits avec une telle netteté dans le rocher dur que je ne crois guère pouvoir admettre des habitations préhistoriques, du moins de l'âge de pierre, à moins que des fouilles faites dans ces endroits jusqu'au fonds des habitations ne prouvent, par la présence de foyers, d'instruments en pierre ou de poteries, qu'effectivement elles ont servi déjà à l'époque indiquée.

Dans les deux habitations situées sur le bord du chemin de Berdorf à Beaufort je n'ai pu faire de fouilles ; le fonds est obstrué par des quartiers de rocher tombés d'en haut et j'aurais dû consacrer à ces fouilles au moins quelques jours, ce qui ne m'était pas possible. Cependant je fis faire un essai dans la troisième habitation, située sur le petit sentier qu'on vient de faire dans le bois de Bollendorf ; c'est là que M. Bisdorff avait trouvé la pointe de lance dont j'ai parlé plus haut, et qu'un sieur Wolf, journalier de Berdorf, en cherchant à élargir une tanière de renard qui se trouve au fonds, avait trouvé, presque à la surface, un couteau de silex. Je ne fus pas heureux, en ce sens du moins que je n'y trouvai aucun objet de l'âge de pierre, mais je pus me convaincre d'un autre côté que cette habitation avait servi encore jusqu'au quinzième ou dix-septième siècle ; il est vrai qu'ici encore le fonds est couvert jusqu'à une assez grande hauteur de quartiers de rocher tombés d'en haut et que sous ceux-ci on pourrait retrouver des traces de nos ancêtres préhistoriques. En fouillant en cet endroit, je trouvai en effet une douzaine de fragments d'un petit pot en terre blanchâtre, tels qu'on les employait au quinzième ou seizième siècle,

Digitized by Google

et un fragment d'une poterie plus grossière de la même époque. Je ne veux pas préjuger de la question; mais je crois, jusqu'à un examen plus approfondi, que ces endroits, situés au milieu des forêts, inaccessibles pour ainsi dire, il y a trois ou quatre siècles, ont pu servir de refuge aux habitants des environs pendant les périodes de guerre qui ont tant affligé notre pays pendant tout le moyen-âge et le commencement des temps modernes.

La quatrième habitation se trouve dans le rocher dit « Hirzelé », le rocher du cerf. Elle se compose de trois parties bien distinctes. Le rocher, abrupte d'un côté, peut être gravé très facilement de l'autre côté par une pente assez raide. A mi-hauteur du rocher on a devant soi une espèce de chambre, formant renfoncement dans le roc, complètement ouverte du côté de la vallée, mais ici l'on trouve les trous nécessaires pour la pose de poutres non seulement dans les parois verticales du rocher, mais aussi sur le fonds rocheux; on dirait qu'on y avait planté perpendiculairement d'autres poutrelles pour soutenir des poutres horizontales. De cette chambre un petit passage très étroit, contournant le coin du rocher, conduit dans une autre chambre située dans cette partie du rocher qui tombe à pic dans la vallée; le long de ce passage on distingue encore deux ou trois trous, creusés dans le rocher, destinés sans doute à soutenir une espèce de balustrade; il se peut qu'autrefois ce passage ait été un peu plus large, et qu'on ait pu y circuler aisément, en s'appuyant sur la balustrade en question; en ce moment il est tellement étroit que je n'osais m'y aventurer, de sorte que je n'ai pu voir l'intérieur de cette chambre; cependant on la voit très nettement déjà au pied du rocher.

A Berdorf même je m'enquis naturellement de ce qu'on pouvait y trouver en fait d'antiquités; je pus me convaincre qu'on y trouve très souvent des haches en pierre noire ou grisâtre, fort rarement des haches en silex, mais qu'ici, comme partout dans le canton d'Echternach, M. Dondelinger, conducteur des travaux publics, a su accaparer presque tout. Cependant je pus acquérir du sieur Konsbruck, comme j'ai dit plus haut, encore dix-sept hachettes, quelques-unes très communes, d'autres très petites et plus rares, presque toutes bien conservées. Il est donc hors de doute qu'à l'époque préhistorique le canton d'Echternach avait une assez grande population, établie suivant toutes les apparences

Digitized by Google

sur les hauteurs, au milieu des rochers qui rendent cette contrée si belle et si pittoresque.

Deux autres haches en pierre noirâtre, trouvées sur les hauteurs de Kopstal, ont été données au musée par M. Auguste van Werveke, ancien administrateur des prisons à Luxembourg.

Nos collections de l'époque préhistorique commencent ainsi à devenir insensiblement plus riches; de 37 numéros qu'elles comptaient il y a une douzaine d'années, elles s'étaient accrues en 1890, notamment par suite des nombreuses trouvailles faites au Wittenberg lez-Roodt et sur les bords de la Moselle à Grevenmacher, et que nous devons à notre zélé collègue, M. Petry, juge de paix à Grevenmacher, jusqu'à 100 numéros; elles en comptent maintenant 132. Ce n'est pas encore bien important, mais nous espérons bien qu'avec le temps nous parviendrons à réunir une collection plus considérable, permettant d'étudier de plus près les transformations successives des armes et ustensiles de l'époque de la pierre.

L'âge de bronze pour lequel j'avais à enregistrer du moins quelques découvertes dans mon dernier rapport, n'a rien fourni pendant les trois dernières années.

B. — Époque romaine.

Les nombreux travaux faits dans la ville de Luxembourg dans le courant de l'année 1893, autorisaient à croire qu'il serait possible de retrouver le tracé de la route romaine qui passait par la ville et qui, comme on l'admet généralement, descendait la côte du Pfaffenthal, pour remonter ensuite, de l'autre côté de l'Alzette, par la gorge de la Hœhl et se diriger vers Trèves. Notre attente a été réalisée en partie; dans la rue de la porte d'Eich on a retrouvé une partie de la route romaine; il est donc probable qu'elle a passé l'Alzette un peu au-dessous de l'établissement de MM. Wahl & Reining. Quant à sa continuation sur la rive droite de l'Alzette, ce n'est qu'un peu au-dessus du viaduc du Pfaffenthal que j'ai cru retrouver, à un mètre de profondeur, quelques traces de cette route; mais elles étaient si faibles qu'il est impossible de préciser; était-ce véritablement la route romaine que l'on y a retrouvée ou n'était-ce qu'un chemin des siècles postérieurs, du moyen-âge? Ce qui s'est retrouvé, se composait de pierrailles concassées telles qu'on

Digitized by Google

les met encore aujourd'hui sur nos chaussées, mais sans les pierres plus grandes qu'on retrouve dans les substructions du *Kiem* au Grunenwald ; le tout n'était pas fait avec ce grand art et ces soins que les Romains avaient coutume d'apporter à la confection de leurs routes, de sorte qu'il m'est impossible de dire si c'est véritablement la route romaine qu'on a retrouvée en ce lieu.

Depuis le viaduc du Pfaffenthal jusqu'au mur de clôture du jardin du curé, la tranchée faite pour recevoir l'égoût, ne présentait pas de trace d'une route, bien que cette tranchée fut creusée jusqu'à deux mètres de profondeur ; aussi suis-je porté à croire que la route romaine, après avoir passé l'Alzette aux environs de la fabrique Wahl & Reining, longeait d'abord la côte, en occupant l'emplacement des maisons de la rue Vauban, et qu'arrivée vers les dernières maisons de cette rue, elle passait à travers les jardins qui se trouvent maintenant au coin de cette rue et de la gorge de la Hœhl, et puis sous le viaduc actuel.

On n'a trouvé, pendant ces travaux, qu'une petite monnaie romaine, mal conservée, de Valentinien II, au revers : SECVRITAS REIPVBLICAE.

Dans un des jardins qui se trouvent vis-à-vis de la Maternité, on a trouvé encore, dans le courant de l'été 1893, un petit bronze romain : CONSTANTINVS P. F. AVG. Buste diadémé, cuirassé et drapé à droite. — *R.* GLORIAE EXERCITVS. Deux soldats debout, entre eux une enseigne. A l'exergue ΓSIS. Au dire de M. Theato, instituteur, on trouve assez souvent des médailles romaines dans ces jardins.

Enfin on a trouvé, à côté de la tour qui ferme l'entrée de la gorge dite la Hœhl, un moyen-bronze de Gratien assez fruste.

A Altrier le musée a acquis une statuette en terre cuite blanche, représentant Pomone ou Flore, deux fragments de statuettes de Nehalennia en terre rougeâtre et entre autres quelques médailles intéressantes, en partie inédites dont voici la description :

a) CONSTANTINVS AVG. Sa tête laurée à droite. — *R.* VOT X AVGG, en trois lignes, dans une couronne de laurier. — Quinaire en bronze couvert d'une belle patine verte, fort bien conservé, pour ainsi dire à fleur de coin ; inédit.

b) CONSTANTINVS AVG. Son buste lauré et drapé à droite. —

Digitized by Google

R. MARTI CONSERVATORI. Mars casqué demi-nu debout à droite, tenant une haste renversée et appuyé sur un bouclier. A l'exergue : PTR. — Petit bronze, à fleur de coin. Variété de Cohen 333.

c) NERO. CLAVD. CAESAR. AVG. GERM. Sa tête laurée à droite, dessous un globe. — *R.* CER. QVINQ. ROM. CON. Table de jeu sur laquelle se trouvent un vase et une couronne. A l'exergue : S C. — Cohen 53.

d) Gordien III. — IMP. CAES. M. AN. GORDIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Mars casqué debout à gauche, tenant la haste et le bouclier appuyé sur terre. — Denier, Cohen 381.

e) Julia Mæsa. — IVLIA MAESA AVG. Son buste à droite. — *R.* IVNO. Junon voilée debout à gauche, tenant une patère et un sceptre. — Denier, Cohen 16.

f) Antonin le Pieux. — ANTONINVS AVG PIVS P P TR P XXIII. Sa tête radiée à droite. — *R.* PIETATI AVG COS IIII. La Piété debout à gauche tenant de la droite une pomme et sur le bras gauche un enfant ; à ses pieds deux enfants. Dans le champ : S-C. — Moyen-bronze, Cohen 627.

g) Julie Domna. — IVLIA / DOMNA AVG. Son buste à droite. — *R.* SAL(uti aug . . . . . .) VII. La Santé debout à gauche, nourrissant un serpent enroulé autour d'un autel et tenant un sceptre. A l'exergue : COS II. — Moyen-bronze ; médaille hybride, non marquée par Cohen ; le revers doit appartenir à Septime-Sévère.

Au même endroit le musée a acquis en outre une petite statuette en bronze, représentant Mercure, portant le pétase et, de la main droite, le caducée ; sur l'épaule droite flotte le manteau ; la main gauche qui était tendue en avant, est enlevée, ainsi que le pied droit. La statuette est d'un travail assez bon.

Près d'Altrier, au lieu dit Kasselt, à l'emplacement d'un camp romain fort bien conservé, on a trouvé dans le fossé plusieurs pierres sculptées qui ont été remises au musée par les soins de M. Dondelinger, conducteur des travaux publics à Echternach. En voici la description :

a) Partie inférieure d'une pierre tombale, en grès ; longueur de la pierre, 0,80^{m} ; hauteur, 0,20^{m} ; largeur, 0,70^{m}. Il ne reste qu'une partie de l'encadrement inférieur et du côté droit, avec l'inscription suivante,

Digitized by Google

dont les lettres, appartenant encore à la bonne période, ont une hauteur de 5 centimètres :

TA . VIVI . F . C.

La première lettre est incomplète ; il en reste le montant et la partie du barrage à droite du montant, cependant je crois pouvoir distinguer encore toute la lettre. C'était la dernière ligne, mais elle est malheureusement incomplète.

b) Grande pierre carrée, longue de 0,71^{m}, large de 0,52^{m}, haute de 0,22^{m}, également en grès. Il ne reste qu'une seule ligne incomplète de l'inscription ; c'était, comme le prouvent les traces d'une bordure faiblement prononcée, la dernière ; en lettres hautes de 0,08^{m} et appartenant, comme celles de l'inscription précédente, à la bonne époque. Il ne reste plus que

ARTI .

Derrière ces lettres un point affectant la forme triangulaire, puis le commencement d'une lettre C ou O.

c) Pierre en grès, donnant les deux dernières lignes, mais incomplètes, d'une inscription que je suppose funéraire ; on peut lire avec certitude la deuxième ligne, mais la lecture de la première ligne n'est guère sûre ; le commencement et la fin de chaque ligne manquent. Les lettres ont une hauteur de 0,06^{m}. On y lit :

NIOI

I O . DLIV

d) Une quatrième pierre me paraît avoir fait partie du même monument ; la première ligne a beaucoup souffert ; on y distingue d'abord un trait vertical, puis un petit trait un peu incliné, comme si ces deux traits avaient formé la lettre R ; puis reviennent encore les mêmes traits, puis ND. Le tout a l'aspect suivant :

R(?) R(?) N D

M A S C Γ

e) La partie supérieure d'une inscription entourée d'un encadrement semi-circulaire, offrant seulement les lettres DM, hautes de près de 11 centimètres.

f) Trois fragments de pierres ornées, deux très simples, la troisième offrant la tête d'un enfant sur l'une de ses faces ; toutes trois ne sont conservées qu'à l'état de fragment.

Digitized by Google

En examinant l'endroit où ces pierres ont été trouvées, je pus m'assurer qu'elles provenaient d'une muraille épaisse qui défendait le camp du côté de la plaine; des autres côtés il n'y avait probablement pas de travaux de défense, parce que le camp est établi sur une espèce de promontoire qui ne pouvait être attaqué que du côté de la plaine. Il semblerait donc que ces pierres proviennent, comme celles que l'on a trouvées en quantité si grande dans les anciens remparts d'Arlon, des monuments qui se trouvaient à proximité du camp, lors de son établissement, peut-être du camp d'Altrier qui n'en est qu'à deux kilomètres, et que la construction du camp doit être placée à la fin du quatrième siècle, c'est-à-dire à la dernière période de la domination romaine dans le pays de Luxembourg. Si les circonstances le permettent, la section historique de l'Institut y fera des fouilles, pour retrouver les fondements du mur de défense et éclaircir les autres questions historiques et archéologiques qui peuvent se rattacher à ce camp.

M. Ensch de Munshausen nous a fait cadeau de quelques monnaies, parmi lesquelles deux médailles romaines, trouvées sans doute à Munshausen. Ce sont :

Gordien III. — IMP. CAES. M. ANT. GORDIANVS AVG. Son buste radié à droite. — *R.* P. M. TR. P. II. COS. P. P. Mars casqué debout à gauche tenant un bouclier et une lance. — Denier, Cohen 196.

Philippe Ier. — IMP. M. IVL. PHILIPPVS AVG. Son buste radié à droite. — *R.* AEQVITAS AVGG. L'Équité debout à gauche, tenant d'une main une balance et de l'autre une corne d'abondance. — Billon.

Un paysan de Dalheim a vendu au musée le doigt d'une statue de bronze, parfaitement conservé, une fibule, quelques anneaux sans ornement et les médailles suivantes :

a) Commode. — M. COMM. ANT. P FEL AVG BRIT P P. Sa tête laurée à droite. — *R.* APOL. PAL. P. M. TR. P. XVI. COS. VI. Apollon debout à gauche plaçant une lyre sur une colonne et tenant le plectrum. — Denier, Cohen 24.

b) Néron. — IMP NERO CAESAR AVG GERM ..... Sa tête à gauche. — *R.* PACE P. R. VBIQVE PARTA IANVM CLVSIT S. C. Un temple à porte fermée. — Moyen-bronze.

Digitized by Google

Antonin le Pieux. — ANTONINVS AVG PIVS P P TR P XI. Sa tête laurée à droite. — *R*. COS IIII S-C. L'Abondance debout à gauche, tenant deux épis et posant la main gauche sur un boisseau plein d'épis, placé sur un vaisseau vu à moitié. — Grand-bronze, Cohen 289.

Antonin le Pieux. — .... AEL. CAES. HADRI. ANTONIN .... Sa tête laurée à droite. — *R*. PIETAS, dans le champ. La légende (trib. pot. cos. ....) manque. La Piété debout à gauche tenant une boîte d'encens et sacrifiant sur un autel placé devant elle. S.-C. — Grand-bronze.

A Kehmen on a trouvé des urnes romaines en hiver 1893-1894; le mauvais temps et l'état maladif dans lequel j'étais pendant tout l'hiver, m'ont empêché de m'assurer de la nature de la trouvaille qui paraît cependant appartenir à un cimetière romain.

A Berbourg, M. Meiers a fait commencer des fouilles dans une villa spacieuse; nous avons reçu de là un fer de lance bien conservé.

Mais c'est de Wasserbillig que notre musée a reçu l'accroissement le plus considérable pendant les deux dernières années. Sur la hauteur située à mi-chemin de Wasserbillig à Mompach, au lieu dit « in der stadt Sernich », je constatai l'existence de plusieurs tas de pierrailles dans lesquelles on remarquait des débris de tuiles romaines. Déjà un habitant de Wasserbillig avait commencé à y faire des fouilles, mais il fut empêché de les continuer par le garde-forestier qui savait qu'il n'avait ni demandé ni reçu l'autorisation nécessaire. Quand je vins à mon tour demander cette autorisation, elle me fut immédiatement accordée, et je pus fouiller quelques-uns de ces tas qui bientôt révélèrent des restes d'habitations romaines assez bien conservées. J'en ai levé le plan que je compte publier bientôt avec un compte-rendu complet des fouilles. Qu'il suffise de dire que notre musée en a retiré des poteries samiennes, des restes de vitres et de verres romains, quelques objets en bronze, un tuyau en plomb et un certain nombre d'ossements très intéressants. Il n'y avait que peu de monnaies, tous petits-bronzes; elles appartiennent à la fin du quatrième siècle et sont toutes presque frustes.

L'époque franque n'a rien fourni pendant les dernières années.

Digitized by Google

C. — Moyen-âge.

L'histoire du Luxembourg pendant le moyen-âge a été l'objet de quelques études intéressantes, dues presque toutes à des étrangers. Elles ont paru, sauf une seule, dans des revues historiques étrangères, aussi peuvent-elles facilement passer inaperçues par nos compatriotes qui s'occupent de notre histoire nationale et je pense qu'il ne sera pas sans intérêt de leur consacrer quelques lignes.

Dans la première de ces études intitulée : « Das Geburtsjahr Heinrich's VII », parue dans la « Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft », Band VIII, p. 146—155, j'ai tâché de prouver que contrairement à ce qu'avaient avancé jusqu'ici nos historiens, surtout Bertholet et feu M. Schœtter, Henri VII est né vers 1276 ; il avait donc seulement 12 ans quand son père succomba dans la funeste bataille de Wœringen ; il parvint au trône d'Allemagne à l'âge de 32 ans et n'en avait que 37, lorsqu'il mourut à Buonconvento. Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présente ce fait ; nous pouvons mieux comprendre maintenant, comment Henri VII put entreprendre son expédition en Italie, pour y rétablir la domination allemande ; comment il put concevoir l'idée si aventureuse d'entreprendre une nouvelle croisade, pour délivrer la Terre-Sainte. S'il eût été plus âgé, en parvenant au trône, s'il était né en 1262, comme on l'avait cru si longtemps, et que par conséquent il eût été âgé de 48-50 ans lors de son expédition en Italie, il faut croire qu'il aurait reculé à la perspective des dangers multiples que de telles expéditions devaient forcément présenter pour lui-même, pour sa famille et pour toute l'Allemagne ; l'exaltation chevaleresque qui l'animait, se serait calmée entretemps.

La seconde étude est intitulée : « Die Finanzverwaltung der Grafschaft Luxemburg im Beginn des XIV. Jahrhunderts. Auf Grund des Urbars aus den Jahren 1306-1317, von Dr. Martin Mohr. » (Jena, 1893. Separatabdruck aus den staatswissenschaftlichen Studien von Dr. Ludwig Elster, Band 4.) Ce travail mérite toute notre attention, d'autant plus qu'il est le premier paru sur l'organisation financière de l'ancien comté de Luxembourg ; cette partie de notre histoire était toujours complètement négligée et ce n'est que depuis les travaux de M. le professeur Lamprecht qu'on a commencé à s'en occuper un peu. Un premier chapitre de cette étude fait connaître l'origine de l'« Urbar », c'est-

Digitized by Google

à-dire du relevé des revenus et des dépenses de nos comtes; le second chapitre traite des monnaies citées dans l'Urbar, chapitre d'autant plus important que les recettes se font tantôt en deniers de Metz, de Trèves ou de Luxembourg, tantôt en deniers de Tours, Paris ou Liége; circonstance remarquable, le payement des rentes en deniers de Luxembourg n'est obligatoire que dans trois localités. L'auteur a essayé de donner en même temps un aperçu sur l'atelier de Luxembourg, en indiquant les documents qui se rapportent aux maîtres de la monnaie, aux gardes etc., mais il n'a pas assez remarqué que les faits y contenus peuvent très bien ne pas avoir été applicables à la monnaie de Henri VII, puisque les documents cités sont beaucoup plus jeunes. D'après les différentes évaluations de l'Urbar, le petit tournois lequel, dès la fin du règne de Henri VII, tend à remplacer tous les autres deniers, équivaut à un denier de Metz ou de Trèves, à un et demi luxembourgeois ou liégeois, et à un et un tiers parisis. Le troisième chapitre a pour objet les poids et mesures, le quatrième la division du pays en prévôtés et mairies, surtout sous le rapport de la perception des revenus. L'auteur y distingue très nettement entre les *villes libres* et les *villes bâtisses*. « *Ville bâtisse* », dit-il, « bedeutet die den Namen des Hauptortes tragende » Zinsgenossenschaft, welche Vogteien und Leibeigenschaftsgüter umfasst; » die *ville libre* hingegen ist die im Anschluss an die loi de Beaumont » befreite, nach deutschrechtlichen Begriffen stadtrechtliche Zinsgemeinde, » die mit geringen Ausnahmen völlig für sich abgeschlossen dasteht. » Unter diesen befreiten Gemeinden treten besonders die Zentralstädte » der Distrikte hervor; sie sind die Verkehrszentren, sie besitzen die » Stadtwagen, sie haben Markthallen, Handwerksbänke, die den einzelnen » Innungen unter Leitung ihrer Innungsmeister zu Verkaufszwecken zur » Verfügung stehen; das sind Luxemburg, Diedenhofen, Arlon, Habay, » Marville und Echternach ». Nous sommes, sous le règne de Henri VII, au milieu d'une période de transition; tandis que la plupart des domaines sont convertis en voueries, d'autres sont encore exploités directement pour le compte du prince; mais, ce qu'il convient de noter, l'Urbar ne mentionne pas les contributions que nous trouverons un siècle plus tard, ni la grasse-chair, ni les aides et subsides. — Le dernier chapitre indique, pour autant que les indications de l'Urbar le permettent, le revenu total de nos comtes au commencement du qua-

Digitized by Google

torzième siècle ; les revenus en argent montent à 3976 livres 15 sols 4 deniers petits tournois, équivalant à peu près à 434 kilogrammes d'argent fin ou à 44 kilogrammes d'or, l'or étant à l'argent de 10 : 1 ; mais à ces recettes en argent comptant il faut ajouter encore les recettes en nature qui sont très considérables : 549 muids de froment (un muid valait 1⅔ maldre), 1767 muids de seigle, 3864 d'avoine, 1372 d'épeautre, 15 de pois, 762 livres de cire, 3 livres de lin et 39½ de poivre, 45 foudres de foin, 6160 poules, 1481 chapons, 508 oies et 196 porcs ; le rapport des dîmes du vin n'est pas mentionné. Malheureusement l'Urbar ne tient guère compte des dépenses ; celles-ci ne sont indiquées que pour quelques localités, nulle part elles ne sont renseignées complètement. Aussi le travail de M. Mohr est-il resté forcément incomplet ; pour avoir une idée plus nette de l'administration financière de notre pays au moyen-âge, il faudra remonter au commencement du quinzième siècle ; pour ce temps nous avons encore quelques comptes des receveurs généraux et particuliers, indiquant en détail les recettes et les dépenses et permettant ainsi d'établir un véritable budget, dont les données, notamment en ce qui concerne plusieurs chapitres des dépenses, peuvent être en toute sûreté appliquées aussi à la période de Henri VII et de Jean l'Aveugle et sont de nature à compléter, en partie du moins, les données de l'Urbar.

Résumant les résultats obtenus par M. Mohr, nous arriverons à conclure que le comte de Luxembourg n'administre pas encore le comté comme souverain dans l'acception actuelle du mot ; toutes les localités, tous les biens cités dans l'Urbar, sont ou étaient sa propriété, son héritage ; le comte n'est autre chose que le plus riche propriétaire dont les biens sont disséminés sur toute l'étendue du futur duché de Luxembourg. La plupart des habitants sont ses serfs et payent de ce chef certaines redevances ; d'autres, les habitants des villes libres, ont été affranchis dans le courant du treizième siècle et c'est à cause de cet affranchissement qu'ils payent des redevances ; plusieurs biens sont ou donnés en fief à des vassaux ou sont exploités directement pour le compte de Henri VII. Mais par contre toutes les localités appartenant aux seigneuries si nombreuses, telles que Vianden, Wiltz, Clervaux, Bourscheid, Brandenbourg, Linster, Berward, Berbourg, Soleuvre, ne sont pas citées dans l'Urbar ; elles n'appartiennent pas au comte de

Digitized by Google

Luxembourg et bien qu'il en soit le suzerain, il n'en est pas le souverain. Ce n'est pas au comte de Luxembourg, c'est à leurs propres seigneurs que les habitants de ces localités payent des redevances ou font des corvées, et Henri VII n'a pas le droit de les astreindre au payement de quelque contribution ; les aides et subsides eux-mêmes que les états du Luxembourg accordent plus tard au souverain, d'abord de temps en temps et dans un but spécial, plus tard d'année en année, n'existent pas encore. Il est tout naturel, au reste, que les biens allodiaux qui se trouvaient encore dans le Luxembourg au commencement du quatorzième siècle, bien que probablement peu nombreux, étaient complètement indépendants du comte qui n'exerçait sur eux aucun droit ni de suzeraineté ni de souveraineté.

Nous avons à mentionner encore un troisième travail, dû à M. le comte de Puymaigre : Jean l'Aveugle en France, paru dans la Revue des questions historiques. Ce n'est pas la première fois que l'auteur s'occupe du roi aveugle ; il lui a consacré déjà plusieurs notices des plus intéressantes. Comme le titre l'indique, celle qui nous occupe en ce moment, n'a pas pour but de donner une biographie complète de l'illustre fils de Henri VII ; l'auteur s'est borné à retracer ses relations multiples avec la France, n'ajoutant que les faits principaux qui ne se rattachent pas à ces relations, en tant qu'elles étaient nécessaires pour donner un aperçu complet, mais nécessairement très court de sa vie. Ce travail mérite sous tous les rapports d'être recommandé à nos compatriotes. Dès les premières pages M. de Puymaigre émet une nouvelle opinion sur un des contes les plus connus de tous les Luxembourgeois, celui de Mélusine : « Cette tradition », dit-il, « touche à une question » généalogique assez importante pour qu'on me permette de donner » quelques détails à ce sujet. M. H. Gaidoz s'est occupé du rôle qu'a » joué à Luxembourg la fée dont le nom est devenu le titre de sa » revue. Mélusine, t. V, p. 169, il dit n'avoir découvert aucune relation » entre les Lusignan et les Luxembourg. Ce qui l'étonne alors, ce n'est » pas la ressemblance des deux traditions, c'est que le nom de la sirène » du Poitou ait servi aussi à désigner l'ondine de l'Alzette. Il pense que » l'histoire de Raymondin, très connue au moyen-âge, se répandit, » comme partout, dans le Luxembourg et qu'on lui emprunta le nom » de Mélusine pour le donner à une ondine déjà antérieurement popu-

Digitized by Google

» laire dans les traditions locales. Mais il existait une parenté entre les » Lusignan et les Luxembourg. Jean d'Avesnes, seigneur de Beaumont, » épousa Agnès de Lésignem ou Lusignan, dit de Valence. Sa fille, » Marguerite, fut mariée à Henri VI, comte de Luxembourg, frère de » l'empereur Henri VII. Ne pense-t-on pas que par cette alliance la » tradition de Mélusine put arriver aux Luxembourg ? Ainsi s'explique- » rait le cri de guerre *Lésignem* du connétable de Saint-Pol, Louis de » Luxembourg ; ainsi s'expliquerait aussi ce que dit du Chesne d'une » assertion qui rattachait la maison de Luxembourg à celle de Lusignan. » J'ajouterai que les Luxembourg portèrent la légende de Mélusine dans » le château de Ham et dans celui d'Enghien qui leur appartinrent. Le » Loyer, dans son *Histoire des spectres et des apparitions*, p. 200, dit de » son côté : « Et pour faire passer la fable de Mélusine pour vraye, son » romant la fait descendre de par son père des rois d'Albanie et d'une » fée, et la marie à Raymondin de Troisilh, et de ce mariage fonde les » maisons de Lusignan et de Luxembourg, de Cypre, de Hiérusalem et » de Boëme ». » Il faut convenir que cette explication lève les difficultés que le conte de Mélusine avait présentées jusqu'ici.

Ce qui donne un charme particulier à l'étude de M. de Puymaigre, ce sont les témoignages des contemporains, en grande partie inédits, sur le caractère de Jean l'Aveugle. L'auteur est plein d'enthousiasme pour notre comte, mais nullement à tel point qu'il ne voie que ses qualités brillantes et qu'il passe sous silence ses défauts. Écoutons ce que dit de Jean l'Aveugle Guillaume de Machault qui fut pendant plus de trente ans le compagnon fidèle de notre comte :

Et li bons rois
Qui moult estoit sages en tous endrois,
Loyaux, vaillans, libéraux et adrois,
Envers tous doux, humbles et courtois.

Autre part Machault dit de lui :

Cel Behaigne dont je vous conte,
N'ot pareil, duc ne roi ne comte,
Ne depuis le temps Charlemaine
Ne fut homme, c'est chose certaine,
Qui fut en tous cas plus parfait,
En honneur, en diz ne en fait.

Digitized by Google

Citons encore les paroles de Froissart :

Li bons rois que je nomme chi,
C'est chils qui remest à Créchi,
Qui tant fu larges et courtois,
Que de Prusse jusqu'en Artois,
Non, jusqu'en Constantinoble
Ne eut plus large ne plus noble.

Même une chronique messine s'exprime en des termes semblables, bien que la ville de Metz eût beaucoup à souffrir par suite des guerres du roi contre la ville : « Et disoit-on grand bien de luy, combien qu'il » fist guerre à ciaulx de Metz. — Liquel on appeloit le bon roy Jehan, » pour tant qu'il estoit large et courtois et amoit festes et tornois, dames » et esbattemens. »

Certes, à entendre ces éloges, on ne voudrait que trop volontiers oublier la vie aventureuse, souvent désordonnée de Jean l'Aveugle ; malheureusement à côté de ses bonnes et brillantes qualités ce prince avait de sérieux défauts : entouré souvent de gens équivoques, dont il partageait les viles passions, il ne cessait de contracter des dettes, de pressurer, en Bohême, ses sujets à l'extrême, et de vendre ou d'engager, dans le Luxembourg, les prévôtés et les villes avec les revenus. Il est vrai que Jean l'Aveugle ne faisait qu'imiter en cela la plupart des gentilshommes de son temps qui avaient oublié les sages préceptes de la chevalerie et les idées chevaleresques des siècles passés.

Naturellement M. de Puymaigre ne put laisser de côté la mort héroïque du roi à Crécy ; il examine en détail les divers récits sur les derniers moments de Jean l'Aveugle, ceux de Froissart notamment et de l'Anglais Walsingham. Il cite maint texte qui avait échappé à nos historiens, entre autre le passage suivant d'une chronique messine inédite : « Pour ce que le roy Jehan ne conseilloit pas la bataille aux François, » aucuns des François le reprouvoient que, s'il avoit doubté qu'il s'en » pust ramener, et que c'estoit la coustume des Allemands de n'aimer » batiller. Adont respondit ledit roy Jehan qu'il s'oseroit bien faire mener » si avant comme les autres, nonobstant qu'il fust aveugle. Et tant avant » se fit-il amener en la bataille qu'il y demeurast et mourut luy et plu-

Digitized by Google

» sieurs autres. Lequel roy Jehan gist et fust amenez et ensepveli à » Luxembourg. »

J'engage tous mes compatriotes à lire cette étude brillante; je n'hésite pas à dire qu'elle est parfaitement réussie, bien que pour quelques points de détails, je ne puisse me ranger de l'avis de M. le comte de Puymaigre, notamment pour ce qui concerne la prétendue présence du comte de Luxembourg à la bataille de Cassel; je reviendrai encore sur cette question.

Nous tenons à mentionner encore un travail de M. Le Mercier de Morière, paru sous le titre « Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine. Tome XVII. Catalogue des actes de Mathieu II » (Nancy 1893). C'est un recueil analogue aux regestes publiés pour l'empire allemand par Böhmer et remaniés par Mühlbacher, Ficker et Hübner, mais diffère de ceux publiés pour le Luxembourg par feu notre regretté président M. Wurth-Paquet en ce sens que M. Le Mercier n'a admis dans son catalogue que les documents émanés de Mathieu II ou ayant quelque rapport avec lui. L'auteur a fait précéder son ouvrage d'une introduction bien fouillée, dans laquelle il rappelle les événements principaux de la vie et du gouvernement du duc de Lorraine. Celui-ci épousa en 1225 Catherine de Limbourg, fille de Waleran, duc de Limbourg et d'Ermesinde, comtesse de Luxembourg. Aussi l'histoire de ce mariage est-elle d'une grande importance pour notre histoire nationale. L'auteur l'a résumée d'une manière parfaite. « Cette jeune princesse, dit-il, avait alors tout au plus » l'âge de dix ans. Malgré son jeune âge, on ne saurait contester que » le mariage ait eu lieu cette année. Nous lisons en effet dans un acte » émané de ses frères consanguins, Henri, sire de Montjoie, et Waleran » de Limbourg (août 1225, Cat. n° 52) : *Nos pro matrimonio Kate-* » *rine sororis nostre quam dominus Matheus dux Lotharingie duxit in* » *uxorem* ..... Et Mathieu lui-même, dans l'acte de constitution de » douaire du mois de septembre suivant (n° 54) dit, en parlant de Cathe- » rine : *uxorem meam*. On savait trop à cette époque combien les pro- » messes de mariage restaient souvent sans résultat, pour ne pas vouloir » assurer de suite à une union avantageuse la sanction du sacrement. » — Waleran donna en dot à sa fille trois mille livres de messins » payables le 1er octobre 1226, et déclara qu'en cas de non paiement de » tout ou partie de cette somme dans le terme fixé, on assignerait ce

Digitized by Google

» qui resterait à payer sur les seigneuries de *Ramud* [1]), d'Anlier et de » Bastogne. La quittance générale de ces trois mille livres fut donnée » par Mathieu à Ermesinde, comtesse de Luxembourg, le 25 septembre » 1229 (Cat. n° 98). »

L'auteur parle ensuite de la prétendue cession du château et de la seigneurie de Sierck par Waleran de Limbourg ; il prouve qu'il n'en est rien, mais qu'il s'agit simplement d'une rente annuelle de 40 livres au capital de 500 livres.

Cependant, M. Le Mercier n'a pas assez, nous semble-t-il, insisté sur cette circonstance que nous ne connaissons pas le contrat de mariage entre Mathieu et Catherine ; nous avons vu que Catherine avait reçu pour dot 3000 livres, mais elle devait recevoir encore Thionville et Sarreguemines comme représentant sa part dans l'héritage de ses parents, sauf règlement ultérieur. Sûrement il en était parlé dans le contrat de mariage et nous sommes assuré que celui-ci stipulait en même temps la cession des 40 livres sur Sierck dont nous venons de parler. Malheureusement il semble perdu ; nous ne connaissons la cession de Thionville que par un acte du 13 octobre 1236. « La cession de Thionville », dit notre auteur, « émanait de Waleran et d'Ermesinde ; l'usufruit en avait été réservé à la comtesse ». Or, l'acte que nous venons de citer, n'en dit rien ; d'abord il ne parle nullement d'une cession qui à cette époque (c'était en 1236) aurait dû être faite depuis onze ans. Mathieu dit seulement que « Henris de Lucenborch a acquesté à moi » et à Katherine, ma femme, Tionville et les appendises que nous deb- » viens avoir en héritaige après le deceit Madam Ermesinde » ; il parle ensuite de la moitié de Sarreguemines dont il aurait investi Walram de Limbourg, et les prétentions que Walram et Henri de Limbourg élevaient sur Sierck et pour lesquelles il a donné à Walram 150 livres. Or pour Thionville, Sarreguemines et Sierck il a reçu en tout, du comte Henri V, 2800 livres. Il ne s'agit donc pas uniquement de Thionville, c'est plutôt une pièce détachée de toute une série de documents concernant les arrangements de famille entre les enfants d'Ermesinde et ceux de son second mari, Walram de Limbourg. Henri V allait être mis

1) La table alphabétique placée à la fin du volume dit à propos de ce nom : Ramud, Belgique, prov. Luxembourg ? Il s'agit de Remich sur la Moselle qui a conservé la forme romane de Ramud et Ramur jusqu'à la fin du moyen-âge.

Digitized by Google

hors de tutelle, si déjà il ne l'était pas ; il était donc urgent de préciser les droits de tous les enfants que Walram, duc de Limbourg, avait eus tant de son premier que de son second mariage. L'acte du 13 octobre 1236 ne laisse entrevoir qu'une partie de ces arrangements que nous pourrons reconstruire comme suit : Catherine aurait dû recevoir, à la mort de sa mère, pour sa part de succession, Thionville et les dépendances, ainsi que la ville de Sarreguemines ; par ce traité cependant Catherine et Mathieu, son mari, reconnaissent avoir reçu du comte Henri, pour Thionville, une certaine somme non indiquée ; ils cèdent en outre à Walram de Limbourg la moitié de Sarreguemines, l'autre moitié leur restant, et ils en investissent Walram ; enfin ils cèdent à Henri leurs prétentions sur Sierck, non pas sur le château, mais sur une rente annuelle de 40 livres pour laquelle ils ont donné à Walram 150 livres. Rien ne prouve donc que Mathieu et Catherine auraient été mis en possession réelle de Thionville ; comme cette ville appartenait à Ermesinde et qu'elle ne provenait pas de son second mari Walram, il est évident qu'elle ne pouvait être cédée qu'après la mort d'Ermesinde, comme du reste le document de 1236 le dit expressément. Aussi sommes-nous persuadé qu'il faut écarter pour toujours cette hypothèse que Thionville aurait appartenu, pendant un certain temps, à Mathieu II de Lorraine.

L'auteur termine sa préface par une note très concise sur la diplomatique des actes de Mathieu II : sur leur forme intrinsèque, sur la langue dans laquelle ils sont écrits, sur la manière de les dater et les sceaux. Ces paragraphes sont courts, bien écrits et résument parfaitement les notions nécessaires pour la diplomatique du duc de Lorraine.

Après les analyses l'auteur a fait imprimer un certain nombre de documents inédits qui ne font que rehausser la valeur de son ouvrage.

Cependant l'ouvrage a un défaut capital : les documents ne renseignent pas les dates telles que celles-ci sont exprimées sur les originaux. C'est fâcheux, car lorsqu'on se trouve devant une difficulté quelconque touchant la date, il faudra recourir toujours aux sources que M. Le Mercier a indiquées, chose toujours difficile, et, pour un étranger surtout, presque impossible.

Somme toute, l'ouvrage de M. Le Mercier ne sera pas consulté sans fruit par ceux qui s'occupent de notre histoire nationale ; ils y trouveront maint renseignement inédit.

Digitized by Google

Nos collections, comme j'ai dit plus haut, n'ont eu qu'un accroissement presque insignifiant pour ce qui concerne l'histoire du moyen-âge. J'avais espéré pouvoir continuer l'analyse des registres du conseil de Luxembourg, mais le transport du musée dans les locaux qu'il occupe maintenant, le nouveau classement de nos collections et surtout de notre bibliothèque, m'ont empêché complètement d'y remettre la main. L'étude des archives de Wiltz, déposées au château de Louppy et dont M. le comte de Vassinhac-Imécour m'avait permis de prendre connaissance sur les lieux, n'a pu être faite non plus, par suite d'un concours de circonstances fâcheuses imprévues. J'espère cependant que ces travaux pourront être faits dans le courant des premières années, ainsi que l'étude des archives du château de Sanem que M. le baron de Tornaco a bien voulu me permettre de faire. Seul l'inventaire des documents déposés aux archives de notre société a pu être continué un peu ; de 7053 pièces analysées qu'indiquait notre inventaire au commencement de 1892, il est arrivé présentement à 10,500 pièces ; il pourra être repris bientôt et avancera alors plus rapidement.

Les accroissements de nos collections du moyen-âge se réduisent à la copie de quelques chartes qui m'ont été communiquées par mon hon. collègue M. Graf, professeur à l'Athénée, et par M. Ch. Schaack, avocat, qui sera un jour l'un de nos plus ardents collaborateurs, comme j'en ai la conviction, et à deux documents donnés à la société par M. Jules Vannerus, étudiant à Bruxelles. Ces documents n'étant pas sans intérêt, j'ai cru bon d'en donner le texte entier. Ce sont les documents suivants :

1. — (**1410**, N. st.) **1409**, *15 mars.* — Thielman de Leustange (Luttange), écuyer, cède à Henry de Bellenge, écuyer, demeurant à Thionville, tous les arrérages de la moitié d'une rente de 70 livres tournois.

Original, parchemin. Communiqué le 8/3-93 par M. Graf, professeur à l'Athénée.

Au nom de Dieu, amen. Par la tenour de cest présent publique instrument appeire à tous évidemment que, come il soit ainsy que jay de piessay ung appelleis Jehan de Malaincourt, clerc, sy ait aquestey à la communaltey, manans et habitans dez villes de Roube et de Lanhiere on diocèse de Verdun une rente et pension annuelle de sexante et deix

Digitized by Google

livres de terre à bons petis tournois à paieir chascun an à la saint Martin d'iver ou dedens lez octaves d'icelle, et la queile rente et pension devantdite lidis Jehans de Malaincourt remist en waige au signour Jehan de Mairley le grant pour la somme de nuef cens florins d'or à l'escu qu'il doit audit signour Jehan de Mairley, si come en lettres dou principalz vendaige de ladite pension et en lettres de la dite waigière, faite et donnée soubz l'an de grace nostre signour mil trois cens quairante et quatre, et séelées dou séel de la prévostey de Sancey avec le séel de jaidis signour Jehan d'Aspremont, signour de Conflans et de Fourpach, toutes ces choses sunt plus plenement contenues ; laqueile rente, waigière et pension de seixante et deix livres devantdite Jehan, escuier, fils signour Jehan de Mairley, chevalier, le jonne qui fuit, et dame Clémance, sa meire, femme ledit signour Jehan de Mairley le grant, per leur commun accort on depuix mise, translatées et délivrées en la main de Roillon Bouwenel, citain de Mets, pour tout le droit qu'il y avoient, per lettres de tabellion et instrument publique, séellées dou séel de la court de Mets avec lez séelz desdis Jehan, escuier, et dame Clémance, sa meire, faites soubz l'an de l'incarnation nostre signour mil trois cens seixante et trois, le vingt-wysme (*sic*) jour dou moix de novembre, auqueilz transport et délivrance faite audit Roillon Bouwenel per les dis Jehan, escuier, et dame Clémance, sa meire, des choses devantdites c'est consentir et aggréey le dit jaidis signour Jehan d'Aspremont, comme signour desdits villes de Roube et de Lanhiere ; et voult bien et consentit ledit signour Jehan d'Aspremont que ladite debte et waigière fuist et demorayt en la main doudit Roillon ou de celui qui aueroit cause de luy; promettant en oultre lidis signour Jehan d'Aspremont, ladite rente et pension faire paieir audit Roillon au termine que on la doit, tout ou point et en la manière que on la paeit et dobvoit paieir audit mesire Jehan de Mairley le grant à son vivant, et toutes les choses devant dites tenir sens alleir à l'encontre per luy ou per aultre en nulle manière, tant comme ladite rente et waigière serait en la main doudit Roillon ou de son haians cause, si come ceu et plussours aultres choses sont contenues en certainnes aultres lettres séellées dou séelz doudit signour Jehan d'Aspremont, faittes l'an de grace nostre signour mil trois cens seixante et trois, le markedy devant la nativitey nostre signour. Per vertu desqueiles choses ladite rente et waigière

Digitized by Google

avec toutes les lettres sor ce faites sont devenues en la main de feu signour Thiebault Baitaille, jaidis citain et maistre eschavin de Mets, ad cause de dame Bietrix, sa femme, fille jaidis doudit Roillon Bouwenel, lequeilz signour Thiebault Baitaille ait sorvescut ladite dame Bietrix, sa femme, et ait estey mors, saisix et tenans des dites lettres et de tout le droit dou contenu d'icellez, et après son trespas lesdites lettres avec tout le droit devantdit sont venus et escheus en la main de honorables personnes Gillet Baitaille et de Gillette, femme de Thielleman de Leustanges l'anney, escuier, maimbours et exécutours de la devise, testalment et darrienne voluntey doudit jaidis signour Thiebault Baitaille, per vertu de certainnes clausez contenue ondit testalment, devise et dairienne voluntey doudit jaidis signour Thiebaut Baitaille, per laqueile il donnet ad cesdis mainbours toute la remenances de ces biens après ceu qui per luy est ordonney, fait et asseuy. Et pour ceu lesdis Gilles et Gilles, femme doudit Thielleman de Leustanges, mainbours, ont ladite pension et waigière de seixante et deix livres et les lettres sor ceu faites avec lour dépendences et tout le droit, raison et accion compétante, appertenant à yciaulx, pertis entre eaulx en teile manière que chascun d'iaulx doit avoir et ait la moitiet enthièrement per lour commun acort; et pour ceu il ont lesdites principalz lettres et waigière mises en déport en main moyenne, pour ung chascun d'iaulx aidier et faire desdites lettres, rente et pension chascun d'iaulx pour la moitiet à luy compétant tant seulement toute sa plainne voluntey, come de sa propre chose. Et il soit ancor ainsy que ladite Gillette, femme Thielleman de Leustanges, escuier, mainbour doudit jaidis signour Thiebault Baitaille devantdit, ait venduit à Petrement le jonne de Leustanges en treffons à tous jours maix ladite moitiet qu'elle ait et doit avoir et qui luy puet et doit appertenir en ladite rente et pension de seixante et deix livres de bon petis tournois pour une certainne somme d'ergent, dont li dis Petremant ait fait ad laditte Gillette boin paiement, plain et enthier, et dont lidite Gillette est tenue pour bien soulte et pour bien paieiez, et laqueile somme laditte Gillette ait misez et convertie en assenant ladite devise doudit jaidis signour Thiebault Baitaille, si come il appeirt plus plenement par le contenu d'ung certain escripz d'arche sor ceu fait de l'airche Baudowin Fauquenel, amant de Saint-Gigoul, citain de Mets, fait soubz l'an mil quatre cens et sept, le vingt-sixyme

Digitized by Google

jour dou moix d'octobre. Et il soit ancor ainsy que le dit Petremant de Leustanges le jonne ait ladite waigière et pension de la moitiet des dites seixante et deix livres de bon petis tournois remis en waige audit damisoul Thielleman de Leustanges, escuier, l'anney, pour la somme de deux cent livres de messains qu'il doit audit damisoul Thielleman de Leustanges, à paier à la vouluntey doudit Thielleman, si come il appeirt plux plennement per le contenu d'un certain escripz d'arche sor ceu fait et mis en l'arche dou devandit Baudowin Fauquenel, citain et amant dessusdit, et fait l'an que le milliaire couroit par mil quaitre cens et sept ans, le vingsyeme jour dou moix d'octobre. Pour ceu est-il que l'an de l'incarnation nostre signour mil quaitre cens et nuef, en la tierce indiccion, le quinsyme jour dou moix de mars, à houre de tierce d'icelui jour ou environ, en premier an de la créacion de nostre très-saint peire en Dieu et signour signour Alexandre, par la digne provéance de Dieu pape cincqyme, en la présence de moy notaire publique et des tesmoignaiges cy-dessoubz escripz ad ceu appeleis espécialment et requis, personelment estably le devant-dit Thielleman de Leustanges, escuier, l'anney, d'une pert, et damisoul Hanry de Bellenges, escuier, demorant en la ville de Thionville, en diocèse de Mets, d'aultre pert, li dis Thielleman de Leustanges, de son plain grey, pure et franche voluntey, sans force et sans constrainte nullez, maix de son certain propos, advis et science mehuez et longue délibération sor ceu ehue, si come il disoit, ait cédey, transpourtey, remis et acquittey et per la tenour de cest présent publique instrument donnet, cèdet, transpourte, remet et acquittet au devant-dit Hanry de Bellenges, escuier, là présent, et ceste présente donacion, cession, remission et acquittance en luy acceptant, stipulant et recepvant tout le droit, raison et accion qu'il ait, puet et doit avoir en tous lez arriéraiges tant soulement de la moitiet des seixante et deix livres de bon petis tournois devantdis, et de toutes lez estaiez trespassées et laixiés à paieir à luy per ciaulx dez villes de Roube et de Lanhiere doudit diocèse de Verdun, par bonne, vraie, pure, simple et nonrévocable donacion, cession, transaccion, remission et acquittance faites entre lez vifz ; en promettant ledit Thielleman de Leustanges, l'anney, escuier, que il auerait et tanrait ceste présente donacion, cession, transaccion, remission et acquittance ferme et estable à tous jours maix sens faire,

Digitized by Google

dire, venir ou alleir à l'encontre per ly ou per aultre à nulz jour maix per la foid de son corpz ad ceu et pour ceu en la main de moy notaire publique ci-dessoubz escripz solempnelment stipulant et recepvant corporelment, donnée en lieu de serment, sor poinne d'excommunicacion, et encore sor l'obligacion de tous et queilconques ces biens moibles et nonmoibles, présens et advenir, pertout où qu'il soient et queilz qu'ilz soient ou pouront estre trouvés ; et ait en oultre ledit Thielleman de Leustanges, escuier, quant ad ceslui fait renunciet et per la tenour de cest présent publique instrument renunce à toutes et queilcunques excepcions, raisons, deffences, allégacion, cauthelles et cavillacions de fait et de droit canon et civil, per lezqueilz on porroit faire, dire, venir, alleir, opposeir ou contresteir contre lez choses devantdites ou aulcune d'icelles, et qui audit Thiellman porroient aulcunement valloir ou aidier et audit Hanry de Bellenges neure ou greveir, et per espécial au droit disant général renunciacion non valloir, se l'espécial ne précède. De et sor toutes lezqueiles choses ensy faites et dites ledit Hanry de Bellenges, escuier, demandait et requist à moy notaire publique cy-desoubz escript que je l'en feisse ung ou plussours instrumens publiques. Ces choses furent faites à Mets en la place commune devant la grant église l'an, l'indiccion, le moix, le jour, l'oure et l'an dou pontificat dessus escripz, présens ad ceu honorables personnes Baudowin Fauquenel, l'amant et Jennin Mairetel, citains de Mets, tesmoingnaiges aus choses dessusdites ad ceu appelleis espécialment et requis.

Et je Jennin Wauan de Saint-Aubin, clerc dou diocesse de Toul, dez auctoritéz apostolique et impérial publique et dez cours de Mets et de Toul notaire jureis, pour tant que à toutes lez chozes dessusdites, faites et dites per ledit Thiellemant de Lustanges, escuier, comm dessus est escript, avec lez tesmoingnaiges devant nommeis fui presens et lez vy et oy faire et dire per ledit Thielleman, comme devant est escript, et pour ceu lez ay-je notées et mises en ceste forme d'instrument publique, le quel escript fiablement per main d'aultrui j'ay signiet de mon signet et subscription acoustumeis sor cui priez et requis.

2. — **1429**, *6 avril*. — Jean d'Orley, seigneur de Vaux, et Jeanne de Bastogne, sa femme, reconnaissent devoir à Jean de Welschenhausen, dit Knepgin, voué à Saint-Vith, et à Françoise d'Étalle,

Digitized by Google

sa femme, 600 florins du Rhin en or pour lesquels ils engagent tous leurs biens à Weiler, Bellain, Hoffelt, Hachiville, Brachtenbach, Huldange et Gœdange. Guillaume d'Orley, seigneur de Linster, frère de Jean d'Orley, et Catherine d'Autel, sa femme, appendent leurs sceaux avec ceux des déclarants.

Original sur parchemin; les sceaux manquent. — Communiqué par M. Charles Schaack, avocat.

Ich Johan van Ourley, here zu der Vais, und Jehennette van Bastenachen, myne eelige huszfrauwe, user allre monperschaifft gedane, bekennen ind doin kont uffermitz diesen offenen brieffe vur uns, unsere eirben und nakomen, dat wir kuntlicher ind wiszlicher (2) scholt schuldich sin unsen guden frunden Johan van Welchenhusen genant Knepgin und Frantzisse van Steeffelt, vaidt zu Sent Vijt, yerer beider eirben oder helder dis brieffs mit yerer beider willen seessehundert guder swerer rinscher gulden, (3) gude und gerecht van golde ind gewijcht, muntzen der korefursten uff deme Rin, dieselve vursz. somme sij uns vur gemaicht dis brieffes gutlichen gelenet ind zu unseme notze ind urber gelievert haint; vur welliche somme gulden (4) vursz. wir Johan ind Jehennet, elude vursz., vur uns, unse eirben ind nakomen, denselben Johan und Frantzisse, yeren eirben, helder dis brieffs vurg., versatten, verlaicht ind verpant hain, versetzen, verleegen ind verpenden in craifft dis brieffs (5) allet dat wir han in diese nageschr. doirfferen, zu wissen zu Wijlre, zu Besselingen, zu Hoeffelt, zu Hellcyngen, zu Braichtenbaiche, zu Hoeldingen ind zu Goedingen, it sij lude, ludegut, scheffen, tzeinsen, pechten, renten, tzienden, welder, wiesen, (6) buschen, ackerland, heuwais, nasse ind druge, gruene oder duere, mit allen vruchten, gevellen ind allen zubehoirden, so woe ind wie dat in den vurg. doirfferen geleegen ind uns zugehuerich is oder sin mach, cleine ind grois, hoe (7) und nyder, so wie dat zu nennen ind zu prueven ist, darain nust usgenomen noch gescheiden, in sullicher voeghen dat der vurs. Johan ind Frantzisse, yren eyrben, helder dis brieffs mit yeren willen der vurg. lude ind guden zu allen iren (8) willen genyesen ind gebruchen sullen, hoe ind nyder, als mit ander yeren eygen eirven ind guden, ind als wir ind unse vurvaren des bis ain diese zijt genutzet ind gebruchet han his uff die zijt, wir in die vurg. somme seesshundert gulden (9) gutlichen waill betzailt ind ver-

Digitized by Google

nuget haven, sonder widersproche, irronge, indraich ave kruetenisse unser, unser eirben ind eins iclichem van unsen ind yrentwegen. Und wannee wir Johan ind Jehennett elude vursz. oder unse eirben komen (10) mit der vursz. somme gulden viertzijen daig vur oder vierczijen daig na unser lieber frauwen daich purificacio ind in die somme vurg. in yrre frij behalt zu Sent Vijt lieveren, so sullen sij uns unse vurg. lude ind gude vur die vursz. somme (11) zu luesen geven ane foirder besweret, ind anders des jares zu keinre zijt, dan mit folleme notze des zukomen jaers darvan gentzlichen gehaven. Ind wir, unse eirven ind nakomen noch nyemans van unsentwegen ensullen noch en (12) mogen den vursz. Johan ind Frantzisse, yren eirben, helder dis brieffs vursz. keinen aveslach ain der vursz. sommen doin noch heischen in keyner wisz. Were auch saiche, dat Got verbiede, dat die vursz. unse lude ind gude uff den vursz. Johan (13) Knepgen, Franczisse, yren eirben oder helder dis brieffs vursz. geraubet, verbrant, geschediget oder geairchwilliget wurden, so wie dat zuqueme, dat ensullen wir, unsere eirben ind nakomen noch nyemans van unserentwegen ain den (14) vursz. Johan, Franczisse, yere eirben noch nyemans van yerentwegen nit foirderen noch foirderen dun noch keine ainsprach darumb ain sij leegen noch suichen noch auch in keine abeslaich darumb noch umb keine saichen ain der vursz. (15) somme doin noch heischen in keyne wissz. Alle punten ind airtikelen vur ind nageschr. ind icliche besonder geloeven wir Johan van Ourley ind Jehennet van Bastenaichen elude vurg. vur uns, unsen eirven und nakomen in guden (16) truwen ind in rechten eidstatten vest, steede ind unverbruchlichen zu halden ind in gude ind gerecht werschafft dairin zu doin, als sich dat heischet und geburt, ind herwider nit zu doin noch zu suichen heymlich noch (17) offenbair, noch schaffen gedane weirden, so wie dat zu doin oder zu gedeincken ist, noch sij ain die vurg. lude ind gude nit zu yeren noch zu krueden noch dairwider zu doin noch doin doin in keyne wise, usegescheiden (18) alle argelist ind geverde, alle buese, nuwe oder alde funde ind saichen, beyde in geistlich oder werenclichen gerijcht oder recht, die erdaicht sint oder erdaicht muchten woirden, beide in geistlich oder werenclich gerijcht oder (19) recht, die uns Johan ind Jehennet elude vursz. oder unsen eirben staede ind den vursz. Johan, Franczisse, yeren eirven ave helder dis brieffs vursz. unstaede breingen muchten,

Digitized by Google

Des zu urkonde ind gantzer stedicheit der wairheit han wir (20) Johan van Ourley, here zu Vais ind Jehennet van Bastenaichen, elude vursz., unser iclicher sinen siegel ain diesen brieff gehangen vur uns ind unse eirben, uns ind unse eirben zu uffertzuigen ind zu uffersagen allre vursz. saichen, ind han foirt (21) zu merer sicherheit ind kontschafft der wairheit gebeeden ind bieden unse lieve broeder ind swegeren Wilhem van Ourley, here zu Linczeren, ind Kathrine van Elter, sine eliche huszfrauwe, dat sij diese vurg. saichen, verpendongen ind (22) versetzongen, wie vursz. is, belieffen ind bewilligen willen, ind des zu gantzer stedicheit der wairheit yere siegelle bij die unse ain diesen brief hangen willen, dat ich Wilhelm van Ourley, here zu Lintzeren, ind Katryne van Elter (23) vursz. bekennen gedane han ind bekennen, dat alle diese vursz. saichen mit unseren wissen ind willen gedane ind geschiet sin, ind gloeven in maissen vursz. vur uns ind unse eirven ind nakomen denselven Johan Knepgen ind Franczisse (24) vursz., yre eirben, helder dis brieffs vursz., bij alle vursz. punten ind saichen zu laissen ind sij darain nit zu ieren noch zu krueden in keine wisz, und hain des zu urkond ind getzuich der wairheit vur uns ind unse eirben unser beider (25) siegel wissenclich ain diesen brieff gehangen, uns allre vursz. saichen daemit zu ubertzuigen. Und umb das alle diese vurg. lude ind guder zu lehen ruerent ind wir Johan und Jehennet elude vursz. dat zu lehene halden (26) sin van deme edelen Johan here zu Wiltz, unsen lieven neben, so hain wir Johan ind Jehennett vursz. in gebeeden ind bieden, dat hee sinen willen ind verheincknisse zu dieser vursz. pantschaifft doin ind geven will, ind dat (27) hee des zu gantzer stedicheit ind confirmacio der wairheit sinen siegel bij den unsen ain diesen brieff hangen doin will, uns allesament auch daemit zu uffertzuigen ind zu uffersagen allre vurg. saichen; dat ich Johan here zu (28) Wiltz vursz. zu gantzer steedicheit der wairheit bekennen gedane hain van beeden wegen Johans ind Jehennett vursz., ind hain des mynen willen ind verheincknisse gerne dairzu gegeven ind gedain ind hain des (29) zu getzuich der wairheit mynen siegel ain diesen brieff doin ind wissenclichen laissen hangen, beheltenisse myns rechten ind yderman des sinen. Der geven wairt int jare uns here dusent vierhundert ind tzwentzijch jaare, (30) des seesten taiges in dem apprille.

3. — **1479**, *24 août.* — Henri de Brandscheid, dit Geburgin,

Digitized by Google

renonce à toutes les prétentions qu'il avait élevées sur des immeubles sis à Helzingen (Hachiville) et déclare s'être accordé à ce sujet avec les habitants de cette localité.

Original sur parchemin; sceau en partie. — Communiqué par M. Ch. Schaack, avocat à Luxembourg.

Ich Heinrich van Brantscheyt dem man sprijcht Geburgin, dun offenclichen kont und bekennen ghant allermenlichen in diesem brieve, vur mich, myne bruder und alle unser erven und nakomen van myn Henrich vurg. und syne gebruder und anders siner mage nyt, also als ich die lude und gancz gemeynde in dem dorff und hoeffe zo Helczingen ayngesprochen han umb etlige lant, eirschafft, büsche und rodebusche und anders, so wat dan zu derselber erschafft gehurich sin mach, wye ader wa daz dan bynnent dem hoeffe van Helczingen gelegen is und sin mag, dorzo wir dan recht und bescheyt meynten zo han, nustz nit alle davan uszgescheyden; da bekennen ich Henrich vurg. vur mich und myne brueder und alle unser erven und nakomen vurg., dat sich die vurg. lude und gancze gemeynde des vurg. dorffz und hoeffz zo Helczingen also gutlichen mit mir uberdragen hant und uberkomen sint, dat ich genczlichen und zomale off sulchen vurg. und aynsprache und forderunge in mayssen vurg. und begrijffen steyt, verczyegen han und myt krafft dijs brieffz luterlichen verczijgen in sulcher foegen, dat ich und myne brüder und alle unsze erven und nakomen vurg. zo ewigen dagen nummer keyne soeche, heysche noch foederunge, venych ader vuelle, mit eynchen gerijchten ader krijchten (?) ader mit eynchen anderen sachen noch vurnemen, wye dan dat zo geschyen were, der vurg. eirschafft und ansprache halben an die vurg. lude und gemeynde dez vurg. dorffz und hoeffz zo Helczingen, die yczont da wanhafftich sint ader hernamayls dar komen moichten, in keynerley wijs legen, suchen noch forderen ensullen. Alle punten und inhalt dijsz brieffz reden, geloven und versprechen ich Henrich van Brantscheit vurg. bij myner eren und truwen und in rechter eyd stat vur mich und alle die myne vurg. gancze, vest, stede und sunder alle verbrechlicheyt zu halden und nummerme zo ewygen dagen darwyder zo dun, zo sin noch schaffen darwyder gedaen werde, heymelich noch offenbair in keyne wijs, uszgescheyden in diesen brieff alle airgelijst und geverde. Und dijs (zo) urkunde und waren geczuge aller vurg. sachen so han ich

Digitized by Google

Henrich van Brantscheyt vurg. mynen sigel an diessen brieff gehangen und mich und die myne in maisse vurg. steyt, aller vurg. sachen damit czo beczugen und zo ubersagen. Und nach zu merer und vester stedicheit aller vurg. sachen so han ich gebeden den eirberen myne besonder guden frunt Albrecht van Rolczhussen, rentmeister zo Sent Vijt, dat er sinen sigel bij den mynen ain diessen brieff wille hencken; dez ich Aylbrecht vurg. bekennen und han mynen sigel umb bede willen dez vurg. Henrichz van Brantscheit bij den synnen an diesen brieff gehangen. Der gegeven ijsz in dem jair als man schrijfft dusent virhundert und nuyne und syevenczich, off sent Bartholomeus dags dez heylligen apostelen.

4. — (**1455**,). — Jean et Bernard, frères, de Bourscheid, seigneurs d'Esch, déclarent que leur beau-frère Guillaume d'Orley, seigneur de Linster, a permis à un de ses serfs, nommé Jean Treuschensoen de Feulen, de s'établir dans leur seigneurie; ils promettent la réciprocité.

Original, parchemin. Fragment du sceau de Jean de Bourscheid, écu à trois cœurs, 2-1; heaume cimé d'un vol au blason de l'écu : ..... heyt · Z · be .... *Communiqué par M. Ch. Schaack, avocat.*

Wir Johan und Barnhart gebrueder van Bourscheit, soene daselbst, und hern czu Esch etc. dun kont und bekennen offenclich in dissem briffe, das also wir unsseren liben swagere Wilham van Orley, herren czu Linczern, eynen jongen knecht hinder uns czu kommen czu hillichten geheischen hain, mit namen Johan Treuschensoen van Feullen, denselben knecht uns unsser liber swager geben hait, da bekennen wir Johan und Bernhart van Bourscheit vurg. vuer uns und unsser erben, das so wanne der egenanten Wilham van Orley ader sin erben hinder uns eins widerwesselcz gesynnent, it sij magt oder knecht, hinder uns gesessen in der herschofft van Esche oder wo wir lude hetten, alleyne oder gemeyne, so sullen wir dijselve maget oder knecht, sij also heischen wurden, hin der ains widergeben und folgen doun sonder eynich widerstant noch widerrede von unsz noch unssern erben, und das sonder erbe czu intsetzen; und sullen wir noch unsser erben herwider nit doun noch sprechen noch schaffen, das herwider gedan werde in dekein wijse, dan besonder vesteclichen czu halden, was hij inne van uns und unssern erben geschriben steit sonder alle argelist

Digitized by Google

und geverde. Und des czu urkonde der woirheit so hain wir Johan und Bernhart vurg. unsser beider ingesigelt ain dissen brijff gehangen, uns und unsser erben czu uberczugen und czu ubersagen aller vursz. sachen und ding. Der geben wart off mandach sant Maria Magdalenen abent, des jars verczienhondert und founff und founffzich jar.

5. — (**1456**, N. st., *20 janvier*) **1455**, more treverensis. — Jean de Raville, seigneur de Septfontaines et Dagstul, chevalier, justicier des nobles du duché de Luxembourg, constate que Martin, seigneur de Fischbach, a mis hors de sa tutelle ses fils Jean, Robin et Bernard et leur a cédé sa part du château de Luttange.

Original, parchemin; le sceau manque. — Communiqué par M. Ch. Schaack, avocat.

Ich Johan van Ruldingen, herre zu Sievenborn und zu Dagestul, ritter, riechter der edeler lude in dem hirczogtomp van Luccemburg, dun kont und erkennen alremenlich, dat vur mich in gewerdicheit commen ist der veste Meirtin, herre zu Vischpach, und hait sich erkanten, das er Jehan, Robin und Bernhart van Vischpach, sine drij suene, uster siner monperschafft gedain hait und mit crafft dis brieffs deit, und hait hin dez geben sine deille ain dem slosse zu Lüchtingen, dasselbe sie nu vort ain czu ewigen dagen hain, haben, halden, noczen und gebruchen sullen zu alle yren willen. Und dez zu urkonde und geczuge der woirheit so hain ich Johan van Ruldingen, ritter, riechter obgenant, mynen ingesiegel ain diesen gewertigen brieff gehangen, in urkonde der sesse edeler manne herna geschriben, mit namen her Johan van Ruldingen, herre zu Sievenborn und zu Ansenburg, her Wilhem van Putlingen, her Johan herre zu Beffort, ritteren, Johan van Swarczenberg, herre zu Ham, Wilhem van Swarczenburg und Arnolt Tristant. Der geben wart im jair na Christus geburt dusend vierhondert und funff und funffczich, dez czwenczichsten dagez in dem maende januarij, more treverensis.

6. — **1499**, *25 juin*. — Pierre de Schœneck reconnaît avoir reçu de Bernard, seigneur de Bourscheid, chevalier, justicier des nobles du pays de Luxembourg, et d'Elisabeth d'Autel, sa femme, un titre d'engagère sur les dîmes d'Alsdorf, Wolfsfeld et Niederweis, portant sur 1400 fl. de Mayence, daté du jeudi après la Saint Denis 1398; il leur a prêté sur ce titre 1500 petits fl. de Trèves et leur en permet le rachat, sous

Digitized by Google

l'obligation de ne pas céder ce titre à d'autres personnes sans leur consentement.

Original sur parchemin ; le sceau à double queue de parchemin manque. — Don de M. Jules Vannerus, étudiant à Bruxelles, le 11 juillet 1894.

Ich Peter von Schoneck doin kont und bekennen fur mich, myne erben und nakommen, so als ich von dem edlen und strengen herrn Bernhart herre zu Burscheit, rytter und richter der edlen des lands von Lucczemburg und Elysabeht geboren von Elter, frauwe zo Boyrscheit, eelude, etliche pantbrief und verschriebonge von ynen hain und halden bin, de vurgeschr. elude mir zu underpande gesatzt und gestalt haint und in craft dis briefs setzent und stellent alsulichen heuptbrief de vursz. eelude von den edlen herrn und jonckern von Broiche innhatten und halten waren, sprechende uber de pantschaft und zehenden mit allem irem begrijf und zubehöre, nemlich daz dorf zu Altstorf, Wolsfelt und Nyederwysz, inhalt de somme viertzehenhondert mentscher gulden guden goldes und swaren gewychtes, sulichen zenden mit andern iren notzongen, gefellen und zubehorongen, nut davon abgescheyden, des datum steit und gegeben ist nach Cristi geburt dusend druhondert echt und nuntzich jare, des donerstags na sant Dionisiustag, derwelcher versetzonge und verschrybonge nach ich Peter obgemelt den vors. pantbrief in der maisse und gestalt zu henden hain, so das ich Peter obgemelten dem vors. herrn Bernhart, ritter und Elisabecht eluden vurs. daruf gutlichen geluwen, getain und gehantreicht hain na inhalt und besage desselben briefs mir de vorgenanten eelude daruber gegeben hant, leuft uf de somme zusamen uf voufzehenhondert sleicht gulden Trerscher weronge, ye vier und zwentzich sleicht wyspennick vur ye den gulden gerechnet, des datum steit und gegeben wart im jare unsers herrn dusent vierhondert nuen und nuntzich uf dinstag nest na sant Symeonstag, so das ich Peter obgemelt vur mich, myn erben und nakommen oder dem helder dys briefs alsulichen alden pantbrief, auch myne verschribonge der funfzehenhondert gulden nit vorter nach witer besweren, versetzen, verpenden, verwenden noch uster mynen henden in keynerley gestalt nit stellen wylle, sal nach enmach, de zu andern henden komen moichten, is sy dan mit gudem zulaiss, wyssen, wyllen und verhencknis der vurs. eelude ader iren erben ader dem helder dis briefs mit wyllen zu irem gut gefallen, gesynnen und begerden, nach

Digitized by Google

besage und inhalt mins Peters obgemelten briefs daruber melden und besagen ist. Und so de vors. elude ader ire erben de lossonge der versetzonge der zweyer pantbrief vorgeschr. doin wulten, darin ungehindert sin, und de also zu henden stellen, de vors. elude darzu komen mogen, is vere dann sach, das ich Peter obgemelt myns geltz behoift, so soll ich alsdan ein half jor zuvorentz den vors. eluden ader iren erben verkondonge doin, myr myn gelt zu stellen; und abe sy des nit endeden noch hetten, so sal ich myne verschribonge zu andern henden stellen mogen in aller craft und maissen, ich mich des verhefft und verplicht habe, belyben layssen. So deshalben gereden, geloben und versprechen ich Peter vur mich, myn erben und nakomen ader dem helder der briefe obgenant, by myn und myner erben truwen und verplichtongen, myns erbe und guts ich han ader gewynnen mach, darvor aenzutasten und aenzugrijfen und daz also zu vollenziegen und zo doin, wie obsteit, sonder einiche inrede ader wyderstant in keynerley wys noch ursach. Und des zu urkonde und gezuge der worheit so hain ich Peter von Schonecken obgemelt mynen sigel unden an disen brief gehangen, all obgemelten sachen daemit zu uberzugen und zu ubersagen. Der gegeben wart uf dinstag nest na sant Johans tag Baptisten des heiligen appostels, nemlich des vouff und zwentzigsten tags braechmanets, im jare unsers heren dusend vierhondert nun und nuntzich.

7. — (**1526**, N. st.) **1525**, more treverensis. — Georges de Boulland, seigneur de Fischbach et d'Esch-sur-la-Sûre, donne en fief à Buissen Adams soen dit Kessel, bourgeois à Esch, une maison avec une grange et quatre pièces de jardin à Esch, et un héritage à Vichten.

Original, parchemin, le sceau manque. — Communiqué le 21 oct. 1893 par M. Ch. Schaack, avocat.

Ich Jorge von Boellent, her zw Fyspach und zw Esche uff der Sueren, doen kondt und bekennen das ich belenhent hain Buissen Adams soen den man nent Kessel, eyn burger zo Esche, das ich belenhent hain mit naemen sulche erbschaeff und gutter hernaegeschr., zw wysszen eyn huesz und eyn schure in eym gedeych zw Esch uff der Sueren und dry pletzer garten nyetden dem boren und zwey pletzer wiesen in der Roickenbach; item eyn erbe, lyt zo Vichten, mit yrem zwbehore, die man nent Buessenerbe; item nach eyn erbe lyt zo

Digitized by Google

Mertscht, mit yrem zobehore, wiesen und felden; nach zwey pletzer garten liegen by der moellen ain dem backeus, nach eyn aeugel lyt by der Boeden und eyn garten, lyt uff dem lach; daemit belenhent ich dissen vurg. Cleyszgen; dae bekennen ich Jorge von Raelle, heren zo Esche und Vispach etc., das der vurg. Cleiszgen mir allein gehoersamheit darvon gedain hait, als dan das lenhensrecht ist. Des zo urckunde soe hain ich Jorge herre zo Esche etc. obgeschr. meynen siegel aim diesen breyf gehangen, der geben wart in den jaren unsers herren duesent XV° XXV more treverensis (*sic*).

8. — **1529**, *19 avril.* — Arnold de Nochern et Steffen Hoist de Remich, celui-ci justicier, tous deux échevins à Luxembourg, constatent que Jean Hopscheit le charron, bourgeois de Luxembourg, et sa femme Elisabeth ont reconnu devoir à Jean Smyt, fils de feu Jean de Berchem, demeurant à Luxembourg, une rente annuelle de 2¼ florins sur leur maison sise à Luxembourg, « uf der Aichten by Judenporten ».

Original sur parchemin, avec fragments des deux sceaux. — Communiqué par M. Graf, professeur, le 29 mai 1892.

Wir Arnolt van Nocheren und Steffen Hoist van Remych, richter zur zijt, beide scheffen zu Luczemburch, bekennen und thun kont allermendelich, dasz vur unsz in ghewerdicheit kommen und erschienen synt die erbaren Johan Hopscheit, der wagener, burger zu Luczemburch, und Else, syne ewijff, und haint vur unsz braicht und zu erkennen geben, so wie sy dem ersamen Hans Smyt, wyler (*sic*) Johans son van Berchem, waenhafftich zu Asselborn und Elssen, eluden, aller jherlichen uff Sant Steffans dagh zu wynaichten van zinssen schuldich syn eyn gulden und vier und zwentzich beyer, slechter luczemburger werronge, und dasz uff und uster irem waenehusze staende uff der Aichten by Judenportten allerneest hern Michel Phrotzers seligen huisz uff eyne sijte, und Michel Kruegers huisz uff die ander sijte; uff welche vurg. zynsse haint die bemelten Hansz Smytt und Elsse, elude, den egenanten Johan Hopscheit und Elszen, eluden, zu irem bedurff noch geholffen und gelieent zehen der vurg. slechter gulden, die sy hyn uff dach datum disz brieffs gereit und bar gegeben, geliebert und vernugt, der sie sich erkant entphangen und gehalten haint waill bezailt, also dasz sie und ir erben dem vursz. Hansz Smyt und Elszen, eluden, und iren erben nu vorth ain allerjerlichen uff den vurg. Sant-Steffensz dach

Digitized by Google

zu wynaichten uster dem benanten irem waenhusze guttlichen richten und bezaillen sullen zwoene gulden und eyn ortt der vurg. slechter werronghe, nah inhalt disz brieffs, und alle ander zynszbrieff, so die gemelte Hansz Smyt und Elsze, elude, uber dasz vurg. huisz inne haint und vur datum disz brieffs gemacht synt, sullen allsamen aib und doet syn, und allein dieszem brieff nae ire zynsze heben, und sy noit wyter besweren. Und aibe die vursz. Johan Hopschit und Elsse, elude, ader ire erben sumych wurden, sulch zwoene gulden und eyn ortt slechter werronge nit bezaillten alle jare uff den vurg. Sant-Steffensz dach, so sollen und mogen die vursz. Hansz Smyt und Elsse, elude, und ir erben hant slane mit gericht ain dasz eg. huisz mit syme zubehure, als ain ir richtlich zynsperich erbe und erkant gut, und so hyn darain abeghieng, so haint die vurg. Johan Hopscheit und Elsse, elude, den bestympten Hansz Smyt und Elssen, eluden, zwoene siester weyszen, die sye allerjerlichen in dem hobe zo Straissen dienen haint, zu eyner bylagen gestallt, die vur iren zynsz und schaden derhalb uffghiengen, glijch der vursz. heufftsommen bezaillen, verwenden und iren zynsz darain machen mitsampt allen costen und schaden derhalb uffghieng, glijch der vursz. heufftsommen bezaillen; und vermytz dasz so haent die vursz. Johan Hopscheit und Elsse, elude, sych, ir erben und nacomen der vurg. zweyer gulden und eyn ort jherlicher zinsse gentzlichen enterbt, uszgangen und luterlich mit monde und halme daruff verziegen, und die vurg. Hansz Smyt, Elsse, elude und ir erben damit geerbt, sie dasz zu heben, zu behalten, zu geniessen, notzen und zu gebruchen gerost, geruwelich, erfflich und imerme, und hyn darzu gereth, gelopt und versprochen, aller vursz. sachen gantz gude geruweliche verschafft zu doin und zu dragen ghegent aller mendelich bisz uff die zijt, dasz die vurg. Johan Hopscheit, Elsse, elude, ader ir erben kommen mit zehen slecht gulden, und die betzaillen mit vollen zynssen; alsdan so mogen sie eyn halben gulden aibloeszen, und also vorth ain bisz zur zijt, dasz die vurg. zwoen gulden und eyn ort jerlichen erbzinsses gancz und zmail aibgeloist synt; wan daz geschuet, dan sall dieszer brieff mit allen anderen brieffen van unwerde geaicht und den loeszeren zu iren handen gegeben werden, hie inne uszgescheiden alle argelist und geverde. Desz zu warem urkunde hain wir scheffen obg. unszer jeder synen insiegel ain dieszen brieff gehangen van bedde weegen

Digitized by Google

Johan Hopscheitz und Elssen, eluden, sie, ir erben und nakomen damit zu bezugen und zu ubersagen. Der geben wart desz nunzienten dages aprilis im jair unszers hern funffzien hundert zwentzich und nüen.

9. — **1630**, *15 février. Vianden.* — Bernard de Breidscheid, demeurant à Altlinster, et Anne Laudolff de Biedbourg, sa femme, vendent à Martin Staude, capitaine au service de l'empereur et échevin à Grevenmacher, et à Anne Maurin, sa femme, pour 760 écus à 30 sols de Luxembourg pièce, les cens et rentes ci-après spécifiés : à Eussenbach un demi-maldre de seigle et autant d'avoine, 50 œufs, 2 poules, 2 foudres de bois, un écu au terme de mai et un écu en automne, sur la vouerie Wällers Peter ; les mêmes rentes sur la vouerie Arnolds Peter ; leur part de la grosse dîme de Reisdorf ; trois florins d'or dus annuellement par le mayeur de Holtzthumb, le florin à 32 sols ; leur part des rentes à Rolteshausen uf der Uhren ; des rentes à Bettendorf et à Dasbourg, leur part de la petite dîme de Reisdorf, etc. Signatures des vendeurs et sceau de B. de Breidscheid ; acte dressé par J. Maillan, clerc-juré de Vianden qui signe également. Rachat opéré le 13 janvier 1714 par Charles ...., seigneur de Mœrsdorf et Larochette.

Original sur parchemin ; le sceau manque. — Don de M. Jules Vannerus, étudiant à Bruxelles.

D. — Numismatique luxembourgeoise.

Presque complètement délaissée depuis une vingtaine d'années, la numismatique luxembourgeoise a été pendant les deux années qui viennent de s'écouler, l'objet de plusieurs rapports très remarquables dont quelques-uns donnent des idées tout-à-fait neuves et méritent d'être cités.

Le premier et le plus remarquable de tous ces travaux est celui de M. Alvin, « Étude de numismatique luxembourgeoise » (Revue belge de numismatique, 1893, p. 459—481). M. Alvin, s'appuyant surtout sur les premiers sceaux armoriés que nous connaissons de la ville et des comtes de Luxembourg, propose, pour les monnaies des comtes Henri IV l'Aveugle, Walram, Ermesinde et Henri V, un nouveau classement qui nous paraît assez justifié. Il attribue à la fin de Henri l'Aveugle le denier donnant d'un côté le lion rampant, de l'autre la tour à trois créneaux avec la légende LVCENBOR ; ce denier aurait été continué

Digitized by Google

encore sous Ermesinde jusqu'à la mort de son second mari Walram, ainsi jusqu'en 1226. Dans la description du trésor de Grand-Halleux [1]), M. Piot avait attribué ce denier à Henri V, comte de Luxembourg, dont il fixait le règne, d'accord en cela avec les historiens luxembourgeois, aux années 1226—1275; MM. de la Fontaine et de Robiano [2]), à Walram de Limbourg (1215—1226); M. R. Serrure, dans son Essai de numismatique luxembourgeoise, à Ermesinde, et nous-même, dans le Catalogue des monnaies luxembourgeoises reposant au musée de la section historique de l'Institut, à Walram de Limbourg.

Nous sommes d'avis que l'attribution de M. Alvin doit être maintenue, en ce sens du moins que ce denier fut frappé d'abord sous Henri l'Aveugle et qu'on continua à le frapper jusqu'au moment où Henri V, son petit-fils, fils d'Ermesinde, eut atteint l'âge de majorité, c'est-à-dire jusqu'en 1236. Ce fut en effet jusqu'à cette époque qu'Ermesinde régna dans le Luxembourg en qualité de tutrice de son fils; à la même époque, comme nous l'avons démontré ailleurs [3]), la question de la succession au trône fut réglée en ce sens qu'Ermesinde garda le gouvernement du Luxembourg et que son fils Henri ne devait lui succéder qu'après sa mort.

Le second type décrit par M. Alvin, doit être compris entre les années 1236 et 1247. Au recto de ce denier nous voyons, comme l'a prouvé M. Alvin, la comtesse Ermesinde debout à gauche avec la légende LVSENBOR; au revers un écu triangulaire au lion, fascé, avec la légende HANRI. La circonstance que l'héritier du trône ne devait succéder qu'après la mort de sa mère, n'empêchait pas en effet celui-ci de porter le titre de comte; il le prenait déjà en 1235, et on peut être sûr qu'à partir de sa majorité il intervint également dans les affaires politiques et autres. Aussi croyons-nous que M. Alvin a eu raison de placer ce type à l'époque pendant laquelle Ermesinde et Henri régnaient conjointement; il n'a eu que le tort d'adopter pour le commencement de cette période la date de 1226.

Le troisième type enfin, représentant d'un côté un cavalier avec la

---

1) Mém. couronn. de l'Académie de Belgique, t. XXI, p. 40. Revue belge de numismatique, 1848, p. 27 ss.

2) Revue belge de numismatique, 1849, p. 8 et 52.

3) Public. soc. hist. Luxbg., XLI, p. 111—112.

Digitized by Google

légende HANRI, de l'autre une tour crénelée surmontée d'une tête d'homme, est attribué au règne de Henri V, de 1247—1281.

Un second travail traite des deniers anonymes de Thionville au cavalier que les numismates luxembourgeois et M. Ch. Robert ont assignés à Henri V, fils d'Ermesinde. Ce travail a paru dans l'Annuaire de la société française de numismatique, 1892, p. 5—18, sous le titre de *Numismatique lorraine : Essai d'attribution des deniers frappés à Thionville, au type du cavalier ;* il est dû à un des meilleurs connaisseurs de la numismatique lorraine, M. Hermerel, qu'à raison des liens de famille qui le rattachent au Luxembourg et de ses sympathies pour le Grand-Duché, nous pourrions presque compter au nombre de nos compatriotes. M. Hermerel y combat l'attribution de ces deniers à Henri V de Luxembourg et les attribue à Mathieu II de Lorraine. Outre des arguments tirés de l'aspect et du type de ces deniers, M. Hermerel s'appuie surtout sur MM. Laprévote et Saulcy : « Il est un fait incon- » testable dans la vie de Mathieu II », dit M. Laprévote, « c'est que ce » prince n'a jamais manqué de constater par une émission de monnaies » à légendes locales la prise de possession d'une localité quelconque, » fût-il certain de ne pas en rester le maître ». Et M. de Saulcy, abondant dans le même sens, avait écrit : « Nous verrons que Mathieu II, » chaque fois qu'il prenait possession d'une ville nouvelle, ajoutée à » son domaine ducal, s'empressait de constater ses droits de souverai- » neté, en y frappant des monnaies à légendes locales. » M. Hermerel accumule les preuves à cet égard ; il cite les ateliers de Mirecourt, Lunéville et Sierck, dans lesquels Mathieu II fit faire des deniers à légendes locales, aussitôt après qu'il fut entré en possession de ces localités. Il en conclut, non sans apparence d'être dans le vrai, que ce qui eut lieu pour Mirecourt, Lunéville et Sierck, fut fait également à Thionville, c'est-à-dire qu'immédiatement après son mariage avec Catherine, fille d'Ermesinde et de Walram, qui lui apporta Thionville en mariage, il y aurait fait faire les deniers qui nous occupent.

Cependant l'histoire de la cession de Thionville à Mathieu II est fort mal connue ; M. de Saulcy dont les données sont reproduites par M. Hermerel, s'exprime à ce sujet comme suit [1] : « Lorsqu'en 1225 » Mathieu II épousa Catherine, fille de Valeran de Limbourg, comte de

1) Monnaies des ducs de Lorraine, p. 29.

Digitized by Google

» Luxembourg, il reçut comme dot une somme immense d'une part, et » le titre, mais non les droits de souveraineté sur la ville de Thionville ; » en d'autres termes, Mathieu pouvait s'intituler sire de Thionville et » jouir, dans cette place, des droits souverains, mais non pas en toucher » les revenus qui étaient affectés au douaire de sa belle-mère. Ces » droits qui donnaient à Mathieu toutes les charges de l'entretien d'une » place considérable dont il ne devait d'ailleurs tirer aucun profit, le » dégoûtèrent promptement de la portion honorifique de la dot qu'il » avait reçue, en épousant Catherine ; un an à peine s'était écoulé, que » Mathieu II restituait pour une faible somme au comte de Luxembourg » la seigneurie de Thionville qui pouvait lui coûter beaucoup et ne lui » rapportait rien. »

Nous devons avouer que nous ne comprenons pas ce passage. Mathieu II aurait reçu, dit-on, le titre, mais non les droits de souveraineté sur la ville de Thionville ; et néanmoins nous lisons, deux lignes plus bas, qu'il pouvait s'intituler sire de Thionville et jouir, dans cette place, des droits souverains, mais non pas en toucher les revenus. Il y a là, évidemment, un malentendu ou une méprise ; si Mathieu n'avait pas les droits de souveraineté, il ne pouvait certes pas jouir, dans la ville de Thionville, des droits souverains, et parmi ceux-ci il faudrait comprendre certainement le droit de monnayage. Ou bien, Mathieu II a reçu purement et simplement la ville de Thionville, et alors, naturellement, il avait aussi le droit de monnayage ; ou bien, comme l'affirme M. de Saulcy, il n'avait pas reçu les droits de souveraineté et dans ce cas il faut admettre nécessairement qu'il ne pouvait pas y faire des monnaies.

Nous avons exprimé plus haut notre manière de voir au sujet de cette prétendue cession de Thionville, qui nous porte à maintenir l'ancienne attribution, à Henri V de Luxembourg, des deniers anonymes de Thionville.

On nous objectera que nous ne possédons pas d'autres deniers anonymes de Henri V ; que le type du cavalier est certainement celui que Mathieu II avait admis pour ses monnaies, on pourrait même faire valoir l'emploi de la dénomination française Thionville pour un atelier créé dans une ville essentiellement allemande ; qu'enfin le Luxembourg, à cette époque, n'avait qu'un seul atelier monétaire, celui de la capitale.

Digitized by Google

Nous tâcherons de répondre à ces objections auxquelles nous pourrions nous attendre.

Ces deniers sont anonymes, comme le sont ceux de Mathieu II. Ce n'est pas là un motif suffisant, pour les attribuer à ce prince. Et d'abord, en ne mettant pas son nom sur les deniers de Thionville, Henri V ne faisait qu'imiter son beau-frère même, Mathieu, et assurer par là une plus libre circulation au numéraire qu'il faisait faire. Il fit plus, il adopta complètement le type du cavalier, mais n'admit pas le revers lorrain. Or s'il avait encore mis son nom sur les deniers de Thionville, ce qui certes, pour les numismates de nos jours, faciliterait la besogne, il aurait brisé complètement avec le type du denier au cavalier, tel que l'employait Mathieu, d'autant plus que le revers déjà n'était pas celui des deniers lorrains. Henri V, dans tout cela, n'en agissait pas autrement que tous les seigneurs de son époque qui ont imité, souvent d'une manière bien plus servile et dans un but malintentionné, les types de leurs voisins.

Le nom français TIONVILLE ne doit pas surprendre, si nous considérons la large part que le français avait dans la vie privée et politique de nos ancêtres. Déjà en 1083 une charte écrite en langue latine, la charte de fondation de l'abbaye de Munster, donne la forme romane Rodenges, le Rodange actuel ; la confirmation de cette charte par le comte Guillaume, de 1123, ajoute une seconde forme Scefledinges, le Schifflange actuel, désignant par ce nom roman une localité située en pays allemand ; une seconde confirmation, de 1172, compte déjà huit noms romans, dont sept appliqués à des localités purement allemandes. C'est qu'entretemps la maison de Namur avait occupé le trône du Luxembourg, que le Namurois était wallon et que par conséquent le roman dut prendre une plus large part qu'autrefois. Ermesinde, en outre, la mère de Henri V, avait épousé Thibaut de Bar, Catherine, sa fille, épousa le duc de Lorraine. Bien peu s'en fallait qu'une partie du pays ne fut romanisée tout-à-fait ; nous pouvons en juger par le grand nombre de documents en langue romane qui nous sont conservés. La charte d'affranchissement de Thionville même, de 1239, est de ce nombre. Il est vrai que sur les monnaies de ce temps l'emploi du roman est rare chez nous ; et cependant, les formes de *Lucenbor, Lusanbor, Hanri* que nous trouvons sur les deniers du même Henri V qui nous occupe, ne sont-elles pas purement françaises ?

Digitized by Google

Reste la dernière objection qu'on pourrait nous faire et qui se trouve déjà, du reste, dans le travail de M. Hermerel : « qu'à l'époque » où règnèrent simultanément les ducs Mathieu II et Ferri III, en Lor- » raine, et les comtes Walram et Henri le Blondel, en Luxembourg, » aucune monnaie luxembourgeoise n'avait été émise dans une localité » autre que celle de Luxembourg ». Si quelqu'un, appuyé sur des documents nouveaux, prouvait que Mathieu II a possédé Thionville depuis son mariage, 1225, jusqu'en 1236, nous devrions forcément reconnaître qu'il faudrait attribuer les deniers anonymes de Thionville à Mathieu II et que l'opinion exprimée par M. Hermerel, serait conforme à la vérité; mais tant que cela n'aura pas lieu, nous admettrons que ce fut déjà sous Henri V, à partir de 1236, que fonctionna l'atelier luxembourgeois de Thionville. Le règne d'Ermesinde marque en effet le commencement d'une ère nouvelle pour le Luxembourg; de règne en règne nous voyons croître, non seulement l'étendue territoriale du comté, mais encore l'autorité prépondérante des comtes sur les seigneuries enclavées dont bon nombre, jusque là, avaient été tout-à-fait indépendantes. Or, à mesure que s'étendait le territoire, le nombre des ateliers monétaires devint plus grand. Henri V, en acquérant Thionville, créa l'atelier de ce nom. Henri VII créa ceux de Durbuy, de Poilvache et de Bastogne, l'atelier d'Arlon fut créé sous Charles IV, ceux de Damvillers et de Marche sous Jean l'Aveugle, Mouzay (?) et Ivoix sous Wenceslas, Laroche sous Wenceslas II. Or, pourrait-on rejeter une monnaie quelconque de quelqu'un de ces princes, sous le prétexte que l'atelier dont elle sort, n'était pas encore connu pour le règne de ce prince? Nous ne le croyons pas. Il est vrai que ces monnaies ne sont plus anonymes comme les deniers de Thionville.

M. le vicomte B. de Jonghe a publié, dans la Revue belge de numismatique, 1893, p. 125—133, un demi-gros frappé par Henri V, comte de Salm en Ardenne, 1297—1306. Cette monnaie intéresse également le Grand-Duché, non pas parce que les comtes de Salm descendaient de notre ancienne maison comtale, mais parce que les comtes de Luxembourg ne voulaient pas tolérer l'exercice d'un droit quelconque de monnayage, du moins dans l'étendue des fiefs que les comtes de Salm tenaient d'eux et que pourtant le demi-gros décrit par

Digitized by Google

M. de Jonghe a été frappé dans un de ces fiefs, à Salm même. Le 5 novembre 1248 Henri IV, comte de Salm, reprend en fief lige et rendable du comte Henri V de Luxembourg le château de Salm et les dépendances. Le 11 janvier 1307 Henri V, comte de Salm, renouvelle l'hommage, mais en amplifiant beaucoup la charte primitive, preuve évidente, nous semble-t-il, que des difficultés étaient survenues entre les comtes de Salm et de Luxembourg, et en ajoutant un passage sur la monnaie que nous ne trouvons pas dans la charte de 1248 : « Encor » est assavoir que pour ceu que nous n'avons auctoritei de faire monoie, » espéciaulment pour ce que nous ne vouriens faire choise qui tournast » on préjuridice de nostre chier signour, ses hoirs ou successeurs, .. » contes de Luccemburch dessusdis, nous avons promis et sommes » tenus pour nous, nos hoirs ou successours .. contes de Salmes, » que jamais à nul jour nous, par nous ne par autrui, ne forgerons ne » batterons monoie en queilcunques coing ke ce soit, dedens les fyés que » nous avons repris et renovelleis de nostre chier signour dessusdits. »

Le savant président de la société belge de numismatique a supposé, avec la plus grande vraisemblance, que le gros de Salm fut frappé à la suite de l'hommage fait, en 1297, par Henri V à Jean d'Avesnes, comte de Hainaut. « Ce dernier prince », dit-il, « heureux sans doute de compter le comte de Salm au nombre de ses vassaux, aura toléré un état de choses qu'il lui aurait été difficile d'empêcher à cause de l'éloignement de son homme-lige et de sa puissance ». Mais ce que le comte de Hainaut, à la rigueur, pouvait tolérer, le comte de Luxembourg ne le pouvait pas. Vers 1295 celui-ci avait repris en fief du roi Adolphe de Nassau toutes ses possessions ; nous n'avons de ce relief qu'un extrait assez sommaire, où nous lisons : « Henricus, comes Luccembur- » gensis ac Rupensis ac marchio Arlunensis more progenitorum suorum » fidelitatem et fidelitatis homagium fecit Adolpho regi Romanorum .... » de iure monete cudende in terra ipsius comitis et potestate faciendi » eam in terra ipsius comitis, ubicumque voluerit. » On comprend aisément que dans ces circonstances Henri VII dut faire des remontrances à Henri de Salm au sujet de l'atelier monétaire créé par celui-ci, que le comte de Salm se soumit et s'obligea de ne pas faire monnayer sur ses terres, « espéciaulment pour ce que nous ne vouriens faire choise qui tournaist on préjuridice de nostre chier signour ».

Digitized by Google

M. de Jonghe s'est trompé cependant en disant (p. 131) que « les » termes mêmes du document (de 1307) permettent de croire qu'il y a » eu infraction à semblable promesse déjà faite, le 15 mai 1240, par le » comte Henri III, bisaïeul de Henri V, dans l'acte de l'hommage de » son comté au comte de Luxembourg ». Le document que M. de Jonghe a en vue, appartient, non pas à l'année 1240, mais à l'année 1340. Conservé aux archives du royaume à Bruxelles, trésorerie des chartes de Luxembourg, II, 20, ce document ne peut pas être regardé comme original; il ne porte pas de sceau, l'écriture n'est point soignée, comme elle l'est d'ordinaire à cette époque, il y manque plusieurs mots, bien plus, en un certain endroit, le copiste a sauté une ligne entière de la pièce originale qu'il avait sous la main, pour revenir plus tard aux mots qu'il avait oubliés; enfin le comte Henri de Salm y déclare reprendre son château de Salm de « haut homme et noble nostre chier et amée singnour Henri, conte de Luccemborch, de la Roche et marchis d'Erlons ». Or en 1340 ce n'était plus Henri VII, c'était Jean l'Aveugle qui était comte de Luxembourg, et en 1240, c'était Ermesinde qui gouvernait le Luxembourg. Le document nous paraît être une copie, un brouillon, destiné à être soumis à la chancellerie de Jean l'Aveugle, fait peut-être dans la chancellerie même par un copiste ignorant et irréfléchi qui se contenta de copier servilement la charte de 1307, en n'y changeant que la date; celle-ci même présente une rature; il y avait primitivement XXV jours de mai à l'entrée et le premier X fut effacé plus tard. Somme toute, ce document de 1340 n'est qu'une mauvaise copie de celui de 1307 et ne saurait être pris en considération.

La Revue belge de numismatique (1892, p. 384) a bien voulu accepter, de notre part, la description de deux monnaies luxembourgeoises inédites, de Henri VII et de Jean l'Aveugle que nous avions acquises pour le cabinet de la section historique de l'Institut.

Un gros tournois inédit de Charles IV a été publié par M. le comte de Castellane dans l'Annuaire de la Société française de numismatique, 1893, p. 180 et reproduit depuis dans le même volume par M. R. Serrure, p. 234. En voici la description, telle que la donne M. de Castellane :

Digitized by Google

+ KHAROLVS IMP. Croix dans un grènetis. Légende extérieure, entre deux grènetis : + BNDICTV : SIT : NOME : DEI : NRI : DN : IHVXPI.

R. : TVRONVS CIVIS. Châtel tournois. Bordure de douze lobes, contenant chacun une fleur de lis.

Collection de M. de Castellane. Excellente conservation. Poids : gr. 3,55.

M. de Castellane n'a pas hésité à attribuer à l'atelier de Luxembourg ce gros tournois, bien que le nom de cette ville n'y figure pas, de même que feu M. de la Fontaine avait attribué au même atelier l'écu d'or à la chaise du même prince, sur lequel Charles IV s'intitule aussi empereur et qui a, par conséquent, été frappé après 1355, année dans laquelle Charles devint empereur. Seulement il n'a pas expliqué cette singularité, que Charles IV aurait frappé monnaie à Luxembourg, au moins deux ans après qu'il eut cédé ce comté à Wenceslas, son frère. M. R. Serrure entre à ce sujet dans plus de détails. « A quelle époque », dit-il [1]), « Wenceslas I reçut-il le Luxembourg des mains de son frère ? » M. Wurth-Paquet adopte la date de mars 1352, mais constate qu'en » septembre de cette même année Charles IV prenait encore le titre de » comte ..... Je suis persuadé que, pendant plusieurs années encore, » le roi des Romains continua à exercer en Luxembourg les droits » régaliens ». — Ailleurs [2]) il s'exprime à ce sujet, comme suit : « On » ne possède aucune monnaie frappée au nom de Wenceslas I comme » *comte* de Luxembourg. Toutes ses pièces lui attribuent le titre de » *duc*. Il est peu probable que le Luxembourg soit resté sans mon- » nayage pendant deux ou trois ans à une époque où l'exercice de ce » droit régalien constituait une des sources principales du revenu » public. Il faut donc admettre, comme je l'ai dit précédemment, que » dans les premières années du règne de Wenceslas I, au moins » jusqu'en 1356, les émissions continuèrent au nom de Charles IV. Il » y a là un petit problème historique pour la solution précise duquel » les éléments et le temps me font défaut, mais sur lequel je me » permets d'appeler toute l'attention des numismates luxembourgeois ».

---

1) Serrure, Essai, p. 66.

2) l. c., p. 75.

Digitized by Google

Or M. Serrure s'est trompé, en admettant avec M. Wurth-Paquet que Wenceslas devint comte de Luxembourg au mois de mars 1352; comme nous l'avons prouvé dans notre Essai sur les chartes luxembourgeoises [1]), il ne devint comte de Luxembourg que dans les derniers jours de l'année 1353; il reçut le titre de duc le 13 mars 1354, de sorte que tout naturellement les monnaies de Wenceslas avec le titre de comte doivent être extrêmement rares, s'il en a été fait, ce qui nous semble douteux. A partir de l'année 1354, c'est Wenceslas I qui apparaît comme le véritable souverain du pays de Luxembourg; le 8 février 1354 [2]) Charles IV ordonne aux habitants de Laroche d'obéir à son frère Wenceslas, comte de Luxembourg; le 22 février 1354 [3]) il ordonne à son frère, comte de Luxembourg, de protéger contre toute violence l'abbaye de S. Maximin dont Wenceslas est avoué, comme l'avaient été tous ses prédécesseurs; le 20 avril de la même année [4]) Wenceslas confirme les privilèges de Dudeldorf, de l'abbaye de Munster et du couvent des cordeliers à Luxembourg; il est évident dès lors que c'était bien Wenceslas qui était souverain, puisqu'il exerçait tous les actes inhérents à la souveraineté, et que nous ne pourrons pas songer à l'exercice de ces droits par Charles IV.

Cependant, le gros tournois et l'écu d'or à la chaise de Charles IV ont été, dit-on, frappés à Luxembourg; ils ne l'ont pas été avant l'avènement de Wenceslas, puisqu'alors Charles n'était pas encore empereur; ils l'ont été certainement après le jour de Pâques 1355, date à laquelle il fut couronné empereur à Rome. Aussi convient-il de chercher une autre époque à laquelle ces monnaies pourraient appartenir, et nous sommes porté à croire que ce fut à la fin de l'année 1356. L'empereur séjourna alors à Metz, du 17 novembre 1356 au 6 janvier 1357, ainsi pendant près de deux mois, et nous sommes porté à croire que ce fut à cette époque qu'il fit frapper les monnaies en question, peut-être à Luxembourg, peut-être à Metz; car bien que ces monnaies appartiennent, sans aucun doute, aux contrées occidentales de l'Europe, nous croyons qu'il serait extrêmement difficile, faute

1) Publ. sect. hist. Luxbg., Vol. 41, p. 130.
2) l. c., XXIV, p. 17.
3) l. c., p. 18.
4) l. c., p. 22.

Digitized by Google

de documents probants, de les attribuer avec sûreté à l'atelier de Luxembourg. C'est à Luxembourg que nous les classons provisoirement et nous avouerons franchement que c'est en grande partie l'orgueil national, le désir de revendiquer pour nous ces beaux spécimens de la monnaie du moyen-âge qui nous y porte ; mais nous ne nous dissimulons nullement qu'ils peuvent tout aussi bien avoir été frappés à Metz et que dans ce cas ils n'appartiennent pas à la numismatique luxembourgeoise, si ce n'est par le seul motif que Charles IV fut alors le chef de l'ancienne maison comtale de Luxembourg.

Quant aux périodes qui suivent, nous avons tâché d'élucider, dans les travaux parus dans ce volume sous les titres de : « Les trésors d'Ettelbruck et d'Arsdorf », quelques points relatifs à la monnaie de Luxembourg sous Wenceslas II, Josse de Moravie, Louis d'Orléans et Elisabeth de Gœrlitz. Que d'autres, plus experts que nous, jugent du mérite de ces humbles essais. Déjà cependant M. Serrure, dans le tirage à part de son « Essai de numismatique luxembourgeoise », a adopté nos conclusions.

Le plus important, sans contredit, de tous les travaux sur la numismatique luxembourgeoise est celui de M. R. Serrure que nous avons déjà cité, paru dans l'Annuaire de la Société française de numismatique, 1893, et depuis en une édition à part. C'est un travail désiré depuis longtemps. Il y aura bientôt 50 ans que l'ancien gouverneur M. de la Fontaine avait promis de le faire paraître sous peu ; M. de la Fontaine est mort depuis 23 ans et nous attendons toujours le travail. Il est triste de voir qu'un étranger fait paraître une étude suivie sur la numismatique luxembourgeoise, tandis que celui qui, après M. de la Fontaine avait promis le travail, le diffère d'année en année, sans que nous puissions prévoir le moment où nous aurons enfin une véritable monographie des monnaies luxembourgeoises, digne pendant des travaux de M. R. Chalon, de M. de Saulcy, de M. Chestret de Haneffe et de tant d'autres.

Partant des monnaies du comte Henri IV l'Aveugle, M. R. Serrure fait passer devant nos yeux toutes les monnaies qu'il lui a été possible de rassembler ; les descriptions sont excellentes, les figures qui accompagnent son ouvrage, sont très bien dessinées. Il a relevé avec raison plusieurs erreurs qui s'étaient glissées dans l'atlas des monnaies luxem-

Digitized by Google

bourgeoises gravé autrefois sous les yeux de M. de la Fontaine, erreurs qui de là avaient passé dans notre « Catalogue des monnaies luxembourgeoises conservées au cabinet de la section historique de l'Institut » ; mais quelque intérêt que ce travail puisse avoir, il n'est pas ce qu'il serait devenu sous la plume d'un auteur luxembourgeois ; nous ne pouvons pas nous empêcher de lui reprocher d'être fait avec trop de hâte ; plusieurs documents importants, imprimés en partie depuis plusieurs années, ont échappé à M. Serrure ; d'autres, notamment ceux de la fin du quinzième siècle, fourmillent de fautes ; il faut dire cependant que, pour ceux-ci, la faute ne retombe pas sur l'auteur, puisqu'il dit les avoir reproduits tels qu'ils avaient été copiés pour lui par l'administration des archives du royaume à Bruxelles. Enfin, M. R. Serrure n'a pas assez, nous semble-t-il, consulté les résultats des recherches historiques sur le Luxembourg, consignés notamment dans les derniers volumes de nos publications.

Mais, quoi qu'il en soit, nous saurons gré à M. R. Serrure de nous avoir fourni une monographie, sinon excellente sous tous les rapports, mais du moins complète, pour ce qui concerne les monnaies connues et d'avoir mis ainsi, entre les mains des travailleurs, un utile outil qui, sans doute, sera refait un jour. Espérons que ce sera un Luxembourgeois qui alors fera le travail complet et que nous ne serons pas forcé d'avouer, à notre honte et à celui du Grand-Duché, qu'un étranger a dû faire la monographie des monnaies luxembourgeoises qui nous semble ne pouvoir être étudiée et élaborée dans tous ses détails que par un Luxembourgeois.

Le travail de M. Serrure est d'une grande importance pour l'amateur de monnaies luxembourgeoises, en ce sens que celui-ci peut rapidement se convaincre des lacunes qui existent encore dans sa collection. Si nous l'employons dans ce but, nous devons constater malheureusement que malgré les nombreuses pièces acquises dans les dernières années, la collection de la société historique présente encore des lacunes fort grandes qu'il sera bien difficile de combler. Les spécimens qui nous manquent, sont tous fort rares, par conséquent fort chers et, ce qui pis est, se trouvent presque tous dans de grandes collections et il sera peut-être à jamais impossible de les acquérir.

Nous allons indiquer, en suivant le travail de M. Serrure, les lacunes de notre collection.

Digitized by Google

M. Serrure commence par les monnaies de Frédéric, successeur de Sigefroid (998-1019). Il lui assigne deux monnaies, la première portant à l'avers + ... EDIRICV ... entre deux grènetis ; au centre une croix pattée cantonnée de deux globules ; au revers + LV ..... NBVRG écrit autour d'un temple pentastyle à double fronton cintré. La seconde porte + FREDERICVS écrit autour d'une tête ou d'un buste à gauche, derrière lequel une lance. La tête paraît diadémée ou laurée. Grènetis extérieur. — *Rev.* : ... LV ..... RT écrit autour d'un temple pentastyle. Ces deux deniers, comme dit M. Serrure, sont restés inconnus aux divers auteurs qui se sont occupés de numismatique luxembourgeoise.

Cependant cette attribution du comte Frédéric de Luxembourg est combattue par M. Dannenberg, dans son ouvrage : « Die Deutschen Kaisermünzen der sächsischen und fränkischen Kaiserzeit (Zweiter Band, S. 597 u. 740-741) », notamment pour ce qui concerne la seconde de ces monnaies. Nous y reviendrons plus tard.

Aucune de ces deux monnaies ne se trouve dans notre cabinet.

A Henri IV de Namur (1136-1196) M. Serrure attribue les numéros 3 et 4, qui se trouvent dans notre cabinet.

A Ermesinde le numéro 5 ; au cabinet de Luxembourg.

A Henri V (1247-1281), les numéros 6 et 7 ; dans notre cabinet.

A Henri VI (1281-1288), les numéros 8, 9, 10, 11 et 12 ; notre cabinet n'a que les numéros 8 et 9.

A Henri VII (1288-1319), les numéros 13-32 ; notre cabinet n'en a que les numéros 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21 et 25.

A Jean l'Aveugle (1310-1346), les numéros 33-105. Notre cabinet en possède les numéros 34, 37, 38, 39, 40, 44, 45, 48, 49, 53, 54, 55, 59, 60, 64, 66, 67, 68, 72, 73, 76, 79, 80, 81, 87, 89, 91, 94, 95, 96 et 103.

A Charles IV (1346-1353), les numéros 106-118. Nous en avons les numéros 106, 108, 109, 110, 111, 113, 115, 117 et 118.

A Wenceslas Ier (1353-1383), les numéros 119-140 ; nous en avons les numéros 119, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 134, 134*bis*, 136, 137, 138, 139 et 140.

A Wenceslas II (1383-1388), les numéros 141-145 ; au cabinet de Luxembourg.

A Josse de Moravie (1388-1410), les numéros 146-154 ; nous en avons les numéros 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152 et 154.

Digitized by Google

A Wenceslas II (1410-1412), les numéros 155-159; nous en avons les numéros 155, 156, 157 et 158.

A Antoine de Bourgogne (1412-1415), les numéros 160 et 161; au cabinet de Luxembourg.

A Elisabeth de Gœrlitz, sa veuve (1415-1418) les numéros 162-163; dans notre cabinet.

A Jean de Bavière (1418-1424), les numéros 164-172; nous en avons les numéros 165, 166, 167, 169, 170, 171 et 172.

A Elisabeth de Gœrlitz, sa veuve (1424-1443), les numéros 173-179; dans notre cabinet.

A Philippe-le-Bon (1443-1467), le numéro 180, le florin d'or au Saint-André; dans le cabinet de Luxembourg.

A Philippe-le-Beau pendant sa minorité (1482-1494), les numéros 181-185; pendant sa majorité (1494-1506), les numéros 186-195; nous en avons les numéros 181, 182, 183, 185, 187, 189, 191, 194 et 195.

A Charles Quint, les numéros 196 et 197; nous n'avons que le numéro 197.

A Philippe II, les numéros 198 et 199; nous avons le numéro 198.

A Albert et Isabelle (1598-1621), les numéros 200-205; nous en avons les numéros 202, 203 et 205.

A Philippe IV (1621-1655), les numéros 204*bis* et 205*bis*, 206-231; nous avons les numéros 205*bis* à 208, 210 à 231.

Pour Charles II d'Espagne (1665-1700), Marie-Thérèse (1740-1780), Joseph II (1780-1790), Léopold II (1790-1792), François II (1792-1795) et pour Guillaume III (1848-1890), représentés dans l'ouvrage de M. Serrure par les numéros 232 à 272, nous possédons toutes les pièces citées par l'auteur.

Les grandes lacunes que nous avons signalées, portent donc sur le treizième et le quatorzième siècle; ce sont les monnaies des comtes du nom de Henri, et celles de Jean l'Aveugle qui manquent surtout et c'est, par conséquent, sur elles en premier lieu que devra se porter notre attention, pour les acquérir quand l'occasion s'en présentera.

Nous avons à mentionner encore un dernier travail qui ne s'occupe pas ex professo des monnaies luxembourgeoises, mais qui contient néanmoins quelques notes d'un intérêt majeur sur notre numismatique.

Digitized by Google

C'est le second volume de l'ouvrage magistral de M. Hermann Dannenberg : « Die deutschen Münzen der sächsischen und fränkischen Kaiserzeit ». P. 740-741 il parle de deux monnaies qui, si elles étaient luxembourgeoises, seraient les premières en date de notre série. La première est attribuée à Frédéric de Luxembourg, fils de Sigefroid ; appartenant à la trouvaille de Ladeinoie Pole, elle fut publiée d'abord dans le catalogue Hess 33, n° 1 et attribuée à Frédéric II, duc de Basse-Lorraine (1046-1065) ; Dannenberg la publie à la pl. LXXII, n° 1234*a*. La monnaie porte à l'avers ⋊ FREDERICVS ; tête laurée à gauche, derrière elle une lance ; sur le revers Dannenberg lit RI . . . . , temple pentastyle ; le catalogue Hess avait lu LV . . RT et indiqué un temple hexastyle. Dannenberg attribua cette monnaie à Frédéric II, duc de Haute-Lorraine (1026-1033) ; M. Serrure, copiant le dessin de Hess, l'attribue à Frédéric, comte de Luxembourg, mais sans entrer dans des explications ultérieures. M. Dannenberg objecte que, même en complétant par CE les deux lettres qui manquent sur la monnaie, on n'arrive qu'à LVCERT, et qu'il serait difficile d'expliquer ce nom par Luxembourg. Or, Dannenberg ajoute encore que la même monnaie décrite dans le catalogue Hess, se trouvant aujourd'hui au cabinet royal de Berlin, ne laisse voir que les lettres RI, et que cette légende est complétée un peu par un second exemplaire en BRI ; qu'en outre ces lettres sont à considérer plutôt comme le commencement que comme la fin de la légende. Aussi M. Dannenberg n'hésite-t-il pas à maintenir son attribution à Frédéric de Haute-Lotharingie et rejette-t-il celle à Frédéric de Luxembourg.

Par contre M. Dannenberg maintient l'attribution au même comte Frédéric d'une autre monnaie décrite par M. Serrure (Essai de numismatique luxembourgeoise, p. 8). Ce denier fut décrit une première fois par M. Ch. Robert, dans sa description des monnaies et médailles des évêques de Metz et attribué par celui-ci à Théodoric II, évêque de Metz ; mais il ajoute qu'on pourrait aussi songer au frère de Théodoric, le comte Frédéric de Luxembourg, si la série des monnaies luxembourgeoises ne commençait pas avec le comte Henri IV (1136-1196) ; que du reste il y a aux environs de Saverne un château du nom de Lützelbourg que l'évêque Étienne de Metz (1120-1163) avait enlevé au duc Mathieu de Lorraine. La monnaie en question porte à l'avers :

Digitized by Google

+ . . EDIRICV. ; au centre une croix cantonnée de quatre besans dans un grènetis. — *R.* : + LV . . BVRG, autour d'un temple pentastyle. M. Dannenberg n'hésite pas à compléter la légende de l'avers par FREDIRICVS ; il n'a pas complété celle du revers, sans doute parce que la lecture en semblait trop évidente : LVCEBVRG. Il ne se prononce pas tout-à-fait pour l'attribution au comte Frédéric de Luxembourg, bien qu'il en admette la probabilité, car il termine par les mots : « Auf jeden Fall aber ist uns hier eine neue Prägestätte, sei es nun eine gräfliche oder eine bischöfliche, gewonnen. » — Nous devons avouer, quant à nous, qu'il nous semble difficile d'admettre l'attribution à Frédéric de Luxembourg, tant qu'il n'y aura pas un second exemplaire de notre monnaie permettant de compléter les deux légendes.

Echternach. — Dans le premier volume de son ouvrage, M. Dannenberg avait réédité le denier si rare d'Echternach, qui n'est connu que par un seul exemplaire, offrant sur l'une des faces une tête à droite avec la légende . VILLIBR . . D, sur l'autre + EFTERNACVS autour d'une croix cantonnée de quatre globes et des lettres PSET. Il l'attribue à la première moitié du onzième siècle, mais ne sait comment expliquer les lettres PETS ; il déclare qu'il reste douteux, si ce mot désigne l'apôtre saint Pierre ou un abbé de ce nom qui aurait pu avoir gouverné l'abbaye d'Echternach vers l'époque mentionnée. Il est évident que la dernière de ces hypothèses doit être écartée, car nous connaissons la série exacte des abbés d'Echternach depuis l'année 973 où les bénédictins furent réintroduits, jusqu'à la fin du onzième siècle ; il n'y a pas d'abbé de ce nom de Pierre ni de lacune dans les dates. Mais un grand nombre des anciens documents nous font connaître que la basilique était dédiée entre autres à Saint-Pierre et Saint-Paul ; c'est donc le nom d'un des patrons que nous trouvons sur ce denier.

Dans le second volume, p. 598, M. Dannenberg cite deux autres deniers d'Echternach dont cependant il ne peut donner que des descriptions incomplètes lui fournies par M. le Dr Hans Hildebrand ; l'un de ces deniers porterait le nom d'Eilbert ; l'autre aurait au revers une croix cantonnée dans chaque canton d'un globe entouré d'un cercle. Il serait extrêmement intéressant d'avoir une description exacte et le dessin de ces deniers ; j'espère que pour le prochain rapport je serai en état de donner des détails plus précis.

Digitized by Google

Ce qui nous frappe sur le premier de ces deniers, c'est le nom d'Eilbert. Nous ne connaissons pas d'abbé de ce nom ; voici du reste la série des abbés depuis la restauration des bénédictins jusqu'à la fin du douzième siècle :

Ravanger a gouverné l'abbaye du 25 mars 973 au 14 août 1007.
Uraldus, de 1007 à 1028.
Humbert, de 1028 au 12 août 1051.
Reginbert, du 1er décembre 1051 au 11 décembre 1081.
Thiofrid, de 1081 au 3 avril 1110.
Gérard, du 28 avril 1110 au 30 octobre 1122.
Godefroid, du 1er janvier 1123 au 25 mai 1156.
Gérard II, de 1156 au 15 août 1173.
Louis Ier, de 1173 à 1181.
Godefroid II, de 1181 au 12 mars 1210.

Un abbé du nom d'Eilbert ou d'Egilbert n'y figure pas. On pourrait penser peut-être à Egilbert, archevêque de Trèves de 1083 à 1101, mais nous ne saurions comprendre la présence de son nom sur une monnaie abbatiale d'Echternach.

M. Dannenberg attribue à une autre localité autrefois luxembourgeoise des deniers au nom d'Eil. Ces monnaies ont d'un côté la légende THEODERICVS DVX autour d'un buste barbu et lauré à gauche ; au revers, sur une large croix perlée, EIL CIV et SIGIBOD. Köhne qui l'avait publiée d'abord, pensait que cette monnaie ne pouvait pas être attribuée à Eilich, aujourd'hui Eylen lez Zülpich, puisque ce lieu aurait appartenu à la Haute-Lotharingie. M. Dannenberg avait fait remarquer (p. 179) combien cette notice est peu fondée, puisque Théodoric était précisément duc de la Haute-Lotharingie (1070—1115), mais après avoir ajouté qu'il n'a pu trouver le lieu indiqué, il est d'avis que peut-être c'est Eyl dans le cercle de Rheinberg, tout en mentionnant que l'on pourrait penser peut-être à Eilba sur la Basse-Moselle. Dans le second volume de son ouvrage M. Dannenberg adopte l'opinion de Bresslau qui a cru y voir Igel, nommé Eile en 1052 ; il pense qu'il n'y a pas lieu de rejeter cette attribution, parce qu'Eil est nommé *civitas*, puisque l'emploi de ce mot se retrouve encore sur les monnaies d'autres localités peu importantes, telles que Mere, Chan, Nabburg et Neuburg ; il insiste en outre sur l'omission de G entre ei, telle qu'elle se trouve entre

Digitized by Google

autres sur des monnaies d'Eilbert (Egilbert) pour Trèves et Echternach et Einhard (Eginhard) pour Spire ; que de Egil à Igel la transition est facile. Le raisonnement de M. Dannenberg nous semble fort acceptable, puisque véritablement Igel figure déjà en 1052 sous le nom d'Eile et que dans la suite du moyen-âge c'est la forme d'Egil qui prévaut presque toujours. Ce qui nous embarrasse, c'est l'explication du motif qui aurait pu amener le duc de la Haute-Lotharingie à frapper monnaie dans une localité qui ne lui appartenait pas directement ; il ressort en effet d'un document de 1052 qu'Igel appartenait à cette époque en partie à l'archevêché de Trèves qui le céda en précaire, avec un certain nombre d'autres localités, au comte Walram d'Arlon durant la vie de celui-ci, de son épouse Adélaïde et de leurs fils Walram et Fulcon, sous la condition expresse qu'après la mort de ces personnages ces biens retourneraient à l'église de Trèves, en partie à l'église S. Mathias de Trèves.

Rumelange. — Page 85 (pl. IV, 75—80), M. Dannenberg avait publié plusieurs monnaies portant la légende RVOMILINGIS, RVMELINGIS, RIMVLIGIS, RVMELINGIS, combinée tantôt avec S. STEPHANVS, tantôt avec S. STEPHANVS et METTIS ou METTVS PET. . — de Saulcy et d'autres auteurs les attribuaient à Remilly, Charles Robert à un des villages du nom de Remelange, sis l'un sur la frontière du Luxembourg, l'autre à côté de Florange. M. Dannenberg avait déclaré que des motifs linguistiques feraient pencher pour Remelange, mais que des motifs historiques feraient attribuer ces deniers plutôt à Remilly. Dans le second volume, p. 550, il dit : « Bresslau stellt die sehr annehmbare » Ansicht auf, dass die hier genannte Prägstätte das luxemburgische » Rumlingen bei Esch an der Alzich sei, das 1145 unter der Form » RVMELINGA vorkomme. » (Mittelrhein. Urk. Buch, I, 610.) Il est difficile d'adopter cette explication ; les légendes S. STEPHANVS et METTIS qui accompagnent toujours le nom de l'atelier, prouvent à l'évidence qu'il s'agit d'un atelier messin épiscopal, et c'est du reste aussi à la série des monnaies épiscopales de Metz que M. Dannenberg a attribué ces deniers. Or, Rumelange ne faisait pas partie de l'évêché de Metz ; il appartenait au doyenné de Luxembourg, archevêché de Trèves, et l'on ne saurait par conséquent admettre l'existence d'un atelier messin à Rumelange.

Digitized by Google

E. — Temps modernes.

Pour les temps modernes, notre musée n'a fait que fort peu d'acquisitions importantes. Citons cependant quelques taques du seizième siècle, une crémaillère de l'an 1800, un vase de Delft signé H., une grande cruche en terre brune vernissée qui paraît appartenir au seizième siècle. Les acquisitions nouvelles concernent surtout la bibliothèque qui a reçu, dans les dernières années, de notables accroissements et compte actuellement à peu près 20,000 volumes et brochures. Nous donnons plus loin le détail des livres nouveaux.

Comme on aura vu par l'exposé qui précède, notre société a vu accroître notablement ses collections; l'histoire du pays n'a pas cessé d'être cultivée et nous pensons que le moment ne sera plus loin où enfin nous pourrons arriver à avoir une bonne histoire nationale.

Espérons que d'ici là nos collections seront enfin logées dans un musée digne de leurs richesses, et qu'elles ne seront plus, comme elles le sont depuis si longtemps, logées d'une manière telle que tout homme de bon sens ne peut que s'indigner de les voir reléguées, loin de la ville, dans un faubourg, dans un bâtiment privé, loué par un État qui depuis des années n'a pas cessé de consacrer des millions à l'agriculture.

N. van Werveke.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE

DE

L'INSTITUT ROYAL GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant « Société archéologique du Grand-Duché »)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

SA MAJESTÉ LE ROI GRAND-DUC

par arrêté du 24 octobre 1868.

Volume XLII.

PREMIER FASCICULE.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour, V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1891.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

MÉMOIRES.

I.

Die Blockade der Festung Luxemburg

durch

die Truppen der französischen Republik

1794—1795.

(Mit zwei Karten.)

Unter Benutzung des Quellenmaterials des K. K. Oesterreichischen Kriegs-Archivs

bearbeitet von

L. J. ZELLE,

Hauptmann a. D. der Niederländisch-Indischen Armee,

und

Arthur KNAFF,

Oberlieutenant-Adjutant a. D. des ehemaligen Luxemburger Jäger-Bataillons.

Vorwort.

Die ausführlichste der bis jetzt erschienenen Beschreibungen der Blockade von 1794—1795 ist wohl die von F. W. Engelhardt in seiner « Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg » ; allein der verdienstvolle Verfasser verfügte nicht über hinreichendes Quellenmaterial, um das Thema erschöpfend zu behandeln und sind auch die verschiedenen in seinem Werke vorkommenden Belagerungen mehr als Episoden, nicht als Hauptsache zu betrachten.

Diese Blockade von 1794—1795 ist aber schon aus militärischen Gründen eine höchst interessante, denn sie hat gezeigt, dass, wäre Luxemburg gehörig verproviantirt gewesen, die Franzosen die Festung mit den Mitteln, über die sie dazumal verfügten, nicht hätten nehmen können ; sie ist ausserdem auch eine überaus schöne Blattseite in der

Digitized by Google

Geschichte unseres Ländchens, welche deutlich die unverbrüchliche Treue der Luxemburger zu ihrem Herrscherhause beweist.

Da die Quellen, welche wir benutzten, je nachdem sie österreichischen oder französischen Ursprungs sind, vielfach von einander abweichen, so war es für uns nicht ohne Schwierigkeit, das Richtige herauszufinden; wir glauben aber in den allermeisten Fällen der Wahrheit möglichst nahe gekommen und objectiv geblieben zu sein.

So sind unter andern die Berichte, welche in der « Gazette politique et littéraire de Luxembourg » von 1793 und 1794 vorkommen und die nach unserm Dafürhalten bis jetzt noch nicht benutzt worden sind, mit Vorsicht aufzunehmen. Offenbar war der Verfasser dieses Blättchens entweder ein arger Franzosenfresser, der sich wohl hie und da einer Uebertreibung zu ihrem Nachtheile schuldig gemacht haben mag, oder aber, was noch wahrscheinlicher ist, stand das Blatt unter einer sehr strengen, vielleicht militärischen Censur, welche die für die Oesterreicher weniger günstigen Berichte entweder gar nicht aufnehmen liess, oder dies doch nur in für sie möglichst vortheilhafter Form.

Aus sämmtlichen Quellen scheint aber das positive Factum hervorzugehen, dass der allergrösste Theil der Luxemburgischen Bevölkerung der in Frankreich herrschenden republicanischen Staatsform nicht sympathisch gegenüberstand. Die glücklichen Zustände unter der patriarchalischen österreichischen Herrschaft bildeten dazu nicht den alleinigen Grund, sondern es wird auch die Form, unter welcher die Franzosen ihre Freiheitsgedanken importirten, das Ihrige zur Sachlage beigetragen haben.

Wenn wir die Vorgeschichte der eigentlichen Belagerung etwas ausführlicher wiedergegeben haben, so geschah dies nicht allein, um die Situation im Allgemeinen deutlicher zu machen, sondern auch weil wir glauben, dass dieser Zeitraum der Geschichte unseres Landes viel zu wenig und nicht so, wie er es verdiente, bekannt ist.

Die Quellen, welche wir zu unserer Arbeit benutzt haben, sind:

Histoire de la révolution française, par Ad. Thiers.

Victoires et conquêtes, etc.

Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de la Moselle, par le maréchal Gouvion-St-Cyr.

Digitized by Google

Histoire critique et militaire des guerres de la révolution, par le lieutenant-général Jomini.

Les représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements, par Henri Wallon.

Le général René Moreaux et l'armée de la Moselle 1793—1795, par Léon Moreaux.

Moniteur universel de la République française.

Gazette politique et littéraire du Luxembourg.

Écho de Luxembourg, années 1837 et 1838.

Geschichte der Stadt und Festung Luxemburg, von F. W. Engelhardt.

Geschichte des sogenannten Klöppelkrieges, von Johann Engling.

Notice sur la confrérie armée dite de Saint-Sébastien à Luxembourg, par Ch. Gemen.

Die Vertheidigung der Festung Luxemburg 1794-1795. Nach österreichischen Originalquellen, von Joh. Bapt. Schels, K. K. Hauptmann. Auszug aus der österreichischen Militär-Zeitschrift. VII. Heft, 1830, Seiten 73—93 und 154—207.

Archiv der Stadt Luxemburg (besonders die Correspondenz zwischen dem Stadtmagistrat und dem Festungs-Gouverneur).

Verschiedene sehr interessante Notizen, mitgetheilt durch Hrn. Dr. Ed. de la Fontaine.

Kurze Uebersicht der Geschichte der Festung Luxemburg. (Manusc.)

Journal de ce qui s'est passé pendant le blocus de la forteresse de Luxembourg par l'armée française, commencé le 21 novembre 1794 par un capitaine du génie autrichien. (Manuscript.)

Les événements arrivés à Michel Namur, lieutenant des chasseurs volontaires luxembourgeois lors du blocus de Luxembourg 1794—1795. (Manuscript.)

Voyages curieux et utiles, composés par G.-A.-C. Merjai à Luxembourg. (Manuscript.)

Durch gütige Vermittlung der hohen Regierung sind uns alle Originalpiecen der Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archivs in Wien zugänglich gemacht worden.

Darunter befindet sich auch das Original-Tagebuch der Blockade (vom 11. Juli 1794 bis 7. Juni 1795), aufgestellt durch den nachmaligen Obersten Rütgers, der zur Zeit der Blockade

Digitized by Google

Hauptmann und Adjutant des Festungs-Commandanten war. — Dieses Tagebuch ist mit der peinlichsten Genauigkeit geführt und durch den Festungs-Commandanten und den Gouverneur F. M. von Bender beglaubigt.

Da dieses Tagebuch, sowie die dazu gehörenden, hochwichtigen Original-Documente erst am 13. März 1862 durch den Hauptmann Ferdinand von Pittoni an das K. K. Kriegs-Archiv geschenkt worden sind, so ist es mehr als wahrscheinlich, dass dieselben bis jetzt noch nicht benutzt wurden.

Der Secretär der historischen Abtheilung des Königlich-Grossherzoglichen Instituts Hr. Dr. N. van Werveke hat uns das seiner Obhut anvertraute Material bereitwilligst zur Verfügung gestellt.

Von verschiedenen Privatpersonen sind uns ausserdem mehr oder weniger interessante Mittheilungen zugegangen.

Allen diesen unsern verbindlichsten Dank! — Besonders aber den Herrn: Staatsrath L. Richard, Regierungsrath und General-Secretär P. Ruppert, General-Consul Schneider in Wien, Professor Muller, Civil-Ingenieur Tony Dutreux, Dr. Ed. de la Fontaine, Dr. N. van Werveke, u. s. w.

Die beiden Karten hat Hauptmann Zelle nach den Originalen des K. K. Kriegs-Archivs aufgestellt und gezeichnet.

Digitized by Google

Allgemeine Uebersicht

Motto: Nous pouvons voir, par ce qui se passe de nos jours, que l'histoire se fausse au moment même, où elle se fait.
Études philosophiques par H. de Balzac.

Es ist eine Regel, der Jeder huldigen muss, dass Derjenige, der Geschichte schreibt, Wahrheit schreiben muss, ganz ungeschminkte Wahrheit, ohne Ausflüchte oder Umwege.
General-Lieutenant W. J. Knoop.

Obgleich die eigentliche Blockade Luxemburgs durch die Franzosen erst am 21. November 1794 begonnen hat, so war doch das Land lange vorher durch die Kriegsereignisse in Mitleidenschaft gezogen worden; darum erscheint es auch zur Beurtheilung der Situation absolut geboten, bis zum Anfange des Jahres 1793 zurückzugehen und die der Blockade vorhergehenden Ereignisse in kurzen Worten zu skizziren.

Die Blockade Luxemburgs fällt in jene bewegte Zeit des National-Convents (21. September 1792 bis 26. Oktober 1795), wo die Revolution das französiche Volk auf den höchsten Punkt der Exaltation gebracht hatte und Wunder des Heroismus neben grauenhafter Barbarei, die erhabenste Tugend und die vollendetste Ruchlosigkeit gleichzeitig erzeugte; — ein einziges Schauspiel in der ganzen Geschichte! Niemals sonst und nirgends hat sich eine so furchtbare Nationalkraft geäussert, wie jene der neugeborenen französischen Republik, und unerreichbar für alle Folgezeit wird der National-Convent bleiben — an Grossthaten, aber leider auch an Gräueln.

Der Convent sah gleichzeitig Oesterreich, Preussen, das Deutsche Reich, Grossbritannien, Holland, Spanien, Portugal, Sardinien und Neapel gegen sich, und dies mit dem nagenden Wurme eines mörderischen und mitleidlosen Bürgerkrieges im eigenen Busen.

Digitized by Google

Wenn ein seit Jahrhunderten unterdrücktes Volk sich plötzlich wie durch ein Wunder seiner Kraft bewusst wird, seine Fesseln gewaltsam zerbricht und von sich wirft, so kann es, die menschliche Natur in Betracht gezogen, nicht wundern, wenn die Sklaverei in Zügellosigkeit umschlägt und Missbrauch mit der jungen Freiheit getrieben wird. Nirgends war dies aber mehr der Fall, als bei der Armee, diesem Hort der alten Traditionen und der Manneszucht. — Die sogenannten Massenerhebungen brachten eine für diese Zeit ganz ungeheuere Anzahl von Menschen unter die Waffen, wovon gewiss ein sehr grosser Theil durch Vaterlandsliebe angetrieben wurde, worunter aber auch ein vielleicht nicht geringerer Theil durch die Angst vor der überall gegenwärtigen Guillotine dazu bewogen worden war, Zuflucht in den Reihen der Armee zu suchen.

Von militärischer Disciplin konnte bei diesen aus allen Ständen des Volkes zusammengewürfelten Massen nicht die Rede sein, um so mehr noch, als diese Freiwilligen alle ihre Offiziere aus ihrer Mitte wählen durften; es mussten also Jahre vergehen, bevor die französischen Soldaten in ihren Vorgesetzten etwas anderes sahen, als blosse Werkzeuge in ihren Händen und der Satz: « Ce sont nos chefs, donc il faut qu'ils nous obéissent! » war ganz allgemein verbreitet; konnten die gewählten Offiziere doch ebenso schnell in ihre Dunkelheit wieder zurückgestürzt werden, wie sie aus derselben hervorgezogen worden waren. Wenn diese Art von Vormundschaft für die Handhabung einer guten Disciplin viele Nachtheile hatte, so bot sie doch auch den grossen Vortheil, dass die Vorgesetzten gezwungen waren, ihre Untergebenen billig zu behandeln und sie zum Siege zu führen, denn eine Niederlage war für sie gleichbedeutend mit einer näheren Bekanntschaft des Fallbeils. Dies war wohl auch die Ursache des siegesbewussten Auftretens der freigewordenen « Bürger in Waffen ».

Damals war die Macht Oesterreichs noch ganz ungebrochen, Wurmser, Alvinczy, Bellegarde und wie sie alle hiessen, mochten noch an einen leichten Sieg über diese ungeordneten Haufen glauben; noch hatten die Namen Hondschooten, Fleurus, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, und so viele andere diesen Glauben nicht erschüttert.

Am 21. Januar 1793 wurde das Todesurtheil an Ludwig XVI. vollstreckt und somit die Revolution in blutige Bahnen gelenkt, welchen sie anderthalb Jahre hindurch ununterbrochen folgen sollte, besonders nach

Digitized by Google

dem 6. April, wo der Wohlfahrtsausschuss in's Leben getreten war, und bis zum 9. Thermidor (27. Juli 1794).

Anfangs 1793 war die Lage Frankreichs eine sehr bedenkliche; die Grenzen waren nach allen Seiten hin durch feindliche Armeen besetzt (erste Koalition). Ein Theil der Departemente war in drohender Aufregung und sollte es noch zum offenen Aufstande kommen; der verheerendste Bürgerkrieg wüthete in der Vendée; das war die dreifache Gefahr, die der Revolution mit Verderben drohte. Das der Anarchie anheim gefallene Frankreich erlitt überall nur Niederlagen.

Die französische Nordarmee hatte 46,000 Mann zur Belagerung von Mastricht und an der Maas stehen, als am 1. März ein 42,000 Mann starkes österreichisches Heer unter Prinz Josias von Coburg die Rœr bei Jülich und Düren überschritt, Mastricht entsetzte und Dumouriez, welcher mit dem Rest seiner Truppen aus Holland herbeigeeilt war, am 18. März bei Neerwinden und am 22. bei Lœwen schlug, worauf die Nordarmee über die französische Grenze zurückging und Dumouriez in das österreichische Lager flüchten musste.

Der Prinz von Coburg schlug das französische Heer abermals am 23. Mai bei Famars und nahm hierauf die Festungen Condé (13. Juli) und Valenciennes (28. Juli), vertrieb (7. August) die Franzosen aus dem Cäsar-Lager und eroberte Le Quesnoy (11. September).

Ein Theil der österreichischen Truppen war mit Engländern und Holländern gegen den Willen des Prinzen auf Dünkirchen marschiert und wurde (8. September) bei Hondschooten mit grossem Verluste geschlagen. Die Oesterreicher lieferten zwar bei Avenes-le-Sec ein glänzendes Reitergefecht, doch blieb die Schlacht bei Wattignies (15. Oktober) unentschieden. Auch musste Prinz Josias die Belagerung von Maubeuge aufheben und hinter die Sambre zurückgehen.

Bei Bacharach überschritt ein 63,000 Mann starkes Heer (9000 Hessen und 54,000 Preussen) den Rhein (26. März), schloss (31. März) Mainz ein und eröffnete (19. Juni) die Belagerung dieser Festung, welche (22. Juli) capitulirte.

Der Herzog von Braunschweig schlug hierauf die französische Rheinarmee bei Pirmasenz (14. August) und Kaiserslautern (23.-30. September) und schloss im October Landau ein; doch musste die Belagerung dieser Festung aufgehoben werden, nachdem das österreichische Hilfscorps unter

Digitized by Google

Wurmser am 26. Dezember durch die von Hoche geführte französiche Moselarmee bei Weissemburg geschlagen worden war.

Der Herzog von Braunschweig führte hierauf sein Heer auf das rechte Rheinufer zurück, dasselbe that Wurmser und die französische Rheinarmee unter Pichegru rückte vor Mainz.

Im südlichen Frankreich war der Kriegshafen Toulon (29. August) durch die Royalisten an die Engländer übergeben worden, doch erschien alsbald ein französisches Heer vor dem Platze, welcher nach längerer Belagerung am 18. Dezember capituliren musste; es ist bekannt, dass bei dieser Belagerung der junge Artillerie-Offizier Buonaparte die Aufmerksamkeit der leitenden Kreise zum ersten Male auf sich lenkte.

Frankreich hatte am 7. März an Spanien den Krieg erklärt und 30,000 Mann unter Servan bei Bayonne, Perpignan und Toulouse aufgestellt. Aus Catalonien, Arragonien und Navarra drangen 30,000 Spanier unter Antonio Ricardo, Prinz Castelfranco und Don Ventura Cerro durch die Pyrenäen vor und schlugen die Franzosen in zahlreichen, kleinen Gefechten; doch fielen entscheidende Schlachten nicht vor. Ungefähr 8000 Spanier waren auf dem Seewege nach Toulon gebracht worden und hatten an der Vertheidigung dieses Platzes Theil genommen.

An der italienischen Grenze standen 30,000 Franzosen unter Kellermann in Savoyen und 20,000 unter Biron in Nizza; ihnen gegenüber ein sardinisches Heer, das durch österreichische Hilfstruppen auf eine Stärke von 40,000 Mann gebracht worden war. — Entscheidende Kämpfe fanden auch auf diesem Kriegstheater nicht statt. Biron erfocht zwar im Februar einige Vortheile, Kellermann musste jedoch einen Theil seiner Truppen zur Unterdrückung eines in der Provence ausgebrochenen royalistischen Aufstandes entsenden. — Wohl rückten die Verbündeten im Juni in Savoyen ein, als aber Kellermann seine frühere Stellung wieder eingenommen hatte, gingen sie nach den Pässen des Mont-Cenis und des Sankt Bernard zurück.

Im Innern von Frankreich waren die meisten grossen Städte (im Süden Bordeaux, Nimes, Lyon, Marseille) im offenen Widerspruch mit der Regierung der Jakobiner. Der Streit der Girondiner mit der Bergpartei hatte hier einen für sie ungünstigen Widerhall gefunden; auch an andern Punkten des Nordens und Westens herrschte grosser Zwiespalt in der Bevölkerung und in Lyon kam es sogar zu mörderischen Auftritten.

Digitized by Google

— In den Cevennen war ein royalistischer Aufstand ausgebrochen; 30,000 fanatische Bauern standen Charrier, der sich « chef de l'armée catholique et royale » tituliren liess, zur Seite und in der Vendée hatten die « Blauen » unter Chabbos eine furchtbare Niederlage erlitten (25. Mai).

Militärische Uebersicht.

Zu Anfang des Jahres 1793 hatten die Oesterreicher folgende Armeen im Felde: [1])

In den Niederlanden: 53 Bataillone Infanterie, 23½ Divisionen [2]) Kavallerie und 12 Kompagnien Artillerie.

In Italien: 18 Bataillone, 7 Divisionen, 2 Kompagnien Artillerie.

Im Breisgau, Schwaben und am Oberrhein: 28 Bataillone, 27 Divisionen und 5 Kompagnien Artillerie.

Armee von Trier und Luxemburg.

Oberbefehlshaber: Prinz von Hohenlohe.

General-Lieutenants: Beaulieu, Erbach, d'Alton.

General-Majors: Schroeder, Lilien, Wenneck, Auersperg, Welsch, Werckheim.

1) Um nachzuweisen, welche grosse Last die Einwohner des Landes von der Einquartierung hatten, zugleich aber auch mit welcher väterlichen Vorsorge die kaiserliche Regierung für das Wohl ihrer Unterthanen eintrat, geben wir im Anhang Nr. 1 die Verordnung über die Einquartirung der Truppen.

2) Bei der Infanterie und Kavallerie bildeten je zwei Kompagnien oder Schwadronen eine Division.

Die Linieninfanterie bildete Regimenter, von welchen die 11 ungarischen 4 Bataillone, die übrigen 3 Bataillone (à 924 Mann) zu 6 Kompagnien zählten, ohne die Grenadiere, welche in Bataillone zu 690 Mann zusammengezogen waren. Die leichte Infanterie (Freicorps und Grenztruppen) hatte eine sehr eigenthümliche Organisation.

Bei der Kavallerie zählten die Carabiniers-Regimenter 6 Schwadronen Carabiniers und 2 Schwadronen Chevau-légers. — Die Kürassier-, Dragoner- und Chevau-légers-Regimenter hatten 6 Schwadronen, die Husarenregimenter 10. Die Schwadronen der schweren Kavallerie zählten 160, die der Dragoner, Chevau-légers und Husaren 200 Pferde.

Nur in Bezug auf die berittene Artillerie bestand die Eintheilung in Batterien von 4 Sechspfündern und 2 Haubitzen. — Von der Fussartillerie waren jedem Infanterie-Regiment 2 Zwölfpfünder und 6 Sechspfünder zugetheilt, welche am Tage der Schlacht nach Bedarf aus dem Reservepark verstärkt wurden.

Digitized by Google

Infanterie.

Klebeck	2 Bataillone	d'Alton	1 Bataillone
Gemmingen . . .	2 »	Clerfayt	2 »
Stein.	2 »	Murray	1 »
Karl Schrœder . .	2 »	De Vins.	1 »
Mitrowsky	2 »	Jellachich	1 »
Manfredini	2 »	Werradin	1 »
Bender	2 »	Slavonien	1 »
Mathesen	2 »	Würzburg	1 »
Franz Kinsky . . .	2 »	Bamberg	1 »
Joseph Colloredo. .	1 »	Leloup (Jäger). . .	1 »

Total. . . 30 Bataillone.

Kavallerie.

General-Lieutenant: Prinz von Waldeck, Kavanagh.

General-Majors: Mercandi, Bellegarde, Schmertzing.

Chevau-légers	« Kaiser »	6 Schwadronen.
»	« Erzherzog Joseph ». . .	6 »
»	« Kinsky »	6 »
Dragoner	« Würzburg »	2 »
Husaren	« Blankenstein »	2 »
»	« Wurmser »	10 »
Ulanen	« Degelmann »	2 »
	Total. . .	34 Schwadronen.

Artillerie.

Kanoniere	8 Kompagnien.
Bombardiere.	1 »
Total. . .	9 Kompagnien.

Die Stellung und Stärke der Alliirten zwischen der Mosel und dem Meere am 11. August 1793:

Das Corps des Herzogs von York (zur Belagerung von Dünkirchen bestimmt)	21,000 Mann
Feldmarschall von Freitag (in Beobachtung) . . .	16,000 »
Die Holländer zu Rancy, Menin, Tourcoing . . .	15,000 »
Ein auf dem Marsche nach Trier begriffenes preussisches Corps	9,000 »
	61,000 Mann

Digitized by Google

Oesterreicher : Die Stärke des Corps « Alvinczy » ist bereits oben unter den 21,000 Mann bei Dünkirchen angegeben.

Clerfayt zu Horrin und Denain.	15,000	Mann
Colloredo zu Saulzoir	7,000	»
Lilien zu Pithon	4,500	»
Werkheim zu Villerspel	9,400	»
Erbach zu Houdain	6,600	»
Latour zu Bettignies bei Maubeuge	8,000	»
Die Garnisonen von Condé und Valenciennes . . .	7,000	»
Beaulieu zu Namür	7,500	»
Schrœder bei Luxemburg (Die Garnison der Festung einbegriffen)	14,000	»
Blanckenstein zu Trier	9,500	»
Auf Marsch von Mainz nach der Armee.	10,000	»
Detaschirt zu Brüssel und bei dem holländischen Corps	3,500	»
Total. . .	103,100	Mann

Also mit den 12,000 Mann des Corps Alvinczy 114,000 Mann Oesterreicher, worunter 22,000 Mann Kavallerie.

Die Armeen des Herzogs von Braunschweig und Wurmser im Elsass zählten nicht weniger als 120,000 Mann, was mit dem Kordon am Rhein die Stärke der Alliirten auf *280,000 Mann* brachte.

Die Stellung der französischen Armee von Strassburg bis Dünkirchen war folgende :

Die Rhein-Armee. .	45,000	Mann,	ohne die Garnisonen des Oberrheins,
die	48,000	»	betrugen.
Armee der Ardennen	35,000	»	wovon ein Theil in Garnisonen.
Nordarmee. . . .	160,000	»	in verschiedenen Lagern.
Total. . .	288,000	Mann.	

Von diesen Truppen bestand die Hälfte aus schlecht gekleideten und kaum bewaffneten Rekruten mit wenig, oder gar nicht, ausgebildeten Offizieren und Unteroffizieren.

Die Oesterreicher und Emigrirten standen am Oberrhein von Mannheim bis Basel mit 60,000 Mann unter dem Herzog von Sachsen-Teschen.

Preussen und Oesterreicher, 65,000 Mann stark, um Mainz unter dem Prinzen von Hohenlohe-Kirchberg.

Digitized by Google

Die combinirte Armee von Namür bis an's Meer zählte 150,000 Mann und stand unter dem Oberbefehl des Herzogs von Sachsen-Coburg; der rechte Flügel von Ypres nach Tournay unter Clerfayt, der linke unter Kaunitz bei Charleroi. Ungerechnet die Garnison von Luxemburg, stand unter Beaulieu's Befehl ein Corps von 18,000 Mann, welches Luxemburg und Arlon deckte. General Blankenstein besetzte Trier mit einer Division.

Der Winter 1794 wurde sowohl in Frankreich als auch im übrigen Europa zur Vorbereitung des bevorstehenden Feldzuges benutzt.

England war noch immer die Seele der Koalition; es trieb die Kontinental-Mächte nach den Ufern der Seine, um eine von ihnen gehasste, aber noch mehr gefürchtete Revolution zu vernichten. Dass es aber den englischen Staatsmännern viel mehr darum zu thun sei, die französische Marine zu zerstören und Frankreichs Kolonien in Besitz zu nehmen, als die Revolution nieder zu werfen, davon schien man auf dem Kontinent keine Ahnung zu haben. Der Hass gegen die Königsmörder war wenigstens englischer Seits offenbar nur geheuchelt.

England konnte 100 Kriegsschiffe liefern, Spanien 40 und Holland 20, denen Frankreich höchstens 60 gegenüber zu stellen hatte.

Kein Land hat durch die Koalition mehr Schaden gelitten als Holland, das gezwungen wurde mit seinen Truppen und Schiffen, England, seinem natürlichen Feinde, Heerfolge zu leisten.

Preussen, dessen Finanzen gänzlich erschöpft waren und dessen Armee viel gelitten hatte, war nicht abgeneigt, Frieden zu schliessen, denn der Krieg konnte nur Oesterreich nützen; aber englisches Gold wusste diese Zögerungen zu überwinden. Nach einem im Namen Englands und Hollands im Haag geschlossenen Vertrage verpflichtete sich Preussen 62,400 Mann an die Koalition zu liefern, wofür es monatlich 50,000 Pf. St. und 300,000 Pf. St. für erste Auslagen erhalten sollte.

Nachdem Marie-Antoinette hingerichtet worden war, hatte Oesterreich keine Rücksichten mehr zu nehmen; seinerseits war es nicht allein ein Rachekrieg, sondern es mochte auch die Möglichkeit einer Gebietserweiterung in den Niederlanden, eventuell selbst in Frankreich voraussehen.

Schweden, Dänemark und die Schweiz blieben neutral. Russland beschäftigte sich hauptsächlich mit der Theilung Polens. Die deutschen

Digitized by Google

Fürsten folgten der durch Oesterreich angegebenen Bewegung. Zwar betheiligte sich Piemont an dem Kriege, man konnte aber bemerken, dass es einigermassen wider Willen geschah. Die italienischen Staaten waren unentschieden; nur Neapel, das bereits die französische Republik anerkannt hatte, als die französische Flotte in seinen Gewässern war, versprach 18,000 Mann Hülfstruppen, nachdem die englische Flotte im Mittelmeer erschienen war. Spanien setzte den Krieg fort.

Der französische Feldzugsplan bestand in der Vertheidigung der Linie Strassburg-Dünkirchen.

Die Verbündeten, die nach der Aufhebung der Belagerung von Maubeuge (18. Oktober) ein grosses Interesse daran gehabt hätten, sich unter einander in Einvernehmen zu setzen, um gemeinschaftlich wo möglich einen günstigen Feldzug zu bewerkstelligen, liessen wieder vier Monate vorübergehen, ohne sich über einen gemeinsamen Plan zu verständigen.

Oberst Karl Mack, Freiherr von Leiberich, wurde mit der Ausarbeitung des Feldzugsplanes beauftragt. Dieser Offizier hatte die Armee nach dem Gefecht von Famars behufs Heilung einer erhaltenen Wunde verlassen; nach anderen Angaben soll er in Ungnade gefallen sein. Jetzt wurde er nach London geschickt, um dort in Gemeinschaft mit dem Herzog von York den fraglichen Plan auszuarbeiten. Die Hauptidee dieses Planes bestand darin, sich der Festung Landrecis zu bemächtigen und dann direkt über Guise und Laon nach Paris zu marschiren. Zur Deckung der rechten Flanke der Armee sollte Flandern unter Wasser gesetzt werden (?) und zum Schutze dieser Provinz eine von den Staaten von Flandern auszuschreibende Massenaushebung stattfinden. Der linke Flügel sollte behufs Deckung der Maas in der Gegend von Maubeuge, Philippeville und Givet eine beobachtende Stellung einnehmen.

Das preussische Corps des Feldmarschalls von Mœllendorf musste sich, behufs Deckung des linken Flügels der Hauptarmee, auf dem rechten Ufer der Maas bewegen.

Endlich, um diesen Einmarsch zu unterstützen, sollte ein kleines, ausgewähltes Corps Oesterreicher sich mit 12,000 Engländern oder Hessen unter Lord Moira vereinigen, in der Vendée landen und dann gemeinsam mit der dort stehenden royalistischen Armee auf Paris vorrücken.

Digitized by Google

Nach Jomini war dieser Plan nicht schlecht, aber wenig zeitgemäss; die Rolle der preussischen Armee war darin nicht hinreichend definirt. Einige Autoren behaupten, dass Mack sie über Trier nach der Maas dirigiren wollte, was Jomini für das Richtigere hält.

Der Gedanke eines Einfalls in die Vendée war nicht von Mack, sondern dieser Einfall war bereits lange vorher in London geplant; lag es doch ganz im Interesse der englischen Marine und des englischen Handels, den Krieg nach den französischen Seeplätzen Nantes, Brest, Lorient, Granville, Cherbourg, den fast ausschliesslichen Rekrutirungsbezirken der französischen Marine, zu verlegen. Es musste den Engländern dies mehr, als ein Kampf um Luxemburg, am Herzen liegen.

Der Hauptfehler des im Februar 1794 ausgearbeiteten Planes bestand aber darin, dass die eventuellen Gegenmassregeln Frankreichs durchaus nicht in Betracht gezogen waren.

Auf einen an Mœllendorf ergangenen Befehl, mit 50,000 Mann über Trier nach der Maas zu marschiren, um in Verbindung mit den Oesterreichern, die in und um Luxemburg standen, diesen Fluss zu decken, antwortete dieser (14. März), «dass er nicht über Trier vorrücken könne, weil sonst Mainz durch diese Bewegung blossgestellt wäre.» Es war also an ein einheitliches Commando, das doch zur Ausführung des Hauptplanes unbedingt nothwendig gewesen wäre, nicht zu denken!

Mitte März kam Jourdan nach Metz, um Hoche, der nach Italien geschickt wurde, im Commando der Moselarmee zu ersetzen. Zur Beobachtung des westlichen Abhanges der Vogesen standen 60,000 Mann unter seinen Befehlen; sein Centrum und sein linker Flügel deckten den oberen Lauf der Mosel gegen die im Churfürstenthum Trier und in Luxemburg stehenden Generale Blankenstein und Beaulieu. Ausserdem hatten Metz, Diedenhofen, Longwy und Saarlouis (damals Sarrelibre) starke Garnisonen von neu formirten Truppentheilen, deren Ausbildung jedoch bereits weit fortgeschritten war.

Jourdan erhielt Befehl, zur Unterbrechung der Verbindung zwischen Namür und Lüttich mit Luxemburg 20,000 Mann vor Longwy aufzustellen.

Digitized by Google

Am 15. April 1794 betrug die Stärke der französischen Armee:

	Infanterie.	Kavallerie.	Artillerie.	Total.
Norden	212,063	24,257	9,502	245,822
Ardennen	27,190	8,168	2,272	37,630
Mosel	82,267	16,562	4,494	103,323
Rhein	82,711	10,932	4,747	98,390
Alpen	36,616	2,877	3,509	43,002
Italien	58,212	550	1,789	60,551
Oestliche Pyrenäen . .	64,919	2,758	2,831	70,508
Westliche » . .	46,217	2,110	2,455	50,782
Westen	16,576	1,336	4,007	22,519
Küste von Brest . . .	30,538	625	3,216	34,379
» » Cherbourg .	25,244	321	1,823	27,388
Zusammen . . .	682,553	71,096	40,645	794,294

Mit eingerechnet sind die Festungsgarnisonen; ausgenommen aber die Truppen des Innern, denen Paris als Hauptquartier angewiesen worden war.

Für die Depots und an Kranken kann man ungefähr ein Fünftel abziehen, so dass noch immer 650,000 Mann feldtüchtiger Truppen übrig blieben.

Am 15. April wurden die Divisionen Lefebvre, Morlot und Championnet, zusammen 20,000 Mann, durch General Hatry vereinigt, welcher damit am folgenden Tage in zwei Colonnen nach Arlon vorrückte.

Der linke Flügel der französischen Moselarmee stand bei Arlon, um Beaulieu bei Luxemburg festzuhalten, während General Vincent zwischen Saar und Mosel die Oesterreicher, welche Trier deckten, beunruhigte. — Diese Massregeln erfüllten jedoch Jourdan's Zweck nicht, denn ungeachtet einiger den Franzosen günstiger Gefechte behielt Beaulieu die freie Hand.

Am 29. April marschirte Beaulieu von Mersch aus auf Arlon, wo er Hatry derart überraschte, dass dieser und Championnet beinahe ge-

Digitized by Google

fangen genommen worden wären; ihre Truppen zogen sich in Unordnung auf Babingen zurück.

Es ist leicht begreiflich, dass Thiers in seiner «Histoire de la révolution française» solch' kleine Gefechte mit Stillschweigen übergeht, wir aber halten es im Interesse der Geschichte unseres Vaterlandes für nothwendig, die verschiedenen Treffen bei Arlon näher zu beleuchten, was wir an geeigneter Stelle thun werden.

Nachdem General Moreaux den Befehl über die Moselarmee übernommen hatte, begann er am 21. Mai seine Operationen damit, dass er vor Arlon Stellung nahm. Beaulieu, von den Absichten seines Gegners nichts ahnend, hatte sich nach Bouillon begeben und vergebens das dortige Schloss zur Uebergabe aufgefordert. — Von den Bewegungen der Franzosen benachrichtigt, zog er sich nach Dinant zurück und ging am 30. und 31. Mai über die Maas, um bei Estave Stellung zu nehmen.

Die Moseldivision sollte zufolge Beschluss des Wohlfahrtsausschusses Charleroi belagern; die Commissare des Convents fanden es aber zweckmässiger, die zerstreuten Herrestheile unter einem Führer zu vereinigen und damit unter Jourdan die Sambre- und Maas-Armee zu bilden, deren Stärke 76,000 Mann betrug, ungerechnet die 15,000 Mann, die unter Scherer die Sambre von Maubeuge bis Thuin beobachteten.

Wir werden hier nur diejenigen Bewegungen der beiden Armeen in Betracht ziehen, welche einen bestimmten Einfluss auf Luxemburg und seine Umgebung hatten und dann zu den Vorfällen übergehen, welche dort vor Beginn der eigentlichen Blockade stattfanden.

Die Moselarmee, welche immer noch unter Moreaux stand, war in zwei Abtheilungen getrennt, wovon die eine, 20,000 Mann stark, Kaiserslautern, Landshut und Cassel schütze, während die andere von 10,000 Mann im Lager zwischen Saar und Mosel, und von Diedenhofen und Longwy aus, Trier und Luxemburg beobachten sollte.

Der rechte Flügel Kalkreuth's (Preussen) setzte sich über Mertzig mit den Oesterreichern unter Melas und Blankenstein in Verbindung. Diese waren nach dem Vormarsche Beaulieu's auf Namür zur Deckung Trier's und Luxemburg's an der Mosel geblieben.

Feldmarschall von Mœllendorff, anstatt, wie Haugwitz versprochen hatte, nach der Sambre zu marschiren, zog es vor Kaiserslautern zu nehmen und darnach Saarlouis zu belagern.

Digitized by Google

In den ersten Tagen des Monats August wurde zu Mastricht ein grosser Kriegsrath gehalten, der dem Obercommando des Prinzen von Coburg ein Ende machte. Es ist nicht bekannt, was eigentlich hier beschlossen wurde, nur weiss man, dass die Verbündeten an der Maas halten wollten und dass eine Linie von Luxemburg bis Breda gebildet werden sollte. Clerfayt übernahm den Oberbefehl und Beaulieu wurde Generalstabschef.

Die Armee Jourdan's cantonirte den Oesterreichern gegenüber von Lüttich bis Mastricht; Pichegru beobachtete York vor Antwerpen, Moreaux belagerte L'Ecluse, die Truppen Michau's besetzten Flandern und beobachteten Hulst, Axel, Sas-van-Gend und Philippeville, die durch kleine holländische Garnisonen vertheidigt wurden. Scherer stand mit 25,000 Mann im Begriffe, Quesnoy, Valenciennes und Condé zu belagern.

Mitte August wurde durch die Franzosen ein Handstreich gegen Trier unternommen, der die Stadt auf einige Zeit in ihre Hände brachte. — Die Moselarmee wurde durch 15,000 Mann aus der Vendée verstärkt und nahm auf dem linken Moselufer bei Trier Stellung. Eine Brigade blieb vor Diedenhofen, um Luxemburg zu beobachten.

Nach Uebergabe von Rheinfels an die Franzosen (2. November) wurde Luxemburg durch Moreaux angegriffen. Die Blockade Luxemburgs erforderte 30,000 Mann. Die strategische Situation der Verbündeten war immer noch eine derartige, dass sie bei einigem guten Willen und besonders bei grösserem Einverständniss Luxemburg und Mainz hätten entsetzen können.

Hiermit beschliessen wir die allgemeine Uebersicht, um auf die kleineren Ereignisse im damaligen Luxemburger Lande, bis zur Einschliessung der Festung, überzugehen.

Vor der Blockade.

In der «Gazette nationale ou Moniteur universel», Nr. 7 vom 7. Januar 1790 lesen wir:

«De Luxembourg, le 23 décembre 1789. — Cette ville n'étant plus un asile assuré, quelques étrangers et surtout les Français qui s'y

Digitized by Google

trouvaient, en sont sortis, pour chercher une autre retraite. Notre position a paru inquiétante même à un grand nombre d'habitants ; la plupart des étudiants et tous les professeurs de notre séminaire se sont aussi retirés. Ils n'auront plus sous les yeux l'image de la guerre, on la rencontre ici partout ; les Autrichiens n'ont pas rassemblé dans cette ville tout leur monde, n'y ont point concentré toutes leurs forces ; ils ont du côté d'Arlon élevé des batteries croisées ; leurs fortifications dominent dans ce lieu et l'entrée des bois et tous les chemins d'alentour, mais ces dispositions sont trop connues, pour que les patriotes viennent donner dans l'embuscade, au lieu que les Autrichiens rencontrent dans leur position même de grandes difficultés, pour se procurer des vivres. Les pays voisins sont invités à faire des diligences pour les approvisionnements de Luxembourg, celui de Trèves a promis des secours prochains ; 8000 mesures (?) de grains doivent arriver incessamment.

» 26 décembre. — M. le comte de Cobentzel est arrivé ici le 18. Les nouvelles qu'il avait recueillies dans sa route, celles qu'il a trouvées à Luxembourg, ne lui ont pas permis de se flatter sur la situation des affaires ; l'état des choses et la contenance des hommes étant partout les mêmes, il a perdu toute espérance de négociation, et quatre jours après son arrivée, il est reparti pour l'Allemagne, sincèrement affligé des derniers malheurs, qui ne tarderont pas à consolider la révolution dans les Pays-Bas autrichiens.

» « Mon. univ. », n° 127 — 7 mai 1791 :

» Thionville, 26 avril 1791. — On continue d'approvisionner Luxembourg de toutes sortes de munitions de guerre qui arrivent par la Moselle jusqu'à Grevenmacher, d'où on les transporte par terre à Luxembourg. Environ quarante voitures sont occupées à conduire ces objets, parmi lesquels on a remarqué plusieurs pièces de grosse artillerie.

» « Mon. univ. », n° 9 — 4 janvier 1792 :

» On a transporté de Liége beaucoup de munitions d'artillerie vers Luxembourg. »

Ein unter dem Vorsitze des Herzogs von Sachsen-Teschen am 2. Februar 1792 gehaltener Kriegsrath hatte unter anderm beschlossen, Luxemburg eine Besatzung von 6—7000 Mann zu geben. Die Festung sollte auf sechs Monate verproviantirt werden.

Digitized by Google

Kaiser Leopold II. starb 1. März 1792 und auf ihn folgte sein Sohn Franz II. Am 20. April 1792 begann zwischen Frankreich und Oesterreich der Krieg. Bei Ausbruch des Krieges bestand die Garnison Luxemburgs aus:

3	Bataillonen	Clerfayt	522	Mann
3	»	Würtemberg	595	»
3	»	Bender	1099	»
1	»	Mathesen	1223	»
3	»	Murray	537	»
2	Kompagnien	Garde-Regiment	225	»
2	»	Anhalt-Grenadiere [1]). . . .	346	»
1	»	Dondini-Jäger	142	»
1	Bataillone	Joseph Colloredo.	1324	»
1	»	O'Donell (Freicorps)	299	»
1	Schwadron	Esterhazy-Husaren	253	»
		Anhalt-Kürassiere [1])	71	»
		Total. . . .	6636	Mann

und 324 Pferde (keine Artillerie und keine Mineurs).

Im Monat Juli 1792 überfielen die Franzosen die Benediktiner-Abtei Orval in der Grafschaft Chiny, sie wurden aber abgewiesen.

Am 4. August 1792 traf der preussische General von Eben mit 2 Bataillonen und 10 Schwadronen in Grevenmacher ein; er flankirte die in zwei Abtheilungen an der Saar vorrückende preussische Armee. Ein Theil des Eben'schen Detaschements rückte am 10. bis Remich und marschirte dann auf Mutfort, wo am 18. das ganze preussische Heer vereinigt wurde und ein Lager bezog.

Am 14. August traf der Herzog von Braunschweig behufs Besprechung mit den österreichischen Generälen in Luxemburg ein.

---

1) Fürst Friedrich von Anhalt-Zerbst war während des siebenjährigen Krieges durch Friedrich den Grossen aus seinen Landen vertrieben worden und hatte sich mit seinen Truppen nach Luxemburg unter österreichischen Schutz geflüchtet. Er wohnte dort in der Unterstadt Grund (im jetzigen Pfarrhause); seine Soldaten waren in dem gegenüberliegenden Gebäude, jetzt Hastert'sche Mühle, untergebracht. Der Fürst starb in Luxemburg zu Anfang des Jahres 1794. — Er unterhielt bei seinem Regimente eine halbe Batterie, die nach seinem Tode an Zahlungsstatt für rückständige Schulden an die Familie Pescatore kam; diese Kanonen, mit dem Anhaltischen Wappen geziert, lagen wenigstens bis 1813 im Hofraume des früheren Hauses Hipp. Cahen, sind aber seitdem verschollen.

Digitized by Google

Um diese Zeit mag nachstehender, uns durch Hrn. Edm. de la Fontaine mitgetheilter Vorfall stattgefunden haben:

« So wie die meisten unserer Grenzbewohner hatten sich auch die Einwohner von Frisingen, bis hundert an der Zahl, bewaffnet, um sich den räuberischen Einfällen der französischen revolutionären Banden entgegen zu stellen. Eines Morgens brachte ein auf Vorposten stehender Frisinger die Meldung, eine beträchtliche Anzahl feindlicher Infanteristen formire sich zum Angriffe. Es konnte nach aller Wahrscheinlichkeit auf niemand anders abgesehen sein, als auf die Einwohner von Frisingen und als eben die Bauern zu den Waffen gegriffen hatten und berathschlagten, kam unerwartet aus der Richtung von Luxemburg ein Husaren-Regiment angeritten. Die Bauern, welche die Uniform nicht kannten, stutzten anfangs, jedoch als sie den vor seinen Reitern trabenden Obersten friedlich in ihre Mitte kommen sahen und sie sich freundlich anreden hörten, gaben sie sich grosser Freude hin, denn nunmehr sahen sie die Husaren als Freunde an, die um so willkommener sein mussten, als der Feind schon beinahe auf den das Dorf dominirenden Höhen angekommen war. Nachdem der Oberst verschiedene Erkundigungen eingezogen hatte, lobte er die Bauern wegen ihrer tapferen Haltung und versprach, ihnen nach Kräften zu helfen. Die Franzosen hatten inzwischen die Höhen besetzt und nachdem der Oberst noch zu wiederholten Malen ungeduldig auf seine Uhr geblickt hatte, kommandirte er die Attaque. Allein die Husaren hatten diesmal zu viel auf ihren Muth gerechnet, sie wurden zurückgeschlagen und kamen in wilder Flucht in das Dorf zurück, wo sie sich jedoch, ohne grosse Verluste erlitten zu haben, unter den grässlichsten Flüchen ihres Commandanten, schnell wieder sammelten.

» Als die Husaren wieder formirt waren, kam der Oberst zu den Bauern und bat sie, ihn zu unterstützen, da die Jäger, die er erwartet hatte, nicht angekommen seien. Freudig folgten diese der Weisung, rechts vom Walde aus den Franzosen in die Flanke zu fallen, während die Husaren auf der Strasse nochmals attaquiren sollten. Kräftig durch die braven Frisinger unterstüzt, gelang der Angriff vollkommen, das feindliche Carré wurde gesprengt und während die Bauern bis an sechzig Gefangene machten, führten die Husaren eine Razzia aus, von der sie eine Menge Hornvieh zurückbrachten.

Digitized by Google

» Der Oberst wollte den Frisingern, der geleisteten Dienste wegen, erlauben, sich zwanzig Kühe aus der gemachten Beute auszuwählen, allein diese schlugen das Geschenk aus, weil sie sich nicht auf Kosten ihrer, obgleich feindlichen Nachbarn, bereichern wollten, besonders weil sie bedachten, dass es ihnen vielleicht bald ebenso ergehen könnte. Der Oberst billigte diese Beweggründe und da die verirrten Jäger bald eintrafen, so zog er sich mit ihnen wieder nach Mutfort zurück, wo die Preussen seit Kurzem ihr Lager aufgeschlagen hatten, ohne dass die Einwohner von Frisingen darum gewusst hätten. Das Husaren-Regiment war das « von Belling'sche » und der Oberst war Gebhard Lebrecht von Blücher, der nachmalige Generalfeldmarschall Fürst von Wahlstatt. Die Bauern überlieferten einem österreichischen Unteroffizier, der sich zufällig in Frisingen befand, ihre Gefangenen und escortirten ihn sogar bis in die Nähe der Stadt.

» Zwei Tage später kam ein Frisinger Bauer nach Luxemburg und war sehr erstaunt, auf dem Paradeplatz sämmtliche Truppen der Garnison aufmarschirt zu finden. Als er sich nach der Ursache dieser Massnahme erkundigte, theilte man ihm mit, ein österreichischer Unteroffizier habe vor einigen Tagen allein 60 Gefangene gemacht und es werde ihm heute dafür vor der versammelten Besatzung die goldene Tapferkeitsmedaille überreicht (!) »

Die zur Feststellung der zur Verpflegung nöthigen Dispositionen verzögerten den weiteren Vormarsch des preussischen Heeres bis zum 18. August.

Am 19. August schlossen die Preussen Longwy ein, das sich bereits am 23. ergab.

Die französische Armee unter Marschall Lückner stand bis Mitte August bei Richemont, da sie aber ausser Stand war, den vorrückenden Feind aufzuhalten, zog sie sich auf Metz zurück.

23. August. — Die hessischen Truppen defilirten durch die Unterstadt Pfaffenthal, um zu der Armee der Alliirten zu stossen.

1. September. — Verdun öffnete den Preussen seine Thore.

19. September. — « Luxembourg, le 19 septembre 1792. — Cette ville est livrée à toutes les horreurs de la misère et de la contagion. La mortalité règne sur les hommes et les chevaux. A tous ces maux s'est jointe encore la famine, les magasins de farine, venus de Mastricht

Digitized by Google

sont gâtés, on voudrait en faire venir de Hollande. L'horrible fléau de la disette pèse sur cette cité malheureuse. Les pommes de terre deviennent une denrée bien précieuse ; encore tous ces cantons sont-ils épuisés. Que deviendront tous ces misérables sans espoir de subsistance ? .....

» Et voilà donc à quel état de misère quelques hommes qui se disent *Souverains* réduisent des multitudes d'autres hommes qu'ils appellent *leurs sujets* et qu'ils ont l'audace de mener au combat contre le peuple français, armé seul contre tous pour la cause *des peuples eux-mêmes !* Que de mal les *Rois* ont-ils fait au monde ! »

(Moniteur universel, n° 275 — 1er octobre 1792.)

Es wird wohl nicht nöthig sein zu bemerken, dass an dem ganzen ersten Theil dieses Artikels kein wahres Wort war und dass er nur geschrieben wurde, um den tendenziösen Ausfall des zweiten Theiles folgen zu lassen.

« Luxembourg, le 20 septembre. — Le général autrichien, prince de Waldeck, est mort ici des suites de sa blessure, après de cruelles souffrances.

Les Autrichiens, les Prussiens et les émigrés viennent de faire une expédition sanglante contre quelques villages. Parce que de malheureux paysans, défendant leurs propriétés, avaient repoussé leurs brigandages, ces barbares ont ravagé, pillé leurs habitations et massacré de paisibles cultivateurs. — On a remarqué surtout la rage des émigrés (? !) »

(Moniteur universel, n° 282 — 8 octobre 1792.)

Auf ihrem Rückzuge aus der Champagne, nach der Schlacht von Valmy, traf die preussische Armee über Dippach am 24. October vor Luxemburg ein und bezog ein Lager bei Merl, in welchem Dorfe der König von Preussen sein Hauptquartier nahm.

« Luxembourg, le 18 octobre. — Elle est terminée cette honteuse croisade, entreprise si légèrement contre la liberté d'une grande nation. — Les armées *combinées*, en pleine retraite, se sont repliées sur cette ville. Plusieurs corps sont déjà campés aux environs de Luxembourg. Ces armées qu'on a vu si florissantes et dévorant la France en idée, présentent aujourd'hui le spectacle du désespoir et de la destruction.... Il règne entre les Prussiens et les Autrichiens plus que de la mésintelligence. La caisse militaire prussienne est arrivée ici escortée par les hussards d'Eben. » (Moniteur universel, n° 307 — 2 novembre 1792.)

Digitized by Google

Longwy war am 23. October geräumt worden und bereits am 19. waren die Hessen nach ihrer Heimath aufgebrochen.

General Wallis hatte am 17. die Blockade von Diedenhofen aufgehoben und traf folgenden Tages bei Luxemburg ein. — Fürst von Hohenlohe-Kirchberg marschirte von Longwy nach Arlon; die Franzosen folgten dicht hinter der retirirenden Armee, ihre Avantgarde unter Valence wandte sich nach Virton und bestand hier am 22. und 23. October Gefechte gegen Clerfayt, der zur Deckung des Luxemburgischen hier einige Tage stehen blieb und dann über Namür nach der Maas rückte.

Valence, zu der Dumouriez'schen Armee in den Niederlanden bestimmt, marschirte über Montmédy und Carignan nach Sedan. — Kellermann hatte schon am 25. seine Armee zwischen Longwy und Saarlouis in Kantonirungen verlegt.

Bis unter die Hälfte ihres ursprünglichen Bestandes zurückgekommen, hatte die preussische Armee Luxemburg erreicht. — Graf Kalkreuth brach am 26. October von Luxemburg auf und eilte dem nach dem Falle von Mainz bedrohten Coblenz zu. — Die preussische Armee folgte in sechs Abtheilungen über Trier, deren erste das Lager bei Merl am 25. October verliess.

Um den Rückzug gegen einen Ueberfall Kellermann's zu sichern, blieb Prinz von Hohenlohe mit dreizehn Bataillonen und fünfzehn Schwadronen bei Wasserbillig, Tavermund und Fellerich bis zum 7. November stehen.

Trier und die verschanzte Stellung bei Pellingen waren durch sechs Bataillone und vier Schwadronen Oesterreicher, unter General Brentano, besetzt.

Das vor Arlon stehende Corps des Fürsten von Hohenlohe-Kirchberg näherte sich Luxemburg erst später, als dieser Punkt durch ein französisches Heer unter Bernonville bedroht wurde.

Nach der Schlacht von Jemappe (6. November 1792) waren die Oesterreicher im vollen Rückzuge. Beaulieu, vom Hauptcorps auf fünfzehn Bataillone und ebensoviel Schwadronen verstärkt, hatte bei Stée und Vierset Stellung genommen und eine Abtheilung unter General von Schrœder bis in die Wälder zwischen Audoy und Assene vorgeschoben.

Der französiche General, zu welchem unterdessen die ganze Division

Digitized by Google

Harville gestossen war, liess 10,000 Mann bei Dave über die Maas gehen, welche am 31. October die österreichischen Truppen bei Maillou und Carivale warfen, worauf sich Beaulieu auf Arlon zurückzog, wo er sich mit dem Fürsten von Hohenlohe, welcher durch die Moselarmee unter Bernonville bedroht wurde, vereinigte.

Am 2. Dezember capitulirte Namür.

Während die Franzosen bei ihrem Einfall in die Niederlanden (November 1792) überall mit offenen Armen empfangen wurden, bewahrten die Luxemburger, dem Beispiele ihrer Vorfahren folgend, ihrem Herrscherhause eine unverbrüchliche Treue.

Um diese Zeit begannen die Franzosen auch sich in der Gegend von Remich und Machtum zu zeigen, aber der Beweis, dass sie nicht als Freunde betrachtet wurden, liegt schon in dem Umstande, dass sie Grevenmacher beschossen.

Zu Anfang des Jahres 1793 stand Prinz von Hohenlohe an der Mosel, in der Gegend zwischen Trier und Luxemburg, mit zwölf Bataillonen und zwanzig Schwadronen, im Ganzen 12,000 Mann; Beaulieu jenseits Luxemburg, in der Gegend von Arlon mit sechzehn Bataillonen und dreizehn Schwadronen oder 13,000 Mann. Beide waren angewiesen, im Falle sie gegen den Rhein zurückgedrängt würden, die Garnison von Luxemburg auf 15,000 Mann zu verstärken.

Im Laufe des Jahres 1792 schickte S. M. der Kaiser Franz II einen Brief an den Feldmarschall von Bender mit dem Befehle, bei den Bürgern Luxemburgs, besonders aber bei den Mitgliedern der Sebastiansbruderschaft, anzufragen, ob sie im Falle einer Belagerung geneigt wären, der Garnison in der Vertheidigung der Festung Hülfe zu leisten. Obwohl die uns vorliegenden Quellen über die Formation der aus Luxemburger Bürgern gebildeten freiwilligen Jäger sehr auseinandergehen, glauben wir doch das Richtige zu treffen, indem wir die Memoiren von Michel Namur, der selbst Offizier in diesem Corps war, unserem Berichte zu Grunde legen. Marschall von Bender ersuchte den Baron von Boland, Herr zu Johannisberg, Mitglied des hohen Rathes, aus den Büchsenjägern der Sebastiansbruderschaft eine Schützenkompagnie zu formiren, und deren Commando zu übernehmen.

Baron von Boland rief die Sebastiansbrüder zusammen, legte ihnen die Aufforderung Benders vor und fand bei ihnen und der ganzen Bürger-

Digitized by Google

schaft eine so günstige Aufnahme, dass statt einer, vier Kompagnien gebildet werden konnten. (Nach Merjai wären es fünf gewesen.)

Die Offiziere wurden wie folgt aus den besten Schützen ausgewählt:

Hr. Baron von Boland, Commandant des Corps und Chef der 1. Kompagnie;
» Recht, Hauptmann der 2. Kompagnie;
» de Feller, » » 3. »
» Leonardy, » » 4. » ; nach dessen Tod vor dem Feinde:
» Lallemand, » » 4. »
» Dangler, Oberlieutenant;
» Geyer, »
» Krell, »
» Langers, »
» Eisenbach, Unterlieutenant;
» Heffelé, »
» Namur, » (an Stelle des am Schlagfluss gestorbenen Hrn. Eisenbach);
» Niedercorn, »
» Sauer, »
» Schlim, Adjutant;
» Weber, Stabsarzt;
» Kneip, Auditeur.

Die Kompagnien sollten je 100 Mann zählen.

Erst im Februar 1793 war die Formation des Freicorps vollendet. Die Uniform bestand aus einem grünen Rock mit rehfarbigem Kragen und Aufschlägen von gleicher Farbe, gelber Weste und gelben Beinkleidern, einer schwarzen Kokarde und schwarzem Federbusch auf dem Hut. Der Volkswitz hatte den freiwilligen Jägern gleich einen Spitznamen gegeben: « d'Sechs-Knepper », wahrscheinlich weil sie sechs Knöpfe am Rocke trugen.

Merjai gibt an, Hr. de Gerden, Greffier des Souverainen-Raths und Verwalter der Consignations-Kasse, sei Kommandant des freiwilligen Jäger-Corps gewesen; die Wahrscheinlichkeit spricht aber gegen diese Behauptung und als Beweis des Gegentheils können die Briefe des Generals von Beaulieu vom 8. Mai 1794 und derjenige des Gouverneurs

Digitized by Google

von Bender vom 2. Juni 1795 gelten. Beide sind an Hrn. von Boland, und nicht an Hrn. de Gerden, oder einen Andern, gerichtet.

Engelhardt erzählt, der Hauptmann Recht des Freiwilligen-Corps sei im Laufe des Jahres 1792 in Brüssel gewesen, wo ihm der Kaiser auf seine Bitte eine Audienz gewährt habe. Bei dieser Gelegenheit habe Recht für sich und die Offiziere seines Corps um die Erlaubniss gebeten, das Portepée tragen zu dürfen. Darauf soll der Kaiser wörtlich geantwortet haben: « Oui, mes braves Luxembourgeois peuvent porter mon porte-épée, mais aucune autre nation du monde! » Hauptmann Recht soll denn auch aus Brüssel die nöthigen Portepée's für alle Offiziere des Corps mitgebracht haben. — Wir müssen Engelhardt die Verantwortlichkeit für die Richtigkeit dieser Erzählung überlassen.

Es ist uns leider nicht gelungen, die ganze Namensliste der freiwilligen Jäger aufzufinden. (Siehe Anhang Nr. 2.) Diese soll durch den Adjutanten Schlim bei seiner Flucht mitgenommen worden sein. Am wahrscheinlichsten ist aber, dass die bestehenden Namenslisten vor Einzug der Franzosen zerstört worden sind, um die Mitglieder des Corps vor etwaigen Verfolgungen ihrerseits zu sichern. Nach mündlicher Ueberlieferung soll eine auf Pergament geschriebene Namensliste der freiwilligen Jäger auf dem damals Hrn. de Gerden (« Secretarius und Greffier ») gehörenden Hofe « Bridel » eingemauert worden sein. Von Peter Schlim, der aller Wahrscheinlichkeit nach der eigentliche Organisator des Corps war, wissen wir, dass er früher unter Friedrich II. in Preussen gedient hatte und dass er darum auch bei seiner Zurückkunft nach Luxemburg, weil er eben die meisten militärischen Kenntnisse besessen, zum Adjutanten des freiwilligen Jägercorps gewählt worden sein mag.

Einige Tage nach der Kapitulation kam Schlim des Abends aus dem Locale der Sebastiansbruderschaft am « Graben » (jetzt Haus Ch. Warisse) und begegnete einem gewissen Chevron dit Bouchon, einem Franzosen von Geburt, der während der Belagerung in der Festung gewesen war und im Verdacht stand, dem jetzigen Festungskommandanten, General Friant, die Namen der freiwilligen Jäger verrathen zu haben. Dies veranlasste Schlim den Angeber gehörig durchzuprügeln.

Am folgenden Tage wurde Schlim zum General Friant gerufen, welcher von ihm die Namensliste der Jäger verlangte; ersterer be-

Digitized by Google

hauptete dieselbe nicht zu besitzen, aber der General nahm diese Aussage nicht an, sondern gab Schlim zweimal 24 Stunden Zeit, um ihm die Liste vorzulegen. Nach Ablauf dieser Frist erschien des Nachts der Polizeicommissar in Begleitung einiger Grenadiere vor seiner Wohnung (jetzt Haus Michaëlis am Paradeplatz), um ihn zu verhaften. Schlim, der auf diese Wendung der Dinge vorbereitet sein musste, flüchtete, bevor die Hausthüre geöffnet wurde, über die Dächer der Hintergebäude auf einen Speicher in der Louvigny-Strasse und entkam von da aus, nachdem er von seinen Freunden mit Geld und Kleidern versehen worden, in der folgenden Nacht aus der Festung. Er gelangte glücklich zu den Oesterreichern, wo er mit seinem militärischen Rang bei den Jägern « Le Loup » eintrat. Später wurde er als Major verabschiedet, ohne dass er je wieder etwas von sich hören liess, obgleich er Frau und Kinder in Luxemburg zurückgelassen hatte.

Es ist natürlich, dass auch damals die einheimischen Dichter den Pegasus bestiegen, um die freiwilligen Jäger zu besingen und sie zum muthigen Kampfe anzufeuern. — Als Probe führen wir (Siehe Anhang Nr. 3 und 4) eines dieser Lieder an. Zum Glück haben unsere späteren Nationaldichter Fortschritte in der Dichtkunst gemacht, sonst hätten wohl nie die begeisternden Lieder, wie « ons Hémecht », « de Feierwôn » und so viele Andere, das Tageslicht erblickt.

Am 20. Februar 1793 war der Husaren-Oberlieutenant Prinz Poniatowsky, Kommandant der Vorposten zu Remich, mit einer Patrouille von einem Brigadier und fünf Husaren in die Gegend von Mondorf geritten, wo er eine französische Abtheilung von 50 Infanteristen und einigen Kavalleristen angetroffen hatte; er griff den Feind an und sprengte ihn auseinander.

Im März 1793 wurde das Corps Hohenlohe — mit Einrechnung der Besatzung Luxemburgs — auf 32,000 Mann gebracht; es war in drei Kolonnen getheilt:

1. Blankenstein an der Mosel bei Trier;
2. Schrœder in der Provinz Luxemburg;
3. Beaulieu bei Namür (um Verbindung mit der Hauptarmee zu unterhalten).

Feldzeugmeister Fürst Hohenlohe hatte aus der Provinz Luxemburg Detaschements nach St-Vith und Namür abgesandt, um des Feindes Aufmerksamkeit dahin zu lenken.

Digitized by Google

In La Roche überfiel Major Stephan vom Regiment Esterhazy-Husaren am 4. März 1793 neun hundert Franzosen. Niedergehauen wurden 4 Offiziere und 75 Mann, an die 50 in die Ourte gesprengt, 79 Mann gefangen genommen und der Rest in die Flucht gejagt.

Beaulieu rückte bis jenseits Marche und Rochefort vor und nahm an letzterem Orte ein bedeutendes Proviant und Fouragemagazin; am 12. März verlegte er sein Hauptquartier nach Arlon.

7. Mai. — Mit Tagesanbruch kam der Feind in drei Kolonnen auf Messancy zu, die österreichischen Vorposten zogen sich zurück. Die Franzosen richteten ihren Marsch auf Arlon, um die dortigen Magazine aufzuheben, sie wurden aber abgewiesen.

8. Mai. — Der Feind hat in der Stärke von 20—22,000 Mann seine Stellung vom vorigen Tage, anderthalb Stunden von Arlon, wieder eingenommen; die Armeen stehen sich kampfbereit gegenüber.

9. Juni. — Gefecht bei Arlon. — In diesem Treffen zählte der Feind 26,000 Mann, das österreichische Korps unter Feldmarschall-Lieutenant von Schrœder hingegen nur annähernd 6000 Mann (Jomini). Am 9. Juni 1793 rückten die Franzosen, welche seit dem 7. auf den Anhöhen hinter Aubange gestanden hatten, in vier starken Kolonnen vor, um das bei Arlon aufgestellte österreichische Korps anzugreifen.

Gegen Mittag gewahrte der kommandirende General von Schrœder nur zwei Kolonnen, welche auf seiner linken Flanke vorrückten, und die über Sterpenich nach Luxemburg führende Strasse zu erreichen suchten. Er liess daher die auf dem linken Flügel liegenden Anhöhen durch Infanterie und Artillerie besetzen. Eine Viertelstunde später brachen jedoch noch zwei weitere Kolonnen aus dem Walde hervor, die gegen den rechten Flügel und Arlon marschirten. Gegen den linken Flügel allein führten die Franzosen über 40 Kanonen in's Treffen.

Der Oberstlieutenant von Hohberg von den Kinsky-Dragonern kommandirte die Vorposten und wegen Erkrankung des Obersten, Fürsten Johann von Lichtenstein, zugleich das Regiment. General-Major und Brigadier von Schmerzing befehligte den linken Flügel. Von Schrœder erkannte aus der Richtung, welche eine der feindlichen Kolonnen gegen Nieder-Elter (Autel-bas) einschlug, die Absicht, das Korps von Luxemburg abzuschneiden; daher gab er dem Oberstlieutenant von Hohberg den Befehl, vier Schwadronen « Kinsky » zu des Generals weiterer Ver-

Digitized by Google

fügung gegen Nieder-Elter abzuschicken, welche denn auch sofort durch den Major Gosztony dahin geführt und dort aufgestellt wurden. — Das Gefecht wurde am linken Flügel sehr heftig; das feindliche Geschützfeuer war dem der Oesterreicher sehr überlegen, wesshalb bei letzteren fünf Kanonen und vier Pulverwagen demontirt wurden.

Abtheilungen der Regimenter « Franz Kinsky » und « Jellachich » gingen auf den Feind los und griffen ihn mit dem Bayonnet an. « Franz Kinsky » Infanterie eroberte eine Standarte und drei Kanonen, welche jedoch wegen Mangel an Bespannung nicht weggebracht werden konnten. Sie wurden vernagelt und die Lafetten zerschlagen.

Die Infanterie hatte auf diesem Flügel den Feind fünfmal abgewiesen und nur die grosse Uebermacht desselben verhinderte einen vollständigen Sieg der Oesterreicher.

Oberstlieutenant von Hohberg war mit einer Division « Kinsky-Dragoner » und einer halben Schwadron Chevau-légers « Kaiser » auf dem rechten Flügel zwischen dem Hirschberg und der von Arlon nach Longwy führenden Strasse stehen geblieben.

In diesem Moment rückten die beiden letzten französischen Kolonnen von Wolkringen über Ste-Croix direkt auf Arlon vor, daher fand es General von Schrœder rathsam, seinen rechten Flügel ebenfalls gegen Nieder-Elter zurückgehen zu lassen; in Folge dieser Bewegung wurde Arlon geräumt.

Den Abmarsch sollte Hohberg mit seinen 2½ Schwadronen, 6 Kavallerie-Geschützen und 2 Zwölfpfündern gegen den nun schon aufmarschirten Feind decken. Durch seine kluge, einsichtsvolle Vertheilung der Truppen und persönliche Tapferkeit gelang es Hohberg, den weit überlegenen und unter dem Schutze seines anhaltenden Kanonenfeuers vordringenden Feind so lange zurückzuhalten, bis die rechts jenseits Arlon postirten Truppen: 4 Kompagnien « Jellachich-Infanterie », ein Bataillon « de Vins » und eine Kompagnie « Le Loup » Jäger, mit sämmtlichen Kanonen und Munitionskarren, abmarschirt waren und die Strasse nach Luxemburg erreicht hatten.

Während dieses Vorganges bemerkte von Schrœder, dass der Feind auf dem « Wollberg » vorrückte. Er schickte, zur Unterstützung der dort aufgestellten Infanterie, 3 Schwadronen « Kinsky-Dragoner », welche sofort in die Action eingriffen. Nach dreimaliger Charge wurde der Feind

Digitized by Google

geworfen, Hohberg stellte seine schon erwähnten Geschütze an einem vortheilhaften Punkte auf und liess den zerstreuten Feind mit aller Heftigkeit beschiessen. Indessen ordneten sich die drei Schwadronen wieder eiligst und Hohberg verfolgte mit denselben die gegen Nieder-Elter fliehenden Feinde.

Als von Schrœder selbst mit einem Bataillon « d'Alton » vorrückte, um das Regiment « Franz Kinsky », welches sich beinahe vollständig verschossen hatte, zu unterstützen, deckte Hohberg die Flanken dieses Bataillons mit einer Division seines Regiments unter dem stärksten Kanonenfeuer mit so unerschütterlicher Standhaftigkeit, dass er viel dazu beitrug, die « Kinsky » Infanterie aus ihrer gefährlichen Lage zu befreien, so dass sie von den rückwärts stehenden Truppen aufgenommen werden konnte.

Mit dem nunmehr ganz vereinigten Regiment « Kinsky-Dragoner », einer Schwadron Chevau-légers « Kaiser » und einer Division Ulanen, deckte Hohberg die Flanken und den Rücken des über Steinfort in die Stellung bei Mamer abmarschirenden Korps mit solchem Nachdruck, dass der Feind von einer weiteren Belästigung des Rückzuges abstand. — Abends um 10 Uhr kam das Korps bei Mamer an. Das eigentliche Gefecht hatte sechs volle Stunden gedauert. Des Feindes Verluste wurden auf 3000 Mann geschätzt, was besonders daher kam, dass die « Kinsky-Dragoner » so oft und mit so glänzender Tapferkeit eingehauen hatten. Bei einem ihrer Angriffe war ein feindliches Carabinier-Regiment beinahe vollständig vernichtet worden.

Der österreichische Verlust belief sich auf annähernd 200 Mann; die demontirten fünf Kanonen und vier Pulverkarren waren den Franzosen in die Hände gefallen.

Die « Gazette de Luxembourg » erzählt, dass einem in Galizien angeworbenen Ulanenregiment, welches sich in dem geschilderten Treffen feig benommen habe, gleich darauf, auf dem Glacis von Luxemburg, im Beisein der Garnison und des Generals von Schrœder, die Waffen und Pferde abgenommen, während die Mannschaften schimpflich weggejagt worden seien (?)

Nach dem Rückzuge der Oesterreicher zogen die Franzosen in Arlon ein, das sie sofort plünderten. (Den französischen Bericht über dieses Treffen, siehe Anhang Nr. 5.)

Digitized by Google

Um dieselbe Zeit wurde auch die Abtei Orval mit ihren reichen Kunstschätzen geplündert, der kunstvolle Hochaltar zertrümmert und die Kirche durch Kanonenschüsse und Minen gänzlich zerstört.

« Moniteur universel », n° 192, II — 11 juillet 1793 :

« La défaite des Autrichiens à Arlon a jeté une grande terreur dans le Luxembourg et dans tout l'électorat de Trèves. On commençait déjà à transporter les meubles et à fuir de toute part ; mais il paraît que cette frayeur est un peu calmée, depuis que les Français sont retirés sur leur territoire et que l'on a envoyé 2000 hommes au secours de Trèves.

» On fait aussi partir pour l'électorat menacé des troupes tirées du camp de Seeligen et des environs de Landau. »

Im Juli suchten die Franzosen an drei aufeinander folgenden Tagen die Dörfer Mondorf, Altwies und Aspelt zu plündern, sie wurden aber durch Ulanen unter Oberlieutenant von Poniatowsky zurückgetrieben.

Am 11. September kam das preussische Korps von Knobelsdorff aus den Niederlanden und bezog ein Lager in der Umgegend von Luxemburg.

12. September. — Kaum hatten die Preussen ihr Lager aufgeschlagen, so geriethen sie auch schon in der Gegend von Frisingen mit einer 5—600 Mann starken französischen Abtheilung in ein Gefecht. Oberst von Pichter trieb sie an der Spitze der « von Goltz » Husaren zurück und brachte 54 Gefangene in die Festung.

18. September. — Die Preussen brachen ihr Lager ab und marschirten in der Richtung nach Trier weiter.

5. October. — Die wallonische Grenze des Herzogthums wurde fortwährend durch die Franzosen bedroht ; zwischen den beiderseitigen Vorposten fanden häufige Scharmützel statt.

Die Operationen der Franzosen waren eher Raubzüge als militärische Expeditionen. Am meisten hatten sie es auf die Kirchenglocken abgesehen, die sie abnahmen und fortschleppten, wesshalb aus vielen Dörfern die Einwohner ihre Glocken nach Luxemburg in Sicherheit brachten.

2 November. — Der französische Volksvertreter Drouet, der seit dem 12. October in Luxemburg gefangen sass, wurde nach Spielberg abgeführt.[1])

1) Jean-Baptiste Drouet, gewesener Postmeister zu St-Menehould, der bekanntlich am 21. Juni 1791 die Gefangennahme Ludwig XVI. zu Varennes veranlasst hatte und

Digitized by Google

Im « Moniteur universel », Nr. 38 vom 29. October 1793 steht :

« Paris, 7 brumaire. — Les féroces Autrichiens ont transporté le brave Drouet, leur prisonnier, dans la forteresse de Luxembourg. Ce généreux martyr de la liberté conserve toujours la fermeté française et républicaine qui convient à son caractère. »

6. November. — Die Franzosen concentrirten bedeutende Truppenmassen an der Mosel, um Blankenstein anzugreifen, welcher daher wieder seine alte Stellung bei Merzkirchen und die Kantonirungen zwischen Grevenmacher, Trier, Merzig und Saarburg, wo die Truppen Winterquartiere bezogen, einnahm.

« Moniteur universel », n° 70 — 20 novembre 1793 :

« Le ci-devant général français Thouvenot avait présenté des réclamations au gouvernement des Pays-Bas, afin d'obtenir une récompense qu'il prétendait avoir bien méritée, en faisant tomber au pouvoir des armées autrichiennes les immenses magasins de vivres rassemblés en Flandre par les Français, pendant leur séjour dans nos provinces, magasins qu'ils auraient aisément pu emporter chez eux avant que d'évacuer la Belgique, si son confrère Dumouriez et lui n'en avaient empêché le transport par leurs ordres. Pour toute réponse à ses absurdes prétentions Thouvenot a été arrêté et transporté à la forteresse de Luxembourg, ce qui prouve la vérité de cet adage, « que l'on aime la trahison, mais que les traîtres sont détestés ». »

1794.

Beaulieu führte das Obercommando im Luxemburgischen über zehn Bataillone und zwölf Schwadronen.

2. Februar. — Auf Veranlassung des Festungscommandanten verbot der Stadtmagistrat, Mist aus der Festung zu führen. Alle Bäume von Avancé-Neuthor bis an die Barrière (am äussern Glacis) und bis an die Muttergottes-Kapelle sollten umgehauen werden.

15. Februar. — Die Mitglieder der Sebastiansbruderschaft erboten

---

später Volksvertreter wurde, war bei einem Fluchtversuch aus der belagerten Festung Maubeuge gefangen genommen und nach Luxemburg gebracht worden. Von dort wurde er nach dem Spielberg in Mähren abgeführt. — Mit Camus, Bernonville und Andern wechselte man ihn im November 1795 zu Basel gegen die Herzogin von Angoulême aus; 1816 wurde er als Königsmörder verbannt, lebte jedoch bis zu seinem am 11. April 1824 erfolgten Tode unter dem Namen Merger in Mâcon.

Digitized by Google

sich, die Vertheidigung eines durch den Festungscommandanten zu bestimmenden Punktes zu übernehmen.[1])

23. Februar. — Ungefähr 400 Franzosen überfielen einen 14 Mann starken Infanterie-Posten bei Frisingen, nahmen denselben gefangen und schleppten ihn nebst vielem Hornvieh fort.

27. Februar. — Oberst Mack traf, aus London kommend, in Luxemburg ein und fuhr weiter nach Trier; er kehrte aber am 5. März zurück. Von diesem Augenblicke an machten die im Luxemburgischen kantonirten Truppen verschiedene Märsche und Gegenmärsche, die man als die Einleitung zu dem geheim gehaltenen Operationsplane ansah.

15. März. — In Luxemburg wurde erzählt, dass der Commandant von Longwy mit seinem ganzen Stabe und verschiedenen Mannschaften zu den Alliirten übergegangen sei.

Die Liste der um diese Zeit eingegangenen freiwilligen Gaben der Landeseinwohner zu den Kriegskosten. (Siehe Anhang Nr. 6 und 7.)

18. März. — Eine starke Abtheilung französischer Infanterie und Kavallerie kam nach Differdingen, um zu plündern, allein es gelang den bei Zeiten alarmirten Einwohnern dieselbe zurückzuschlagen.

2. April. — Die Franzosen kamen in grosser Anzahl nach Ethe und Aubange; einem Bauern, der ihnen keinen Bescheid geben konnte, schnitten sie die Finger ab. Zu Meix bei Virton verwundeten sie einen andern Bauern und tödteten eine Frau. Den Freiwilligen aus den Dörfern Hoche und Bellefontaine gelang es sie mit Verlust von sechs Todten zurückzutreiben.

12. April. — Zwei Kompagnien vom Regiment « Würzburg » mit zwei Geschützen gingen an die Grenze ab.

16. April. — Zweite Schlacht bei Arlon.

Bei Longwy wurde aus verschiedenen Truppen der Rhein-Mosel- und Ardennenarmee und aus dem grössten Theile der Besatzungen von Metz, Longwy und Montmédy ein Korps gebildet, welches Mitte April eine Stärke von 30,000 Mann hatte. — Jourdan übernahm den Ober-

---

1) Obwohl der gute Wille anerkannt werden musste, konnte doch das Anerbieten aus militärischen Gründen nicht angenommen werden.

Digitized by Google

befehl. Seine Ueberlegenheit an Truppen brachte ihn zu dem Entschluss, Beaulieu bei Arlon anzugreifen.

Das österreichische Korps bei Arlon bestand aus 6 Linienbataillonen und 12 Schwadronen; zusammen 8000 Mann.

General Welsch stand mit dem rechten Flügel auf dem Hirschberg; der linke Flügel dehnte sich über die von Longwy nach Arlon führende Strasse an dem Gehöfte Birel aus. — Ein Detaschement von vier Kompagnien Infanterie, drei Schwadronen und vier Geschützen unter Oberstlieutenant von Auffenberg war auf dem Wollberg als Soutien dieses Flügels aufgestellt. Arlon lag im Rücken, Tornich, Sesselich und Weiler vor der Front.

Die Hauptstrassen, die von der Maas und von Longwy nach Arlon führen, waren durch diese Stellung gedeckt; die Vorpostenlinie stand mit der Garnison von Luxemburg durch eine von dieser nach Dippach detaschirte Abtheilung in Verbindung.

Am 16. April rückte Jourdan in drei Kolonnen gegen diese Stellung vor.

Die kaiserlichen Vorposten zogen sich langsam und kämpfend zurück. Die rechte französische Kolonne kam aus der Richtung von Differdingen und besetzte die Anhöhen zwischen Clemency und Selingen vor Beaulieu's linkem Flügel.

Die mittlere Kolonne rückte auf der Strasse von Longwy über Messancy bis an die Kapelle von Ste-Croix vor; die linke marschirte über Bollincourt und Hoberg bis an den Wald von Châtillon.

Aber ausserdem kam eine vierte Kolonne über Longuyon gegen St-Léger heran und bezeichnete ihren Weg durch die Verbrennung Virton's und mehrerer Dörfer.

Eine fünfte Kolonne sammelte sich in der Umgegend von Montmédy, blieb aber im Walde von Vann stehen. Die beiden letzterwähnten Kolonnen kamen am 16. nicht in's Treffen und führten ihre Bewegungen vollkommen gedeckt durch die grossen Waldungen jener Gegend aus, so dass die Kaiserlichen erst am 17. früh ihr Dasein bemerkten.

Beaulieu griff die mittlere feindliche Kolonne an, die sich zwischen Wolkringen und Hondelingen aufgestellt hatte; er hoffte dieselbe zu schlagen, bevor sie von den beiden Flügeln unterstützt werden könnte. Während eine Abtheilung, bestehend aus einem Bataillon und zwei

Digitized by Google

Schwadronen, über Weiler die Kapelle von Ste-Croix, welche von feindlichen Jägern besetzt war, umging, drang die Hauptkolonne von drei Bataillonen und einer Schwadron direkt über Weiler vor; alle Posten des Centrums rückten zugleich auf den Feind los.

Die französische Mittelkolonne wurde durch den rasch und muthvoll ausgeführten Angriff mit Verlust mehrerer Todten und dreier demontirten Kanonen bis Messancy zurückgetrieben. Die französischen Flügelkolonnen blieben aber unbeweglich in ihren Stellungen, von denen aus sie bei dem entscheidenden Angriffe des folgenden Tages zu wirken bestimmt waren.

Bei der bedeutenden Uebermacht des Feindes hatte der erfochtene Vortheil die Lage Beaulieu's nicht gebessert, doch bestärkte er ihn in dem Entschluss, die Stellung bei Arlon energisch zu vertheidigen, besonders weil sich dort der Knotenpunkt sämmtlicher Strassen des Landes befand, durch deren Besitz die Verbindung mit der Hauptarmee in den Niederlanden und die Ergänzung der noch nicht vollendeten Verproviantirung Luxemburgs gesichert wurde.

Der Feind hatte sein geschlagenes Centrum durch frische Truppen auf die doppelte Stärke gebracht.

17. April. — Die Franzosen rückten des Morgens auf allen Seiten vor; die ganze Linie der Kaiserlichen stand bald im heftigsten Feuer, doch wurden alle Angriffe mehrere Stunden hindurch auf's Tapferste zurückgewiesen.

Ihre Uebermacht benutzend, umgingen die Franzosen den Hirschberg, sie nahmen diesen wichtigen Punkt und empfingen dann den mit der Reserve zur Wiedereroberung desselben vordringenden Beaulieu mit einem verheerenden Kartätschenfeuer, das alle Anstrengungen vergeblich machte. Der Rückzug musste angetreten werden: General Welsch marschirte mit den Truppen des rechten Flügels gegen Mersch, Beaulieu selbst mit den übrigen Mannschaften nach Luxemburg. — Die vier Kompagnien auf dem Wollberg erhielten Verstärkung und deckten die Retraite; sie verhinderten die Republikaner, die Strasse nach Luxemburg über Sterpenich abzuschneiden.

Das österreichische Korps hatte in Allem 5 Offiziere und 214 Mann verloren; drei unbrauchbar gewordene Kanonen waren zurückgelassen

Digitized by Google

worden. Der Rückzug wurde in grösster Ordnung über Steinfort und Strassen ausgeführt.

18. April. — An diesem Tage wurde das ganze Beaulieu'sche Korps wieder in einem Lager bei Mersch vereinigt. Beaulieu selbst nahm, mit seinem persönlichen Adjutanten, dem Lieutenant Joseph Wenzel, Grafen von Radetzky, dem nachmaligen berühmten Feldmarschall, sein Hauptquartier im Servais'schen Hause in Mersch. Das Korps deckte nun die Verbindung Luxemburgs mit den Niederlanden und beobachtete die Gegend von Grevenmacher; General Welsch wurde in Ettelbrück aufgestellt und es wurde eine Vorpostenkette die Sauer und Alzette entlang von Martelingen bis Steinsel gezogen.

Jourdan blieb bei Arlon stehen; diese Stadt wurde auf's Neue geplündert.

Nachdem General Beaulieu durch ein Bataillon « Manfredini » Infanterie verstärkt worden war, beschloss er, wieder offensiv gegen Arlon vorzugehen. Er glaubte dies mit um so grösserem Vertrauen thun zu können, als er beabsichtigte die Vortheile der Ueberraschung mit der Heftigkeit des Angriffs zu verbinden.

28. April. — Beaulieu marschirte von Mersch aus über Ospern nach Attert; eine Abtheilung von 2—300 Mann Infanterie und Kavallerie ging als Avantgarde auf der Strasse Arlon—Namür vor. Der Kommandirende hatte General Welsch mit einem Bataillon und 1½ Schwadronen nach Wiltz vorausgeschickt, um den Feind nach der Seite von Bastnach zu beunruhigen und einen eventuellen Versuch der Franzosen, über Martelingen vorzudringen, zu verhindern.

Beaulieu hatte nachträglich beschlossen, selbst auf das Dorf Attert vorzugehen und Welsch deshalb den Befehl zugehen lassen, von Wiltz zurückzumarschiren; dieser vereinigte sich mit ihm am 29. in der angegebenen Stellung.

29. April. — Welsch wurde durch ein Bataillon und einige Kavallerie verstärkt, um der ihm für den folgenden Tag zugedachten Aufgabe gewachsen zu sein.

30. April. — Um 2½ Uhr Morgens griffen die Oesterreicher die Stellung des Feindes zwischen Attert und Arlon an; die Franzosen wurden geworfen, das ganze Korps rückte zum Gesammtangriff auf die übrigen feindlichen Stellungen, besonders auf diejenige von Arlon vor.

Digitized by Google

Auch diese wurden genommen, wie auch eine zweite Position, die der Feind nach Aufgabe der ersten eingenommen hatte. Die Ueberraschung war eine so grosse, dass die französischen Generäle in Arlon behufs rechtzeitiger Flucht selbst ihre Pferde satteln mussten.

Das ganze österreichische Korps warf sich in den Wald zwischen Guirsch und Bonnert, liess Eischen links liegen, drang in den Wald von Clairefontaine und warf alle feindlichen Truppen, die ihm entgegentraten, nieder. So rückte dasselbe auf den Wollberg heran und nahm auch hier die Position der Franzosen, die sich bis Ober-Elter ausdehnte und welche diese bereits im Begriffe waren, fliehend zu verlassen. — Das ganze Treffen war eigentlich ein Artillerie- und Bayonnetgefecht; Gewehrfeuer hatte man nur bei Beginn der Schlacht gehört. Beim Angriffe auf den Sandberg und im Walde, am linken Flügel des zurückgehenden Feindes, überhäuften die Oesterreicher denselben noch mit verheerendem Geschützfeuer.

Trotz der numerischen Ueberlegenheit der Franzosen an Mannschaften sowohl wie an Geschützen, verhinderte nur der Mangel an hinreichender Kavallerie Beaulieu, dieselben zu vernichten. — Die Ueberraschung muss also wohl eine vollständige gewesen sein. Aus dem angeführten Grunde konnte er auch nur 6 Kanonen und Haubitzen, drei mit Granaten beladene Wagen, 18 Artillerie- und einige Kavalleriepferde erbeuten. Ein Oberst, vier Hauptleute, ein Regimentsarzt und 120 Soldaten wurden gefangen genommen. Der Verlust des Feindes an Todten und Verwundeten betrug ungefähr 900 Mann.

Von Seiten der Kaiserlichen wurde Fähnrich Gering vom Regiment « d'Alton » getödtet, drei Offiziere wurden verwundet; einem von ihnen, Lieutenant Brunet, ebenfalls vom Regiment « d'Alton », war der Oberschenkel abgeschossen worden; er starb nachher an der erlittenen Verletzung. Ausserdem waren circa 200 Mann todt oder verwundet.

Die Franzosen zogen sich hinter Longwy zurück; ihre Stärke hatte 22,000 Mann betragen, während die Oesterreicher noch keine 6000 Mann in's Treffen geführt hatten.

Sobald dieser unerwartete Sieg in Luxemburg bekannt wurde, war die Freude eine allgemeine. Sowohl die Stände des Herzogthums, als auch der Magistrat der Stadt übersandten dem tapferen General ihre Glückwünsche. Diesen letzteren fügte der Magistrat noch bei: 1 Fuder

Digitized by Google

Wein, 1½ Fuder Bier, 1 Fass Branntwein, einen mit Brod und Fleisch beladenen Wagen. Es folgten später 13 mit 4 Pferden bespannte Wagen beladen mit : 24 Centner Weissmehl, 7 Centner Reis, 4 Centner Salz, 1 Fuder Wein, 1 Fuder Branntwein, 8 Fuder Bier, Brod, Speck, Schinken, frischem Fleisch, u. s. w. Dieser Transport kam am 3. Mai unter dem Geleite von 30 freiwilligen luxemburgischen Jägern in Arlon an. Am 4. Mai folgten noch 10 weitere Wagen mit Proviant.

Alle diese Victualien wurden durch freiwillige Gaben der Bürger von Luxemburg zusammengebracht. — Der Magistrat erhielt darauf vom Grafen Metternich-Vinneburg, bevollmächtigtem Minister S. M. des Kaisers und Königs in Brüssel, folgendes Dankschreiben :

« Messieurs, je viens d'apprendre que la bourgeoisie de Luxembourg, ayant fait une collecte entre elle, a envoyé un secours en vivres aux braves troupes qui sont sous les ordres de M. le lieutenant-général baron de Beaulieu. Cette conduite si digne d'éloges m'a causé une véritable satisfaction et je vous prie, messieurs, de la témoigner de ma part à votre bourgeoisie, en y ajoutant que je ne manquerai pas d'en rendre compte à Sa Majesté qui en sera sans doute également satisfaite.

» Je suis avec ma parfaite considération, messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur,

» (signé) *Metternich-Vinneburg.*

» Bruxelles, le 4 mai 1794.

» *A Messieurs, Messieurs les magistrats de et à Luxembourg.* »

Der Kommandant der luxemburgischen Freiwilligen erhielt nachstehendes Dankschreiben :

« Arlon, le 8 mai 1794.

» *A Monsieur le baron de Boland et au Corps de volontaires luxembourgeois.*

» J'ai tardé à remercier votre brave et beau Corps de volontaires luxembourgeois qui se sont empressés à soulager nos soldats, en leur amenant des vivres en abondance dans un moment où tout manquait.

» Si je n'avais pas été occupé à assurer ma troupe contre une nouvelle attaque, je n'aurais point tardé à témoigner à vous monsieur, ainsi qu'à tous ceux de votre Corps de volontaires, combien j'ai été

Digitized by Google

sensible aux soins qu'ils ont eu de ma troupe ; je vous prie, monsieur, de leur dire de ma part, que je les remercie du plus profond de mon cœur, pour mes bons soldats ; j'espère que, si l'occasion se présente, ils se montreront toujours dignes de vos soins et de ceux de vos volontaires. Mais il serait à désirer que vous voulussiez tous, messieurs, unanimement coopérer à une levée de troupes dans le pays de Luxembourg, pour par là nous mettre dans le cas de renvoyer, en tout temps, ces meurtriers, ces incendiaires dans leur pays de scélérats, où les horreurs et tous les crimes des enfers ont établi leur siège.

» Réunissons nos efforts pour faire disparaître le germe de ces scélérats de la surface de la terre ; ne donnons pas de repos jusqu'à ce qu'ils soient exterminés.

» J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus parfaite, monsieur et messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur,

» (signé) *B. Beaulieu*, lieutenant-général. »

Um den bei Arlon errungenen Vortheil auszunutzen, rückte Beaulieu aus seiner dortigen Stellung vor, während diese durch General Moitelle mit drei Bataillonen und drei Schwadronen aus der Garnison Luxemburg besetzt blieb. — Bei Jourdan's Annäherung fühlte Moitelle sich zu schwach, um Widerstand zu leisten und zog sich unter die Kanonen der Festung zurück.

So verlor am 17. Mai das Dorf Düdelingen beinahe seine ganze männliche Bevölkerung. F. W. Engelhardt erzählt darüber Folgendes :

« Alle männlichen Bewohner von Düdelingen hatten sich bewaffnet, » um ihr Dorf, das sie gegen alle Seiten verbarrikadirten, zu vertheidigen. Der Küster P. Lambert, ein Greis von 75 Jahren, sass am » 17. Mai schon seit dem Morgen auf der zweiten Etage des Kirch- » thurmes und läutete die Sturmglocke. Bei ihm sass seine Tochter mit » ihren drei Kindern. Als sie die Masse eindringender Feinde gewahrte, » indem sie durch die Lucke schaute, drang sie in ihren Vater den » Thurm zu verlassen und sich zu retten. Er aber antwortete : Sei » ruhig, mein Kind, hier oben sind wir so sicher, wie auf der Place » d'Armes in Luxemburg. Wohin soll ich alter Mann übrigens fliehen ? » Kaum war aber die Tochter mit ihren Kleinen vom Thurm herabge- » stiegen, als die Franzosen, nachdem sie die tapfere Schaar besiegt » und durch das Läuten der Glocke aufgebracht, nach dem Kirchthurme

Digitized by Google

» hinaufstürmten. Der alte, taube Küster, der unverdrossen seine Sturm-
» glocke zog, bemerkte, wie Anhimedes, nicht das Eindringen der
» Feinde, die den Unglücklichen ergriffen und durch eine Lucke von
» der Höhe hinab auf das Pflaster warfen. »

21. Mai. — Jourdan marschirte mit 50,000 Mann der Moselarmee aus der Umgegend von Arlon zur Unterstützung der Ardennen- und Nordarmee nach der Sambre und vor Charleroi. Er hatte das Kommando des übrig bleibenden Theiles der Moselarmee, die von Longwy bis Kaiserslautern stand, an Moreaux übergeben. Es waren dies noch drei schwache Divisionen, die grösstentheils von der Rheinarmee abgegeben waren, und die, weil sie im letzten Feldzuge am meisten gelitten, durch Rekruten ergänzt worden. Die Moselarmee hatte das Centrum und den rechten Flügel des preussischen Heeres vor sich und konnte auf ihrem linken Flügel durch die Oesterreicher von Luxemburg und Trier aus bedroht werden. Gegen einen energischen Angriff wäre Moreaux, bei der ausgedehnten Aufstellung seiner Armee, nicht in der Lage gewesen, sich erfolgreich vertheidigen zu können.

22. Mai. — Die Franzosen brannten Esch an der Alzette, Niederkerschen, Zolver und das Schloss Sassenheim nieder.

29. Mai. — Die Franzosen verliessen Arlon in der Richtung nach Longwy, Habay und Neufchâteau.

4. Juni. — Die Feinde kamen in einer Stärke von 3—4000 Mann in die Gegend von Frisingen, wurden aber von Abtheilungen des Infanterie-Regiments « Huss », unterstützt durch « Toscana-Dragoner » und « Erzherzog Leopold-Husaren » mit einem Verluste von 80 Mann und 14 Gefangenen, welche in die Stadt gebracht wurden, zurückgeschlagen.

14. Juni. — General Melas kampirt mit einer Division des « Blankenstein'schen » Korps bei Arlon und deckt das Merscherthal; Beaulieu steht bei Namür.

18. Juni. — 400 Franzosen zeigten sich bei Mondorf und Altwies; sie wurden durch eine Abtheilung « Erzherzog Joseph » Chevau-légers mit Verlust von 27 Mann und 5 Gefangenen zurückgetrieben.

22. Juni. — Erzherzog Joseph kam behufs Inspicirung der Festung nach Luxemburg.

Eine an der Grenze kantonirte österreichische Abtheilung überschritt dieselbe, um auf französischem Gebiet zu fouragiren. In Tiercelet ver-

Digitized by Google

suchten die Einwohner, sich durch Gewehrschüsse zu vertheidigen, weshalb das Dorf niedergebrannt wurde. (Siehe Anhang Nr. 8.)

25. Juni. — Die Besatzung Luxemburg's zählte an diesem Tage 9 Bataillone und 4 Schwadronen, im Ganzen 5956 Mann und 491 Pferde.

Nach der Schlacht von Fleurus (26. Juni 1794), die den Franzosen den Weg in die Niederlanden eröffnete, verliessen die Preussen das rechte Ufer der Saar.

9. Juli. — Des Morgens in aller Frühe griff Fähnrich Rodelewitz mit 80 Croaten und 26 Husaren von « Wurmser » die 400 Mann starken französischen Vorposten bei Perl mit solchem Ungestüm an, dass er sie auseinander sprengte, einen Hauptmann gefangen nahm und 30 Gewehre nebst vieler Munition erbeutete.

Weil aber ein 3000 Mann starkes Soutien in der Nähe stand, konnten die Fliehenden nicht weiter verfolgt werden.

Unter dem Datum, 9. Juli 1794, schrieb der Prinz von Koburg von Tirlemont aus an den Feldmarschall Wallis unter Andern: « Da das » Schicksal der Niederlanden einen grossen Einfluss auf Luxemburg und » Trier haben, so habe ich den General von Blankenstein, den luxem- » burger Festungscommandant und den hinter der Ourte stehenden » Feldmarschall-Lieutenant Melas die Nachricht mitgetheilt, S. Hoheit » den Herzog Albrecht (von Sachsen-Teschen) aber habe ich bittlich » angegangen, nach höchst dessen erlauchtem Ermessen, dermahlen von » mir glatterdings ohnmöglich ist, die vollkommene Sicherheit der wich- » tigen Festung Luxemburg zu verbürgen, welche nebst dem Posten » Trier im Rücken bedroht werden können, solche ausgiebige Hülfe und » heilsame Massregeln anzuwenden, damit alle wiedrigen Zufälle abge- » wendet werden, u. s. w. »

Dem zum Gouverneur von Luxemburg ernannten Feldmarschall Blasius Columbanus Freiherrn von Bender schrieb genannter Prinz unter demselben Datum einen in diesem Sinne gehaltenen Brief. (Siehe Anhang Nr. 9.)

10. Juli. — Um die Besatzung von Luxemburg auf die zur Vertheidigung erforderliche Stärke zu bringen, erhielt der zu Fizenne stehende Feldmarschall-Lieutenant Melas den Befehl, sich, sobald Luxemburg ernstlich bedroht würde, mit seinem Korps in diesen Platz zu werfen.

11. Juli. — Von diesem Datum an werden wir uns an das officielle

Digitized by Google

Tagebuch, das mit demselben beginnt, anlehnen und mit Sicherheit für die Wahrheit der Berichte einstehen können.

Melas theilt mit, dass die Hauptarmee Mons und Gent verlassen und sich über Brüssel gegen Lœwen zurückgezogen habe.

12. Juli. — Feldmarschall Bender traf, von Brüssel kommend, in Luxemburg ein. Seit dem 3. September 1785 war er Kommandant der kaiserlichen Truppen in den Niederlanden, mit dem Hauptquartier in Brüssel, gewesen.

15. Juli. — Auf Veranlassung des Festungscommandanten wurde durch den Magistrat befohlen, dass alle Wirthshäuser im Sommer des Abends um 10 und im Winter um 9 Uhr geschlossen werden müssten.

16. Juli. — Feldmarschall Bender meldet dem Hofkriegsrath seine Ankunft in Luxemburg und schildert in Kurzem die Lage der Festung; gleichzeitig stattet er dem Prinzen von Koburg denselben Bericht ab, mit der Bitte, dem Mangel an Ingenieur- und Artilleriepersonal, sowie dem an Mineuren, Sapeurs und Feldärzten abzuhelfen.

General von Blankenstein kam nach Luxemburg, um sich mit dem Gouverneur über die Lage von Trier zu besprechen.

Seit der Krieg begonnen, hatte der Festungscommandant schon öfters beim Obercommando darum ersucht, dass seine Garnison completirt werden möge; als man aber anfing, ihm die wenigen Vorräthe, die er an Lebensmitteln, u. s. w., besass, dann auch seine Ingenieure, Mineurs und Sapeurs wegzunehmen, machte er zwar dringende, aber nutzlose Vorstellungen und so oft er die Möglichkeit eines feindlichen Unternehmens in Aussicht stellte, wurde ihm die stereotype Antwort: «*Luxemburg wird nie in diesen Fall gerathen, wenn er aber eintreten sollte, wird das Armeecommando schon die nöthigen Massregeln zu treffen wissen.*» Wer aber bei der eintretenden Gefahr nichts, oder doch nur gar wenig that, das war das Armeecommando. Ausserdem muss noch bemerkt werden, dass im Feldzuge von 1792 den Preussen viele Lebensmittel und dem Feldmarschall Clerfayt manche sonstige Bedarfsgegenstände aus der Festung verabfolgt werden mussten, die nie mehr ersetzt wurden. Man fragt sich hier unwillkürlich, warum die Festung nicht gleich bei Beginn des Krieges in einer ihrer Stärke und Bedeutung angemessenen Art mit Truppen, Lebensmitteln und Munition versehen wurde; warum man von dem wenigen darin Befindlichen noch heraus-

Digitized by Google

nahm und warum man bis zum letzten Augenblicke wartete, um das Allernothwendigste herbeizuschaffen? War man doch nachher gezwungen, mit unbeschreiblicher Mühe, mit bedeutenden Unkosten und Aufopferung vieler Menschenleben, im Augenblicke, wo der siegreiche Feind die Armee gegen den Rhein drängte, von Aachen und aus Holland Lebensmittel in die Festung zu bringen. Wäre dies vorher geschehen, so hätte man jene Korps, die im August und September 1794 zur Deckung der Transporte gebraucht werden mussten, ohne sich um das verproviantirte Luxemburg zu kümmern, viel besser dazu verwenden können, um sie dem Feinde entgegen zu stellen und ihn vielleicht vom weiteren Vordringen abzuhalten, statt dass man sich jetzt wegen Luxemburgs so weit ausdehnen musste, dass weder Verband noch Offensivkraft übrig blieb.

Was die Vervollständigung der Besatzung anbetrifft, so hiess es zwar immer, dass die beiden Korps bei Trier und Arlon die Weisung hätten, gegebenen Falles ihre Infanterie in die Festung zu werfen, allein als Feldmarschall-Lieutenant Beaulieu im April 1794 bei Arlon angegriffen und zurückgedrängt wurde, zog er sich zwar nothgedrungen in das Merscherthal, hinter die Festung, zurück; die vorherige Abschickung der Bagagen gegen Bastnach und sein eigenes Geständniss beweisen aber, dass er seinen Rückzug auf Namür hatte nehmen wollen, ohne an eine Verstärkung der Garnison Luxemburg zu denken.

Als zu Ende April Beaulieu vom Merscherthal aus den bei Arlon stehenden Feind überfiel und ihn in Unordnung und zum Weichen brachte, da konnte er ihn nur bis Longwy zurückdrängen, während die französische Armee hätte aufgerieben werden können, wenn der nächtliche Ueberfall im Einverständniss mit der Luxemburger Garnison ausgeführt worden wäre. Zu diesem Zwecke hätte ein Ausfallscorps von 3—4000 Mann über Dippach bei Selingen dem Feinde in den Rücken fallen und demselben durch Besetzung des Passes bei Messancy, auf der Strasse von Arlon nach Longwy, den Rückzug abschneiden müssen. Auf diese Art wäre der geschlagene und überraschte Feind einer vollständigen Vernichtung kaum entgangen, während er in Wirklichkeit nicht verfolgt werden konnte und sich in einer Stärke von annähernd 20,000 Mann bei Longwy sammelte.

Als ein weiterer Fehler kann es betrachtet werden, dass Beaulieu,

Digitized by Google

obwohl er benachrichtigt war, dass feindliche Truppen vom Rhein gegen die Mosel im Anzuge seien, dennoch seine zweck- und auch resultatlose Expedition gegen Bouillon unternahm und dadurch den mit 20,000 Mann vom Rhein kommenden General Jourdan in die Lage setzte, die bei Longwy stehenden weiteren 20,000 Mann an sich zu ziehen und über Arlon nach der Maas zu marschiren.

Blankenstein zu Trier und Schrœder in Luxemburg konnten ihrer Schwäche wegen die Bewegungen Jourdan's nicht hindern, und Beaulieu musste sich nun eiligst auf Namür werfen.

Was wäre aus der Ergänzung der Besatzung Luxemburgs geworden, wenn vom Rhein aus ein weiteres feindliches Korps demjenigen Jourdan's gefolgt wäre, Blankenstein von Trier weggedrückt hätte und dem nach der Maas marschirenden Beaulieu zwischen Luxemburg und der Mosel in die rechte Flanke gefallen wäre?

Es wäre wohl den militärischen Grundsätzen entsprechender gewesen, einem Feldzeugmeister die drei Posten Trier, Luxemburg und Arlon mit allen in diesen Gegenden stehenden Truppen zu unterstellen und ihm den Auftrag zu ertheilen, die Verbindung nach dem Rhein aufrecht zu erhalten und dabei die Festung Luxemburg nie aus den Augen zu verlieren, oder doch wenigstens dem Kommandanten von Luxemburg eine für alle Eventualitäten genügende Besatzung zu geben. Im ersteren Fall wäre der Oberkommandant ungehindert gewesen, nach einer beliebigen Richtung hin zu operiren und sich da zu concentriren, wo er hätte erwarten können, dem Feinde Vortheile abzuringen; im zweiten Falle aber wäre der Kommandant von Luxemburg häufig in der Lage gewesen, mit dem bei Trier stehenden Blankenstein gemeinschaftlich operiren zu können, während seine Schwäche ihm dies, trotz der mühsam, aber gewissenhaft unterhaltenen Verbindung, nicht gestattete.

17. Juli. — Blankenstein theilte dem Feldmarschall Bender zwei Schreiben mit; das erste vom Prinzen von Koburg benachrichtigt, dass die Hauptarmee zum Rückzug auf Tirlemont gezwungen sei, und aus dem zweiten, das von dem preussischen General von Köhler an den Husaren-Major Vogel gerichtet ist, geht hervor, dass preussischer Seits das rechte Saarufer verlassen ist und alle preussischen Truppen nach Kasel gezogen sind. « Da nun », schrieb Blankenstein, « die Strasse von der Saar bis Kasel ganz offen sei, so habe er den Hauptmann Schultz

Digitized by Google

vom Regiment « Mittrowsky » mit einigen Husaren nach Birkenfeld detaschirt, um das Landvolk zu überwachen und Verbindung mit der preussischen Armee zu unterhalten. »

20. Juli. — Melas schreibt unter dem 19. von Fizenne aus an den Festungskommandanten, er habe noch keine Antwort auf sein letztes Schreiben erhalten, worin er verlangte, bei Zeiten informirt zu werden, wann er seine Infanterie nach Luxemburg abzuschicken habe, damit er nicht mit einem Theil der zur Ergänzung der Besatzung bestimmten Truppen von der Festung abgeschnitten werde.

Vom Herzoge von Sachsen-Teschen erhielt der Feldmarschall aus dem Hauptquartier Schwetzingen d. d. 18. l. M. die Nachricht, dass ein Theil der preussischen Armee geschlagen worden und sich bis Dürkheim zurückgezogen habe, was die Rheinarmee (österreichische) in die Nothwendigkeit versetze, sich ebenfalls auf das preussische Rheinufer zurückziehen zu müssen. Ferner theilt der Herzog mit, dass der Prinz von Koburg ihn gebeten habe, « die Sorge um Trier und Luxemburg zu übernehmen »; da er aber über die dortigen Verhältnisse nicht unterrichtet sei, so habe er dem Prinzen vorgestellt, dass er es für nöthig halte, dem Gouverneur von Luxemburg die beiden Korps « Blankenstein » und « Melas » zu unterstellen, um dieselben nach Umständen zur Vertheidigung der Zugänge von Luxemburg und Trier zu verwenden.

21. Juli. — Dem Herzog von Sachsen-Teschen wurde über die Stärke der Korps von Blankenstein und Melas berichtet und ihm mitgetheilt, dass beide zusammen nicht genug Infanterie hätten, um die Besatzung von Luxemburg auf die erforderlichen 12,000 Mann zu bringen, dass ersterer keinem ernstlicheren feindlichen Angriffe widerstehen könne und letzterer Gefahr laufe, von Luxemburg abgeschnitten zu werden.

21. Juli. — Melas schrieb, dass die Hauptarmee sich gegen Mastricht zurückziehe, er selbst aber, um nicht abgeschnitten zu werden, bereits auf dem Marsche nach Luxemburg sei und am 24. mit seinem Korps in Mersch eintreffen werde.

Die Vorposten an der Diedenhofener Strasse meldeten, dass der Feind die dritte Aushebung beginne, dass eine Armee von 40,000 Mann im Anzuge und die Vorhut derselben am vorigen Tage bei Diedenhofen eingetroffen sei; die Franzosen seien entschlossen, Trier anzugreifen und

Digitized by Google

bei Sierck stehe bereits ein französisches Lager, dessen Stärke aber nicht angegeben werden könne. Diese Nachricht und das Anrücken Melas' wurden dem Prinzen von Coburg gemeldet und eine Aufstellung des an Lebensmitteln, Geld u. s. w. noch Fehlenden beigefügt. Gleichzeitig bat der Gouverneur um baldige Zusendung des in der Aufstellung Angegebenen, sowie des fehlenden Artillerie-, Genie-, Mineur- und Sapeurpersonals, besonders weil, nach der Situation zu urtheilen, die Festung bald eingeschlossen werden dürfte.

Der Präsident des Souveränen Rathes wurde aufgefordert, durch eine Kommission nachsehen zu lassen, ob die Bewohner der Festung mit den nöthigen Vorräthen versehen seien.

In einer an jenem Tage beim Gouverneur abgehaltenen Konferenz wurde beschlossen, das noch fehlende Schlachtvieh, Getreide, Gerste, Hafer, Stroh vom Lande einliefern zu lassen, wobei gleichzeitig die Stände ersucht wurden, das Nöthige in diesem Sinne zu veranlassen.

23. Juli. — Das Verpflegungsamt berichtete, dass von den aus Coblenz erwarteten 1,200,000 Pfund Mehl nur 750,000 Pfund eintreffen würden.

24. Juli. — Es wurde den Ständen mitgetheilt, dass sie statt 350,000 Pfund Korn, das Doppelte zu liefern hätten; ebenso 587,800 Pfund Heu und 1,528,000 Pfund Stroh. Blankenstein berichtete, dass die Franzosen im Hundsrück täglich Verstärkungen erhielten, dass sie ein Lager bei Sierck bezogen hätten und dass die preussische Avantgarde sich bis Kreuznach zurückgezogen.

Seiner eingegangenen Meldung gemäss traf Melas an diesem Tage mit 4 Bataillonen und 2 Kompagnien Infanterie und 5 Schwadronen Kavallerie bei Mersch ein.

25. Juli. — Auf eine vom Mauthamte gemachte Vorstellung wurde die Ausfuhr von Getreide aus der Festung verboten.

An diesem Tage erliessen die Stände eine Proklamation an das Land, worin die Bevölkerung aufgefordert wurde, das nöthige Schlachtvieh und Getreide in die Festung zu bringen. (Siehe Anhang, Nr. 10.)

26. Juli. — Vom 22. bis auf diesen Tag liefen verschiedene Nachrichten ein, die darin übereinstimmten, dass von allen Seiten her französische Truppen im Anmarsche seien, um eine starke Armee an der luxemburgischen Grenze zu bilden, die Trier angreifen und Luxemburg

Digitized by Google

einschliessen sollte. Diese Nachrichten veranlassten den Befehl, die Herstellung der Fortifikationen und sonstigen Vertheidigungsmittel mit grösserer Thätigkeit [1]) zu betreiben und da es an Arbeitern mangelte, wurden von den Regimentern der Garnison Mannschaften gegen Bezahlung zu den Festungsarbeiten kommandirt.

27. Juli. — In einem Briefe aus Fouron-le-Comte vom 25. des Monats, befahl Prinz von Koburg dem Gouverneur, das in Luxemburg befindliche Archiv der eroberten Festungen nach Frankfurt am Main abzuschicken.

In einem zweiten Schreiben benachrichtigt der Prinz den Gouverneur, dass er der Verproviantirung der Festung die thätigste Sorgfalt widme, dass von der Artillerie der Major Neu, 3 Hauptleute, 6 Offiziere nebst 250—300 Mann; vom Genicorps 4 Offiziere, an Mineurs 1 Major, 1 Hauptmann und 43 Mann; endlich von den Sapeurs 1 Hauptmann mit 38 Mann im Marsch nach Luxemburg begriffen seien.

In einer Konferenz beim Gouverneur, der Blankenstein, Melas und Schrœder beiwohnten, theilte Blankenstein ein Schreiben des Herzogs von Sachsen-Teschen vom 23. des Monats mit, worin der Befehl stand, dass er, im Falle eines Rückzuges von Trier, seine Infanterie in die Festung Luxemburg werfen und sich blos mit seiner Kavallerie und Artillerie auf Coblenz zurückziehen solle. Beschlossen wurde, dass genannter General, bei Eintreten letzterer Eventualität, das ganze Melas'sche Korps, mit Ausnahme der 2 Bataillone « Mittrowsky », an sich ziehen und alsdann 2 Bataillone « Manfredini » und 3 Bataillone « Bender » mit einer Division « Erzherzog Joseph » Dragoner, welch' letzere dort eine Division « Erzherzog Leopold » Husaren ablösen würden, nach Luxemburg schicken solle.

28. Juli. — Brief des Herzogs von Sachsen-Teschen: «Wo möglich » muss Blankenstein im Falle eines überlegenen Angriffs sich mit seiner » sämmtlichen Infanterie und Kavallerie nach Coblenz zurückziehen [2]); » der Herzog fragt, ob das, was augenblicklich in Luxemburg an Truppen » vorhanden, mit dem bei Fizenne stehenden Melas'schen Korps zur Ver-

1) Wir sehen in dem im Tagebuche befindlichen Ausdrucke « mit grösserer Thätigkeit » ein wirkliches testimonium paupertatis.

2) Befehle und Gegenbefehle! Das konnte nur nachtheilig auf die Vertheidigung wirken!

Digitized by Google

» theidigung der Festung genüge, ob noch viel an der viermonatlichen » Verproviantirung fehle und ob das Schicksal der Festung von jenem » von Coblenz abhänge? » (!)

Durch Estafette wurde geantwortet, dass die Beschaffenheit der Festung eine Besatzung von 13,714 Infanteristen und 456 Reitern erfordere, dass also Blankenstein, wenn er sich von Trier zurückziehe, seine ganze Infanterie nach Luxemburg abgeben müsse und nur mit seiner Kavallerie und Artillerie nach Coblenz abrücken könne, dass man überein gekommen sei, ihm zu seiner Vertheidigung das ganze Melas'sche Korps, mit Ausnahme zweier Bataillone, zu überlassen, dagegen solle er 5 Bataillone in die Festung werfen. In Gemässheit des Schreibens vom 25. wurde es dem Ermessen des Herzogs überlassen, zu beurtheilen, ob die Festung im Falle einer Einschliessung oder einer Belagerung in der Lage sei, mit weniger als 12,000 Mann vertheidigt werden zu können, weshalb noch Befehle über die Bestimmung der numerischen Stärke der Besatzung erbeten würden.

28. Juli. — General-Kriegs-Kommissar Graf O'Donell berichtet unter dem 26. d. Mts., dass bereits fl. 80,000 abgeschickt seien und nächstens fl. 70,000 nebst 50,000 in Assignationen folgen würden.

Blankenstein meldet, dass von Cöln aus fl. 80,000 für Luxemburg unterwegs seien, dass laut eingegangener Berichte die Franzosen sich bei Diedenhofen in bedeutender Stärke ansammelten und dass die Truppen, welche bei Landshut gestanden hatten, ebenfalls dorthin marschirt seien. Dies wurde durch die in Luxemburg eingegangenen Nachrichten bestätigt.

Blankenstein wurde ersucht, die laut Verabredung zur Ablösung bestimmte Division Dragoner nach der Festung zu schicken.

29. Juli. — Zur Uebernahme und Abschätzung des vom flachen Lande eingelieferten Getreides und Schlachtviehes wurde eine Commission eingesetzt, welche bestand aus dem Major von Neny (Huss), dem Civil-Kommissar Desloges und dem Hauptmann Sermetz (Clerfayt).

30. Juli. — Auf Vorschlag des Artilleriecommandos wurde der Fortifikations-Direktion befohlen, « das Nöthige zur Sicherstellung der Cavaliere Berlaimont, Sainte-Marie und Saint-Jost zu veranlassen » ; das Verpflegungsamt erhielt Befehl, das zum Füttern des einzubringenden Viehes benöthigte Heu zu beschaffen.

Digitized by Google

Die Archive der eroberten feindlichen Festungen, enthalten in 13 Kisten — eine vierzehnte enthielt die Pläne und Schriften, die Grenzberichtigungen mit Holland betreffend — wurden unter Aufsicht des Ingenieur-Hauptmanns Meyer und Eskortirung des Lieutenants Bellfras (Anhalt-Zerbst), der einen Reconvalescenten-Transport von Heidelberg nach Luxemburg gebracht hatte, mittelst zweier Garnisonswagen nach Frankfurt am Main abgeschickt.

31. Juli. — Der Stadtmagistrat wurde ersucht, das Nöthige zu veranlassen, damit:

1. die Feuerspritzen und sonstigen Löschgeräthschaften in brauchbarem Zustande seien;

2. das Bürgerhospiz und Waisenhaus bei Zeiten anderswohin verlegt würden;

3. die Bürgerschaft sich mit Wasserkübeln und Eimern versehe und

4. ein Namensverzeichniss der Bürgerschaft überhaupt und besonders der Handwerker aufgestellt werde.

Der Verproviantirungs-Commission wurde befohlen, die Häute der geschlachteten und eingesalzenen Rinder für die Artillerie zu bewahren.

Unter Escorte des Oberlieutenants Neydeker (Bamberg) mit 1 Korporal, 1 Gefreiten und 10 Mann kamen 80,000 fl. in Luxemburg an.

Dem Prinzen von Koburg wurden auf's Neue dringende Vorstellungen über das an Mannschaften, Proviant und Munition in der Festung noch Fehlende gemacht.

Ueber die Franzosen liefen folgende Nachrichten ein:

Ein Kundschafter berichtete, dass zu Monhofen (Manom) bei Diedenhofen 500 französische Husaren aus der Vendée eingetroffen seien, dass nächstens zwischen Puttelange und Souftgen ein starkes Lager errichtet werde, dass Monhofen auf dem rechten Moselufer stark von Franzosen besetzt sei, dass sie sich auch in grosser Anzahl bei Bouzonville sammelten und dass überhaupt eine französische Armee von 60,000 Mann gebildet werden solle, um die Verbindung zwischen Trier und Luxemburg zu unterbrechen.

Von einer Privatperson erfuhr man, dass sich eine Armee von 60,000 Mann bei Diedenhofen bilde, dass diese Truppen theils aus der Vendée, theils aus den Niederlanden kämen und bestimmt seien, die

Digitized by Google

Verbindung zwischen Trier und Luxemburg aufzuheben und letztere Stadt anzugreifen.

1. August. — Sämmtliche überflüssige Bagagen der Regimenter und Korps, das Fuhrwesen, die Offizierspferde und Knechte u. s. w. wurden unter Kommando des Slovakischen Unterlieutenants Kavachevich einstweilen nach Bittburg geschafft, um von da nach Umständen über den Rhein gebracht zu werden.

Vom Herzog von Sachsen-Teschen gingen zwei Depeschen ein, von denen die eine Instruktionen betreffend das bei Trier stehende Korps und dessen Rückzug nach Coblenz und über den Rhein enthält; was Luxemburg anbetrifft, so sollen nur die Infanterie und 500 Pferde vom Melas'schen Korps in diesen Platz geworfen werden; die zweite enthielt die Nachricht, dass die französischen Truppen grösstentheils vom Rhein nach Diedenhofen marschirten.

Der Stadtmagistrat erwiederte auf den Brief vom 31. Juli, « dass er alles aufbieten werde, um den gestellten Anforderungen zu genügen.»

Es traf eine hofkriegsräthliche Verordnung ein, welche erlassen wurde, um dem seit einiger Zeit beobachteten Missbrauche Einhalt zu thun, « dass viele Offiziere von der Armee sich erlaubten, über die Kriegsvorfälle und Staatsangelegenheiten Bemerkungen und « Vernünfteleien » zu machen ». Diese Verordnung wurde den Truppen sogleich mitgetheilt.

2. August. — Von der Hauptarmee kamen 112 Mann Artillerie, 47 Mineurs und 39 Sapeurs an. — Es wurde befohlen, « dass all der Schutt, welcher sich in den Werken und Gräben befinde, weggefahren werde. » (! ! !)

Den Vorposten war eine Hauptrecognoscirung von Dippach und Steinbrücken aus gegen das französische Gebiet befohlen worden; sie berichteten, dass sie bis Tiercelet vorgedrungen seien und nur ein schwaches französisches Detaschement bemerkt hätten.

Durch einen Kundschafter erfuhr man, dass ein französisches Lager in der Stärke von 30,000—40,000 Mann bei Diedenhofen errichtet werde und dass täglich neue Truppen dort ankämen; Metz sei voll von Soldaten und nach einem allgemein verbreiteten Gerüchte solle sich dort eine Armee von 100,000 Mann sammeln, um gegen Trier und Mainz vorzurücken und darauf Luxemburg zu berennen.

Digitized by Google

Der Gouverneur richtete ein Schreiben an die Landstände, worin er diesen vorhielt, dass ihre Aufforderung an die Landbewohner vom 25. Juli, Getreide und Vieh in die Festung zu bringen, ohne Erfolg geblieben und es desshalb nothwendig sei, durch Militär-Detaschemente und ständische Kommissare das Erforderliche einzutreiben.

An Herstellung und Verbesserung der Werke und sonstigen Vertheidigungsanstalten wurde unablässig gearbeitet.

3. August. — Ein Brief des Herzogs von Sachsen-Teschen aus seinem Hauptquartier Schwebzingen d. d. 31. Juli, ordnet an, dass im Falle Blankenstein sich zurückziehen müsse, er die 3 Bataillone « Bender » nach Luxemburg schicken, die 2 Bataillone « Manfredini » aber mit nach Coblenz nehmen solle.

Auf dieses Schreiben antwortete der Gouverneur mit der Bitte, es möge nicht das ganze Regiment « Bender » in die Festung geworfen werden, sondern es solle statt eines oder zweier Bataillone desselben eine gleiche Anzahl von « Manfredini » dahin geschickt werden, damit im Falle der Gefangennahme nicht das ganze Regiment zu Grunde gerichtet sei. Wie wir aus dem Stande der Besatzung während der Blockade ersehen, wurde dieser Bitte nicht entsprochen. Es mochte diese Besorgniss des Regiments-Inhabers dem Oberkommando etwas zu persönlich geschienen haben.

Nach einem eingetroffenen Schreiben des Prinzen von Koburg war dieser mit dem Abzuge Melas' aus dem Merscherthale nicht vollständig einverstanden.

Major Egger (Erzherzog Joseph-Dragoner) meldete aus Ettelbrück, dass er mit einer Division Dragoner aus Trier dort eingetroffen sei, um die Verbindung zwischen dem Blankenstein'schen Korps und der Hauptarmee durch Aufstellung zwischen Houffalize und Ettelbrück aufrecht zu erhalten.

Folgende Nachrichten wurden durch einen pfälzischen Soldaten, der aus der Kriegsgefangenschaft entronnen war, eingebracht: Es konzentrirten sich viele Truppen, die theils aus der Bretagne, theils aus der Normandie kämen, in der Gegend von Metz und es sei in Frankreich das Gerücht verbreitet, dass diese Truppen gegen Trier und Luxemburg bestimmt seien.

Die Vorposten meldeten, dass nach Aussage eines am vorigen

Digitized by Google

Abende eingetroffenen Kundschafters 8,000 Mann Franzosen bei Longwy eingetroffen seien, was um so glaubwürdiger erschien, als man von Dippach und Steinbrücken aus eine Vermehrung der Wachtfeuer in der französischen Position beobachtet hatte.

4. August. — Der Gouverneur erhielt durch die Post einen Brief des General-Kriegs-Commissars, worin dieser mittheilt, dass er die Anordnung getroffen habe, dass das in Luxemburg an Korn, Hafer, Heu und Stroh noch Fehlende durch die Landstände eingetrieben und von den durch dieselben bewilligten freiwilligen Beiträgen (dons gratuits) in Abzug gebracht werde. Derselbe gibt ferner zu verstehen, dass es nicht rathsam sei, es bei der festgestellten viermonatlichen Verproviantirung zu belassen, sondern dass alles, was nur aufzutreiben sei, in die Festung gebracht werden müsse.

Da die Lage der Dinge es unmöglich machte, die erforderlichen Sandsäcke von der « Montur-Ekonomie-Commission » zu erhalten, so wurde dem Montur-Depot der Festung befohlen, aus den dort vorhandenen 10,000 Ellen Packleinwand ebensoviele Sandsäcke anfertigen zu lassen.

Die Vorposten nach der Mosel zu und an der Diedenhofener Strasse meldeten, dass sich starke französische Patrouillen bei Mondorf und Frisingen zeigten.

Blankenstein berichtete, dass Hauptmann Schultz (Mittrowsky), der eine Abtheilung Freiwilliger bei Birkenfeld kommandirte, ihm gemeldet habe, es sei ihm von dem desertirten Adjutanten eines französischen Generals Folgendes mitgetheilt worden : « Das Nationalconvent habe dem General Moreaux [1]) befohlen, bei Verlust seines Kopfes die Stellung bei Trier zwischen dem 4. und 7. August anzugreifen und zu erobern ; zu diesem Zwecke seien ihm 30,000—40,000 Mann zur Verfügung gestellt und es seien die nachstehenden Dispositionen getroffen worden : die erste Kolonne unter General Renard, welcher zwischen Kileberg und Schöneberg steht, bestehend aus 8,000—9,000 Mann Infanterie, 700 Reitern mit 24 Kanonen und 2 Haubitzen, marschirt über Sankt-Wendel und Tholey ; die zweite Kolonne, 9,000 Mann der Pichegru'schen Armee unter General Vincent, rückt über Weling und Nolbach gegen Merzig. Die dritte unter General Birn, 8,000 Mann Infanterie und 700 Reiter, zu denen noch die bei Diedenhofen stehenden 14,000 Mann stossen sollen,

1) Jean-Réné Moreaux, geb. 11. März 1758 zu Rocroy (Ardennes).

Digitized by Google

geht gegen Merzkirchen vor. Zu der letztern Kolonne gehören noch die Divisionen der Generale Ambert, Mailli und Bérimont; sie hat ausser ihrem Feldgeschütz noch 11 Kanonen und 4 Haubitzen. Ein bei Tiercelet stehendes Korps von 13,000 Mann soll, im Augenblicke wo der Angriff auf Trier ausgeführt wird, über Longwy nach Arlon rücken, theils um Luxemburg zu beobachten, theils um sich einem Hilfscorps der Kaiserlichen, das eventuell von Latour gesandt werden könnte, entgegenzustellen, dann aber auch um den befürchteten Rückzug der französischen Armee aus den Niederlanden zu decken. Endlich theilte der Ueberläufer noch mit, dass Robespierre und sein Anhang in Paris hingerichtet worden seien.»

Diese Nachricht zeigte, wie wenig Zeit der Festung übrig blieb, um sich mit dem noch fehlenden Proviant zu versehen. Da die lässig betriebenen Massregeln der Landstände noch Nichts eingebracht hatten und zu befürchten stand, dass der Feind plötzlich alle nach der Festung führenden Strassen absperren werde, so wurde um Mitternacht den Oberstlieutenants Polster (Würzburg) und La Motte (Dragoner), welche die Vorposten kommandirten, der Befehl ertheilt, «in der ihnen vorliegenden Gegend eine «Rafle»[1]) auszuführen». Ersterer sollte sich dann nach Merl, letzterer in die Position bei Oetringen zurückziehen.

5. August. — Mit der in der Nacht angeordneten gewaltsamen Provianteintreibung wurde begonnen; da aber die mit Klagen der Landleute überhäuften Stände dem Gouverneur Vorstellungen darüber machten und versprachen, mit allem Ernst selbst zur Eintreibung des Bedarfes an Vieh und Lebensmitteln zu schreiten, so wurde die Gewaltmassregel eingestellt und den Truppen befohlen, bis auf Weiteres in ihren Positionen zu verbleiben. — Ständische Kommissäre gingen unter militärischer Bedeckung in die Provinz, um nach der von den Ständen gemachten Vertheilung die Provianterhebungen zu bewerkstelligen.

Dem Präsidenten des Souveränen-Rathes wurde mitgetheilt, dass, nachdem jetzt die Heranziehung der vermehrten Garnison stattfinden solle, die bisher bewilligte Befreiung einiger Häuser von der militärischen Einquartierung aufgehoben werden müsse.

Die Kolonne des französischen Generals Ambert rückte aus ihrem Lager bei Uckange und bezog am selben Tage ein Bivuak vor und auf den

1) Alles gewaltsam wegnehmen.

Digitized by Google

Höhen von Rodemachern, Mondorf und Altwies. Von dieser Bewegung wurde Blankenstein in Trier informirt und der Gouverneur ertheilte den ausserhalb der Festung stehenden Vorposten folgende Instruction: « Oberstlieutenant La Motte soll sich in nichts einlassen, sondern bei weiterem Vordringen der Franzosen sich in die Stellung von Trintingen zurückziehen.

» Der mit einem Bataillon und einer Division Husaren bei Dippach stehende Oberstlieutenant Polster sollte sich nach Merl zurückziehen, die Vorposten aber in der Linie Dippach—Steinbrücken stehen lassen.

» Das im Merscherthal cantonirte Regiment Mittrowsky wird jenseits der Festung, bei Bonneweg, ein Lager beziehen, die in Hesperingen und Altzingen liegende Kavallerie unterstützen und die Flanke der bei Oetringen stehenden Truppen decken. »

Major Egger in Clerf wurde von dem Vordringen des Feindes in Kenntniss gesetzt.

6. August. — Die eingegangenen Informationen und getroffenen Massregeln wurden Blankenstein mitgetheilt und ihm anempfohlen, die für Luxemburg bestimmten Bataillone bei Zeiten dorthin abzuschicken. Dasselbe wurde dem Herzog von Sachsen-Teschen gemeldet und es wurde ihm nochmals der Mangel an Geld, an Artilleristen, Ingenieurs, Mineurs und Sapeurs vorgestellt.

Da man die Wachen verstärken und ausserdem Militärarbeiter für die Fortificationen stellen musste, so wurde das bei Merl campirende Leibbataillon « Würzburg » in die Festung gezogen.

Dem Obersten Gummer (Mittrowsky) wurde das Kommando der Vorposten von der Diedenhofener- bis zur Arloner-Strasse übergeben und ihm, nebst seinen zwei Bataillonen, die Division Husaren und die bei Hesperingen und Altzingen stehenden Dragoner unterstellt.

Die Bagagen und Offizierspferde des Regiments « Mittrowsky » wurden zu dem Uebrigen nach Bittburg geschickt.

Am vorigen Abende waren die Franzosen bei Mondorf und Altwies stehen geblieben; heute aber drangen sie bei Elvingen und Wellenstein nach der Mosel durch. Die Bewegung der französischen Kolonne schnitt die Pikete von Schwebsingen und Wellenstein ab; diese liessen sich aber bei Remich über die Mosel setzen und langten am 7. August über Grevenmacher bei Oetringen an. Sie wurden jetzt auf der Trierer

Digitized by Google

Strasse postirt, mit der Weisung, die Franzosen, wenn sie ihren Marsch auf Grevenmacher fortsetzen sollten, so viel als möglich zu beunruhigen.

Durch anhaltenden Regen waren die Wege derart schlecht geworden, dass die Franzosen gezwungen waren, ihren Pontontrain in Remich zurückzulassen.

In Folge der Besetzung von Grevenmacher musste der kaiserliche General Mercandi, welcher in der Stellung von Merzkirchen stand, auf das rechte Saarufer übergehen.

7. August. — Blankenstein meldet dem Gouverneur, dass, da er aus dem allseitigen Vordringen der Franzosen ersehe, dass dieselben Trier anzugreifen beabsichtigten, er dem General Baron von Sebottendorf Befehl ertheilt habe, noch in der Nacht mit den drei Bataillonen «Bender» nach Luxemburg zu marschiren. Er erkenne, dass die Preussen sich an der Vertheidigung der Position Trier nicht betheiligen würden und sei daher entschlossen, sich bei einem ernstlichen Angriff gegen Wittlich zurückzuziehen; nur bitte er, die Strasse von Oetringen bis an die Mosel so lange als möglich zu behaupten, um die gegenseitige Verbindung nach Möglichkeit zu erhalten.

Von den Vorposten wurde gemeldet, dass die Franzosen auf den Anhöhen von Bous nach Remich zu stehen, ihre Vorposten auf dem linken Flügel bis auf die Höhen vor Mondorf reichen und endlich, dass sich zwischen Ellingen und Mondorf ein französisches Lager von 7—800 Mann befindet.

Von anderer Seite erfuhr der Gouverneur, dass die Franzosen ihre Patrouillen schon bis Lenningen streifen liessen und der Schüttringer Wald bereits von ihnen besetzt sei. Diese Nachricht erregte schwere Besorgniss; war es doch möglich, dass der Feind die bei Oetringen stehenden Truppen in der linken Flanke fasse und von der Festung abschneide und dass er, von dem Anmarsche Sebottendorfs benachrichtigt, diesem die Trierer Strasse versperre. Um beides zu verhindern, wurden die bei Oetringen postirten Abtheilungen hinter Sandweiler zurückgezogen, die bei Bonneweg aufgestellten zwei Bataillone und die Division Husaren auf der Trierer Strasse bis vor den Grevelscheuerhof vorgeschoben. Aber noch am Vormittage traf das Regiment «Bender» bei Grevelscheuer ein; da es jedoch weder Zelte noch sonstige Bagagen mit sich führte, so wurde das dritte Bataillon in die Festung gezogen, während die beiden andern in das Merscherthal verlegt wurden.

Digitized by Google

Mit diesem Regiment traf auch der Oberlieutenant Obest (Raabs-Infanterie) ein, welcher von der niederländischen Kriegskasse fl. 50,000 in Baar mitbrachte.

Die bei Grevelscheuer stehenden Truppen: 2 Bataillone « Mittrowsky », 1 Bataillon « Huss » und 1 Bataillon « Würzburg », 1 Division Husaren und 5 Züge Dragoner, wurden näher an die Festung herangezogen und sie errichteten ein Lager, welches sich von Hamm quer über die Trierer Strasse bis an das Mansfelderthal (Park) erstreckte und Grevelscheuer vor, den Fetschenhof hinter sich hatte; General von Sebottendorf erhielt das Kommando über diese Vorpostenlinie.

An diesem Tage kamen durch die Post zwei Wechsel von fl. 20,000 für die Kriegskasse an.

Da an der Verproviantirung noch mehrere Tausend Malter Getreide fehlten, so erliess der Gouverneur eine Verordnung in den beiden Landessprachen, in welcher die Bauern der Provinz aufgefordert wurden, ihr Getreide in die Festung zu bringen und an eine hierzu ernannte Commission abzuliefern. Einstweilen sollten sie bis zur erfolgten Bezahlung Kassenscheine zu fünf französischen Laubthalern pro Malter erhalten. Diese Commission bestand aus den bereits am 23. Juli ernannten Personen; sie hatte den Auftrag, Alles, was vom Lande an Victualien und Schlachtvieh eingeliefert wurde, abzuschätzen und nach den festgesetzten Preisen zu übernehmen, dann darüber Empfangscheine auszustellen.

Die französischen Kolonnen erschienen auf den Höhen hinter Grevenmacher, der rechte Flügel an der Kreuzkapelle, der linke am Betzdorfer Walde; die Truppen hatten von einem Hagelsturm, der die ganze Nacht hindurch dauerte, viel zu leiden.

Grevenmacher war, wie es scheint, durch die Oesterreicher schleunigst verlassen worden, denn die Franzosen fanden dort 4000 Säcke Hafer und drei mit Korn und sonstigen Werthgegenständen beladene Schiffe vor.

Auf den Höhen bei Roodt, gegen Mutfort und Oetringen hin, liess Ambert den General Dusirat mit 8 Bataillonen und 3 Schwadronen zurück, um seine linke Flanke zu decken. Dieses Korps dehnte am 7. August seine Vorposten bis Mondorf aus, zwischen welchem Dorfe und Ellingen ein Lager von 7—800 Mann stand. Rechts hatten die

Digitized by Google

Franzosen die Wälder bei Schüttringen besetzt und ihre Patrouillen streiften an der Trierer Strasse bis Senningen.

8. August. — Von den Vorposten lief die Meldung ein, dass die Franzosen bereits die Ortschaften Mutfort, Pleitringen, Höhenhof, Beyern, Berg, Gostingen und Flaxweiler besetzt hätten; dass ihre Armee bei dem sogenannten Reiter-Walde stehe und dass, nach Aussage der Bauern, dieselben schon in Grevenmacher eingezogen seien.

Um hierüber Gewissheit zu erlangen, wurde dem Rittmeister Fulda von den Husaren befohlen, mit seiner Schwadron auf der Trierer Strasse so weit als möglich vorzudringen. Bei seiner Rückkunft meldete dieser, dass bereits feindliche Patrouillen in Roodt, Mensdorf und Flaxweiler seien und dass französische Vedetten auf der Anhöhe vor letztgenannter Ortschaft ständen.

Aus Hosingen meldet Major Egger, dass seine dortige Stellung ihm gefährdet erscheine, da der Feind sich in der Gegend von Durbuy zeige und allem Anscheine nach zwischen der linken Flanke der alliirten Armee und der rechten des Blankenstein'schen Korps durchzudringen trachten werde.

Der Stadtmagistrat wurde informirt, dass es an der Zeit sei, die Waisenkinder aus der Festung zu schaffen; auch wurde er darum ersucht, eine berichtigte Namensliste der Bürger an das Festungs-Gouvernement einzureichen und den Fleischern zu verbieten, die Häute des geschlachteten Rindviehes zu verkaufen, da diese zum Gebrauche der Artillerie aufbewahrt werden müssten.

Der Gouverneur befahl dem Souveränen Rath, alle Personen aus der Stadt zu schaffen, die der Vertheidigung hinderlich werden könnten und durch keine Pflichten in derselben zurückgehalten würden.

Um dem Feinde den Eingang in den Grünenwald zu verwehren, wurde dem Obersten von Gummer (Mittrowsky) befohlen, das Dorf Hostert durch 100 Infanteristen und 15 Dragoner besetzen zu lassen; allein als die Kaiserlichen ankamen, hatten die Franzosen bereits von dem Dorfe Besitz ergriffen.

Des Morgens um 10 Uhr setzten die Franzosen sich in Bewegung, um die Sauer zu überschreiten. Die Division Collaud bildete die Avantgarde; sie sollte zu Betzdorf über die Syr gehen und auf den Höhen

Digitized by Google

bei diesem Dorfe Stellung nehmen. Die Generäle Vincent und Taponier hatten Befehl, über die Wasserbilliger Brücke vorzugehen.

Die Oesterreicher aber waren entschlossen, die schmale, an der Mündung der Sauer in die Mosel gelegene Brücke zu vertheidigen. Sie besetzten das Dorf und hatten einige leichte Geschütze in den hinter demselben gelegenen Weinbergen aufgestellt, mit denen sie die Division des Generals Collaud beschossen. Dieser liess sein Feldgeschütz auf der links von der Strasse liegenden Erhöhung auffahren und brachte damit das Feuer der Oesterreicher bald zum Schweigen.

Die Franzosen erstürmten das Dorf und die Brücke und die zurückweichenden Oesterreicher wurden durch die eben eintreffende leichte Infanterie in der Flanke beschossen. Die Oesterreicher, die nur zwei Kompagnien stark waren, zogen sich nach einem hartnäckigen Feuergefecht auf die Höhen von Igel zurück.

Die Angabe des Marschalls Gouvion Saint-Cyr, der hier 90 Gefangene gemacht haben will, ist also kaum glaublich. Die Kaiserlichen wurden durch einige Truppen unter General Oudinot verfolgt, der Brückenkopf und die vorliegenden Höhen wurden besetzt und die französischen Truppen blieben bis zur einbrechenden Nacht im Bivouak vor Wasserbillig.

Die Brigade Dusirat hatte am 8. August Mutfort, Hostert und viele andere Ortschaften bis Flaxweiler besetzt.

Die Oesterreicher zwischen Sauer und Mosel zogen sich beim Vorrücken des französischen Centrums theilweise auf Konz und theilweise nach Luxemburg zurück; darauf marschirten die Franzosen auf Trier, das sie am folgenden Tage besetzten; bei Igel hatten sie eine Pontonbrücke und bei Grevenmacher eine Schiffbrücke über die Mosel geschlagen.

9. August. — Major Egger meldet, dass er sich auf Befehl Blankensteins nach Echternach zurückziehe.

Eine französische Patrouille von 100 Mann, sowohl Infanterie als Kavallerie, zeigte sich diesseits Frisingen auf der Diedenhofener Strasse; der in Hesperingen kommandirende Rittmeister Frossard schickte ihr einen Offizier mit 30 Dragonern entgegen, welche sie verjagten.

Die Franzosen besetzten unter Dusirat den Grünenwald und den Franzosengrund; dies bedrohte die Stellung der Oesterreicher diesseits

Digitized by Google

Grevelscheuer, weshalb diese noch am selben Abende den Feind angriffen und aus dem Walde vertrieben.

Der Artillerie-Hauptmann Bayer brachte eine Finanzanweisung von 50,000 fl. für die Kriegskasse.

10. August. — In der Frühe rückten die Franzosen über Hostert und den Franzosengrund gegen Grevelscheuerhof vor, sie wurden aber nach einem zweistündigen Gefecht mit beträchtlichem Verluste zurückgeschlagen. — Der Verlust der Oesterreicher betrug 2 Todte, 11 Verwundete und 3 Vermisste; 2 Pferde wurden getödtet, 10 verwundet und 1 vermisst. — Desgleichen gingen die Franzosen gegen Contern und über Frisingen vor; sie wurden aber auch an diesen beiden Stellen abgewiesen.

Da die Infanterie im Merscherthale keine Kavallerie bei sich hatte, so wurde ein Offizier mit 20 Husaren dahin abkommandirt.

Der Gouverneur berichtet dem Prinzen von Koburg, dass durch die Ankunft des Bender'schen Regiments der Stand der Garnison auf 11,106 Mann und 572 Pferde gestiegen sei, dass der Feind zwischen der Festung und der Mosel stehe und dass derselbe einen fruchtlosen Angriff auf Grevelscheuer gemacht habe; dass die Mitwirkung der Stände zur Verproviantirung der Festung den Erwartungen nicht entspreche und dass dem Geldmangel nicht abgeholfen werden könne. Auch wurden demselben die Signale für den Fall eines Entsatzes zugeschickt.

11. August. — In der Frühe rückte ein Bataillon Klebeck aus der Festung und bezog ein Lager vor Altzingen, dagegen rückte ein Bataillon Bender aus dem Merscherthale in die Festung ein.

Das Bataillon Klebeck war kaum in seinem Lager bei Altzingen angekommen, als die Franzosen mit 800 Infanteristen und 60 Husaren über Frisingen gegen Collashof vorrückten; eine Kompagnie Klebeck und die dort postirten Dragoner trieben sie aber auf Frisingen zurück.

Ein verdächtiger Bürger, Namens Cheron, Franzose von Geburt, wurde auf Befehl des Prinzen von Koburg aus der Stadt gewiesen.

Die überflüssigen Geistlichen, Mönche, Klosterfrauen, u. s. w. wurden zufolge Befehles vom 16. v. Mts. ebenfalls aus der Festung entfernt. (Siehe Anhang Nr. 11.)

12. August. — Major Egger meldet, dass, da Blankenstein sich mit seinem Korps nach Hetzerath zurückgezogen habe, er ebenfalls mit seiner Division nach Schœneck zurückgehen müsse.

Digitized by Google

General von Sebottendorf wurde befohlen, das Dorf Contern durch die bei Hamm kampirenden Truppen besetzen zu lassen und dasselbe zu behaupten.

Prinz von Koburg theilt dem Gouverneur mit, dass, da der Feind nach Besitznahme von Trier seine Operationen längs der Kyll fortsetzen könne, so sei von der Hauptarmee der General Nauendorff mit 2 Bataillonen, 5 Kompagnien und 8 Schwadronen nach Montjoie detaschirt worden.

13. August. — In der Nacht langte der Lieutenant Greth (Stein) als Kurier aus dem Hauptquartiere an und brachte 300,000 fl. in Anweisungen und Staatspapieren für die Kriegskasse.

Sämmtlichen kaiserlichen Truppen, sowohl denen, welche in der Festung waren, als auch denjenigen, welche draussen kampirten, wurden Instructionen ertheilt über ihr Verhalten im Falle eines feindlichen Angriffes; erstere sollten die Werke besetzen, letztere sich in die Festung zurückziehen.

Major Egger meldete, dass Blankenstein bei Wittlich stehe, er selbst zu Schœneck, General von Nauendorff zu Montjoie, Feldmarschall-Lieutenant Lilien zu Fontaine, General Ott zu My bei Durbuy und General Zoph zu Stavelot, von wo aus er Houdregarde und Malmedy besetze und dass die Absicht bestehe, längs der Sauer oder der Kyll den Franzosen in den Rücken zu kommen, während Blankenstein von Wittlich und Bender von Luxemburg aus denselben in die Flanken fallen könnten.[1])

14. August. — Die französische Stellung bildete eine Linie, die bei Roodt begann und über Pleitringerhof nach Mondorf ging.

15. August. — Um 2 Uhr rückte Sebottendorf mit sämmtlichen bei Hamm kampirenden Truppen bis Senningen, Niederanven und Oetringen vor, um die feindliche Stellung auf der Trierer Strasse zu recognosciren. Die Oesterreicher bemerkten, dass der rechte Flügel sich auf die Anhöhe hinter Obersieren stütze, ihre Linie so über Mensdorf quer über gedachte Strasse vorwärts Roodt laufe und sich dann hinter den dortigen Waldungen verberge. — Dieses Vorrücken war eigentlich nur ein

1) Dieser Plan wäre gut gewesen, wenn er nur schnell ausgeführt worden wäre; allein man zauderte, die Franzosen erriethen die Absicht der Oesterreicher und — entflohene Stunden kehren nie zurück! —

Digitized by Google

Scheinmanöver, um den Ueberfall des Lagers bei Mondorf zu maskiren und die Aufmerksamkeit der Franzosen von dort abzulenken.

Diesen Ueberfall leitete der Rittmeister Frossard mit 90 Reitern und 50 Infanteristen so geschickt, dass er unbemerkt bis an das feindliche Lager herankam, über 200 Mann niedermachte und 2 [1]) Gefangene und 19 Pferde mitbrachte.

Oesterreichischer Seits gab es 4 Todte, 4 Verwundete und 2 Vermisste, 3 todte, 6 verwundete und 1 vermisstes Pferd.

Die ganze Mannschaft betrug sich bei dieser Gelegenheit mit grosser Bravour, besonders zeichnete sich Frossard selbst, als Führer der Expedition, aus. Von den Dragonern hatten sich Oberlieutenant Derschovitz, die Lieutenants Schuster und Petsch und der Kadet Bœs, von der Infanterie der Führer derselben, Oberlieutenant Schmid, besonders hervorgethan.

Obgleich die Ausführung dieses Ueberfalles Frossard viel Ehre macht, so beging er doch zwei grosse Fehler, von denen der zweite die natürliche Folge des ersten war. Zuerst nahm er zu wenig Infanterie, die doch bei nächtlichen Ueberfällen einen Hauptfactor bildet, mit sich; hätten ihm 80 oder 100 Mann mehr zu Gebote gestanden, so wäre wohl kein einziger Feind entkommen, da die wenigen vorhandenen Infanteristen die Franzosen in ihren Zelten mit dem Bayonnet niedermachten. Zweitens hatten die Franzosen einige Geschütze in ihrem Lager; dies wusste Frossard, denn er hatte aus dem Dorfe Pferde requirirt, die dieselben wegführen sollten. Allein da die bei den Gespannen befindlichen Bauern wegen zu geringer Stärke nicht bewacht werden konnten, so liefen sie, als es gefährlich zu werden anfing, davon. Die Geschütze wurden zwar erobert, sie konnten aber wegen Mangel an Pferden nicht mitgenommen werden und man musste sich damit begnügen, dieselben zu vernageln.

Ein Schreiben des Hofkriegsrathes an den Gouverneur ordnet die Verproviantirung der Festung auf acht Monate an. — Es war wohl jetzt Zeit an die Verproviantirung zu denken, jetzt wo die Franzosen die Provinz bereits ausgesogen hatten, wo sie den verbündeten Armeen überall auf dem Fusse folgten und alle Mittel anwandten, dieselben

1) Es scheint hier wohl nicht die Absicht gewesen zu sein, viele Gefangene zu machen!

Digitized by Google

über den Rhein zu drängen! Man wird in der Folge sehen, mit welchen Schwierigkeiten diese verspätete Verproviantirung verbunden war und dass sie, trotz aller Mühe und allen verausgabten Geldes, doch noch theilweise unzureichend blieb.

Es ist eine sonderbare Erscheinung in der Geschichte dieser und auch späterer Zeit, dass grosse Grenzfestungen wie Luxemburg, Metz, Strassburg und so viele andere in Friedenszeiten gänzlich verwahrlost blieben, so dass im Augenblicke der Gefahr die Möglichkeit einer gehörigen Versorgung mit Munition, Bau- und Bettungsgehölz, Geschütz, Lebensmitteln, Fouragen u. s. w. vollständig ausgeschlossen war. Und doch war es schon längst vorauszusehen, dass Luxemburg einer Belagerung ausgesetzt werden würde!

Dass man an gewissen Stellen auch an diese Eventualität dachte und dass man, wenn auch nur unzureichende Vorkehrungen zu treffen suchte, geht deutlich aus einem uns von Hrn. Staatsrath L. Richard mitgetheilten Originalbriefe hervor, aus dem wir nachstehend einen Auszug folgen lassen. Derselbe, d. d. 1. Januar 1790, ist durch den österreichischen Landmarschall von Luxemburg (1789—1790) Grafen Maximilian Baillet-Latour an Hrn. Richard, Propst von Virton, gerichtet:

« Vous saurez que les insurgéts, que l'ont veut absolument faire » sortir de notre province, se sont retiré avant hier trente, dès qu'ils » ont scu que les troupes destinés à les attaquer étaient à trois lieus » d'eux. Ils se sont sauvé vers les quatre heures du soir, dans le plus » grand désordre, et ne se sont pas arretté jusques a Rochefort.

» Comme les ordres sont données de les attaquer coute qui coute » dans tous les quartiers de la province, j'espère que d'ici à mardi au » plus tard elle en sera absolument nettoyé.

» Les Messieurs de Virton viennent de présenter une requette a » l'état qu'ils n'ont pas bien calculé; ils crient contre les approvisionne- » ments nécessaires que l'on fait pour la forteresse et qui rependent un » argent d'autant plus utile dans le pays, que l'on paye les denrées » extremement cheres, et que les grains que les états ont achetté en » Hollande, étant arrivé heureusement à Cologne le 24 décembre et étant » prets à entrer dans la Moselle, pourront être vendu dans le pays à » un prix beaucoup plus bas, que celui auquel les habitants de vos » cantons n'ont vendu le leur.

Digitized by Google

» Ayez donc la bonté de leur bien expliquer cela, en leur disant » qu'on connait trop leur lumière pour n'être pas sur qu'ils sentent que » le salut de l'état, la conquette des Pays-Bas dépendent de l'approvi- » sionnement de Luxembourg, l'on ne peut avoir aucune consideration » dans ce moment.

» Mais à l'arrivée des grains d'Hollande on en rendra abondament » et à bon marché à ceus qui en ont vendu à cher deniers etc. »

16. August. — Das Bataillon Klebeck wurde von Altzingen auf die Anhöhe von Hesperingen diesseits der Alzette zurückgezogen, weil man einen nächtlichen Ueberfall befürchtete.

17. August. — Des Morgens um 6 Uhr rückten die Franzosen in drei Kolonnen vor; die erste gegen den Grünenwald, die zweite direkt auf der Strasse nach Trier und die dritte über jene von Remich von Oetringen her.

Oberstlieutenant La Motte, von den österreichischen Dragonern, liess sofort ein Bataillon (Würzburg) mit zwei Sechspfündern und drei Zügen Dragoner auf die Anhöhe von Sandweiler rücken.

Mit einem Bataillon (Huss) und 4 Kompagnien (Mittrowsky), 4 Sechspfündern, 7 Zügen Husaren und 2 Zügen Dragoner griff er die zwei ersten französischen Kolonnen an und drängte sie bis über Niederanven zurück. — Ein Gleiches geschah bei Sandweiler, wo die Franzosen ebenfalls über Oetringen zurückgeworfen wurden. Ihr Verlust wurde auf 400 Mann geschätzt, während österreichischer Seits nur ein Mann und ein Pferd todt blieben und 12 Mann und 6 Pferde verwundet wurden. Oberlieutenant Loy von den Dragonern erhielt einen Schuss in den Arm; zwei Mann wurden vermisst.

Lieutenant von Haling (Lobkowitz-Chevau-légers) kam als Kurier an und brachte mehrere Briefe, worunter drei vom Hofkriegsrath, worin an den Prinzen von Koburg und an Feldmarschall Bender der Befehl erneuert wurde, die Festung für 12,000 Mann und 400 Pferde auf acht Monate zu verproviantiren. — Einer derselben bescheinigte den Empfang der abgeschickten Entsatz-Signale.

Der Gouverneur beantwortete die Schreiben des Hofkriegsrathes unverzüglich; er stellte vor, dass die Provinz vollständig erschöpft, der Mangel an Geld noch immer sehr gross und die Festung beinahe gänzlich eingeschlossen sei; es müssten daher die erforderlichen Verproviantirungs-Gegenstände von auswärts herbeigeschafft werden.

Digitized by Google

Einige Tage früher waren zwei französische Soldaten gefangen worden, welche viele Briefe bei sich führten; da dieselben nur gleichgiltige Privatcorrespondenzen enthielten, so wurden sie grössten Theils durch einen Trompeter nach den französischen Vorposten zurückgebracht. Die Franzosen aber feuerten auf diesen Trompeter.

Allen Vorposten waren immer einige freiwillige Jäger zugetheilt; da diese als gute Schützen bekannt waren, so konnten sie, wie es auch in Wirklichkeit geschah, den Franzosen grossen Schaden zufügen. Das in den Büreaus des Festungscommandanten geführte Tagebuch erwähnt der freiwilligen Jäger nur sehr selten, trotzdem geht aus andern, zuverlässigen Berichten hervor, dass ihnen fast bei allen Angriffen die gefährliche Ehre zu Theil wurde, an der Spitze vorzugehen, und das haben sie stets mit guter Laune (Michel Namur, mémoires) und grösster Unerschrockenheit gethan.

19. August. — Rittmeister Graf Kinsky (Erzherzog Ferdinand Mailand Husaren) brachte einen Brief des Prinzen von Koburg, welcher dem Gouverneur mittheilte, dass in Aachen 2,000,000 Pfund Mehl und Korn, 400 Stück Schlachtvieh und 10,000 Pfund Salz angesammelt seien, welche unter Bedeckung des Generals von Nauendorff in drei Transporten nach Luxemburg abgeschickt werden sollten; er befahl deshalb, von der Festung aus die nöthigen Vorkehrungen zu treffen, um diese Transporte in St-Vith zu übernehmen. Zu diesem Zwecke wurde die Besatzung des Merscherthales verstärkt und durch General von Sebottendorf dem Major Erkert der Befehl ertheilt, über Mersch und Ettelbrück bis Hosingen vorzurücken, um die Transporte zu decken. Diese Sicherheitsmassregeln wären vollständig ungenügend gewesen, sobald die Franzosen von Trier aus über Echternach einen Angriff auf die Transporte unternommen hätten. Von der Festung aus war es aber unmöglich, mehr zu thun, denn man musste in der Lage sein, den Franzosen auf allen Seiten entgegentreten zu können.

Der Hauptpunkt, auf welchem sie stets beobachtet werden mussten, war die Trierer Strasse, deshalb durfte die österreichische Position nach dieser Seite hin nicht geschwächt werden.

Die kaiserlichen Truppen hatten während der Zeit der Einführung dieser Transporte Unglaubliches zu leisten und es ist trotzdem nur der Nachlässigkeit der französischen Heerführer zuzuschreiben, dass die

Digitized by Google

Eskorten nicht theils aufgerieben, theils abgeschnitten wurden und die Victualien glücklich in Luxemburg eintrafen.

Zwischen Virton und Neufchâteau standen 5—7000 Franzosen; diese konnten in zwei forcirten Märschen über Arlon gegen das Merscherthal vorrücken, während die bei Roodt an der Trierer Strasse stehenden in einer Nacht bis Mersch hätten vordringen können. Es wäre ihnen dann ein Leichtes gewesen, die über Ettelbrück hinaus aufgestellten österreichischen Detaschements aufzuheben, ohne dass General von Nauendorff, oder irgend ein anderes der zur Deckung der Transporte kommandirten Korps, rechtzeitig hätte Hilfe bringen können.

Dem Prinzen von Koburg wurden die verlangten Aufstellungen übersandt. (Siehe Anhang Nr. 12, Nr. 13, Nr. 14.)

20. August. — Der erste Lebensmitteltransport ging von Aachen nach Luxemburg ab.

21. August. — Die Franzosen machten auf der Diedenhofener Strasse von Frisingen aus einen heftigen Angriff auf Altzingen; sie wurden aber durch die dort postirten Truppen zurückgewiesen.

22. August. — In der Festung ging die Nachricht ein, dass das französische Lager bei Niederanven abgebrochen werde und die dortigen Truppen sich durch das Röserthal zurückzögen.

23. August. — Unter diesem Datum schrieb Carnot an die Volksvertreter bei der Moselarmee Bourbotte und Goujon:

« Nous sommes empressés de savoir, si le blocus de Luxembourg » que nous vous avons recommandé, est fait; si cette place est appro- » visionnée, si l'on peut espérer de la réduire par la famine? Vous » devez vous attendre à être fréquemment et fortement attaqués. »

Latour meldet dem Gouverneur die vorläufigen Dispositionen zum Angriffe auf Trier, bei dem die Garnison von Luxemburg auch mitzuwirken berufen sei.

25. August. — Da zu befürchten war, dass die Franzosen längs dem Grünewald über Eisenborn und Lorentzweiler in das Merscherthal eindringen würden, um dort die Transporte abzuschneiden, so wurde Oberst Baron von Beust (Huss) aus der Garnison mit 8 Kompagnien Infanterie, 4 Geschützen und 6 Husaren nach Eisenborn detaschirt, mit dem Befehl, diesen Posten so lange zu behaupten, bis sämmtliche Transporte in die Festung gelangt sein würden.

Digitized by Google

26. August. — Da in diesen Tagen die erste Proviantkolonne in Luxemburg erwartet werden konnte, so liess der Feldmarschall, um die Aufmerksamkeit der Franzosen vom Merscherthale abzulenken, sowohl auf der Trierer und Remicher, als auf der Diedenhofener Strasse, Truppen gegen dieselben vorrücken, welche sich derart ausbreiteten, dass sie von Eisenborn über Niederanven, Oetringen und Contern bis zur Diedenhofener Strasse nur eine Linie bildeten. — Auf der Trierer Strasse rückten zwar die Franzosen in einer Stärke von circa 2000 Mann vor; als ihnen aber gleich zu Anfang des Treffens durch kaiserliches Geschütz eine Kanone demontirt wurde, zogen sie sich wieder zurück. — Dagegen mussten die Oesterreicher sich auf der Remicher Strasse auf Sandweiler zurückziehen, als sie von 4000 Franzosen dort angegriffen wurden, besonders weil das Bataillon Klebeck sich zu leicht von dem linken Flügel wegdrängen liess. Die Kaiserlichen wurden aber nicht verfolgt und erlitten auch keinen Verlust.

Gegen Mittag kam der erste Transport in Luxemburg an; er bestand aus 426 Karren, unter Bedeckung des Rittmeisters Jaudell (Nassau-Usingen Kürassiere) mit 3 Zügen dieses Regiments und 3 von den Blankenstein'schen Husaren.

27. August. — Der in Ettelbrück stationirte Hauptmann Weigeld (Bender) berichtet, dass der Kavallerieposten in Eschdorf gemeldet hat, ein französisches Korps von 20,000 Mann sei gegen Neufchâteau und Arlon im Anmarsche.

Es wurde sofort ein Zug Dragoner nach Arlon geschickt, um genauere Nachrichten über den Marsch der Franzosen einzuziehen.

28. August. — Da die zweite Proviantkolonne gegen Mitternacht erwartet wurde, so befahl der Gouverneur den Vorposten, in derselben Weise vorzurücken, wie am 26.; es kam aber zu keinem Gefechte.

29. August. — In der Frühe drangen die Franzosen, 12—1300 Mann stark, mit Geschütz sowohl auf der Trierer als auf der Remicher Strasse vor, sie wurden aber sofort durch die kaiserlichen Vorposten wieder zurückgetrieben.

Um den Feind zu verhindern, sich unter dem Schutze der die Festung umgebenden Defileen und Thäler derselben zu nähern, wurde der Fortifications-Direction befohlen, die Thäler zwischen Bourbon und

Digitized by Google

Rheinsheim (Petrus) und zwischen den Grünewälder-Forts (Höhle), sowie die beiden Defileen von Mausfeld (Weimershoferweg und Park) mit Palissaden und sonstigen künstlichen Hindernissmitteln abzusperren; ferner die Mühle vor dem Eicherthore und jene rechts von Rumigny (Pulvermühle) so einzurichten, dass sie durch eine kleine Besatzung vertheidigt werden könnten.

Der am 27. nach Arlon abgeschickte Dragoner-Lieutenant Schwardner meldete, dass die Franzosen in der Gegend von Izel, Pin und Jamoigne in der Stärke von einigen Tausend Mann mit 4 Kanonen ein Lager aufgeschlagen hätten. Später erfuhr man, es seien höchstens 3000 Mann und das ausgestreute Gerücht sei nur eine Kriegslist gewesen.

30. August. — Prinz von Koburg theilt mit, dass er das Oberkommando an Clerfayt übergeben habe.

31. August (14. Fructidor). — Carnot schrieb an Bourbotte:

« Nous regardons comme très important le plan de campagne dont » vous nous faites part et nous désirons qu'il soit exécuté le plus prompte- » ment possible; mais il faut que vos mesures soient prises de telle » manière que vos opérations aboutissent à une victoire décisive qui » anéantisse une grande partie des ennemis et les dissipe entièrement, » tellement qu'ils ne puissent se rallier avant la fin de la campagne; » c'est le seul moyen de vous assurer la prise de Luxembourg, de ter- » miner glorieusement et solidement la guerre, et de vivre aux dépens » de l'ennemi. »

1. September. — Bender schrieb an Clerfayt, er sei versichert, dass das Unternehmen gegen Trier glücklich ausfallen werde, besonders wenn das bei Merzig an der Saar stehende preussische Korps hierbei mitwirken könne.

2. September. — Auf der Trierer sowohl als auch auf der Remicher Strasse, rückten die 6—7,000 Mann starken Franzosen so heftig vor, dass sie sich des Waldes bei Hamm und des Franzosengrundes bemächtigten und die österreichischen Vorposten weichen mussten. — General v. Sebottendorf liess sogleich die Truppen im Lager bei Hamm ausrücken und griff mit ihnen die Franzosen an; er schlug sie zurück und verfolgte sie bis Oetringen und Niederanven. Sein Verlust betrug 4 Todte, 29 Verwundete und 9 Vermisste; 2 todte und 30 verwundete Pferde. Da der Feind einige Kartätschenschüsse aushalten musste und die

Digitized by Google

kaiserliche Kavallerie bei der Verfolgung kräftig eingehauen hatte, so dürften seine Verluste viel bedeutender sein.[1])

Durch zwei eingebrachte, kriegsgefangene Offiziere und drei Soldaten erfuhren die Oesterreicher, dass die Franzosen an diesem Tage angegriffen hatten, weil es geheissen habe, die Kaiserlichen beabsichtigten vorzurücken. Die fortdauernden Operationen gegen die französischen Stellungen hatten also den Feind irregeführt und ihn zu der Ansicht gebracht, die Oesterreicher beabsichtigten einen ernstlichen Angriff, während diese doch nur die Aufmerksamkeit des Feindes von der Strasse, auf welcher die Provianttransporte eintreffen sollten, abzulenken suchten; ein Beweis, dass der Gouverneur seine Massregeln richtig getroffen hatte.

Die Vorposten meldeten, dass das französische Lager von Mondorf nach der Anhöhe bei Medingen verlegt worden sei.

300 Mann französischer Infanterie und Kavallerie kamen nach Differdingen, plünderten die dortige Abtei und das Haus des Barons von Soleuvre und trieben von den Bauern Brod und Fourage ein. Dasselbe Detaschement plünderte die Dörfer Steinbrücken, Reckingen, Monnerich und Schifflingen und zog sich dann gegen Esch a. d. Alz. zurück.

Ein Kundschafter brachte die Nachricht, dass seit vier oder fünf Tagen viele französischen Truppen von Trier aus die Saar hinaufrückten, um den Preussen den Uebergang derselben zu wehren. Die Franzosen brachen die Brücken, welche sie bei Grevenmacher und Igel über die Mosel geschlagen hatten, ab und brachten den Pontontrain nach Remich zurück.

5. September. — Das österreichische Picket bei Sandweiler bemerkte während der Nacht viele Feuer in der Gegend von Merzkirchen, zwischen Saar und Mosel.

Major Starkenberger machte eine Eingabe über das noch fehlende Mineurpersonal und bat, dasselbe von der Hauptarmee zu verlangen. — Der Gouverneur schrieb sofort in diesem Sinne an das Oberkommando.

Ein französisches Detaschement aus dem Lager bei Roodt rückte nach Gonderingen und Junglinster, plünderte diese Dörfer und trieb

---

1) Nach französischen Angaben soll General Dusirat allein hier 100 Gefangene gemacht haben!?

Digitized by Google

überall Kriegsabgaben ein; dies thaten die Franzosen übrigens in allen Ortschaften, welche sie erreichen konnten.

Latour schrieb, es scheine ihm, als ob man im Hauptquartier die Absicht, Trier zu überfallen, aufgegeben habe, und eine Operation im Schilde führe, die vielleicht weniger zweckmässig sein dürfte.

Carnot schrieb unter dem 15. Fructidor (5. September) an Bourbotte:

« Nous écrivons aujourd'hui à Jourdan, pour que dans le cas où » l'ennemi aurait détaché une partie de son armée sous Maestricht, pour » marcher sur Trèves ou Luxembourg, il la fasse suivre par une divi- » sion de l'armée de Sambre et Meuse. . . . . » Frappez vigoureusement; il n'y a qu'une grande bataille qui puisse » nous assurer la possession de Trèves et la prise de Luxembourg. »

Schon seit einiger Zeit wurde mit vollster Thätigkeit an den Werken gearbeitet; die Brustwehren wurden erhöht, die Geschützbänke hergestellt und die Stückbettungen gelegt. Auf den Werken, welche freie Aussicht auf die Umgegend hatten (Kavaliere), wurden Wurfgeschütze aufgestellt. Die Gesammtzahl der Feuerschlünde, welche zur Zeit der Einschliessung bereits in den Werken aufgestellt waren, belief sich auf 183 Stück. Die Pulverkammern jedes einzelnen Werkes wurden mit Feuerballen und Leuchtkugeln, sowie mit kalibermässiger Munition für die Kanonen, und da, wo Mörser und Haubitzen aufgestellt waren, mit Bomben und Granaten versehen. Dem Geschützdienst wurden 700 Infanteristen als Handlanger zugetheilt.

Anfangs September brachen 100 luxemburger Jäger nach Echternach auf, um die von den Benediktinern im dortigen Kloster zurückgelassenen Kostbarkeiten nach der Festung zu bringen. (Nach M. Namur waren es 200 Jäger mit 4 Kompagnien Infanterie und einigen Dragonern.)

Nach fünftägiger Abwesenheit trafen sie wohlbehalten wieder in Luxemburg ein und führten 25 Wagen mit sich, von welchen 15 mit den köstlichsten Weinen und einer mit Silberzeug beladen war.

Der Gouverneur bot dem Kommandanten der freiwilligen Jäger einen Theil des eingebrachten Weines für seine Leute an; dieser berieth über das Anerbieten mit den Hrn. Namur und Clesse und alle drei beschlossen, dasselbe dankend abzulehnen. Sie wurden bei ihrem Entschlusse durch das Bedenken geleitet, « es könnte den Anschein haben, als hätten die luxemburgischen Freiwilligen ihr Leben für einige Fass Wein auf's Spiel gesetzt ».

Digitized by Google

Ein anderer Vorschlag, den Wein zu verkaufen und aus dem Erlös die Bekleidungskosten der unbemittelteren Jäger zu bestreiten, wurde ebenfalls abgelehnt, weil man keines der Mitglieder des Jägerkorps seinen reicheren Waffenbrüdern gegenüber blosstellen wollte.

Schliesslich einigte man sich dahin, dass ein Theil des erbeuteten Weines denn doch angenommen werden sollte, um während der bevorstehenden Belagerung gelegentlich an die Mannschaften des Jägerkorps vertheilt zu werden, wobei besonders die Verwundeten berücksichtigt werden sollten.

Obgleich das Festungs-Kommando in dem durch dasselbe gehaltenen Tagebuche, wie schon erwähnt, nur sehr selten etwas von den freiwilligen Jägern sagt, so kann man doch aus den vorhandenen offiziellen Aktenstücken ersehen, wie sehr sie in Anspruch genommen wurden. Wir haben unter Nr. 23 des Anhangs die Zahl der täglich auf Wache ziehenden Jäger angegeben.

In der Disposition, nach welcher die Besatzung den Dienst in den Aussenwerken und im Innern der Festung, im Falle eines feindlichen Allarms, zu verrichten hat, (Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794/5, 1—82, *u*,) lesen wir untern anderm: [1])

« *Vorposten.*

» Im Blockhaus	St-Charles,	bürgerl. Jäger	1	Offiz.	1	Korp.	6	Jäger.
»	Rheinsheim,	»	—	»	1	»	6	»
»	Bourbon,	»	—	»	1	»	3	»
»	Neipperg,	»	—	»	1	»	4	»
»	Fetschenhof,	»	—	»	1	»	4	»
»	Olizy,	»	1	»	1	»	8	»
		» Zusammen	2	Offiz.	6	Korp.	31	Jäger.
	» Die obenerwähnte Ordre		2	»	—	»	37	»
		» Macht zusammen	4	Offiz.	6	Korp.	68	Jäger.»

(Und das gerade auf den allergefährlichsten Posten.)

Ausserdem steht in jener Ordre von der Besatzung der Posten Bourbon, Gross- und Klein-Elisabeth, Gross- und Klein-Wallis wörtlich: « Daher ist hier auf keinen Rückzug zu gedenken, sondern entweder » der Sturm abzuschlagen oder rühmlich zu sterben!

1) Das Aktenstück, obgleich sehr interessant, ist viel zu gross, um ganz wiedergegeben zu werden.

Digitized by Google

» Die bürgerlichen Jäger im Blockhaus St-Charles dienen zur Unter-
» stützung der Scharfschützen bey den Dreipfünder auf dem Felsen
» rechts.

» Jene in Rheinsheim, dann die zu Bourbon zur Unterstützung des
» Postens in Hollerich.

» Die zu Neipperg zur Unterstützung von Bonnevoie und endlich
» die in Olizy zur Unterstützung des Postens im Sichengrund; alle zu-
» sammen aber, sowie die Scharfschützen und bewaffneten Bauern, zur
» Unterstützung der Kavallerie bey ihren Patrouillen.

» Bey der Nacht verrichten die Scharfschützen und bewaffnete
» Bauern sowohl als die bürgerlichen Jäger einstündlich mit der Infan-
» terie, aus ihren Werken, die Patrouillen um die Festung herum, wes-
» halben ihnen das Feldgeschrey von den nächst gelegenen Posten zu
» geben ist, u. s. w. »

Der Schluss dieses Befehls ist zu köstlich, um nicht wörtlich wiedergegeben zu werden, er lautet:

« Die beym entstehenden Allarm auf den Place d'armes rückenden
» zwei Offiziere mit 60 Pferden von der Kavallerie, sowie die bürger-
» lichen Jäger werden zu Patrouillen sowohl in der Ober- als in den
» Unterstädten verwendet und sind deshalb an den Herrn Stabsoffizier
» vom Tage angewiesen.

» *Von den 60 Pferden aber müssen acht, die gut deutsch sprechen, auf*
» *der Hauptwacht als Ordonanzen verbleiben, um nöthigen Falls verwendet*
» *zu werden!* »

6. September. — Ein Schreiben Latour's aus Bois-le-Brut vom 4. September meldet, dass dort eine Geldsendung von 100,000 fl. für die Kriegskasse der Festung Luxemburg angekommen sei und schleunigst dorthin befördert werden würde. (Zur Beurtheilung der Geldsumme, die in Luxemburg benöthigt war, führen wir eine Aufstellung im Anhange Nr. 12 an.)

Clerfayt theilt dem Gouverneur mit, dass Valenciennes den Franzosen übergeben worden und er jetzt in der Lage sei, zur Wiedereroberung von Trier mitwirken zu können; er habe bereits in diesem Sinne an den Herzog von Sachsen-Teschen geschrieben und ihm die Bestimmung des Tages und den Ort des Angriffes überlassen.

7. September. — Hauptmann Weigeld meldet aus Ettelbrück, dass 3,000 Franzosen gegen Arlon im Anmarsche seien.

Digitized by Google

8. September. — Eine französische Patrouille, bestehend aus 200 Mann Infanterie und Kavallerie, drang bis auf den Galgenberg bei Altzingen vor, wurde aber durch die Kaiserlichen bis hinter Frisingen zurückgetrieben.

Aus dem französischen Lager bei Bous, unweit Remich, sind ungefähr 1,000 Mann nach Püttlingen vorgerückt, um die dort kampirenden Truppen, welche nach Longwy marschirt sind, zu ersetzen.

Ein Lager von 2,500 Franzosen befindet sich zwischen Aubange und Messancy auf der Strasse von Longwy nach Arlon.

Eine 3—4,000 Mann starke französische Kolonne rückte des Morgens früh gegen Arlon vor und liess durch ihre Vorhut den Hirschberg mit einigen Geschützen besetzen; sie zog sich aber gegen Abend unverrichteter Dinge zurück. Es ist unerklärlich, warum diese Kolonne sich nicht in Arlon festsetzte, da sie dies doch ungehindert thun konnte.

Behufs besserer und sicherer Bedienung der Geschütze wurde dem Artilleriekommando der Festung befohlen, auf gewissen Punkten Schiffslafetten aufzustellen, die aber erst hergestellt werden sollten.

Unter Nr. 15, 16 und 17 des Anhanges bringen wir die Dispositionen über den projektirten Angriff auf Trier.

9. September. — Oberstlieutenant Graf Kollowitsch meldet aus Aachen, dass er Befehl erhalten habe, seine Kavallerie zusammenzuziehen; er bitte daher, ihm den Rittmeister Mesko mit seinen 6 Zügen, welche die erste Proviantkolonne escortirt hatten, zurückzuschicken. Dieser Bitte konnte nicht entsprochen werden, weil die betreffenden 6 Züge in der Gegend von Keispelt und Reckingen mit 2 Kompagnien Infanterie postirt waren, um das Merscherthal nach der Seite von Arlon zu decken, und wurde dies dem Oberstlieutenant mitgetheilt.

Da der Magistrat über die am 31. Juli von ihm verlangten Angaben, den Zustand der Löschgeräthschaften, die Verlegung des Waisenhauses und des Bürgerhospitals, die Anschaffung von Wasserkübeln durch die Bürger und endlich das Verzeichniss der Bürgerschaft betreffend, bis jetzt noch nicht geantwortet hatte, so wurde er neuerdings ersucht, diese Angaben unverzüglich einzureichen.[1])

---

1) Aus diesem und verschiedenen ähnlichen Schreiben geht hervor, wie schonend Feldmarschall Bender war; ob aber unter den obwaltenden Umständen ein energisches Auftreten nicht geboten gewesen wäre, ist eine andere Frage.

Digitized by Google

10. September. — Rittmeister Mesko meldet, dass er, dem erhaltenen Befehle gemäss, die Ortschaften Reckingen, Hollenfelz, Keispelt, Greisch, Buschdorf, Schwebach, Kapweiler und Everlingen besetzt habe und die ganze Gegend in der Richtung nach Arlon abpatrouilliren lasse.

Clerfayt theilt Bender mit, dass der Hofkriegsrath befohlen habe, auch die Bürgerschaft von Luxemburg müsse sich auf 8 Monate verproviantiren.

Dem Domänen-Einnehmer Leonardy liess der Gouverneur befehlen, im Grünenwald Holz fällen zu lassen, damit die Artillerie daraus die erforderlichen Kohlen erzeugen könne.[1])

Durch Kundschafter erfuhr man, dass alle zwischen Diedenhofen und Longwy postirten kleineren französischen Detaschemente bei letzterem Platze konzentrirt worden seien und sich mit der Garnison dieser Festung vereinigt hätten, um in einer Stärke von 4—6000 Mann unter General Debrun sich dem linken Flügel der Moselarmee anzuschliessen.

11. September. — Rittmeister Mesko meldete, dass er zwei Patrouillen nach Arlon geschickt habe, durch welche er erfahren, dass die Franzosen in einer Stärke von 4000 Mann bei Messancy ständen und täglich Patrouillen gegen, aber nicht bis nach Arlon streifen liessen.

Clerfayt theilt mit, dass die Vorbereitungen zum Angriffe auf Trier einige Wochen erfordern; der Herzog von Sachsen-Teschen verlange, dass das Nauendorff'sche Korps nach der Wiedereroberung von Trier zwischen Saar und Mosel verbleibe. Er befürchtet, dass die Verstärkung der französischen Truppen in der Gegend von Arlon die luxemburger Garnison daran verhindern werde, bei dem Angriffe auf Trier mitzuwirken.

Seinerseits schrieb Bender an Clerfayt, dass, wenn der Angriff auf Trier nicht stattfände und die Truppen zwischen Luxemburg und Lüttich zur Hauptarmee herangezogen würden, die Festung Luxemburg in Gefahr

1) Wir wollen nicht bei jeder Gelegenheit darauf hinweisen, wie wenig Vorsorge in der Festung getroffen worden war, um sogar das Nöthigste zu beschaffen. Was früher mit Leichtigkeit hätte geschehen können, wurde im letzten Augenblicke mit grosser Gefahr ausgeführt, wenn es überhaupt noch ausführbar war. So hatte man es auch in dem nachherigen « *Wälderdepartement* » versäumt, den nöthigen Holzvorrath in die Festung zu schaffen, wodurch die Besatzung während des strengen Winters viel zu leiden hatte!

Digitized by Google

kommen würde, auch die Verbindung durch das Merscherthal zu verlieren, besonders wenn die Franzosen von Longwy her über Arlon in einer Stärke von 5—6000 Mann vorrücken sollten. Gleichzeitig wurde Clerfayt die Aufstellung der Truppen um Luxemburg mitgetheilt, welche dieselben nach Eingang der letzten Proviantkolonne einnehmen sollten, und bemerkt, dass die achtmonatliche Verproviantirung der Bürgerschaft schwierig sei, da die Verbindung mit Trier nicht mehr bestehe, die Franzosen den grössten Theil des Landes besetzt hielten, und die Bürger sehr wenig baares Geld besässen, in welchem Falle sich übrigens auch die Garnison befinde, da in der Kriegskasse nur noch 37,328 fl. 48 in Baar und 586,283 fl. 42 in Anweisungen und sonstigen Papieren vorhanden seien.

An diesem Tage langte die fünfte und letzte Proviantkolonne an und brachte zugleich einen Betrag von 100 fl. in Baar mit. — (Sage und schreibe hundert Gulden!!!)

Durch Ueberläufer erfuhr man, dass unter General Vincent an der Trierer Strasse ungefähr 5000 Franzosen ständen.

12. September. — In der Frühe griffen die Franzosen in bedeutender Stärke die kaiserlichen Vorposten von Kochelscheuer [1]) bis Itzig an; diese zogen sich in guter Ordnung zurück und wurden verfolgt, bis Unterstützung aus der Festung eintraf. Da wechselten die Rollen und die Franzosen wurden nun zurückgeworfen und verfolgt. Eine Division Klebeck ging dabei etwas zu hitzig vor und kam bis auf die Ebene von Contern; dort fiel sie in einen Hinterhalt und wurde von der französischen Kavallerie umzingelt, wobei der Unterlieutenant Szainock und 18 Mann niedergehauen, 12 Mann schwer verwundet und Oberlieutenant Heinrich nebst 100 Mann, meist verwundet, gefangen genommen wurden. Zwei Dragoner und 8 Pferde blieben ebenfalls auf dem Platz. Bei Ankunft des Soutiens zogen sich die Franzosen zurück.

Der Magistrat meldet, dass aus einem wegen Führens verdächtiger Reden abgehaltenen Zeugenverhör hervorgehe, dass die genannten Mathieu, ein unlängst aus dem Regiment « Würtemberg » getretener Fourier, Lequereux, Massart, Biron, Deux, Lemoine, Cousez und Carcher alle meistens geborene Franzosen und der französischen Revolution

1) « La Cledechere. »

Digitized by Google

geneigt und zugethan seien; er schlägt daher vor, dieselben aus der Stadt zu weisen.

13. September. — Um das Gelände im Umkreise der Festung so lange als möglich behaupten zu können, wurden den Truppen andere Stellungen angewiesen und zwar: 2 Bataillone Bender nebst 2 Zügen Husaren besetzen das Merscherthal von Walferdingen bis Heisdorf; 2 Bataillone Mittrowsky, 1 Würzburg und 6 Züge Husaren bleiben unter Kommando des Generals von Sebottendorf in dem Lager vor dem Fetschenhof und bei Hamm stehen; 1 Bataillon Klebeck mit 2 Zügen Dragonern bezieht ein Lager zwischen Merl und Strassen, so dass der linke Flügel an ersterem Dorfe steht; diese Truppen wurden dem diensthuenden Brigadier, Obersten von Beust, unterstellt.

Die Vorpostenkette lief also von Lorenzweiler durch den Grünenwald über die Trierer Strasse nach Sandweiler, Itzig, Altzingen, Fentingen, Kockelscheuer, Bartringen, Strassen und durch den Baumbusch wieder in das Merscherthal.

Behufs Verbindung des rechten Flügels (General von Sebottendorf bei Hamm) mit dem linken (Oberst von Beust bei Hesperingen) wurde oberhalb Bonnevoie eine Brücke über die Alzette geschlagen.

Die als Eskorte mit den Proviantkolonnen eingetroffenen 6 Züge Husaren und 6 Züge Kürassiere wurden an diesem Tage zur Armee zurückgeschickt.

Der Herzog von Sachsen-Teschen sandte durch seinen Adjutanten, Major O'Bern, die Dispositionen zu dem beabsichtigten Angriffe auf Trier. (Siehe Anhang Nr. 16.) Dieser so gut ausgedachte Plan, der auf alle Fälle und in jeder Beziehung hätte glücken müssen, kam leider um einige Monate zu spät, indem er in einem Augenblicke ausgeführt werden sollte, wo die Franzosen bereits den linken Flügel der Clerfayt'schen Armee an der Ourte über den Haufen geworfen und diese dadurch zum Rückzuge genöthigt hatten. Warum mit der Ausführung dieses Planes, der allen Umständen und Möglichkeiten Rechnung trug, so lange gezögert wurde und warum man ihn trotz der an der Ourte eingetretenen misslichen Verhältnisse nicht dennoch ausführte, was, da dieser Angriff eine Diversion hervorgebracht hätte, immerhin noch möglich war, können wir nicht beurtheilen; wir werden uns darauf beschränken, den Angriffsplan im Anhang Nr. 16 wiederzugeben.

Digitized by Google

Von den über Marville und Longwy vorrückenden Franzosen waren am 13. bereits 7000 Mann in Arlon eingetroffen.

15. September. — Ein zweites Schreiben Clerfayts vom 13. d. M. theilt die projektirte Marschtabelle für die bei der Wiedereroberung Triers mitwirkenden Truppenabtheilungen mit.

Um so viel als möglich über die Stellung der Franzosen bei Aubange zu erfahren, unternahm Oberst von Beust mit 2 Bataillonen und 6 Zügen eine Recognoscirung in dieser Richtung; er brachte aber nur heraus, dass das Lager der Franzosen sich zwischen Aubange und Aix-sur-Cloix befinde.

16. September. — Die Franzosen rückten, ungefähr 1400 Mann stark, aus ihrem Lager bei Aubange bis auf die Höhe von Dippach vor; sie zogen sich aber gleich wieder zurück und wurden durch die kaiserlichen Dragoner, welche ihre Bewegungen beobachten sollten, verfolgt. Bei dieser Gelegenheit wurde ein Dragoner erschossen.

18. September. — Siehe Anhang Nr. 18, Brief Moreaux an den Wohlfahrtsausschuss.

20. September. — Die bei Roodt stehenden Franzosen machten eine Fouragirung bis Altlinster, ohne dass dies von den Oesterreichern bemerkt worden war. Den Einwohnern der Festung wurde befohlen, sich bis zu Ende April des folgenden Jahres mit Mundvorrath zu versehen.

Da man weder von der Armee noch von den kleinen Korps Nachrichten in Luxemburg erhielt, so wurde der Dragoner-Oberlieutenant Derschenitz mit 30 Reitern nach Ettelbrück geschickt, um von da aus bis in die Gegend von Hosingen patrouilliren und Nachrichten einziehen zu lassen.

21. September. — Derschenitz meldete, dass seine Patrouillen nichts vom Feinde entdeckt hätten, dass derselbe aber am 18. die österreichische Postenkette bei Sprimont gesprengt habe, und daher die Hauptarmee nebst den detaschirten Korps sich gegen den Rhein zurückgezogen haben solle.

Dem Grafen O'Donell wurde gemeldet, dass die letzte Proviantkolonne mit den beigefügten fl. 100 angekommen sei; das noch Fehlende werde man zu ersetzen trachten, nur bitte man dringend um Zusendung von baarem Gelde.

Digitized by Google

An Clerfayt wurde berichtet, dass man erfahren habe, Nauendorff werde wegen der Ereignisse an der Ourte nicht bei der Wiedereroberung von Trier mitwirken können und man vermuthe also, diese Expedition werde nicht stattfinden; man werde also von Luxemburg aus nichts unternehmen, wenn nicht bis zum 22. von Melas oder Oberst Fleischer die bestimmte Nachricht eingetroffen sei, dass die Expedition auch ohne Nauendorff stattfinden werde.

23. September. — Die Franzosen machten aus dem Lager bei Aubange eine Recognoscirung mit 1000 Mann Infanterie und 80 Reitern; sie gingen bis Dippach vor, zogen sich aber nach einigen Stunden wieder zurück.

Oberlieutenant Derschenitz meldet aus Ettelbrück, er habe erfahren, dass die verbündeten Armeen bei Aachen ständen und dass die Franzosen bereits im Besitz des ganzen Lütticher Landes seien.

25. September. — Derschenitz theilt mit, dass am 24. 400 Franzosen in Echternach angekommen und am folgenden Morgen wieder nach Trier abgezogen seien, nachdem sie aus dieser Stadt 18 Geiseln, als Sicherheit für die auferlegte Kriegscontribution, mitgenommen hätten.

Aus Heisdorf meldet Major Altstetten (Bender), dass von Roodt aus 4—5000 Franzosen über Olingen und Rodenburg bis Gondringen vorgerückt seien und das Merscherthal betreten hätten.

An diesem Tage wurden den Truppen der Besatzung Instructionen für den Fall eines Alarmes ertheilt: in welcher Weise die in der Festung stehenden Mannschaften die Werke besetzen, die auswärtigen in dieselbe einrücken sollten.

26. September. — Nach einer aus Befort eingegangenen Meldung haben die Franzosen am 25. Echternach und Umgegend besetzt. — Mehrere französische Kolonnen marschirten über Dippach, Bettemburg, Peppingen und Schrassig auf Grevenmacher und Echternach.

Andere französische Truppen sind wieder auf der Anhöhe bei Dippach erschienen und haben ihre Vorposten nach der Festung zu aufgestellt. — Starke französische Abtheilungen sind quer über die Trierer Strasse nach dem Merscherthale vorgerückt und haben bei Lorenzweiler Posto gefasst; darum wurde befohlen, dass die ausserhalb der Festung stehenden kaiserlichen Truppen näher herangezogen werden sollten.

Digitized by Google

27. September. — Aus den Bewegungen der französischen Kolonnen ist deutlich zu ersehen, dass sie ihren Marsch auf Ettelbrück richten und sie die Absicht haben, entweder über Coblenz den linken Flügel der verbündeten Armeen zu umgehen, oder gegen denselben direkt vorzugehen. — Die französischen Truppen, welche am vorigen Tage bei Lorenzweiler Stellung genommen hatten, rückten heute über Fischbach nach Ettelbrück, sie wurden aber gleich durch andere Abtheilungen ersetzt, die ebenfalls bei Lorenzweiler stehen blieben.

28. September. — Noch immer defiliren französische Kolonnen hinter dem Grünewald in der Richtung auf Ettelbrück; eine kaiserliche Husaren-Patrouille stiess bei Mersch auf die Arrière-Garde derselben und wurde ihr bei dieser Gelegenheit ein Pferd verwundet.

29. September. — Das französische Korps bei Dippach marschirt ebenfalls auf Ettelbrück; es ist dies die letzte der in der genannten Richtung vorrückenden Kolonnen.

Um die Festung blieb nur ein Korps von ungefähr 7000 Mann zurück, das, behufs Deckung der Mosel, sich von Roodt über Mutfort bis Mondorf ausdehnte.

Der Gouverneur konnte nicht in Erfahrung bringen, welches die Stärke der in und um Trier stehenden französischen Truppen sei, es ist jedoch anzunehmen, dass dieselbe nicht sehr bedeutend war.

Zu bewundern sind die gewaltigen Märsche, welche die Franzosen mit Sack und Pack, mit Kanonen und Munitionswagen, in unwegsamem, schwierigstem Terrain und bei schlimmsten Witterungsverhältnissen unternehmen. Gewiss wäre es unter solchen Umständen österreichischer Seits ein Leichtes gewesen, diese Märsche zu beunruhigen, aber einerseits liess Feldmarschall Bender sich allem Anscheine nach durch die fortwährenden Hin- und Hermärsche der Franzosen über ihre Truppenstärke täuschen, andererseits scheint entweder aus Sparsamkeitsrücksichten, oder andern uns unbekannten Gründen, sein Kundschafterdienst nicht so organisirt gewesen zu sein, wie er es bei der grossen Anhänglichkeit der Landesbewohner für die bestehenden Verhältnisse hätte sein können.

So war die Festung Luxemburg vollständig von den verbündeten Armeen abgeschnitten und obwohl sie noch nicht gänzlich cernirt war, kann man doch diesen Augenblick als den wirklichen Anfang der

Digitized by Google

Blockade bezeichnen, denn Luxemburg erhielt von den verbündeten Armeen keine Nachrichten mehr und war seinem eigenen Schicksale gänzlich überlassen.

Um wenigstens Einiges über die gegen den Rhein zurückgehende verbündete Armee zu erfahren, schickte Bender zwei vertraute Bürger (die Namen derselben sind nirgends angegeben) an Clerfayt, um diesem die Lage der Festung zu schildern und um Aufschluss darüber zu erbitten, ob und wann dieselbe auf Unterstützung und Entsatz rechnen könne.[1])

1. October. — Die Stände waren im Eintreiben des versprochenen Schlachtviehes und Getreides so lau, dass bis zu diesem Tage nur wenig oder gar nichts eingeliefert worden war und da man keine Zeit zu verlieren hatte, so wurde gemäss Befehl vom 30. September in der umliegenden, von den Franzosen noch nicht besetzten Gegend, eine Zwangsfouragirung vorgenommen. Leider wurde diese Massregel auch zu spät ergriffen, denn der grösste Theil der Provinz war vom Feinde besetzt und es konnte nur so wenig aufgebracht werden, dass die Festung eigentlich nur auf sechs Monate Vorrath hatte. Man beging den Fehler sich auf die Landstände zu verlassen, ohne zu bedenken, dass, bei der damaligen politischen Konstellation, diese sich alle Mühe geben würden, Erpressungen von sich abzulehnen. Hätte man gleich von allem Anfange an, wie es übrigens die Kriegsvorschriften bedingen, alle die verschiedenen Civiljuridictionen in der einzigen Hand des militärischen Chefs vereinigt, der die Lieferungen ausgeschrieben, hätte bevor sich der Feind der vorhandenen Vorräthe bemächtigen konnte, so würde Luxemburg nicht allein auf acht Monate, sondern auf viel längere Zeit hinaus verproviantirt worden sein; allein man wollte nichts übereilen und menschlich sein und dadurch erzielte man, dass der Landmann zwar von den eigenen Behörden geschont, aber vom Feinde desto ärger ausgeplündert und die rechtzeitige Verproviantirung Luxemburgs vernachlässigt wurde.

Major Altstetten meldete aus Bereldingen, dass die letzte französische Kolonne, welche am 28. des vorigen Monats über Gondringen, Fischbach und Mersch gegen Ettelbrück marschirte, 7—8000 Mann stark

---

1) Siehe Anhang Nr. 19 und Nr. 20, die offiziellen Preise der Lebensmittel am 30. September in Luxemburg, die damals gewiss schon sehr hoch waren.

Digitized by Google

gewesen sei und sich grösstentheils über Vianden rechts in das Gebirge (Eifel) gezogen habe. Jene, die über Longwy gekommen, habe am 29. bei Kehlen, Ansemburg und Dondelingen gestanden und die Richtung auf Erpeldingen und Niedermerscheid eingeschlagen.

3. October. — Dreihundert französische Infanteristen und 27 Husaren rückten von Mondorf bis Hasselt vor, wurden aber durch einen Zug kaiserlicher Dragoner angegriffen und bis Filsdorf zurückgeworfen.

Nachdem Major Altstetten gemeldet hatte, dass zwischen Christnach und Breitweiler, in der Gegend von Mersch, Ettelbrück und Echternach über 100 französische Bagagewagen stecken geblieben seien, wurde demselben aufgetragen, mit 2 Kompagnien Infanterie und 60 Reitern den Versuch zu machen, diese Wagen wegzunehmen; als er aber in Mersch eintraf, erfuhr er, dass dieselben weggeführt worden seien, weshalb er wieder mit seinen Truppen nach Bereldingen zurückmarschirte.

Die luxemburgischen Landstände reichten dem Gouverneur eine Beschwerdeschrift über die vorgenommene Zwangsfouragirung ein; sie suchten besonders den Vorwurf der Lauheit zu entkräften und versprachen, mit aller Anstrengung an der Vermehrung des Vorraths der Festung schaffen zu wollen.

Die Antwort des Gouverneurs warf ihnen Gleichgiltigkeit vor und drückte die Erwartung aus, dass sie in Zukunft etwas eifriger sein würden.

5. October. — Vom Fetschenhofe aus abgeschickte Patrouillen meldeten, dass das französische Lager an der Trierer Strasse Verstärkung erhalten habe.

10. October. — Zu Heisdorf erfuhr Major Altstetten, dass die Franzosen vollständig aus Vianden abgezogen seien, dass aber noch ein Kommissar (im Volksmunde «Gripp» Kommissar) mit 9 Gendarmen zurückgeblieben sei und die Landleute durch starke Erpressungen quäle. Deshalb schickte er den Lieutenant Weiterschutz mit einer angemessenen Anzahl Husaren dahin ab, um die Bande aufzuheben; es konnten aber nur zwei Gendarmen gefangen genommen werden, der Kommissar und die übrigen entkamen.

11. October. — Ungefähr 1600 Franzosen rückten des Morgens früh längs der Remicher Strasse bis gegen Sandweiler vor, vermuthlich um die österreichische Position an der Trierer Strasse zu recognosciren; sie wurden aber durch die kaiserlichen Vorposten wieder zurückgetrieben.

Digitized by Google

14. October. — Nachdem die Landstände die versprochenen Lieferungen an Proviant auf die umliegenden, noch nicht von den Franzosen besetzten Ortschaften vertheilt hatten, gingen behufs Eintreibung derselben zu diesem Zwecke ernannte Kommissare nach den betreffenden Dörfern ab. Nach einigen Tagen wurde wirklich auch etwas Vieh und Heu eingeliefert.

Da man in Luxemburg erfahren hatte, dass französische Kommissare Wein und Lebensmittel in Echternach eingetrieben, wurde Major Altstetten mit einem Bataillon und einigen Husaren dorthin geschickt, um diese Vorräthe aufzuheben. Bei seiner Ankunft fand er aber dort nur noch vier französische Verpflegungsbeamte, die er gefangen mit fort führte; unterwegs gelang es einem derselben zu entfliehen.

15. October. — Die beiden am 23. September zur Hauptarmee abgeschickten Vertrauensmänner kamen mit der Nachricht zurück, dass sie dieselbe bei Cöln angetroffen hätten, als sie im Begriffe gestanden, über den Rhein zu gehen. Auf Befehl Clerfayt's hätten sie den Strom ebenfalls überschritten und hätten am 7. von ihm ein aus Merem datirtes Billet empfangen, worin stand, dass die Umstände zwar die Armee gezwungen hätten, über den Rhein zurückzugehen, dass man aber gewiss zur richtigen Zeit der Festung zu Hülfe kommen werde.

17. October. — Man hatte in Luxemburg erfahren, dass in Bastnach ein französischer General (Besnard) und ein Kommissar mit 25 Reitern weilten, um Abgaben in dieser Gegend einzutreiben; deshalb wurde beschlossen, dieselben wo möglich aufzuheben und zu diesem Zwecke Oberlieutenant Schwandner mit 30 Dragonern, einem Feldwebel, 2 Korporälen und 24 ausgesuchten Infanteristen (Bender) über Ettelbrück und Esch an der Sauer abgeschickt, so dass sie am 19. mit Tagesanbruch in Bastnach eintreffen konnten; zu ihrer Unterstützung wurde eine Division Bender bis Esch an der Sauer vorgeschoben.

19. October. — Den Landständen wurde eröffnet, dass in Anbetracht, dass verschiedene Distrikte der Provinz von den Franzosen besetzt seien, aber doch die Beschaffung der zur Verpflegung und Besoldung der Garnison erforderlichen Summen von grosser Wichtigkeit sei, sie alle Mittel anwenden müssten, um die rückständigen Subsidien, freiwillige Gaben (« dons gratuits ») und Steuern einzutreiben. Der Gouverneur überlasse ihnen die Wahl der zu treffenden Massregeln.

Digitized by Google

20. October. — Zwei Vertrauensmänner überbrachten ein ebenfalls aus Merem datirtes Schreiben Clerfayt's vom 10. d. Mts., worin von verschiedenen verdächtigen Persönlichkeiten die Rede war und die wiederholte Versicherung stand, dass obgleich er den Rhein habe überschreiten müssen, er doch Alles Mögliche thun werde, um der Festung rechtzeitig zu Hülfe zu kommen, besonders da er versichert sei, dass auch ihrerseits nichts unterlassen werde, um sich so lange als möglich zu halten.

21. October. — Der nach Bastnach abgeschickte Oberlieutenant Schwandner kehrte an diesem Tage zurück. Er hatte den erhaltenen Befehlen gemäss die genannte Ortschaft überfallen; die Franzosen waren unter Zurücklassung ihrer Pferde und Bagagen in aller Eile geflohen, trotzdem waren 6 Mann niedergehauen und 4 gefangen worden; 23 Pferde wurden eingebracht. Die Flucht war eine so übereilte, dass der General sogar seine Brieftasche, die aber nur unbedeutende Papiere enthielt, in seinem Quartiere zurückgelassen hatte. Er selbst wäre aller Wahrscheinlichkeit nach ebenfalls gefangen genommen worden, wenn er nicht die betreffende Nacht in einem anderen Hause, aus dem er im Hemde entfloh, zugebracht hätte.

Der Festungscommandant schrieb an den in Trier stehenden französischen General Moreaux, dass sich in Luxemburg 3 Kommissare, ein Rechnungsführer und ein Regiments-Chirurg als Kriegsgefangene befänden, die aber von den Oesterreichern nicht als solche betrachtet würden, weil sie nicht mit den Waffen dienten. (Diese Anschauung bestand also schon vor der Genfer Convention!) Die französische Armee habe zwar nicht immer bewiesen, dass sie diese Ansicht theile, im gegebenen Falle wolle er aber die Gesinnung Moreaux kennen lernen und ihm die 5 Individuen zurückschicken, wenn er sich verpflichte, eventuell ein Gleiches zu thun. — Gleichzeitig bot er ihm die Uebersendung der in Luxemburg befindlichen wirklichen Kriegsgefangenen an, jedoch unter der Bedingung, dass diese bis zu ihrer vollkommenen Auswechselung nicht gegen Oesterreich kämpfen dürften. Schliesslich beschwerte sich Feldmarschall-Lieutenant von Schrœder über die Art und Weise, wie die kaiserlichen Kriegsgefangenen, besonders die Offiziere, in Frankreich behandelt würden, welch' letztere, ohne Unterschied des Ranges, sowie die Gemeinen, täglich nicht mehr als 10 Sous in Papier und eine Ration Brod erhielten

Digitized by Google

und er drohte, dass, wenn dies nicht abgeändert würde, er es dem Hofe melden werde, damit die in Ungarn befindlichen französischen Kriegsgefangenen auf dieselbe Art gehalten würden.

23. October. — Da man die Mittheilung erhalten hatte, dass im Schlosse zu Wiltz noch viel Hafer und Heu vorhanden sei, so wurde Major Altstetten mit einem der Wichtigkeit dieser Mission entsprechenden und aus Infanterie und Kavallerie bestehenden Detaschemente dahin abgesandt, um diese Vorräthe einzubringen. Er meldete, dass er dort 60 Säcke, theils Hafer, theils Korn gefunden, welche er nebst 60 Fuhren Heu und den besten Möbeln des Schlosses nach der Festung geschickt habe; die Möbel wurden hier dem Bevollmächtigten des Grafen von Wiltz übergeben.

Die königlichen Rentmeister zu Arlon, Virton, Chiny und Luxemburg selbst wurden angewiesen, die aus dem Verkauf der herrschaftlichen Getreide und Gehölze erlösten Gelder und das nicht verkaufte Getreide in möglichster Eile nach Luxemburg zu schicken, resp. an die Garnisonsverwaltung einzuliefern.

Der Gouverneur hatte in Erfahrung gebracht, dass die Provinz den Gemeinden Abgaben in Geld auferlegt habe und dass manche davon beabsichtigten, die erforderlichen Summen bei Bürgern aus Luxemburg aufzunehmen; es wurde deshalb dem Magistrat anbefohlen, den Einwohnern auf das strengste zu verbieten, den Gemeinden Geld zu verabfolgen. — Der souveräne Rath wurde aufgefordert, die in der Stadt vorhandenen Baarschaften gegen Obligationen zu 4½ Prozent jährlich in die Kriegskasse einzuliefern.

26. October. — Befehl an Moreaux, Luxemburg sofort zu belagern. (Siehe Anhang Nr. 21.)

Zur Beschaffung der zum Solde der Garnison nöthigen Summen wurde befohlen, dass die Provinzialkasse alle vorhandenen und noch eingehenden Gelder an die Kriegskasse abliefern solle. Der Magistrat wurde auf's Neue aufgefordert, alle in Luxemburg befindlichen Bedienten und sonstige Individuen französischer Herkunft aus der Festung zu schaffen.

27. October. — Die Franzosen waren seit einigen Tagen immer nach Abzug der österreichischen Patrouillen in das Dorf Senningen gekommen und hatten die Einwohner gebrandschatzt; um diesen Streif-

Digitized by Google

zügen in der Nähe der Vorposten Einhalt zu thun, befahl Rittmeister Fulda dem Lieutenant Lusinsky sich mit 24 Husaren, 1 Korporal und 13 Infanteristen (Mittrowsky) im Walde bei Senningen in Hinterhalt zu legen. Nachdem gegen 60 Franzosen in das Dorf gedrungen waren, brachen die Kaiserlichen hervor, hieben 15 Mann nieder und machten 8 Gefangene. Auf österreichischer Seite wurden 1 Husar und 1 Infanterist leicht verwundet.

Eine über Sandweiler nach Contern ausgeschickte Patrouille stiess auf eine feindliche, zersprengte dieselbe und brachte einen französischen Reiter sammt seinem Pferde gefangen ein.

Die luxemburgischen Landstände meldeten, dass sie in Gemässheit des am 23. v. M. an sie gerichteten Schreibens ein aussergewöhnliches Subsid im Betrage von 92,000 fl. bewilligt hätten, dass sie aber gleichzeitig um die Erlaubniss bäten, zur Bestreitung ihrer mannigfachen Ausgaben ein Extraordinarium von 66,000 fl. in der Provinz erheben zu dürfen, was ihnen auch sofort bewilligt wurde. — Dem Steuereinnehmer Flament zu St-Vith wurde der Befehl ertheilt, alle in seine Kasse eingegangenen Gelder durch die in jener Gegend stehenden Militär-Detaschements in die Kasse von Luxemburg einliefern zu lassen.

28. October. — Um die rückständigen Subsidiengelder der Provinz einzutreiben, wurden fünf Amtsdiener des souveränen Rathes unter militärischer Escorte nach Vianden, St-Vith, Bastnach, Neufchâteau und Virton abgeschickt, zu ihrem Schutze 1 Bataillon Huss, 1 Bataillon Bender und eine Schwadron Dragoner nach Arlon gesandt und eine Schwadron Husaren nach Ettelbrück vorgeschoben, von welcher jedem Amtsdiener alsdann ein Offizier und 30 Reiter bis zu seinem Bestimmungsorte mitgegeben wurden.

An diesem Tage ging die Nachricht ein, dass die von Clerfayt abgesandten beiden Vertrauensmänner, die am 22. wieder zurückgekommen waren, glücklich durch die französischen Posten gekommen seien.

Man hatte erfahren, dass zu Pin bei Florenville ein französisches Heumagazin errichtet worden sei und es wurde daher dem in Arlon detaschirten Major Paar (Huss) der Befehl ertheilt, dieses Magazin aufheben zu lassen. Der Befehl wurde glücklich und ohne Verlust ausgeführt, jedoch entsprach das eingebrachte Heuquantum den Erwartungen nicht.

Digitized by Google

29. October. — Auf die Nachricht, dass die Franzosen Abgaben zu St-Hubert eintrieben und dort bereits 4—5000 Louis d'or angesammelt hätten, die durch höchstens 40 Mann bewacht würden, erhielt Oberstlieutenant La Motte den Auftrag, bis dahin vorzurücken. Bei seinem Eintreffen waren die Franzosen bereits seit mehreren Tagen abgezogen und hatten das Geld nach Lüttich gebracht; nur zwei Ochsen und 14 Wagen Korn und Hafer wurden noch vorgefunden und nach Luxemburg transportirt.

Major Altstetten berichtete aus Heisdorf, dass die Franzosen in Echternach Contributionen eintrieben und den Dörfern Haller und Waldbillig die Abgaben, die sie nach Luxemburg bringen sollten, abverlangt hätten; genanntem Major wurde aufgetragen, diese Abgaben durch ein Detaschement abholen zu lassen, selbst aber in forcirtem Marsche nach Echternach zu rücken und die von den Franzosen gesammelten Contributionen aufzuheben. Der erstere Befehl wurde richtig ausgeführt, die Ausführung des zweiten schlug fehl, weil die Franzosen bereits Alles nach Trier geschafft hatten.

Durch derartige Unternehmungen hoffte Feldmarschall Bender die Verproviantirung Luxemburgs noch über den festgesetzten Termin (Ende April 1795) auszudehnen. So lange er freie Hand behielt, liess er denn auch so weit als thunlich starke Truppenabtheilungen in der Provinz herumstreifen, theils um den Ausschreitungen der Franzosen Einhalt zu thun, theils auch um Geld und Lebensmittel aufzusuchen.

31. October. — Von Musson an der französischen Grenze wurden einige Kirchengelder abgeholt. — Dem Obersten Beust, Kommandanten des Lagers bei Merl, wurde befohlen, häufig starke Patrouillen nach der Gegend von Aubange vorgehen zu lassen, damit der französische Kommissar in Longwy nicht ungestraft in dieser Gegend Requisitionen vornehmen könne. — Da indess alle diese Mittel nicht hinreichten, um die Kriegskasse mit den zur Instandsetzung einer so bedeutenden Festung und zur Löhnung einer zahlreichen Garnison erforderlichen Geldern zu versehen, so wurde von Seiten des Gouverneurs und des souveränen Rathes eine neue, lange Verordnung erlassen, deren kurzer Sinn war: « Ihr Bürger und Bauern bringt Geld, viel Geld und noch mehr Geld, denn dieses ist der nervus rerum! » (Siehe Anhang Nr. 22.)

Wir geben diese langweilige Prosa nicht etwa wieder, um den

Digitized by Google

Leser zu unterhalten, denn das kann sie gewiss nicht und es kostet sogar wirkliche Ueberwindung, sie bis an's Ende zu lesen; aber sie ist höchst belehrend, weil sie zeigt, wie man damals zu Geld zu kommen wusste (der Aufruf erreichte seinen Zweck wenigstens «theilweise») und mit welcher Unverfrorenheit mit dem Privateigenthum umgegangen wurde.

Auch will es uns bedünken, dass man damals die erhabene Person des Staatsoberhauptes leichtfertiger Weise in ein mehr oder weniger ehrliches Wuchergeschäft mengte und dieselbe einem eventuellen Bankrott aussetzte.

1. November. — Das Regiment Mittrowsky meldet, dass der Fähnrich Steinberger sich am Abende des vorigen Tages aus dem Lager bei Fetschenhof entfernt habe und wahrscheinlich desertirt sei.

Der in Heisdorf mit einer Division Bender stehende Hauptmann Neumann berichtete, dass sich die Franzosen von Roodt aus gegen Blascheid bewegten. Darum wurden gleich aus dem Lager bei Fetschenhof zwei Divisionen Mittrowsky durch den Grünewald und zwei andere nebst Kavallerie nach Niederanven geschickt, um den Franzosen bei Blascheid den Rückzug abzuschneiden. — Genanntem Hauptmann wurde befohlen, den auf der Rückkehr von Echternach begriffenen Major Altstetten aufzufordern, seiner Seits auch auf Blascheid zu marschiren, damit auf diese Weise die Franzosen von allen Seiten angegriffen werden könnten. Da aber einige Stunden später die Meldung einlief, dass die Franzosen nur zur Eintreibung von Hornvieh von Alt- und Junglinster aus bis Blascheid vorgerückt und bereits wieder auf Roodt zurück marschirt seien, so zogen sämmtliche Truppen wieder in ihre Standquartiere ab.

3. November. — Da sich zu Bittburg mehrere französische Kommissare aufhielten, die von dort aus starke Gelderpressungen betrieben, so wurde dem noch immer in Ettelbrück stehenden Obersten Mayr befohlen, behufs Aufhebung derselben ein Detaschement Infanterie und Kavallerie dorthin zu entsenden. Der Oberst liess deshalb am Nachmittage dieses Tages den Oberlieutenant Morizot (Bender) mit 50 Mann Infanterie und den Unterlieutenant Weiterschütz mit 25 Husaren dahin abgehen; allein das Unternehmen fiel nicht nach Wunsch aus, die französischen Kommissare entflohen bis auf einen, der niedergemacht wurde. — Die kaiserlichen Husaren begingen nun im Schlosse zu Bittburg

Digitized by Google

solche Excesse, dass der Gouverneur das ganze Kommando mit Arrest belegte; da aber die dieserhalb angestellte Untersuchung in Folge der inzwischen eingetretenen Blockade nicht beendigt werden konnte, « so sollte der Husarenoffizier bis nach erfolgtem Entsatze beim Profoss bleiben, weil er nicht nur die Excesse nicht verhindert, sondern an denselben Theil genommen habe ».[1])

5. November. — In der Frühe rückten 4—500 Mann französischer Infanterie und Kavallerie über Oetringen bis Sandweiler vor; die kaiserlichen Soutiens eilten ihnen entgegen, waren aber wegen Mangel an Kavallerie nicht in der Lage, sie zurücktreiben zu können. Gegen 11 Uhr zogen die Franzosen sich von selbst gegen Remich zurück; da die Landleute versicherten, dass der Feind Verstärkung erhalten habe, so sah man dieses Vordringen als eine einfache Recognoscirung an.

Major Altstetten erhielt den Auftrag, von Wallendorf nach Echternach zu rücken und die von den Franzosen erpressten und gesammelten Weine und sonstigen Gegenstände, sowie auch das noch im dortigen Kloster Vorhandene nach Luxemburg zu bringen. Weil aber bei seinem letzten Unternehmen auf Echternach die Franzosen im Begriffe gewesen waren, ihn von Roodt aus abzuschneiden, so liess der Gouverneur auf Ansuchen des genannten Majors dem Obersten Mayr, der eben mit den zur Eintreibung der Subsidien abgesandten Amtsdienern und Truppen von Ettelbrück nach Mersch marschirte, befehlen, eine Division Infanterie nach Rollingen, eine zweite mit 1 Offizier und 40 Reitern nach Blascheid und 1 Offizier mit 20 Husaren nach Lintgen rücken zu lassen, um die Franzosen daran zu verhindern, von Roodt aus etwas gegen Echternach zu unternehmen.[2]) Mayr selbst blieb mit 3 Divisionen Infanterie, 2 Kanonen und dem Reste der Husaren in Mersch zurück.

8. November. — In der Festung war das Gerücht verbreitet, die Franzosen hätten den Major Altstetten in Echternach angegriffen und vollständig zersprengt und es herrschte seinetwegen um so grössere Besorgniss, als noch keine Meldung von ihm eingelaufen war. Aber im Laufe des Morgens traf von ihm die Nachricht ein, dass er bereits 17 Fuder Wein und 20 Säcke Korn verladen hatte, als die Franzosen ihn

1) Diesem Offizier wurde im Jahre 1796 zu Olmütz der Prozess gemacht.

2) Es ist im Tagebuche nicht angegeben, wie dies zu geschehen hatte; uns erscheinen diese Dispositionen höchst unklar.

Digitized by Google

nicht nur von Roodt aus, sondern auch von Trier her in der Stärke von 6—700 Mann und 2 Kanonen angegriffen und ihm den Rückzug über Echternacherbrücke leicht hätten abschneiden können, so dass er sich eiligst nach Vianden habe zurückziehen müssen, von wo aus er heute wieder in Mersch eintreffen werde. Trotzdem er heftig beschossen worden, hatte er doch keinerlei Verlust erlitten, nur musste er die gemachte Beute im Stiche lassen, weil die Bauern bei Ansicht des Feindes mit ihren Pferden entflohen waren.

9. November. — Eine 50 Mann starke französische Reiterpatrouille erschien in Arlon.

11. November. — Eine österreichische Patrouille traf den Feind in der Frühe bei Senningen und trieb ihn, nachdem sie Unterstützung erhalten hatte, mit Verlust zurück; österreichischer Seits wurden ein Infanterist und 2 Husaren verwundet.

Eine französische Kolonne kam nach Düdelingen, wo sie plünderte; am Abend zog sie sich in den Wald bei Tetingen zurück. — «Bei Peppingen stehen mehr Franzosen als jemals.»

Von diesem Datum an, wo die Festung schon in weitem Kreise eingeschlossen war, bezogen die freiwilligen Jäger täglich die folgenden Posten:

Am Blockhaus Neuthor	1 Hauptmann,	1	Korp.	8	Jäger.
Am Fort Olizy	1 Lieutenant,	1	»	8	»
» Thüngen		1	»	8	»
» Rumigny		1	»	8	»
» Neipperg		1	Serg.	8	»
» Rheinsheim		1	Korp.	8	»

Also im Ganzen 2 Offiziere und 54 Mann.

Bei allen Ausfällen marschirten die freiwilligen Jäger an der Spitze und sollen die Franzosen sich mehr vor ihren Büchsen als vor den Gewehren der Garnison gefürchtet haben, woraus zu schliessen wäre, dass sie denselben manchen Schaden zufügten.

Durch einen französischen Trompeter erhielt Feldmarschall Bender eine Antwort auf seinen am 21. v. M. an General Moreaux abgesandten Brief. Das Schreiben kam aus dem Hauptquartier Simmern und war datirt vom 20. Brumaire (9. November). Es enthielt weiter nichts als ein Dekret des National-Convents, welches bestimmte, dass vom 1. Frimaire (21. November) ab die in französischer Kriegsgefangenschaft

Digitized by Google

befindlichen österreichischen Offiziere ihr ganzes Friedensgehalt beziehen sollten; von der vorgeschlagenen Auswechselung der Kriegsgefangenen wurde darin keine Erwähnung gethan.

Aus dem Lager der Kaiserlichen bei Hesperingen wurde gemeldet, dass während der Nacht die Franzosen viel hin und her marschirt seien und dass man bei Düdelingen über hundert Wachtfeuer beobachtet habe.

13. November. — Die Franzosen rückten in der Frühe (200 Mann Infanterie und 40 Reiter) auf der Strasse bis Altzingen vor; eine Division Klebeck und zwei Züge Dragoner trieben sie aber bis gegen Frisingen zurück.

14. November. — Den Domänen-Einnehmern zu Baranzy, Musson und Genevaux, in der Gegend von Longwy, wurde befohlen, die herrschaftlichen Zehnten unverzüglich nach Luxemburg abzuliefern.

Es wurde ein französisches Lager von 600 Mann mit 2 Kanonen zwischen Düdelingen und Tetingen, nach dem Dorfe Kayl zu, bemerkt. — Auch fassten die Franzosen auf dem Galgenberg diesseits Frisingen Fuss und dehnten ihre Vorposten bis Weiler-la-Tour und Crauthem aus.

16. November. — Da die Witterung bereits begann sehr rauh zu werden, so dass es die Mannschaften wegen der Kälte und des beständigen Regens unter den Zelten nicht mehr aushalten konnten, es hingegen aber nothwendig erschien, Truppenabtheilungen ausserhalb der Festung zu belassen, um die vollständige Berennung derselben so lange als möglich hinauszuschieben und den französischen Streifzügen einigermassen einen Damm zu setzen, so wurde für einen Theil der Garnison ein der Terraingestaltung der Umgegend entsprechender Kantonnirungsplan entworfen. Nach demselben waren die zum Kantonniren bestimmten Truppen in vier Abtheilungen eingetheilt und zwar wie folgt:

1. Abtheilung. — Die beiden Strassen von Trier und Remich. — Da sich in dieser Gegend keine Dörfer befanden, in welchen Truppen einquartirt werden konnten, so wurde daselbst eine stärkere Feldwache von 2 Divisionen Infanterie in Erdhütten untergebracht und alle 5 Tage aus der Festung abgelöst. — Dazu kam eine Schwadron Husaren, welche in Hamm, auf dem Fetschenhof und in der Vorstadt Clausen stand. Die Vorpostenkette dieser Abtheilung dehnte sich vom Grünewald über Grevelscheuerhof, die Anhöhe von Sandweiler nach Luxemburg zu und durch den Wald bis gegen Contern aus.

Digitized by Google

2. Abtheilung. — Ein Bataillon Würzburg in Hesperingen, Altzingen, Fentingen und Itzig; eine Schwadron Dragoner in Hesperingen, Itzig, Gasperich und Cessingen; die Vorpostenkette lief von Contern und vor dem Walde zwischen Syren und Altzingen vorwärts Rœser bis Bövingen.

3. Abtheilung. — Ein Bataillon Huss besetzte Cessingen, Merl, Strassen, Rollingergrund; eine Schwadron Dragoner Strassen, Merl und Hollerich; die Vorpostenkette von Kockelscheuer über die Strassen nach Bettemburg, Longwy und Arlon bis Kopstal.

4. Abtheilung. — Zwei Bataillone Bender besetzten im Merscherthal die Ortschaften Eich, Weimerskirch, Dommeldingen, Beggen, Bereldingen, Walferdingen, Helmsingen, Steinsel, Heisdorf, Mühldorf, Boferdingen, Helmdingen und Lorenzweiler; eine Schwadron Husaren Lorenzweiler und Hunsdorf. Die Vorpostenkette stand von Kopstal über Mersch bis in den Grünewald, wo sie sich an jene der ersten Abtheilung anschloss.

Den vier Abtheilungskommandanten wurde eine schriftliche Instruction gegeben, wie sie sich bei jeder Eventualität zu verhalten und gegenseitig zu unterstützen hätten; um aber dem Ganzen einen zweckmässigen Zusammenhang zu geben, wurde bestimmt, dass die drei Brigadiere der Garnison die Kantonnirung abwechselnd kommandiren und alle Monate einander ablösen sollten. Der Kommandirende sollte sein Hauptquartier in Hollerich nehmen.

In der Festung blieb:

1	Bataillon	Bender,	1	Bataillon	Klebeck,
1	»	Huss,	1	»	Clerfayt,
2	»	Mittrowsky,	1	»	Würtemberg,
1	»	Würzburg,	1	»	Murray,

und die wenigen Mannschaften des Garnisons-Regiments.

Ein Brief aus Arlon brachte die Nachricht, dass seit 24 Stunden frische französische Truppen in Longwy eingetroffen seien und dass die Franzosen beabsichtigten, Luxemburg in den nächsten Tagen zu berennen.

Es wurde befohlen, dass:

1. der Oberst Freiherr von Sternenfels, als ältester Regimentskommandeur, die 3. Brigade übernehmen solle; [1])

---

1) Den ebenfalls in der Festung weilenden General-Lieutenant und Genie-Inspector de Querlonde findet man in keiner Dienstordre erwähnt.

Digitized by Google

2. täglich ein Bataillon mit Geschütz in Bereitschaft stehen solle, um, so oft es nothwendig würde, zur Unterstützung der Kantonnirungstruppen ausrücken zu können, welches Bataillon durch den Stabsoffizier du jour kommandirt werde; [1])

3. die drei niederländischen Bataillone, welche das Detaschement auf der Trierer Strasse zu stellen haben, die tägliche Brand-Reserve versehen, welche aus 2 Offizieren und 320 Mann bestehen soll.

Patrouillen meldeten, eine starke französische Abtheilung sei von Junglinster nach Eisenborn marschirt.

17. November. — Gegen Tagesanbruch zeigte sich eine französische Patrouille auf dem Galgenberg bei Altzingen und wurde von den Vorposten zurückgetrieben; aber gegen 10 Uhr fielen die Franzosen in einer Stärke von 500 Mann in drei Kolonnen die kaiserlichen Vorposten an und drängten dieselben zurück, bis Oberstlieutenant Polster mit Unterstützung herankam und seinerseits die Franzosen zum Fliehen brachte. — Die Oesterreicher hatten in diesem Treffen keinen Verlust.

18. November. — Wieder rückten die Franzosen 5—600 Mann stark und mit 2 Kanonen bis zum Galgenberg vor, sie wurden aber, wie am vorigen Tage, zurückgeworfen und bis zum Colla'shof verfolgt. Ein österreichischer Dragoner wurde leicht verwundet.

Nach Longwy zu bemerkte man ein neues französisches Lager von 400 Mann beim Filscherhof jenseits Steinbrücken.

Eine auf der Trierer Strasse in der Richtung nach Niederanven vorgehende Patrouille traf in der Frühe eine französische Abtheilung von 200 Infanteristen und 50 Reitern auf der Anhöhe zwischen Senningen und Hostert. Ein Offizier mit 40 Mann Infanterie und einem Zug Husaren wurde gegen dieselbe ausgesandt und trieb sie bis unter die Anhöhen von Niederanven zurück, wobei 2 Husaren und 3 Pferde verwundet wurden.

Die von Lorenzweiler nach Fischbach ausgeschickte Husaren-Frühpatrouille wurde durch die Franzosen zersprengt; 2 Reiter und 1 Pferd wurden von ihnen gefangen.

Ein am vorigen Tage durch Bauern eingebrachter französischer Soldat sagte aus, dass er zur Division Debrun gehöre, die von Coblenz

1) Wir finden diese Bestimmung unpraktisch; Truppen sollen wo möglich stets durch ihre eigenen, direkten Vorgesetzten kommandirt werden.

Digitized by Google

gekommen und 5—6000 Mann stark sei; man hatte übrigens schon seit mehreren Tagen in der Festung aus den Bewegungen der Franzosen zu merken geglaubt, dass sie Verstärkungen erhalten hätten.

Sobald die Franzosen durch die Eroberung der Festung Rheinfels (2 November) Herren des linken Mittelrheinufers geworden waren, trug der Wohlfahrts-Ausschuss dem Befehlshaber der Rheinarmee, General Michaud, die Eroberung von Mainz und dem General Moreaux diejenige von Luxemburg auf. Da die Regierung jedoch nicht in der Lage war, diesen Generälen die Mittel sowohl an Truppen als auch an Kriegsgeräthschaften, die zur regelmässigen Belagerung dieser Festungen erforderlich waren, zu beschaffen, so mussten beide sich auf die Blockirung derselben beschränken.

Die günstige Lage von Mainz vereitelte das jahrelange Bemühen der Franzosen, während Mangel und später Hungersnoth nach langem Widerstande den Fall Luxemburgs herbeiführten, zu dessen Beschleunigung die Franzosen eigentlich nur passiv mitgewirkt hatten.

Das Blockadekorps zählte jetzt 19,800 Mann und war in zwei Divisionen von beinahe gleicher Stärke eingetheilt; die Division Debrun stand mit ihrem linken Flügel bei Roodt, mit dem rechten bei Lorenzweiler, zwischen den von Trier und Lüttich nach Luxemburg führenden Strassen. Die Division Perduchel hatte ihren rechten Flügel bei Trintingen und ihr linker dehnte sich bis Rodenmachern aus. Starke Patrouillen gingen von diesen Stellungen häufig gegen die Festung vor, um sie genau zu recognosciren.

General Ambert war bereits Ende October in Remich eingetroffen.

Wiederholte Versuche der Franzosen, in's Merscherthal einzudringen, wurden abgeschlagen; noch am 18. Nachmittags wurden sie mit Verlust aus demselben zurückgedrängt. Am selben Tage traf eine nach Hasselt abgesandte Patrouille der Oesterreicher mit einer feindlichen zusammen, griff sie sofort an, tödtete ihr 3 Mann und verwundete deren 6.

19. November. — In der Frühe machten die Franzosen, 5—6000 Mann stark, drei Angriffe: den ersten rechts der Diedenhofener Strasse gegen Hasselt, den zweiten auf dieser Strasse selbst und den dritten über Rœser, links derselben Strasse; sie wurden aber durch das Bataillon Würzburg und die Schwadron Dragoner allenthalben geworfen und zum eiligen Rückzuge gezwungen.

Digitized by Google

Dem Stadtmagistrat wurde geschrieben, dass, da die Absichten der Franzosen auf die Festung keinem Zweifel mehr unterlägen, derselbe veranlassen solle, dass:

1. die Bürger sich mit den nöthigen Löschgeräthschaften versehen;

2. alle, welche gemäss den bereits ertheilten Befehlen nicht in die Festung gehörten, aus derselben geschafft würden, und

3. falls die verabredeten Alarmschüsse abgegeben würden, kein Bürger sich auf der Strasse zeigen dürfe und jeder ein Licht vor sein Fenster stellen müsse.

20. November. — Auf der Strasse nach Ettelbrück hatten sich die Franzosen in der vergangenen Nacht bis Lorenzweiler zurückgezogen und auf die dortigen Anhöhen postirt.

21. November. — Während der Nacht bewegte sich der Feind in beträchtlicher Stärke gegen das Merscherthal, was einen ernstlichen Angriff auf dieses und den Grünewald erwarten liess, weshalb den in der dortigen Gegend stehenden zwei Bataillonen Bender der Befehl zugeschickt wurde, sich im Falle eines überlegenen Angriffs in guter Ordnung in die Festung zurückzuziehen. General von Sebottendorf wurde nach Heisdorf gesandt, um die Bewegungen zu leiten, während der Stabsoffizier des Tages, Oberstlieutenant von Stentzsch (Mittrowsky) mit einer Division Infanterie, einem Zug Husaren und einem Feldgeschütze aus der Festung nach dem Briedelerhof im Baumbüsch detaschirt wurde, um zu verhindern, dass das bei Heisdorf stehende Bataillon Bender umgangen werde.

Gegen Mittag griffen die Franzosen das Merscherthal und den Grünewald in mehreren Kolonnen an, drangen durch die vielen Seitenschluchten in dieses Thal und zwangen dadurch die Oesterreicher zum Rückzuge gegen die Festung; zugleich gingen sie auf der Trierer und Diedenhofener Strasse gegen die kaiserlichen Truppen vor, welche sich zwar unter Kommando des Generals Moitelle diesem Vordringen auf das hartnäckigste widersetzten, sie ungeachtet ihrer grossen Ueberlegenheit wiederholt zurücktrieben, sie durch das Bataillon Würzburg und die Dragoner bis hinter Hesperingen und Itzig verfolgen liessen, aber gleichwohl mit einbrechender Nacht in die Festung gezogen werden mussten. Ungeachtet der Dauer des Gefechtes und des heftigen Geschütz- und Gewehrfeuers war der Verlust der Oesterreicher dennoch sehr

Digitized by Google

gering, indem nur 16 Mann getödtet und 34 verwundet wurden, unter welchen sich der Oberst von Mayr befand. Von Pferden wurden 2 von der Bespannung des Bender'schen Geschützes todgeschossen und 8 Husarenpferde verwundet. Drei Mann und ein Pferd wurden vermisst.

Während des Rückzuges wurde der dem Regiment Bender zugetheilte Artillerie-Lieutenant Deprez von den Franzosen gefangen genommen, Husar Franz Jacobmeyer sprengte jedoch mit einigen seiner Kameraden zurück und entriss den Offizier den Händen der Feinde.

In dem französischen Werke « Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815, Paris 1817 » wird dieser Angriff in folgender Weise geschildert :

« Am 19. November traf diese Division (Debrun) ungefähr drei » Stunden vor der festgesetzten Zeit ein und am folgenden Tage recognos- » cirte ihre Vorhut in der Richtung Luxemburg—Lüttich. Nach einem » mehrstündigen Marsche stiess dieselbe auf eine feindliche Abtheilung, » welche aus ungefähr 1500 Mann Fussvolk und 400 Reitern bestand.

» Es kam zwischen der österreichischen Reiterei und der des » General Debrun, welche nur zwei Eskadrons des 5. Dragoner-Regi- » ments ausmachte, zu einem ziemlich lebhaften Gefechte. Ungeachtet » ihrer geringen Zahl griffen die französischen Dragoner die öster- » reichische Reiterei so ungestüm an, dass diese geworfen wurde und » genöthigt war, sich zurückzuziehen, nachdem sie einen ziemlich be- » deutenden Verlust an Todten, Verwundeten oder Gefangenen erlitten » hatte.

» Die Hauptleute Rouvillons und Fortier, welche die Dragoner » befehligten, hatten eine Tapferkeit und Kaltblütigkeit an den Tag gelegt, » die ihnen zur grössten Ehre gereicht.

» Dieser erste glückliche Erfolg machte es dem französischen Ge- » neral leichter, seine Division mit denjenigen Truppen zu vereinigen, » welche Moreaux's Befehl zufolge zu ihm stossen sollten. Durch diese » Verbindung verstärkt, brach er am 21. November auf, um Angesichts » der Festung Stellung zu nehmen. Er zog sich längs des Grünewaldes » hin, in welchem der Feind, hinter starken Verhauen verschanzt, » 400 Mann Fussvolk, 300 Husaren und 6 Kanonen hatte.

» Als Debrun vor den österreichischen Verschanzungen angelangt » war, gab er sogleich Befehl zum Angriff. Der Kampf begann mit

Digitized by Google

» einem gegenseitigen, sehr mörderischen Feuer, aber die Franzosen » stürmten mit gefälltem Bayonett kühn auf die feindlichen Redouten » los und die überwältigten Oesterreicher flohen ungeachtet ihrer vor- » theilhaften Stellung eiligst aus ihren Verschanzungen, indem sie den » Siegern vier Kanonen mit Munitionswagen überliessen.

» Die Brigade des General Perduchel verfolgte den Feind mit einer » solchen Lebhaftigkeit, dass er sich erst unter den Kanonen von » Luxemburg, wo er in Unordnung ankam, wieder sammeln konnte, » nachdem er einen bedeutenden Verlust an Todten, Verwundeten und » besonders an Gefangenen erlitten hatte.

» Dieses beiderseits sehr hitzig geführte Gefecht hatte von halb zwölf » Uhr Morgens bis in die Nacht hinein gedauert.

» Durch den Kanonendonner herbeigelockt, kam die Besatzung von » Luxemburg dem Lager am Grünewald zu Hülfe; nur zwei Bataillone » blieben in der Festung zurück; allein vergebens war ihre Hoffnung » uns den Sieg streitig zu machen, sie wurde auf allen Punkten zurück- » geworfen.

» Die Franzosen waren von solchem Eifer belebt, dass ihre Jäger » an mehreren Stellen als Tirailleurs bis an die Pallissaden der Aussen- » werke Luxemburgs vordrangen. » (? !)

Es wird wohl überflüssig sein, unsere Leser auf die Uebertreibungen und Unwahrheiten dieser phantastischen Erzählung aufmerksam zu machen.

22. November. — Die Franzosen nahmen von diesem Tage an Stellung in den umliegenden Waldungen und schlossen nunmehr die Festung in grösserem Kreise ein. (Siehe die beigefügte Karte der Umgegend von Luxemburg.)

Der Husaren-Oberlieutenant Rakowsky war mit 30 Reitern bestimmt worden, ein vor dem Grünewald freistehendes französisches Piket anzufallen; da er aber zu vorsichtig sein wollte, durch Vorausschicken einer Patrouille die Franzosen alarmirte und ihnen Zeit liess in's Gewehr zu treten, so misslang sein Unternehmen und er musste sich nach halbstündiger Plänkelei wieder in die Festung zurückziehen.

Beim Gouverneur wurde eine Konferenz abgehalten, in welcher der augenblickliche Zustand der Festung sowohl in Bezug auf Vertheidigungsmittel als Verproviantirung einer nochmaligen Untersuchung unterworfen wurde und man besonders wegen Sicherung der Vorräthe im

Digitized by Google

Falle eines Bombardements die nöthigen Verfügungen traf. Die Konferenz ergab, dass, obgleich einige Artikel nur bis zum nächsten März hinreichten, die Festung dennoch bis gegen Ende April mit allem Erforderlichen[1]) hinreichend versehen sei und dass sie sich ebenfalls in gehörigem Vertheidigungszustande befinde. Von diesem Ergebniss wurde Clerfayt durch den an ihn abgeschickten A... L...[2]) in Kenntniss gesetzt und nochmals dringend betont, dass man vor Ende April auf Entsatz hoffe.

23. November. — Die Truppen der Besatzung wurden in die verschiedenen Fronten eingetheilt und ihnen die Instruktion gegeben, wie sie im Falle eines Alarmes die Werke besetzen und gegen einen feindlichen Angriff vertheidigen sollten. (Anhang Nr. 23.)

Die Garnison war in diesem Augenblicke zusammengesetzt wie folgt:

Gouverneur: Feldmarschall Freiherr von Bender.

Festungs-Kommandant: Feldmarschall-Lieutenant Wilh. von Schröder von Lilienhof.

Brigadiers: General-Majors von Moitelle, von Sebottendorf.

Dienstthuender Brigadier: Oberst Baron von Sternenfels (Würzburg).

Platzmajors: Graf Rochefort, Baron von Moskopp.

Ingenieur-Korps.

Feldmarschall-Lieutenant du Hamel de Querlonde, Inspektor.

	Mann.	Pferde.
Oberstwachtmeister Duhon de Lannoy, Lokaldirektor nebst 7 Hauptleuten, 3 Offizieren, 2 Rechnungsführern und 3 Schanzkorporalen	16	—

Mineur-Korps.

Oberstwachtmeister Ritter von Hackenberger und vom Hauptmann abwärts	87	—

Sappeur-Korps.

Hauptmann Szent-Ivany und vom Hauptmann abwärts . .	53	—

Artillerie-Korps.

Oberstwachtmeister von Kramer, Kommandant.		
» Neu und inclusive der Zugetheilten vom Hauptmann abwärts	569	26

1) Dies war, wenigtens was Brennholz anbetrifft, unrichtig.

2) Im Festungsjournal sind ebenfalls nur die Anfangsbuchstaben des Namens angegeben.

Digitized by Google

Infanterie.

	Mann.	Pferde.
Clerfayt 1 Bataillon, Hauptmann Mesureur, Kommandant .	393	—
Würtemberg 1 Bataillon, Hauptmann Menu, Kommandant .	389	—
Murray 1 Bataillon, Oberstwachtmeister v. Zingerling, Kommandant	394	—
Drittes Garnisons-Regiment 1 Bataillon, Oberstwachtmeister Diharce, Kommandant	255	—
Fürstbischöflich würtembergische Hülfstruppen 2 Bataillone, Oberst von Sternenfels, Kommandant. Oberstlieutenant von Polster. Oberstwachtmeister von Rötterich. » Baron von Stette	1612	—
Huss 2 Bataillone, Oberst Freiherr von Beust, Kommandant. Oberstwachtmeister Baron von Neny. » von Paar	2018	34
Klebeck 1 Bataillon, Oberstwachtmeister von Holbach, Kommandant	660	—
Mittrowsky 11 Kompagnien, Oberst v. Schumer, Kommandant. Oberstlieutenant Baron Stenzsch	1754	35
Bender 3 Bataillone, Oberst Ritter v. Mayr, Kommandant. Oberstwachtmeister Eckert. » Altstetten	2620	52

Kavallerie.

2 Schwadronen Erzherzog Leopold-Husaren. 1. Schwadrons-Kommandant Rittmeister v. Fulda. 2. » » Leopold. . .	336	317
2 Schwadronen Erzherzog Joseph-Dragoner. Divisions-Kommandant Oberstlieutenant Graf de la Motte. 1. Schwadrons-Kommandant Rittmeister v. Frossard. 2. » » Baron v. Kolbel. .	334	317
Zusammen	11490	842

Ferner:

Feld-Kriegs-Expedition.

Hof-Kriegs-Sekretarius: von Molitor.

Registrator: v. Gruber.

Digitized by Google

Kassa-Offizier: Hasslinger (dahin versetzt).
Kanzlisten: Baron v. Tavenat, Obermillner, Wangen.
Kanzleidiener: Richter.

Ober-Kriegs-Kommissariat.

Kassa-Offizier: Horsetzky.
Feld-Kriegs-Kanzlist: Geack.

Kriegs-Kasse.

Kassa-Verwalter: v. Wayher.
Feld-Kriegs-Kanzlist: Garshoffer.
Kassa-Kanzlist: Molitor.

Invaliden-Kasse.

Kassa-Offizier: v. Mayern.

Auditoriat.

General-Auditeur: Lieutenant v. Pernet.
Hauptmann-Aktuarius: v. Péquinge.
Gerichtsschreiber: Kleiner.
Gerichtsdiener: Leva.

Dazu kommen noch die schon öfters erwähnten Luxemburger Jäger, die bereits im Jahre 1792 zum grössten Theil aus den Mitgliedern der uralten Schützengilde (die ersten Statuten sind vom 20. April 1402) oder St.-Sebastians-Bruderschaft formirt worden waren und deren Gesammtstärke 415 Mann betrug, und ausserdem noch eine aus ausgewechselten Kriegsgefangenen und waffenfähigen Bauern der Umgegend während der Blockade zusammengestellte Kompagnie, deren Stärke nicht über 178 Mann ging. Die Garnison der Festung betrug also über 12,000 Mann und 842 Pferde.

An verschiedenen Stellen wird angegeben, die freiwilligen Jäger hätten täglich 145 Mann zum Wachtdienste geliefert; dies ist jedoch unrichtig; dieselben stellten, wie schon früher gesagt, nur 2 Offiziere und 54 Mann, was bei der geringen Stärke des Korps schon eine anerkennenswerthe Leistung war.

Der französische Oberbefehlshaber Moreaux erkannte richtig die Schwierigkeiten, eine Festung wie Luxemburg, «das nördliche Gibraltar», zu nehmen; den zahlreichen und starken Aussenwerken konnte der Feind sich nur mit grosser Vorsicht nähern, der felsige Boden in der

Digitized by Google

Umgebung der Festung hätte bei einer wirklichen Belagerung die Arbeiten in den Laufgräben bedeutend erschwert und schliesslich war die zahlreiche, kampfesmuthige Besatzung durch einen zwar schon alten, aber doch sehr erfahrenen und berühmten Feldherrn befehligt. Dennoch hoffte Moreaux mit der Zeit alle Hindernisse zu bewältigen. Einstweilen suchte er die von seinen Divisionen besetzten Linien allmählig, jedoch ausser dem wirksamen Bereiche des Geschützes, dem Platze zu nähern. Seine Truppen bezogen Baracken und Erdhütten, die nach und nach durch eine Reihe von Erdwerken (siehe die beigefügte Karte) befestigt und mit den Feldgeschützen der Divisionen, sowie einiger aus Metz und Diedenhofen herangezogener Festungs-Artillerie besetzt wurden.

Am 23. November wurde in der Festung bei der Parole befohlen:

1. die Kavallerie habe täglich Pikete in folgenden Werken zu stellen: Rheinsheim, Charles, Olizy, Thüngen, Rumigny und Avancé Thionville, was zusammen 2 Offiziere und 28 Reiter ausmachte;

2. die Infanterie soll an die Artillerie 200 Handlanger abgeben.

In Luxemburg trafen zwei französische Deserteure ein, welche aussagten, es seien von der Moselarmee 2000 Mann Verstärkung beim Cernirungskorps angekommen, so dass dieses jetzt 30,000 Mann stark sei.

Man fing an, die Heuvorräthe, welche einige bürgerliche Lieferanten in dem Kloster Bonnevoie und im Friedenspulvermagazin St-Lambert liegen hatten, in die Festung zu führen; die Franzosen verhielten sich ganz ruhig.

24. November. — Die Belagerer zündeten das Friedenspulvermagazin an der Arloner Strasse (Arlintgen) an, in welchem ein Einwohner aus Bonneweg bedeutende Heuvorräthe untergebracht hatte.

25. November. — Die Franzosen zündeten ebenfalls das Friedenspulvermagazin St.-Lambert und dasjenige bei Merl an; in letzterem befand sich ein bedeutender Vorrath an Heu und Stroh, der dem Baron von Schauwenburg, Mitglied des Provinzialrathes, gehörte.

Bei der Parole wurde befohlen:

1. dass die Wachen in den Aussenwerken die Nacht hindurch beständig auf den Wällen sein sollten und öfters kleine Patrouillen über das Glacis hinaus schicken müssten, damit die Franzosen sich nicht unbemerkt nähern könnten;

2. es sollten täglich drei Stabsoffiziere die Inspektion in den Werken

Digitized by Google

übernehmen und die Nacht in denselben verbleiben, nämlich einer an der Neuthor-, einer an der Thionviller-Front und der dritte auf dem Rahm;

3. die Kasematten der Aussenwerke sollten untersucht und bestimmt werden, wieviel Truppen in denselben untergebracht werden könnten.

26. November. — Der gesammten Kavallerie wurde befohlen, gegen Mittag aufzusitzen und das im Pulvermagazin Grünewald liegende Stroh und Korn in die Stadt zu bringen. Zur Deckung dieses Unternehmens rückte ein Theil der Kavallerie mit einer Kompagnie Infanterie, einigen bürgerlichen Jägern und einem Geschütz am Magazine vorbei weiter vor, es kam jedoch nur zu einigen Plänkeleien.

Gegen Abend griffen die Franzosen das Detaschement beim Fetschenhof heftig an und zwangen dasselbe durch ihre Uebermacht, sich in das Fort Rumigny zurückzuziehen; Scheune und Stallungen des genannten Hofes, sowie ein etwas weiter rückwärts gelegenes Gebäude wurden hierbei in Brand gesetzt, dann zogen die Republikaner sich wieder zurück. Den Hof und die Friedenspulvermagazine hatte man ihres materiellen Werthes wegen stehen lassen, obgleich sie eventuell der Festung nachtheilig werden konnten. Man begreift daher nicht recht, warum die Franzosen diese Gebäude, die ihnen bei einer wirklichen Belagerung von grossem Nutzen hätten sein müssen, zerstörten. Sie thaten also, was die Belagerten hätten thun sollen! Dasselbe gilt für die Dörfer Bonneweg, Hollerich und Eich.

Bei der Parole wurde befohlen:

1. dass die beiden Wachen auf Unter- und Obergrünewald je von einem Hauptmann und 109 Mann vom Feldwebel abwärts, jene am Tintenberg aber durch einen Korporal und 12 Mann bezogen werden soll;

2. dass die in der Garnison befindlichen, « sich selbst rancionirten » Mannschaften (welche sich aus der Kriegsgefangenschaft losgekauft oder aus derselben entflohen waren), die Schützen sind, in eine Kompagnie zusammengezogen und unter das Kommando des Lieutenant Bastar [1]) (Klebeck) gestellt werden sollten. Diese Kompagnie wurde mit Wallbüchsen bewaffnet und auf die Aussenwerke vertheilt;

---

1) Hat in dieser Stellung sehr viele Gewandtheit und persönlichen Muth bewiesen. Er wusste stets die richtigen Massregeln zu treffen und war ganz für den Vorpostendienst geschaffen; seine Kompagnie vermehrte sich desshalb von Tag zu Tag; ihr wurden später auch die bewaffneten Bauern zugetheilt.

Digitized by Google

3. die Fortifikations-Direktion soll unverzüglich an den Pulvermagazinen, Brunnen und sonstigen Gebäuden, wo Vorräthe aufbewahrt wurden, Blenden anbringen lassen;

4. die Artillerieverwaltung soll die vorhandenen Sturmgabeln und Sensen in die Werke bringen lassen.

Die 64 in der Festung befindlichen Kriegsgefangenen wurden, nachdem sie einen Revers unterschrieben hatten, durch den sie sich verpflichteten, bis zu ihrer vollkommenen Auswechselung nicht gegen Oesterreich zu dienen, dem Feinde zugeschickt.

Ein französischer Oberstlieutenant der Kavallerie, welcher sich auf der Arloner Strasse mit 20 Reitern der Festung genähert hatte, wurde von den kaiserlichen Dragonern gefangen genommen.

Die Wachen in den Aussenwerken erhielten an diesem Tage schriftliche Instructionen.

Es wird behauptet, die Franzosen hätten alle Gebäude der näheren Umgebung Luxemburgs in Brand stecken wollen, um die Bewohner zu zwingen, sich in die Festung zurückzuziehen und dadurch den Consum in derselben zu steigern. Die Art und Weise, wie die Franzosen in der Umgegend hausten, lässt dies wahrscheinlich erscheinen; jedenfalls ist die Einäscherung der Gehöfte und Friedenspulvermagazine ihr Werk gewesen, denn, wenn die Oesterreicher dies als Sicherheitsmassregel für nöthig erachtet und ausgeführt hätten, so würden sie keinen Anstand genommen haben, dies in dem sonst sehr detaillirten und zuverlässigen Journale zu verzeichnen. Sowohl Langers, als auch das französische « Journal du blocus » schreiben die Zerstörung der Pulvermagazine den Belagerern zu und nur das genannte « Journal du blocus » behauptet, die Forts Grünewald oder Rumigny hätten die « Cense du Fetschenhof », welche zur Abtei Münster gehörte, in Brand geschossen. Ausserdem gibt Langers an, die Pulvermagazine seien mit Getreide angefüllt gewesen, die man sich bemüht habe, im letzten Augenblicke noch in die Festung zu bringen. Bei dem zunächst gelegenen Magazine « Olizy » sei dies zum grossen Theile gelungen und man habe bei dieser Gelegenheit von zwei auf der Esplanade des « Bock » (Altmünster) aufgestellten Kanonen, die das Thal zwischen der Mansfelder Höhe (Parkhöhe) und Obergrünewald vollkommen bestrichen, einen guten Gebrauch gemacht.

27. November. — In der Nacht steckten die Franzosen das Kloster

Digitized by Google

Bonneweg, in welchem noch die Heuvorräthe einiger Bürger lagen, in Brand.

Gegen 3 Uhr Morgens waren die Franzosen schon in Bewegung, sie rückten so nahe an die Festung heran, dass die beiderseitigen Patrouillen aufeinander stiessen, was von Fort Rheinsheim aus die Meldung veranlasste: « Der Feind rücke an! » Die ganze Garnison eilte sofort in die Werke, besonders weil des herrschenden starken Nebels wegen leicht ein Ueberfall auf die Aussenwerke hätte unternommen werden können. — Allein eine ausgesandte, verstärkte Patrouille kehrte mit der Meldung zurück, sie habe vom Feinde nichts gesehen und die alarmirten Truppen durften wieder einrücken.

Das Grünewälder Thor wurde vollständig verrammelt.

Um 12 Uhr rückte wieder die gesammte Kavallerie mit einer Division Infanterie aus, um den Rest des noch im Magazine Olizy befindlichen Strohes einzubringen. Um dies zu verhindern, gingen die Franzosen mit einigen Geschützen aus dem Walde vor, als sie aber die Stärke der Kaiserlichen wahrnahmen, blieben sie stehen und begnügten sich, dieselben aus der Ferne zu beschiessen. In Folge dessen wurde die Räumung des Magazins nicht vollendet und als die Truppen bei einbrechender Nacht einrücken mussten, wurde ein Picket Kavallerie und Infanterie bei demselben zurückgelassen.

Bei der Parole wurde befohlen, dass, obgleich der Fetschenhof durch die Franzosen in Brand geschossen worden sei, dort doch das bisherige Detaschement von einem Offizier, 40 Infanteristen, einem Wachtmeister und 20 Husaren postirt bleiben müsse.

An diesem Tage schickte Moreaux ein Schreiben an den Wohlfahrts-Ausschuss, der im Anhang unter Nr. 24 wiedergegeben ist.

28. November. — Am vorigen Abend, gegen 11 Uhr, hatten die Franzosen in Hollerich und Bonneweg Feuer angelegt. Eine Stunde später rückten sie mit einigen Kanonen gegen das Pulvermagazin Grünewald vor, drängten das dortige Picket zurück, zündeten das Magazin an und feuerten, damit man es nicht löschen könne, mit Kleingewehr und grobem Geschütz auf dasselbe, was den Wachehabenden, Oberstlieutenant Eckert, veranlasste, die im Pfaffenthal stehenden 2 Bataillone Bender in das Fort Obergrünewald rücken zu lassen, worauf die Franzosen sich zurückzogen. In der Frühe war Alles wieder ruhig.

Digitized by Google

Da das Fort Rumigny zu tief lag, um die vorliegende Umgebung des Fetschenhof's bestreichen zu können, so wurde schon in der Frühe angefangen, das Mauerwerk dieses abgebrannten Gehöftes niederzureissen, um an demselben, quer über die Trierer Strasse, eine Batterie für einen Zwölfpfünder und eine Haubitze zu errichten, wodurch die Franzosen verhindert wurden, sich in der Nähe des genannten Hofes festzusetzen. Dieser Punkt war um so gefährlicher für die Festung, als das Geschütz des Fort Rumigny nur auf Büchsenschussweite wirken konnte, während die Franzosen sich demselben, besonders durch die Schlucht zwischen der Trierer Strasse und dem Dorfe Hamm, ungesehen bis auf 7—800 Schritt nähern konnten. Es hätte daher nach militärischen Begriffen und nach der bereits gemachten Erfahrung das Fort Rumigny auf dem Punkte erbaut werden müssen, auf dem die Oesterreicher eine Flesche aufwarfen (und später das Fort Dumoulin stand), wodurch man nicht allein den Vortheil erreicht hätte, dem Feinde die Annäherung von dieser Seite her vollständig zu wehren, sondern man hätte auch dem Fort Rubempré, das Rumigny zu nahe lag, einen grösseren Wirkungskreis für sein Geschütz gegeben, anstatt dass es bei den obwaltenden Verhältnissen beinahe unthätig bleiben musste.

29. November. — Früh am Morgen unternahmen die Franzosen eine Recognoscirung gegen die Thionviller Front; das wirksame Geschützfeuer der nach dieser Seite hin liegenden Werke verhinderte sie aber am weiteren Vorgehen und nach einigen fruchtlosen Versuchen zogen sie sich gegen 11 Uhr wieder in ihr Lager zurück.

Abends, gegen 11 Uhr, meldete ein aus der Porzellanfabrik kommender Mann, dass die Franzosen aus dem Merscherthale in den Rollingergrund, nächst der Festung, eingezogen und dass in der Fabrik allein nahezu 1000 Mann untergebracht seien.

30. November. — Der Magistrat wurde ersucht die nöthigen Dispositionen zu treffen, damit die Bürger, im Falle eines Bombardements, zum Löschen der Feuersbrünste verwandt werden könnten.

(Siehe Anhang Nr. 25, einen Brief Moreaux vom 29. November 1794.)

Der französische General Prestat, welcher ein kleines, aus den Depots der Sambre- und Maas-Armee gebildetes Korps befehligte, steckte Hollerich, Gasperich und Cessingen in Brand und zog darauf nach Longwy ab.

Digitized by Google

Des Morgens, gegen 11 Uhr, erschien ein französischer Offizier vor den Vorposten am Fetschenhof und verlangte, ein Schreiben an den Gouverneur abgeben zu dürfen.

In diesem Schreiben reclamirte der General Prestat, dessen Brief durch General Ambert gegengezeichnet war, einen gewissen Vassant aus Sedan, einen entflohenen Anhänger Robespierre's, der in Luxemburg Unterkunft gefunden haben sollte. — Es wurde sofort geantwortet, dass der Betreffende in der Stadt gänzlich unbekannt sei.

Während der französische Offizier in der Festung war, blieb das ihn begleitende Detaschement unweit der Feldwache am Fetschenhofe stehen und wurde durch die Kaiserlichen bewirthet; so erfuhr man von diesen Leuten, dass die um die Festung liegenden Truppen nur aus den zwei Divisionen Lebrun und Huet beständen, ein Regiment Dragoner und 150 Husaren bei sich führten und im Ganzen nicht über 20,000 Mann stark sein könnten.

Bei der Parole wurde befohlen, dass vom 1. Dezember an die Kavallerie- und Offiziersdienstpferde täglich nur eine halbe Ration Heu, dagegen anderthalb Ration Hafer erhalten würden, was nöthig war, um den geringen Vorrath an Heu zu sparen, während Hafer reichlich vorhanden war.

Es liegt uns von diesem Datum ein Rapport über die vorhandenen Victualien vor, den wir im Anhange unter Nr. 26 mittheilen.

1. Dezember. — In der Frühe bemerkte man in der Festung, dass die Franzosen vor ihrem Lager an der Diedenhofener Strasse in der Erde arbeiteten, ohne dass man jedoch beurtheilen konnte, was sie dabei bezweckten; einige Kanonenschüsse verscheuchten die Arbeiter.

Gegen Mittag kamen die französischen Plänkler sehr nahe an die Festung heran und es schien, als ob sie sich daselbst, besonders aber im Rollingergrund festsetzen wollten; den ganzen Tag über wurde mit ihnen scharmützelt und mit Kanonen auf sie gefeuert; als gegen Abend der Gouverneur in Begleitung einiger Offiziere und 10—12 Dragoner hinausritt, zogen sie sich zurück; ein Mann (Mittrowsky) wurde verwundet und einer vermisst.

Bei der Parole wurde befohlen:

1. dass von diesem Tage an die Stadtthore immer geblendet bleiben sollten und niemand weder ein- noch ausgehen dürfe, er sei denn mit einem Passe versehen;

Digitized by Google

2. kein Unbefugter dürfe Zutritt zu den Wällen haben und müsse zu diesem Zwecke bei jedem Wallaufgang eine Schildwache aufgestellt werden;

3. von Fort Peter solle jeden Abend ein Avisoposten von 3—4 Mann in den Graben der Contregarde St-Jost geschickt werden, damit sich keine Feinde in denselben einschleichen könnten;

4. Hauptmann Weigeld (Bender) solle hinfüro die Schlüssel zu dem Thore der Unterstadt Pfaffenthal in Verwahr nehmen, um dasselbe bei Tag nach Bedarf öffnen lassen zu können; bei Nacht sollte dies, ohne ausdrücklichen Befehl, niemals geschehen;

5. das Verpflegungsamt möge beginnen, das vorhandene Getreide auf den Pferdemühlen mahlen zu lassen.

2. Dezember. — Bei der Parole wurde befohlen:

1. bei dem Fort Charles sollten von nun an zwei Feldgeschütze stets in Bereitschaft stehen, um nöthigenfalls verwandt werden zu können; desgleichen eine Schwadron Kavallerie und eine Division Infanterie unter Kommando des am Neuthor du jour habenden Stabsoffiziers;

2. wurde der Befehl erneuert, dass die Wachen in den Werken immer beisammenbleiben, besonders aber die Offiziere sich nicht von ihren Posten entfernen sollten (!);

3. den auf den Glacis aufgestellten Nachtposten und den über dieselben während der Nacht hinausgehenden Patrouillen dürfe keine Losung, sondern nur gewisse Erkennungszeichen angegeben werden, welche die Inspections-Stabsoffiziere nach Gutdünken abändern könnten;

4. Leute, welche Lebensmittel in die Festung brächten, sollten hereingelassen, jedoch nachgesehen werden, dass sie nicht in derselben blieben.

3. Dezember. — Dem Ingenieur-Hauptmann Dedowitz wurde die Sperrung der zwei Defiléen vor Mansfeld aufgetragen, damit der Feind, der Alles umher in Brand steckte, nicht auch einen Angriff auf das Heumagazin in Clausen mache und die in dieser Vorstadt liegenden Husaren des Nachts beunruhige.

An der Flesche am Fetschenhof wurde tüchtig gearbeitet und dieselbe nach einer Seite auf 50 Klafter Länge fertig gestellt.

Im «Moniteur universel» vom 3. Dezember 1794 steht: «Die »Garnison von Luxemburg, durch die französischen Truppen einge»schlossen, hat dieser Tage einen Ausfall versucht; sie ist aber in die

Digitized by Google

» Stadt zurückgeworfen worden, ohne den geringsten Vortheil erreicht
» zu haben. »

4. Dezember. — Die Wachen wurden vermindert und die täglich in die Werke ausrückenden Reserven abbefohlen, weil der starke Nebel aufgehört hatte und die Franzosen sich des Nachts ganz ruhig verhielten; doch wurde aus Vorsicht in der Oberstadt und in den beiden Unterstädten je eine Kompagnie als Reserve bestimmt, die in der Kaserne bereit stehen musste.

5. Dezember. — In der Frühe erblickte man auf der Trierer Strasse 2—300 französische Arbeiter, welche beschäftigt waren, eine Verschanzung aufzuwerfen; gleich rückten die Kaiserlichen mit dem am Fetschenhof stehenden Zwölfpfünder vor und beschossen dieselbe; da aber die Franzosen ihre Arbeiter durch Infanterie, Kavallerie und 4 Sechspfünder schützten, so musste der Zwölfpfünder wieder zurückgezogen werden. Die Kaiserlichen plänkelten aber noch bis gegen Mittag mit dem Feinde, wobei ein Mann und ein Pferd verwundet wurden. Die angelegte Verschanzung lag ungefähr 3000 Schritt vom Fetschenhof entfernt und hatte die Gestalt einer Flesche; die Franzosen hatten sie zur Sicherung ihrer eigenen Stellung erbaut. — Während des Scharmützels steckten die Franzosen die Weimershöfe in Brand.

Bei der Parole wurde befohlen:

1. die als Ingenieurs angegebenen Lieutenant Skal (Huss) und Fähnrich Buricks (Würtemberg) werden dem Genie-Korps zur Dienstleistung zugetheilt;

2. der Garnison soll von nun an das Pfund geräucherten und gesalzenen Fleisches zu 5 Kreuzer verabreicht werden.

6. Dezember. — Am Morgen steckten die Franzosen ein Haus in Hollerich in Brand. Des Nachmittags rückten die französischen Tirailleure gegen den Fetschenhof vor, während derselbe vom feindlichen Lager aus mit Kanonen beschossen wurde; zugleich fuhren die Franzosen rechts von Hamm auf der diesseits des Itziger Waldes liegenden Anhöhe 4 Haubitzen auf und bewarfen den Fetschenhof mit Granaten, von denen eine in Fort Rumigny und eine auf das Holzmagazin fiel. Trotzdem wurden die Arbeiten bei dem genannten Gehöfte fortgesetzt.

Bei der Parole wurde befohlen:

1. dass die Artillerie auch auf einzelne Tirailleure feuern solle;

Digitized by Google

2. dass die drei ältesten Hauptleute der Garnison: Gibonne (Bender), Singer und Schœnig (Würzburg) mit den Stabsoffizieren gemeinschaftlich den Inspectionsdienst in den Werken verrichten sollen.

7. Dezember. — Es wurde befohlen, die Bataillone sollten auf's neue das Namensverzeichniss derjenigen Offiziere einreichen, welche Ingenieurdienst verrichten könnten.

8. Dezember. — Die Franzosen steckten ein Haus in Gasperich in Brand.

Ein den Scharfschützen zugetheilter Holländer wurde durch das Springen seiner Wallbüchse schwer verwundet.

9. Dezember. — Man bemerkte von der Festung aus, dass die französischen Lager tüchtig verschanzt wurden. Der Posten am Sichenhofthor wurde auf 4 Mann vermindert.

10. Dezember. — Während der Nacht brachten die Franzosen links von der Strasse nach Hesperingen, unweit Bonneweg, einen Aufwurf zu Stande, von dem aus sie mit Sechzehnpfündern die Aussenwerke leicht erreichen konnten. — Ein französicher Reiter, dessen Pferd durch die freiwilligen Jäger erschossen worden, wurde durch die Dragoner gefangen, aber schwer verwundet eingebracht.

Dem Magistrat wurde angesagt, dass, da ungeachtet der gegebenen Befehle von Tag zu Tag mehr Leute mit Pferden in die Stadt flüchteten, er dafür zu sorgen habe, dass dieselben bis zum 16. des laufenden Monats wieder aus der Festung entfernt seien.

Während der Blockade befand sich in Luxemburg ein Dragonerwachtmeister Namens Schmuggler, der durch seine Tapferkeit und seine tollkühnen Streiche von Freund und Feind geachtet war. Fast so berühmt wie er war sein Schimmel, der durch aussergewöhnliche Intelligenz, wunderbare Dressur und unglaubliche Schnelligkeit seinem Herrn schon mehrmals das Leben gerettet hatte. Unter den vielen Reiterstückchen, die von Beiden erzählt wurden, verdient das Folgende, das wohl um diese Zeit ausgeführt worden sein mag, hier erzählt zu werden:

Eines Tages war Schmuggler mit mehreren Waffengenossen auf Vorposten. Der Dienst war langweilig, denn der Feind verhielt sich ruhig und da bekanntlich «Müssiggang aller Laster Anfang ist», so kam Schmuggler auf die tolle Idee, seinen Gefährten die Wette vorzu-

Digitized by Google

schlagen, er werde seine Schnapsflasche mitten in einer gegenüber liegenden französischen Batterie austrinken und unbehelligt zurückkehren. Obwohl diese die Kühnheit des Wachtmeisters aus Erfahrung kannten, wollten sie doch nicht glauben, dass er im Stande sei, sein Wort einzulösen und nahmen die Wette an. Gleich setzte sich Schmuggler in Bewegung und ritt ungeachtet der Schüsse, welche die französischen Vorposten auf ihn abgaben, mit dem Säbel in der Scheide, auf die Batterie los. Die Artilleristen, welche wahrscheinlich durch diese Tollkühnheit ausser Fassung gebracht waren, hörten auf zu schiessen und stellten sich gruppenweise zusammen. Auch der Kommandant der Batterie, ein junger Offizier, der wohl glaubte einen Deserteur ankommen zu sehen und dem auch ein einzelner Feind nicht gefährlich erscheinen mochte, verhielt sich passiv. Aber wie erstaunten Alle, als Schmuggler sein Pferd über Graben und Brustwehr springen liess, seine Schnapsflasche wirklich austrank und, als der Lieutenant jetzt sich näherte, um die Zügel seines Pferdes zu ergreifen, plötzlich seinen Säbel zog, dem Offizier einen wuchtigen Hieb über die Hand versetzte und ehe die Artilleristen es wehren konnten, ungeachtet der ihm nachgesandten Kugeln, wieder davon jagte. Er kam unverletzt zu den Seinen zurück und — hatte seine Wette gewonnen.

11. Dezember. — Da in den Aussenwerken fast keine Wachtstuben vorhanden waren, so wurde der Fortifications-Direction aufgetragen, Baracken zur Unterbringung der Wachtmannschaften zu erbauen.

12. Dezember. — Der Fortifications-Direction wurde befohlen, täglich in der Frühe das Eis zwischen Bourbon und Rheinsheim brechen zu lassen.

(Siehe Anhang Nr. 27, Brief Moreaux an den Wohlfahrts-Ausschuss.)

13. Dezember. — Die Artillerie-Handlanger bei dem schweren Geschütz sollten vom 16. ab täglich, wie diejenigen beim Liniengeschütz, einen Kreuzer Zulage erhalten.

15. Dezember. — Bis auf einige Kanonenschüsse war alles ruhig. — Die Franzosen zündeten wieder einige Häuser in Hollerich an. Da gemäss Meldung des Verpflegungsamtes die Heuvorräthe nicht bis Ende April ausreichen würden, so wurden 150 Stück Hornvieh und 700 Schafe geschlachtet, und der Garnison statt des geräucherten Fleisches verabreicht. Das noch bleibende Schlachtvieh bekam nur mehr eine halbe

Digitized by Google

Ration Heu und das Uebrige in Stroh. Auf diese Art wurde der Verbrauch an Heu wirklich vermindert.

Ein französischer Trompeter brachte einen Brief des General Ambert an den Gouverneur, der das Signalement des gesuchten Vassant enthielt.

16. Dezember. — Es wurde befohlen, dass weder Militär noch Civilisten, sogar kein Offizier, über die Barrieren hinausgelassen werden dürften.

Dem General Ambert wurde geantwortet, die angestellten Nachforschungen hätten ergeben, dass der von ihm gesuchte Vassant nie in der Festung gewesen sei. Dieses Schreiben wurde durch Hauptmann Baron Ertel überbracht, der bei seiner Rückkehr aus dem Hauptquartier in Weiler zum Thurm einen Brief Amberts mitbrachte, worin dieser sein Bedauern darüber ausdrückte, dass der genannte Vassant nicht gefunden worden sei. Ertel lobte sehr die Art und Weise, wie er französischer Seits aufgenommen worden war und meldete, dass dem Feinde eben Verstärkungen zugegangen seien.

18. Dezember. — Sowohl an der Thionviller als auch an der Grünewälder Front rückten die Franzosen ihre Vedetten näher an die Festung heran, auch waren ihre Patrouillen zahlreicher und häufiger als früher, so dass mit Geschütz auf sie gefeuert werden musste.

Ein Trompeter brachte einen Brief des Volksvertreters Merlin (de Thionville) aus dem Hauptquartier Marienborn vom 11. Frimaire (1. Dezember) an den Gouverneur, in welchem unter Drohungen verlangt wurde, dass der Bürger und Apotheker Couturier, ein in Luxemburg ansässiger Franzose, mit seiner ganzen Familie aus der Festung entlassen werde, indem das französische Volk nicht erlauben werde, dass dieser Mann Verfolgung und Misshandlungen erdulde. (Couturier war eine Zeit lang als verdächtig arretirt gewesen, aber nach stattgefundener Untersuchung und bereits vor Eintreffen des erwähnten Briefes wieder aus der Haft entlassen worden.)

Die durch den nämlichen Trompeter zurückgesandte Antwort des Gouverneurs lautete: « dass zwar niemand den Couturier hindern werde » Luxemburg zu verlassen, sobald es ihm beliebe, dass der Gouverneur » persönlich aber Drohungen zu sehr verachte, um sich durch dieselben » beeinflussen zu lassen. »

19. Dezember. — Gegen Mittag traten die Franzosen in ihren sämmt-

Digitized by Google

lichen Lagern unter die Waffen, einige Truppen marschirten hin und her, so dass es aussah, als ob eine Ablösung der Vorposten stattfinde.

20. Dezember. — Die Franzosen arbeiteten eifrig an ihren Schanzen auf der Strasse nach Hesperingen.

22. Dezember. — Da die grosse Baumallee bei Hollerich der Festung sehr hinderlich war, weil sie den fast täglich nach jenem Dorfe kommenden französischen Truppen Schutz bot, so wurde beschlossen, einen Ausfall dorthin zu machen und die Allee umzuhauen. Zu diesem Zwecke rückte Oberstlieutenant La Motte morgens um 6 Uhr mit einem Zug Dragoner, einem Zug Husaren, einer Kompagnie Bender, einer Mittrowsky, 50 Scharfschützen (freiwillige Jäger) und 52 Zimmerleuten aus der Festung.[1])

Ungeachtet des französischen Kanonen- und Haubitzenfeuers wurde die Allee umgehauen und die Bäume brachte man theils in die Festung, theils warf man sie in die Petrus, wo sie einfroren. Oesterreichischer Seits blieben zwei Mann todt; Lieutenant Baron v. Stentzsch (Mittrowsky), 5 Soldaten und 3 Pferde wurden verwundet. Die Werke Bourbon, St-Jost, Peter und Rheinsheim hatten die französische Batterie bei Cessingen lebhaft beschossen, während diese Granaten und Kugeln in das Dorf Hollerich und auf das Glacis von Rheinsheim warf; eine Kugel fiel über das Fort Peter hinweg in den Hauptgraben zwischen Camus und Jost. Gleich zu Anfang wurden von einer französischen Patrouille 7 Mann durch die Oesterreicher niedergehauen und 2 Mann gefangen genommen. Der Verlust des Feindes ist unbekannt, er muss jedoch bedeutend gewesen sein.

23. Dezember. — Wiederum legten die Franzosen in Hollerich Feuer an.

Nachmittags brachte ein Parlementär einen Brief für den Apotheker Couturier von seinem Bruder aus Diedenhofen, worin demselben angerathen wurde, wegen der grossen Gefahr, in welcher Luxemburg sich befinde, mit seiner Familie nach Diedenhofen zu kommen. Dieses Schreiben wurde Couturier zugestellt und ihm bedeutet, dass es ihm frei stehe, die Stadt zu verlassen. Er antwortete aber seinem Bruder

1) In dem offiziellen Tagebuche werden die freiwilligen Jäger nicht erwähnt; es ist überhaupt darin nur selten von ihnen die Rede, obgleich sie, nach allen andern Quellen, an sämmtlichen Unternehmungen Theil nahmen.

Digitized by Google

sogleich, dass er dessen Aufforderung nicht nachkommen, sondern das Schicksal seiner Mitbürger theilen wolle. Die Antwort wurde dem Trompeter mitgegeben.

25. Dezember. — Bei der Parole wurde befohlen:

1. dass wegen der immer zunehmenden, grossen Kälte und weil ausserdem die Belagerer sich ganz ruhig verhielten, die Wachen in den Aussenwerken vermindert werden sollten;

2. dass aus dem nämlichen Grunde das Detaschement am Fetschenhof während der Nacht in das Fort Rumigny zurückgezogen werden solle.

26. Dezember. — Es wurde mit dem Einreissen des Mauerwerks der abgebrannten Weimershöfe begonnen; auch wurden die dort stehenden Bäume gefällt, weil Beides die Aussicht der Festung hinderte.

27. Dezember. — Durch die Arbeiten des vorigen Tages fanden sich die Franzosen bewogen, vor Tagesanbruch mit 200 Mann Infanterie und Kavallerie gegen die Weimershöfe vorzurücken, vermuthlich um zu sehen, was dort gemacht worden sei; sie wurden aber, bevor es vollständig hell war, überfallen und zugleich von Thüngen aus mit Kanonenfeuer begrüsst, so dass sie zum Rückzuge gezwungen wurden und die Besatzung die am vorigen Tage begonnene Arbeit fortsetzen konnte.

Es wurde befohlen, die Schlüssel zu den Thoren der Unterstadt Grund seien dem Major Rötterich (Würzburg) einzuhändigen, der das richtige Oeffnen und Schliessen derselben zu besorgen habe.

29. Dezember. — Während der Nacht fuhren die Franzosen in ihrer grossen Verschanzung links von der Hesperinger Strasse vier Geschütze auf; auch vor Gasperich stellten sie vier weitere Kanonen kleineren Kalibers auf.

Eine gegen 1 Uhr Nachmittags in das Dorf Eich eingedrungene französische Patrouille wurde von Untergrünewald aus durch vier Kanonenschüsse vertrieben.

31. Dezember. — Gegen Mittag fiel von der Batterie auf der Cessinger Anhöhe aus die erste Kanonenkugel in die Stadt.

1795.

1. Januar. — Ein französischer Artillerist wurde durch bewaffnete Bauern aus Bonneweg als Kriegsgefangener eingebracht.

2. Januar. — Die feindlichen Patrouillen näherten sich der Festung

Digitized by Google

mehr als gewöhnlich, so dass sie durch das Geschütz der Aussenwerke vertrieben werden mussten.

4. Januar. — Bei Gelegenheit einer durch die bürgerlichen Jäger aus dem Werke Rumigny nach den Weimershöfen gemachten Patrouille wurde einer derselben todtgeschossen und ein zweiter schwer verwundet.[1])

Es wurde befohlen, dass bei der zunehmenden Kälte das Piket am Fetschenhofe sich auch Tags über in Fort Rumigny aufhalten solle und draussen nur die nöthigen Vedetten aufzustellen habe.

5. Januar. — Durch eine Patrouille wurde bei Hollerich ein französischer Infanterist gefangen genommen.

(Siehe den Brief des Volksvertreters Neveu über den Zustand Luxemburg's. Anhang Nr. 28.)

6. Januar. — Nach Aussage eines eingetroffenen Deserteurs sollte das Belagerungskorps 30,000 Mann stark sein.

7. Januar. — Da die kleine Baumallee vor der Front Ste-Marie die freie Aussicht von der Festung aus behinderte, so wurde der Stadtmagistrat, dem dieselbe gehörte, aufgefordert, sie umhauen zu lassen und als Brennholz für die Wachen zu benutzen, welches der Magistrat vernachlässigt hatte rechtzeitig herbeizuschaffen.[2])

Oberstlieutenant von Stentzsch rückte vor Tagesanbruch mit 4 Kompagnien, 50 Dragonern, 50 Scharfschützen und 2 Kanonen zu diesem Zwecke aus der Festung bis an das Fayenceriethal, das besetzt wurde. Das feindliche Piket am Ende der Allee, bei dem sogenannten «grünen Jäger» wurde durch 20 Scharfschützen unter Lieutenant Bastar angegriffen und nach hartnäckigstem Widerstande mit Verlust von einem Offizier und 8 Mann in das Thal zurückgedrängt. — Von allen Seiten rückten die Franzosen zur Unterstützung vor und als es anfing Tag zu werden, warfen sie viele Granaten und beschossen die kaiserlichen Truppen auf das heftigste, jedoch ohne besondere Wirkung. Das Gewehrfeuer dauerte bis gegen halbzehn Uhr, um welche Zeit die Arbeit vollendet war und die ausgerückten Truppen wieder in die Festung zurückkehren konnten. Der Feinde verfolgte sie zwar, wurde aber

1) Siehe die Gesammtverlustliste der freiwilligen Jäger. Anhang Nr. 48.

2) Wenn das Platzkommando nicht ebenso nachlässig gewesen wäre, so hätte der Magistrat Monate vorher an seine Pflicht gemahnt werden müssen.

Digitized by Google

durch das Feuer der Aussenwerke zurückgehalten. Bei diesem Ausfalle blieben österreichischer Seits 15 Mann und 26 wurden verwundet, worunter Lieutenant Mulirz (Mittrowsky) und Hauptmann Leonardy von den bürgerlichen Jägern,[1]) der einige Tage später an den erhaltenen Wunden starb; 2 Mann wurden vermisst.

Der französische Verlust war, nach Aussage zweier Gefangener und auch soviel bemerkt werden konnte, viel bedeutender.

Bei dieser Gelegenheit zeichnete sich Lieutenant Bastar durch Muth und Kaltblütigkeit aus; ebenso der Scharfschütze Theodor Kotzoreb, welcher beim Rückzuge den genannten Offizier, der schon vom Feinde umringt war, rettete und dafür auch einstweilen mit der silbernen Denkmünze belohnt wurde, bis er die Tapferkeitsmedaille erhalten würde.

Michel Namur, der mehr Anecdotenjäger als Geschichtsschreiber gewesen zu sein scheint, erzählt über diesen Ausfall in seinen Memoiren folgende Einzelheiten, die wir der Kuriosität halber nachstehend wörtlich wiedergeben:

« Lors de la première sortie qui fut faite, j'étais de garde à la » Porte-Neuve. M. Croch, adjudant de Son Exc. le Feldmarchal, me » demanda, si j'étais disposé d'aller avec à Merl, village situé sur la » route de Longwy, qu'il y avait deux compagnies qui étaient chargées » d'attaquer le village; j'étais de suite résolu d'être du parti de cette » entreprise; je passai avec mes chasseurs[2]) et les dragons par le » chemin de Ste-Croix, nous fûmes plutôt sur la hauteur de Merl que » les deux compagnies chargées de l'attaque du village; en y descendant » un de mes chasseurs, nommé Graas, qui était à côté de moi, criait » qu'il était blessé, je l'invite de retourner pour se faire panser, un » moment après il revient en courant et me disait que ce n'était rien; » en entrant dans le village, les Français passèrent le ruisseau et cou- » rurent à toutes jambes jusqu'à Cessingen, de façon que nous sommes » tourné à droite du côté de l'armée en tiraillant avec les flanqueurs » français, jusqu'à ce que nous fûmes rappelés pour rentrer en ville;

1) Obgleich das offizielle Tagebuch die Verwundung Leonardy's erwähnt, so ist doch nicht darin angegeben, ob und wieviel freiwillige Jäger an dem Ausfalle Theil nahmen; uns scheint es sicher, dass eine vollständige Kompagnie dabei war, die muthmasslich von dem Hauptmann Leonardy befehligt wurde.

2) Sonderbarer Wachedienst!

Digitized by Google

» arrivant près de la Porte-Neuve, ce Graas qui se croyait blessé, » demande à une femme qui portait et vendait de l'eau-de-vie, de lui » verser une goutte qui coûtait un sol de Luxembourg; quand il a voulu » prendre le sol hors de sa poche, il tira la balle qui était platte et de » la grandeur d'un sol; c'étaient donc les sols qu'il avait dans la poche » qui lui ont sauvé la vie.

» Le général Sebottendorf, qui était chargé du commandement de » cette affaire (?), se trouvait derrière les palissades; un nommé Wecke- » ring, chasseur, venait de faire ses besoins, se retarda un peu, pour » rejoindre ses camarades, passa en courant près de ce général; celui-ci » disait à quelqu'un qui était à côté de lui : « *Ce chasseur est un mal-* » *honnête, il n'ôte pas seulement son chapeau en passant!* » Ce chasseur » qui entendit cela et qui n'était pas tombé sur le nez (!), se retourna et » répliqua au général : « *Il faut m'excuser, mon général, je ne vous* » *croyais pas ici derrière les palissades, mais bien dehors, à commander* » *vos gens!* »

» Un nommé Loe, capitaine des dragons, a applaudi à cette belle » réplique et invita le chasseur de le suivre, en lui disant qu'il aurait » ce jour dix louis à dépenser qu'il lui payait pour avoir entendu dire » une si belle vérité en face à un général. » (?)

Das Verpflegungsamt hatte ebenfalls vernachlässigt, das für die Garnison und die Bäckerei erforderliche Brennholz einzuführen und das vom Domänen-Einnehmer Leonardy (dem Verwundeten) zu liefernde Quantum zu niedrig aufgestellt, so dass sich schon jetzt ein beträchtlicher Holzmangel herausstellte.

(Siehe Anhang Nr. 29, die Aufstellung des Holzbedarfs für die Garnison allein.)

Die Kälte war so gross und der Boden so hart gefroren, dass es den Franzosen nicht mehr möglich war, ihre Erdarbeiten fortzusetzen; eine Brigade konnte selbst, als sie in die ihr angewiesene Stellung kam, keine Baracken errichten, weil es nicht möglich war, die Pfähle in den Boden einzutreiben. Zum Ueberfluss kam dazu der Umstand, dass die Mundvorräthe nicht regelmässig eintrafen, daher die Brodrationen vermindert werden mussten, worüber die Truppen zu murren begannen.

Der französische Bericht über die Nothlage lautet wie folgt:

« L'armée française était loin de jouir de cette abondance de moyens

Digitized by Google

» de défense et de subsistance : tout lui manquait, et pendant cet hiver » rigoureux, dont nous avons déjà signalé l'âpreté en parlant de la con- » quête de la Hollande, et où le Rhin fut gelé au point de porter les » plus lourdes voitures,[1]) elle avait également à souffrir du froid et de la » faim. L'administration des vivres n'avait que des moyens bornés, les » farines ne pouvaient arriver au camp, faute de moyens de transport » ou par la difficulté des chemins; la manutention du pain était établie » à Grevenmacher, petite ville sur la rive gauche de la Moselle et dis- » tante d'environ quatre lieues de Luxembourg (?); le pain de munition » se transportait de là dans les cantonnements, mais le soldat affamé, » auquel on était forcé de ne distribuer ordinairement que la demi-ration, » se portait au devant des convois, les pillait à main armée et de cette » manière les plus audacieux étaient les seuls qui eussent abondamment » des subsistances. Il en résultait ce dangereux abus que le soldat pai- » sible, ou celui qui se trouvait retenu au camp par le service, était » souvent privé même de sa demi-ration.

» Les jours où les convois n'étaient pas attendus, ces malheureux, » pressés par le besoin le plus impérieux, la faim, se répandaient dans » les villages voisins et y enlevaient tout ce qu'ils rencontraient en » farine, pommes de terre et autres comestibles et, malgré toute la sur- » veillance des chefs, il ne se trouvait pas quelquefois au camp la » moitié des troupes de siège. Cependant l'officier était peut-être plus » malheureux encore; ne pouvant, par honneur, employer les mêmes » moyens que le soldat, il était obligé d'envoyer au loin chercher un » supplément nécessaire de subsistance; à cette pénurie extraordinaire » se joignait encore la difficulté de se procurer les choses indispen- » sables à la vie avec un papier-monnaie dont la dépréciation devenait » chaque jour plus considérable et qui réduisait de neuf dixièmes le » traitement des officiers. » (Archives du dépôt de la guerre.)

Eine eiserne Disciplin verbot allen Soldaten unter Todesstrafe, das Lager zu verlassen. Fünf Soldaten wagten es, vom Hunger getrieben, das Verbot zu übertreten und kamen zu dem Pastor von Mutfort, den sie um Nahrungsmittel baten, die ihnen auch gegeben wurden. Kaum gesättigt, sahen sie eine französische Patrouille am Eingange des Dorfes

1) 20 degrés C. au-dessous de zéro.

Digitized by Google

erscheinen und ihre Entdeckung durch dieselbe wäre gleichbedeutend mit dem Tode gewesen. Da rettete der menschenfreundliche Pastor, der die Uebertreter erst eben dem Hungertode entrissen hatte, dieselben ein zweites Mal, trotz der Gefahr, die ihm selbst dadurch drohte, indem er sie vor der bei ihm eindringenden Patrouille so verbarg, dass sie nicht aufgefunden wurden. Dieser Ehrenmann hiess Zacharias Joseph Wellenstein, geb. 1. Juni 1756 zu Ehnen, gest. am 8. März 1828 als Pastor in Mutfort. (Mitgetheilt durch Hrn. J. B. Prost, jetziger Pastor von Mutfort.)

9. Januar. — (Siehe Anhang Nr. 30, Moreaux Bericht über den Ausfall vom 7. Januar.)

11. Januar. — Die französischen Patrouillen erschienen auf der Strasse nach Hesperingen bis nach Cessingen hin häufiger und zahlreicher als je vorher. Eine Husarenpatrouille, welche von Avancé-Thionville, und eine Dragonerpatrouille, welche von Rheinsheim ausrückte, drängten sie zwar zurück, als aber Unterstützung aus den Lagern erschien, mussten die Kaiserlichen weichen und die sie verfolgenden Franzosen wurden nur durch die Kanonen der Festung an weiterm Vordringen verhindert. Auf österreichischer Seite waren 3 Husaren, 1 Dragoner und 4 Pferde verwundet worden.

Auf Fort Wallis zersprang ein alter Achtzehnpfünder, wodurch 3 Artilleristen schwer und ein Handlanger leicht verwundet wurden. Darum erging an das Artillerie-Kommando der Befehl, die alten eisernen Geschütze aus den Batterien zu entfernen und durch widerstandsfähigere zu ersetzen; ferner sollten auf Fort Thüngen und dem Ravelin von Untergrünewald eine grössere Anzahl von Kanonen aufgestellt werden.

13. Januar. — Der Gouverneur verfügte die Prägung von Belagerungsmünzen aus Kirchensilber und altem Kanonenmetall.

14. Januar. — Die französischen Patrouillen vor dem Fetschenhot und der Thionviller Front näherten sich der Festung so sehr, dass sie durch Kartätschenschüsse abgewiesen werden mussten.

Den Wacht- und Postenkommandanten in den Aussenwerken wurde eine Instruktion darüber ertheilt, wie sie sich behufs Erzielung einer guten Vertheidigung mit den Artilleristen, Mineurs und Sapeurs in Einvernehmen zu setzen hätten. (Siehe Anhang Nr. 31.)

Nachmittags rückten die Franzosen in ziemlicher Anzahl auf der

Digitized by Google

Trierer Strasse vor und beschossen das Piket beim Fetschenhof; der dortige Zwölfpfünder und die Haubitze zwangen sie aber bald zum Rückzuge; ein kaiserlicher Husar wurde verwundet.

Hauptmann Leonardy, der sich geweigert hatte, sein am 7. verwundetes Bein amputiren zu lassen, war am 13. gestorben und wurde heute mit allen militärischen Ehren und unter Geleite der Civil- und Militärbehörden bestattet.

18. Januar. — Unter diesem Datum wurde dem « Moniteur univ. » von Trier aus geschrieben:

« Le siège de Luxembourg est poussé avec vigueur que ne ralentit » point la rigueur de la saison. Depuis deux mois aucune espèce de » denrée n'a pu pénétrer dans la ville. On assure que le sel et le bois y » sont déjà extrêmement rares. — L'armée française est baraquée et re- » tranchée dans les bois sur tous les points à une lieue et demie de » Luxembourg. — Les assiégés, ayant eu connaissance que les troupes » républicaines venaient de recevoir un nombre considérable de bœufs, » ont cherché à s'en emparer; cette tentative n'a pas réussi; les Fran- » çais leur ont tué une trentaine d'hommes et fait environ autant de » prisonniers. » (Mon. univ., n° 123, 3 pluviôse an III. 22/1 95.)

19. Januar. — Ein in der Nähe des Fort Olizy gefangen genommener französischer Infanterist sagte aus, dass sein Bataillon mit noch zwei andern und 100 Dragonern, zusammen ungefähr 1300 Mann, vor drei Tagen aus der Gegend von Dijon zur Verstärkung eingetroffen sei.

Dem Verpflegungsamt wurde befohlen, die vorräthige alte Wolle und die leinenen Mehl-, Hafer- und Kornsäcke an die Fortifikations-Direktion abzugeben, welche aus diesem Material Wollsäcke (wahrscheinlich zum Bekleiden der Schiesscharten) anzufertigen habe.

Bei der Parole wurde nochmals den Truppen aufs strengste verboten, sich von den Wachen zu entfernen. (!)

20. Januar. — Bei der Frühpatrouille wurde ein kaiserlicher Husar durch eine feindliche Kanonenkugel getödtet. Nachmittags sah man an der Trierer Strasse und in der Gegend von Merl und Cessingen starke Bewegung in den feindlichen Stellungen.

Die Bauern aus der Gegend von Arlon und auch aus manchen andern Bezirken des Herzogthums Luxemburg griffen um diese Zeit zu den Waffen, um sich gegen die Plünderungen und Mordbrennereien der

Digitized by Google

Franzosen zu schützen. Vergebens versuchten die französischen Befehlshaber durch eine Proklamation das Volk zu beruhigen; es mussten Truppen gegen die Insurgenten (die später «Klöppelarmee» genannt wurden) marschiren und denselben mehrere Gefechte liefern, bevor es gelang, sie zu bezwingen. Sämmtliche waffenfähige Männer und Jünglinge aus dem Thale von Siebenbrunnen und Rollingergrund hatten ebenfalls die Waffen ergriffen, um ihren Heerd zu vertheidigen. Sie verlangten von dem Festungskommandanten Munition und verschantzten sich auf einem Felsen am Fusse des Bergabhanges («Arlintgen») nach dem Rollingergrunde zu, dem Limpertsberg gegenüber und hielten von dieser Seite her den Feind im Schach; dasselbe thaten die Bonneweger Bauern. — Als im Jahre 1838 im «Echo de Luxembourg» (Arlon) eine kurze Abhandlung über die Blockade erschien, worin es hiess, die bewaffneten Bauern seien von der Festung aus reichlich mit Munition und Lebensmitteln versehen worden, wurde dies von einem noch lebenden Mitkämpfer, Herrn Charles Degrotte aus Reckenthal, in einem Briefe vom 24. Februar 1838 in Abrede gestellt. Er sagte darin, dass die freiwilligen Vertheidiger ihres Heimes lange Zeit hindurch auf sich selbst angewiesen und oft gezwungen gewesen, ein günstig begonnenes Gefecht wegen Mangel an Munition abzubrechen. Erst gegen Ende des Monats Februar hätten sie Schiessbedarf aus der Festung empfangen und zwar nur, weil sie gedroht hätten, die Waffen niederzulegen, wenn ihnen nicht sofort geholfen würde. Zwei Monate vor der Kapitulation empfingen sie einen Sack Salz, wovon bei der Vertheilung auf den Mann 7½ Pfund kamen und im letzten Monate der Belagerung erhielt jeder Mann einen Schoppen Branntwein.

21. Januar. — Des Morgens liess man die Reservekompagnien zur Unterstützung der Wachen in die Aussenwerke rücken, weil man in Folge der am vorigen Tage im feindlichen Lager beobachteten Bewegung glaubte besorgen zu müssen, dass die Franzosen bei Tagesanbruch einen Angriff unternehmen würden; sie verhielten sich aber ruhig; nur auf der Seite des Grünewaldes rückten sie mit 4 Kanonen und einer Haubitze vor und beschossen, während österreichischer Seits das Feuer heftig erwiedert wurde, die Forts Thüngen und Olizy während anderthalb Stunden, ohne auch nur einen Mann zu beschädigen. — Da ein Vicekorporal des Regiments Mittrowsky von der Wache desertirt war, so musste des Abends die Parole geändert werden.

Digitized by Google

22. Januar. — Brief des Volksvertreters Neveu. (Siehe Anhang Nr. 32.)

23. Januar. — Der Stadtmagistrat richtete folgendes Schreiben an den Gouverneur :

« Monsieur le Maréchal,

» Il nous parvient de toutes parts des plaintes au sujet des vols » qui se commettent nuitamment, tant dans la haute que dans les basses » villes ; délits qu'on pourrait empêcher au moyen d'une patrouille » bourgeoise. Nous supplions donc Votre Excellence de permettre que » cette patrouille ait lieu et de faire donner aux différents corps-de-garde » les ordres, de recevoir les bourgeois qui seront commis à cet effet.

» Nous sommes avec respect, M. le Maréchal, de Votre Excellence, » les très humbles et très obéissants serviteurs.

» *Les justiciers et échevins de Luxembourg,*

» KEYSER.

» Luxembourg, le 23 janvier 1795. »

Tableau pour les patrouilles bourgeoises :

Grande garde . . .	12 hommes,	1 sergent,	
Porte-Neuve . . .	9 »	1 caporal,	
Porte du Château .	9 »	1 »	
Porte du Gronde. .	6 »	1 appointé,	
Porte du Paffend'hal	6 »	1 »	
Haute ville	42 h.,	1 sergent,	2 caporaux et 2 appointés.
Porte d'Eich . . .	6 hommes,	1 caporal,	
Porte Mansfeld . .	6 »	1 appointé,	
Paffend'hal	12 hommes,	1 caporal et 1 appointé.	
Porte de Thionville .	9 hommes,	1 caporal,	
Porte de Trèves . .	9 »	1 sergent,	
Gronde.	18 hommes,	1 sergent et 1 caporal.	

Ensemble 72 hommes et 9 bas-officiers.

25. Januar. — Bruxelles, 30 nivôse : « Pendant que l'armée du Nord » s'avance triomphante dans le cœur de la Hollande, l'armée qui bloque » Luxembourg vient d'en commencer le bombardement. Les assiégés,

Digitized by Google

» commandés par le vieux maréchal Bender, ont fait jusqu'ici une forte » résistance. » (Moniteur universel, 6 pluviôse an III, 25 janvier 1795.)

28. Januar. — Eine französische Patrouille von 200—250 Infanteristen und 40—50 Reitern kam der Grünewälder-Front so nahe, dass man sich veranlasst fand, von dem detaschirten Bastion Thüngen aus einige Kanonenschüsse auf sie abzugeben, worauf sie sich gleich zurückzog.

Am vorigen Abend war das Wetter plötzlich umgeschlagen, so dass, obwohl alle Schleussen aufgezogen waren, die Alzette derart anschwoll, dass in der Nacht die beiden Unterstädte und die Vorstadt Clausen überschwemmt wurden, was einen bedeutenden Schaden anrichtete; bei dieser Gelegenheit ertranken 5 Dragonerpferde. Des Abends steckten die Franzosen in Eich mehrere Häuser in Brand.

30. Januar. — Ziemlich starke französische Patrouillen näherten sich in der Frühe der Festung, so dass mit Kanonen auf sie gefeuert werden musste. Ueber eine am Fetschenhofe sich nähernde Patrouille fielen die kaiserlichen Husaren her, sie machten einen Offizier nieder und brachten 2 Gefangene ein, worunter ein Schwerverwundeter.

Wegen Mangel an Kohlen und Schmelztiegeln musste die Prägung der Belagerungsmünzen eingestellt werden. — Die Silbermünze, ein Kronthaler, wog eine Unze (13 löthig) und trug die Aufschrift:

AD
USUM
LUXEMBURGI
C. C. VALLATI (circum vallati);

auf der Kehrseite:

LXXII
A S S E S
1795.

Die Kupfermünze, der Luxemburger Sol (Sou), trug ein F. II. nebst dem Wappen der Provinz, auf dem Revers I SOL und die Jahreszahl.

Des Nachmittags zeigten sich die Franzosen in bedeutender Anzahl an den Weimershöfen, sie wurden aber durch das Geschütz vom Fetschenhof von dort vertrieben.

1. Februar. — Wieder kamen auf der Trierer Strasse die Franzosen bis nahe an die Festung heran und wurden auch wieder durch das

Digitized by Google

Geschütz vom Fetschenhof verjagt. — Die Husaren brachten am Abend einen französischen Soldaten, den sie bei Gasperich gefangen hatten, in die Festung.

Des Abends kam ein Adjutant des General Moreaux (Froment) mit einem Trompeter an die Vorposten auf den Fetschenhof und verlangte, ein Schreiben seines Chefs eigenhändig an den Gouverneur abgeben zu dürfen. Unter den üblichen Vorsichtsmassregeln wurde er in die Stadt geführt. In seinem Schreiben aus dem Hauptquartier Weiler-la-Tour beschwerte sich Moreaux darüber, dass der bei dem Scharmützel vom 30. Januar am Fetschenhofe gefallene Offizier von den Husaren verwundet und gefangen und dann erst später niedergemacht worden sei. — Diese Angabe wurde durch die in Gegenwart des Adjutanten aufgenommenen Aussagen der bei jenem Gefechte gefangen genommenen französischen Soldaten, die Augenzeugen des Vorganges gewesen waren, auf das Bestimmteste widerlegt und wurde die Antwort an Moreaux dem entsprechend abgefasst.

Dieser Vorfall widerlegt auch die auf Seite 145—146, Band IV der « Victoires et conquêtes etc. » angeführte Behauptung, General Moreaux habe in den letzten Tagen des Monats Januar dem Gouverneur eine Aufforderung zur Uebergabe gesandt und ihm eine ehrenvolle Kapitulation angeboten, auf welche Vorschläge der Gouverneur jedoch eine abweisende Antwort ertheilt habe. In den Tagebüchern der Festung wird die Sendung Froment's mit allen Details, aber nur mit Bezug auf den Vorfall vom 30. Januar, erzählt. Von einer Aufforderung Moreaux zur Capitulation ist in den Acten und Journalen nirgends die Rede. — Der beste Beweis liegt aber darin, dass Moreaux selbst in seinem Briefe vom 2. Februar an Cavaignac (Siehe Anhang Nr. 33) von einer derartigen Aufforderung keine Meldung macht.

6. Februar. — Da alle bis zu diesem Tage angewandten Mittel, das für die Garnison erforderliche Geld aufzubringen, nicht hinreichten, die Kriegskasse bis zu dem Zeitpunkte zu füllen, wo man auf Entsatz hoffen durfte, die Münzprägungen auch nur einen geringen Betrag ergeben hatten, so musste man an die bekannte loyale Gesinnung der Bürgerschaft appelliren und eine Anleihe ausschreiben.

Die Blockadetruppen hatten sehr viel von der Kälte und dem zu-

Digitized by Google

nehmenden Mangel an Lebensmitteln zu leiden, ausserdem rafften Krankheiten aller Art viele von ihnen dahin.

10. Februar. — General Moreaux starb in Diedenhofen, wohin er sich hatte transportiren lassen (Siehe Anhang Nr. 34) und das Kommando der französischen Belagerungsarmee ging vorläufig auf General Ambert über.

Am vorigen Tage war wieder starkes Thauwetter eingetreten, wodurch das Wasser noch höher stieg, als am 28. Januar (der Wasserstand ist noch heute an verschiedenen Stellen im Grund markirt), und sogar über die Schleussen und Verschanzungen des Mansfelderthores lief. Thor und Brücke litten bedeutenden Schaden, die Unterstädte, besonders der Grund, und die Vorstadt Clausen wurden wieder arg mitgenommen. In der Feldapotheke im Münsterkloster wurden fast sämmtliche Medicamente durch das Wasser verdorben und in der zum Kloster gehörigen Kirche (der jetzigen Pfarrkirche) stand dasselbe am Tabernakel.

Des Nachmittags ist der Lieutenant Wattmann (Würzburg) von der Wache auf Rumigny zum Feinde desertirt.

12. Februar. — Von der Cessinger Anhöhe flog Nachmittags eine zweite feindliche Kanonenkugel bis in die Stadt. Drei entwichene Kriegsgefangene kamen in die Festung und sagten aus, dass es noch vielen ihrer Kameraden geglückt sei, den Händen der Franzosen zu entkommen und sich bei den Bauern der Provinz zu verstecken.

13. Februar. — Die Franzosen fingen diesseits der Itziger Anhöhe, nach Hamm zu, am rechten Ufer der Alzette zu arbeiten an, ohne dass man von der Festung aus sehen konnte, was sie eigentlich bezweckten.

Es wurde befohlen, dass der Oberstlieutenant La Motte die Aufsicht über die Grünewälder-Front und den Pfaffenthal, Major Rötterich jene über die Thionviller-Front und den Grund führen und die betreffenden Schlüssel bewahren sollten. Auch wurde ihnen das Kommando über sämmtliche zu ihren respectiven Fronten gehörigen Wachen gegeben.

15. Februar. — Es desertirte ein Mann vom Regiment Bender.

18. Februar. — Zwei entwichene Kriegsgefangene, einer vom Regiment Mittrowsky und einer von Latour, kamen in der Festung an.

19. Februar. — Die Dragoner-Morgen-Patrouille aus Fort Obergrünewald stiess an den Weimershöfen auf eine französische Patrouille von 100 Mann, fiel über sie her und machte 2 Kriegsgefangene, durch

Digitized by Google

welche man in der Festung erfuhr, dass Moreaux in Diedenhofen gestorben sei.

23. Februar. — Zwischen den dreizehn Meistern der Handwerkergilden und dem Richter (justicier)[1]) war ein Conflict entstanden, der uns eine günstige Gelegenheit bietet, um, gestützt auf offizielle Actenstücke, Einiges über die frühere Organisation der Bürgerwehr mitzutheilen. Die Ursache des Streites bestand darin, dass sich die dreizehn Meister und eine gewisse Anzahl von Bürgern, unter Umgehung des Magistrats, schriftlich an den Gouverneur gewandt hatten, um von ihm die Bestätigung des von ihnen zum Major des Jägerkorps erwählten Kaufmanns Jean-Pierre Schaar zu erlangen. Der Gouverneur willfährte diesem Gesuche, obwohl er vom Magistrate darum angegangen worden war, die Bitte abschlägig zu beantworten. (Siehe Anhang Nr. 35.)

Der Magistrat[2]) zeigte darauf eine für diese Zeit wirklich bewundernswerthe Festigkeit und wandte sich direkt an den Kaiser mit der Bitte, die Entscheidung des Gouverneurs zu cassiren. Wir haben leider keine kaiserliche Antwort finden können, wohl aber geht aus Allem hervor, dass der Magistrat seinen Willen durchgesetzt hat, denn nirgends wird bei der Bürgerwehr ein Major, wohl aber ein Lieutenant Schaar genannt und überall ist Hauptmann Baron de Boland als Kommandant bezeichnet, sogar im Handschreiben des Gouverneurs vom 2. Juli 1795, das wir unter diesem Datum mittheilen werden.

Aus der zwischen dem Gouverneur und dem Stadtmagistrat gewechselten Korrespondenz geht hervor, dass die dreizehn Meister und Consorten ihr Gesuch darauf stützten, dass Schaar bereits am 17. Juli 1791 durch sie zum Major gewählt worden sei (ohne Vorwissen und Bestätigung des Magistrats) und dass derselbe auch schon im Mai und Juni 1781 bei Anwesenheit Kaiser Joseph's II. und am 28. August 1791 bei der Huldigung Kaiser Leopold II. im Festzuge zu Pferd erschienen war.

---

1) Ungefähr die Function des heutigen Bürgermeisters.

2) Magistrat, Schöffen und Beisitzer des Probsteigerichts Luxemburg:
Tesch, Stadtrichter (justicier);
Köhler, Beisitzer und Schöffe;
Keller, id.
Huart, id.
Mamer, Polizei-Kommissar;
Kayser, beeidigter Gerichtsschreiber;
Schmit, fiskalischer Actuar.

Digitized by Google

Der Magistrat führte dagegen sowohl in seiner Eingabe an den Gouverneur, als auch in seiner Bittschrift an den Kaiser an, dass die dreizehn Meister zwar einen Major ernannt hätten, dass ihnen aber nach altherkömmlichem Gebrauche nicht einmal das Recht zustehe, einen Korporal zu ernennen, welches Recht allein der Magistrat besitze, der bisher die Hauptleute und überhaupt alle Chargirte ernannt habe und ersteren eine mit dem grossen Stadtsiegel versehene Ernennungsurkunde zugestellt habe. Seit mehr als vierhundert Jahren hätten die Bürger der Stadt, sobald die Ereignisse es erforderten, 8 Kompagnien gestellt, die je durch einen Hauptmann kommandirt waren und die Aufgabe hatten, die Besatzung bei der Vertheidigung der Festung zu unterstützen; aber den Oberbefehl habe nie ein Major, sondern immer der Stadtrichter geführt, durch dessen Vermittelung die Befehle des Gouverneurs oder Festungskommandanten an die Kompagnien befördert worden seien. So sei es in 1587, in 1683 und 1684 und überhaupt immer gehalten worden, wenn die Bürgerschaft berufen wurde, Militärdienst zu verrichten. Auch habe stets der Stadtrichter mit dem Platzmajor die Parole beim Gouverneur abgeholt und sie den Offizieren der Bürgerwehr, die überhaupt nie einen andern Vorgesetzten als Richter und Schöffen gekannt hätten, überbracht. — Damit scheint es denn sein Bewenden gehabt zu haben, jedenfalls hatte der Conflict keine tiefer greifenden Folgen. (Siehe Anhang Nr. 36, 37, 38 und 39.)

24. Februar. — Ein sehr starker Nebel veranlasste die Frühpatrouillen aus der Festung, etwas weiter als gewöhnlich vorzudringen, und als sie nach der Seite des Grünewaldes hin nicht einmal die französischen Vedetten antrafen, so befahl der Gouverneur, dem man dies gemeldet hatte, von jeder der vier Fronten 50 Reiter gegen den Feind, der wegen des Nebels seine Vedetten und Vorposten eingezogen hatte, vorgehen zu lassen. Die Reiter gelangten bis an die Verschanzungen der Franzosen und es kam zu einer heftigen Plänkelei, bei welcher der Feind mehrere Leute verlor, die Oesterreicher aber nur einige leichte Verwundungen an Mannschaften und Pferden zu constatiren hatten.

26. Februar. — Die schon früher erwähnten bewaffneten Bauern aus den umliegenden Dörfern, deren Stärke 110 Mann (später 178) betrug, wurden auf Befehl des Gouverneurs der bereits bestehenden Scharfschützen-Kompagnie unter Lieutenant Bastar zugetheilt und aus dem

Digitized by Google

Zeughause mit Gewehren und Munition versehen, um mit den Scharfschützen beim Vorpostendienst verwandt zu werden.

Bei der Eichermühle stand ein starkes Piket, das von der Fetsung aus abgelöst wurde; an diesem Datum wurde es, ungeachtet der fortwährend hin und her gehenden Patrouille, während der stockfinsteren Nacht durch die Franzosen überfallen, wobei der kommandirende Offizier und 7 Mann getödtet wurden.

Um der Wiederholung eines solchen Ueberfalles vorzubeugen, wurden die Aussenposten verstärkt und zwei Dreipfünder, der eine links am Abhange unterhalb Fort Charles, der andere rechts unterhalb Untergrünewald aufgestellt, welche das Eicher-Thal bestreichen konnten und die französischen Posten diesseits Eich bald vertrieben hatten.

Die französischen Berichte schildern den erwähnten Ueberfall wie folgt: «General Davoust, der den Belagerten den vortheilhaften Posten an der Eichmühle (auch Neumühle genannt, die heutige Eydten Mühle) wegnehmen wollte, warf sich an der Spitze einer Grenadier-Kompagnie auf das Detachement, welches die genannte Mühle besetzt hielt. Er hatte sich ihr nur mit grosser Mühe nähern können, weil er einen steilen Felsen hinunterklettern musste und Palissaden zu übersteigen hatte; doch überraschte er die schlafende Wache, aber unglücklicher Weise ging ein Schuss los, der das weiter zurückstehende Soutien alarmirte, so dass der General sich mit seiner wenig-zahlreichen Mannschaft zurückziehen musste; ein Theil der Wachtmannschaft war entflohen, der andere, worunter auch der Kommandant, wurde erschossen.»

27. Februar. — Es ging die Meldung ein, dass die Franzosen an neuen Verschanzungen arbeiteten. Da wegen der bereits angegebenen Ursachen und des strengen Winters der Holzmangel immer empfindlicher wurde, so beschloss eine vom Gouverneur zusammenberufene Kommission, dass die in der Festung noch vorhandenen Bäume umgehauen, die baufälligen oder der Vertheidigung hinderlichen Aerar-Gebäude abgetragen und das in dem am 27. November vom Feind in Brand gesteckten Kloster Bonneweg noch vorhandene Holzwerk in die Stadt geschafft werden solle; auch sollten die Holzrationen bei der ganzen Garnison vermindert werden.

28. Februar. — Der Stadtmagistrat schrieb dem Festungskommandanten, dass die städtischen Behörden wegen gänzlichen Mangels an

Digitized by Google

Vorrath durchaus nicht mehr im Stande seien, ihrer Verpflichtung, für die Heizung der 75 Wachtstuben zu sorgen, nachzukommen.

Gegen Abend drangen einige französische Reiter bis an das Pulvermagazin Olizy vor, sie wurden aber sogleich durch die im Fort postirten Dragoner angegriffen und vertrieben, wobei ein französischer Offizier gefangen gemacht wurde.

1. März. — In der Frühe kam der am 22. November an den Feldzeugmeister Graf Clerfayt abgesandte Vertraute zurück und brachte ein Schreiben des Herzogs Albrecht von Sachsen-Teschen d. d. Heidelberg den 4. Februar, in welchem der Wunsch ausgesprochen wurde: « Die Festung soll sich bis Ende Mai halten, weil zu Ende April, bis wohin sie verproviantirt sei, der Entsatz noch nicht ausführbar sein werde. Ende Mai würde es vielleicht möglich sein, derselben Hülfe zu bringen. » Der Vertraute theilte noch mündlich mit, dass doch Aussicht auf Entsatz, oder doch wenigstens auf eine gewaltsame, weitere Verproviantirung, zu der bereits alle Vorbereitungen getroffen worden, vorhanden sei, wenngleich die Festung sich nur bis Ende April halten könne; ferner meldete er, dass Graf Clerfayt zum kommandirenden General in Ungarn, Herzog von Sachsen-Teschen an seine Stelle zum Oberbefehlshaber der Hauptarmee ernannt sei.

3. März. — Des Abends um 9 Uhr machte der Feind einen vergeblichen Versuch, das Piket bewaffneter Bauern, das vor dem Neuthor in der Marienkapelle postirt war, aufzuheben; dabei wurde einer der Bauern schwer verwundet.

Im « Moniteur universel » lesen wir:

« Du camp devant Luxembourg, le 12 ventôse. — Le bombardement » de la forteresse de Luxembourg vient de commencer avec une vigueur » sans exemple. Les assiégés n'ont rien négligé pour interrompre les » travaux de l'armée assiégeante, soit par des sorties très vives, soit en » tirant sur les ouvriers; mais tous leurs efforts ont été vains et l'ar- » deur française a renversé tous les obstacles. Un bas-officier autrichien, » nouvellement arrivé au camp, a rapporté que les instructions du » général Bender qui commande à Luxembourg, étaient de défendre la » place jusqu'au 1er mai, époque après laquelle il pourrait la rendre aux » Français, s'il n'était pas secouru. Mais on n'ignore pas que l'empereur » tient passionnément à l'idée de tenter les plus grands efforts pour

Digitized by Google

» délivrer cette forteresse. » (Moniteur universel, 15 ventôse an III, 5 mars 1795.)

4. März. — Es brachen 500 Franzosen unter lebhaftem Granatenfeuer aus der Batterie links der Thionviller Strasse gegen das Kloster Bonneweg vor, um die mit Aufräumung des Holzwerks beschäftigten Arbeiter der Besatzung zu vertreiben. Das Feuer der Thionviller-Front und das Vorrücken der Husaren nöthigten sie jedoch zum Rückzuge. An diesem Tage begann der Feind auch den Bau einer Batterie rechts von der Alzette zwischen Itzig und Hamm. Das Aussenwerk Rumigny beschoss sogleich diese Arbeit. In den ersten Tagen des März hatten die Franzosen auch mehrere Fleschen und Schanzen längs des Grünewald zu bauen angefangen.

5. März. — Des Morgens um 4 Uhr unternahmen die Franzosen, durch einen Deserteur der Besatzung geführt, einen neuen Angriff auf die durch 50 Mann besetzte Neumühle (auch Eichermühle) vor dem Eichthor. Zwar gelangten sie unbemerkt dem Piket in den Rücken, als sie aber über dasselbe herfallen wollten, wurden sie durch die Schildwache vor dem Gewehr entdeckt. Diese machte Lärm und die Mannschaft gewann Zeit, die auf sie losstürmenden Franzosen mit Nachdruck zu empfangen. Der Kommandant Oberlieutenant Ringer (Huss) blieb gleich zur Stelle todt, worauf Kadet Scherer von demselben Regiment den Befehl übernahm und sich mit der übrigen Mannschaft so gut vertheidigte, dass die Unterstützung Zeit gewann heranzukommen und der Feind, dessen Absicht es war, die Mühle in Brand zu stecken, sich unverrichteter Sache und mit Zurücklassung von 2 Todten, zurückziehen musste. Vier Mann (Huss) waren verwundet und 4 Schildwachen waren gefangen genommen worden. — Kadet Scherer wurde seines muthvollen Betragens wegen zum Fähnrich befördert. Später erfuhr man, dass die Franzosen auf ihrer Flucht noch weitere 5 Todte verloren hatten. — Das Piket an der Neumühle wurde zur Verhütung fernerer Ueberfälle um 40 Mann verstärkt.

Während der Nacht wurden unter Bedeckung einer Division Infanterie und zweier Kanonen 100 Fuhren Holz aus Kloster Bonneweg abgeholt; der Feind unternahm nichts gegen diesen Transport.

6 März. — Ausser den gewöhnlichen Plänkeleien der beiderseitigen Patrouillen, bei welchen ein bürgerlicher Jäger und ein Husar verwundet wurden, fiel nichts Erhebliches vor.

Digitized by Google

Den kaiserlichen Vedetten und Schildwachen wurde auf's Strengste untersagt, mit den feindlichen Posten zu sprechen und ihnen im Gegentheil befohlen, auf dieselben zu schiessen, wenn sie sich auf 300 Schritt nähern sollten.

7. März. — Die während der Nacht ausgesandten Patrouillen bemerkten, dass der Feind links vom Wege, welcher zur Fayencerie führt, und am Rande des Rollingergrundes an Verschanzungen arbeite; sofort wurde aus den Vorwerken Chanclos, Marie, Vauban und Daun mit so guter Wirkung auf die Arbeiter gefeuert, dass sie davon liefen.

8. März. — In dieser Nacht wollten die Franzosen ihre während der vorigen Nacht gestörten Arbeiten fortsetzen, sie wurden aber wieder durch das Geschütz der Festung daran verhindert.

9. März. — Da die Franzosen ihre Verschanzungen immer näher an der Festung errichteten und sie sich derselben bis auf eine Entfernung von 600 Klafter genähert hatten, so liess der Gouverneur am Morgen eine Hauptrecognoscirung vornehmen.[1]) Es rückten 8 Bataillone, 4 Schwadronen und 18 Feldgeschütze um 4 Uhr Morgens in 3 Kolonnen auf der Nordseite der Festung durch das Neu-, Eich- und Siechthor aus. Hiervon stellten sich 3 Bataillone auf dem Glacis des Fort Charles als Reserve auf, während die übrigen Truppen die feindliche Linie von der Anhöhe bei Weimerskirch bis gegen das Dorf Merl angriffen. Gegen den Grünewald, auf der Trierer, Remicher und Thionviller Strasse wurden starke Patrouillen vorgeschickt, um den Feind überall zu beschäftigen. Die meisten vorderen Pikete wurden im Schlafe überrascht, niedergemacht und der Feind aus den Dörfern Merl, Strassen, Rollingergrund, Eich, Weimerskirch und Dommeldingen vertrieben. Nunmehr rückten die französischen Reserven vor und lebhafte Gefechte entspannen sich bei Eich, der Fayenceriefabrik und auf den benachbarten Höhen. Die Feinde wurden endlich auf allen diesen Punkten geschlagen und ihre am 6. März begonnenen Arbeiten zerstört. Dann zogen sich die Kolonnen unter dem Schutze des Feuers der nordwärts liegenden Aussenwerke der Festung in dieselbe zurück. Das Gefecht hatte von 5 bis 9 Uhr gedauert und die Besatzung hatte dabei viel Muth und Entschlossenheit gezeigt. Die Angaben über die Verluste der Franzosen

1) Feldmarschall-Lieutenant von Schrœder hatte für diesen Ausfall eine ausführliche « Ordre de bataille » nebst Plan ausgearbeitet.

Digitized by Google

an Todten und Verwundeten schwanken zwischen 1000 und 2000 Mann; ein Offizier und 8 Mann waren gefangen worden. Die Besatzung verlor an Todten 36 Mann und 2 Pferde; an Verwundeten 6 Offiziere, 235 Mann und 47 Pferde; 31 Mann wurden vermisst. Hauptmann Latscher (Huss) und Hauptmann Serrier (Mittrowsky) starben nachher an ihren Wunden. Unter den verwundeten Offizieren befanden sich noch: Unterlieutenant Stutterheim und Hauptmann Matterer (Bender), Hauptmann Haugwitz (Würzburg) und Oberlieutenant Schustern von den Dragonern.

Im zweiten Theile der Gedenkschriften des Marschalls Gouvion Saint-Cyr, Seite 386—387, wird dieses Ereigniss so dargestellt, als ob es mit einer Niederlage der Besatzung geendigt (wahrscheinlich weil diese sich schliesslich in die Festung zurückzog), und die Division Debrun mit dem rechten Flügel der Division Taponier in ihren Stellungen ausgehalten hätte. Es wird jedoch eingestanden, dass der Verlust der Blockadetruppen ebenfalls sehr beträchtlich gewesen sei. Irrthümlicher Weise wird hier der 19. März als Datum des Ausfalles angegeben.

In Dommeldingen hatten einige Bauern für die Franzosen Partei ergriffen und auf die kaiserlichen Truppen geschossen, einen Korporal getödtet und einen Kadetten vom Regiment Bender an der Hand verwundet; sie wurden zur Strafe erschossen und ihre Häuser in Brand gesteckt.

Michel Namur erzählt über diesen Ausfall wie folgt:

« Un jour du mois de mars, j'étais de garde à la Porte-Neuve; ce » jour on faisait une sortie. Un capitaine d'artillerie a été commandé » avec un canon de se poster derrière la maison Friob, près le petit » bois nommé « Baumbeschheck »; M. l'adjudant suscité (Croch) me » demanda si je voulais aller avec; je lui répondis, oui; j'avais fait » faire une giberne en carton, garnie de cuir, que je portais toujours » sur le ventre avec 60 cartouches, pour servir au besoin, dont les » balles étaient un peu plus petites que le calibre de ma carabine, afin » que je pouvais la charger comme un fusil et tirer avec plus de rapi- » dité; tout d'un coup vient un dragon au galop en criant: Capitaine, » retirez-vous, les français sont déjà sur la hauteur; le capitaine fit » monter son canon et nous nous retirâmes; arrivé près de la maison » Friob, accourent par ce petit fond au moins 300 français pour nous

Digitized by Google

» couper le passage; je criai de s'arrêter avec le canon, les deux sous-
» officiers français qui commandaient, se réunirent pour se concerter;
» j'ai réussi de les blesser tous les deux, de façon qu'ils ont criés et
» jurés contre nous, ce qui ne nous empêchait cependant pas de tirer
» toujours sur eux, en criant à mes chasseurs de laisser courir les
» premiers fuyants et de tirer toujours sur le gros tas, de sorte que
» nous en avons blessé tant, qu'ils ont dû rappeler les premiers et nous
» sommes heureusement sortis.

» En arrivant à la Porte-Neuve, le capitaine Loe, qui s'y trouvait,
» disait au capitaine d'artillerie : tu es pourtant sorti avec ton canon;
» il lui dit, oui, mais j'ai à remercier le brave lieutenant des chasseurs,
» car sans lui je n'aurais pas réussi à venir jusqu'ici, je n'ai jamais vu
» un homme se battre comme celui-là et je vais de suite donner
» connaissance de sa bravoure au Feldmarschall, que c'est le lieutenant
» des chasseurs avec une poignée d'hommes de son corps qui m'ont
» sauvé avec mon canon. J'ai regardé dans ma giberne et je n'y ai plus
» trouvé qu'une seule cartouche des 60 que j'avais.

» Un de mes chasseurs a eu une balle à travers de la main et un
» autre n'a eu qu'une légère blessure au bras, tandis que les Français
» ont eu plus de 50 blessés. »

Im « Moniteur universel », Nr. 169, 19 ventôse an III (9. März 1795) steht :

« Du camp devant Luxembourg, 12 ventôse. — Les artilleurs fran-
» çais emploient au bombardement de Luxembourg des mortiers d'une
» nouvelle invention, dont la portée est infiniment plus forte que celle
» des mortiers ordinaires. De leur côté, les assiégés ne cessent de
» répondre aux assiégeants par un feu très vif et continuel, mais
» cependant de peu d'effet, attendu la solidité des constructions fran-
» çaises. »

10. März. — Die Franzosen begannen ihre links und rechts von der Diedenhofener Strasse liegenden Verschanzungen durch Laufgräben zu verbinden. — Bei der Parole wurde der Garnison für den am vorigen Tage bewiesenen Muth gedankt und der Mannschaft, vom Feldwebel und Wachtmeister abwärts, zur Belohnung die Victualien auf zwei Tage unentgeltlich bewilligt. — Von Hamm und Merl aus geschossene Kanonenkugeln fielen in die Stadt.

Digitized by Google

11. März. — In der Nacht versuchten die Franzosen zweimal das Piket bei der Eichmühle zu umgehen und anzugreifen, es wurde dies aber durch die Wachsamkeit des Postens vereitelt.

13. März. — Während dieser Nacht unternahmen die Franzosen den Versuch, die Eichmühle durch Granaten in Brand zu setzen; es gelang ihnen aber nur eine derselben zu werfen, dann wurden sie durch das Geschütz der Festung vertrieben.

14. März. — Des Abends trafen die am 12. Februar Abgesandten Amtmann Vesques und Ulanen-Wachtmeister Thüringer wieder in der Festung ein. Sie waren mit einigen Soldaten vom Regiment Latour in die Provinz geschickt worden, um sowohl die Lage der feindlichen Armee, als auch die Stimmung der Landbevölkerung zu erforschen und kamen mit der Ueberzeugung zurück, dass Letztere bereit sei, die Waffen zu ergreifen, sobald sie auf Unterstützung seitens der Hauptarmee rechnen könne. Es scheint aus dieser Mission hervorzugehen, dass die Landbewohner nicht nur, wie es von der sogenannten « Klöppelarmee » stets behauptet wurde, durch die Geistlichkeit, sondern auch durch die Behörden zum Aufstande aufgemuntert wurden. Das Schicksal der unglücklichen Mitglieder der Klöppelarmee hat genugsam bewiesen, wie unvorsichtig diese Aufhetzungen waren und welch' traurige Folgen sie hatten.

Während der Nacht kehrte der am 1. März von der Hauptarmee abgegangene und inzwischen in Luxemburg eingetroffene Ad. L.... (der Name dieses Vertrauensmannes ist nirgends ausgeschrieben) mit einem Briefe des Gouverneurs an den Herzog von Sachsen-Teschen zu derselben zurück. In diesem Schreiben wurde gemeldet, dass nach genauer Untersuchung bei der Bürgerschaft und aus der neuerdings vorgenommenen Aufstellung der Proviantvorräthe hervorgehe, dass dieselben bis gegen Ende April, dem Zeitpunkte, welchen Seine Majestät für die Verproviantirung bestimmt habe, hinreichen würden; bis dahin bitte man also den Entsatz zu bewerkstelligen. Mündlich wurde dem Ad. L.... noch aufgetragen zu melden, dass man trachten werde, 8 bis 12 Tage länger auszuhalten, besonders wenn man hoffen könne, dann entsetzt zu werden, wie dies der Herzog ja habe versprechen lassen.

Der Gouverneur musste einen Entsatz für um so wahrscheinlicher halten, als er annehmen durfte, dass die bereits im Oktober über den

Digitized by Google

Rhein zurückgegangene Hauptarmee nunmehr die nöthige Offensivkraft wiedererlangt habe, um auf Luxemburg vorzugehen, besonders da die Hauptmacht der Franzosen noch immer in den Niederlanden stand und ein bedeutender Widerstand nicht zu erwarten war; auch durfte er hoffen, dass das Oberkommando eine muthige Besatzung und eine loyale Bürgerschaft, die auf dem Punkte standen, wegen materiellen Mangels kapituliren zu müssen, nicht so ohne Weiteres der Willkür des Feindes preisgeben werde. Die Brodration der Besatzung wurde von diesem Tage an auf 1½ Pfund reduzirt.

15. März. — In Nr. 175 des « Moniteur universel » vom 25. ventôse an III (15. März 1795) lesen wir :

« Du camp devant Luxembourg, 18 ventôse. — La garnison de » Luxembourg a fait le 10 une reconnaissance générale des positions » que l'armée française occupe auprès de cette forteresse. Il y a eu à » cette occasion une fusillade très vive, mais dont l'effet n'a été meur- » trier d'une part ni d'autre. — Le lendemain, l'ennemi a fait une sortie » au nombre de 4000 hommes, marchant sur trois colonnes. Il attaqua » quelques batteries et des postes retranchés, après avoir forcé la chaîne » des avant-postes français à se replier sur ses cantonnements voisins. » Alors un combat opiniâtre s'engagea, où l'on se battit avec acharne- » ment. L'ennemi, dont le but était de détruire une partie des ouvrages » du siège, parvint, après grands efforts, à s'emparer d'un poste re- » tranché ; il en fut bientôt chassé, et plusieurs corps d'infanterie qui » s'étaient formés pendant le combat, marchant à l'ennemi, l'obligèrent » de se retirer avec précipitation, dans la crainte d'être coupé. Le siège » continue avec vigueur. »

16. März. — Während der Nacht wurde die Schanze der Kaiserlichen am Fetschenhofe vollendet. — Bisher waren nur auf beiden Seiten der Strasse kleinere Aufwürfe zur Geschützaufstellung gemacht worden, um sowohl das Hammer- als auch das Mansfelderthal mit Kanonen bestreichen zu können.

17. März. — Die Franzosen fuhren nicht nur fort, ihre früher angelegten Verschanzungen unter einander zu verbinden, sie legten auch noch neue an, die, insofern sie im Bereiche der Feuerwirkung lagen, von der Festung aus beschossen wurden. — Gegen Mittag brach eine starke französische Kavalleriepatrouille vom Grünewald aus gegen Thüngen

Digitized by Google

und Olizy vor und scharmützelte mit den dort postirten Dragonern, zog sich aber, sobald mit Geschütz auf sie gefeuert wurde, eiligst zurück.

Im « Moniteur universel » Nr. 177, 27. ventôse an III (17. März 1795) steht im Sitzungsberichte des National-Convents vom 15. ventôse :

« Merlin (de Thionville) : J'annonce à l'assemblée que le 10 de ce » mois, la garnison de Luxembourg ayant fait une sortie générale, a été » repoussée jusque dans la palissade par l'armée de la république. Je » dois encore dire à la convention qu'en démolissant le fort de Reins- » feld, on a trouvé 150 tonneaux de poudre, 25 de cartouches à balles » et plusieurs à canon. Ainsi nos ennemis prennent la peine de nous » approvisionner pour la campagne prochaine ! »

18. März. — Des Morgens um 4 Uhr versuchten die Franzosen wieder vergeblich, das Piket an der Eichmühle zu überfallen. — Ihre Erdarbeiten setzten sie mit allem Eifer fort und man konnte füglich annehmen, dass sie eine vollständige Contrevallationslinie aufzuwerfen beabsichtigten.

20. März. — Ein Dragoner, der bei Fort Thüngen als Vedette stand, wurde vom Feinde erschossen.

22. März. — Des Morgens früh kamen zwei französische Deserteure in die Festung und sagten aus, dass das Blockadekorps nur noch 18,000 Mann stark sei. Sie wurden, wie alle übrigen, des Abends unbemerkt wieder aus der Festung herausgelassen. — Von diesem Tage an wurde das Piket an der Eichmühle durch einen Offizier, 50 Mann und einen Dreipfünder verstärkt; die obenerwähnten Deserteure hatten nämlich auch mitgetheilt, dass die Franzosen noch immer die Einnahme dieser Mühle planten.

23. März. — Des Nachts wurden unter Bedeckung zweier Kompagnien Infanterie und zweier Geschütze, ungefähr 100 Fuhren Holz aus dem Kloster Bonneweg ohne Hinderniss eingebracht. — Des Nachmittags erschien an den Vorposten ein französischer Trompeter mit Kleidungsstücken und etwas Geld für einen gefangenen Offizier.

24. März. — In der Frühe wurde der Ingenieur-Hauptmann Krapf mit einem Schreiben des Gouverneurs an General Ambert geschickt, worin über die Gewohnheit der französischen Soldaten, sich gespaltener oder gekauter Kugeln zu bedienen, Beschwerde geführt wurde. Er erhielt von Ambert die Antwort, dass dieser, in der französischen Armee

Digitized by Google

nie erlaubt gewesene Unfug sofort verboten werden würde und man bitte, österreichischer Seits dasselbe thun zu wollen.

28. März. — Die Franzosen arbeiteten fleissig an ihren Verschanzungen weiter, besonders setzten sie ihre Linie von der Arloner Strasse gegen Merl fort. — Obgleich ihre Batterieen immer näher rückten, so scheinen ihre Schiessresultate doch keine glänzenden gewesen zu sein, denn wir finden es in den Tagebüchern der Festung als etwas merkwürdiges verzeichnet, wenn einmal eine Kugel die Stadt erreichte!

1. April. — Die französischen Vorposten rückten so nahe an das Fort Charles heran, dass sie das Werk mit Kleingewehrfeuer erreichen konnten. Einige bürgerliche Jäger und mehrere Scharfschützen wurden gegen sie vorgeschickt und zwangen sie zum Rückzuge. Im Laufe des Vormittags wurden über 300 Schüsse auf die Festung abgegeben; des Abends fiel eine Sechspfünderkugel von der Batterie bei Hamm kommend in die Rhamkaserne.

2. April. — Die Franzosen stellten eine Haubitze am Abhange der Anhöhe hinter Eich auf und warfen einige Granaten in das Pfaffenthal, durch welche ein Mann von Bender und eine Frau, die bald nachher starb, verwundet wurden. Das Feuer der Festung brachte die französische Haubitze bald zum Schweigen.

Abends 7½ Uhr kamen 2 Granaten, vom Turbelsloch her geworfen, über die Stadt und fielen bei den «drei Tauben» nieder, eine Kugel ebendaher fiel in die Grossstrasse und schlug durch das Fenster in das Gasthaus «Zum Burgunder Kreuz»; eine andere Granate fiel auf den Bock und 3 oder 4 in den Garten des Priors der Münsterabtei; eine sechzehnpfündige Kugel endlich fiel in den Dachboden des Krankenhauses genannter Abtei. — Der zunehmende Holzmangel nöthigte den Kommandanten, aus den Fortifikations-Magazinen 383 Holzstämme und 10,000 Palissaden herzugeben, die dem Verpflegungsamte gegen Quittung überwiesen wurden.

5. April. — In der Nacht wurde der Rest des noch in Bonneweg befindlichen Holzes eingebracht.

Da die französischen Vorposten sich von Tag zu Tag näher an die Festung herandrängten, so wurde das Scharfschützenkorps durch ausgesuchte Leute der Besatzungsmannschaft auf 2 Offiziere, 7 Unteroffiziere und 130 Gefreiten und Soldaten gebracht und gemeinschaftlich mit

Digitized by Google

den bewaffneten Bauern zum äusseren Vorpostendienst verwandt. Diese Massregel hatte den günstigen Erfolg, dass binnen weniger Tage die Franzosen Eich gänzlich räumten, besonders als die beiden das Eicherthal bestreichende Dreipfünder so thätig mitwirkten, dass ihnen der dortige Aufenthalt unangenehm erscheinen konnte. — Ein bürgerlicher Jäger und ein Kanonier wurden bei Hamm verwundet und es traf ein aus der Kriegsgefangenschaft entwichener Soldat (Mittrowsky) in der Festung ein. Auf die französischen Arbeiter wurde mit Erfolg gefeuert.

6. April. — Bei der Frühpatrouille wurde ein Scharfschütze verwundet.

7. April. — Zwei entwichene Kriegsgefangene, der eine vom Regiment Mittrowky, der andere von der Hessischen Artillerie, trafen in der Festung ein.

8. April. — Des Morgens stiessen beiderseitige Patrouillen auf einander, was Veranlassung zu längeren Plänkeleien gab, wobei ein bewaffneter Bauer aus Bonneweg todtgeschossen wurde. Eine Kugel, die aus der Gegend von Merl kam, fiel in den gedeckten Weg des Bastions Daum (Reduit Louvigny), zwei Granaten fielen bei Heilig-Kreuz.

10. April. — Beim Patrouillenritt wurde der Husaren-Lieutenant Luwiscsky verwundet.

11. April. — Nachts gegen 10 Uhr warfen die Franzosen mehrere Granaten gegen das Pulvermagazin Olizy und schossen mit Kanonen gegen das gleichnamige Fort, welches ihnen die Antwort nicht schuldig blieb.

In Michel Namur's Memoiren finden wir über den Angriff auf Olizy Folgendes verzeichnet :

« Un jour en montant la garde au fort Olizy, mon camarade que » j'ai relevé, me disait, qu'il pensait que j'aurais de l'ouvrage, car » l'espion était entré le matin en ville, pour annoncer au Feldmarschall » que les Français étaient d'intention d'attaquer le fort dans l'après-midi ; » réellement dans la journée il y vint un canon, un obusier et un » caisson avec des munitions, ainsi qu'un major, un capitaine, un lieu- » tenant et 50 hommes du régiment de Bender. Le sergent d'artillerie » de ce renfort vint chez nous au corps-de-garde ; je lui disais, que » j'espérais que, si les français venaient pour nous attaquer, qu'il ferait » son devoir, il me répondit : mon lieutenant, je n'étais jamais le

Digitized by Google

» dernier et j'espère de ne pas l'être non plus, si le cas écherrait, mais » il y a une chose qui n'est pas dans son rang, j'ai visité mon caisson » et j'ai remarqué que les cartouches de mon obusier étaient trop » longues et trop minces, de façon que je ne serais pas sûr de mon coup ; » je lui disais que j'allais de suite écrire au Feldmarschall et que nous » en aurions bientôt d'autres. Il me disait, s'il avait seulement du papier » et de la cire à cacheter ; j'ai envoyé de suite mon frère Jean-Pierre, » qui était de garde avec moi, à la maison pour prendre du papier et » de la cire et, à son retour, nous nous occupâmes à faire d'autres » cartouches. Jusqu'à une heure et demie, je suis sorti avec mes chas- » seurs et les dragons, il faisait très noir, j'envoyai un dragon devant » pour voir s'il pouvait remarquer quelque mouvement, il revint me » rapporter que les champs étaient remplis de Français, je fis aller les » dragons derrière la poudrière où il y avait une porte d'entrée ma- » çonnée en grosse pierre de taille ; en courant ainsi, les Français firent » une décharge de feu de fil sur moi, de la sorte que je ne croyais pas » revenir à mon poste ; mais il fallait penser qu'il n'y avait pas de balle » fondue pour moi, autrement il aurait été impossible que j'échappasse » à ce danger ; j'ai envoyé un dragon au fort dire, qu'on sorte avec le » canon et l'obusier, mais le major s'y est obstinément refusé ; j'ai » derechef envoyé un chasseur à cet effet, mais toujours en vain, le » major lui répondit qu'il ne sortirait pas, alors j'ai crié à mes chasseurs » de sortir, mais de ne pas se mettre à deux et d'avoir courage, qu'ils » verraient que nous réussirions à leur faire prendre la fuite comme » des lâches ; lorsque les canonniers du fort Thüngen aperçurent que » nous marchions sur l'ennemi, ils tirèrent un coup de canon sur eux ; » alors le jour commença à paraître, ils se sauvèrent comme je l'avais » prédit et nous les avons poursuit jusque près du Grünewald ; en » rentrant au fort, je fis mon compliment au sous-officier de sa belle » promesse qu'il me fit la veille ; il me disait : mon cher lieutenant, il » faut me pardonner, ce n'était pas ma faute, c'est M. le major qui en » est la cause de ce désordre, qui n'a pas voulu me laisser sortir.

» Je ne peux concevoir comment il était possible qu'aucun de mes » chasseurs n'a été blessé dans cette funeste affaire ; le caporal des » dragons qui était avec nous a témoigné la bravoure et le respect pour » les Luxembourgeois, pour s'être défendus comme des héros, mais

Digitized by Google

» vous autres, disait-il aux canonniers, vous êtes tous des lâches et des » poltrons pour les avoir laissé en blanc (!) et de cet emportement il » eut quinze jours d'arrêts.

» S. Exc. le Feldmarschall donna, le lendemain de cette affaire, un » concert au Gouvernement auquel je fus invité; y étant entré, S. Exc. » est venu à ma rencontre me saluer et me témoigner sa satisfaction, » en me disant: Vous vous êtes bien défendu hier le matin. Je lui » disais, qu'oui et nous étions aussi bien secourus. Il répondit: Je sais » tout ce qui s'est passé. Alors M. l'adjudant Croch m'a dit: Quand vous » avez commencé, je suis allé appeler M. le Feldmarschall et nous » restâmes à la fenêtre jusqu'à la fin de l'affaire. »

Die gegen die französischen Vorposten vorgegangenen Patrouillen meldeten, dass sie eine lebhafte Bewegung bei denselben beobachtet hätten, woraus geschlossen wurde, dass die Franzosen einen Ausfall befürchteten und ihre Massregeln gegen denselben zu treffen suchten. — Durch einen aus Longwy eingetroffenen jungen Mann erfuhren die Oesterreicher, dass diese Festung sowohl, als auch Metz und Diedenhofen Befehl erhalten hätten, sich auf drei Monate mit Lebensmitteln zu versehen, dass am 3. d. M. die Bäckerei der bei Coblenz stationirten französischen Truppen in Trier angekommen sei und dass in Paris eine Gegenrevolution ausgebrochen, weshalb von der um Luxemburg lagernden Kavallerie 600 Gendarmen dahin berufen worden seien.

12. April. — Um Mitternacht rückten die Franzosen mit einer Kanone und einer Haubitze gegen die Front Sainte-Marie vor, warfen 3 Granaten in das Bastion und gaben einige Kanonenschüsse ab; sobald aber ihr Feuer aus der Festung erwiedert wurde, zogen sie sich eiligst zurück.

Den ganzen Morgen feuerten die Vorposten heftig mit Kleingewehr aufeinander, wobei ein Korporal und ein Soldat (Huss), sowie ein Scharfschütze verwundet wurden; von den bewaffneten Bauern blieb einer todt und vier, von denen einer dem Feinde in die Hände fiel, wurden blessirt.

Ein seit dem 10. Dezember als Kriegsgefangener in der Festung weilender französischer Dragoner, welcher zwar von seinen Wunden hergestellt war, aber doch noch stärkende Bäder gebrauchen musste, wurde dem General Ambert a conto einer künftigen Auswechselung

Digitized by Google

zugeschickt. Dem darüber an Ambert gerichteten Briefe wurde ein Schreiben des Magistrats beigefügt, worin um die Auslieferung eines aus Luxemburg wegen begangenen Meuchelmordes entflohenen Bürgers, namens Hateau, gebeten wurde.

Wir erwähnen des ersteren Falles besonders darum, weil in damaliger Zeit Menschlichkeit gegen gefangene Feinde niederen Ranges zu den Seltenheiten gehörte; man vergleiche damit nur das schreckliche Loos der französischen Gefangenen auf den englischen Pontons. Ueberhaupt geht aus allen Quellen hervor, dass während der ganzen Blockake die Anführer der feindlich gegenüber stehenden Truppen sich gegenseitig an Zuvorkommenheit und Ritterlichkeit zu überbieten suchten.

Gegen Mittag rückte ein französisches Detaschement gegen Bonneweg vor, um den dortigen Scharfschützenposten, der ihnen sehr hinderlich war, zu vertreiben; sie wurden aber durch das Geschütz der Festung zurückgewiesen. Ein Scharfschütze wurde in dem nach Hamm führenden Thale durch eine französische Gewehrkugel verwundet. Ein französischer Ingenieuroffizier, welcher sich der Festung behufs Recognoscirung näherte, wurde durch einen österreichischen Dragoner, namens Schucker, ungeachtet der Annäherung französischer Kavallerie, so schwer verwundet, dass er vom Pferde stürzte und gefangen genommen werden konnte.

14. April. — Von der grossen Schanze am Grünewald warfen die Franzosen eine glühende (« oder vielmehr nur heiss gemachte », wie das Tagebuch zusetzt) Kugel in das Werk Thüngen.

15. April. — Kavallerie-Patrouillen bemerkten des Nachts in der Gegend zwischen Oetringen und Niederanven, nach der Mosel zu, ausserordentlich viele Wachtfeuer, woraus man glaubte schliessen zu können, dass viele Truppen über Trier angekommen seien.

Mittags überbrachte der französische General-Adjutant Froment ein Schreiben des Generals Pichegru aus dem Hauptquartier bei Luxemburg, d. d. 14. April, in welchem er dem Festungsgouverneur mittheilte, dass er mit einer Verstärkung von 25,000 Mann und einer bedeutenden Artillerie vor dem Platze angekommen sei. Zugleich wurde der Gouverneur zur Uebergabe aufgefordert und der Besatzung der Ausmarsch mit Kriegsehren und der Abzug nach den österreichischen Staaten angetragen, wo sie bis zur Auswechselung kriegsgefangen sein sollte.

Digitized by Google

Pichegru fügte hinzu, der Friede mit Preussen sei unterzeichnet und Frankreich dadurch in Stand gesetzt, 400,000 Mann zu verwenden, um jeden Versuch der kaiserlichen Armee zum Entsatz der Festung zu vereiteln. Im Falle einer Weigerung drohte er mit baldigem Bombardement.

Gleich nach dem Mittagessen wurde der General-Adjutant mit folgender Antwort zurückgeschickt und mit den gebräuchlichen Vorsichtsmassregeln hinausgeleitet: « Niemand wisse besser als Pichegru, dass sich eine Festung nicht aus Furcht vor einem Bombardement ergebe, das zwar den Einwohnern nachtheilig sei, aber die Vertheidigungsmittel einer Festung wie Luxemburg nicht schwächen könne; deshalb sei man entschlossen, dieselbe bis auf's Aeusserste zu vertheidigen und zu behaupten. » Man hoffe dadurch aber die Achtung Pichegru's zu verdienen, er werde dieselbe gewiss der Beharrlichkeit einer entschlossenen Garnison, welche die Grenzen ihrer Pflicht und der Ehre kenne, nicht versagen. Das Schreiben schloss wörtlich: « Fier de commander » une garnison aussi brave et ne manquant pas de ressources, j'ai » résolu de ne rendre la place qu'à la dernière extrémité. »

Am selben Abende schickte der Gouverneur einen Vertrauten F... P... ab, um etwas Bestimmtes über die Bewegungen der verbündeten Armeen in Erfahrung zu bringen.

Die von Seiten der Bürgerschaft eingegangene, alle Erwartungen übertreffende Unterstützung an Geld[1]), die noch vorgefundenen Lebensmittel (Getreide und Reis) und die bereits bei der Garnison eingeführte Verminderung der Rationen ermöglichten es, bei noch grösserer Verminderung derselben und bei Einführung des Pferdefleisch-Konsums, bis zum 8. oder 12. Juni auszuhalten, besonders weil zur Noth auch die Einwohner bis dahin mit den erforderlichsten Nahrungsmitteln versehen waren. In diesem Sinne wurde ein Bericht an den Herzog von Sachsen-Teschen abgefasst und dem erwähnten Vertrauten anempfohlen, nichts unversucht zu lassen, um die Armee oder doch wenigstens die Vorposten zu erreichen und dann durch den Kommandanten derselben das ihm anvertraute Schreiben weiter befördern zu lassen.

---

1) Am 1. März 1795 hatten die dreizehn Meistergilden allein 100,000 Gulden vorgeschossen.

Digitized by Google

Michel Namur schreibt in seinen Memoiren :

« Le 15 avril, j'étais encore de garde au fort Olizy ; la sentinelle » qui était postée hors du fort, quand elle fut relevée, vint me dire » que, si j'avais été auprès de lui, j'aurais pu tuer un lièvre ; je lui » demandai de quel côté il avait pris, il me dit qu'il s'était caché dans » les grains, si je voulais aller avec lui, il me le montrerait ; j'ai envoyé » mon dit frère chercher mon fusil de chasse et mon chien et effective- » ment je l'ai trouvé et tué.

» Le lendemain, après avoir été relevé, je passai près le Gouver- » nement (der' heutige Gerichtshof) pour me rendre chez moi ; le cuisi- » nier de S. Exc. le Feldmarschall (il faut croire que quelqu'un lui l'aura » dit que j'avais tiré un lièvre, et que comme nous étions amis) me dit » en passant : Tu as quelque chose d'extraordinaire dans ta carnassière ; » je lui dis que non ; il y mit sa main et en tira le lièvre avec lequel » il courut dans sa cuisine, je le suivis et lui dis de me le rendre, qu'il » le mangerait avec moi. Oh non ! qu'il me répondit, ce sera un bon » morceau pour mon général. Le lendemain, un paysan lui apporta aussi » une paire de bécasses et à midi tout cela était servi à table ; lorsqu'on » alla s'y mettre, il entra un parlementaire français que l'on invita à » dîner ; celui-ci était fortement étonné et regardait si drôlement en » disant enfin : Tiens, vous mangez du gibier ici, nous ne sommes pas » si heureux dehors. Le Feldmarschall lui répondit : Nous en mangeons » tous les jours ; ce qui n'était cependant pas vrai. » (Dieser naive Schlusssatz erlaubt uns günstig über Namur's Glaubwürdigkeit zu folgern.)

Wir führen nachstehend eine um diese Zeit dem Gouverneur eingereichte, uns im Original vorliegende, aber nicht unterschriebene Denkschrift (Schriftenabtheilung des K. K. Kriegsarchivs, 1794, S. 82) an, welche ein helles Licht auf den Opfermuth und die entschlossene Tapferkeit der Garnison sowohl, als auch der Bürgerschaft wirft und die wir aus diesem Grunde hier, und nicht im Anhange wiedergeben. Wir glauben vermuthen zu dürfen, dass Feldmarschall-Lieutenant von Schrœder, Kommandant *der Festung*, der Verfasser dieser von Intelligenz und Energie zeugenden Arbeit war :

« Wenn man bedenkt, wie wichtig für die österreichische Monarchie die Erhaltung der Festung Luxemburg ist und dass deren Verlust nicht nur für die Fortdauer des Krieges, sondern auch für den Frieden selbst

Digitized by Google

den eigentlichen Ausschlag geben muss, einigermassen das Schicksal von ganz Europa von ihr abhängt, indem die Franzosen, wenn sie dieselbe einnehmen sollten, allen kriegführenden Mächten Gesetze vorschreiben und dieselben zu einem schändlichen Frieden zwingen könnten; wenn man alles dieses reiflich überlegt, so kann nur der einzige Gedanke entstehen, *alles anzuwenden, ja das Unmögliche möglich zu machen, um diesen so wichtigen Ort nicht zu verlieren.*

» Dem Feinde stehen zwei Wege offen sich dieses Platzes zu bemeistern, die Belagerung oder Aushungerung der Besatzung.

» Den Ersten wird der Feind, wenn er es auch thun könnte, nicht versuchen, indem er unnützer Weise Leute und Geld aufopfern würde, indessen unser Schicksal von den glück- oder unglücklichen Fortschritten unserer Armee abhängt.

» Ist diese in ihren Unternehmungen glücklich, so hat der Feind keine Zeit mehr, eine Belagerung vorzunehmen; ist sie hingegen unglücklich, so bedarf es nur sechs Wochen mehr und der Feind erobert die Festung ohne Schwertstreich. — Es kann sich hier also nur darum handeln, auf welche Art man die Subsistenz der Garnison verlängern könnte, ohne jene der Bürgerschaft zu schmälern; bevor aber hierzu geschritten wird, muss ein anderer, ebenso wichtiger Umstand in Betrachtung gezogen werden.

» Obschon die vom Feinde gemachte Aufforderung und Bedrohung eines Bombardements mehr einer Prahlerei, als etwas anderem gleich sieht, so ist es doch leicht möglich, dass derselbe in dem Augenblick, als er die Hoffnung aufgeben müsste, sich der Festung zu bemächtigen, durch ein Bombardement die Stadt zu Grund zu richten trachten würde, obschon er keinen Nutzen daraus schöpfen könnte. (Die mannigfaltig — unerwartet — ja unerhörten Vorfallenheiten (?) des gegenwärtigen Krieges rechtfertigen diese Muthmassung.) Gut wird es also immer sein, wenn die nöthigen Massregeln getroffen werden.

» Alles was das Militär in einem solchen Falle angeht, ist bereits veranlasst, es erübriget also nur noch in Beziehung auf die Stadt selbst das Erforderliche einzuleiten und dieses scheint darin zu bestehen:

» 1. die bereits erlassene Verordnung zu wiederholen, dass auf jedem Speicher ein grosser Kübel mit Wasser, dann vor jedem Haus auf der Gasse ein mit Wasser ebenfalls gefülltes Fass in Bereitschaft stehe;

Digitized by Google

»2. dass die Feuer-Piquette von Seiten der Stadt zu geben angefangen und durch den Magistrat die Anstalten zum Feuerlöschen getroffen werden;

»3. sowie dieses geschehen, müssen durch angestellte Kommissare alle Häuser ohne Unterschied untersucht werden, ob nämlich der erste Punkt befolgt ist, dann ob es auf den Speichern keine brennbare Materialien, als Heu, Stroh u. s. w. vorhanden, welche unter schwerster Strafe alsogleich heruntergeschafft werden müssen;

»4. sobald man von dem Vorhaben des Feindes die Stadt zu verbrennen sichere Kennzeichen haben würde, müssten alle Dächer abgenommen werden.

»Nun kommen die Mittel, sich die nöthige Subsistenz zu verschaffen, welche vielleicht ausserordentlich, ja sogar rein unmenschlich scheinen werden, allein, wenn man in Betrachtung ziehet, dass unsere Feinde blos den angeordneten, ausserordentlichen Mitteln ihre Erhaltung und bisher errungenen Vortheile zu verdanken haben, wenn man dem Gedanken Raum lässt, dass, sobald Luxemburg übergeht, unserem Monarchen alle Möglichkeit verschwindet, den Krieg fortzusetzen, und er auf seine Besitzungen herwärts des Rheins auf immer Verzicht thun muss; dass unsere Armee einen mit allen nur erdenklichen Beschwerlichkeiten (verbundenen) Feldzug eröffnet, der im Anfange unglücklich, zuletzt aber doch vollkommen glücklich sein kann, folglich wieviel Ruhm und Ehre man einernten würde, bis dahin die Festung zu erhalten, so müssen alle Zweifel und Nebenbetrachtungen der Pflicht weichen.

»Die Mittel, also die Uebergabe der Festung so weit als möglich zu verschieben, wären:

»1. vom 1. Mai, die Garnison auf 1 Pfund Brod täglich herunter zu setzen und derselben dagegen das Fleisch unentgeltlich zu geben;

»2. der Mannschaft vom Feldwebel abwärts aber täglich nur ein halbes Pfund Fleisch statt zwei drittel verabreichen zu lassen;

»3. alle in der Stadt befindlichen unnützen Pferde abkaufen und sammt denen bei dem hiesigen Aerarischen undienstbar werdenden abschlachten und einsalzen.

»Durch diese Vorkehrung allein wird man sich die hinlängliche Fourage verschaffen;

»4. eine Hausdurchsuchung bei den Einwohnern zu veranlassen,

Digitized by Google

mittels welcher man sich einen sicheren Ausweis verschaffen würde, was bei denselben an Korn, Mehl, Hafer, Heu und übrigen Nahrungsmitteln und Schlachtvieh vorhanden ist;

» 5. sobald dieses geschehen sein wird, müsste verordnet werden, dass von einem gewissen Tage an jedem Menschen nicht mehr als ein Pfund Brod und drei viertel Pfund Fleisch täglich zu geniessen erlaubt sein wird, weshalben die Veranlassung getroffen werden müsste, dass die Bäcker und Fleischhacker nicht mehr verkaufen dürften;

» 6. nach diesem Grundsatze nun müsste nach der Stärke jeder Familie berechnet werden, wieviel selbe an Brod, Mehl u. s. w. zum Auslangen bis Ende Juli benöthige, sofort alles Ueberflüssige abgenommen, in die aerarischen Magazine gebracht und den Eigenthümern dagegen Assignationen oder sonstige Papiere gegeben werden;

» 7. von diesen gesammelten Vorräthen wird dasjenige abgeschlagen, was für die Garnison bis Ende Juli erforderlich ist; das übrige aber den Taglöhnern und sonstigen Bürgern, welche keinen eigenen Vorrath mehr haben sammeln können, gegen einen billigen Preis von 8 zu 8 Tagen aus folgen lassen, wodurch man sich noch überdies baares Geld verschaffen würde.

» Um aber allem Unfuge auszuweichen, dürften die Bäcker nicht mehr auf den Verkauf, sondern nur für jene, die das Mehl hergeben, Brod backen;

» 8. zur Berichtigung der vier letzten Punkte müsste eine eigene Kommission und zwar von solchen Individuen zusammengesetzt werden, welche blos ihre Pflicht vor Augen haben, und weder des Eigennutzes noch der Empfindelei fähig sind.

» Man könnte vielleicht hier auf den Gedanken verfallen, dass dererlei Massregeln unter der Bürgerschaft Missvergnügen erregen könnten, allein die Treue und Anhänglichkeit derselben gegen ihren Monarchen sind zu wohlbekannt, als dass man dieses zu befürchten hätte.

» Jeder rechtschaffene Mann wird die Nothwendig- und Billigkeit derselben einsehen, und nur Wucherer, die blos auf den Zeitpunkt warten, ihre Vorräthe um einen zehnfachen Preis an den Mann zu bringen und nur Uebelgesinnte werden sich vielleicht erkühnen, dawieder zu murren. Diese lässt man schreien, oder, wenn sie es zu bunt treiben sollten, zum Schrecken der andern aufhängen;

Digitized by Google

» 9. die vermöge vorgehenden Punktes aufgestellte Kommission, bei welcher so wenig als möglich Civil-Beamte sein dürften, müssen den wahren Sinn dieser Vorkehrungen wohl begreifen und hienach alle Massregeln nehmen, durch welche der vorgesetzte Endzweck am leichtesten und sichersten erzielt werden könnte;

» 10. findet man nach geschehener Durchsuchung und Ausrechnung, dass zuviel unnütze Mäuler vorhanden sind, die ernährt werden müssen und man dadurch das Auslangen für die Garnison bis Ende Juli nicht erzwingen könnte, so wären alle diese unter Begünstigung eines Ausfalles aus der Festung zu räumen;

» 11. beim äussersten Fall, und wenn man sichere Nachrichten hätte, dass unsere Armee in einer nicht allzu grossen Entfernung von hier durch den Feind abgehalten würde, uns zu entsetzen, wäre wohl das schicksamste Mittel, einen Theil der Besatzung, besonders die Kavallerie, sich durchschlagen zu lassen;

» 12. wollte alsdann der Feind, durch seine lange und fruchtlose Berennung ermüdet — durch die Schwäche der Garnison aber kühner gemacht, eine ernstliche Belagerung vornehmen, dann könnte man, wie es schon im Anfange des vorigen Jahres beschlossen war, die Vorwerke sprengen und sich blos an die Vertheidigung des « corps de place » binden, welcher dem Feind schon genug zu schaffen geben würde.

» Nur der Punkt und nicht die Vorwerke Luxemburgs sind in der jetzigen Lage der Sachen von der äussersten Wichtigkeit. Der Verlust des ersten ist unersetzlich, letztere hingegen können nach dem Frieden ganz füglich wieder erbaut werden. »

16. April. — Am vorigen Abend wurde ein Gefreiter von Huss auf der Strasse nach Hollerich schwer, und in der Frühe bei einem Patrouillengange ein bewaffneter Bauer aus Bonneweg leicht verwundet.

Die ganze Nacht hindurch wurden Wagen gehört, die auf der Strasse von Cessingen und nach dem Röserthal fuhren; am Morgen sah man eine 6000 Mann starke, französische Kolonne Infanterie und Kavallerie von der Trierer über die Remicher Strasse in der Richtung nach Itzig marschiren.

17. April. — In der Frühe wurde eine andere französische Kolonne von annähernd 2000 Mann Infanterie und Kavallerie mit Geschütz und Bagage gesehen, welche in der nämlichen Richtung marschirten, da das

Digitized by Google

Eintreffen frischer feindlicher Truppen ein baldiges Bombardement in Aussicht stellte, so wurden neuerdings den verschiedenen Dienstzweigen der Besatzung, sowie dem Hospital diejenigen Kasematten angewiesen, in welchen sie Schriften, Effekten, Personal und Kranke nöthigenfalls in Sicherheit bringen konnten. (Siehe Anhang Nr. 40.)

18. April. — Gegen 10 Uhr morgens bemerkte man eine französische Kolonne von ungefähr 6000 Mann, welche hinter Merl, Cessingen und Gasperich auf der Bettemburger Strasse gegen Kockelscheuer marschirte. — Ueberhaupt beobachtete man während der letzten drei Tage eine auffallende Bewegung und ein beständiges Hinundhermarschiren im französischen Lager, woraus man auf eine Ablösung des Blockadekorps schloss.

Die französische Regierung hatte damals beschlossen, Mainz mit grösserem Ernste anzugreifen. Die drei Luxemburg blockirenden Divisionen sollten zugleich zu der vom General Pichegru befehligten Rheinarmee stossen. Zu ihrer Ablösung wurden die zwei Divisionen Desjardins und Chapsal der Sambre- und Maasarmee bestimmt. Diese Umwechselung wurde vom 16. bis 20. April vollzogen, und General Ambert marschirte mit dem bisherigen Blockadekorps nach Landau, Strassburg und Schlettstadt ab.

Die in Chapsal's Abwesenheit von General Friant befehligte Division stellte sich an der Trierer Strasse auf, den linken Flügel bei Itzig, den rechten an die Lütticher Strasse gelehnt, das Hauptquartier zu Sandweiler; die Linie der Division Desjardins begann an der Thionviller Strasse bei Hesperingen und erstreckte sich mit dem linken Flügel bis an die Lütticher Strasse. Das Oberkommando dieses neuen, kaum 15,000 Streiter zählenden Blockadekorps führt der Divisionsgeneral Hatry, der sein Quartier zu Itzig nahm. Das Artilleriewesen stand unter Leitung des Generals Bollemont.

In « Victoires et Conquêtes etc. » wird irriger Weise gesagt (Band IV, Seite 146), dass diese Truppenablösung am 20. März stattgefunden habe. Ebenso unbegründet ist die Angabe, Seite 147, « der Gouverneur habe mehrere Ausfälle machen lassen, um die abziehenden französischen Kolonnen zu necken; die ausfallenden Oesterreicher seien aber auf allen Punkten zurückgeschlagen worden ». Von Ausfällen in den Tagen zwischen dem 16. und 28. April findet sich aber in sämmtlichen Tage-

Digitized by Google

büchern der Festung keine Spur. Auch wird auf Seite 147—148 irrthümlich erzählt, «General Hatry habe in den letzten Tagen des Monats April die Aufforderung zur Kapitulation an die Festung erneuert und wieder eine abschlägige Antwort erhalten». Vermuthlich wird Hatry's Schreiben vom 18. April von dem mit dem Inhalte desselben nicht vertrauten Verfasser für eine solche Aufforderung gehalten.

Ein Parlementär überbrachte ein Schreiben des Divisionsgenerals Hatry, welcher als Kommandant der um Luxemburg liegenden Truppen zeichnete, durch welches dieser eine Brieftasche zurückforderte, die der französische Brigadegeneral Besnard im Oktober vorigen Jahres zu Bastnach, als derselbe dort durch ein von Luxemburg abgeschicktes Detaschement überfallen wurde, bei seiner Flucht hatte liegen lassen. Da die Brieftasche, welche nur einige werthlose Privatbriefe und Recepte enthielt, wirklich noch vorhanden war, so wurde dieselbe zurückgesandt und gleichzeitig General Hatry durch Feldmarschall Bender ersucht, eine den am 12. d. M. ihm zugeschickten kriegsgefangenen Dragoner Du Rieux betreffende Konsignation unterschrieben zurückzusenden, und angefragt, ob der unter dem nämlichen Datum abgegangenen Reklamation, den entflohenen Hatteau betreffend, Folge gegeben werde.

19. April. — Von den Aussenwerken der Thionviller-Front wurde gemeldet, dass die am vorigen Nachmittage zur Ablösung der Vedetten ausgerückten französischen Reiter ihre Mantel und Fouragesäcke auf den Pferden hatten, dass französische Generäle mit Adjutanten die Postenkette mehrmals abgeritten und den Posten Instruktionen ertheilt, endlich, dass am Morgen die Schildwachen und Tirailleurs ihre Tornister bei sich gehabt hätten. — Gegen 5 Uhr morgens marschirten 600—800 Reiter aus dem französischen Lager an der Trierer Strasse gegen Contern ab. — Von dem auf dem Thurme der Pfarrkirche in Luxemburg zur Observation befindlichen Ingenieur-Offizier lief die Meldung ein, dass aus der Gegend von Cessingen eine feindliche Abtheilung von ungefähr 1500 Mann Infanterie und Kavallerie nebst einigen Wagen auf Hesperingen zu marschire.

Ein bürgerlicher Jäger wurde auf dem Posten links vom Fetschenhofe durch eine feindliche Kanonenkugel erschossen.

20. April. — Die französischen Geschütze schossen mit einer solchen Elevation, dass sie mehr Kugeln als bisher in die Festung brachten.

Digitized by Google

21. April. — Ein Soldat (Würzburg) wurde bei den Weimershöfen leicht verwundet. — Am Abende schickte man neuerdings zwei Vertrauenspersonen zur Hauptarmee ab, durch die man von der Lage in Luxemburg Nachricht gab und dasjenige wiederholte, was bereits am 15. berichtet worden war.

22. April. — Ein französischer Trompeter überbrachte ein Schreiben Hatry's, mit welchem derselbe den Uebernahmeschein des zurückgeschickten französischen Kriegsgefangenen Du Rieux, 6 Louis d'or für einen gefangenen Dragoner und 2 Laubthaler und einige Kleidungsstücke für einen gefangenen Offizier übersandte und zugleich mittheilte, dass französischer Seits der Aufenthalt des auszuliefernden Hatteau unbekannt sei. — Dieses Schreiben wurde sogleich beantwortet und nebst den Empfangsbescheinigungen des übersandten Geldes und der Effekten zurückgeschickt.

23. April. — Dem Feinde misslang ein Versuch, das Nachtpiket und die Kanonen auf den Felsen rechts von der Schanze Charles zu überfallen.

Ein Soldat (Huss) desertirte aus dem gedeckten Wege Sainte-Marie. — Von Rumigny wurde gemeldet, dass die französischen Vedetten sich der Festung bedeutend genähert hätten. Lieutenant Bastar mit 40 Scharfschützen trieb dieselben zurück. Da man glaubte, aus diesem Vordringen auf einen Anschlag gegen die Flesche Fetschenhof schliessen zu müssen, derartiges auch von einigen Landleuten erzählt wurde, so befahl der Gouverneur die Flesche zu erweitern, mit Palissaden und Sturmpfählen zu versehen und die Geschütze auf 4 Kanonen, eine Haubitze und einen Mörser zu vermehren. — An die Frontkommandanten und Truppen wurde eine neue Diensteintheilung ausgegeben, die vom 26. ab in Kraft treten sollte, zugleich erhielten dieselben Verhaltungsmassregeln für den Fall, dass der Feind die Festung nächtlicher Weile beschiessen oder die Laufgräben eröffnen sollte. (Siehe Anhang Nr. 41.)

25. April. — Vom Piket zu Bonneweg desertirten während der Nacht drei Mann (Clerfayt).

26. April. — Von demselben Piket desertirte wieder ein Mann (Würtemberg). — Von diesem Tage an musste in den vier Fronten stets ein Stabsoffizier bei den Truppen sein und einer im Innern der Stadt « du jour » haben. — In der Nacht kam Ad... L... zurück und über-

Digitized by Google

brachte dem Gouverneur einen Brief Clerfayt's vom 13. d. M., in welchem stand, «dass Seine Majestät ihm aufgetragen habe, den Feldmarschall wissen zu lassen, dass es ihm vollständig überlassen sei, dasjenige zu thun, was er im Interesse des Dienstes für nothwendig erachten werde und dass er übrigens all' demjenigen, was ihm der Ueberbringer mündlich mittheilen werde, Glauben beimessen könne». — Der mündliche Bericht lautete, dass, da der zwischen Frankreich und Preussen abgeschlossene Friede einen ganz andern Operationsplan erheische, der Entsatz der Festung nicht thunlich sei, es wäre denn, dass dieselbe bis Ende Mai oder noch länger aushalten könne. — Da diese Mittheilung die Besorgniss wach rief, dass keiner der zur Armee abgeschickten Vertrauten dort eingetroffen sei, so wurde sofort der Kadet Hemer (Würzburg) mit einem Briefe an Clerfayt abgesandt, worin alles wiederholt wurde, was bereits gemeldet worden und der 12. Juni als äusserster Termin bis zu dem die Festung gehalten werden könne, angegeben war.

27. April. — In der Nacht wurde ein betrunkener französischer Sergent-major der Artillerie, der statt der Strasse nach Merl, diejenige nach Luxemburg eingeschlagen hatte, von einer Patrouille gefangen eingebracht.

Vor drei Tagen hatten die Franzosen begonnen, vor Merl an einer Verschanzung zu arbeiten, sie waren aber durch heftiges Geschützfeuer vertrieben worden; während der letzten Nacht bemerkten die kaiserlichen Patrouillen, dass sie dort wieder an der Arbeit waren, weshalb aus allen Werken der Front Sainte-Marie gefeuert wurde, was sie zwang die Arbeit einzustellen.

28. April. — In der Nacht wurde aus Besorgniss, dass der zur Armee abgeschickte Kadet etwa nicht dahin gelangen werde, ein anderer Vertrauter, L... Kh... (H.), mit einem Briefe an Clerfayt gesandt: «Man werde bis zum 12. Juni halten und sei bereit dafür das Aeusserste zu thun, nur bitte man um bestimmte Auskunft betreffend des Entsatzes.» — Ein bewaffneter Bauer wurde bei der Frühpatrouille verwundet.

29. April. — Die Franzosen erbauten während der Nacht in der Linie der schon auf der Höhe von Hesperingen befindlichen Verschanzungen auf dem linken Ufer der Alzette, dem Werke Neipperg gegenüber, eine neue Flesche. — Des Morgens zwischen 3 und 4 Uhr stiess eine starke französische Patrouille auf die Vorposten an der Eichmühle, was zu einem kurzen Gefechte Anlass gab.

Digitized by Google

Aus der Hesperinger Schanze schossen die Franzosen mehrere Kugeln in die Citadelle Heiligegeist und in die Stadt. Eine fiel auf das Dach des Pulvermagazins Theresia, andere in das Franziskanerkloster und in die Pfarrkirche. Abends um 10 Uhr kamen noch viele Kugeln in die Stadt. Die Garnison zählte bereits viele Kranke und es stand zu erwarten, dass mit dem Eintreten der heissen Witterung, besonders wegen Mangel an frischem Fleisch und Gemüse, die Zahl derselben noch zunehmen werde.

30. April. — Ein Gefreiter und zwei Mann (Klebeck), welche auf Patrouille ausgeschickt worden, blieben aus. — In der Nacht wurde, aber ohne sichtbaren Erfolg, auf die französischen Arbeiter gegenüber Neipperg gefeuert. Der Feind erwiederte das Feuer, seine Kugeln fielen fast alle in die Stadt. Die tägliche Brodration wurde auf ein Pfund herabgesetzt, auch die bereits herabgesetzte Fleischration und einige andere Artikel wurden noch vermindert. — Es wurde befohlen, einige hundert Pferde abzustechen und das Fleisch einzusalzen, um dessen Genuss unschädlicher und angenehmer zu machen. (Man scheint also geglaubt zu haben, dass frisches Pferdefleisch gesundheitsschädlich sein könne!)

1. Mai. — Die Franzosen setzen während der Nacht ihre Arbeiten gegenüber Neipperg fort. — Von den in der Festung befindlichen Kriegsgefangenen wurden 21 Mann a conto zukünftiger Auswechselung in das französische Lager geschickt und der Kommandirende ersucht, einen der zwei beigefügten Nachweise unterschrieben zurückzusenden. — Ein aus der Gefangenschaft entwichener Le Loup-Jäger schlich sich in die Festung ein. — Die Franzosen hatten bereits über 60 Batterien und Schanzen rings um die Festung aufgeworfen; die meisten waren 900 bis 1200 Klafter vom gedeckten Wege entfernt; in denselben hatten sie, 30 Feld-Geschütze aus ihren Lagern mit einbegriffen, 82 Kanonen verschiedenen Kalibers, 8 Haubitzen und 2 Mörser aufgefahren. Die Entfernung machte es der Artillerie der Festung äusserst schwer, die französischen Geschütze zu demontiren.

2. Mai. — Die Feinde arbeiteten eifrig an der Herstellung der Verbindungen zwischen ihren Schanzen; die Arbeiten wurden von der Festung aus stark beschossen. Von den vielen Kugeln, welche in die Stadt kamen, fiel eine in das Zimmer des Festungskommandanten Feld-

Digitized by Google

marschall-Lieutenant Baron von Schrœder, der am Spieltische sass; durch die hereingeschleuderten Mauerstücke wurden die beiden mit ihm spielenden Fräulein Mohr de Wald verwundet. — Eine andere Kugel tödtete ein Kind in der Judengasse; auch wurde ein Soldat (Würzburg) am Arme verwundet.

In Band IV, Seite 146 der «Victoires et Conquêtes etc.» steht, «eine von der Hesperinger Batterie abgeschossene vierundzwanzigpfündige Kugel sei durch ein Fenster in das Gemach gedrungen, in welchem der Gouverneur eben an der Mittagstafel sass und habe eine ihm gegenüber sitzende Aebtissin getödtet». Davon ist in den Journalen nirgends die Rede und wird wohl eine Verwechselung vorliegen, da von den beiden Fräulein Mohr de Wald, die eine, Anna-Antonia, Schatzmeisterin des adligen Stiftes zu Bouxières, die andere, Agnes-Elisabeth-Apollonia, Klosterfrau zu Metz gewesen war; die erstere starb an ihren Wunden.

3. Mai. — Die Franzosen fuhren mit ihren Arbeiten fort, schossen auch einige Kugeln in die Stadt, wurden aber durch das Geschütz der Aussenwerke zum Schweigen gebracht. — Der Brodmangel war bei dem weniger bemittelten Theile der Einwohnerschaft schon so hoch gestiegen, dass ein dreipfündiges Kommisbrod mit 36 Kreuzer (1 Fr. 30) bezahlt wurde. Ein Pfund frisches Rindfleisch kostete 3 Schilling (1 Fr. 75), ein frisches Ei 0 Fr. 50; für ein junges Kalb bot man 32 Kronen (192 Fr.) und für eine Kuh 30 Louis d'or (750 Fr.).

4. Mai. — In der Nacht desertirten vom Piket in Bonneweg zwei Mann (Mittrowsky); des Morgens bemerkte man von der Festung aus ein neues Lager von ungefähr einem Bataillon Infanterie links hinter Merl gegen Leudelingen zu; die Arbeiter an der Flesche bei Cessingen wurden durch das Geschütz der Festung vertrieben. Es wurde mit dem Schlachten der Pferde begonnen.

5. Mai. — Auf Vorposten wurden 3 Scharfschützen, ein bürgerlicher Jäger und zwei bewaffnete Bauern, verwundet; die Franzosen fuhren fort an ihren Schanzen bei Cessingen zu arbeiten und fingen an, eine neue bei Kockelscheuer aufzuwerfen.

6. Mai. — Des Nachts desertirte ein Soldat (Clerfayt) aus dem gedeckten Weg der Thionviller-Front.

Ein entwichener Kriegsgefangener (Ulrich Kinsky) kam in die Festung ein.

Digitized by Google

Ein bewaffneter Bauer aus Bonneweg wurde durch eine französische Kugel getödtet und auf Vedette ein Pferd verwundet.

7. Mai. — Bei der Frühpatrouille wurde ein Dragonerpferd leicht verwundet; aus dem gedeckten Wege der Thionviller-Front desertirte wieder ein Soldat (Clerfayt); die Franzosen arbeiteten rüstig an ihren Schanzen und Verbindungen, obwohl beständig von der Festung aus auf sie gefeuert wurde; seit einigen Tagen schossen die Franzosen mit grosser Elevation und brachten viele Kugeln in die Stadt; sie wurden aber durch das Festungsgeschütz arg mitgenommen und waren gezwungen, zu ihrem Schutze Traversen aufzuwerfen. Ein Scharfschütze und ein bewaffneter Bauer wurden auf Vorposten verwundet.

Im « Moniteur universel » Nr. 228, 18 floréal an III (7. Mai 1795) liest man :

« Du camp devant Luxembourg, 8 floréal. — Il nous est arrivé une » assez grande quantité de grosse artillerie et un convoi considérable » de munitions de guerre de toute espèce, escorté par des canonniers » et bombardiers destinés au service devant cette place.

» On travaille en ce moment à resserrer la ligne de circonvallation » des ouvrages avancés de la forteresse.

» Six mille pionniers viennent d'être commandés pour accélérer les » travaux préparatoires.

» Suivant le rapport de plusieurs déserteurs, la garnison est com- » posée d'un bataillon de Wittemberg, d'un de Murrai, de deux d'Oost, » de deux de Klebeck, de deux de Medorowské, de deux de Bender, » de deux de Wurzbourg, d'un escadron de Toscane et d'un de Wurmser.

» Il reste bien peu de bestiaux vivants pour le service de la place. » Le bois y manque totalement; on se sert des débris des grands » magasins et de poutres des maisons. On a brûlé les arbres des rem- » parts et des arbres fruitiers.

» Il y a déjà parmi la garnison beaucoup de maladies qui vont » augmenter encore à l'approche des chaleurs, par le manque de viandes » fraîches et de végétaux. La nouvelle du traité de paix avec la Prusse, » envoyée par le général français au commandant de Luxembourg, y a » dû faire une vive impression. »

Nach einem Manuscripte bekam der Soldat täglich nur mehr ein Pfund Brod, ein viertel Pfund Reis und ein halbes Pfund Fleisch für

Digitized by Google

5 Tage. Man fing an die Zugpferde zu schlachten (chevaux du Fuhrwesen), 10 Stück täglich, wovon das Fleisch den Soldaten gratis vertheilt wurde. Die Militärfrauen erhielten von dem unentgeltlich vertheilten Fleische dieselbe Ration, wie der Mann. Es fehlte auch schon an Beleuchtungsmaterial; der bei der Artillerie vorräthige Unschlitt, sowie die Kerzenvorräthe der Mineurs wurden zur Beleuchtung der Wachen und Kasernen weggenommen. — Da der Skorbut unter den Truppen einzureissen begann, so wurden in den Spitälern alle, unter den damaligen Umständen zu Gebote stehenden Mittel angewandt, um die weitere Ausbreitung dieses gefährlichen Uebels abzuwenden.

8. Mai. — In der Nacht desertirte ein Soldat (Murray) aus dem gedeckten Wege der Thionviller-Front.

Eine gemischte Kommission, bestehend aus Mitgliedern des souveränen Rathes und des Magistrats, untersuchte die Mundvorräthe in allen Häusern und nahm bei manchen Familien die überflüssigen weg. Die zusammengebrachten Getreidevorräthe wurden dann mit Hafer vermischt und an die nothleidenden Bürger verkauft. — Der Privathandel mit Getreide, Hafer und Mehl wurde untersagt.

9. Mai. — Bei der Frühpatrouille wurde ein Husar erschossen; zwei bürgerliche Jäger wurden verwundet. Während der Nacht desertirte ein Soldat (Clerfayt) aus dem gedeckten Wege der Thionviller-Front, wurde aber durch die Vorposten bei Bonneweg angehalten und zurückgebracht. Da seit einiger Zeit die Desertion unter den Truppen einzureissen begann, so war ein strenges Beispiel nöthig geworden und er wurde standrechtlich erschossen. — Nach Merjai und Langers wurde an jenem Tage, ungeachtet des heftigen Bombardements, die Oktav-Prozession in gewohnter Weise abgehalten.

10. Mai. — Ein Gefreiter (Klebeck) und zwei Soldaten (Bender) entwichen wieder während der Nacht; um die Desertionen so viel als möglich zu verhindern, wurde befohlen, dass künftighin bei Nacht die Kavallerie-Pikette ihre Vedette auf 30 bis 40 Schritt vom Glacis aufstellen sollten.

Die Franzosen arbeiteten an der Vollendung ihrer Kontrevallations-Linie und fuhren in der neuen Schanze gegenüber Neipperg zwei Kanonen auf, welche täglich zum wechselseitigen Feuern Anlass gaben.

11. Mai. — Der in der Front Sainte-Marie auf Piket stehende

Digitized by Google

Oberlieutenant Schustern griff bei der Frühpatrouille die französische Infanterie-Feldwache an der Merler Strasse mit vier Dragonern an; zwei Franzosen wurden zusammengehauen, vier verwundet und die ganze Feldwache zerstreut und bis an die Schanzen verfolgt. Aus dem Spital wurde gemeldet, dass der Skorbut bei der Besatzung immer mehr um sich greife, es daher nöthig sei, Massregeln zu ergreifen, um die Fortschritte dieser Krankheit zu hemmen. — Des Abends wurde ein den Dragonern zugetheilter Ulanen-Wachtmeister verwundet, während er die vorrückenden Plänkler vertrieb.

13. Mai. — In der Nacht sind ein Gefreiter (Bender) vom Piket an der Eichmühle, ein Soldat (Würtemberg) und vier Husaren mit Pferden und Sattelzeug vom Piket am Fetschenhofe zum Feinde übergegangen. — Die französischen Plänkler suchten des Abends die kaiserlichen Vedetten der Grünewälder-Front zurückzudrängen, sie wurden aber durch die Dragoner, bürgerlichen Jäger und Scharfschützen abgewiesen, wobei den Franzosen ein Mann todt geschossen und drei verwundet wurden; bei den Oesterreichern war nur ein Dragoner verwundet worden.

Des Morgens trafen gleichzeitig zwei Vertraute mit zwei gleichlautenden Briefen von der Hauptarmee ein. Diese Briefe Clerfayt's enthielten den Befehl, die Festung bis Ende Mai zu vertheidigen und wenn dies nicht möglich wäre, *die Garnison durch eine ehrenvolle Kapitulation zu retten*. Die Briefe trugen beide das Datum vom 25. April; den Vertrauten war befohlen worden, die Ankunft der Entsatzarmee in Luxemburg abzuwarten.

15. Mai. — Die Franzosen schossen wie gewöhnlich auf die Werke und in die Stadt; auch warfen sie einige Granaten auf die Flesche am Fetschenhof. Von der Festung aus antwortete man ihnen kräftig, so dass ihre Geschütze an einigen Stellen zum Schweigen gebracht wurden.

16. Mai. — Ein Feldwebel der freiwilligen Jäger (Weiersbach) und ein Soldat (Würzburg) wurden bei der Frühpatrouille verwundet. — Ein den Scharfschützen zugetheilter Soldat (Würzburg) entwich vom Piket am Rollingergrund, ein anderer vom nämlichen Regiment desertirte aus dem Regiments-Stockhause, wurde aber durch die Scharfschützen ausserhalb der Vorposten eingefangen und standrechtlich erschossen. (Das offizielle Tagebuch sagt « arquebusirt ».)

Digitized by Google

Französische Quellen, darunter auch die « Victoires et Conquêtes » (Band IV, Seite 148—149) enthalten die umständliche Erzählung von einem allgemeinen Ausfalle, welchen der grösste Theil der Besatzung in der Nacht vom 15. auf den 16. Mai gegen eine versenkte Mörserbatterie unternommen haben soll, die auf General Hatry's Befehl gegen die Nordseite der Festung auf einer bewaldeten, in geringer Entfernung vom Fort Saint-Charles und diesem gegenüber liegenden Höhe erbaut worden sei. Wir glauben die Richtigkeit dieser Angaben bezweifeln zu müssen. Die Tagebücher der Genie- und Artillerie-Direktionen der Festung und die ausführlichen Pläne der Umgegend, auf denen jede, und selbst die unbedeutendste Arbeit des Angreifers eingetragen ist, erwähnen nicht das Geringste von dieser Batterie. Die Besatzung soll im Alzettthale gegen Dommeldingen vorgedrungen, aber mit grossem Verlust an Todten und Verwundeten in den Platz zurückgeworfen worden sein. Die Tagebücher erwähnen das kleinste Scharmützel und die Verwundung jedes einzelnen Mannes mit strengster Genauigkeit, und wir sind durch das gänzliche Schweigen derselben über diesen angeblichen Ausfall berechtigt zu behaupten, dass derselbe nicht stattgefunden habe. Vom 8. März ab ist überhaupt kein Ausfall mehr durch die Garnison unternommen worden.

17. Mai. — Am vorigen Tage hatten die Franzosen die Festung unaufhörlich beschossen, heute richteten sie ihr Feuer vorzüglich gegen die Thionviller-Front. — Während der Nacht wurden, wie übrigens fast allnächtlich, die französischen Vorposten durch die kaiserlichen Patrouillen bis an ihre Verschanzungen zurückgetrieben. — Die von den Franzosen am Pulvermagazine bei Merl und zu Cessingen aufgestellten Freiheitsbäume, sammt Freiheitsmützen und dreifarbigen Bändern, wurden von den Scharfschützen abgeholt und in die Festung gebracht. — An den Weimershöfen wurde ein bewaffneter Bauer verwundet.

18. Mai. — Das Feuer der französischen Batterien war heftiger als je; einem Mädchen aus Hollerich, das in einem Hause im Breitenweg am Fenster sass, wurde der Kopf weggeschossen.

19. Mai. — Die Franzosen warfen aus einer Mörserbatterie, gegenüber Neipperg, die auf 1280 Klafter Entfernung stand, Bomben in die Stadt. Um sie zum Schweigen zu bringen, wurden gleich zwei Sechzig- und ein Dreiszigpfünder nach Wallis und Neipperg gebracht, mit denen man die feindlichen Mörser zu erreichen hoffte.

Digitized by Google

20. Mai. — Zwischen der vorerwähnten Mörserbatterie und dem Dorfe Hamm legten die Franzosen eine neue Schanze an, auf welche jedoch aus der Festung bei Tagesanbruch mit so guter Wirkung geschossen wurde, dass die fertige Arbeit fast gänzlich zerstört, die Fortsetzung aber verhindert wurde. Auch die Mörserbatterie wurde heute wieder durch die Werke der Thionviller-Front zum Schweigen gebracht. — An den Weimershöfen wurde ein bewaffneter Bauer schwer verwundet.

Am 20. März 1795, also während der Blockade von Luxemburg, hatte der General-Lieutenant Genie-Inspektor de Querlonde, wahrscheinlich auf höheren Befehl, einen Bericht eingereicht, den wir nirgends finden konnten. Die Antwort darauf, entweder vom Feldmarschall Bender selbst oder auf seine Veranlassung verfasst, kömmt in der Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, unter 1795, S. 1—82 vor, ihrer Wichtigkeit wegen geben wir einige Abschnitte derselben im Anhang Nr. 42 wieder.

21. Mai. — In der Nacht setzten die Franzosen die Arbeit an der begonnenen Schanze fort; Tags über wurde dieselbe aber wieder grösstentheils zerstört. — Auch warf die Mörserbatterie wieder des Nachts vier Bomben in die Stadt, sie wurde aber auch diesmal durch die Aussenwerke derart beschossen, dass sie ihr Feuer einstellen musste. Später erfuhr man in der Festung, dass dabei ein feindlicher Mörser demontirt worden und französischer Seits in den letzten Tagen viele Leute gefallen seien. Ersteres erschien um so wahrscheinlicher, als an diesem Tage keine weiteren Bomben in die Festung geworfen wurden. Uebrigens hatten die Bomben und Kugeln, die bis jetzt in die Stadt und in die Werke gefallen waren, keinen namhaften Schaden verursacht und nur sehr wenig Menschen beschädigt. Sonderbarer Weise waren seit dem Beginne der Blockade und trotzdem, besonders in den letzten Wochen, die Franzosen fast täglich aus ihren Batterien feuerten, weder Mann noch Geschütz durch ihre Geschosse beschädigt worden, während die österreichische Artillerie eine täglich bessere Wirkung erzielte, denn ausser dem erwähnten Mörser hatte sie noch mehrere Kanonen und Haubitzen demontirt und die Schanzen des Gegners derart beschädigt, dass sie allnächtlich ausgebessert werden mussten.

22. Mai. — Des Nachts kamen zwei spanische Deserteure in der

Digitized by Google

Festung an, von denen der eine als Korporal bei dem dort garnisonirenden Regiment Würtemberg gestanden hatte.

Um die Truppen bei einem eventuellen Angriffe mehr zur Hand zu haben und auch um sie besser vor den feindlichen Kugeln zu schützen, wurde ihnen befohlen, in ihre respektiven Fronten zu rücken und sich dort theils in den Kasematten, theils in den zu diesem Zwecke erbauten Hütten einzuquartieren.

Des Morgens kam der am 28. April zur Hauptarmee abgesandte Lieutenant Rheinhart, der am 3. Mai im Hauptquartier zu Gross-Gerau eingetroffen und am 13. dort wieder abgegangen war, in Luxemburg an. Er brachte vom Feldzeugmeister Grafen Clerfayt folgendes Antwortsschreiben :

« Ich habe, Ew. Excellenz, schon zwei Expressen geschickt und » berufe mich auf dasjenige, was sie Ew. Excellenz werden überbracht » haben. Die damaligen Umstände setzten mich in die Unmöglichkeit, » Ew. Excellenz zu Hülfe zu kommen, daher immer das Beste zu sein » glaube, wenn Ew. Excellenz so lange wie möglich sich gehalten, Sie » die Garnison und ihren würdigen Chef durch Kapitulation zu retten » trachten sollten. »

Da ausserdem der Vertraute mündlich die Unmöglichkeit des Entsatzes noch mehr bestätigte, so hielt der Gouverneur zwar die Nachrichten geheim, liess aber alle Anstalten zur Uebergabe der Festung treffen.

23. Mai. — Die Belagerten richteten Tag und Nacht ihr Feuer auf die zwischen Itzig und Hamm begonnenen Schanzen, weil eben diese der Festung sehr nachtheilig werden konnten und es gelang ihnen auch, das Fortschreiten der Arbeiten fast vollständig zu verhindern. — Auch die übrigen feindlichen Batterien wurden mit gutem Erfolge von der Festung beschossen.

24. Mai. — Da man von der Stadt aus bemerkt hatte, dass der Feind in der Nähe des Friedenspulvermagazins Merl Erdarbeiten aufführte und man befürchtete, dass derselbe an dieser, vor dem direkten Feuer der Festung durch eine Terrainwelle geschützten Stelle, eine Mörserbatterie errichten könnte, um von dort aus die Stadt zu bombardiren, so war der in der Front Sainte-Marie auf Piket stehende Oberlieutenant Schustern bis dahin vorgedrungen, hatte die feindlichen Schildwachen

Digitized by Google

niedergehauen und das dortige Kavallerie-Piket zerstreut und dann festgestellt, dass die Befürchtung grundlos gewesen war: es befand sich an der betreffenden Stelle nur ein kleiner, 3 Klafter langer Erdaufwurf, der dem dort postirten Kavallerie-Piket als Deckung dienen sollte.

Gegen Mittag brachte ein französischer Trompeter einen Brief des General Hatry, mit welchem derselbe eine Bescheinigung, die ihm mit den am 1. Mai zurückgeschickten 21 Kriegsgefangenen zugestellt worden war, ununterschrieben zurücksandte. In seinem Schreiben bemerkte der General, er sei nicht ermächtigt eine solche Bescheinigung zu unterschreiben, er habe aber darüber an den Wohlfahrtsausschuss berichtet und erwarte dessen Befehle, denen entsprechend er dann handeln und über welche er dem Feldmarschall Bender Mittheilungen zugehen lassen werde.

25. Mai. — Der Gouverneur antwortete auf das vorerwähnte Schreiben, er werde dem französischen General sehr verbunden sein, wenn dieser ihm seiner Zeit die fragliche Bescheinigung zugehen lassen wolle. Zugleich wurde demselben eine Liste von 55, seit Anfang des Krieges im Hospital zu Luxemburg verstorbenen Kriegsgefangenen mit dem Anerbieten zugestellt, ihm auf Wunsch die einzelnen Todesatteste zu übersenden.

Die Nacht und den ganzen Tag hindurch wurde ununterbrochen von der Festung aus auf die französischen Schanzen gefeuert, was der Fortführung der Arbeiten sehr hinderlich war.

Unter Nr. 43 geben wir im Anhange den Auszug aus einem Belagerungsjournal, das vermuthlich von dem damaligen Stadtschreiber Leistenschneider herrührt und in welchem die Wirkung der feindlichen Geschosse, insofern sie die Stadt erreichten, angeführt ist.

26. Mai. — Während die Belagerer fortfuhren, an ihren Schanzen, Batterien und Verbindungen zu arbeiten, liessen die Belagerten nicht nach, dieselben zu beschiessen und nach Möglichkeit zu hindern.

27. Mai. — Ein Trompeter brachte die Antwort Hatry's auf das Schreiben des Gouverneurs vom 25. Der General dankte dem Feldmarschall in verbindlichster Weise für die ihm zugesandte Todtenliste und bat höflichst um Zusendung der ihm angebotenen individuellen Atteste.

28. Mai. — Die Franzosen hatten während der Nacht fleissig an mehreren Schanzen gearbeitet, allein bei Tag wurden nicht allein die

Digitized by Google

Arbeiter vertrieben, sondern ihre Anlagen auch grösstentheils zerstört und als sie Nachmittags ihre Arbeiten fortsetzen wollten, rückten 50 Scharfschützen unter dem Schutze der Kanonen der Festung gegen das Schleifmühlenthal vor und drängten ein dort zur Deckung der Arbeiter aufgestelltes Piket so weit zurück, dass sie die Arbeiter mit Kleingewehr beschiessen und vertreiben konnten, wobei mehrere derselben theils auf dem Platze blieben, theils verwundet wurden.

29. Mai. — Auch an diesem Tage wirkte das Feuer der Festung günstig, insofern es die feindlichen Arbeiter besonders aus den gegenüber Neipperg gelegenen Schanzen vertrieb.

Wir haben den Stand der Besatzung zu Anfang der Blockade angegeben und halten es daher für angezeigt, denjenigen von diesem Datum ebenfalls im Anhange unter Nr. 44 anzuführen.

30. Mai. — Die Festung setzte das Feuer auf die feindlichen Arbeiter fort, dasselbe wurde jedoch nicht so heftig erwiedert, als bisher. Da die Ausweise des Verpflegungsamtes und der Verproviantirungs-Kommission darthaten, dass sogar bei Herabsetzung der Brod- und Victualienportionen auf das möglichst kleinste Quantum (ein viertel der ursprünglichen Rationen) die noch vorräthigen Lebensmittel doch höchstens bis zum 12. oder 15. Juni ausreichen würden, so hielt sich der Gouverneur verpflichtet, die Generäle und Stabsoffiziere der Garnison zusammen zu rufen und sie nicht nur von der eigentlichen Lage der Festung, sondern auch von den nach und nach aus dem Hauptquartier eingegangenen Meldungen in Kenntniss zu setzen. Besonders wollte er ihnen die letzte, ganz bestimmte Erklärung des Feldzeugmeisters Grafen Clerfayt, «*dass er der Festung zu Hülfe zu kommen gänzlich ausser Stande sei!*» vorlegen und ihnen dann die Frage stellen, ob unter solchen Umständen in den ersten Tagen des kommenden Monats kapitulirt werden solle oder nicht.

Der Kriegsrath bestand aus dem Gouverneur, Feldmarschall von Bender als Präsident, den Feldmarschall-Lieutenants von Schrœder und de Querlonde, den General-Majoren von Moitelle und von Sebottendorf, den Obersten Baron Sternenfels (Würzburg), Gummer (Mittrowsky), Baron von Beust (Huss), von Mayr (Bender), den Oberstlieutenants Graf de la Motte (Erzherzog Joseph-Dragoner), Polster (Würzburg), Baron Stentzsch (Mittrowsky), den beiden Platzmajoren Graf Rochefort und

Digitized by Google

Baron Moskop, ferner den Majoren Cramer und Neu von der Artillerie, Rötterich (Würzburg), Diharce (vom 3. Garnisons-Regiment), Belton und Niesemann (pensionirt und bei der Verproviantirungs-Kommission angestellt), Erckert (Bender), Paar (Huss), de Lannoy (Fortifikations-Direktor), Baron Stetten (Würzburg), Neny (Huss), d'Altstetten (Bender), Brabeck (Mittrowsky), von Hollbach (Klebeck), von Hackenberger (Mineurs), Baron Zingerling (Murray), Mesureur (Clerfayt), Rittmeister Fulda (Erzherzog Leopold-Husaren), Hauptmann Menu (Würtemberg) als dienstthuende Divisions-, resp. Bataillons-Kommandanten.

Der Versammlung wurde ein Entwurf der Kapitulations-Punkte sowohl in deutscher, als auch in französischer Sprache vorgelesen und dieselbe beschloss einstimmig, eine ehrenvolle Kapitulation anzunehmen, aber im Falle diese nicht bewilligt würde, so lange als möglich zu halten und darum die tägliche Brodration auf ein halbes Pfund herabzusetzen. (Das Protokoll des Kriegsrathes und die Kapitulations-Punkte, siehe Anhang Nr. 45 und Nr. 46.)

In Folge dieses kriegsräthlichen Beschlusses wurde befohlen, dass vom 1. Juni ab, sowohl Offiziere als Mannschaften täglich nur ein halbes Pfund Brod erhalten sollten; ferner sollten den Ersteren täglich per Kopf verabreicht werden: ein Pfund gesalzenes Rindfleisch, ein viertel Pfund Reis, ein halbes Maas Wein und die gewöhnliche Ration an Salz, Schmalz, Branntwein und Essig, dann auf 5 Tage zwei Pfund Kochmehl und ein Pfund Speck; alles gegen Bezahlung. Dagegen sollte den Mannschaften per Kopf täglich ein Pfund Pferdefleisch, ein Schoppen Wein und auf je 100 Mann 8 Maas Essig und die gewöhnliche Ration an Salz und Branntwein unentgeltlich geliefert werden.

Vom 21. November 1794 bis zum 31. Mai 1795 wurde von den Oesterreichern verschossen:

Stückkugeln von allem Kaliber	25,736
Kartätschenbüchsen	256
Granaten	760
Feuerballen	8
Bomben (von 10 bis 60 Pfund)	363
Zusammen Schüsse und Würfe . . .	27,123

An scharfen Patronen für Infanterie und Kavallerie, 579,972 Stück; Doppelhackenpatronen, 700 Stück.

Digitized by Google

Das freiwillige Jäger-Korps hatte verschossen: 24,600 Patronen, 175 Pfund Pulver und 400 Pfund Blei.

(Das Verzeichniss der Gefallenen und Verwundeten, siehe Anhang Nr. 47, Nr. 48 et Nr. 49.)

1. Juni. — In der Frühe wurden Oberstlieutenant Baron von Stentzsch (Mittrowsky) und Major Baron Neny (Huss) an den französischen General Hatry abgesandt, um ihm den durch den Kriegsrath angenommenen Kapitulations-Entwurf nebst Begleitschreiben zu überbringen; zugleich wurde der Besatzung befohlen, das Feuer gänzlich einzustellen, worauf ein stillschweigender Waffenstillstand eintrat.

Gegen Abend kamen die obengenannten Offiziere aus dem Hauptquartier Itzig zurück und brachten folgende Antwort Hatry's mit:

« Eine seit 7 Monaten durch unendlich überlegene Macht eingeschlossene Garnison, die durch Mangel an Lebensmitteln gezwungen ist sich zu ergeben, kann Nichts anderes erwarten, als kriegsgefangen zu werden; ich kann daher auch die Kapitulation von Luxemburg unter keiner anderen Bedingung annehmen, denn meine Vollmacht erstreckt sich nicht weiter. Ich sende aber den Kapitulations-Entwurf an den Wohlfahrtsausschuss und sobald mir dessen Entschliessungen hierüber zugegangen sein werden, werde ich nicht säumen, dieselben dem Gouverneur von Luxemburg zu übermitteln. »

2. Juni. — Es wurden für den Unterhalt der Garnison noch 80 Pferde geschlachtet. Der faktische Waffenstillstand wurde auf beiden Seiten beobachtet. Die französischen Generäle Jourdan und Talot kamen in Itzig an.

3. Juni. — Dem französischen kommandirenden General wurden die verlangten Todesatteste von 55 im Hospital zu Luxemburg verstorbenen französischen Kriegsgefangenen zugeschickt.

4. Juni. — Ein Trompeter überbrachte ein Schreiben Hatry's, durch welches er den Empfang der 55 Todesatteste bescheinigte und mittheilte, dass er bezüglich der am 1. Mai an ihn zurückgeschickten Kriegsgefangenen noch keine Verhaltungsbefehle erhalten habe, dass aber sein Schreiben vom 1. Prairial (24. Mai) als Nachweis ihrer richtigen Uebernahme dienen könne. Der Gouverneur bestätigte dem General sofort den Empfang seines Briefes und fügte ein Gesuch des Regiments Huss bei, welches um Auskunft über einen in der Nacht vom 18. April 1793 bei Sinzenheim in Gefangenschaft gerathenen Major Traugott bat.

Digitized by Google

Ein Soldat vom Regiment Murray desertirte.

5. Juni. — Nachmittags überbrachten der französische Brigadegeneral Dautan und Lieutenant Richard die Antwort Hatry's auf die ihm vorgelegten Kapitulationsbedingungen. Diese Offiziere erhielten den Bescheid, dass der Gouverneur dem General bis zum 7. Morgens seine Entschliessungen zugehen lassen werde.

6. Juni. — Feldmarschall Bender berief denselben Kriegsrath, wie am 30. Mai und legte ihm die französischer Seits angebotene Kapitulation vor. Derselbe beschloss einstimmig, « *dass, da unter den obwaltenden Umständen kein Mittel übrig bleibe, eine andere Kapitulation zu erzwingen, die vorgeschlagene anzunehmen und die Festung zu übergeben sei* ».

7. Juni. — Des Morgens früh übersandte der Gouverneur durch die bereits am 1. Juni mit dem Kapitulations-Entwurfe abgeschickten Offiziere dem französischen Oberbefehlshaber ein Schreiben, worin er diesem erklärte, dass er die angebotene Kapitulation annehme und gemäss dem Zusatzartikel I, das Fort Saint-Charles und alle Aussenwerke der Front Sainte-Marie und Neuthor, jedoch mit Ausnahme der inneren Barrière, die er behufs Handhabung der guten Ordnung besetzt halten müsse, den französischen Truppen übergeben werde. Nachmittags kehrten die beiden Offiziere zurück und überbrachten die ausgewechselte, von Hatry unterzeichnete Kapitulationsurkunde.

In einem Begleitschreiben theilte der französische General mit, dass seine Truppen die Front Sainte-Marie um 3 Uhr in Besitz nehmen und dass zur selben Zeit seine Geisseln und die Mitglieder der Uebernahme-Kommission in der Festung eintreffen würden. Beides geschah aber erst nach 5 Uhr. Die französischen Geisseln waren die Oberstlieutenants Callier von der 53. und Cimea von der 66. halben Brigade. Oesterreichischer Seits übersandte man Hatry in dieser Eigenschaft die Majore von Brabeck (Mittrowsky) und Diharce (3. Garnisons-Regiment).

(Siehe Anhang Nr. 51, Liste der übergebenen Geschütze, Munition, u. s. w.)

8. Juni. — So ist die Festung Luxemburg, nachdem sie 6 Monate und 17 Tage durch eine feindliche Armee, welche nach allen Quellen abwechselnd 20,000—24,000 Mann und zeitweise noch darüber betrug, vollkommen eingeschlossen und überhaupt 9 volle Monate vom Verkehr mit der Hauptarmee abgeschnitten gewesen war, in die Hände des

Digitized by Google

Feindes gefallen. Nur die Lage der Umstände, die Ueberzeugung von der Unmöglichkeit eines Entsatzes und der vollständigste Mangel an Lebensmitteln hatten den Gouverneur zu diesem Entschlusse bringen können.[1]) Die von den Franzosen gestellten, verhältnissmässig günstigen Kapitulationsbedingungen waren für die Besatzung um so ehrenvoller, als diese sonst gezwungen gewesen wäre, sich auf Gnade oder Ungnade zu ergeben. Wäre aber nur die mindeste Aussicht auf Hülfe vorhanden gewesen, so hätte die Garnison, die ohnehin während des ungemein rauhen Winters und bei allgemeinem Holzmangel viel zu leiden hatte, aber alle Verminderungen an Lebensmitteln mit grösster Standhaftigkeit und bestem Willen ertrug und die bei jeder Gelegenheit unzweifelhafte Beweise einer ungewöhnlichen Tapferkeit gab, auch noch das Aeusserste versucht und ausgestanden, um ihrem Monarchen die wichtige Festung zu erhalten. Nach den nunmehr eingetretenen Verhältnissen war alle Hoffnung verloren und Gouverneur und Besatzung mussten sich in das Unabänderliche fügen. Es wurde demnach den verschiedenen Militärverwaltungen Befehl ertheilt, alles, was an Kriegsmaterial und Lebensmitteln noch vorhanden war, den Franzosen in Ordnung zu übergeben. Mit denselben war vereinbart worden, dass die Garnison in drei Kolonnen, die erste am 10., die zweite am 11. und die dritte am 12. Juni ausmarschiren und bei Coblenz über den Rhein gehen werde, um daselbst ihre weitere Bestimmung zu erfahren.

In der Frühe wurde der Hauptmann Rieneck (Bender) als Courier an Clerfayt geschickt, um ihm die Kapitulation nebst Stand und Kolonneneintheilung der marschirenden Truppe zu überbringen und dessen Befehle über Verpflegung und weitere Bestimmung der Besatzung einzuholen. Aus Vorsicht, weil etwa das K. K. Hauptquartier zu weit entfernt sein könnte und daher die zur Verpflegung und Marscheintheilung der abgehenden Garnison erforderlichen Massregeln nicht rechtzeitig getroffen werden dürften, wurde der genannte Hauptmann mit einer Vollmacht des Feldmarschalls versehen, um jenseits des Rheines in dessen Namen vorläufig bei den Behörden wegen Unterkunft, Marschdispositionen und Verpflegung der Mannschaften die nöthigen Requisitionen vorzunehmen.

---

1) Siehe Anhang Nr. 50 den Brief des Kaisers Franz an Feldmarschall Bender.

Digitized by Google

Mit tiefem Bedauern legten die braven Luxemburger Jäger ihre Uniformen ab und gaben ihre Waffen auf das Stadthaus. Während der ganzen Kriegsperiode hatten sie untereinander wie Brüder gelebt, alle Gefahren und Entbehrungen getheilt und bei jeder Gelegenheit dem Ruhme ihrer Vorfahren neue Lorbeeren erworben. Wie sehr der Festungsgouverneur die wichtigen Dienste anerkannte, welche dies brave Korps für die Vertheidigung der Festung geleistet, beweist zur Genüge der nachstehende Brief, dessen Original sich im hiesigen Stadtarchiv befindet :

« *Monsieur le baron de Boland, capitaine du corps des chasseurs* » *volontaires de Luxembourg.*

» La circonstance actuelle étant le moment où les devoirs que se » sont si généreusement imposés à eux-mêmes les individus du corps » des chasseurs que vous commandez, viennent à cesser, il ne me reste » qu'à en témoigner à vous, M. le baron, ainsi qu'à MM. les officiers » et à tous ceux qui composent ce digne corps, la vive reconnaissance » dont je suis pénétré et qui ne me fera jamais oublier les services » qu'ils ont rendus et veulent encore rendre pour la défense de cette » ville.

» Veuillez donc, M. le baron, en remercier de ma part ce brave » corps, qui, dans toutes les occasions, a montré tant d'ardeur ; assu- » rez-le en outre que je rechercherai avec empressement tous les moyens » de pouvoir lui être utile et que je m'empresserai de faire connaître à » Sa Majesté notre auguste Souverain le dévouement désintéressé, le » zèle, la bravoure et la persévérance avec lesquels ces dignes habitants » ont coopéré et persisté jusqu'à présent avec ma garnison pour la » conservation de cette ville.

» Luxembourg, ce 2 juin 1795.

» B. Baron de Bender,

» *maréchal et Gouverneur de la province de Luxembourg.* »

Wie die Jäger, so waren auch die andern Bürger von dem besten Geiste beseelt gewesen und hatten unter sich sowohl, als mit der Besatzung sich in Gefahr und Noth gegenseitig ermuntert und unterstützt. Die abziehenden Oesterreicher erhielten die sprechendsten Beweise der Anhänglichkeit der Luxemburger Bürger und die Soldaten zogen davon unter Weinen und Wehklagen der Bevölkerung ; viele

Digitized by Google

Bürger, namentlich mehrere freiwillige Jäger, folgten der fortmarschirenden Besatzung. Wie gross übrigens auch umgekehrt die Freundschaft der Besatzung zu den Einwohnern Luxemburg's war und wie sehr jene die Bürger wegen ihrer würdigen Haltung ehrte und achtete, beweist ein Brief Bender's vom 8. Juni 1795, dessen Original im Archiv des hiesigen Gerichtshofes liegt :

« *Messieurs,*

» Pénétré de la plus vive reconnaissance pour tant de zèle et » d'attachement, avec lesquels vous avez bien voulu me seconder en » tout temps, et surtout pendant le blocus de cette forteresse, je ne » puis, Messieurs, me dispenser en ce moment, où le concours de tant » de circonstances impérieuses me force de vous quitter, de vous réitérer » au moins l'assurance de tous les sentiments, sur lesquels vous avez » tant de droits, et que je ne cesserai jamais de vous conserver.

» Il sera consolant pour moi de rencontrer des occasions de pou- » voir réaliser la haute considération que vous méritez à tant de titres » et avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Messieurs,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» B. Baron de Bender, *maréchal.*

» A Messieurs du Conseil souverain. »

Nach der offiziellen Verlustliste (Siehe Anhang Nr. 49) haben die freiwilligen Jäger im Ganzen 23 Mann verloren ; Namur gibt 21 Todte und 42 Verwundete an und es ist anzunehmen, dass er die Verluste der bewaffneten Bauern mit eingerechnet haben wird. Diese hatten allein 8 Todte und 20 Verwundete, von denen zwei starben. Jedenfalls steht fest, dass die Jäger und Bauern im Verhältnisse zu ihrer Anzahl weit grössere Verluste erlitten, als irgend ein Truppenkörper der Garnison, was genugsam beweist, dass sie es an Muth und Opferwilligkeit nicht haben fehlen lassen.

Wenn aber Dr. Paquet in seiner Luxemburger Geschichte behauptet, dass « die Bürgerschaft schier den ganzen Militärdienst machte » und « die Besatzung überhaupt sehr wenig Erhebliches that », so geht er entschieden zu weit ; eine vom besten Willen beseelte Bürgerschaft kann nie eine Garnison ersetzen und die historischen Kenntnisse des betreffenden Herrn möchten ihm doch kaum erlaubt haben, über die militärischen Leistungen der Besatzung ein massgebendes Urtheil zu fällen.

Digitized by Google

Wir schliessen uns der Ansicht Engelhard's an, der behauptet, man könne sehr gut die Bravour und den Patriotismus der Bürgerschaft anerkennen, ohne dabei die unbestreitbaren Verdienste der Besatzung zu schmälern.

Die österreichische Besatzung verliess Luxemburg am 10. Juni mit allen militärischen Ehren, legte auf dem Glacis vor dem Fetschenhofe die Waffen nieder und marschirte in drei Kolonnen am 10, 11. und 12. Juni über Grevenmacher und Trier nach Coblenz, wo sie den Rhein überschritt.

Versammlung des National-Konvents vom 3. Juni 1795, siehe Anhang Nr. 52.

Idem die vom 18. Juni, Nr. 53.

Idem die vom 7. Messidor, Nr. 54.

Gemäss Art. 2 der Kapitulation mussten auch alle noch vorhandenen Kavalleriepferde an die Franzosen abgegeben werden und Wachtmeister Schmuggler, von dem in verschiedenen Manuscripten die Rede ist und von dessen Reiterstückchen wir auch bereits erzählt haben, musste seinen Schimmel, der mehr durch seine Intelligenz als durch seine physischen Vorzüge geglänzt zu haben scheint, ebenfalls abgeben. Scheinbar traurig trennte sich der Wachtmeister von seinem alten Genossen, als er aber auf eine gewisse Entfernung gekommen war, liess er plötzlich einen durchdringenden Pfiff ertönen. Das Signal war dem klugen Pferde bekannt; im Nu hatte es sich von seinem provisorischen Führer getrennt und sprengte nun über alle Hindernisse hinweg, seinem früheren Besitzer nach. Die Franzosen, welche wohl keinen grossen Werth auf den unansehnlichen Schimmel legen mochten, bemühten sich weiter nicht um ihn und so war Schmuggler der einzige Berittene bei der ganzen Kolonne.

Obgleich wir wissen, dass derartige Histörchen nicht in den Bereich einer militär-geschichtlichen Abhandlung gehören, so haben wir bei unserer vorliegenden Arbeit doch geglaubt, von diesem Grundsatze absehen zu müssen, weil wir der Ansicht sind, dass die in den Text eingeflochtenen Anekdoten, die wir übrigens getreu nach den uns vorliegenden Manuscripten wiedergeben, für unsere Mitbürger nicht ohne Interesse sein werden.

Feldmarschall Bender begab sich zur Herstellung seiner durch die

Digitized by Google

ausgestandenen Strapatzen und Entbehrungen angegriffenen Gesundheit in's Bad und wurde kurze Zeit nachher vom Kaiser Franz II. zum allgemeinen Befehlshaber in Böhmen ernannt. Er starb 1798, im Alter von 85 Jahren, von denen er 65 unter den Waffen zugebracht hatte. Während der Blockade Luxemburg's hatte er also bereits seit längerer Zeit das 80. Lebensjahr überschritten : das liess die energische Haltung des greisen Helden nicht ahnen ! (Siehe Anhang Nr. 55.)

Digitized by Google

Anhang.

Nr. 1 (Seite 9).

Verordnung belangend die Einquartirung Seiner Majestät Truppen in der Provinz Lützemburg.

Vom 8. März 1792.

Nachdem Seiner Majestät Bericht abgestattet worden über dem durch die Landständen der Provinz Lützemburg überreichten Entwurf einer Verordnung durch welche in Cantonirungen die Schuldigkeiten bestimmet, welchen die Militaren und die Bewohner der Orten sich beyderseits noch zu bequemen haben, um die vollkommene Mannszucht und die gute Ordnung beyzubehalten, so haben höchst dieselbe auf Berathschlagung der durchlauchtigsten General Gubernatore statuiret und geordnet, statuiren und ordnen folgende Puncten und Artickeln.

I. — Die Unter Officieres und Soldaten sollen des Feuers und des Lichts wie auch der Stube ihres Wirths insgemein geniessen ohne sich einen den andern Verhinderniss zu machen.

II. — Das den Officieren gebührende Holz soll ihnen in Natura und keinesweges in Geld durch die Gemeinden, wo sie werden einquartirt seye, ausgeliefert werden: Diese Lieferung ist ihnen zu machen nach Vorschrift der Verzeichniss, so den gehörigen Antheil der allerseitigen Officieres enthält, und so zu Ende dieser Verordnung wird beygedrückt werden, und von diesen Auslieferungen haben die Officieres auszustellen Quittungen, so in klaren und eigentlichen Worten die Menge Holz, so sie werden empfangen haben, enthalten; anlangend jenes, so in die Wachthäuser mag geliefert worden seyn, hat der Commandirende Officier der Truppen des Orts, wo diese Wachthäuser werden angestellt seyn, davon die gemellten Form Quittung zu geben, und was das Licht angeht, sollen gesagte Officierer es sich selbst anschaffen.

Digitized by Google

III. — Da die Officierer ihre Feldbetter und andere nothwendige Mobilien haben, soll ihnen ferner nichts als die Logirung geliefert werden.

IV. — Der Soldat hat sich mit einem Stroh-Sack, mit einem Zwerch-Kissen, mit einer Decke und zwei Leilaken für sein Bett-Gezeug zu befriedigen.

V. — Die Stallungen für die Pferd sollen durch die logirte Dörfer, wie selbe sich befinden werden und wie selbe ihnen durch ihren Haus-Wirth werden angewiesen werden, eingeraumt werden, ohne dass es ihnen zulässig seyn soll weder Viehe noch Pferd ihres Haus-Wirth heraussen zu treiben.

VI. — Die Militare insgemein sollen ihre Pferd selbst tränken, putzen oder verpflegen und der Officierer die seinige durch seinen Knecht.

VII. — In den Städten sollen die Quartiere durch die Magistraten und in den Dörfern von den Zenturen angewiesen werden, ohne dass es dem Militar erlaubt seyn soll sich aus eigener Macht zu logiren.

VIII. — Die Brod- und Futter-Rationen werden im Name S. Majestät geliefert werden, und in jenen Ort, wo kein Magazin ist, sind die Bewohner schuldig selbe abzuführen in Zustand eines Furier, so selbe in dem Magazin acquittiren, und selbe durch einen Militar bis in das Ort ihrer Bestimmung abführen lassen soll, und da, wo ein Magazin seyn wird, wird das Militar gehalten seyn gesagte Rationen selbst abzunehmen und in seine Quartier zu tragen; er soll gesagtes Brod und Fütterung wenigstens für vier Tage auf einmal nehmen.

IX. — Es ist den Officieren sowohl als den Soldaten verboten zu ihrem eigenen Dienst noch zum Dienst des Regiments weder ihren Wirth weder seine Hausgenossen, weder Jemand zu einer Wacht anzustellen, und im Uebertretungs-Fall sollen solche Dienstleistungen für Gewaltthätigkeiten gehalten und bezahlt werden.

X. — Der Officierer eben wie der Soldat sollen von ihrer Besoldung leben, ohne dass mindeste unter vas Schein es auch seyn möchte von den Bewohnern abfordern zu können. Wir verbieten ganz ausdrücklich allen Militare das geringste von den Gemeinden oder von den civil Officianten der Aemter dieses Landes abzufordern, so gar unter dem Vorwand einer Gratification-Geschenk oder des Wohlstandes, in gefolg

Digitized by Google

wessen verbieten wir den Civil Beamten und den Gemeinden den Militare das mindeste zu geben unter Strafe davon persönlich verantwortlich zu seyn.

XI. — Es ist den Militare verboten sich nach ihrem Belieben anschaffen zu thun Wegweisern und Boten, welche ihnen wochentlich nur einmahl verschaffet werden sollen, um in die nächste Fleischbank frisches Fleisch abholen zu gehen, mit welchem der abgeschickte Bote sich zu beladen hat, und der Militar, so selben begleiten wird, wird zu dem Ende kein Pferd abfordern können.

XII. — Es ist durchaus verboten einiges Feuer-Gewehr in den Häusern und Dörfern loszubrennen, unter Strafen wegen des Unglück, so darausser entstehen möchte, nach der Schärfe des Gesetzes gestraft zu werden.

XIII. — Es ist aus der nämlichen Ursache verboten in den Scheuern und Ställen Toback zu rauchen.

XIV. — Der Soldat hat sich zu gebührender Stunde in sein Quartier zu begeben, und währen der Nacht nicht herausser zu gehen.

XV. — Es ist den Militare verboten sich zu ihrem Gebrauch und eigenen Gemächligkeit einigen Wagen, Karren oder Pferd unter was Vorwand es auch seyn möchte verschaffen zu thun, all nöthiger Vorspann zu dem Dienst ist auf Befehl des Kriegs-Kommissarien anzuweisen, und hernach durch die Deputirten der Landständen beordnet zu werden, ohne welche Anweisung wird niemand sich unterstehen können einigen zu fordern, noch die Beamten der Herrschaften, noch die Gemeinden oder particular Bewohner auf einige Weise angehalten werden selben anzuschaffen.

XVI. — Kein Officierer noch Soldat soll die Inwohner in ihrer Arbeit, Handlung oder Gewerb verhindern, noch gestatten, dass selbe durch die Militare darin verhindert werden.

XVII. — Die gute Ordnung und die Militär-Manns-Zucht sollen überall unter den schärfsten Strafen unterhalten werden. Man soll sich friedsam und gebührend mit seinem Haus-Wirth vertragen; den Officiere und Soldaten auf das schärfste verbieten die Zaunen zu verderben, die Obst-Bäumen umzuhauen, Hand an die Speise- und Weingärten zu legen, und mit einem Wort das geringste zu unterfangen so den Bewohnern

Digitized by Google

des Landes zu nachtheilig seyn möchten, und überhaupt alle Miszhandlungen zu meiden wie auch die Jagd und die Fischerey.

XVIII. — Es ist den Militare verboten aus ihrer eigenen Macht den Preis der Waaren und Lebens Mitteln absönderlich des Fleisches, des Salz der Speisen, Wein und Bier zu mindern, indem es einem jeden freystehet selben nach dem Preis der Hauptstadt zu verkaufen.

XIX. — Es soll kein unnöthiges Gefolge in die Kantonnirung zum Ueberlast der Inwohner gebracht werden, und es soll keine andere Logierung gestattet werden als für jenen so durch den Kommissariatstand werden angewiesen werden.

XX. — Es wird den Officiere nicht erlaubt seyn das Quartier der Soldaten ohne hiezu bestellten Kommissarien zu ändern.

XXI. — Alle obgenannte Punkten werden hier wiederholet, zu wissen dass alle Execution, Erpressung, Aenderungen des Quartiers, Raub, Abzwingung, Vorspann, Frönden, Geschenk des Wohlstandes und alle andere Sachen was Namen selbe haben möchten, sind auf das schärfste verboten, und all jenes so also von den Militare wird abgefordert und empfangen worden seyn, soll alsbald auf den Preis des Werths vergütet werden.

XXII. — Es ist ganz ernstlich allen Militare verboten S. Majestät, Unterthanen aus ihrer eigenen Gewalt mit Stock-Streich, Einkerkerung oder anderst Uebel zu behandelen, wenn es sich dannoch zutragen würde, dass die Militare Ursache hätten sich zu beklagen, so sollen sie sich zu ihren Commandant wenden, so die Klage dem durch die Landständen für seinen Trupp angestellten Kommissarien anbringen, um die behörende Gerechtigkeit darüber zu erhalten.

XXIII. — Einer von den Landständen vorgestellte Deputirter soll sich von Zeiten zu Zeiten nach Beschaffenheit der Sache zu dem Commandant der in dieser Provinz cantonnirten Regimenter zu Pferd und zu Fusz verfügen, wohin er im Rücksicht obiger Artickeln und anderer Fällen, so sich ereignen möchten, berufen lassen soll die Zentner oder Gerichten der Dörfer, so einige Klage gegen die Militare haben möchten, um selbe, wenn es sich thun kann, in der Güte beyzulegen, und wo nicht, so soll er seinen genauen Bericht über die entstandene und nicht beygelegte Klage den Landständen oder ihren Deputirten abstatten, um nach Beschaffenheit der Sache Vorsehung darüber zu thun. Es soll die

Digitized by Google

nämliche Bewandnisz haben mit den Klagen, so die Militare zu Belast obgemelter Inwohner vorbringen.

XXIV. — Es ist ganz ausdrücklich jedem Commandant der Truppen jeder Stadt oder Dorf der Cantonnirung auferlegt, bevor er von der Cantonnirung abweiche um anders wohin zu gehen, den Gemeinden gesagter Städte und Dörfer eigentlich eingetheilte Scheine inhaltend die wahre Anzahl Menschen und Pferde so dort logirt haben, wie dann auch die Zahl der Tagen während welchen selbe sich darin aufgehalten haben zu ertheilen: unumgänglich nöthige Scheine um zur Schlieszung der Rechnung solcher Militarischen Dienstleistungen zu gelangen. Hernach soll jeder Commandant bey der Abreisze von dem Ort seiner Cantonnirung durch die Gerichts-Leute des Orts, oder wo keine sind, durch den Zentner und zween der vornehmsten Inwonern sich verschaffen thun eine glaubhafte Erklärung, so bescheine, dasz seine Untergebene keine Miszhandlungen, was Gattung selbe auch seyen, begangen haben.

Schlieszlich befehlen Wir allen und jeden obgemelter in dieser Provinz cantonnirten Militare, wer sie auch seyn mögen, all jenem so obsteht punktlich nachzuleben, unter Strafe davon verantwortlich zu seyn, und abgestraft zu werden, wie Wir es gut erachten werden.

Seine Majestät befehlen und ordnen all jenen die es angeht sich diesem nach zu verhalten. Gegeben zu Brüssel unter dem Geheimen Insiegel Seiner Majestät den 8. März 1792. Ware parafirt, Lcc. VI. Und aus Befehl Seiner Majestät unterschrieben. P. S. L'Ortye, dann gesagtes Insiegel in schwarzer Hostien ausgedruckt.

Präsident und Räthe, des durch Seine Königliche Apostolische Majestät in Hungarn und Böhmen für das Herzogthum Lützemburg und die Grafschaft Chiny geordneten Souverainen Raths.

Lieber Besonder, Wir überschicken euch obige Verordnung, euch an bey ersuchend und destoweniger nicht in Name und von wegen Seiner Majestät euch befehlend, selbe auf den durch das Dekret des hiesigen Raths vom 17. Christmonat 1790, vorgeschriebenen Fusz ausrufen und anschlagen zu lassen. Hiermit Lieber Besonder, empfehlen Wir euch in den Schutz Gottes. Gegeben zu Lutzemburg den 16. März 1792. Ware parafirt, DRX, vt. Und unterschrieben Gerden.

Schriften Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794—1795, S. 1—82 gg.

Digitized by Google

Nr. 2 (Seite 24).

Nachstehend führen wir einige Namen von freiwilligen Jägern an, die wir in offiziellen Acten-Stücken gefunden haben, leider ist das Verzeichniss kein vollständiges.

Bon de Boland,	Hauptmann	1.	Komp. Chef.	
Recht,	id.	2.	id.	
de Feller,	id.	3.	id.	
Leonardy J.,	id.	4.	id.	später.
Lallemand,	id.	4.	id.	

Geyer,	Oberlieutenant.	Niedercorn,	Unterlieutenant.
Langers,	id.	Sauer,	id.
Dangler,	id.	Weber,	Bataillonsarzt.
Krell,	id.	Kneip,	Vater, Auditeur.
Hefferlé,	Unterlieutenant.	Schlim Peter,	Adjudant.
Eisenbach,	id.	Schneider Nicolas,	id.
Namur Michel,	id.	Weyersbach Stephanus,	Feldwebel.

Obgleich die hier unten folgenden Offiziere in der offiziellen Eintheilung nicht vorkommen, so können sie doch wohl bei früheren Gelegenheiten als solche gewirkt haben, denn aus der Correspondenz des Magistrat geht hervor, dass die ganze Bürgerschaft in acht Kompagnien eingetheilt war.

Brouch Pierre,	Hauptmann.	Kakeizen Jean,	Lieutenant.
Denis,	id.	Lambinné Bernard,	id.
Dutreux C. J.,	id.	Liesch J. B.,	id.
Schmitt Franz,	id.	Schaar J. P.,	id.
Hendel J. B.,	Lieutenant.		

Jaeger.

Ackermann Michel.	Barth Philip (wurde durch eigene Unvorsichtigkeit tödlich verwundet).
Adan Martin.	Bartels Philip.
Alberth Peter.	Bastian Adam.
Altmeyer Heinrich.	Berk Peter.
Andere François.	Berchem [1]).
Baclesse J. P.	

1) Ist nach Prof. Engling gezwungen worden, nach der Besatzung der Festung durch die Franzosen zu flüchten. (Geschichte des sogenannten Klöppelkriegs.)

Digitized by Google

Bintz Peter.
Bisserot Gerard.
Boncroix [1]).
Bonille.
Bourg Peter.
Brandenburger Johann.
Caspar J. H.
Chanssel J. P.
Chatelin Théophile.
Clasen J.
Cornill-Stephanus.
Courtois Petrus.
Daniel Phillip.
Dargent Gilles.
Delatre.
Dell Jean.
Diedenhoven Jean.
Erdle Joseph.
Fisch Johann.
Fischer Nicolas.
Fuchs Wilhelmus.
Gangler J. P.
Gaspar N.
Graas Joseph.
Hastert Th.
Hanbrich Christof.
Heyermann Jacobus.
Huskin N.
Inglen Johann Joseph.
Jacquet Nicolas.
Joachim P. D.
Joris Thomas.
Jost Nicolas.
Kayser Stephanus.
Knopp Stephanus.
Kohner M.
Koner Nicolas.
Krembt Dominique.
Kremer Peter.
Krips Nicolas.
Küfer Nicolas.
Langers.
Larschfeld Johannes.
Leroi Charles.
Liebengot Henri.
Maillard Michel.
Maister Wilhelm.
Marquis Denis.
Marquis Louis.
Martheleux F. J.
Martiny N.
Maysz Johannes Petrus.
Meister Peter.
Mersch Claude.
Mersch Claude.
Meyer Anton.
Michel Andreas.
Mullendorff Nicolas.
Mullendorff Johannes.
Mullendorff Jean-Nicolas.
Mullendorff J. P.
Mullendorff M.
Muller Andreas.
Namur J. P.
Nawa Michel.
Olinger J. B.
Pescatore Ant.
Poisson [1]).

1) Sind nach Prof. Engling gezwungen worden, nach der Besatzung der Festung durch die Franzosen zu flüchten. (Geschichte des sogenannten Klöppelkriegs.)

Digitized by Google

Postel Jean Pierre.
Quarante L. T., Sohn.
Reus J.
Reuter Donatus.
Rœser Franz.
Roufs F.
Schamburg (Baron von) [1]).
Sanson Nicolas.
Scheffer Fr.
Schleck [1]).
Schleck (Bruder des Vorigen).
Sefter Nicolas.
Servais François.
Seyler J. W.
Sontag Mathias.
Strock Franz.
Strock Johannes.
Strock Theodor.
Stumper Josephus.
Tedesco Joachim.
Terner Jacob.
Thyes Joseph.
Tobias Johann.
Trausch Dominique.
Wahl N.
Wahl Caspar.
Watge Heinrich.
Wawer Paulus.
Weckering.
Welter.
Weyler Johann.
Wickeren G.
Widemann Michel.
Wittenauer Johannes George.
Zelle Jean Baptist Joseph.

Nr. 3 (Seite 27).

Feldlied der Lützemburger Freyschütze.

1. So wie die Alten, machens die Jungen auch;
Darum ihr Brüder folget dem löblichen, tapferen Brauch;
Greiffet zu Waffen und ladet die Büchse;
Nehmet Patronen und Jagdtaschen mit;
Schieszt sie zusammen wie Haasen und Füchse,
Schieszet die Franken auf sechshundert Tritt.

2. Frisch auf, ihr Jäger, zeigt, dass ihr Schütze seyd:
Zeigt euch voll Stärke, voll Ehr, voll Muth und voll Herzhaftigkeit.
Unserem Kayser und unserem Lande.
Sey unser Leben und Ehre geweiht;
Dieses ist eines der heiligsten Bande,
Das ein Soldaten und Bürger entzweit.

---

1) Sind nach Prof. Engling gezwungen worden, nach der Besatzung der Festung durch die Franzosen zu flüchten. (Geschichte des sogenannten Klöppelkriegs.)

Digitized by Google

3. Wackere Schütze fürchten ja Räuber nicht;
Kommt, Ohnehosen, sicher geht ihr mit zerfetztem Gesicht.
Wieder nach Hause; dort könnet ihr sagen;
Mes chers Citoyns, ah! bleib sick dock da;
Die Luxembourg is kar nix absujagen:
Restez ici, ma foi, ça n'ira pas.

4. Es lebe Franz und auch seine Helden all,
Die so oft muthig dem Franzmann gespielet zum feurigen Ball!
Unsre Anführer und unsre Hauptleute,
Alle gutdenkende leben hoch auf!
Tod oder Sieg, das sei unsere Beute:
Vivat es leben die Schütze hoch auf!

In dem «Luxemburger Wochenblatt» vom 20. August 1825 kömmt das folgende Gedicht von einem Unbekannten vor.

Nr. 4 (Seite 27).

Zum Andenken der sonstigen Luxemburger Freischaar.

Jägerschaar! Dich will ich singen
Söhne meiner Vaterstadt,
Euch soll jetzt mein Spiel erklingen,
Wie 's noch nie erklungen hat!
Männer, eurer Ahnen werth,
Die noch kein Gesang verehrt,
Muthig führtet ihr das Schwert!

Eurem Fürsten treu ergeben,
Reihtet ihr euch willig an,
Gabt ihr fröhlich Gut und Leben,
Drang der stolze Feind heran,
Und wie feste Felsen stand
Euer Haufen, muthentbrannt,
Für das theure Vaterland.

Digitized by Google

Und ihr lieszt die Donner brüllen
Rings um euch in wilder Schlacht,
Pulverwolken euch umhüllen,
Wie mit grauser Todesnacht;
Doch ihr kanntet eure Pflicht,
Flammen in dem Angesicht,
Standet ihr und bebtet nicht.

Mancher, welcher aus den Armen
Seiner Kinder sich entrisz,
Und nach zärtlichem Umarmen
Sein geliebtes Weib verliesz;
Floh hin wo der Feind gedroht,
Und in schönem Schlachtenroth,
Fand er einen süszen Tod!

Weinet nicht um jene Helden!
Froh vergossen sie ihr Blut
Wenn auch keine Säulen melden
Wo der Edlen Asche ruht:
Ist doch manches Herz erfreut,
Dasz sie, treu dem heil'gen Eid,
Flammend stürzten in den Streit!

Nicht um ehrenvoll zu glänzen
Aufgebläht von stolzem Ruhm,
Nicht mit Lorber sich zu kränzen
Einst in Fama's Heiligthum,
Sprachen sie dem Feinde Hohn
Nein! ein Luxemburger Sohn,
Kämpfte nie um schnöden Lohn!

Ihren Fürsten zu beschützen,
Und das theure Vaterland,
Sah man sie ihr Blut verspritzen
Saust das Schwert in ihrer Hand;
Gott! war ihr gerechter Hort,
Treue! war ihr Loosungswort,
Risz zum blut'gen Kampf sie fort.

Digitized by Google

Viel der Edlen birgt ein Hügel!
Wer sich noch des Lichtes freut,
Fleugt auf der Begeisterung Flügel,
Hin in jene schöne Zeit,
Seines Werthes sich bewuszt,
Noch mit süszer, hoher Lust,
Dann die alte Männerbrust!

Brüder, achtet euer Väter,
Freut euch ihrer jeden Tag;
Keiner werde ein Verräther;
Folget ihrem Beispiel nach,
Sind von heil'ger Glut entbrannt;
Mit Verehrung werd' genannt:
Gott, und Fürst und Vaterland!

Les frères de l'arquebuse.

5e couplet.

Ces jours ne sont pas loins encore
Où des Français, à vos regards,
Brille le drapeau tricolore
Menaçant de près nos remparts.
Alors aussi, pour les défendre,
Chasseurs, votre sang a coulé,
Et si la place a dû se rendre,
Vos mains n'ont pas remis la clef [1]).

Nr. 5 (Seite 30).

Versammlung des National-Konvents vom 13. Juni 1793.

(Moniteur universel, N° 165 du 14 juin 1793.)

Lettre des représentants du peuple, près de l'armée de la Moselle à la convention nationale.

Quartier général d'Arlon, 10 juin 1793.

Nous nous empressons, citoyens nos collègues, de vous faire partager notre satisfaction, en vous annonçant la victoire que les troupes de la république viennent de remporter sur celles des Autrichiens.

1) An III de la République française (1795).

Digitized by Google

Un corps de dix mille hommes, commandé par le général Laage, s'est rendu jeudi soir (6 juin) sous les murs de Longwy, après avoir fait une marche forcée, et avoir éprouvé tout ce que la chaleur a de plus fatigant. Il en est parti vendredi et s'est porté en avant de Rachecourt que les ennemis avaient évacué; alors il s'est engagé quelques actions particulières, qui nous ont donné 55 prisonniers, et dans lesquelles les Autrichiens ont perdu un colonel qui avait leur estime.

Le général Laage a pris une position très avantageuse et a fait bivouaquer la troupe. Il était prévenu qu'il devait être joint par le général Beauregard qui amenait de l'armée des Ardennes un renfort de deux mille hommes.

Ce renfort est arrivé le samedi et a bivouaqué sur notre gauche.

Toutes les troupes brûlaient du plus vif désir de se battre, elles oubliaient qu'elles avaient éprouvées pendant toute la nuit et une partie de samedi une pluie continuelle, sans avoir pu jusqu'à ce jour allumer aucun feu. Elles ne demandaient qu'à marcher sur le champ à l'ennemi.

On leur a donné hier cette satisfaction; elles ont pris leur première position à neuf heures, et à midi le combat a commencé; il a été des plus violents et même un de ceux qui devront faire époque dans les annales de la guerre de liberté.

Les Autrichiens occupaient une position telle qu'on ne pouvait s'en procurer une meilleure par des ouvrages de l'art (?). Arlon se trouve situé sur une hauteur qui forme une suite continuelle de retranchements, et domine sur les plaines par lesquelles nous devions arriver sur les ennemis. Huit mille hommes défendaient ces retranchements que la nature a placés en forme d'échelons, ils étaient soutenus par trente pièces d'artillerie, parmi lesquelles se trouvaient des pièces de 16 et des obusiers.

A peine avons-nous paru dans la plaine, qu'ils nous ont vivement canonnés, mais, quoique ce feu fût fortement nourri, il n'a pu empêcher les braves troupes de la république de se ranger en bataille et de marcher ainsi dans le meilleur ordre pendant plus d'une lieue [1]; alors elles se sont divisées sur deux colonnes pour gravir la montagne. La

1) Das kann mit dem damaligen Geschütze und auf eine Stunde Abstand nicht sehr gefährlich gewesen sein. Glücklicher Weise haben die Franzosen andere und bessere Beweise ihres Muthes gegeben.

Digitized by Google

cavalerie a chargé à différentes reprises celle de l'ennemi, qui se trouvait infiniment supérieure, avec un courage et une ardeur au-dessus de tout éloge. L'infanterie a fait un feu de file des mieux soutenus, et a montré le plus grand courage.

Notre artillerie a dans cette journée soutenu sa réputation, quoique elle fût bien moins nombreuse que celle des Autrichiens, et quoique elle n'eût pour plus forte pièce que quelques pièces de 8, elle n'en est pas moins parvenue à démonter une pièce de 13 aux ennemis.

Les Autrichiens ont été alors forcés de faire leur retraite sur Luxembourg, on a cherché à les inquiéter, mais sans les poursuivre avec trop d'ardeur dans un pays inconnu. Les généraux ont d'ailleurs senti que nos braves soldats devaient être trop fatigués pour leur permettre cette seconde expédition.

Nous leur avons témoigné sur le champ de bataille notre satisfaction, et c'est en nous assurant qu'ils étaient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la république, qu'ils nous témoignèrent à leur tour le plaisir qu'ils éprouvaient d'avoir bien servi leur patrie.

Nous ne connaissons pas encore au juste notre perte, cependant nous pouvons assurer que celle des ennemis est bien plus considérable. Nous avons beaucoup de blessés ; et certe, s'il fut jamais un spectacle intéressant, c'est celui dont nous avons été témoins hier.

Nous avons vu, citoyens nos collègues, ces braves républicains, couverts de blessures, rassembler toutes leurs forces pour se réunir à leurs frères, et former tous ensemble des vœux pour la patrie.

Le plus grand concert a régné entre tous les généraux de la Moselle et celui des Ardennes. Tous se sont rappelés qu'il servait, dans des postes différents, la république, et qu'il ne devait y avoir entre eux d'autre rivalité que celle qui naît du désir de lui être utile.

Nous vous donnerons les détails de cette journée aussitôt qu'ils nous auront été fournis ; nous vous ferons connaître ceux qui s'y sont distingués, et ceux qui laissent des femmes et des enfants qui ont droit aux bienfaits de la nation.

L'on est occupé dans ce moment à faire relever les magasins. L'on évalue l'avoine qui se trouve ici, à 8000 sacs, il y a une assez grande quantité de farines, mais d'une nature à ne pouvoir être employées au pain qui doit être distribué à nos troupes ; elle pourra cependant servir

Digitized by Google

à la nourriture des bestiaux, et elle sera enlevée après l'avoine. L'on a trouvé aussi quelques meules de foin et de paille qu'on enlèvera ou qu'on brûlera dans le cas où l'on serait forcé d'évacuer la place.

Quant à nous, citoyens collègues, nous avons fait notre devoir. Nous avons été à côté de nos braves frères, soit au bivouac, soit à l'affaire d'hier; partout nous avons reçu les preuves les plus sensibles de leur attachement à la convention. Ce sont eux qui, avec la gendarmerie nationale, ont voulu préparer la cabane où nous avons passé les deux nuits de bivouac, ils ont su faire de la dernière de ces deux nuits une véritable fête nationale, en venant nous régaler, au son de la musique, de l'air : « Où peut-on être mieux qu'au sein de la famille », l'hymne à la liberté, de l'air « Ça ira ». Il faut avoir été témoin de ce spectacle pour sentir tout ce qu'il avait d'intéressant au moment d'un combat. [1])

PS. — Nous venons d'apprendre à l'instant que nous avons pris à l'ennemi quatre pièces de canon et six caissons. Le citoyen Montault, notre collègue, a été forcé de partir le jour matin, pour se rendre à Bitche, pour assister à une conférence qui avait été fixée à cette époque entre les généraux et nos collègues de l'armée du Rhin.

Nr. 6.

In der « Gazette politique et littéraire de Luxembourg », Nr. 24 vom 15. März 1794 ist die folgende Liste bekannt gemacht worden :

---

1) Man muss zugeben, dass diese Herren Volksvertreter mit wenig zufrieden waren, wenn sie sich bei solcher Kost und das in einem Schlagregen so herzerhebend unterhalten konnten.

Digitized by Google

Première liste des dons volontaires ou patriotiques qui ont été faits à Sa Majesté dans la province de Luxembourg pour contribuer aux frais de la présente guerre.

Argent Brabant.

Dates des DONS.	Numéros des articles.	Noms et qualités des donateurs.	Montant des DONS. Flor.	S.	D.
1793.					
14 déc.	1	M. Cheron, marchand-parfumeur à Luxembourg	13	1	4
1er nov.	2	M. Durieux, président du Conseil souverain de Luxembourg, pour la durée de la guerre, par an	2800	»	»
22 déc.	3	Un étudiant de la 1re classe à Luxembourg .	26	2	8
	4	Un domestique à Luxembourg	13	1	4
23 déc.	5	M. d'Olimart, conseiller, procureur général à Luxembourg.	1306	13	4
1794.					
1er janv.	6	M. de Pfortzheim, conseiller de courte robe au Conseil	272	4	5
	7	Le Corps du Métier de St-Thibaut en la dite ville	254	1	6
	8	Les religieux de l'Abbaye d'Orval en argenterie, savoir : 6 chandeliers, 2 moutardiers, 6 salières, 2 poivriers, 2 grands plats avec leurs aignières, 1 pied de Christ, 2 coupes en forme de calice et une boîte à hostie. — *NB*. La valeur en sera indiquée après l'essai de la monnaie.			
	9	M. Claudi, employé à la Commission des charges publiques	32	13	4
	10	M. Käuffer, curé de la paroisse de St-Nicolas et Thérèse	181	9	3
	11	Une société.	625	12	11
4 janv.	12	M. Quarante	130	13	4
	13	MM. les frères Boch, propriétaires de la fayencerie des Sept-Fontaines	1306	13	4

Digitized by Google

Dates des DONS.	Numéros des articles.	Noms et qualités des donateurs.	Montant des DONS. Flor.	S.	D.
13 janv.	14	Les religieuses de l'Abbaye de Bonnevoie, 14 cuillers et 11 fourchettes d'argent. — *NB.* Comme sous n° 8.			
	15	Les mêmes en espèces.	91	9	4
	16	M. Dumont, receveur des États	163	6	8
	17	Les religieuses de l'Abbaye de Clairfontaine, 1 plat en argent. — *NB.* Comme sous n° 8.			
1793. 17 déc.	18	Mlle Grans, gouvernante des enfants de M. Du Rieux de Differdange.	13	1	4
	19	Les demoiselles Brück	78	8	»
1er nov.	20	M. Pastoret, conseiller au Conseil souverain, pour la durée de la guerre, par an. . .	287	9	4
	21	M. Creskers, contrôleur principal de la caisse provinciale, id.	264	1	1
1er déc.	22	M. Warken, substitut, procureur général, id.	163	6	8
1794. 1er janv.	23	M. Flamand, receveur principal des douanes et subsides à St-Vith, pour la durée de la guerre, par an.	43	4	»
	24	M. Mallar, contrôleur principal, id. . . .	43	4	»
	25	M. Sagebin, inspecteur principal, id. . . .	43	4	»
	26	M. Du Bois, sous-brigadier, id.	12	»	»
	27	M. Peter, garde à St-Vith, id.	24	»	»
	28	M. Orban, garde à St-Vith, id.	12	»	»
	29	M. Demarteau, garde à Dahlem, id. . . .	9	»	»
	30	M. Nemery, receveur au bureau de Butgenbach, id.	36	»	»
	31	M. Phensen, contrôleur au bureau de Butgenbach, id.	24	»	»
	32	M. Genotte, sous-brigadier au bureau de Butgenbach, id.	18	»	»

Digitized by Google

Dates des DONS.	Numéros des articles.	Noms et qualités des donateurs.	Montant des DONS. Flor.	S.	D.
	33	M. Meyer, sous-brigadier au bureau de Butgenbach, id.	18	»	»
	34	M. Brœcker, garde au bureau de Butgenbach, id.	12	»	»
	35	M. Pombeux, receveur au bureau de Sauerbrod, id.	18	»	»
	36	M. Dessoye, receveur au bureau de Dahlem, id.	24	»	»
	37	M. Schmit, sous-brigadier au bureau de Dahlem, id.	24	»	»
	38	M. Micha, garde au bureau de Dahlem, id. .	24	»	»

Nr. 7.

Die damals in Luxemburg gangbaren Münzen waren :

	Machte in Franken.
Die alte Krone von 5 Schillingen	2.88065
Der alte Goldgulden von 4 Schillingen.	2.30452
Der gewöhnliche luxemburger Gulden von 20 Sous . . .	1.64609
Die Krone (sogenannter Reichsthaler) von 56 Sous . . .	4.60905
Der Schilling (escalin) von 7 Sous	0.57613
Der luxemburger Sous oder Stüber von 8 Liards	0.0823045
Der Liard oder Dubel	0.01288
Der luxemburger Denier	0.00686

Nr. 8 (Seite 41).

Les soldats Autrichiens aux habitants Français de la frontière du pays de Luxembourg.

Rappelez-vous, habitants de la France, que le 21 du mois dernier, ne pouvant nous occuper que de la défense de nos positions, nous nous vîmes obligés de voir incendier devant nos yeux quatre villages de notre pays par les satellites de Robespierre ! Rappelez-vous aussi

Digitized by Google

que jusqu'ici, quoique vainqueurs, nous avons toujours respecté les paisibles demeures des habitants d'un pays que nous cherchons à délivrer de l'esclavage odieux dans lequel l'a plongé cette convention régicide qui, en foulant aux pieds la Majesté de l'Autel et du Trône, vous berce depuis si longtemps du fantôme de liberté et d'égalité, tandis qu'elle arrache de votre sein vos enfants pour les faire égorger dans les batailles sanglantes qu'elle perd chaque jour, et vos denrées jusqu'à votre nécessaire même, pour les faire dévorer par les féroces soldats.

Cependant malgré les exécrations et les horreurs commises par les scélérats de ce Robespierre qui, sans en avoir le nom, est votre Roi ou plutôt votre tyran, nous avons toujours dédaigné l'idée même d'une juste répressaille et, persuadés que les habitants des campagnes n'étaient pas leurs complices, nous sommes toujours restés fidèles aux lois de l'honneur et de l'humanité, ainsi qu'aux ordres de nos chefs, à qui comme à nous, l'incendie et le pillage sont en horreur.

Si donc, malgré ces sentiments que nous aurons toujours, si, avec tout le désir d'épargner un malheureux pays dont nous déplorons le sort, nous avons suivi hier la première impulsion d'une juste vengeance au village de Tiercelet; ne vous en étonnez pas, et que les habitants de cet endroit n'attribuent qu'à eux-mêmes le malheur qui vient de leur arriver ! Pourquoi faire feu sur nous ? — Pourquoi se défendre, eux, à qui nous n'en voulions point ? — Que cet exemple vous serve de leçon ! Qu'il vous prouve que, si les incendiaires de Robespierre ne savent faire la guerre que la torche à la main, les braves soldats Autrichiens savent se venger.

Nous vous le déclarons, habitants de la France ! Et nous vous le jurons même, que, lassés enfin des horreurs que commettent chaque jour vos soldats, nous ne garderons plus de mesure; et que toutes et quantes fois ces scélérats viendront incendier un seul de nos villages, nous en brûlerons à notre tour dix autres dans votre pays, et que tout endroit, où nous passerons paisiblement et où l'on fera feu sur nous, sera réduit en cendre.

Des camps Autrichiens du pays de Luxembourg, le 22 juin 1794.

Schriften Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 1—82 ff.

Digitized by Google

Nr. 9 (Seite 41).

Mein Liebster Herr Feldmarschall!

Ihre beide Briefe vom 29. des verfloszenen und 3 dieses laufenden Monats, sind mir richtig zugekommen, allein bey denen gegenwärtigen Umständen war es mir glatterdings ohnmöglich, solche eher zu beantworthen; denn seit etwelcher Wochen bin ich auf alle mögliche Weise beschäftiget worden, meistens aber mit unangenehmen Geschäften.

Ich genehmige nicht nur allein Ihre Abreise nach Luxemburg, sondern solche verursachte mir ein ganz besonderes Vergnügen.

Weilen ich ganz überzeugt bin, wenn sich der Feind je etwas gegen diese Festung gelüsten laszen sollte, sie Niemand besser als Sie, mein Liebster Herr Feldmarschall, zurück drücken und mit einem groszen Verlust zurück treiben werden. Die Festung wird durch Sie, theuerster Herr Feldmarschall, gewisz dem Souverain, wenn Sie alles das erforderliche haben, vertheidiget werden. Adieu mein Liebster Herr Feldmarschall, leben Sie wohl, und seyn Sie meiner ganz besondern Estime versichert, mit welcher ich unaufhörlich sein werden,

Mein Liebster Herr Feldmarschall

Aufrichtigst ergebener,

(*Unterschrift nicht ganz leserlich, muszaber sein.*)

Pr. Coburg.

Tirlemont, am 9. July 1794.

Schriften Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 9—40 ½.

Nr. 10 (Seite 46).

Den 26. Juli 1794 erschien die folgende Proklamation:

Son Excellence le maréchal baron de Bender, gouverneur civil et militaire de cette province, nous ayant fait connaître que les circonstances du danger imminent qui menace la ville et forteresse de Luxembourg, exigent qu'il ne manque aucun article à son parfait approvisionnement, et nous ayant en conséquence requis de prendre des arrangements convenables, afin qu'il soit fourni dans le plus court délai possible par les habitants de cette province, les provisions nécessaires en seigle, froment, orge, foin, paille, et en bœufs et vaches, ainsi qu'en volailles;

Digitized by Google

faute de quoi, la dite Excellence se verroit contrainte d'enlever tous ces objets de force, comme étant pour le besoin pressant du service; c'est pour prévenir le grand préjudice qui résulteroit immanquablement de cette voye de rigueur pour les propriétaires, que nous soussignés députés des États invitent par la présente tous et chacun des dits propriétaires à envoyer incessamment aux magasins militaires de cette forteresse de Luxembourg, les parties de grains et denrées ci-dessus détaillées qui ne sont pas absolument nécessaires pour leur consommation et celle de leur famille et domestiques. Au moyen des quittances militaires qui leur seront ponctuellement délivrées, et quant au bétail d'après l'estimation qui en aura été faite par des experts et gens de justice des endroits respectifs, non seulement ils seront assurés de leur futur payement, mais, en même temps qu'ils soustrairont ainsi partie de leurs denrées superflues à l'enlèvement au pillage de l'ennemi, ils démontreront encore le zèle qui les anime pour le service de leur auguste Souverain.

Fait à Luxembourg, le 25 juillet 1794.

Signés : Bernard, *abbé de Münster.*
de Pfortzheim, avec paraphe.
J.-B. Huart, avec paraphe.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Nr. 11 (Seite 59).

Gubernator, Präsident und Räthe des durch den Kaiser und König für das Herzogthum Luxemburg und die Graffschaft Chiny geordneten Souverainen Raths.

Da bei gegenwärtigen Umstände und Lage des Feinds die Besatzung dieser Festung sogar die Belagerung zu befürchten ist, dessen Vertheidigung nun sehr wichtig, alles und jedes, so durch die Bevölkerung die

Les Gouverneur, Président et Gens du Conseil Souverain de l'Empereur et Roi, ordonné ès Pays, Duché de Luxembourg et Comté de Chiny.

La situation actuelle des affaires et la position de l'ennemi donnant lieu de craindre un blocus et même le siège de cette Forteresse, il importe à la défense d'en faire sortir tout ce qui peut nuisiblement en

Digitized by Google

Aufzehrung der Lebens-Mitteln vermehren und bewirken könnte, zu verhindern.

Infolge dessen warnen Wir hiemit, so wohl die Inwohner dieser Provinz, als alle Frembde ohne Ausnahm, obwohlen dieselbe keine französische Emigranten sind, einbegriffen die Geistliche jedes Standes und Geschlechts, welche nicht als Ordens Geistliche anzusehen, oder ihres Standshalber in hiesiger Stadt residieren und sich hiehin geflichtet haben, sich zu entziehen, Mangel wessen, dasz, fals die Festung blockirt wird, sie zur Ausziehung gezwungen werden, ohne einige Obacht zu haben, ob sie mit Lebensmitteln versehen seyen, etc.

Lützemburg, den 16. Augusti 1794.

Ware parafirt, DRx, vt. Und unterschrieben, *Gerden*, mit einem Federzug.

Richter und Scheffen der Stadt Lützemburg ordnen, dasz obiges Befehl gewöhnlicher Maszen in der Oben- und Unterstadt aufgeschlagen und offentlich ausgeruffen werden solle.

Lützemburg, den 16. Augusti 1794.

Ware parafirt, Ht vt. Und unterschrieben, *Kayser*, mit Parafe.

augmenter la population et consommation, en conséquence.

Nous prévenons tous les Habitants de la Province que tous étrangers quelconques, quand même ils ne seraient pas Emigrés Français, y compris les Ecclésiastiques de toutes les classes et sexes qui ne sont pas résidant en corps ou domiciliés par état dans cette Ville et qui s'y sont réfugiés, qu'ils aient à s'en retirer, à peine qu'ils y seront contraints, en cas que cette Forteteresse vienne à être cernée, sans égard à ce qu'ils seraient pourvûs d'approvisionnement. Et pour qu'ils n'en puissent prétexter cause d'ignorance, nous mandons et ordonnons à ceux du Magistrat de cette Ville de faire publier et afficher la présente aux carrefours des haute et basses Ville.

Fait à Luxembourg, le 16 Août 1794.

Etait parafé, DRx vt. (Durieux). Et signé, *Gerden*, avec parafe.

Les Justicier et Echevins de la Ville de Luxembourg ordonnent que la présente Ordonnance soit publiée et affichée en la manière accoutumée, tant dans la haute que basses Ville et carrefours.

Fait à Luxembourg, le 16 Août 1794.

Etait parafé, Ht vt. Et signé, *Kayser*, avec parafe.

Digitized by Google

Messieurs,

Cejourd'hui 17 Août 1794, je Sergent de ce Majistrat sousigné ai bien et duement publié La présente au Son de Tambour aux endroits accoutumée et affichée pareils Exemplaires à Toutes les portes de cette forteresse et aux Eglises paroissiales de cette Ville dont relation.

M. Muth.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Nr. 12 (Seite 65 und 71).

Aufsatz was zum Unterhalt des zur Vertheidigung der Festung Luxemburg bestimmten Militair Staats an baaren Gelde auf 1 und respective 8 Monate erforderlich wäre :

	Fl.	Kr.
Der General Feldmarschall von Bender.	1,518	77⅔
Der Feldmarschall-Lieutenant von Schrœder	823	33⅓
Kriegszulage für dessen Adjudant.	20	»
Feldmarschall-Lieutenant Ritter von Querlonde	555	40
General Feldwachtmeister Moitelle	393	33
Feldkriegs-Kommissar Gruber	200	20
Feldkriegs-Kassen-Offizier Bastendorff	108	45
Feldkriegs-Kanzelisten Stutten	94	21
Platz-Major von Rochefort	109	41
Platz-Major von Moskopp	133	41
Platz-Hauptmann Fillenig	58	95
Platz-Lieutenant Alix	56	46
Garnisons-Auditeur-Oberlieutenant Pernold.	42	43
Oberstwachtmeister de Lannoy	138	6
Hauptmann Bergé	119	19
Hauptmann Rendel	104	19
Hauptmann Hoff.bauer	107	19
Hauptmann Bon Ertel	99	19
Capitaine-Lieutenant de Spinette	63	33
Capitaine-Lieutenant Kaller	75	33
Capitaine-Lieutenant Krapf	66	33
Rechnungsführer Boferding	48	41
Schleuszen-Aufseher J. Baasen	12	31
Zu übertragen . . .	4,937	82⅚

Digitized by Google

	Fl.	Kr.
Uebertrag . . .	4,937	82⅝
Oberschanzkorporal A. Baasen	12	48
Unterkorporal Fr. Gregori.	8	43
Unterkorporal Adam Dellator.	8	43
Würzburg, 2 Feldbataillons und Artilleriepersonal . . .	12,500	»
Clerfayt	3,000	»
Würtemberg	4,000	»
3. Garnisons-Regiments-Bataillon	2,500	»
Murray	3,000	»
Garnisons-Artillerie	200	»
Mineurs Abtheilung	150	»
Verschiedene Ausgaben.	10,000	»
General Feldwachtmeister von Sebottendorf	533	49⅝
Feldkriegs-Kommissariats-Offizier von Fischer	140	18⅛
3 Bataillons Bender	19,000	»
2 Bataillons Huss.	14,000	»
2 Bataillons Mittrowsky	12,000	»
1 Bataillon Klebeck	6,000	»
Dragoners	3,000	»
Husaren	3,000	»
Feldmineur Kompagnie.	800	»
Sappeur Detaschement	600	»
Bombardierkorps Detaschement	800	»
1 Feldartillerie-Regiment Hauptmann Bayer	1,600	»
3 Feldartillerie-Regiments Hauptmann Leib	1,000	»
3 Feldartillerie-Regiments Hauptmann Schicha	1,600	»
Detachement der 39. Transport Division	200	»
Summa der Erfordernisz des Feldstandes auf 1 Monat.	64,274	7⅝
Summarischer Extract:		
Für die ordentlichen Garnisons, Stand	41,833	15⅝
Für die Feld-Garnisons, Stand	64,274	7⅝
Zusammen auf 1 Monat . . .	106,107	23⅜
Also auf 8 Monate	848,859	7
Hierauf liegen in der Kriegskasse vorräthig	444,503	42⅝
Es fehlen also noch für 8 Monate . . .	404,355	24⅜

Luxemburg, am 18. August 1794.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 9, ad 1.

Digitized by Google

Nr. 13 (Seite 65).

Ausweis was für ein Haupt-Spital von 1000 Kranken und Blessirten für Victualien auf 8 Monate beiläufig nöthig sein können:

56 Centner Reis.
84 Centner ordinaires Kochmehl.
24 Säcke Salz.
80 Centner gerollte Gerste.
44 Centner Butter.
8 Fuder Essig, zu Speise und Trank.
Wein (kann nicht bestimmt werden).
Bier id.
Brantewein id.
Schnupftabak id.
12 Malter Hafermehl.
32 Centner gedörrte Zwetschen.
6 Centner Zucker.
1500 Stücks Citronen.
500 Dutzend Eier.
2 Tonnen Oel.
600 Stück Muskatennüsse.
6 Pfund Zimmet.
30 Malter rohe Gerste zum ordinairen Getränk.
8 Malter Wachholderbeeren.
12 Centner harte Seife.
28 Centner weiszes Mehl.
6 Tonnen Sauerkraut für Skorbutige.
10 Stücks milchgebende Kühe.

Nota. — Weisz- und Schwarzes Mehl zum Brodbacken ist nicht zu bestimmen, es wäre aber mit dem hiesigen Bäckermeister Hilarius Huber ein Contract zu schlieszen, um das Spital während einer etwaigen Belagerung mit hinlänglichem Brod zu versehen.

Ferner sind weisze und gelbe Rüben, Zellerie, Zwiebeln, Borag. auch Erdäpfel, Petersiliewurzeln, u. s. w. im Keller zu erhalten, anzuschaffen.

18. August 1794.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 40, 2734.

Nr. 14 (Seite 65).

Specification was der Mannschaft den Monat hindurch an nachbenannten Victualien per Kopf täglich zu verabreichen kommt:

An frischem Fleisch,			täglich per Kopf,	Pfund	1
An geräuchertem u. gesalzenem Fleisch,			id.	id.	1/3
Kochmehl für 12 Tage im Monat,			id.	id.	1/2
Reis	» 8	id.	id.	id.	1/3
Graupen	» 4	id.	id.	id.	1/3
Bohnen	» 3	id.	id.	id.	1/4

Digitized by Google

Erbsen für 3 Tage im Monat, täglich per Kopf,			Pfund	1/4
Kochsalz,	täglich für 100 Mann,		id.	7
Butter,	id.		id.	5
Speck,	id.		id.	2½
Wein,	id.		Maas	10
Bier,	id.		id.	25
Brantewein,	id.		id.	6
Essig,	id.		id.	6
Schnupftabak für den Stab,		täglich,	Unzen	1/4
id.	vom Feldwebel an,	id.	id.	1/a (?)
Rauchtabak für den Stab,		id.	id.	3/4
id.	vom Feldwebel an,	id.	id.	1/a (?)

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 1—129 d.

Nr. 15 (Seite 72).

Disposition, für S. Exc. den Hr. Feldmarschall Baron von Bender, dem Angrif auf den Posten bey Trier betreffend.

Um den Angriff der feindlichen Stellung bey Trier zu unterstützen, wird es nothwendig seyn, dasz von der Luxemburger Garnison ein Corps von 9 Bat. und 4 Escadrons aus marschire, und eine Bewegung, so weit es nur immer thunlich ist, ein Angriff auf Grevenmacher unternommen werde.

Wenn es möglich wäre, dasz sich die zu dieser Expedition bestimmten Truppen der Garnison, sich Meister von dem Galgenberge bei Grevenmacher machen und sich daselbst fest setzen könnte, so würde dieser den Feind für seinen Rückzug von Trier mehr besorgt machen, besonders wenn das Melas'sche vereinigt mit dem Nauendorf'schen Corps bis Igel vordringen, und sich auf dem linken Moselufer mit dem Luxemburger Corps in Verbindung setzen können.

Das zu dieser Expedition bestimmte Corps der Garnison marschirt demnach den 22. September nach dem Abkochen aus der Festung, postirt sich auf dem schicklichsten Terrain beyläufig zwei Stund gegen Grevenmacher, und macht von dort aus, so weit es nämlich diesen Tag thunlich ist, Detachements, um bei dem weiteren Vorrücken gegen Grevenmacher folgenden Tags die rechte Flanke und den Zurückzug in die Festung zu decken.

Digitized by Google

Den 23. September marschirt das Corps mit Anbruch des Tags gegen Grevenmacher vor und sucht, wie schon gesagt worden, den Feind von dort zu verdringen, sich Meister vom Galgenberg zu machen, und sich links mit den vereinigten Corps des Generals Feldmarschall-Lieutenant Melas und Feldmarschall Nauendorf über Echternach in Verbindung zu setzen.

Vielleicht würde es zuträglich seyn, wenn ein starkes Detachement nach Remich geschickt würde, welches jedoch dem Ermeszen S. Excellenz überlaszen bleibt. Solte sich nun der Feind, auf die Angriffe unserer Seits auf dem linken Moselufer, und auf die Demonstrationen der Preuszen auf dem rechten, aus der Trierer Gegend zurückziehen, so müszte von der Luxemburger Garnison ein beträchtlicher Theil bei Grevenmacher sich zu souteniren suchen, bis die weiteren Anordnungen getroffen, und die Position bei Trier wieder gehörig besetzt werden, wozu S. Excellenz der H. General-Feldmarschall, so weit als füglich geschehen kann, von der Luxemburger Garnison an Truppen beizutragen hätte, um nicht neuerdings in den traurigen Fall zu kommen, die Communication von dieser Seite mit dieser Festung zu verliehren. Im widrigen Falle hingegen, der jedoch nicht leicht zu vermuthen ist, müsse sich das Corps wieder nach Luxemburg zurück ziehen.

Die besondere Disposition in Ansehung der Marsch-Ordnung, der Lager-Platze und des Angriffs, welche sich nach den locale Verhältnisze einrichten müssen, werden der hohen Einsicht S. E. überlaszen.

Nur kann in Ansehung des Tags des Angriffs, welcher bey allen Corps auf den 23. September festgesetzt worden, keine Aenderung statt finden. Uebrigens nehmen die Truppen ihre Zelter, Kessel und Schlachtvieh mit sich.

Beyliegende Marsch Ordnung die Disposition aller Colonnen, so zu der Expedition verwendet werden.

Hauptquartier Schwezingen, am 8. September 1794.

ALBRECHT.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 1—82 aa.

Digitized by Google

Nr. 16 (Seite 72 und 75).

Ueber den Empfang beyfolgender Disposition zum Angriff auf die feindliche Position bey Trier bitte Euer Excellenz ganz gehorsamst, dem Herrn Obristwachtmeister und Flügel Adjudanten O'Bern ein Recepisse zu behändigen, welches ich an Seiner König. Hoheit einsenden soll.

In der Disposition ist zwar gesagt, dasz der Haupt-Angriff auf Grevenmacher geschehen soll. Nachdem mir aber Seine Durchlaucht der Erbprinz Hohenlohe, als auch Major von Pfuhl des König. Preuszischen Generalstaabs beym Hr. Feldmarschall von Möllendorf versichert, dasz bei Grevenmacher nicht nur das Terrain für den Feind vortheilhaft, uns folglich nachtheilig seye, sondern auch dasz die Vertheidigung von Grevenmacher vom Feinde leicht soutenirt werden könne, zu dem dasz sein Zurückzug dadurch nicht sehr bedrohet werden würde, so ist man der Meinung, dasz der Haupt-Angriff auf Remich und Stadtbredimus geschehen müsse.

Bey Remich sollen bey kleinem Wasser Führten seyn, das Terrain auf dem linken Ufer der Mosel solle das feindliche dominiren und der Feind wird durch diese Unternehmung wegen seines Zurückzuges in Besorgnisse gesetzt, wenn entweder die Cavallerie durch die Fuhrt auf das jenseitige Ufer bringen oder mit Kähnen, Brücken oder andere Hülfsmittel sich seinen Uebergang zu wege bringen oder auch nur Demonstration eines Brückenschlags machen könnte.

Gegen Grevenmacher müszte dem ohngeachtet immer etwas detachirt werden, so wie ich auch den Herrn Feldmarschall-Lieutenant von Melas ersucht habe, den 22. dieses eine Colonne auf Echternach zu schicken, wovon der grösze Theil den 23. gegen Grevenmacher, der kleinste aber gegen Wasserbillig vorrücken soll. Wenn nur der könig. preuszischen Herr General von Rüchel den 23. eine Vorrückung über Cerf gegen Sarburg macht, wie es versprochen und mir vorgestern bey dem Herrn Feldmarschall von Möllendorf neuerdings versichert worden, so kann es der Feind, ausser bey einer ganz ausserordentlichen Uebermacht, nicht wohl wagen, nicht einmahl bey Taverne stehen zu bleiben. Seine könig. Hochheit haben mir aufgetragen, alles, was ich etwann noch in Erfahrung bringen würde und zur Begünstigung der Unternehmung auf Trier nützlich seyn könnte, Euer Excellenz, dem Hr. Feld-

Digitized by Google

marschall-Lieutenant von Melas und dem Hr. General von Nauendorff zu melden, weszwegen ich mir auch die Freyheit genommen obiges zu bemerken.

In der Marschtabelle ist die Abänderung eingetragen worden, dasz der könig. Preuszische Hr. General von Köhler den 18. dieses die Mosel passiret, und der Hr. Feldmarschall-Lieutenant von Melas den 19. erst von Wittlich, wohin er dermalen schon vorgerückt ist, aufbricht, und bey Kegel keinen Ruhetag hätte, weil auszer dem die Straszen von Trier nach Coblenz zu lange unbesetzt geblieben wäre.

FLEISCHER, *Obrister.*

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 1—82 cc.

Nr. 17 (Seite 72).

Hier der Angriffsplan auf Trier wie er aufgezeichnet war:

1° Ein Korps von 9 Bataillonen und 4 Schwadronen der Luxemburger Besatzung sollte den 22. September bis ungefähr zwei Stunden von Grevenmacher rücken und den 23. die Franzosen daselbst angreifen.

2° General Nauendorff marschirt mit seinem Korps den 18. September nach Schöneck, hält den 19. daselbst Rasttag und vereinigt sich den 20. zu Bittburg mit dem Feldmarschall-Lieutenant Melas.

3° Melas rückt den 19. von Wittlich nach Keyrt und Graudorf, den 20. nach Bittburg, wo der General Nauendorff zu ihm stöszt, den 21. Rasttag, den 22. nach Welschbillig, macht den 23. seinen Angriff auf Grevenmacher und Wasserbillig und nimmt den 24. seine Stellung zu Trier.

Schickt aber den 25. den General Nauendorff wieder nach Bittburg zurück.

4° Der preuszische General von Köhler mit 6 Bataillonen und 5 Schwadronen geht den 19. über die Mosel, rückt den 22. nach Esch und den 23. nach Bicoing (?), wo er stehen bleibt, den 24. Rasttag hält, mit dem 25. seinen Rückmarsch in die vorige Stellung nimmt.

5° Der preuszische General Kalkreuth mit 15 Bataillonen und 22 Schwadronen marschirt den 20. nach Thalfangen, den 22. nach Hermeskeil und den 23. nach Tannen, bleibt auch da stehen und marschirt den 25. ebenfalls zurück.

Digitized by Google

6° Der preuszische General Rüchel mit 8 Bataillonen und 10 Schwadronen marschirt den 17. nach Oberstein, den 19. nach Birkenfeld, den 20. nach Selbach, den 22. nach Wadern, bleibt daselbst den 23. und 24. stehen, und kehrt den 25. ebenfalls wieder um.

7° Der preuszische Feldmarschall Möllendorf rückt den 17. nach Sobernheim, den 18. nach Kirn, den 20. nach Oberstein und bleibt daselbst stehen, bis der Angriff vorüber ist.

8° Der Erbprinz von Hohenlohe den 16. nach der Zellerhöhe, den 17. nach Winweiler, den 19. nach Kleistschelottenbach und Schneckenhausen, den 21. Recognoszierung und den 22. Attake oder Demonstration, den 25. wieder zurück nach der alten Position.

9° Der kaiserliche Feldmarschall-Lieutenant Wartensleben den 19. auf die Höhe von Sulzheim, den 21. Recognoszierung, den 22. Demonstration, den 25. Rückmarsch.

Was die Kolonne der Luxemburgischen Besatzung betrifft, war dem Feldmarschall Bender überlassen, seinen Angriff auf Grevenmacher oder gegen Remich zu machen. Letzteres wurde auch vorzüglich gewählt, weil es bis Grevenmacher hin zu weit entfernt war und den Franzosen auch damit kein groszer Abbruch gethan wurde, die sich ganz leicht und um so besser in der Position hätten vertheidigen können, weil ihnen der Rücken frei geblieben wäre über Remich wurden sie im Rücken genommen und ihr Rückzug erschwert.

Man hätte deszhalb den Angriff auf folgende Art unternommen. Den 22. hätte man die Franzosen aus ihren beiden Lagern auf der Trierer und Remicher Strasze vertrieben, und den 23. wären zwei Drittel der Kolonne nach Remich und das Uebrige nur zur Observation gegen Grevenmacher gerückt.

Nr. 18 (Seite 76).

Moreaux au Comité de salut public.

Trèves, Quartier général, 2e jour des sans-culottides, an II (18 septembre 1794).

Il vient d'être arrêté, citoyens, dans une conférence qui a eu lieu chez le représentant du peuple Bourbotte, entre les généraux divisionnaires de cette armée, que l'on ferait un mouvement dans le Luxembourg, sitôt que les moyens de transporter les vivres seroient assurés. Je dois vous faire observer, citoyens, qu'il est de toute impossibilité

Digitized by Google

que l'armée puisse s'éloigner des bords de la Moselle et de la Sarre, avant qu'elle ait reçu les chevaux d'artillerie et les 300 caissons de vivres qui lui sont annoncés par la commission des transports militaires et qui n'arrivent pas.

Il ne nous reste environ que 150 caissons, mal attelés, pour le service des vivres.

Je vous invite, citoyens, à presser l'envoi qui nous est annoncé par ladite commission, afin de nous mettre à même d'agir contre les ennemis de la République.

J'ai envoyé deux officiers au-devant dudit convoi, pour en presser la marche et connaître le jour de son arrivée, afin d'être en mesure pour cette époque et d'agir sur-le-champ.

MOREAUX.

Nr. 19 (Seite 79).

Aufsatz über die beim luxemburgischen Festungs Approvisionnement für das Garnisons Spital nach dem Anschaffungspreis zu bezahlenden Victualien :

		Kreuzer.
Habergriz	Maas	12
Zwetschen	Pfund	16
Saifen (Seife)	id.	32
Weis Baumöl	id.	56
Zucker	id.	40½
Muskaten Blüthe	Loth	45
Wacholderbeer	Maas	10
Eyer	Dutzend	22

Luxemburg, 30. September 1794.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 1—129 e.

Nr. 20 (Seite 79).

Aufsatz über die beim Luxemburger Approvisionnements-Magazin nach dem angeordneten Preis eines wohllöblichen Festungs Commando an das Militair zu verabreichen Victualien :

		Kreuzer.
Frisches Fleisch.	per Pfund	8
Frisches Hammelfleisch	id.	8
Gesalzenes und geräuchertes Fleisch	id.	7

Digitized by Google

		Kreuzer.
Salz	per Pfund	4
Kochmehl	id.	4
Reis	id.	7
Graupen	id.	4
Erbsen	id.	6
Bohnen	id.	9½
Butter	id.	20
Geräucherter Speck	id.	18
Wein	per Maas	16
Bier	id.	5½
Essig	id.	24½
Fruchtbrantewein	id.	39
Tresterbrantewein	id.	40
Rauchtabak	per Pfund	8½
Schnupftabak	id.	20

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794, 1—129 c.

Nr. 21 (Seite 83).

Armées du Rhin et de la Moselle réunies. [1])

Eisenheim, 5 brumaire an III (26 octobre 1794).

Les représentants du peuple près les armées du Rhin et de la Moselle réunies, et dans les départements en dépendant.

Après s'être réunis avec les généraux en chef Moreaux et Michaud etc. .... ont arrêté ce qui suit : .....

Art. 3. — Le général Moreaux fera sur-le-champ le blocus de Luxembourg, et sera chargé de toutes les opérations relatives à la rive gauche du Rhin depuis la Nahe jusqu'à Bonn.

Art. 4. — Il sera pris sans délai, dans toutes les places fortes les plus à portée, l'artillerie de siège nécessaire au blocus de Luxembourg, au siège de Mayence et au bombardement de Manheim. Les chevaux des parcs d'artillerie des deux armées seront employés au transport des pièces de siège, s'il n'est pas trouvé d'autres moyens aussi prompts et aussi faciles.

Art. 5. — Copie du présent etc.

Ferand et Bourbotte, *représentants du peuple*

---

1) Archives du dépôt de la guerre à Paris.

Digitized by Google

Nr. 22 (Seite 85).

Vu la réquisition du 23 de ce mois, faite à ce Conseil souverain par Son Excellence le maréchal baron de Bender, pour qu'il soit incessamment pourvu aux moyens y proposés, afin de procurer, en cas de besoin, à la caisse de guerre de cette ville les argents nécessaires, dans les circonstances actuelles, au payement de la garnison, l'apostille portée le lendemain sur cette réquisition d'être remise au conseiller procureur-général pour s'y déclarer, après avoir prié Son Excellence de faire connaître à ce Conseil, de quelle somme environ elle pourrait avoir besoin pour les nécessités ci-mentionnées; la note donnée à ce sujet par Son Excellence le même jour au conseiller procureur-général, et la déclaration de celui-ci servie en conséquence, et décrétée cejourd'hui. Tout considéré :

Les Gouverneur, Président et Gens du Conseil souverain de l'Empereur et Roi ordonnés ès Pays, Duché de Luxembourg et Comté de Chiny.

Les Chambres assemblées, secondant les vues, aussi salutaires que nécessaires et urgentes, de Son Excellence pour le bien-être général et particulier de tous les fidèles sujets de Sa Majesté en cette Province, et nommément de cette Ville et Forteresse, exhortent et invitent le plus instamment tous et un chacun, que la fortune a favorisé et qui en ont les moyens, et spécialement ceux qui, pendant et à l'occasion de cette guerre si ruineuse pour la généralité, se sont plus ou moins enrichis, de s'empresser, sans perdre de temps, de faire volontairement et par zèle, à l'emprunt des matières d'or et d'argent ouvert ensuite de l'octroi du Souverain du premier mars dernier, les remises de ces matières qu'ils possèdent, déclarant que cet octroi et l'avertissement y relatif, déjà rendus ci-devant publics, se trouvent chez les préposés à la caisse provinciale, et nommément chez le Receveur des Domaines Leonardy en cette Ville, autorisé à en recevoir les remises, octroi et avertissement, qui seront encore affichés à la porte du bureau de cette caisse, pour que l'on puisse se convaincre, que le prêteur sera, tant par le payement des intérêts, que le remboursement du capital, qui lui sont garantis sur tous les revenus royaux dans toutes les Provinces héréditaires en Allemagne et aux Pays-Bas de Sa Majesté, à même de se donner et procurer, après huit ans, avec un gain conséquent, des pareilles pièces même valeur et à façon semblable ou égale, à son gré, à celles

Digitized by Google

qu'il y aura remises, outre l'avantage qu'il aura d'avoir placé ces matières d'or et d'argent à l'abri de tout événement fâcheux, dans des circonstances si extraordinaires de la guerre actuelle, ainsi que d'avoir concouru, sans s'intéresser, à la conservation et à la défense de ses autres propriétés.

C'est d'après ces considérations, infiniment avantageuses aux prêteurs, que la Cour rappelle très-expressément au souvenir de ceux à qui il appartient, que Sa Majesté a déclaré dans cet octroi que les matières d'or et d'argent des pupilles et mineurs, des majorats et fidéicommis, des fondations pieuses et autres corps ecclésiastiques ou séculiers pourront être fournies dans cet emprunt, et que tous magistrats et administrateurs des corps ecclésiastiques ou séculiers sont autorisés d'employer dans le même emprunt au profit des administrations respectives telle quantité de matières d'or et d'argent qu'ils trouveront convenir, sans qu'il soit besoin d'autre octroi à cet effet.

Et comme il n'est pas possible d'ajouter des motifs plus pressans et plus vrais à ceux contenus dans le mandement archiépiscopal du 18 janvier dernier envoyé d'autorité ecclésiastique au clergé séculier et régulier de l'archevêché de Trèves de cette province, pour l'exhorter et l'autoriser à livrer au trésor public toute matière d'or et d'argent, qui n'est point de rigide nécessité pour le service divin, et que depuis lors le besoin en est plus pressant encore, la Cour a tout lieu de se persuader qu'en invitant tous les supérieurs ecclésiastiques de cette ville et forteresse de faire de ce pieux mandement la lecture à leurs communautés, corps ou chapîtres, ils seront pénétrés de l'Esprit-Saint qui l'a dicté, et l'appliquant à la nature de cette guerre de religion, s'il en fut jamais, ils arriveront tous animés d'un zèle aussi religieux, offrir en emprunt ces matières au secours des armes d'un prince dévoué à la religion apostolique et romaine contre l'ennemi des autels, du thrône et de tout ordre social.

Le même octroi, pour l'emprunt des matières d'or et d'argent, l'étant aussi pour toutes espèces monnoyées à d'autres coins que de Sa Majesté l'Empereur, et très avantageusement pour les remises des couronnes de France à l'effigie royale, avec cette facilité que les prêteurs pourront faire diviser les obligations, qui ne sont pas au porteur, sur tel pied qu'ils le désireront, bien entendu qu'aucune ne pourra être au-dessous

Digitized by Google

de cent florins, toutes néanmoins à cinq pour cent payables les intérêts tous les six mois, et le capital remboursable dans huit ans, sur le même pied comme le capital et les intérêts de l'emprunt des matières d'or et d'argent ; et comme d'ailleurs Sa Majesté a également ouvert un emprunt en constitution de rente de deux millions quatre cent mille florins de change ordonné par lettres patentes dépêchées à Vienne le 15 décembre 1793, contenant que les obligations à en résulter, et qui ne pourront être moindres que de cinq cents florins de change, mais bien de plus forte somme par progression de centaine de florins au gré des prêteurs, porteront un intérêt de quatre et demi pour cent argent pour argent, le premier payement à commencer le premier janvier 1795, et le dernier le premier janvier 1802, et que le remboursement s'en fera au sort, Sa Majesté promettant de faire être, aux termes des échéances, à la recette générale de ses finances belgiques, ou à la caisse des dettes de l'État à Vienne, les sommes nécessaires, pour faire face au payement tant du capital que des intérêts, et ayant à ce engagé et affecté l'excrescence, quitte et libre de toute charge, de tous ses revenus royaux à concurrence de ladite somme dans ses provinces héréditaires allemandes et belgiques, de sorte que cet autre octroi présente également et contient toutes les sûretés que les prêteurs pourront désirer, outre l'avantage que ceux qui se hâteront à porter des remises d'abord, jouiront des intérêts de leur capital dès le premier janvier 1795, et comme enfin Son Excellence le Maréchal, ou la caisse de guerre, tient de Sa Majesté en cette ville grand nombre d'actes de constitutions en forme prescrite par cet octroi, les uns de mille et les autres de cinq cents florins, pour les céder aux prêteurs.

La Cour, guidée et nécessitée pas les mêmes causes urgentes de besoin d'argent déjà retracées ci-dessus, fait à tout et un chacun, et nommément à ceux ci-devant nommés qui ont des sommes en argent comptant, dont ils n'ont pas essentiellement besoin pour leur subsistance, ou qu'ils seraient disposés d'en placer ailleurs en constitution de rente, les mêmes invitations et exhortations de les verser en emprunt volontaire dans la caisse de guerre contre des constitutions à intérêt qui leur seront soigneusement données à rate de la somme capitale, ou de les placer dans l'emprunt des matières d'or et d'argent, pour que, par le secours de ces emprunts, cette forteresse puisse, en

Digitized by Google

attendant des forces nouvelles ordonnées par Sa Majesté Elle même, être efficacement défendue contre les vues de l'ennemi qui tient à présent cette Ville cernée.

Mais comme, malgré la persuasion que l'on peut avoir que les bons et fidèles sujets, qui en ont les moyens, se porteront avec zèle pour prendre part à ces emprunts; il est prudent et même nécessaire, dans les circonstances, de ne point se contenter de ces mesures, qui d'ailleurs pourraient ne point suffire, quand même elles réussiroient à certain point, et qu'ainsi il convient que l'on prenne des précautions ultérieures d'après la nécessité qui l'exige impérieusement, la Cour déclare et ordonne par les présentes :

1° Que tous ceux qui, lors de la publication de l'Edit du 17 mars dernier, portant défense de faire des payemens ou remises d'argent aux personnes résidantes en France, avoient, ont eut depuis lors ou auront pendant cette guerre en leur pouvoir à titre de dépôt, de consignation, de factorie ou à tout autre titre, quelques deniers, lettres de change, assignations, promesses, billets à ordre, ou tous autres effets de cette nature, ainsi que des denrées et marchandises ou autres effets appartenans aux personnes qui résident en France, ou qui y ont fait quelque résidence depuis le commencement de cette année, ou qui y prendront résidence pendant la présente guerre, ainsi qu'à tout sujet du Gouvernement actuel de la France, auront à en dresser un acte déclaratoire spécifique et détaillé, et le présenter aux préposés de la Caisse Provinciale en cette Ville endéans tiers jours, ou endéans un terme proportionné au travail de ces déclarations à leur être accordé par ces préposés par écrit, parmi que l'annonce de la spécification à faire et la demande d'un terme plus long soient faites endéans les tiers jours de la publication de cette, à peine que le défaillant, c'est-à-dire, celui qui, n'aïant pas donné la déclaration, sera trouvé par la suite d'avoir dû en faire, ou s'il en avoit donné, y avait récélé quelque chose, encourra l'amende du double de la valeur de la chose non déclarée ou récélée, cette amende à répartir la moitié au profit du dénonciateur, et l'autre moitié à l'officier exploiteur.

2° Que d'après cette déclaration, ils auront, d'abord, ou dans un terme moral à désigner par écrit par les préposés, à verser, payer et déposer dans la Caisse Provinciale tous ces deniers et effets qui en

Digitized by Google

seront susceptibles, à peine qu'il serat, contre ceux qui seront en retard, procédé sur le même pied que contre et vis-à-vis de ceux qui, du chef de semblables choses, sont redevables aux Domaines de Sa Majesté et sont en défaut, ou refus de satisfaire.

3° Que les autres effets, denrées ou marchandises, repris dans l'acte déclaratoire qui ne sont pas susceptibles d'être payés, versés ou déposés dans cette caisse, ainsi que les produits des biens fonds ou autres appartenans aux susdits individus de la France, seront régis et administrés suivant leur nature, ou les beaux ou relaissemens, s'il y en a, ou tout autrement sur le pied que sont ceux de la même classe qui font partie du Domaine de Sa Majesté, et de sorte que le bénéfice en résultant sera versé dans la caisse provinciale, au lieu d'être payé ou suivi aux propriétaires de la France et pour autant qu'il en seroit dû à ceux-ci.

4° Que, parmi ces payemens, versemens ou remises à la caisse provinciale, les payeurs recevront des préposés quittance et décharge avec la garantie de la part et au nom de Sa Majesté, qu'ils ne seront plus recherchés ni inquiétés à ce sujet de personne pour ce qui aura été payé, versé ou remis dans cette caisse, tenant icelle lieu du Trésor Royal à cet égard.

5° Et sans déroger aux Articles précédens, la Cour ordonne à un chacun qui se trouve dans la Ville et Forteresse, et chez qui on peut avoir réfugie (caché) ou mis en dépôt, de qui que ce soit, quelques matières d'or ou d'argent, d'en donner la déclaration spécifique et détaillée, pour autant qu'il le peut et le fait, aux préposés de la caisse provinciale endéans le terme et sous la peine contre les défaillans, ainsi qu'il est dit par Article premier.

6° La Cour enjoint en outre à un chacun qui a dans cette Ville et Forteresse quelque matière d'or et d'argenterie en dépôt des personnes qui ne sont pas de cette Province, de remettre ce dépôt, avec la déclaration prémentionnée, aux mêmes préposés, et ce dans le terme, sous le pied et les peines, ainsi que sous quittance, comme il est statué par les Articles 2, 3 et 4, sauf aux propriétaires de faire placer ces matières dans l'emprunt ouvert à cet égard.

7° Ordonne de plus, que tout l'or et l'argent monnayés qui se trouvent déposés dans cette Ville et Forteresse, et appartiennent à des

Digitized by Google

personnes qui ne sont pas de cette Province, doivent de même être déclarés et remis par les dépositaires endéans les mêmes termes, sous les mêmes peines respectives contre les défaillans, et parmi la même décharge, contre laquelle décharge cependant seront donnés des billets à intérêt, ou des actes de constitution de rente à rate de cette somme soit de l'un ou de l'autre des deux emprunts mentionnés ci-devant à l'option du dépositaire, dès que cet or et argent monnayés seront versés dans la caisse de guerre ou levés de la Caisse Provinciale de la part ou pour le service de Sa Majesté.

8° Que les deniers déposés ou consignés dans les caisses des Greffes de cette Ville, soit pour cause de mort ou d'absence, ou par rapport à quelque étranger, devront être délivrés, déduction faite des droits de consignation, à la caisse de guerre de cette Forteresse, contre des contrats de constitution d'autant sur le prédit emprunt octroïé le 15 décembre 1793, si mieux les dépositaires n'aiment d'employer d'abord ces deniers dans l'emprunt pour les matières d'or et d'argent octroïé le premier mars de cette année.

9° La Cour ordonne enfin à tout le Clergé Séculier et Régulier, Religieux et Religieuses, ainsi qu'à leurs supérieurs et aux préposés des fondations pieuses, ou d'autres Corps Ecclésiastiques ou Séculiers, de même qu'aux Tuteurs, Curateurs et Mambours, de donner aux préposés de la caisse provinciale une spécification exacte et détaillée de toutes les matières d'or et d'argent qui les concernent respectivement, et se trouvent dans cette Ville et Forteresse, y comprises celles servant au Culte Divin et les Vases Sacrés, en désignant cependant dans cette spécification celles qui sont de rigide nécessité pour le Culte Divin, le tout dans les termes, et sous les peines statuées contre les défaillans par l'Article premier.

Mande et ordonne la Cour à tous et un chacun de se conformer ponctuellement à la teneur de la présente, et au Conseiller Procureur-Général de Sa Majesté de tenir la main à son entière exécution, à quel effet sera cette imprimée, affichée et publiée de la manière usitée par ceux du Magistrat de cette Ville, et en seront affichés des exemplaires aux portes des Eglises d'icelle et envoyés aux Curés et autres Supérieurs Ecclésiastiques de cette même Ville, pour par les Curés être faite l'exhortation y relative au Prône, et il sera de plus remis des exem-

Digitized by Google

plaires aux préposés de la Caisse de Guerre et de la Caisse Provinciale, pour leur direction.

Fait à Luxembourg, le 31 Octobre 1794.

Était parafé, DRx vt. Par Ordonnance : Était signé *Boferding*.

Messieurs,

Cejourd'hui, 1er Novembre 1794, je Sergent de ce Majistrat soussigné ai Bien et duement publiée, affichée la présente ordonnance à la manière accoutumé. Fait à Luxembourg, Grund et Paffendhal.

M. LUDOVICI.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Nr. 23 (Seite 70 und 96).

Aufsatz wie die Truppen der Besatzung in die vier Haupt-Fronten der Festung eingetheilt und durch wen diese Abtheilungen kommandirt sind, wie die Wachten, sowohl der Werke als im Innern der Festung und die Vorposten besetzt werden und wie stark die Feuerreserven täglich sind.

Eintheilung der Fronten.

1° Ste-Marie. General von Moitelle,			
Oberst von Beust.	2 Bat.	Huss,	12 Komp.
Major Neny.			
» von Paar	1 »	Klebeck,	6 »
» Holbach.			
	3 Bat.		18 Komp.
2° Thionville. General von Sebottendorf,			
Oberst von Gummer. . . .	2 Bat.	Mittrowky,	11 Komp.
» von Stenzsch. . . .	1 »	Murray,	4 »
Major Zinzerling	1 »	Clerfayt	4 »
» von Brabeck.			
	4 Bat.		19 Komp.
3° Rham. Oberst von Sternfels,			
Oberstlieutenant von Polster .	2 Bat.	Würzburg,	12 Komp.
Major Diharce.	1 »	Würtemberg,	4 »
» von Rötterich, Garnisons-Regiment,			2 »
	3 Bat.		18 Komp.

Digitized by Google

4° Grünewald. Oberst von Mayr,
Major von Erkert.
» von Stetten . . . . . 3 Bat. Bender, 18 Komp.
» Altstetten.

5° Die Vorposten. Oberstlieutenant La Motte,
Scharfschützen, 1 Kompagnie.
Dragoner, 2 Eskadrons.
Husaren, 2 Eskadrons.
Bewaffnete Bauern, 170 Mann.
Bürgerliche Jäger, täglich 2 Offiziere und 35 Mann.

Die Schlüsseln zu dem Eich- und Mansfelderthor der Porte Bons-Malades hat der Hauptmann Weigeld (Bender), jene von dem Thionviller- und Trierthor, der Hauptmann Singer (Würzburg); diese Herren besorgen die Oeffnung und Sperrung der benannten Thore.

Die Wachen der 1. Abtheilung und die im Innern der Ober-Stadt werden auf dem Place-d'Armes, jene der 2. Abth. beim Badhaus im Grund, jene der 3° Abth. und des Grundes selbst auf dem Rham und endlich jene der 4. Abth. im Pfäffenthal gestellt und abgetheilt.

Tägliches Wachtquantum in der Werken.

Abtheilung.	Posten.	Hauptleute.	Offiziere.	Feldwebels.	Korporals.	Gefreiter u. Gemeine.	Summa.
1.	St-Charles. Posten bei Tag, 1 Korporal, 13 Gefreiter und Gemeine, bei Nacht aber 1 Offizier, 2 Korporals, 40 Gefreiter und Gemeine, rechts auf dem Felsen bei dem Dreipfünder detaschirt	1	1	»	4	115	121
	Blockhaus am Barrière	»	1	»	1	25	27
	Enveloppe der Redoute Berlaimont . . .	»	»	»	1	16	17
	Tintenberg	»	»	»	1	10	11
	Avancée Neuve	»	»	»	1	16	17
	Chanclos	»	»	1	»	20	21
	Ste-Marie	»	1	»	1	24	26
	Vauban.	»	»	1	»	18	19

Digitized by Google

Abtheilung.	Posten.	Hauptleute.	Offiziere.	Feldwebels.	Korporals.	Gefreiter u. Gemeine.	Summa.
	Daun	»	1	»	1	24	26
	Lambert	»	»	1	»	24	25
	St-Peter	1	»	»	2	30	33
	Rheinsheim	»	1	»	1	18	20
	Le Moineau	»	»	»	1	10	11
	Summa der 1. Abtheilung	2	5	3	14	350	374
2.	Bourbon	»	1	»	2	48	51
	Klein-Elisabeth	»	»	1	1	25	27
	Grosz-Elisabeth	»	1	»	1	33	35
	Avancée Thionville	1	1	»	3	83	88
	Grosz-Wallis	»	1	»	2	52	55
	Klein-Wallis	»	»	1	1	26	28
	Verlorenkost	»	»	1	1	28	30
	Neuperg. Wovon bei Nacht zur Unterstützung von den Scharfschützen 1 Korporal, 14 Gefreiter und Gemeine nach Bonneweg detaschirt werden	1	1	»	3	78	83
	Summa der 2. Abtheilung	2	5	3	14	373	397
3.	Fetschenhof (Schanz)	1	1	1	4	68	75
	Rumigny	1	1	1	6	102	111
	Rubempré	»	1	»	2	24	27
	Clausen	»	1	»	2	49	52
	Holzmagazins-Platz	»	»	1	1	18	20
	Summa der 3. Abtheilung	2	4	3	19	261	285

Digitized by Google

Abtheilung.	Posten.	Hauptleute.	Offiziere.	Feldwebels.	Korporals.	Gefreiter u. Gemeine.	Summa.
4.	Eichmühle	1	»	1	2	44	48
	Neben dieser rechts von der Alzette	»	1	»	1	23	25
	Ober-Grünewald	1	»	»	2	54	57
	Unter-Grünewald	»	1	»	2	54	57
	Thüngen	»	1	»	2	54	57
	Olizy	»	1	»	2	34	37
	Mansfelderthor und dessen Avancée	»	1	»	1	26	28
	Eich-Thor	»	1	»	1	26	28
	Grünewälder-Thor	»	»	1	1	22	24
	Pulvermagazin Grünewald	»	»	»	»	4	4
	Porte Bons-Malades	»	»	»	»	4	4
	Summa der 4. Abtheilung	2	6	2	14	345	369
	Wachten im Innern der Festung und im Grund.						
	In der Hauptwache	1	»	1	2	55	59
	Obern. Neuthor	»	1	»	2	48	51
	Stadt. St-Jost	»	»	»	1	20	21
	H.-Geist	»	»	1	1	23	25
	Grundthor	»	»	»	»	7	7
	Schloszthor	»	1	»	1	17	19
	Avancée Château	»	»	»	»	4	4
	Pfaffenthalerthor	»	»	»	1	10	11
	Thionvillerthor	»	1	»	1	14	16
	Schleuszen neben dem Thionvillerthor	»	»	»	»	7	7
	Rahm	»	»	»	1	19	20
	Trierthor	»	1	»	1	23	25
	Summa der innern Wachten	1	4	2	11	247	265

Digitized by Google

Besetzung der 5. Abtheilung oder Vorposten.

	Scharfschützen.		Bürgerliche Jäger.		Bewaffnete Bauern.	Kavallerie.		Summa.
	Offiziere.	Mindere.	Offiziere.	Jäger.		Offiziere.	Reiter.	
Auf dem Felsen vor St-Charles neben dem Dreipfünder	»	4	»	»	»	»	»	4
Im Rollingergrund. (In der Nacht beim Blockhause von St-Charles) . . .	»	4	»	»	31	»	»	35
In Hollerich, des Nachts hinter der Pallisadirung links von Rheinsheim.	»	9	»	»	22	»	»	31
Blockhaus bei St-Charles	»	»	1	7	»	»	»	8
Redoute Berlaimont	»	»	»	»	»	1	19	20
Rheinsheim	»	»	»	7	»	»	11	18
Bonneweg (wobei in der Nacht 1 Korporal und 15 Mann aus Neuperg kommen)	»	10	»	»	28	»	»	38
Bourbon	»	»	»	4	»	»	»	4
Neuperg	»	»	»	5	»	»	»	5
Avancée Thionville	»	»	»	»	»	1	26	27
Pulvermühle rechts von Rumigny. .	»	4	»	»	29	»	»	33
Auf dem Felsen links vom Fetschenhof nach dem Neudorf zu	»	4	»	5	»	»	»	9
Rumigny	»	»	»	»	»	1	26	27
Weimershof	»	5	»	»	44	»	»	49
Siechengrund	»	5	»	»	16	»	»	21
Thüngen	»	»	»	»	»	»	11	11
Olizy	»	»	1	9	»	1	19	30
Summa . . .	»	45	2	37	170	4	112	370

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794—1795, 1—82 v.

Digitized by Google

Nr. 24 (Seite 102).

Moreaux au Comité du Salut public. [1])

Au quartier général à Roodt, 7 frimaire an III (27 novembre 1794).

Nous avons vu, citoyens représentants, dans la reconnaissance que nous avons faite autour de la place de Luxembourg, plusieurs points avantageux pour bombarder cette forteresse, qui est parfaitement cernée ; mais je ne dois pas vous dissimuler qu'il sera impossible que 20,000 hommes continuent un service aussi actif que celui que nécessite le blocus de Luxembourg.

J'avais écrit au général Jourdan pour l'engager à joindre à ces troupes le corps de 3000 hommes dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, et qu'il a rassemblés dans les Ardennes pour s'opposer aux incursions de la garnison de Luxembourg ; mais il m'a répondu que, ces rassemblements n'étant composés que de dépôts, dont les corps font partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, il serait plus avantageux de les réunir à leurs bataillons respectifs, et d'envoyer à cette armée des corps entiers.

J'ai écrit alors au représentant Merlin pour l'engager à inviter son collègue Gillet à nous céder 8 ou 10 bataillons, avec un régiment de cavalerie légère, de l'armée de Sambre-et-Meuse. Je vous réitère la même demande ; elle est très importante et même indispensable.

Nous fûmes instruits, en faisant notre reconnaissance autour de Luxembourg, qu'il existait dans les magasins à poudre, situés à demi-portée de canon de cette forteresse, du grain en gerbes et battu, ainsi que du fourrage. J'ai donné les ordres de les brûler, après avoir reconnu l'impossibilité de les évacuer.

Le général Davout et l'adjoint Debae se sont mis à la tête de cette expédition hardie qui a eu lieu dans la nuit du 4 au 5 courant, pour les magasins dits de la Fayencerie, des Justices et de Merl.

Le général Perduchel en agit de même, la nuit suivante, sur l'église du couvent de Bonnevoie et un petit magasin contigu.

Cette expédition importante prive les ennemis de 1000 à 1500 voitures, tant de grain en gerbes et battu qu'en fourrage, et nous n'avons pas perdu un seul homme. Le succès de cette entreprise paraîtroit

1) Archives du dépôt de la guerre à Paris.

Digitized by Google

étonnant, sans la terreur qu'a jetée dans la garnison la journée du premier de ce mois.

Le commandant de la forteresse de Luxembourg a renvoyé, hier, à nos avant-postes, 64 de nos frères d'armes, prisonniers de guerre depuis quelque temps.

MOREAUX.

Nr. 25 (Seite 103).

« Moniteur universel », n° 69, nonidi 9 frimaire l'an III, 29 novembre 1794.

Le général Moreaux, commandant de l'armée de la Moselle, aux représentants du peuple, composant le Comité de Salut public.

Santweiller, le 2 frimaire l'an III de la République française, une et indivisible.

Sitôt, citoyens représentants, que la forteresse de Reinsfeld fût au pouvoir de la République, je fis marcher la division sous les ordres du général Debrun sur Luxembourg, pour, avec les forces qui étaient déjà dans cette partie, en faire le blocus.

Le 29 brumaire, le général Debrun arriva, avec les troupes qu'il commande, à la hauteur d'Yenglester, et le 30 il poussa avec son avant-garde une reconnaissance du côté de la route de Luxembourg à Liége. Il a rencontré l'ennemi près de Blacheid et Lorentsveiller, au nombre d'environ 1200 hommes d'infanterie et 800 de cavalerie. Cette cavalerie a chargé la nôtre, qui n'était composée que de deux compagnies de dragons du 5e régiment, qui ont soutenu chaleureusement ce choc, ont rechargé à leur tour, et ont culbuté l'ennemi, qui a eu douze hommes tués, une trentaine de blessés et six prisonniers, ainsi que seize chevaux pris.

Les deux compagnies de dragons, capitaines Rovillais et Forthier, se sont conduites avec la plus grande bravoure, ainsi que les grenadiers du 38e régiment du 1er bataillon des Voges ; en général, toute la troupe a montré le plus grand courage dans cette action, qui ne nous a coûté qu'un dragon et un grenadier blessés, avec quatre chevaux aussi blessés. L'adjoint Dobres s'est parfaitement comporté, il a eu son cheval blessé d'un coup de feu. Le capitaine Forthier a été blessé à la main et au pied.

Le 1er frimaire, toutes les troupes se mirent en marche pour prendre position devant cette forteresse. La division du général Debrun

Digitized by Google

balaya la forêt de Grünewald, où l'ennemi était fort d'environ 4000 hommes d'infanterie, 200 hussards, de l'artillerie et des abattis considérables. Le feu fut vif de part et d'autre, mais l'ennemi a été forcé de céder, malgré tous ces avantages, à la valeur républicaine, et de nous abandonner trois pièces de canon, dont deux de 7 et quatre caissons; on croit même qu'il a été obligé de laisser d'autres objets dans la forêt de Strassen; on en est à la recherche.

L'action a duré depuis onze heures du matin jusqu'à la nuit; l'ardeur emporta tellement nos frères d'armes qu'ils ont été fusiller jusqu'aux palissades des ouvrages avancés.

Les brigades sous les ordres des généraux Huet et Loduchelle ont poussé l'ennemi avec la plus grande valeur et avec une telle précipitation qu'il n'a pu se rallier que sous le canon de la place, où il a fait résistance, mais avec beaucoup de pertes; elles leur ont pris 24 hommes d'infanterie et tué un plus grand nombre.

Partout la troupe s'est conduite avec la plus grande bravoure.

Toute la garnison de Luxembourg était sortie, à l'exception d'un bataillon et deux compagnies d'un autre; partout elle a été repoussée avec beaucoup de perte,

Nous occupons toutes les positions avantageuses autour de la place et éloignées d'une demi à trois quarts de lieu.

Salut et fraternité.

MOREAUX.

Nr. 26 (Seite 104).

Folgens Approvisionnements-Rapport von Ende November 1794 waren in Luxemburg vorhanden.

70	Stück	Ochsen.		2154	Centner,	7	Pfund Kochsalz.
224	»	Kühe.		6369	»	32	» Mehl.
1769	»	Hämmel.		2550	»	80	» Reis.
3420	Centner,	80	Pfund eingesalzenes Fleisch.	259	»	40	» Graupen.
3083	»	44	Pfund geräuchertes Fleisch.	165½	Malter	Erbsen.	
373	»	63½	Pfund geräucherter Speck.	159 7/16	»	Bohnen.	
				585	Centner,	78	Pfund gesalzene Butter.

Digitized by Google

161	Centner,	28	Pfund	geschmolzene Butter.	
14	»	64	Pfund	ausgeschmolzenes Nierenfett.	
33	»	4	Pfund	ausgeschmolzenes Darmfett.	
278	Malter,	6	Sester	Gersten.	
3⅜	Fuder			Baumöl.	
108	»			Bier.	
166 11/12	»			Wein.	
1259	Ohm,	43¼	Maas	Essig.	
437	»	4¼	»	Tresterbrantwein.	
836	»	42¼	»	Kornbrantwein.	
311	Centner,	87	Pfund	Rauchtabak.	
131	»	38	»	Schnupftabak.	

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien. Niederlanden Feld. Acten, 1794, 1—129 a.

Nr. 27 (Seite 108).

Moreaux et Michaud, généraux en chef. — Moreaux au Comité de Salut public.[1])

Au quartier général à Trèves, 22 frimaire an III (12 décembre 1794).

Je vous rends compte, citoyens, de l'arrêté des représentants du peuple près les armées du Rhin et de la Moselle, en date du 9 courant, qui divise ces deux armées en trois, sous les dénominations suivantes:

Armée devant Luxembourg.
» » Mayence.
» » Mannheim.

Par un autre arrêté du représentant du peuple Gillet, en date du 11 courant, les troupes de l'armée de la Moselle, placées à la rive gauche du Rhin, depuis Andernach jusqu'à Rheinsfels exclusivement, ont été relevées de leurs postes par l'armée de Sambre-et-Meuse, et envoyées par un troisième arrêté du représentant du peuple Neveu, daté du 15 du présent, à l'armée devant Luxembourg. Elles sont en route pour se rendre à leur destination depuis le 19 et le 20.

Cette augmentation des forces dans cette armée nous mettra à même de contenir la garnison de cette forteresse dans l'enceinte de ses ouvrages, et nous facilitera la confection de nos travaux qui se continuent avec diligence, quoique l'ennemi n'ait cessé de tirer du canon et

---

1) Archives du dépôt de la guerre à Paris.

Digitized by Google

des obus sur nous. Depuis quelques jours, il ralentit son feu, qui n'a pas été meurtrier. Nous n'avons eu que quelques hommes blessés.

MOREAUX.

Nr. 28 (Seite 112).

Neveu, représentant du peuple près les armées du Rhin et de la Moselle, au Comité de Salut public.[1])

Trèves, 16 nivôse an III (5 janvier 1795).

Dans la tournée que je viens de faire à l'armée de la Moselle, je me suis attaché à examiner particulièrement la situation de la place de Luxembourg et la position que les troupes occupent pour la bloquer. J'ai vu avec plaisir que l'intelligence des républicains égale leur courage et leur dévouement. Ils se sont faits des baraques commodes, où ils bravent gaiement la rigueur de la saison et les boulets de l'ennemi, qui viennent souvent jusque dans leur camp.

La garnison, quoique de 10,000 à 12,000 hommes, est resserrée par 26,000 républicains, qui occupent une circonvallation de plus de six lieues, au point de ne pouvoir placer ses vedettes à plus de 200 ou 300 toises de la place, et, lorsqu'elle a voulu faire des sorties, elle a toujours été repoussée avec perte. Plusieurs magasins de blé et de fourrage, qui étaient sous le feu de la place, ont été brûlés.

Tous les rapports s'accordent à nous faire connaître que la garnison a pour environ six mois de vivres, qu'elle mange déjà depuis plus d'un mois. L'emplacement de la plupart des magasins de l'intérieur de la place est connu, et, aussitôt que le temps le permettra, on poussera vigoureusement les travaux, qui nous mettront à même de les brûler. J'ai reconnu moi-même cinq ou six positions qui dominent la place, dont quelques-unes ne sont qu'à 500 ou 600 toises. Autant une attaque en règle en serait difficile et périlleuse par les ravins et les rochers sur lesquels la place est située, autant les escarpements correspondants donnent de facilité d'en approcher, pour établir les batteries propres à la brûler ou à la faire capituler.

J'ai autorisé le général Moreaux à former quatre compagnies de sapeurs, pour hâter les travaux aussitôt que le dégel arrivera, et j'ai

1) Archives du dépôt de la guerre à Paris.

Digitized by Google

tout lieu d'espérer que, dans deux ou trois décades de travail, les ouvrages de défense et d'attaque seront finis; je les surveillerai avec soin, parce que je pense qu'il est important de soumettre promptement cette place à la République, pour lui donner la facilité de porter cette force sur un autre point au commencement de la campagne prochaine.

NEVEU.

Nr. 29 (Seite 114).

Antheil Brennholz, welches in gefolge Verordnung in der Besatzung Luxemburg jährlich gebühret.

General Major	66	Klafter	110	Scheite.
Obrist Kommandant	49	»	98½	»
Obrist Lieutenant	33	»	55	»
Major	16	»	102½	»
Auditeur, Feldpater, Quartiermeister	13	»	52	»
Regiments Feldscherer, Adjudant	6	»	101	»
Profosz mit den Seinigen	10	»	1½	»
Hauptmann	16	»	102½	»
Hauptmann Lieutenant	15	»	55⅔	»
Lieutenant.	10	»	1½	»
Unterlieutenant, Fähnrich	7	»	102⅚	»

Klafter von St. Lambert bestehend aus 150 Scheite.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1—82 ee.

Nr. 30 (Seite 116).

Moreaux au Comité de Salut public.[1])

Au quartier général à Weiler-la-Tour, 20 nivôse an III (9 janvier 1795).

La pénurie de bois de chauffage commence à se faire sentir dans Luxembourg, ce qui a engagé, le 18 de ce mois, la garnison de cette forteresse à faire une sortie, forte de 3000 hommes de bonne volonté, pris dans les régiments de Klebeck, Bender, Riercey, Houf et Mitrowsky, pour s'en procurer dans les villages occupés par nos avant-postes.

A une heure du matin, les grand'-gardes de la 86e demi-brigade, placées sur les hauteurs de la Fayencerie, furent inquiétées, mais

1) Archives du dépôt de la guerre à Paris.

Digitized by Google

l'ennemi, les trouvant en règle, se retira tranquille jusqu'à cinq heures du matin, heure à laquelle l'attaque a été générale sur la ligne depuis les hauteurs de la Fayencerie jusqu'auprès de Merl. Nos avant-postes furent obligés de céder au nombre et de se retirer quelques instants; renforcés bientôt par les piquets soutenus par des détachements pris sur les compagnies, nos républicains regagnèrent leur position, après en avoir chassé l'ennemi, qui voulut la reprendre sous la protection du feu du canon de la place et de quatre pièces placées avantageusement en avant et bien servies; ces dernières ayant été obligées de céder au feu d'une pièce de 12 que le général de brigade Davout fit avancer, l'ennemi se retira avec précipitation dans la place jusqu'au fossé, où nos républicains l'ont suivi avec un courage et une intrépidité au-dessus de tout éloge.

Le bois que l'ennemi se proposait d'enlever a été brûlé par ordre du général Joba.

Cette journée nous a coûté 11 hommes morts et 25 blessés, dont 2 officiers de la 86e demi-brigade.

La perte de l'ennemi est de 30 hommes morts, un grand nombre de blessés et 5 prisonniers à cheval.

Un enfant de 14 à 15 ans, dont je vous ferai passer le nom, sitôt qu'il me sera parvenu, charretier d'artillerie, attaché à la 86e demi-brigade, ayant eu une jambe emportée par un boulet de canon, encourageait ses camarades, les renvoyait à leurs postes et se félicitait de n'avoir perdu qu'une jambe, disant qu'en la remplaçant par une jambe de bois, il pourrait encore faire son service et être utile à la patrie.

Ce fait est attesté par les canonniers et officiers du 2e bataillon de ladite demi-brigade.

MOREAUX.

Nr. 31 (Seite 116).

Belehrung für die in den Aussenwerken stehenden Wachten und Piquets.

Vor allem müssen sich die Wacht- und Posten-Commandanten erinnern, dass sie vor dem Feinde stehen, dass sie mit ihrem Kopf für die Sicherheit ihren Posten haften, und folglich alle ihre Kräfte, Einsicht und die grösste Wachtsamkeit anwenden müssen, um sich in ihren Posten zu behaupten und sich nächtlicherweile nicht überfallen zu lassen.

Digitized by Google

Damit aber zwischen den verschiedenen Posten in denen Festungswerken der so nöthige Zusammenhang erhalten werden, so solle in der Fronte vor dem Neuthor, in der vor Thionville und in jener vor dem Grünewald, in jeder täglich ein Herr Staabs-Offizier die Inspection haben, und das Commando über sämmtliche Wachten dieser Fronte führen.

Vor allem also wird der Herr Staabs-Offizier von der Inspection denen ihren untergeordneten Wachten auf das schärfeste die Wachtsamkeit anempfehlen, und sie dann über nachstehende Punkte belehren:

1. Da der Feind ganz nahe an der Festung stehet und nicht in jedem Werk Wachtstuben sind, sondern man viel mehr bemüssiget ist, die Besatzung von mehreren Werken in eine einzige Wachtstuben zusammen zu ziehen, so solle bei der Nacht die Mannschaft von jedem Werk in demselben auf der Wacht stehen, um auf alle Fälle bereit zu sein, mit dem Bemerken jedoch, dass bei rauher Witterung wechselweis ein Drittel der Besatzung in die Wachtstuben gelassen werden kann, um sich zu wärmen. Bei Tag hingegend, und dies nur, wenn kein Nebel ist, kann die Mannschaft in die Wachtstuben bleiben, und ist genug, wenn die nöthige Posten ausgestellt sind, um alles was draussen geschiehet, zu übersehen.

2. Müssen die ganze Nacht hindurch von jedem Posten kleine Patrouillen auf 60 Schritt von dem bedeckten Weg hinausgestellet werden, welche immerfort hin- und hergehen müssen, um das allenfalsige Benähren des Feindes zeitlich zu entdecken.

3. Wenn eine solche Patrouille etwas begegnet und beim Anrufen wahrnimmt, dass es nicht eine von unsern Patrouillen ist, so hat sie gleich Feuer zu geben, worauf sich sämmtliche Patrouillen längst der ganzen Fronte auf ihre Posten zurückziehen.

4. Ueberhaupt müssen sämmtliche Wacht-Commandanten auf ihren Posten alle Vorsichten gebrauchen, als wenn sie in freiem Felde auf Piquet ständen.

5. Wenn sich nun wirklich bei der Nacht der Feind bis an das Glacis näherte und auf ein oder andere Art einen Ueberfall unternehmen wollte, so muss man denselben sowohl mit dem Kleingewehrfeuer als auch mit Kartätschen aus dem groben Geschütz bedienen, und desfalls vorher einige Lichtkugeln werfen lassen, um denselben zu

Digitized by Google

entdecken, und sind nun somehr die Werken mit allen Muth und Standhaftigkeit zu vertheidigen, als in einem solchen Fall gleich die ganze Garnison zur Unterstützung in die Werke rücken wird. Wenn aber der Feind über den bedeckten Weg im Graben sprengte und Sturmleitern anlegte, muss die Mannschaft alsdann auf das Parapet steigen, einige mit Sturmgabeln die Leitern umwerfen, und die Uebrigen mit denen Sturmsensen, mit denen Gewehrkolben und dem Bayonet den hinaufkletternden Feind über den Haufen werfen.

6. Bei Tag solle nur dann mit Kanonen gefeuert werden, wenn von dem Feind ganze Trupps beisammen sich im Kanonenschuss zeigen, auf einzelnen Flanqueurs hingegen ist die Munition nicht zu verschwenden, ausser man bemerkte einen oder mehrere feindliche Offiziere, welche die Festung recognoszirten, auf welche man immerhin ein oder zwei Kanonenschuss machen kann.

7. Wenn bei Tag feindliche Plänkler sich der Festung so nähern, dass man sie mit dem kleinen Gewehr erreichen kann, so muss die Infanterie jedoch einzelne Feuer auf sie geben. Zu diesem Ende werden jetzt in den Werken einige Scharfschützen postiret werden, welche man mit Wall-Musketen versehen wird.

8. Die Wachten an den Thoren Eich, Bons-Malades, Mansfeld, Trier und Thionville, müssen gleich bei entstehendem Lärm die neben diesen Wachten befindliche Mauern besetzen, und durch die in denselben angebrachten Schiessscharten auf den allenfalls anrückenden Feind Feuer geben.

9. Ueberhaupt soll sich die Mannschaft mit dem Schiessen nicht übereilen und vielmehr trachten jeden Schuss gut anzubringen, welches mehr Wirkung hat, als das unnütze Plänkeln und Schiessen in die Luft.

Diese Belehrung haben die HH. Staabs-Offiziere von der Inspection einander bei der Ablösung richtig zu übergeben, welches sich ebenfalls von dem Hr. Hauptmann von Rumigny versteht.

Luxemburg, den 26. November 1794.

Auf Befehl S. Excellenz.

Nachtrags Punkten.

Alle Aufzugsbrücken in denen äussern Werken müssen bei Tag und Nacht aufgezogen sein, und wenn es nothwendig ist, mit der grössten Vorsicht heruntergelassen werden, gleich aber wieder aufgezogen werden.

Digitized by Google

Kein Feuer soll in den Werken gemacht und um so weniger, und zwar bei schwerster Verantwortung deren Wacht- und Posten-Commandanten, nichts von denen zur Vertheidigung bestimmten Faschinen, Schanzkörbe und sonstige Holz genommen werden.

Durch die in jeder Fronte auf Piquet stehende Kavallerie ist die Gegend um die Festung fleissig patrouilliren und die feindliche Stellung so viel möglich beobachten zu lassen, worüber die HH. Staabs-Offiziere von der Inspection und der zu Rumigny die Wachthabenden Hr. Hauptmann täglich einen schriftlichen Rapport zu erstatten haben. Sic ut supra.

Vorschrift.

Wie sich sämmtliche Posten inbetreff des Artillerie-, Ingenieurs-, Mineurs- und Sapeurs-Personale den Militar- und Civil-Scharfschützen, welche auf denen Festungs-Werken commandirt stehen, zu benehmen oder zu verhalten haben.

Jeder Commandant eines Postens hat sich mit denen obigen Punkten bekannt zu machen, weilen eine jede durch ihre Chefs nach denen Befehlen des commandirenden Generals Feldmarschall Baron von Bender in denen unterrichtet ist, was sie zu thun hat.

Aus diesem Grund hat sich der Commandant immerfort mit denen Partheyen über dasjenige, was in dem Fache eines jeden einschlägt, einzuvernehmen, weilen auch diese Partheyen verantwortlich gemacht sind, damit in demjenigen, was sie angeht, keine Nachlässigkeit oder Fehler entstehen möge.

Wann es geschieht, dass zum Soutiens eines Werks ein höherer oder älterer in dem Werke sich findet, so stehet der Wachtcommandant von diese Zeit unter ihnen, jedoch bleibet er immerfort an seinen Posten festgeheftet, und bleibet verantwortlich über die genaue Ausübung desjenigen, was bei diesem Posten zur Sicherheit dessen Erhaltung vorgeschrieben ist.

Dieses gereichet zu meinem Nachtrage der unterm 26. November des abgewichenen Jahres für die Wachten der äussern Werken hinausgegebenen Belehrung, welches daher die HH. Fronte-Commandanten Einem dem Andern zu übergeben haben, und denen in jeder Fronte befindlichen verschiedenen Wachten schriftlich mitzutheilen ist.

Luxemburg, am 14. January 1795.

Auf Befehl S. Excellenz.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1795, 1—82 m.

Digitized by Google

Nr. 32 (Seite 119).

Le représentant du peuple Neveu, près les armées de la Moselle et du Rhin, à la Convention nationale.

A Trèves, le 3 pluviôse an III de la République française une et indivisible.

L'armée devant Luxembourg, citoyens collègues, bloque cette place, et c'est en se disposant à s'en emparer qu'elle a célébré l'anniversaire du jour mémorable où la liberté a repris tous ses droits, du jour où la tête du tyran-roi est tombée sous le glaive de la loi, du jour enfin qui a assuré à jamais le bonheur du peuple français.

J'ai fait une proclamation à l'armée, qui a été mise à l'ordre général et distribuée à toutes les troupes, dans laquelle je leur ai retracé cette fameuse époque et les victoires successives remportées depuis sur l'ennemi. Bientôt, leur ai-je dit, Luxembourg tombera sous vos coups, et tout ce territoire, jusqu'aux bords du Rhin, sera purgé de ces vampires qui l'infestaient et écrasaient le peuple.

Les cris de « vive la République » mille fois répétés ont été entendus à Luxembourg, et l'ennemi aura senti de nouveau qu'une armée qui a manifesté ses sentiments d'un ton si énergique et si bien prononcé, ne peut qu'être victorieuse.[1])

J'ai fait distribuer ce jour là une double ration de viande et d'eau-de-vie à toute l'armée, et j'espère que vous ne désapprouverez pas cette mesure.

Salut et fraternité.

NEVEU.

Nr. 33 (Seite 123).

Moreaux à Cavaignac, représentant du peuple près les armées du Rhin et de la Moselle.[2])

Au quartier général à Weiler-la-Tour, le 14 pluviôse an III (2 février 1795).

Il me fut rendu compte, citoyen représentant, par le général Tholmé, que l'officier de garde aux avant-postes qui fut tué, le 11 courant, par les hussards autrichiens, comme je te l'ai mandé par ma

---

1) La Convention nationale décrète l'insertion au Bulletin de cette lettre. — Moniteur N° 132, duodi 12 pluviôse l'an III (31 janvier 1795).

2) Correspondance de Merlin de Thionville.

Digitized by Google

dernière lettre du 12, avait d'abord été fait prisonnier, désarmé, dépouillé et inhumainement assassiné à quelque distance de là, en retournant dans la ville.

Cet acte de barbarie, qui révolte l'humanité, m'a engagé d'écrire au général Bender, pour lui en demander satisfaction. Je lui ai envoyé ma lettre par un de mes aides-de-camp, qui a été retenu à Luxembourg la nuit dernière et une partie de la matinée d'aujourd'hui, temps qu'il a fallu pour prendre les renseignements exacts sur cette affaire, le général Bender ayant promis de faire fusiller en sa présence les auteurs de cet assassinat, si les faits étaient tels qu'on me les avait dénoncés.

Tous les renseignements qu'on a pu se procurer sur cette affaire, se sont accordés pour prouver que ledit officier était mort des blessures qu'il avait reçus au moment de son arrestation, et non assassiné, comme on le disait, après avoir été désarmé et dépouillé.

MOREAUX.

Nr. 34 (Seite 122).

Le général Grigny à Pille.[1])

Weiler-la-Tour, 22 pluviôse an III (10 février 1795).

Je t'instruis, citoyen, que le général Moreaux vient de mourir d'une fièvre violente (fièvre putride et maligne), qui l'a enlevé dans un très court espace de temps. Je regrette infiniment ce brave général, dans un moment surtout où la cessation de gelée allait permettre de chauffer vigoureusement la place de Luxembourg; tout était prêt et n'attendait plus que la fin de la gelée. Je me réfère à la lettre que je t'écrivis hier par la poste ordinaire, par laquelle je te mandais sa maladie.

GRIGNY,
chef d'état-major général.

Nr. 35 (Seite 123).

A Messieurs le Justicier et Échevins de la ville de Luxembourg.

Toutes les observations que vous avez cru, Messieurs, devoir représenter relativement à la demande des compagnies bourgeoises

1) En marge est écrit : « Reçu par courrier à 6 heures du matin. Répondu le 25 pluviôse. »

Digitized by Google

tendante à avoir le marchand Schaar pour major, ne sont, à ce qui me semble, aucunément applicables à l'objet dont il s'agit.

La requête présentée par les capitaines, officiers et les notables bourgeois de cette ville jointe aux députations envoyées par les marchands et autres, au sujet de la confirmation de ce choix de major, prouvent suffisamment le désir de la bourgeoisie. Ce choix de major ne tend non plus à introduire des nouveautés, vu qu'en l'année 1750 il y a déjà eu un major dans la personne du notaire Denis, et depuis successivement d'autres. La manière, dont on demande la confirmation de ce choix est telle, que ni le justicier, ni sa relation avec les compagnies bourgeoises, ni l'organisation du magistrat et de la bourgeoisie n'en puissent pas éprouver le moindre préjudice ou changement.

Tout ce que vous dites, Messieurs, dans votre note d'aujourd'hui, du système révolutionnaire et de ses progrès, ne peut assurément pas être, comme vous sentiez vous mêmes, relatif ni à l'objet en question, ni à la bourgeoisie de cette ville, qui, jusqu'à ce moment cy, n'a donné que des preuves de loyauté, de zèle et d'attachement pour son Souverain, et quant à l'observation que vous faites, que ce choix de major pourroit mieux convenir pour des parades que pour ces moments sérieux, j'ai de motifs d'être d'un avis contraire, parce que c'est exactement à présent, où la bourgeoisie pourroit être employée à des services plus essentiels, où il lui faut un homme auquel elle a de la confiance.

Toutes ces considérations m'ont engagé de confirmer le choix de major fait dans la personne du négociant Schaar, et je vous en informe, Messieurs, par le présent, qui vous doit servir de direction.

Luxembourg, ce 21 février 1795.

B. baron de Bender,
maréchal et gouverneur.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Nr. 36 (Seite 124).

Wir die dreizehn Amts-Meisteren der Stadt Lützemburg, um den Eyfer zu vergelten, welcher der Herr Johann Peter Schaar, Bürger, Kaufmann dieser Stadt, bis hiehin bei verschiedenen Gelegenheiten durch vielfältige Mühewaltungen für das gemeinschaftliche Anliegen und Nutzen unserer Bürgerschaft erwiesen hat, erwählen ihn hiemit zum Obrist-

Digitized by Google

wachtmeister derselben, und ersuchen ihn diese unsere Erkenntlichkeit beliebigst anzunehmen und denen zufolg die Verrichtungen dieses Amts bei allen Vorfällen zu thun, da unsere Bürgerschaft wird vollständig finden in Gewehr zu erscheinen, bis dahin wir das Vergnügen werden haben können ihnen fernern Vergeltung zu thun.

Gegeben zu Lutzemburg, den 17. July 1791.

Waren unterschrieben :

Johannes Larschfell, Jacob Ternes, Josephus Stemper, Petrus Bourg, Nicolas Mullendorff, Franz Rœser, Nicolas Koner, P. D. Joachim Rotisseur-maître, Petrus Courtois, Andreas Muller, Gérard Bisserot, J. Heuskin, Denis Marquis, Andres Michel.

Pour copie conforme :

KEYSER.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Nr. 37 (Seite 124).

An Seine Excellenz Blasius Columbanus, Freiherr von Bender, Kais.-Königl. General-Feldmarschall, Gross-Kreuz des militärischen Maria-Theresien-Ordens, Obrist-Inhaber eines Regiments zu Fuss, Civil und Militair Gouverneur der Provinz, Stadt und Festung Luxemburg.

Euer Excellenz ganz unterthänigst vorbringen die endes unterschriebene Bürger und Inwohner dieser Stadt, wie dass der Herr Jean-Pierre Schaar, durch ein Patent vom 17. Juli 1791, von den Herren dreizehn Meister als Obristwachtmeister von den Compagnien der Bürgerschaft ist erwählet worden und durch ein Handschreiben von Ihrer Excellenz vom 23. Juli 1791, von Brüssel aus gemeldeter Jean-Pierre Schaar, mit dem Majortitel ist beehret und bestätiget worden, welcher auch bei zwei Huldigungen, welche unsere Provinz durch ihre Deputirte Ihre Majestäten in unserer Stadt abgelegt .... als Major der Bürgerschaft alles dermassen ordentlich und friedlich bey den Compagnien und Bürgern eingerichtet, dass alles zum vollkommenster Vergnügen Ihre Kais.-Königl. Hoheiten, wie auch zum zweiten dem jetzigen unsern Gouverneur Herren Feldmarschall, Freiherr von Bender, welcher die Person unsers Souverains jedesmahl vorgestellet, ausgefallen, dass die gesammte Bürgerschaft für getreue Unterthanen in solchen aufrührischen Zeiten unter seiner weisen Anführung sind erkennet worden.

Digitized by Google

Aus all diesen angezogenen ersuchen bitten wir ganz unterthänig im Namen der ganzen treuen Bürgerschaft, Euer Excellenz, zu gestatten, dass dem Herrn Jean-Pierre Schaar als Obristwachtmeister erlaubt werden möge, das ehrenvolle Port-Épée zu tragen und ihn als Major zu bestätigen, jedoch ohne dem Stadtrichter nachtheilig zu sein. Das ist die Gnade.

Waren unterschrieben :

C. J. Dutreux, capitaine, *Frantz H. Schmitt, haubman, Denis*, capitaine de la bourgeoisie, *Pierre Brouch*, capitaine de la bourgeoisie, *M. Kremer*, capitaine, *Joannes Strock, Théodore Strock, Mathias Sontag, Paulus Wawer, Nicolas Fischer, Jean-Nicolas Mullendorff, Michel Ackerman, Johannes Mullenbach, L. T. Quarante*, fils, *F.ante Ruep, Fr. Scheffer, J. W. Seyler, J. P. Mullendorf, M. Mullendorff, J. B. Olinger, L. Mersch, J. P. Gangler, Ant. Pescatore, J. Lallement, Heinrich Walge, J. Didenhowen, Nicolas Kufer, Michel Maillard, Nicolas Krips, Peter Heiser, Stephanus Cornill, J. G. Hendel*, offizier, *N. Jost, Joann Fischer, Johannes Petrus Maysz, Peter Bintz, Delattre, Martin Adam, Nicolas Sausons, Joseph Faust, Michel Nawa, Johann Göry Wittenauer, Franz Strock, Claude Mersch, Joseph Erdle, Charles Lera, Joseph Thyes, Caspar Wahl, Wilhelmus Fuchs, Peter Alberth, Louis Marquis, J. Clasen, Stephanus Kayser, Jacobus Heyermann, Gilles Dargent, F. J. Martheleux, Théophile Chatelain, Dominique Brembt, Joachim Tedesco, Donatus Reuter, J. P. Baclesse, J. Reus, Johann Weylert*, Bäckermeister, *Johannes Tobias, T. Hastert, Jean Kokeizen*, Leitenant, *Bernard Lambinne*, Leitenant, *J. H. Caspar, Adam Bastian, G. Wiekerne*, chasseur volontaire, *Jean Dell, Pierre Schlim*, adjudant des volontaires, *Henricus Altmayer, Henri Liebengot, François Servais*, ordonn. du major, *J. P. Chaussel, G. Bisserot, J. B. Liesch*, Leutenant, *Joseph Moris*, Leutenant, *Hari Cones*.

Pour copie conforme :
(gez.) Keyser.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Digitized by Google

Nr. 38 (Seite 124).

Copie d'une lettre allemande de Son Excellence le Feldmarschall baron de Bender, à J.-P. Schaar, major de la bourgeoisie de Luxembourg.

Messieurs,

Il me fait un vrai plaisir de consentir au désir d'une bourgeoisie que j'estime si sincèrement, et à laquelle je ne désisterai jamais de témoigner toujours et en toutes occasions mon amitié la plus intime.

En conformité de ces sentiments, je n'ai pas hésité de donner les ordres, à ce que les cinq cents armes demandées soient fournies pour ledit usage, et on n'a qu'à s'adresser pour cela à M. le Lieutenant-Feldmarschall de Querlonde.

Au reste, il m'est agréable de répéter à cette occasion l'assurance du plus sincère dévouement, ainsi que de l'estime, avec laquelle je suis sans réserve, Messieurs,

Votre dévoué serviteur,
B. baron de Bender, *Feldmarschall.*

Bruxelles, le 23 juillet 1791.

L'adresse sur le replit était :

A Monsieur Monsieur J.-P. Schaar,
major de la bourgeoisie de et à Luxembourg.

Avec le grand cachet de S. Exc. le Feldmarschall y tenant imprimé en cire d'Espagne vermeille, qui servait à la fermeture de la lettre.

Pour copie conforme :
Keyser.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Nr. 39 (Seite 124).

Note.

Lundi, 2 juillet, veille de l'inauguration.

N. Sefter, maître du métier des drapiers, N. Martiny, maître du métier des tailleurs, accompagnés de N. Wahl et N. Nidercorn, se disant lieutenant, N. Schaar, marchand et quelques autres dont je ne me rappelle plus, se sont transportés chez moi, l'échevin Kooler, fut par hazard dans la chambre.

Digitized by Google

Le maître drapier Sefter m'a fait la réquisition de faire publier au son du tambour que les bourgeois monteraient en parade le lendemain à l'arrivée de M. le maréchal de Bender.

Je répondis que cela ne souffrirait pas de difficulté et je demandais, s'il n'y avait pas le capitaine bourgeois entre eux ? On me répondit que Schaar majoriserait .... sur quoi j'ai dit, que le magistrat à qui il compète de créer les capitaines, ne l'avait jamais nommé major .... Schaar me répondit que M. le procureur général d'Olimart lui avait concédé cette permission, lorsqu'il avait majorisé à l'inauguration de feu l'empereur Léopold. Dans ce cas, leur ay-je dis, je ne puis accorder cette permission, que le magistrat a refusé par donner sur requette pour lors présentée par quelques bourgeois pour confirmer Schaar dans son prétendu grade de major, que les bourgeois lui avaient conféré, en suite d'un imprimé, fabriqué entre eux et imprimé chez Bruck à l'insu du dit magistrat.

Bref qu'il n'était pas dans mon pouvoir de lever un aret porté en corps de justice, je leurs ay demandé si personne d'entre eux avait vu et lu les patentes que le magistrat faisait expédier aux capitaines bourgeois, suivant la constitution observée depuis mémoire d'homme; on me répondit que non .... sur quoi je leur ay dit d'aller chez Recht nouvellement fait capitaine, où ils verraient que ce sont les capitaines qui doivent commander leurs compagnies, divisé en huit brigades, chacune présidée par un échevin, lequel en temps de nécessité ou au défaut de garnison en cette ville doit même monter la garde avec eux, et qu'en tout temps il était de règle que le plus ancien capitaine ou celui commis par l'ancien, commande, ce qui s'est effectué lors de l'inauguration de feu Joseph second, ou le bourgeois Imhof était monté à cheval .... que ce serait donc contre toute règle et contre le bon sens que Schaar qui s'est érigé illégalement major et sans patente, commanderait les échevins et les capitaines bourgeois.

Ils reviennent sur le propos de M. le procureur général sous prétexte qu'il l'avait ainsi approuvé, malgré le refus du magistrat .... Je leur dis .... que, si M. le procureur général avait eu la complaisance de demander la cause du refus du magistrat, on aurait eu l'honneur de l'informer de l'institution précitée; qu'en ayant eu connaissance, il aurait

Digitized by Google

eu garde d'approuver cette irrégularité contre laquelle des bourgeois de plus notables et en même temps officiers se sont récrié ; (*NB.* à faire mention des sentences rendus à la charge de Schaar et de son beau-père) enfin je leur ay dit qu'ils pouvaient hardiment rapporter ce que je viens de dire au dit procureur général.

Schaar dit à la fin .... qu'il était en deuil pour sa femme et qu'il ne voulait plus jouer les marionettes, sur quoi je n'ai rien dit, sinon que je les priai de ne pas commencer des nouveautés, que leurs ancêtres avaient toujours été content de l'institution de la milice bourgeoise, qu'ils devaient suivre leurs traces sans s'abandonner à des nouveautés qui entraînent la discorde .... je leurs ay représenté les malheureuses suites de la France, causées par l'esprit de nouveauté, qui a en même temps introduit la licence et la rébellion .... au reste, je finis par les prier de parader comme d'ordinaire, que pour lors je dirais au tambour de la ville de publier leur assemblée .... je les ay cru satisfait, mais le même soir ils se sont rendus chez M. le président, pour l'intéresser à ce que Schaar puisse continuer à majoriser ; le président me fit appeler et le voyant porté à seconder la demande .... je lui ay donné la même connaissance de l'affaire dont mention plus haut, connaissance qu'il n'avait jamais eu, lorsqu'il fut échevin, puisque le cas ne s'était pas présenté, conséquemment inutile de s'attacher à la constitution ou à cette organisation, et cependant il a paru sentir l'impuissance dans laquelle j'étais constitué d'accorder à Schaar contre ce qui en plein corps avait été décrété .... et pour trouver un tempérament à la chose .... il me conseilla de faire dire aux maîtres des treize métiers de parader sans autres raisons ; ce que je lui ay fait dire par mon sergent de garde, mais ce maître, ne voulant se contenter de cette mission, la voulait par écrit, appela même des voisins, pour être témoins des paroles du sergent .... pour avoir nouveau sujet de recourir chez le président, qui ne trouvant sans doute plus à propos de prendre en considération les raisons qu'il avait paru goûter la veille, prit le parti, il envoya le billet ci-joint tout ouvert à Schaar, qui, au lieu de me l'apporter lui-même, me l'envoya par un bourgeois de la plus basse classe, qui, en me le remettant d'une manière toute effronté, me dit de le lire, ce fait, de le lui remettre avec ma signature au bas.

Or, ce billet étant adressé au magistrat en corps, je ne pouvais le

Digitized by Google

lâcher, sans le lui avoir communiqué ; je dis à cet homme que je devais garder ce billet, qui, au lieu de se contenter de mes raisons, me menaça de paroles et sortit en criant tout haut les sacrédieux et les diables, en tirant la porte derrière lui avec un fracas qui fit trembler la maison ; tout se passa en présence de mon dit sergent et d'autres personnes en audience chez moi.

Je restai, j'en conviens, tout pénétré de sensibilité, je fis d'abord appeler le marchand Schaar, et me suis plaint de ce messager brutal et pris d'eau-de-vie. Schaar a paru reconnaître son indiscrétion et le peu de respect que l'on doit à un chef de judicature, mais j'en étais pas moins affronté par le porteur .... je lui dis donc .... que, puisque M. le président requerrait qu'il majorisat, qu'il n'avait qu'à faire comme bon lui semblait : sur quoi il fit d'abord mettre deux guerittes et deux sentinelles bourgeoises à sa porte, et le tintamar commença avec une musique turque estropiée ; il se mit à cheval, à la tête d'une compagnie bourgeoise, partie en armes et partie en gros bâtons sur les épaules. Revenons à l'entrevue avec M. le président.

L'an 17.. lorsqu'il était question de procéder à l'inauguration de Joseph II de glorieuse mémoire, le gouvernement, par dépêche du ...., a prescrit la marche au magistrat pour la réception du Prince de Ligne ; il y est dit entre autre que le magistrat précédé des quatre sergents de ville recevrait ce Prince à la barrière, lui ferait faire le compliment par le syndic de la ville ; ce fait le magistrat accompagnait de chaque côté la voiture jusqu'au domicile du représentant, ordre auquel le magistrat s'est voulu ponctuellement conformer .... mais un des treize maîtres des métiers des drapiers, nommé Siverin Rhe, reconnu dans toute la ville pour un ivrogne, mort depuis brûlée par l'eau-de-vie, se mit en tête au moment de cette cérémonie, de vouloir faire marcher nos sergents devant eux, sous prétexte de haut justiciers et que nous n'étions que leurs représentants, tandis que nous créons et déposons les dits sergents ; dans ces alternats, la voiture du Prince avança, et nous fûmes confondus dans la populace derrière la voiture .... la même chose nous est arrivée, lorsque nous allions présenter les vins d'honneur à Leurs Altesses Royales représentants à l'inauguration le feu empereur Léopold .... où les treize maîtres bouchers et autres, nous ont disputé le pas ; les menaces injurieuses et les coups de poigne prête à tomber sur nous

Digitized by Google

ne nous ébranlèrent pas à observer la marche qui nous a été prescrite ; les plaintes que nous avons portées en après, tant au président qu'au procureur général, nous firent espérer que par leur autorité ou réprimandes ils feraient entrer ces proposés aux treize maîtres en raison ... mais soit que leurs admonestations n'ont fait aucun effet chez eux, ou qu'elles ont été oubliées, ou enfin que aucune note ait été faite, eu égard que tous ces individus sont changés tous les ans, ils ont pas moins fait semblant d'ignorer leurs places dans ces cérémonies.

Si vrai .... qu'à la dernière arrivée de M. le Feldmarschall baron de Bender envoié comme représentant Sa Majesté le même affront nous arrive ; ils ont pris place aux deux portières et nous fûmes dans le cas de nous retirer ; ils avaient même un compliment fait entre eux à adresser si la voiture avait tardée, puis qu'ils veulent eux-mêmes suppléer au syndic, et pour prévenir la confusion, le jour suivant, lors de la présentation des vins d'honneur, nous nous sommes assemblé et leurs avons écrits une lettre pour les admonester d'observer leur place, d'éviter de nous faire à l'avenir semblable affront comme celui de la veille, et de nous laisser les premiers l'accès chez le représentant pour lui adresser le compliment, suivant qu'en tout temps il a été observé.

Le président à qui leur .... était connu, leur en fit le reproche, ils s'en excusèrent sous le faux prétexte, qu'ils ne connaissaient pas leur place .... ils lui montrèrent aussi la lettre, sur laquelle il leur dit de s'y conformer.

Cependant le lendemain matin, lorsque nous sortimes de notre salle d'audience pour nous transporter en corps chez M. le baron de Bender, pour lui présenter les vins d'honneur, le maître des drapiers Sefter se présenta avec les autres maîtres à notre sortie et demanda de quelle manière ils devaient marcher. Le justicier lui répondit, conformément à la lettre que le magistrat lui avait adressée la veille, lui rappelant mot par mot son contenu, savoir qu'ils prendraient la charrette chargée des tonneaux, que les sergents marcheraient de deux côtés et que le magistrat suivrait, le tout enfin suivant que les choses se sont pratiqués depuis plus d'un siècle.

Il répondit qu'il fallait voir .... enfin, il nous fit signe de la main de nous arrêter dans notre marche, disant .... il *faut que je consulte*

Digitized by Google

ces messieurs, c'est-à-dire douze autres maîtres, ils délibérèrent un instant et ouvrirent à la fin le passage ....

Reste à conclure.

Archive der Stadt Luxemburg.

Nr. 40 (Seite 145).

Um soviel möglich die Schriften und ærarische Geräthschaften der verschiedenen Dienstzweigen, dann auch das Stabspersonal der Regimenter vor einem möglichen Bombardement in Sicherheit zu bringen, wird denselben nachstehende bombenfreie Oerter und Casematten angewiesen, als :

Für die Artillerie :

Im H.-Geist die Casematte A. 43. — Zu einem Laboratorium.

Die Fausse-Braye zwischen Bastion Beck und Louis C. 14. Das Bastion rechts von Bastion Beck. Die Rossmühle unter dem Cavalier Camus. — Zur Unterkunft der Artillerie-Mannschaft und der Handlangers.

Courtine zwischen Bastion Camus und Ste-Marie. — Für die Zeugskanzelei.

Fausse-Braye zwischen dem Bastion H.-Geist und St-Louis A. 38. Casematte unter der Theresia-Kaserne. Cavalier Camus. Cavalier Berlaimont. Linke Flanke des Bastions Berlaimont. — Zur Unterbringung der Artillerie-Schanz-Geräthschaften und laborirter Munition.

Dagegen hat die Artillerie uns der Casematten A. 26, unter dem Cavalier St-Jost, A. 30 unter dem Cavalier Beck und A. 45 im H.-Geist auszuleren und solches mit möglichster Geschwindigkeit zu vollziehen.

Den Mineurs :

Im H.-Geist die Casematte A. 45. In den sogenannten drei Tauben unter dem vorliegenden Werk des Gouvernements-Bastions. — Zur Unterbringung der Mineur-Mannschaft sowohl als deren Requisiten.

Der Fortifications-Direction :

Für desselben Kanzelei sammt Archiv die Casematte nächst dem deutschen Ordens-Garten im H.-Geist.

Für die Unterkunft der Sappeurs und Schanzkorporals die Casematte A. 47 im H.-Geist.

Digitized by Google

Dem Verpfleg-Magazin :

Unter dem Cavalier Beck A. 30. — Für die Kanzelei und Beamte.

Nebst dem Gouvernements Bastion. Die bombenfreie Bäckerei. — Für die Bäckerei und Unterkunft des Bäcker-Personals.

Für die Feldapotheken, chirurgische Requisiten und die nicht im Dienst seinde Chirurgen :

Unter dem Cavalier vom H.-Geist die Casematte die Geist genannt.

Für des Garnisons Spital :

Die Casematte unter dem Cavalier St-Jost A. 26. — Für die Kranken.

Die Casematte unter der rechten Flanke des Bastions St-Jost. — Für die Küche.

Für das Approvisionnement :

Der Cavalier Ste-Marie nebst der obere und untere Etage der Flanken des Bastions Ste-Marie, wo es jetzt schon ist.

Casematten, welche nach geschehener Eintheilung zur Disposition bleiben.

Fausse-Braye zwischen St-Louis und Beck. — 5 kleine und 1 grosse Casematte.

Cavalier Beck A. 29. — Zur Unterbringung der Lebensmitteln S. E. der Herren Gouverneurs, des Festungskommandanten, so wie auch mittelst einer Stellage, die Fourage in der obern Rundung des Gewölbes.

Unter den drei Tauben. — Eine grosse Casematte, welche zur Unterkunft der Pferde und Stalleute des Gouverneur und Festungskommandanten dienen könnte.

An dem zweiten Thor des Pfaffenthals R. 2, R. 3, R. 4. — Drei Gallerien, welche eigentlich zur Unterkunft der Mannschaft zur Vertheidigung dieses Thores dienen muss.

Der gewölbte Keller im Gouvernement zur Unterbringung der Bagage des Gouverneurs.

Für die Unterkunft des Gouverneurs und des Festungskommandanten könnten im Stadthause ein paar Zimmer ganz füglich eingerichtet werden.

Die kranke und verwundete Offiziere können in dem Kaufhaus daselbst zu placiren, wo deren 80 ganz füglich untergebracht werden können.

Für die Kriegskasse und Kriegskommissariat :

Digitized by Google

Die Casematte unter dem Schlossthor A. 54, und käme das Geld in dem dortigen Seiten-Behältniss, an welchem durch die Fortifications-Direction eine starke Thüre zu machen wäre.

Alle Regiments-Kanzeleien, Kassen und Stabspartheien, dann die Oeconomie-Kommission kommen in dem sogenannten Bat. A. 57.

Der Festungsstab, die Regiments-Auditoriats und das Archiv des Gouvernements kommen in der Casematte R. 1 nebst dem zweiten Thor des Pfaffenthals.

Nach obiger Eintheilung können die benannte Dienstzweige und Partheien die ihnen angewiesene Plätze beziehen und desfalls die Schlüsseln von der Fortifications-Direction abverlangen, um einstweilen ihre Vorkehrungen zu treffen.

Die Gelder der Kriegskasse und das Spital sind ohne Aufschub in diese sichere Behältnisse zu übersetzen, weshalben die Beamten der erstern und das Kommando des letzern ihre angewiesene Plätze besichtigen und die nothwendig befundenen Reparaturen anzeigen müssen.

Luxemburg, 17. April 1795.

Auf Befehl S. E. des Feldmarschall Gouverneurs.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1795, 1—82 z.

Nr. 41 (Seite 147).

Die bürgerliche Jäger im Blockhaus St-Charles dienen zur Unterstützung der Scharfschützen bey dem Dreipfünder auf dem Felsen rechts.

Jene in Rheinsheim, dann die zu Bourbon zur Unterstützung des Postens in Hollerich.

Die zu Neipperg zur Unterstützung von Bonneweg und endlich die in Olizy zur Unterstützung des Postens im Sichengrund; alle zusammen aber, so wie die Scharfschützen und Bauern zur Unterstützung der Cavallerie bey ihren Patrouillen.

Bey der Nacht verrichten die Scharfschützen und bewaffnete Bauern sowohl als die bürgerliche Jäger einstündlich mit der Infanterie aus ihren Werken die Patrouillen um die Festung herum, weshalben ihnen das Feldgeschrey von dem nächst gelegenen Posten zu geben ist.

Die Cavallerie Piqueten geben ausserhalb der Festung die erforderlichen Vedetten und machen täglich vor Tagesanbruch jedes vor seiner Fronte eine Patrouille, bey welcher sie so weit als möglich vorzudringen

Digitized by Google

suchen, um die feindliche Position und bei denselben vorgegangenen Veränderungen genau beaugenscheinigen zu können: die Abendpatrouillen haben aber ganz zu unterbleiben, weil sie nicht nur ganz überflüssig sind, sondern auch durch selbe die Mannschaft unnöthig ausgesetzt werden.

Um nun diesen Dienst zweckmässig bestreiten, auch für die Vorwerker die nöthigen Bereitschaften bey der Hand haben zu können, ist sich folgendermassen zu benehmen.

Von jeder Abtheilung rückt die Hälfte der Infanterie in die Werke und beziehet theils die zu diesem Ende erbaute Bretter-Hütten, theils campirt solche unter ihre Zelter, in welchen sie ein halb Monat lang verbleiben und den Dienst folgends bestreiten.

Ein Drittel kömmt nach dem für jede Abtheilung festgesetzten Fuss auf die Wache in den Werken, der zweite Drittel bleibt in Bereitschaft, um nöthigenfalls gleich ausrücken und obbesagte Wache verdoppeln zu können; der letzte Drittel ruhet aus. Dem zweiten Tag kömmt die Bereitschaft auf die Wache, jene, so geruhet haben, kommen in Bereitschaft und die von der Wache abkommen, ruhen aus, u. s. w.

Hier kommt zu bemerken, dass besonders darauf gesehen werden muss, vorzügliche jene Infanterie zuerst in die Werke ruhen zu lassen, welche bey den Bürger liegen, damit bei der Ablösung die Einkommende so viel möglich in die Casernen und quasi-Casernen deren Ausrückenden zu liegen kommen können.

Die Cavallerie und die Scharfschützen bleiben in ihren jetzigen Bequartirungen und versehen nichts anders als den bereits entworfenen Vorposten-Dienst, in welchem sie einander alle 24 Stunden ablösen.

Die in der Stadt verbleibende Infanterie, welche von allen vier Abtheilungen zusammen ausmacht ein quantum von 30 Hauptleuten, 75 Offiziere, 35 Feldwebel, 179 Corporals und 3691 Gefreiten und Gemeinen, gibt die weiter oben festgesetzte Wachte im Innern der Festung, zudem täglich ein Feuer-Reserve bestehend:

	Hauptl.	Offiz.	Feldw.	Corp.	Gefr. u. Gem.
Für die Oberstadt	2	6	2	12	310
Für das Pfaffenthal.	1	3	1	9	160
Für den Grund	1	3	1	9	160

Dann ferner alle Fortifications und sonstige Arbeiter, indem die

Digitized by Google

Infanterie in den Werken nichts anders als den dortigen Dienst verrichten soll.

Die in den Werken ausrückenden Truppen nehmen ihre Bettfournitüren, Kochgeschirre und Sack und Pack mit sich.

Alle 14 Tage geschieht die Ablösung folgendermassen:

Die Infanterie, so in dem Innern der Festung geblieben ist, schickt um die gewöhnliche Wacht-Ablösungs-Stunde das Wacht-Quantum in die Werke ihrer betreffenden Abtheilung, um die Wacht-Mannschaft der Einzurückenden abzulösen und die Posten zu übernehmen, dagegen aber schickt die Einrückende um die nämliche Stunde die nöthige Anzahl Mannschaft zur Ablösung der innern Wachten und der Arbeiter der Ausrückenden, um 1 Uhr Nachmittags hingegen rücken die Truppen respective aus und ein und lösen einander förmlich ab, und so wird von 14 zu 14 Tagen fortgefahren, bis andere Umstände andere Vorsehungen nöthig machen.

Von den bey jeder Abtheilung eingetheilten drei HH. Stabsoffizieren muss jeder einen Tag und Nacht bey den Truppen in den Aussenwerken bleiben und können sich solche alle 3 oder 5 Tage, je nachdem sie es am zuträglichsten finden werden, ablösen.

Von den übrigen in den Vorwerken den Dienst nicht habenden inclusive den zwei HH. Obristen von Huss und Mittrowsky, welche keine Fronte kommandiren, wird täglich einer im Innern der Festung den Tag und folglich über die Innern-Wachten der Obern-Stadt und des Grundes, dann über die Feuer-Reserve die Aufsicht und das Commando haben.

Nur oben benannte Wachten rapportiren auf die Hauptwache und erhalten von dieser die Parole und Befehle; die in den Aussenwerken hingegen und diejenigen im Pfaffenthal sind diesfalls an ihre in den Fronten befindlichen Stabsoffizieren und diese an ihre betreffende Abtheilungs-Commandanten angewiesen, welche Letztern täglich in der Frühe über alles, was sich während den 24 Stunden zugetragen oder in Absicht auf den Feind beobachtet wurde, dem Festungs-Commando einen umständlichen Rapport einzusenden haben.

Der H. Oberstlieutenant La Motte, als Vorposten-Commandant, hängt blos von dem Festungs-Commando ab; wenn aber nächtlicherweile die Scharfschützen und Jäger-Patrouillen vom Feinde etwas entdecken, so

Digitized by Google

haben sie solches dem nächsten Offiziers-Posten und dieser dem in der Fronte commandirenden Stabsoffizier zu melden.

Die Herren Stabsoffiziere in den Fronten haben den genauesten Vollzug des Dienstes und die unausbleibliche Befolgung der Befehle bestens zu handhaben und jene, so sich im Dienst nachlässig finden lassen, behörig anzuzeigen, damit man sie zur Verantwortung ziehen könne, weswegen die unterm 26. November dieses Jahres für die Wachten in den Aussenwerken herausgegebene Belehrung hier in Abschrift beigeschlossen wird.

Die HH. Abtheilungs-Commandanten müssen sich besonders angelegen sein lassen, selbsten öfters nachzusehen und ihre Untergebenen wiederholt zu belehren, damit nicht durch eines oder das andere Unwissen oder Unerfahrenheit der Festung ein Affront zugefügt werde.

Es wird zwar gestattet, dass jene H. Offiziere von den in den Werken stehenden Truppen, welche weder die Reserve haben noch auf der Wache sind, des Tages über in die Stadt kommen können, jedoch müssen selbe bey der Nacht draussen seyn und die von den Reserven können zwar zum Essen hereinkommen, dürfen sich aber nicht zu lange hier aufhalten.

Ein Gleiches verstehet sich von der Mannschaft, welche immer bey der Hand sein muss. Weil eines Theils der H. Oberstlieutenant La Motte und der Würzburgische H. Oberstwachtmeister von Rötterich nunmehr in den Werken ihre Aufstellung erhalten, anderen Theils aber der Grund an den H. Stabsoffizier vom Tag und das Pfaffenthal an jenen, wo in den Werken campirt, angewiesen sind, so höret das von ersterm bis nun zu im Pfaffenthal und Grund geführte Commando auf; um aber die Beschleunigung des Dienstes zu befördern und demselben durch die Weitläufigkeiten, mit welchen das Thoröffnen und Sperren verknüpft sind, nicht zu verzögern, so wird Hr. Hauptmann Soda von Bender bis zur Herstellung des H. Hauptmanns Weigeld die Schlüsseln zu den drei Thoren im Pfaffenthal beibehalten, und der älteste im Rang von den im Grund wohnenden H. Hauptleuten jene zu den zwei Thoren im Grund vom H. Oberstwachtmeister Rötterich übernehmen, nach welcher Uebernahme er sich behörig zu melden hat.

Diese zwei HH. Hauptleute stehen für die richtige Oeffnung und Sperrung der ihnen anvertrauten Thore und haben solche ohne einen

Digitized by Google

schriftlichen Befehl von S. E. dem H. Gouverneur oder vom Festungs-Commando nächtlicherweile nie zu öffnen.

Besondere Bemerkungen für die 1., 2., 3. und 4. Abtheilung:

1° Der Offizier, welcher bei der Nacht von St-Charles zu dem Dreipfünder rechts detaschirt wird, ist die Nacht hindurch an dem bey der Eichmühle stehenden H. Hauptmann anzuweisen, deshalb er sich, im Falle er mit Uebermacht angegriffen würde und nicht halten könnte, nach dem Eichthor zurück zu ziehen, vorher aber die Kanonen rückwärts über den Felsen werfen zu lassen, damit sich der Feind derselben nicht bemächtigen könne; jedoch muss man diesem vorzubeugen suchen, dass man von St-Charles aus den Feind mit dem Kanonenfeuer abhalte und zugleich denselben, wenn er dem ungeachtet fortrückte, in die Flanke fallen. Muss man dennoch wieder Vermuthen weichen, so zieht sich, wie schon gesagt, dieser Offizier nach dem Eichthor, zugleich auch der H. Hauptmann von der Eichmühle, und werfen sich beide in den dortliegenden bedeckten Weg, welches der rechts über dem Wasser detaschirte Offizier gegen der Porte Bons-Malades bewirket, von wo aus alsdann so wie vom Tintenberg mit Kleingewehr, und von Untergrünwald mit Kartätschen den Feind zu begrüssen und für seine Verwegenheit zu strafen ist.

2° Der Posten in der Fetschenhoferschanze, wenn er zum Rückzuge genöthigt werden sollte, ziehet sich längst dem Trierer-Weg nach dem Ravelin vom Rham, und lässt 1 Corporal mit 20 Gefreiten und Gemeinen in Rubempré zur Unterstützung des dortigen Offiziers zurück.

3° Der Posten in Clausen muss auf des aller äussersten vertheidigt werden, das ist, innerhalb der innern Palissadirung an Wasser und nicht bey den zwei äussern in den Gorgen, indem dieselben blos für die Aviso-Posten und um den ersten Anlauf des Feindes aufzuhalten dienen.

Verhaltung, im Falle eines nächtlichen feindlichen Alarms.

Der Feind kann nur aus drey Absichten nächtlicherweile gegen die Festung rücken, nämlich:

1° Um die Laufgräben zu eröffnen;

2° Um durch Ueberrumpelung sich einiger Werke zu bemeistern; oder

3° Um unter Begünstigung der Finsterniss mit seinem Geschütz sich zu nähern, die Stadt zu beschiessen und in Brand zu stecken.

Digitized by Google

Das erstere Unternehmen kann nur durch fleissiges Patrouilliren entdeckt werden und, so wie man wahrnimmt, dass der Feind an Eröffnung seiner Laufgräben arbeitet, ist solches gleich herein zu melden, dann, mittelerweile die fernern Befehle hinausgeschickt werden, muss aus allen Werken mit den Kanonen, Mörser und Haubitzen auf die feindlichen Arbeiter gefeuert werden.

Merkt man aber, dass der Feind eins von beiden letztern Unternehmen im Schilde führt, so lässt der in der betreffenden Fronte stehende H. Stabsoffizier seine Bereitschaft in die Vorwerke rücken, welchen also gleich die ruhende Mannschaft folget und bis zur Eintreffung der übrigen Truppen aus der Stadt die Werke behauptet, daher ein solcher Fall gleich recta und umständlich dem Festungs-Commando zu melden ist.

So wie nun die H. Abth.-Commandanten von hieraus den Befehl erhalten in ihre Fronten zu rücken, so nehmen sie alle an sie angewiesene in der Stadt befindlichen Truppen, die Feuer-Reserve jedoch ausgenommen, die in der Stadt bleiben und für welche das Nöthige weiter unten folgen wird, mit sich, weshalben also gleich in einem solchen Falle der H. Platz-Major Graf Rochefort zum Neuthor, der H. Platz-Major Freiherr von Moskopp zum Schlossthor, der H. Platz-Lieutenant Alix zum Grund und der H. Platz-Lieutenant Moritzot zum Pfaffenthaler-Thor sich verfügen, selbe zu Hinauslassung der Truppen öffnen, nach deren Durchzug vollkommen blenden und, bis alles vorüber seyn wird, bey denselben verbleiben. Ein Gleiches bewirkt auch der im Grund die Schlüsseln habende H. Hauptmann in Absicht auf das Thionviller-, dann Trierer-Thor.

Die Cavallerie rückt nach der im Garnisons-Befehl vom 23. November dieses Jahres herausgegebenen Disposition auf ihre Alarmplätze.

So wie nun die H. Abth.-Commandanten in ihre Fronte gekommen sind, vertheilen sie ihre Truppen nach der oben berührten Disposition und wenn der Feind wirklich einen Anlauf auf die Werke vornehmen wollte, so wird sich vollkommen nach der unter 13. August dieses Jahres den H. Abth.-Commandanten gegebene Belehrung gehalten.

Wenn aber der Feind ein Bombardement im Schilde führet, dann kommen folgende Punkte zu beobachten:

1° Die H. Abth.-Commandanten haben bei dieser Gelegenheit mit

Digitized by Google

der Infanterie nicht die Werke selbsten, sondern den vorliegenden bedeckten Weg zu besetzen, um von dorten aus durch ein heftiges Gewehrfeuer dem Feind allen möglichen Abbruch zu thun, mittlerweilen die Artillerie von den Batterien über die Infanterie hinausfeuert. Durch die so gestaltige Vertheilung der Infanterie in deren bedeckten Weg erreicht man den Vortheil, dass die Artillerie um so ungehinderter und freyer opperiren kann, und dass die Werke, auf welche der Feind sicherlich einen grossen Theil seiner Bomben werfen wird, beina und die Soldaten der Gefahr weniger ausgesetzt sind.

2° In einem solchen Falle sind gar keine Patrouillen auszuschicken, sondern es muss gleich damit der Anfang gemacht werden, Leuchtkugeln zu werfen, um die feindlichen Mörser, Kanonen und Truppen zu entdecken, auf welche alsdann sowohl mit Kugeln, Bomben und Granaten, als besonders mit Wachteln ein ununterbrochenes Feuer gemacht werden muss.

3° Die Besetzung der casemattirten Redouten, mit 1 Offizier, 20, 30, 40 oder 60 Mann, nach Maass ihrer Grösse, hat gleich bei der Ausrückung zu geschehen, damit, wenn der Feind unter Begünstigung eines Bombardements einen Sturm wagen wollte und die Truppen aus dem bedeckten Weg sich zurückziehen müssten, diese Redouten im Stande seyen, denselben das weitere Vordringen zu verhindern oder wenigstens zu erschweren; daher diese Redouten gleich nach der Besetzung gesperrt werden müssen.

4° Die in einem solchen Falle höchst nothwendig werdende hartnäckigste Vertheidigung des bedeckten Weges ist dergestalten einzutheilen, dass immer die Place-d'Armes in den aus- und eingehenden Winkeln am stärksten besetzt werden, dass man sich von den erstern stets gegen die letztern zurückziehe und diese auf das äusserste zu behaupten suche, welches um so leichter geschehen wird, wenn man die in den Gräben der Aussenwerke angebrachte Caponieren mit Infanterie besetzt, und die diese Gräben bestreichende Batterien mit Kartätschen gegen die ausspringende Winkeln thätigst spielen lässt.

5° Wird man all diesem ungeachtet gezwungen den bedeckten Weg zu verlassen, so muss man den einen Theil der Truppen in die Werke selbst werfen, die Gorgen derselben sperren und sich darin auf das äusserste vertheidigen; mit den übrigen aber in dem bedeckten Weg

Digitized by Google

der rückwärts liegender Werke sich zurückziehen, um den Feind mitten ins Kreuzfeuer zu ziehen. Von dieser Regel sind aber bei der zweiten Abtheilung oder der Thionviller Fronte die Werke Bourbon, Gross- und Klein-Elisabeth, Gross- und Klein-Wallis auszunehmen, welche zwar keine rückwärtige Werke, aber dennoch den Vortheil haben, dass der Terreplein ihrer Gorgen (Kehlen) so erhöht ist, dass der Feind, wenn die Eingangs-Gallerien gut besetzt sind, in selbe nicht dringen kann. Daher ist hier auf keinen Rückzug zu gedenken, sondern entweder der Sturm abzuschlagen oder rühmlich zu sterben.

6° Die drei vorhergehenden Punkte sind nur von darum berührt worden, damit die Abth.-Commandanten in keinem immer möglichen Falle in Verlegenheit seyn mögen: da man aber den Feind nie zu einem solchen Unternehmen kommen lassen, sondern vielmehr durch einen muthigen Ausfall sein Vorhaben vereiteln und sich seines Geschützes zu bemeistern trachten wird, so haben sich die Truppen gleich nach der Ausrückung zu einem darbei Ausfalle gefasst zu machen und hierzu den Befehl abzuwarten. Zu diesem Ende ist von Seiten der Artillerie die unfehlbare Veranlassung zu treffen, dass es der Infanterie in den Werken nie an Munition fehlen möge.

7° Die Scharfschützen und Bauern von Bonnewoie ziehen sich längst der Alzette zu jenen von der Pulvermühle bei Rumigny, um dieses Thal zu vertheidigen.

Die von den Weimershöfen ziehen sich nach Clausen zu der dortigen Wache, und endlich die von Siechengrund vertheidigen diesen Grund, so lange sie können, und ziehen sich nöthigen Falls zur Eicherwacht zurück.

8° Die Scharfschützen und Jäger rücken auf der Place-d'Armes aus.

9° Alle Chefs der verschiedenen Korps die nicht mit den Truppen ausrücken, so wie alle Regiments- und Bataillons-Adjudanten, finden sich auf der Hauptwache ein.

Verhaltung.

Für die Feuer-Reserve in Absicht auf die Bewachung der Magazine und ærarische Gebäude, dann auf das Feuerlöschen.

So wie ein Feuer- oder auch feindlicher Alarm entstehet, rücken die Feuer-Reserven folgendermassen aus:

Die für die Obern-Stadt auf dem Place-d'Armes.

Digitized by Google

Die für das Pfaffenthal auf dem sogenannten Neuen-Weg daselbst.
Die für den Grund auf dem Rahm.

Zugleich schickt das Fuhrwesen-Detaschement zwölf Pferde in das Zeughaus, um die Feuerspritzen anzuspannen und auf dem Place-d'Armes zu führen, ferner sechs Pferde für die Feuerspritzen des Pfaffenthals, welche in der Remise auf dem Neuen-Weg im Pfaffenthal sich befinden, und endlich sechs Pferde zur Bespannung der Feuerspritzen in dem Schuppen auf dem Rahm.

Die Artillerie hat gleich beym entstehenden Alarm nach den letztern Oerter die nöthigen Leute zu schicken, um die Schuppen zu öffnen und die Feuerspritzen heraus zu geben.

So wie nun die Feuer-Reserve auf ihre Alarm-Plätze gerückt sind, werden detaschirt.

Von der Obern-Stadt:	Offiz.	Feldw.	Corp.	Gefr. u. Gem.
In das Gouvernement	1	»	1	15[1])
In die sogenannte Ramparts-Gasse (am Anfang zum Hauptwall)	»	»	1	15[1])
Verpflegs-Magazin, Vorne	»	»	»	10[1])
Verpflegs-Magazin, hinten im Gessel (am Ausgang des Walles)	»	»	1	15[1])
Bei der Fortifications-Kanzelei	»	»	»	7[2])
Im Seminar	»	»	1	15[2])
Bei dem Bastion Beck (zwischen der Theresien-Kaserne und dem Pulvermagazin)	1	»	1	15[2])
Vor dem Pulvermagazin Theresien-Gasse	»	»	»	7[2])
Hinter diesem Magazin (am Ausgang der Congregations-Gasse auf dem Wall)	»	1	»	15[3])
Pulvermagazin St-Louis	1	»	1	15[3])
Pulvermagazin St-Jost	»	1	»	15[4])
Eingang des Zeughauses	1	»	1	15[4])

Ueber die Posten 2, 3 und 4 ist einem der beiden Hauptleute die Aufsicht zu geben:

1) Inspectirt durch den Offizier im Gouvernement.
2) Inspectirt durch den Offizier bei Bastion Beck.
3) Inspectirt durch den Offizier bei Bastion St-Louis.
4) Inspectirt durch den Offizier beim Zeughaus.

Digitized by Google

Brunnen in der Neuthor-Kaserne . .		7 Mann Neuthorwache.
Brunnen auf dem Platz		7 Mann Hauptwache.
Pfaffenthalerthor.		10 Mann.[1])
Grundthor.	1 Corp.	10 Mann.[1])

	Offz.	Feldw.	Corp.	Gefr. u. Gem.
Von der vom Pfaffenthal:				
Die Brücke auf der Alzette mit	1	»	1	25
Das Mehlmagazin unter dem Bock	»	»	1	15
Das Spital.	»	»	1	15
Von der vom Grund:				
Im Münster-Kloster	»	»	1	15
Auf der Brücke.	1	»	1	25
Im Backhaus.	»	»	1	15
Thionvillerthor	»	»	»	10

Diese ausgestellte Posten haben, nebst dem, dass sie die ihnen zur Bedeckung angewiesenen Gegenstände mit Standhaftigkeit decken und im Nothfall vertheidigen, einverständlich mit den innern Wachten alle Zugänge zu den Thoren, Wall und Werken zu sperren, auch jeder derselben, um die Bürgerschaft in der gehörigen Ruhe zu erhalten, in seinem Bezirk fleissig patrouilliren zu lassen, die Bürger in ihre Häuser zurück zu weisen und keine auf der Gasse zu dulden. Jedoch sind jene Bürger hiervon ausgenommen, welche durch den Magistrat zum Feuerlöschen beordert sind.

Die übrigen Truppen von der Reserve, welche nicht auf die oben benannte Posten detaschirt werden, legen auf ihre Alarmplätze Sack und Pack nebst Gewehr ab, holen die Wassereimer dann, wo die Feuerspritzen stehen und gehen wieder auf ihre Alarmplätze zurück. So wie nun, im Fall der Feind die Festung bombardirt, an einem Ort Feuer ausbricht, rückt gleich die Mannschaft von der Feuer-Reserve, so die Wassereimer hat, mit den Feuerspritzen dahin und wendet alle Kräfte an das Feuer zu dämpfen. Bricht das Feuer zugleich an mehrere Orte aus, dann theilet man die Mannschaft so viel möglich, eilet aber zuerst dahin, wo das Feuer am gefährlichsten ist.

All dieses liegt in der Obern-Stadt dem den Tag habenden H. Stabsoffizier, im Grund und Pfaffenthal aber den bei der Feuer-Reserve

1) Inspectirt vom Offizier vom Schlossthor.

Digitized by Google

Commandirenden H. Hauptleuten ab, welche alles anwenden müssen, Ordnung und Ruhe zu erhalten und den Folgen des Feuers vorzubeugen, weshalben sie die zu diesem Ende verwendet werdende Bürgerschaft unterstützen müssen.

Die beym entstehenden Alarm auf dem Place-d'Armes rückenden zwei Offiziere und 60 Pferde von der Kavallerie, so wie die bürgerlichen Jäger werden zu Patrouillen, sowohl in der Ober- als in den Unterstädten verwendet und sind deshalb an den H. Stabsoffizier vom Tage angewiesen.

Von den 60 Pferden aber müssen acht, die gut deutsch sprechen (!!!), auf der Hauptwacht als Ordonnanzen verbleiben, um nöthigen Falls verwendet zu werden.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archivs in Wien, 1794—1795, 1—82 u.

Nr. 42 (Seite 155).

Remarques sur la Note de M. le lieutenant-général de Querlonde, en date du 20 mars 1795.

Art. 1er. — Manière extraordinaire dont Luxembourg est bloqué.

« Il est très vrai que Luxembourg est bloqué par un corps de » Français, non pas de la même force que la garnison, mais, d'après » tous les renseignements, de 14,000 à 15,000 hommes (il faut savoir » que le nombre des combattants dans la forteresse se monte à » 11,000 hommes de toutes les armes). Il est très vrai encore qu'il ne » dépendait que de la volonté des chefs de cette garnison de forcer » l'ennemi de lever le blocus, c'est-à-dire de se retirer à quelques » distances plus éloignées, mais cette action en même temps vigoureuse » et glorieuse aurait été bien plus nuisible et aurait entraîné des suites » bien plus funestes que le blocus continué ; car

» 1° pour parvenir à ce but, il aurait fallu livrer plusieurs combats » opiniâtres et sanglants qui auraient coûté quelques mille hommes, » d'autant plus que l'ennemi a pour lui l'avantage des bois et des hau- » teurs dominantes, qui seul a été capable de le porter à entreprendre » le blocus de cette forteresse, malgré son petit nombre.

» 2° Du moment que l'ennemi aurait été obligé de se retirer, la » garnison de son côté se trouvait forcée d'étendre des postes considé » rables à une certaine distance de la forteresse, ou bien, si elle rentrait

Digitized by Google

» dans ses murs, le lendemain l'ennemi se serait montré de nouveau » et cette manœuvre aurait été une suite de combats qui, au bout d'un » court espace de temps, aurait détruit sans utilité et sans fruit une » garnison dont le seul but doit être la défense de la place et dont » chaque homme était d'autant plus précieux qu'il n'y avait aucun espoir » de secours ou renfort. Mais supposons que :

» 3° l'ennemi, content du premier échec, se fût borné à occuper » les avenues principales ! Les règles de la guerre et la sûreté même » de la forteresse n'obligeaient-elles pas les chefs de cette garnison de » poster des corps de troupes sur les mêmes avenues, pour observer » l'ennemi ? D'où s'en suivraient des combats d'avant-postes journaliers » qui, par leur multiplicité, auraient plus coûté que plusieurs actions » graves. De plus, ces corps détachés, trouvant les villages incendiés, » pillés et saccagés, étaient réduits à passer l'hiver sous des baraques » et, ne trouvant aucune ressource pour la vie animale dans les postes » qu'ils auraient occupés, auraient toujours consommé l'approvisionne- » ment. Cependant les maladies et la mortalité, ainsi que le fer ennemi » aurait enlevé un bon nombre de soldats et nous aurait réduit à un » tiers ou deux de moins, tandis qu'aujourd'hui l'on a conservé à la » forteresse une belle et bonne garnison en état de la défendre, si » l'ennemi osait ou pouvait en entreprendre le siège, et au Souverain » un beau corps de troupes en état d'agir avec vigueur et de seconder » les opérations de nos armées, dès que celles-ci seront parvenues à » nous dégager.

» Mais quels sont les avantages que l'ennemi peut avoir retiré de » son entreprise ? Aucuns ; au contraire, obligé 1° de passer un rude » hiver sous des baraques, il s'est vu accablé des maladies que nous » avons évitées ; 2° forcé à cause de sa faiblesse, d'avoir toujours la » moitié de ses troupes en service, il est certain que la fatigue aura » beaucoup contribué à augmenter les maladies et à faire périr bon » nombre de ses soldats, sans compter ce qui a été moissonné par » notre fer et notre feu.

» Par conséquent, sans qu'il soit question de réfuter les vérités » mathématiques que contient cet article, l'on prouve évidemment qu'il » a été bien plus prudent et plus sage d'en agir, comme on en a agi et » de laisser à l'ennemi à se punir lui-même de sa témérité, que de

Digitized by Google

» vouloir entraîner par trop d'ardeur et d'amour pour la gloire, par une » autre témérité, se détruire soi-même, tandis que tout le mal que » l'ennemi nous a pu faire par le blocus consiste en rien. »

Art. 13. — Répartition des troupes dans les ouvrages, inspection des officiers, majors et généraux lors d'une attaque réelle et dispositions des réserves.

« La répartition des troupes servira de base pour se régler d'après » la force actuelle de la garnison. Quant aux réserves, l'on se règlera » d'après le système adopté ; c'est-à-dire que un tiers de la garnison » sera dans les ouvrages, le second tiers en réserve et le troisième en » repos, en observant cependant que les troupes qui sont dans les fronts » non attaqués, relèveront successivement celles qui sont dans les fronts » d'attaque. »

Art. 14. — . . . . . etc.

« Après donc avoir considéré attentivement le contenu de cette » présente note de M. le lieutenant-général de Querlonde, et d'après les » remarques que l'on croit avoir pu y faire et qui viennent d'être » exposées, il semble convenir d'expédier à la direction locale du génie » et à l'artillerie les ordres ci-joints. »

Remarques particulières.

« Quoique l'on dusse convenir que tout ce que contient la note » présente de M. le lieutenant-général de Querlonde, ainsi que ses pré- » cédentes, contiennent des détails très intéressants par rapport à la » défense des forteresses en général, il serait à désirer que, laissant de » côté tous ceux qui concernent la disposition des troupes en pareil » cas, de même que ce qui avait été proposé dans des temps plus » reculés et ce qui aurait pu et dû être fait, ou ce qui a été négligé, ce » même général voulut, selon le vœu de Son Excellence le gouverneur » et, d'après la connaissance qu'il a de la forteresse, rédiger un raison- » nement détaillé de chaque ouvrage sur sa situation particulière, sur » ses propriétés, ses moyens de défense, ses défauts et sur les moyens » de corriger ces derniers, autant que le permettent les circonstances » actuelles, ce qui servirait de base sur laquelle l'on pourrait dresser » le plan général de la défense d'une place aussi importante que celle » de Luxembourg. »

Luxembourg, le 20 mai 1795.

Digitized by Google

Nr. 43 (Seite 157).

Am 17. Mai :

1 Kugel von 16 Pfund traf das Gewölbe der Franziskaner-Kirche und zerschlug dasselbe, ohne jedoch Jemanden zu beschädigen (Abends 5 Uhr).

1 Kugel fiel bei der Kapuziner-Kirche am Eingange der Heil.-Kreuz-Kapelle nieder.

1 Kugel traf die Ecke des de Brias'schen Hauses (jetzt Gruber'schen Hauses).

1 Kugel traf das Haus des Rathes de la Fontaine (Morgens).

1 Kugel traf das Haus des Hrn. Reiter.

1 Kugel traf das Haus des Hrn. de Gerden (jetzt Staatsrath und Rechnungskammer).

1 Kugel traf das Haus des Hrn. Winkel.

1 Kugel traf das Haus des Rathes Faber, Judengasse.

1 Kugel traf das Haus der Wittwe Heuschling und drang in das Zimmer, wo Soldaten einquartirt waren, jedoch ohne Jemanden zu beschädigen (Grossstrasse, Haus Baden).

1 Kugel traf das Haus Staudt im Grund (am Trierthor).

1 Kugel von 24 Pfund traf das Haus Tornaco-Sanem (gegen 3 Uhr).

1 Kugel grossen Kalibers schlug in die alte Garnisonsbäckerei im Grund (früheres Gefängniss).

1 Granate grössten Kalibers fiel auf den Hof der Rahmkaserne nieder, ohne zu krepiren.

1 Granate fiel und krepirte im Garten des Nachbars vom Bäcker Schmit im Grunde.

Am 18. Mai :

2 Kugeln trafen das Haus der Dame Mohr de Wald (jetzt Gehlen, Dreifaltigkeitsgasse).

1 Kugel von 16 Pfund fiel gegen das Haus des Hrn. Moscop und rikochettirte gegen das Metzger Burg'sche Haus.

Einzelne Kugeln trafen die Häuser : des Schneiders Saille (in die Soldatenstube), der Herren de Boland (Grossstrasse), de Brias, Anton Pescatore (Fischmarkt), Siebenaler ; 3 Kugeln fielen in das Refugium Echternach, 1 Kugel erreichte das Haus des Metzgers Burg im Breiten-

Digitized by Google

weg und nahm einem am Fenster sitzenden zehnjährigen Mädchen (aus Hollerich) den Kopf weg.

1 Kugel von 24 Pfund traf das Schlosser Wirtgen'sche Haus bei der Congregation.

1 Kugel von 16 Pfund fiel in das Haus des Hrn. Leonardy (Restaurant Faber) und zwar in den Speisesaal, wo bereits die Tafel gedeckt, aber noch Niemand gegenwärtig war.

1 Bombe fiel auf dem Marché à gettes (?) nieder und krepirte (vielleicht auf dem Fischmarkt; das Journal du Blocus gibt zwischen 13 und 18 an: 1 Granate fiel auf dem « Marché près de la maison Biskatori », krepirt).

1 Kugel fiel auf das Haus der Mme Heinen und zerstörte das Dach, welches der Dachdecker nach beendigter Reparatur eben verlassen hatte.

1 Stück Bombe flog in die zweite Etage des Mamer'schen Hauses (jetzt Wittwe Kerkhof), 1 Stück derselben Bombe fiel im Hofe des Hauses Brück nieder.

2 Kugeln erreichten den Franziskaner Garten.

1 Kugel traf das Haus des Uhrmachers Hefferlé (jetzt Klees-Kaiser).

1 Kugel traf das Haus des Schneiders Kaiser.

2 Granaten starken Kalibers erreichten den Hof der Heiligengeist-Kaserne.

1 Granate krepirte im Garten des Färbers Schmit im Grunde.

1 Granate flog gegen den Bock.

Am 19. Mai:

1 Bombe von circa 90 Pfund fiel ganz unerwartet gegen das Stadthaus, rikochettirte gegen das Pflaster und fuhr mit furchtbarer Kraft in die Erde.

Viele Kugeln und Bomben gingen über die Stadt hinweg oder krepirten auch, und die Stücke richteten geringere Beschädigungen an.

Nach dem Journal du Blocus fielen am 19. Mai 2 Bomben, von der Batterie am Walde, der rechten Face von Neipperg gegenüber herkommend, auf das Pulvermagazin Theresia.

Am 20. Mai:

1 Kugel fiel des Morgens, eine andere des Abends in das Haus Noppenei-Boucon (jetzt Dr. Fonck).

1 Kugel fiel in das Haus des Uhrmachers Renard (Parade-Platz).

Digitized by Google

2 Kugeln fielen in das Haus des Baron de Hinderer.

1 Kugel fiel vor St-Jean nieder und riss die Laterne fort.

1 Kugel fiel gegen das Pfarrhaus und rikochettirte gegen einen Fensterstein des Sonntag'schen Hauses.

1 Bombe von 90 Pfund fiel Nachts in das Haus de Schreiber, durch alle Etagen hindurch und krepirte im Erdgeschosse, wo sie alles zerstörte.

1 Bombe von 90 Pfund fiel des Morgens 8 Uhr in den Hof des Hrn. de Hont, beim alten Gouvernementshause, jedoch ohne zu beschädigen.

1 Bombe von 90 Pfund traf das Gewölbe der Petruskirche (jetzige Kathedrale), fiel durch und schlug tief in die Erde, aber nur zwei Personen wurden in der Kirche durch die Splitter der Bombe verletzt.

1 Bombe von 90 Pfund fiel in der Strasse zwischen den Gebäuden der Herren de la Fontaine und Olinger (jetzt Ginsbach) nieder, ohne jedoch Jemanden zu beschädigen, obgleich die Strasse mit Menschen belebt war.

1 Bombe von 90 Pfund fiel vor dem Maximiner Refugium bei dem Balkon des Hauses von Baron Feltz (Internationale Bank) nieder.

1 Bombe von 90 Pfund ging um 4 Uhr Nachmittags quer durch das Haus des Hrn. Schumacher.

1 Bombe von 90 Pfund fiel des Nachts in den Breitenweg nieder.

Am 21. Mai:

Morgens traf eine sechzehnpfündige Kugel das Dominikaner-Haus, und zwar in das Zimmer des Hrn. Heuard.

2 Kugeln schlugen gegen das Bäcker Boncroix'sche Haus (jetzt C. Demuyser) und rikochettirten gegen das von Bartels, wo eine das Offiziersquartier traf.

3 Kugeln trafen das Haus des Hrn. Bock in der Kapuzinergasse.

1 Kugel schlug in das Haus des Hrn. N. George, am rothen Brunnen, wo sie einen Spiegel traf.

Morgens 5 Uhr schlug eine neunzigpfündige Bombe gegenüber dem Probst de Galliot (jetzt Ch. Simons) an der Ecke des Schlossers Wirtgen ein, eine gleiche traf das Haus des Hrn. Biwer, fiel durch alle Stockwerke und zerschlug einen starken Balken der zweiten Etage.

Um 1 Uhr Mittags traf eine Bombe gleichen Kalibers das alte Stadthaus und schlug nahe am grossen Saal zwischen den Latrinen

Digitized by Google

und dem Archiv so heftig ein, dass alle Fensterscheiben des Gebäudes sprangen.

Nachts fiel eine Bombe auf das Haus des Hrn. Schreiber.

Am 22. Mai:

1 Kugel von 16 Pfund traf die Pfarrkirche und schlug ein Stück aus dem Dachsims.

1 Kugel fiel in Bisserau's Haus (jetzt Post), und zwar in den Hof bei Bofferding, dem Concierge des alten Conseil du Roi.

Am 23. Mai schlugen 6 Kugeln in die Stadt, und zwar:

1 von 16 Pfund (Morgens 4 Uhr) bei Bourgeois (jetzt D. Heuertz) und rikochettirte gegen das Haus Gangler.

1 bei Hrn. Röser, schlug gegen das Dach vom Gerber Fischer (jetzt Lamarque), rikochettirte gegen die Mauer von Knop's Haus und schlug gegen Fischer's Haus zurück in das Zimmer der Demoiselle Hild.

1 fiel auf dem Place-d'Armes nieder, nahm einem Sappeur das Bein weg und verwundete zwei andere Soldaten.

1 fiel in das Haus des Metzgers Pauli.

1 fiel in das Haus Bruch.

1 schlug durch ein Fenster auf den Chor der St-Johannkirche, zerschlug ein Tableau neben dem Hauptaltar und flog gegen eine Marmortafel, die zerbrach.

Etwa 20 Kugeln flogen über die Stadt hinweg.

Am 24. Mai erreichten 8 Kugeln die Stadt, nämlich:

1 schlug in das Haus des Bäcker Bernard (Strock, Chimaystrasse).

1 bei dem Krämer Nicolas (Place-d'Armes).

1 bei Berchem (jetzt Missy).

2 bei dem Schneider Kaiser, davon 1 von 36 Pfund.

1 bei dem Metzger Faulbecker in der Kapuzinergasse.

1 bei Forté, neben Vandernoot (Haus Larue), Fischmarkt.

1 bei dem Conseiller de Pfortzheim, beim Neuthor.

Am 25. Mai:

2 Kugeln fielen bei den Franziskanern nieder, die eine in den Garten, die andere ins Kloster.

1 Kugel passirte das Dach des Hauses vom Küfer Theis und flog gegen das des Procurators Dangler, wo sie ein Stück Dach sammt dem Sims abriss.

Digitized by Google

1 Kugel traf das Haus des Bäckers Stümper am Neuthor.

1 Kugel traf das Haus neben Hrn. Quirini (jetzt Jurion) und riss einen Fensterstein in der obersten Etage ab.

Nr. 44 (Seite 158).

Bestand der Luxemburger Besatzung am 29. Mai 1795.

General-Stab:		
S. Exc. der Feldmarschall-Gouverneur	1	
S. Exc. der Feldm.-Lieutenant Festungs-Kommandant	1	
S. Exc. der Feldmarschall-Lieutenant von Querlonde	1	
S. Exc. der General-Major von Moitelle	1	
S. Exc. der General-Major von Sebottendorf	1	
Platz-Major Graf Rochefort	1	
Platz-Major Freiherr von Moscop	1	
Platz-Lieutenant Alix	1	
General-Auditeur Desnold	1	
Adjudanten:		
Grafen von Kroch (im Stande des Bender begriffen)	1	
Oberlieutenant Rutgers von W. Schrœder	1	
Unterlieutenant Haager von Lascy	1	
Unterlieutenant Baron Collot, 3. Bataillon Würtemberg	1	
Fouriere in der Gouvernements-Kanzlei	2	15
Feld-Kriegs-Kommissariat: F. R. C. von Gruber	1	
F. R. C. Tesche	1	2
Kassen-Beamte	3	3
Verpflegs-Amt:		
Verwalter Chapuy	1	
Verpflegs Offiziere	3	
Adjuncten	2	
Amtsschreiber	1	
Vom Bäckermeister abwärts	65	72
Montur-Depot: Offiziere	2	
Rechnungs-Adjunct	1	3
Zu übertragen		95

Digitized by Google

Uebertrag . . .		95
Ingenieur-Korps: Major Lannoy	1	
Hauptleute	7	
Subaltern-Offiziere	4	
Rechnungsführer	1	
Fortifications-Commis	1	
Schanzkorporals	3	17
Angestellte Pensionisten: Major Niesemann	1	
Hauptleute Buccon, Sailly, du Rieux u. Mœdenhaver	4	5
Oberlieutenant Schaub (Manfredini)	1	1
Detaschement der 39. Transport-Division vom Korporal ab.	38	38
Apotheken-Personal	4	4
Verurtheilte Schanzarbeiter	3	3
Infanterie.		
Bender, 3 Bataillons	2477	
Zugetheilte Fuhrknechte	29	2506
Mittrowsky, 11 Kompagnien	1730	
Zugetheilte Fuhrknechte	18	
Supernumerare	3	1751
Huss, 2 Bataillone	1938	
Supernumerare	6	
Zugetheilte Fuhrknechte	18	1962
Klebeck, 1 Bataillon	617	617
Würzburg, 2 Bataillone	1429	
Zugetheilte Fuhrknechte	22	1451
Murray, 4 Kompagnien	384	
Supernumerär	1	385
Würtemberg, 4 Kompagnien	371	371
Clerfayt, 4 Kompagnien	362	362
Garnisons-Regiments-Bataillon.	245	245
Zugetheilt von verschiedenen Regimentern und den verbündeten Mächten	152	152
Zu übertragen . . .		9965

Digitized by Google

Uebertrag . . .		9965
Kavallerie.		
Erzherzog Leopold-Husaren, 2 Eskadrons	306	
Erzherzog Joseph-Dragoner, 2 Eskadrons	315	
Zugetheilt von andern Regimentern	12	633
Artillerie.		
Garnisons Dotalwi.	538	
Zugetheilt vom Linien-Geschütz	102	640
Mineurs	87	87
Sappeurs.	52	52
Zusammen . . .		11377

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1795, 1—82 q.

Nr. 45 (Seite 159).

Kapitulation.

Art. 1. Bewilligt.

2. Die Garnison verlässt die Festung am 3. Tage nach der Unterzeichnung der Kapitulation mit Waffen, u. s. w. (wie nebenstehend). Wenn sie das Glacis erreicht hat, legt sie die Waffen und Fahnen nieder, gibt die Kanonen, Wagen, Artillerie- und Kavalleriepferde ab, und leistet den Eid, nicht gegen die französische Republik oder deren Alliirten zu dienen, bevor sie nicht Grad um Grad ausgewechselt sei, dann wird sie nach dem rechten Rheinufer geführt, wie dies in Art. 7 und 8 gesagt werden wird.

Art. 1. Die Garnison zieht mit allen kriegerischen Ehren aus, so wie Alle, die zum Militair gehören.

2. Die Garnison verlässt die Festung am 6. Tage nach der Unterzeichnung der Kapitulation mit Waffen u. Bagage, Kassen, Pferde, mit klingendem Spiel, brennenden Lunten, fliegenden Fahnen, mit 2 Feldgeschützen und eben so viel Munitionswagen per Bataillon.

Digitized by Google

3. Die Offiziere nehmen die ihnen zugehörigen Pferde und Bagagen mit, und der Garnison wird Alles geliefert, was der Transport ihrer Bagagen zu Land und zu Wasser bis zum Uebergangsort am Rhein erfordert.

3. Die Wagen und Karren, welche zum Bagagetransport, so wie für die nicht berittenen Offiziere (ausser denen der Garnison) erfordert werden sollten, werden geliefert, desgleichen die Nachen, um den Rhein zu passiren.

4. Verweigert.

4. Man wird die Mitnahme 8 gedeckter Wagen erlauben, die nicht visitirt werden.

5. Bewilligt.

5. Die kranken oder verwundeten Offiziere und Soldaten, welche transportfähig sind, begleiten die Garnison, und die nöthigen Wagen werden geliefert.

6. Bewilligt, aber wenn sie die Festung verlassen, haben sie gleiches Schicksal mit der Garnison.

6. Die Kranken, welche nicht transportirt werden können, bleiben in dem Hospital, wo sie sind und wo sie von den attaschirten Aerzten gepflegt werden. Sobald sie transportfähig sind, folgen sie der Garnison und die Wagen und Nachen dazu werden geliefert.

7. Bewilligt.

7. Die Garnison marschirt in drei Kolonnen ab, ohne Ruhetag, weshalb die Tagemärsche nicht länger, als gewöhnlich sein dürfen; eine Kolonne marschirt 24 Stunden nach der andern ab.

8. Bewilligt — aber bei Koblenz wird der Rhein passirt.

8. Die Garnison wird auf dem nächsten Wege nach dem Rhein geführt, bis wohin ihr Brod und Nahrung geliefert wird; um den Weitermarsch vorzubereiten, ist es erlaubt, einen Offizier jenseits des Rheins vorauszuschicken.

Digitized by Google

9. Bewilligt.

9. Die Verwaltungs-Beamten, welche Vorräthe, Papiere oder Effekten zu übergeben haben und deshalb nicht mit der Garnison abziehen können, werden nur so lange zurückgehalten, als ihre Geschäfte es erheischen, und es ist ihnen dann erlaubt, ausser ihrem Bagage und ihrem Eigenthum alle Papiere mitzunehmen, deren sie bedürfen, um über ihre Verwaltung Rechenschaft abzulegen.

10. Die Kriegsgefangenen werden ohne Austausch ausgeliefert.

10. Die Kriegsgefangenen werden ausgetauscht oder freigegeben und bei dem allgemeinen Austausch die Gefangenen berechnet.

11. Den Bewohnern Luxemburgs bleibt, wie den Bewohnern aller übrigen eroberten Länder, die Ausübung ihrer Religion frei, wenn sie sich den diesfälligen Gesetzen der Republik fügen.

11. Der Kultus und die Ausübung der Religion verbleiben auf dem bestehenden Fusse, sowohl in der Stadt als im Herzogthum Luxemburg und der Grafschaft Chiny.

12. Die Bewohner Luxemburgs sollen auf die französische Loyalität rechnen, so weit es die Sicherheit der Personen und des Eigenthums betrifft, aber sie werden ebenso regirt, wie die übrigen eroberten Provinzen.

12. Zur Handhabung der Polizei für die Sicherheit von Personen und Eigenthum bleiben die Constitutionen, Gesetze und Landesgebräuche in Kraft, und es werden deshalb die bestehenden Gerichte und Verwaltungen, u. s. w., so wie die Beamten derselben mit demselben Gehalt und Verhältniss beibehalten.

13. Wird auf die Antwort im vorhergehenden Artikel verwiesen.

13. Die Abteien, Klöster, religiösen Häuser, Hospitäler, Schulen und milde Stiftungen werden erhalten und bleiben im Besitz ihrer Güter, Renten und ihres Personals.

Digitized by Google

14. Desgleichen.

14. Die pensionirten Personen der Klöster beziehen auch ferner ihr Ruhegehalt.

15. Da der Art. 12 das Eigenthum gewährleistet und für Luxemburg keine eigenen Gesetze gegeben werden können, so folgen die luxemburger Bewohner denen, die für alle übrigen eroberten Länder erlassen worden sind.

15. Die auf Staats-Domänen, Gemeinden und anderen Korporationen haftenden Kapitalien werden anerkannt und die Renten, den Kontracten gemäss, bis zur Erstattung der Kapitalien gezahlt, welche nicht in Assignaten oder anderem Papiergelde, sondern in klingender Münze zu entrichten sind. Dasselbe gilt für Kapitalien zum Vortheil oder zur Last von Privatpersonen.

16. Wird auf den vorhergehenden Artikel verwiesen.

16. Die kontrahirten Schulden, die vor Abschluss der gegenwärtigen Kapitulation fälligen Interessen und Renten können nicht in Assignaten oder anderem Papiergelde, sondern müssen in klingender Münze gezahlt werden.

17. Die französische Loyalität und Grossmuth genügen für diesen Artikel, aber die französischen Emigranten, ohne Ausnahme und in welchem Korps sie sich auch befinden, stehen zur Verfügung der französischen Armee, sobald die Festung übergeben ist.

17. Alle Bewohner der Stadt, oder die, welche sich hierher geflüchtet haben, werden gleich denen der Provinz gegen jede Beleidigung ihrer Person geschützt und ihnen Eigenthum, Rechte, Besitz u. s. w. gesichert, und Niemand kann wegen seiner Meinung oder wegen Handlungen, die nicht durch die Gesetze dieses Landes verboten sind, noch wegen Reden, die den obigen Gesetzen nicht zuwider sind, beeinträchtigt werden.

18. Sie theilen das Schicksal der Garnison, mit Ausnahme der Bürger

18. Auch die Jäger und die Freiwilligen, welche sich zur Ver-

Digitized by Google

und Bewohner der Stadt und des luxemburger Landes, welche nach Ablegung der Waffen zurückkehren können.

19. Die Bewohner von Luxemburg folgen den für die französische Republik gegebenen Gesetzen.

20. Bewilligt.

21. Bewilligt.

22. Da die Artikel der vorliegenden Kapitulation sehr deutlich sind, so ist der nebenstehende überflüssig; übrigens können die Garnison und die Bürger auf die französische Loyalität rechnen.

theidigung der Festung bewaffneten, sind in den vorhergehenden Artikel der Kapitulation einbegriffen, desgleichen die Bürger und Einwohner, welche an der Vertheidigung Theil nahmen.

19. So weit die Königlichen- und Militärgebäude ausreichen, werden die Bürger mit der Einquartierung von Truppen verschont, desgleichen von Militär- und Frohndiensten.

20. Die Einwohner der Provinz, welche ihr Land verlassen haben, können zurückkehren, ohne dass sie an Leib oder Gut gestraft werden.

21. Wer die Stadt oder das Land verlassen will, kann mit Effekten und Möbeln fortziehen, oder über sein Eigenthum nach Gutdünken verfügen, auch soll ihm der nöthige Reisepass ertheilt werden, desgleichen den pensionirten Offizieren und Staatsdienern.

22. Endlich wird durch die Billigkeit alles nachgeholt werden, was in dieser Kapitulation etwa zum Vortheil der Garnison oder der Bewohner nicht vorgesehen sein sollte, und Streitigkeiten über die Deutung dieser Artikel können nur zu ihren Gunsten ausgelegt werden.

Luxemburg, den 1. Juni 1795.

(gez.) Baron von Bender,
Marschall und Gouverneur der Provinz.

Digitized by Google

Zusatzartikel.

Art. 1. Sobald die vorliegende Kapitulation unterzeichnet ist, wird das Neuthor (dite de Notre-Dame) und das Fort Charles von den französischen Truppen besetzt, und von beiden Seiten werden zwei Offiziere als Geisseln gesandt.

Art. 2. Alle Pläne, Karten und Denkschriften über die Festung werden einem Ingenieuroffizier übergeben, der sogleich nach Unterzeichnung der Kapitulation nach der Stadt kommen wird; ebenso werden ein Artillerieoffizier und ein Kriegs-Kommissarius in die Festung kommen, um alle Kriegs- und Mundvorräthe aufzunehmen und zu inventarisiren.

Art. 3. Der Kriegs-Kommissarius wird zugleich von dem Stande der öffentlichen- und Militärkassen, so wie von denen der Truppenkorps, welche die Garnison bilden, genaue Kenntniss nehmen, diese Kassen sind der französischen Republik getreu zu übergeben.

Art. 4. Dem französischen Kriegs-Kommissar wird ein namentliches Verzeichniss aller Individuen übergeben, aus welchen die Garnison besteht.

Im Hauptquartier zu Itzig, am 17. Prairial Jahr III der französischen Republik, vor Luxemburg.

(gez.) Hatry.

Archiv der Stadt Luxemburg.

Nr. 46 (Seite 159).

Luxemburg, den 30. Mai 1795.

Da die gegenwärtig angeschlossene Ausweise mit mehreren enthalten, dass die Garnison selbst nur durch Beihülfe der schon seit längerer Zeit veranlassten Brodverminderung und der andern Artikeln, dann mittelst Ersatz der gänzlich ausgegangenen auch weitere Lebensmitteln durch Pferdefleisch gleichwohl das Auslangen nur bis ohngefähr den 12.—15. Juni zu finden vermag, so glaubte der Gouverneur verpflichtet zu sein, die HH. Generals- und Staabsoffiziere dieser Garnison zu berufen, und solche nicht nur von der eigentlichen Lage der Festung, sondern auch von den nach und nach von der Armee erhaltenen Nachrichten, und besonders von der letzten ganz bestimmten Erklärung des kommandirenden Feldmarschalls Grafen von Clerfayt, dass nämlich der-

Digitized by Google

selbe der Festung zu Hilfe zu kommen gänzlich ausser Stande sei, zu unterrichten und solche zu vernehmen, ob bei so gestalteten Umständen die in der Anlage enthaltenen Kapitulations-Punkte mit Anfang des künftigen Monats an den feindlichen kommandirenden General Hatry geschickt werden sollen oder nicht.

In dieser Gemässheit hat man auch dem Kriegsrathe sowohl die entworfenen Kapitulations-Punkte als das diesfällige Begleitungsschreiben im deutschen und französischen vorgelesen, und, um für den Fall, dass eine ehrenvolle Kapitulation nicht zugestanden werden wollte, im Stande zu sein, so lange wie möglich zu halten, wurde beschlossen gleich dermal mit noch grösserer Verminderung des Brodes anzufangen.

Unter den in Frage stehenden Gegenstand, ob nämlich die Kapitulations-Anträge gemacht werden sollen oder nicht, hat sich jeder vom Kriegsrath selbst unter eigenhändiger Fertigung nachstehender Massen geäussert.

Que la capitulation qui vient d'être prévue, doit être envoyée au général Hatry le 1er juin.

MENN, *Hauptmann und Bataillons-Kommandant.*

Ist der Meinung, dass die vorgelesenen Kapitulations-Punkte sollen den 1. Juni vorgeschlagen werden.

W. FULDA, *Rittmeister und Divisions-Kommandant.*

In Anbetracht der vorgelegten Gründe und obwaltenden Umstände solle der Kapitulations-Antrag den 1. Juni gemacht werden.

MESUREUR, *capitaine-commandant du bataillon.*

Vu les circonstances, il est d'avis qu'on propose le 1er juin la capitulation dont il s'agit.

Baron DE ZINZERLING, *major.*

Die gegenwärtige Lage der Armee machen es nach seinem Ermessen den in Frage stehenden Kapitulations-Antrag zu thun.

Fr. VON STÆSZENBERGER, *Mineur-Oberstwachtmeister.*

Ist der Meinung, dass nach der dermaligen Lage der Umstände die Kapitulation, welche vorgelesen wurde, angeboten werden solle.

DE HOLBERG, *Major von Klebeck und Bataillons-Kommandant.*

Ist der Meinung, bei so gestalten Umständen zu suchen, die Garnison durch die proponirte Kapitulation zu retten.

Br. VON BRABAZ, *Major.*

Digitized by Google

D'après qu'il conste au conseil de guerre, qu'il n'y a point de secours à espérer, et qu'il n'y a plus de subsistances pour la garnison que jusqu'au 12 du mois prochain, l'avis du soussigné est d'essayer le 1er juin d'obtenir une capitulation honorable sur le pied proposé.

A. DE LANNOY, *major-ingénieur.*

Ist, in Anbetracht, dass kein Entsatz zu hoffen ist, der Meinung die vorgelesene Kapitulation den 1. Juni vorzuschlagen.

PAAR, *Major bei Huss.*

Ist, in Anbetracht, dass kein Anschein von Entsatz zu hoffen ist, und in Rücksicht der andern vorgekommenen Umständen der Meinung zu suchen, die Kapitulation, welche vorgelesen wurde, den 1. Juni anzubieten.

F. ALTSTETTEN, *Major von Bender.*

Nachdem die Garnison mit Lebensmitteln nur bis den 12. Juni versehen ist, und kein Entsatz zu hoffen ist, so bin ich der Meinung die vorgeschlagene Kapitulation den 1. Juni abzuschicken.

NENY, *Major von Huss.*

Ist bei dem Umstand, dass kein Entsatz zu hoffen ist, der Meinung, dass die in Frage stehende Kapitulation den 1. Juni angeboten werde.

STETTEN, *Major von Würzburg.*

Ist der Meinung, wie kein Entsatz zu hoffen ist, dass die erwähnte Kapitulation den 1. Juni hinausgeschickt werden solle.

ERSZERT, *Major Bender.*

Ist des Dafürhaltens, dass die erwähnte Kapitulation den 1. Juni abgeschickt werde.

J. J. NIESEMANN, *Pensionirter bei dem Approvisionnement angestellt.*

Glaubt, dass, da kein Entsatz zu hoffen ist, die erwähnte Kapitulation den 1. Juni abgeschickt werden solle.

DIHARCE, *Major vom 3. Garnisons-Regiment-Bataillon.*

Meint, dass, da kein Entsatz zu hoffen ist, so solle die erwähnte Kapitulation den 1. Juni abgeschickt werden.

NEU, *Major d'Artillerie.*

Da zum Entsatz kein Anschein vorhanden ist, so solle die erwähnte Kapitulation den 1. Juni abgeschickt werden.

P. U. ROTTERICH, *Major von Würzburg.*

Digitized by Google

Da kein Entsatz zu hoffen ist, und eine längere Verzögerung nur eine nachtheiligere Kapitulation nach sich ziehen würde, so ist dessen Meinung, dass die vorgelegene Kapitulations-Punkte den 1. Juni abgeschickt werden.

CRÆNES, *Major- und Artillerie-Kommandant.*

In Anbetracht, dass zu einem Entsatz kein Anschein ist, so ist dessen Meinung, dass die erwähnte Kapitulation den 1. Juni abgeschickt werde.

Freiherr VON MOSCOPP, *Platz-Major.*

Vu qu'il n'y a pas d'espoir d'être secourue, il est d'avis que la capitulation proposée doit être envoyée le 1er juin au général ennemi.

Le comte DE ROCHEFORT, *major de Place.*

Nach der erhaltenen klaren Belehrung der unheilbaren kritischen Lage, welcher die Festung in diesem Augenblicke ausgesetzt ist, stimme ich bei, dass die vorgelesenen Kapitulations-Punkte den 1. Juni dem Feinde zugeschickt werden sollen.

Freiherr VON STENTZSCH, *Obristlieutenant von Mittrowsky.*

Nach den vorliegenden Umständen und da kein Entsatz von der Armee zu erwarten ist, wäre die Kapitulation den 1. Juni abzuschicken.

POLSTER, *Obristlieutenant von Würzburg.*

In Anbetracht, dass kein Entsatz zu hoffen und die Verpflegung nicht bis den 15. Juni hinreichend ist, ist derselbe der Meinung, dass die erwähnte Kapitulation den 1. Juni abgeschickt werde.

Graf LA MOTTE, *Obristlieutenant von Erzh. Joseph-Dragoner.*

Da zu einem Entsatze kein Anschein vorhanden ist, so ist derselbe des Dafürhaltens, dass die vorgelesenen Kapitulations-Punkte den 1. Juni abgeschickt werden sollen.

MAYR, *Obrister von Bender.*

Da aus den vorgelegten Nachrichten zu ersehen ist, dass man keinen Entsatz zu hoffen habe, so ist derselbe des Dafürhaltens, dass die erwähnte Kapitulation den 1. Juni abgeschickt werden solle.

Freiherr VON BEUST, *Obrister von Huss.*

Da nach der vorgelegten Original-Aeusserung S. Excellenz des kommandirenden Hrn. Feldmarschalls Grafen von Clerfayt für die Festung kein Entsatz zu hoffen ist, so wäre mit 1. Juni kapitulirt werden können.

GUMMER, *Obrister von Mittrowsky.*

Digitized by Google

In Anbetracht, dass kein Entsatz zu hoffen ist, so wäre mit 1. Juni die erwähnte Kapitulation abzuschicken.

STERNENFELS, *Obrister von Würzburg.*

Nachdem zu einem Entsatze keine Hoffnung vorhanden ist, so ist derselbe, besonders da die Lebensmitteln anfangen zu gebrechen und ein längerer Aufschub nachtheilig sein könnte, der Meinung, dass die vorgelesenen Kapitulations-Punkte den 1. Juni abzuschicken wären.

Baron VON SEBOTTENDORF, *General-Feldwachtmeister.*

Weil nach dem Billet S. Exc. des Hrn. Feldmarschalls Graf von Clerfayt für die Festung kein Entsatz zu hoffen ist, so sollen die vorgelesenen Kapitulations-Punkte den 1. Juni abgeschickt werden.

VON MOITELLE, *General-Feldwachtmeister.*

Vu que la forteresse n'a aucun espoir d'être secourue, il est d'avis que les points de la capitulation dont il s'agit, doivent être envoyés au général français le mois de mai expiré.

QUERLONDE, *lieutenant-général.*

Nach denen die vorhandenen Lebensmitteln nur bis den 15. Juni hinreichen, auch kein Entsatz zu erwarten ist, und der kommandirende Hr. Feldmarschall Graf von Clerfayt vermöge dessen vorgelesenen Schreiben selbst anräth nach Verfloss des Monats Mai zu kapituliren, so wären die im Vorschlag gebrachten Kapitulations-Punkte den 1. Juni abzuschicken.

Wilh. Freiherr VON SCHRÖDER, *Feldmarschall-Lieutenant.*

Unterzeichneter ist mit den einhelligen Stimmen des Kriegsraths einverstanden, dass den 1. Juni der Antrag zur Kapitulation gemacht werden solle.

B. Freiherr VON BENDER, *Feldmarschall.*

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1795, 1—82 k.

Digitized by Google

Nr. 47 (Seite 160).

Ausweis über den seit 7. August 1794 bis Ende Mai 1795, bei der Garnison von Luxemburg sich ergeben habenden Abgang.

Regimenter und Korps.	Desertirt.	Gestorben an Krankheit.	Gestorben an Wunden.	Vor dem Feinde geblieben.	Gefangen.	Vermisst.	Entlassen.	Justificirt.	Summe des ganzen Abganges.
Bender, Infanterie, ganzes Regiment	142	119	22	17	16	4	7	1	328
Mittrowsky, Infanterie, Leib und 3. Bataillon	49	47	27	13	26	17	»	»	179
Huss, Infant., 2 Feldbataillons.	48	49	18	7	2	13	»	»	137
Würzburg, Infanterie, 2 Feldbataillons	28	52	21	6	15	13	5	1	141
Klebeck, Infanterie, Leib und 3. Bataillon	51	35	5	86	33	26	»	»	236
Murray, Infanterie, 3. Bataillon.	26	25	»	»	»	»	»	»	51
Würtemberg, Infant., 3. Bataillon	11	18	»	1	»	»	2	1	33
Clerfayt, Infanterie, 3. Bataillon.	32	22	»	»	»	»	»	3	57
3. Garnisons-Regiments-Bataillon	3	12	»	»	»	»	»	»	15
Erzherzog Leopold-Husaren-Division	19	8	15	8	7	2	»	»	59
Erzherzog Joseph-Dragoner-Division	12	6	14	9	4	2	»	»	47
Artillerie	10	20	»	1	»	»	»	»	31
Mineurs und Sappeurs . . .	»	1	1	»	»	»	»	»	2
Garnisons-Stab	»	1	»	»	»	»	»	»	1
An Zugetheilten und Scharfschützen	»	9	8	3	»	»	»	»	20
Summa . . .	431	424	131	151	103	77	14	6	1337

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794—1795, 1—82 a, S. 392.

Digitized by Google

Nr. 48 (Seite 160). [1])

Die Anzahl der Verwundeten überhaupt betrug auf die erwähnte Zeit 452, wovon also 321 kurirt wurden.

Unter den an Krankheit Gestorbenen :
Filling, Platzadjudant.
Reyer, Artillerie.
Unter den an Wunden Gestorbenen :
Latscher, Hauptmann von Huss.
Serrire, Hauptmann von Mittrowsky.
Noch sind die folgenden Offiziere verwundet worden :
Oberst Mayr, Bender.
Hauptmann Mutterer, Bender.
Hauptmann Gaugwitz, Würzburg.
Oberlieutenant Loy, Dragoner.
Oberlieutenant Schustern, Dragoner.
Unterlieutenant Baron Stentzsch, Mittrowsky.
Unterlieutenant Stutterheim, Huss.
Unterlieutenant Lusmirsky, Husaren.
Unter den vor dem Feinde gebliebenen :
Oberlieutenant Royer, Huss.
Unterlieutenant Szainok, Klebeck.
Unter den Gefangenen :
Oberlieutenant Heinrich.
Unter den Entlassenen :
Hauptmann von Sickenberg, von Würzburg.
Unter den Desertirten :
Unterlieutenant Hattmann, von Würzburg.
Fähnrich Reinberger, von Mittrowsky.
Abgegangene Offiziere :

Desertirt	2
An Krankheit gestorben	2
An Wunden gestorben	2
Vor dem Feinde geblieben	2
Gefangen genommen	1
Entlassen	1
Verwundet	8
Zusammen	18

1) In der Anmerkung auf Seite 112 steht N° 48, muss sein N° 49.

Digitized by Google

Der Verlust an Pferden sowohl von der Artillerie als Kavallerie betrug :

Vom Feinde erschossen . . , ...	30
An Wunden umgestanden	25
In feindliche Hände gerathen	19
Durch Deserteurs entführt	31
Gefallen, todtgeschossen, abgeschafft	65
Zum Genuss für die Garnison abgestochen . .	296
Summa . . .	466

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794—1795, 1—82 a., S. 393—394.

Nr. 49 (Seite 112 und 160).

Liste der luxemburger Freischützen, welche im Dienste Seiner K. K. Majestät vom 26. Oktober 1794 an bis 1. Juni 1795, bei Vertheidigung der Festung Luxemburg, theils vor dem Feinde geblieben, theils verwundet wurden.

Henri Altmeyer, am 4. Januar 1795 todtgeschossen, hinterlässt eine Wittwe mit zwei Kindern.

Dominique Trausch, am nämlichen Tage verwundet, ist wieder hergestellt.

Peter Léonardy, Hauptmann des Korps, tödtlich verwundet bei dem Ausfall vom 7. Januar, starb am 13., hinterlässt eine Wittwe mit einem Kinde.

Nicolas Schneider, Unteradjudant, im nämlichen Ausfall verwundet, ist wieder hergestellt.

Peter Beck, am 12. Januar verwundet, starb am 22., unverheirathet.

Philipp Daniel, am 3. Februar verwundet, ist wieder hergestellt.

Philipp Barth, tödtlich verwundet am 26. Februar, starb am 6. März, hinterlässt eine Wittwe mit einem Kinde.

Michel Widemann, verwundet am 9. März, ist wieder hergestellt.

Thomas Joris, Korporal, tödtlich verwundet am 6. März, starb am 23., hinterlässt eine Wittwe mit sechs Kindern.

Johann Brandenburger, verwundet im Ausfall vom 9. März, starb am 28.

N. Gaspar, verwundet am 1. April, ist wieder hergestellt.

Johann Peter Namur, verwundet am 2. April, ist wieder hergestellt.

Anton Meyer, verwundet am 5. April, ist wieder hergestellt.

Digitized by Google

Peter Feidt, verwundet am 16. April, ist wieder hergestellt.

Christoph Haubrich, am 18. April von einer feindlichen Kanonenkugel todtgeschossen.

Franz Andere, am 19. April tödtlich verwundet, starb am 25., hinterlässt eine Wittwe.

Johann Peter Postel, am 5. Mai von einer feindlichen Kanonenkugel todtgeschossen.

Joseph Graas, am nämlichen Tage verwundet, ist wieder hergestellt.

Stephanus Knopp, am 8. Mai verwundet, ist wieder hergestellt.

Stephanus Weyersbach, Feldwebel, am 14. Mai verwundet, ist wieder hergestellt.

Peter Kremer, am nämlichen Tage verwundet, ist wieder hergestellt.

Nicolas Jacquet, am 29. Mai verwundet, ist wieder hergestellt.

Philipp Bartels wurde, am 11. Januar 1795, gefangen genommen.

Todt	9
Verwundet	13
Gefangen	1
Zusammen . . .	23

(Ist unterschrieben) N. Schneider, *Adjudant.*

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1795, 1—82 o.

Nr. 50 (Seite 162).

Lieber Feldmarschall Bender!

Ihr Schreiben vom 24. des vorigen Monats (Juni 1795), habe Ich gleich Ihre übrigen Briefen an den Hofkriegsrath gelesen, und könnte Meine Hochachtung Ihrer Verdienstvollen Person noch vergrössert werden, so müsste sie es durch die so lange rühmliche und ehrenvolle Vertheidigung der Festung Luxemburg.

Mit der nun Ihren eigenen Klugheit und Einsicht haben Sie die angemessenste Mittel zur Erhaltung dieser wichtigen Festung zu finden, und bis auf den letzten Augenblick mit Ehre zu benutzen, ja selbst die der Umstände wegen nothwendige Uebergabe derselben an den Feind, noch so vortheilhaft als es möglich wäre, zu machen gewusst.

Ich verkenne nicht die guten Dienste, welche Sie dadurch Mir und dem Staate geleistet haben, und wünsche nichts so sehnlich, als Ihnen Beweise Meiner Erkenntlichkeit geben zu können.

Digitized by Google

Dass Sie die unter Ihrem Kommando gestandenen Generals-Stabs- und Ober-Offiziers, wie überhaupt die ganze Garnison rühmen, ist Mir genug, um denselben insgesammt auch Meine volle Zufriedenheit zu ertheilen, und glauben Sie Mir, dass Ich bey sich ereignenden Gelegenheiten auf alle Mir von Ihnen Anempfohlenen mit Vergnügen den thunlichsten Bedacht nehmen werde.

In einem dieser Ihrer Berichte an den Hofkriegsrath, äusseren Sie das Verlangen, gleich nach Karlsbad gehen und das Bad brauchen zu können:

Ich gebe Ihnen hierzu, wie es nur zu billig ist, die Erlaubniss, und wünsche die baldigste und vollkommenste Herstellung Ihrer Gesundheit, welche nach einer so rastlosen Verwendung nicht anders als geschwächt sein könne; dann hoffe Ich, Sie bey Mir in Wien zu sehen, um das Nähere wegen Ihrer Anstellung zu verabreden.

Mit Wiederholung Meines Dankes, gebe Ich Ihnen, mein lieber Feldmarschall, die Versicherung Meiner vollkommensten Wohlgewogenheit und Hochachtung.

Laxemburg, den 6. July 1795.

FRANZ.

Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1795, 1—82 c.

Nr. 51 (Seite 161).

Von der französischen Kommission wurden übernommen:

819	Stück Geschütze, nämlich
467	bronzene und 352 eiserne.
16244	Gewehre, Büchsen und Pistolen.
336857	Kanonenkugeln aller Kaliber.
47801	Bomben.
114700	Granaten.
1042667	Pfund Pulver.
202487	Pfund Bronze.
408025	Pfund Blei.
1068	Pfund Zinn; ausserdem:
27414	Stück verschiedener Ustensilien, und
2342	Stück Schmiedewerkzeuge.

Mehrere hundert Centner Wachslichter und die geringen Reste an Lebensmitteln.

Digitized by Google

Nr. 52 (Seite 165).

In der *Versammlung des National-Konvents in Paris* vom 21. Prairial (9 juin), Jahr III, wurden die folgenden Briefe vorgelesen. (Siehe « Moniteur universel », N° 263 vom 11. Juni 1795.)

Le général de division Hatry, commandant les troupes de la République française devant Luxembourg, aux représentants du peuple composant le Comité de salut public.

Citoyens représentants, je m'empresse de vous annoncer que la place de Luxembourg est à la République.

La capitulation vient d'être signée de part et d'autre, et aujourd'hui, à trois heures, les troupes françaises prendront possession du fort St-Charles, de tout le front extérieur de St-Charles à Marie, ainsi que de l'avancée et de la Porte-Neuve. Un tiers de la garnison sortira de la place le 22, le lendemain un autre tiers, le 24 elle sera entièrement évacuée par les Autrichiens. Je vous fais passer copie de la capitulation.

Le général Jourdan et le représentant du peuple Talot [1]) se sont rendus ici du moment que je leur ai fait part des propositions du général Bender. Aussitôt à leur arrivée, les articles ont été rédigés et envoyés au commandant de la place, et nous avons la satisfaction de voir que nous sommes absolument entrés dans vos vues et que les réponses faites aux différents articles proposés sont absolument les mêmes que vous m'aviez envoyés par le retour du courrier que je vous ai expédié.

Sous peu de jours, je vous enverrai les drapeaux que la garnison aura remis, ainsi que l'état des différents objets que nous aurons trouvés dans la place ; les munitions de guerre et l'artillerie surtout doivent y être immenses, à en juger par le feu qu'elle a développé pendant treize jours.

Je ne puis assez vous faire l'éloge de la manière dont ont servi les troupes dont le commandement m'est confié : officiers et soldats, tous y ont mis la plus grande activité jour et nuit et, malgré le feu continuel des plus vifs et de toute espèce que la place faisait, soit sur les travailleurs, soit sur les différents camps, jamais les travaux n'ont été ralentis un instant, chacun a fait son devoir.

---

1) Michel-Louis Talot, député de Maine-et-Loire.

Digitized by Google

Le citoyen Alis, qui vous remettra ces dépêches, a fait, depuis le commencement du blocus, les fonctions d'adjudant général, chef de l'état-major de l'artillerie : c'est un officier de mérite.

Salut et fraternité.

HATRY.

P. S. — J'invite mes collègues du Comité de salut public à vouloir bien continuer dans son grade ce brave officier : c'est un acte de justice qu'il mérite à tout égard.

(Sig.) TALOT.

Talot à ses collègues composant le Comité de salut public.

Au quartier général à Itzig, le 16 prairial, l'an III de la République française.

Lorsque votre instruction, chers collègues, est parvenue au général Hatry, dans le courant de cette journée, il y avait alors vingt-quatre heures que nous avions répondu au général Bender. Nous sommes fort aises que vos idées aient été les mêmes que les nôtres.

Je vous avoue franchement que j'avais craint qu'on eût pu m'en vouloir d'avoir consenti à ce que la garnison de Luxembourg fût prisonnière sur sa parole, en Empire. En conséquence, j'avais rédigé les motifs qui m'avaient déterminé dans la lettre ci-incluse, afin qu'elle pût convaincre ceux qui auraient pu blâmer cette mesure.

Comme ma présence est indispensable sur les bords du Rhin, pour avoir l'œil à des opérations commencées, je vous invite de faire décréter qu'il sera envoyé à Luxembourg un représentant du peuple. Il est indispensable qu'il y en ait un pour la ville et le pays, parce qu'il y aura une infinité de choses à règler, ce qu'il m'est impossible de faire, parce que je suis pressé de retourner au quartier général.

Salut et fraternité.

TALOT.

Talot, représentant du peuple près l'armée de Sambre-et-Meuse, à ses collègues composant le Comité de salut public.

Au quartier général à Itzig, le 19 prairial, onze heures du matin, l'an III de la République.

Je vous annonce avec la plus vive satisfaction, chers collègues, la reddition de la place de Luxembourg. La garnison, forte d'environ 12,000 hommes, sortira le 22 de ce mois, avec les honneurs de la guerre, tambours battant, mèches allumées et drapeaux déployés ; mais

Digitized by Google

elle déposera ses armes, canons, drapeaux et caisses sur le glacis, prêtera le serment de ne pas porter les armes contre la République française ni contre ses alliés, et s'en ira prisonnière de guerre, sur sa parole, chez l'empereur, jusqu'à échange.

La possession de Luxembourg, chers collègues, est de la plus haute importance sous tous les rapports ; elle nous assure imperturbablement un beau et excellent pays, nous vaudra dans cette partie une armée de 60,000 hommes, sera un rempart impénétrable à nos ennemis et nous donnera bientôt une paix glorieuse, stable et digne du nom français.

Le général Hatry, officier distingué par ses talents et ses vertus militaires, commandant le blocus de Luxembourg sous les ordres du général en chef Jourdan, vous transmet la capitulation. Je suis convaincu qu'elle aura votre assentiment et celui de la Convention nationale.

Sous quelques jours, il vous adressera l'état de situation de la place de Luxembourg et des drapeaux de la garnison.

On doit les plus grands éloges aux généraux en chef et officiers de tous grades et soldats de toutes armes de l'armée formant le blocus de Luxembourg, non seulement pour la direction et construction des travaux militaires, la bonne discipline, le courage à supporter les fatigues et les privations, mais encore pour le sangfroid avec lequel l'armée bravait la canonnade, les boulets et les obus que l'ennemi faisait pleuvoir pendant le blocus, pour en empêcher l'achèvement de nos redoutes et batteries.

Je dois aussi, chers collègues, rendre la justice la plus éclatante à la brave armée de la Moselle que nous avons remplacée ici.

Elle a la plus grande part aux superbes et éminents travaux qui forment notre ligne de circonvallation ; elle a aussi baraqué tout l'hiver devant Luxembourg, supporté avec constance la rigueur de la saison et bravé avec courage le feu de l'ennemi.

Je demande que la Convention nationale veuille bien décréter que l'armée de la Moselle et les trois divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui ont formé le blocus de Luxembourg, ont bien mérité de la patrie.

Le général en chef Jourdan, qui est ici, et moi, avons pensé entrer dans vos vues politiques en transmettant, par un courrier extraordinaire, l'agréable et bonne nouvelle de la reddition de Luxembourg à

Digitized by Google

mes collègues, au général Pichegru devant Mayence et à l'ambassadeur français en Suisse.

Salut, fraternité et amitié. TALOT.

Diese Nachrichten wurden mit der grössten Freude aufgenommen. Cambacérès schlug vor und der Konvent nahm folgenden Beschluss an:

La Convention nationale, après avoir entendu la lecture de la capitulation de Luxembourg, les lettres du général Hatry, qui a commandé le blocus de cette place, et celle du représentant du peuple Talot, décrète :

Art. Ier. — Les troupes de la République française qui ont fait la conquête du Luxembourg, et l'armée de la Moselle qui l'avait préparée, n'ont cessé de bien mériter de la patrie.

Art. II. — Le Comité de salut public est chargé de pourvoir à l'avancement du citoyen Alis, qui a fait, depuis le commencement du blocus, les fonctions d'adjudant général, chef de l'état-major d'artillerie.

Art. III. — Le représentant du peuple Joubert se rendra sur-le-champ à Luxembourg, pour y exécuter les instructions qui lui seront transmises par le Comité du salut public, il est investi des mêmes pouvoirs que les représentants du peuple délégués près les armées. Il les exercera tant dans la ville que dans le pays de Luxembourg.

Art. IV. — La capitulation de la place de Luxembourg, les lettres du général Hatry et du représentant du peuple Talot seront insérées au Bulletin.

Sur la proposition d'un membre, le président donne l'accolade fraternelle au citoyen Alis, porteur des dépêches de Luxembourg.

Nr. 53 (Seite 165).

In der *Versammlung des National-Konvents* vom 25. prairial (13. Juni), Jahr III, zu Paris, hat Gillot im Namen des Wohlfahrtsausschusses den folgenden Brief vorgelesen (« Mon. univ. », N° 270 vom 18. Juni 1795) :

Les représentants du peuple près les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, du Rhin et de la Moselle, à la Convention nationale.

Luxembourg, le 24 prairial, l'an III de la République, une et indivisible.

Citoyens collègues ! Enfin les troupes victorieuses de la République occupent la forteresse de Luxembourg ; ce matin, la troisième et der-

Digitized by Google

nière colonne ennemie a évacué cette place, et immédiatement après les bataillons républicains y ont pris les postes, conformément à la capitulation.

La garnison a achevé de déposer les armes, et un grand nombre de soldats wallons ont profité de cette occasion pour s'affranchir avec leur pays d'un service odieux.

L'adjudant général Charpentier, officier d'un mérite distingué, est chargé de déposer à votre barre les drapeaux pris à nos ennemis; il est chargé pareillement de vous remettre les états de situation de la place; vous verrez, citoyens collègues, qu'à l'avantage de nous être emparé de la première forteresse de l'Europe, la République joint celui de mettre sous sa main des bouches à feu sans nombre et des munitions de guerre infiniment considérables. Nous ne vous donnerons pas le détail des circonstances glorieuses qui ont accompagné ce mémorable blocus, nous ne vous donnerons pas non plus les noms de tous les braves militaires qui se sont signalés pendant sa durée; mais nous ne pouvons nous dispenser de vous demander le grade de chef de brigade pour le citoyen Bizot, chef de bataillon, officier du génie, qui a conduit et dirigé les travaux du blocus, et qui a mis dans cette partie toute l'intelligence et l'activité possible.

Salut et fraternité.

(Sig.) Dubois (du Haut-Rhin), Talot, Merlin (de Thionville).

Nr. 54 (Seite 165).

Von Wien aus wird den 20. Juni nach Paris geschrieben (« Mon. univ. », N° 298 vom 16. Juli 1795).

Die Nachricht des Falles von Luxemburg macht hier auf das Publikum und den Hof einen traurigeren Eindruck, um so mehr dass von diesem Augenblick an die Niederlande als gänzlich verloren für Oesterreich zu betrachten sind.

In der *Versammlung des National-Konvents* vom 7. Messidor (« Mon. univ. », N° 280, vom 28. Juni 1795), wurde der folgende Brief vorgelesen :

Les représentants du peuple près les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, du Rhin et de la Moselle, à la Convention nationale.

Luxembourg, le 28 prairial, l'an III de la République française, une et indivisible.

Représentants du peuple ! Ce n'est pas assez que de conquérir à la

Digitized by Google

République, par la force des armes, l'importante place de Luxembourg, il fallait encore y jeter les premiers germes d'un esprit public, en donnant aux habitants le signal de leur perpétuel affranchissement. Hier fut planté, sur la place d'armes, l'arbre de la liberté, couronné par le drapeau tricolore. Nous avions annoncé, la veille, cette importante cérémonie, qui eut lieu avec la pompe la plus solennelle ; toute la garnison était sous les armes, et, après avoir traversé les principales rues, se forma en triple rang autour de la place ; les canonniers, précédés d'une musique militaire, portaient l'arbre ; après eux marchaient des patriotes de Luxembourg [1]) qu'avait proscrit la soupçonneuse inquiétude de Bender.

Les représentants du peuple les suivaient à cheval, accompagnés de tout l'état-major. Le cortège se rendit en cet ordre sur la place d'armes, à travers une foule immense [2]) accumulée dans les rues et dans les maisons. Une salve d'artillerie annonça l'élévation de l'arbre, et dans le même instant, un grenadier abattit l'aigle qui surmontait le corps de garde. Une seconde salve, suivie d'un feu général de mousqueterie, célébra ce glorieux instant.

Ensuite, au milieu d'un silence universel, un représentant du peuple prit la parole et fit la proclamation dont nous vous envoyons copie. Les cris : « Vive la République ! Vivent les Français ! » retentirent de toutes parts, et la garnison défila dans le plus grand ordre. Le soir, il y eut un divertissement, où toutes les citoyennes se firent un devoir, et nous oserions presque dire un plaisir, d'assister, en portant les couleurs de la liberté.

Avec la justice, la dignité qui caractérisent aujourd'hui le gouvernement français, la Convention nationale peut s'assurer que la République française sera aimée dans les lieux même où on s'attachait le plus à la calomnier.

Dans Luxembourg, elle a déjà des appuis nombreux ; depuis qu'on voit que le Français, terrible et infatigable sous les armes, est tranquille et discipliné après la victoire, on est forcé à lui rendre l'hommage de

---

1) Von Augenzeugen haben wir gehört, dass diese sogenannten Patrioten nichts wie bezahltes, gemeines Volk waren.

2) Am 24. Dezember 1796 zählte Luxemburg mit den Vorstädten 8696 Einwohner.

Digitized by Google

l'estime, de la confiance. Nous sommes flattés de vous faire part de cette vérité.

Salut et fraternité.

(Sig.) Dubois (du Haut-Rhin), Joubert, Merlin (de Thionville).

Nr. 55 (Seite 166).

In der *Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien* befindet sich unter *1794—1795, 1—82 e*, der folgende Brief, zwar ist er ohne Unterschrift, aber doch von so grosser Wichtigkeit für die Luxemburger, dass wir nicht unterlassen konnten, ihn ganz wieder zu geben:

Monsieur !

Je ne sais si, après vingt-quatre ans passés, vous vous souviendrez encore de moi ? mais ayant besoin de votre aide pour faire reconnaître à l'univers entier la gloire de votre ville natale et pour m'aider à combler le désir que j'ai d'en justifier les habitants contre une atroce calomnie, je ne doute nullement que vous voudrez bien, non seulement me pardonner mon importunité, mais aussi m'accorder la demande que j'ai l'honneur de vous faire.

J'ai sous les yeux un ouvrage imprimé cette année (1819) à Leipzig, chez Brocthaus, ayant pour titre : *Auszug aus deren Kriegsgeschichtlichen und Kriegswissenschaftlichen Monographien aus der neuern Zeit, seit dem Jahre 1792.*

Le troisième volume de cet ouvrage contient, art. IV, depuis la page 361 jusqu'à la page 376, un récit du siège et de la prise de Luxembourg en 1794 et 1795, et est extrait et traduit de l'ouvrage français : *Victoires, conquêtes, désastres, guerres étrangères et civiles des Français de 1792 à 1815.*

C'est une vérité constatée que, de tous les siècles, les Français ne se sont jamais trop piqué d'exactitude et de véracité dans leurs relations d'événements militaires, et qu'ils ne se sont jamais fait scrupule d'enchérir sur la vérité des faits, tant par vanité naturelle que lorsqu'il s'agissait surtout de relever le courage abattu de leurs guerriers, d'enthousiasmer la nation ou de prouver la valeur et l'intrépidité des premiers ; quoique jamais qui que ce soit, ait révoqué en doute ces vertus militaires si générales et pour ainsi dire héréditaires dans cette brave

Digitized by Google

nation, descendante de ces fameux Gaulois qu'un Jules César seul put subjuguer ; mais ce fut surtout l'époque de la dernière Révolution française qui renchérit plus que toute autre sur cette antique habitude. Aucune époque de l'histoire n'a été aussi riche en romans militaires, et ses relations de guerres ne pouvaient être atteintes ou surpassées que par les fameux bulletins sous Napoléon.

Si l'effet de ces relations partiales, dont le contenu est souvent aussi éloigné de la vérité que le sont les Samoyèdes des Patagons, se bornaient uniquement à exalter les peuples et les armées pour lesquelles elles sont écrites, on pourrait se contenter d'en rire et les vouer à l'oubli qu'elles méritent, mais, comme elles passeront à la postérité et qu'elles se sont multipliées au-delà de l'imaginable, par la raison que l'esprit de parti, ainsi que la cupidité des libraires ont livré avec un empressement enragé à la presse toutes les productions quelconques, telles extraordinaires et extravagantes qu'elles fussent, qu'elles serviront de matériaux à nos neveux pour écrire l'histoire de notre temps, et que leur contenu, en tout ou en partie mensonger, pourrait flétrir à jamais aux yeux de la postérité la réputation d'armées et de nations entières, ainsi que de villes et peuplades en particulier, il est, je crois, du devoir de tout homme véridique de réfuter de tels mensonges et de rétablir la véracité de l'histoire ainsi mutilée, dès qu'il en possède les moyens, quand même il ne se sentit pas la vocation de devenir auteur, comme c'est le cas chez moi.

Le récit du siège de Luxembourg, dont il s'agit ici, peut et doit être rangé au nombre des romans militaires, parce qu'outre le manque de justice et d'ordre chronologique dans la relation des faits, il contient plusieurs mensonges avérés et surtout une indigne calomnie que je transcris ici mot à mot, page 371 :

« Der Gouverneur von Luxemburg überzeugt, dass die französische » Tapferkeit alle seine Anstrengungen, die Werke der Belagerer zu » vernichten, lähmen werde, gab die Hoffnung auf, vergebliche Ausfälle » zu machen ; er beschränkte sich daher, unaufhörlich alle Punkte der » Circumvallationslinie beschiessen zu lassen, und besonders die Arbeiter » der beiden Mörserbatterien, welche bald zu Stande gebracht waren. » Dieses schreckliche Feuer aus beinahe allen Werken der Festung » dauerte zwölf Tage ununterbrochen fort. Aber dessen ungeachtet

Digitized by Google

» wurden die französischen Batterien vollendet, und konnten es vortheil-
» haft erwiedern. Der erste Versuch, welcher auf Befehl des Generals
» Hatry damit gemacht wurde, richtete in der Festung einen beträcht-
» lichen Schaden an, die Bewohner erschracken, fürchtend, ihre Häuser
» schon in Asche zu sehen, und sich selbst unter ihren Trümmern
» begraben, versammelten sich tumultuarisch vor der Wohnung des
» Gouverneurs und baten mit grossem Geschrei, man mögte ihre Stadt
» mit den Schrecknissen eines Bombardements verschonen und eine
» Kapitulation eingehen. Der Feldmarschall Bender, von ihren dringenden
» Bitten bewegt, und ausserdem verzweifelend, sich durch ankommende
» Verstärkung befreit zu sehen, entschloss sich zu kapituliren ! »

Quel membre encore existant de la garnison autrichienne d'alors peut lire, sans l'indignation la plus vive et sans être glacé d'étonnement, une calomnie aussi révoltante contre les respectables habitants de Luxembourg, qui non seulement ont partagé avec nous jusqu'à leurs derniers aliments, mais même les dangers et les fatigues de la défense ?

Contre ces habitants, dont un grand nombre longtemps avant que les Français fussent en état de nous cerner, quoique nos armées eussent déjà passé sur la rive droite du Rhin et abandonné, à l'exception de Mayence, toute la rive gauche du fleuve, avaient pris les armes, formé un corps de chasseurs bien armés, bien équipés, habitués de tirer à coup sûr, et avaient déjà combattu bien longtemps avant le blocus, conjointement avec nos corps détachés sur les avenues de la place, sans jamais exiger autre chose que poudre et plomb et vivant d'ailleurs à leurs propres dépens ?

Contre ces dignes habitants, héritiers de la vertu de ces braves Belges, leurs ancêtres, qui mirent plus d'une fois un frein à la redoutable valeur des Romains, dont rien ne put émouvoir la fermeté ni ébranler la confiance et la fidélité, lors même que les boulets et les bombes de l'ennemi pénétraient jusques dans leurs retraites nocturnes, et à qui nul sacrifice coûta le moindre regret ?

Contre ces braves d'entre eux que nous avons vu avec étonnement et admiration se mêler d'un cœur léger dans nos rangs, affronter les périls et la mort avec autant d'audace et de sangfroid que nos plus anciens et aguerris vétérans, et dont la valeur souvent trop bouillante, obligea

Digitized by Google

le gouverneur et le commandant à mettre certain frein à leur impétuosité guerrière, pour ménager autant de pères de famille, dont déjà quelques-uns avaient glorieusement terminé leur carrière sur le champ de l'honneur, en défendant de propre volonté et généreusement une place aussi importante pour les intérêts de leur Souverain d'alors?

Contre cette à tant d'égard estimable population qui, si elle avait eu les moyens de nourrir la garnison, en continuant à souffrir le fléau si terrible de la faim, aurait été la première à conjurer les chefs militaires de ne point rendre la place, si ceux-ci en eussent eu la moindre envie, sans y être forcés, comme ils le furent, et pour le manque absolu de vivres et par un ordre positif du Souverain, déjà réitéré pour la seconde fois, lorsqu'on capitula?

Contre ces loyaux habitants enfin, dont le souvenir ainsi que celui des jours agréables que nous avons passés entre eux, ne pourra s'effacer de notre mémoire qu'avec le dernier souffle de vie.

Pour moi qui, par mon emploi militaire d'alors, fut plus à même que beaucoup d'autres de connaître à fond les intentions nobles, élevées et courageuses des Luxembourgeois et d'en apprécier le mérite, pour moi, j'avoue que mon indignation contre l'auteur de cette calomnie augmente à mesure que je rappelle à mon souvenir les faits glorieux que ma plume a succinctement retracés ci-dessus, et je me crois plus obligé qu'aucun autre à la réfuter et à en effacer, s'il est possible, jusqu'au moindre souvenir; parce que, avec les moyens officiels que je possède, je suis à même de le faire; que de plus le titre de bourgeois de Luxembourg, dont on voulut bien m'honorer, ainsi que tout l'état-major de la place, au moment même où nous capitulâmes, m'en impose déjà par soi-même le devoir, et qu'enfin cette calomnie passerait un jour comme vérité indubitable à la postérité, par la raison que ni le gouvernement autrichien, distingué depuis tant de siècles par sa retenue et sa modération en pareilles circonstances, ni aucun particulier n'ont publié jusqu'ici un récit de ce blocus, que les Français nomment à tort et à travers un siège.[1])

---

1) Nach aller Wahrscheinlichkeit rührt dieses Schreiben von dem Platz-Major Grafen Rochefort her, der damals Oberstlieutenant war.

Digitized by Google

Nr. 56.

Erklärung des Planes der Blockade von Luxemburg in 1794—1795.

Zusammengestellt nach einer in 1798 gezeichneten Karte von Franz Beyer. (Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, 1794—1795, litt. B, 1—82, ii.)

A. B. C. — Position der französischen Truppen am 21. November 1794 nach dem Gefecht des Tages.

D. E. F. — Position der französischen Truppen am 22. November, durch welche die Festung gänzlich berennt wurde.

G. — Neues am 24. Mai 1795 entdecktes Lager.

I. — Friedens-Pulvermagazin, welches am 24. November 1794 durch die Franzosen verbrannt wurde.

II. — Friedens-Pulvermagazin St. Lambert, am 25. Nov. verbrannt.

III. — id. id. id.

IV. — Friedens-Pulvermagazin in der Nacht vom 28. auf den 29. November 1794 verbrannt.

V. — Palissadirte und fraisirte Flesche durch die Oesterreicher am 28. November 1794 angefangen, eingerichtet für 4 Kanonen von schwerem Kaliber, 1 Haubitze und 1 Mörser.

VI. — Neue Mühle oder auch Eichmühle genannt.

Durch die Franzosen angelegte Werke:

a) Erstes Werk angefangen den 1. Dezember 1794 an der Diedenhofener Strasse.

b) Zweites Werk angefangen am 5. Dezember an der Trierer Strasse.

c) Drittes Werk angefangen in der Nacht vom 9. auf den 10. Dezember.

d) Fleschen angefangen am 1. Februar 1795.

e) Batterien für Kanonen und Haubitzen, angefangen am 4. März.

f) Flesche am 7. März angefangen und bei dem Ausfall vom 9. März niedergerissen.

g) Verbindung der Werke *a)* und *c)* am 10. März angefangen.

h) Fleschen am 17. März angefangen.

i) Grosse Verschanzung zwischen Strassen und Merl.

l) Fleschen und Retranchements angefangen im März 1795.

m) Flesche und Batterien nach dem Ausfall vom 9. März errichtet.

n) Verschanzungen zur Deckung der Lager.

o) Fleschen am 27. April angefangen.

Digitized by Google

p) Doppelte Flesche am 29. April angefangen, war sehr gefährlich für die Festung, weil sie Bomben in die Stadt werfen konnte.

q) Fleschen und Verbindung gegen Ende April begonnen.

r) Traversen gegen das Feuer der Festung errichtet.

s) Doppelte Flesche in der Nacht vom 19. auf den 20. Mai begonnen, deren Vollendung durch das Feuer der Festung bis Juni 1795 verzögert wurde.

Nr. 57.

Erklärung des Planes der Stadt und Festung Luxemburg

in 1794.

Gezeichnet nach einer Karte der Stadt und Festung Luxemburg mit Umgegend, vorkommend in der Schriften-Abtheilung des K. K. Kriegs-Archiv in Wien, Campagne-Plan in Niederland, 1794, nº 54, in 8 Blättern.

a) Vormalige St. Nicolas Pfarre, jetzt (in 1794) ständiges Haus.
b) Benedictiner-Abtei Münster.
c) Nonnen-Hospital.
d) Bombenfreie Brunnen.
e) Parade- oder Stauptplatz.
f) Krautmarkt.
g) Fischmarkt.
h) Militär-Hospital.
i) Militär-Backhaus.
k) Zeughaus.
l) Das Gouvernement.
m) Neuthorkaserne.
n) Judenkaserne.
o) Jesuitenkaserne (Maria Theresia)
p) Heiliggeistkaserne.
q) Rhamkaserne.
r) Kaserne im Pfaffenthal.
s) Pulvermagazine.

Festung.

Erste Abtheilung, Fronte St. Marie.

1. Bastion Berlaymont.
2. » St. Marie.
3. » Camus.
4. » St. Jost.
5. Cavalier Berlaymont.
6. » St. Marie.
7. » St. Jost.
8. Das Neuthor.
9. Redoute Royale.
10. » St. Marie.
11. Redoute Vauban.
12. » Louvigny.
13. » St. Lambert.
14. » St. Peter.
15. » Rheinsheim.
16. Escarpement Tintenberg.
17. Contregarde Berlaymont.
18. Enveloppe Berlaymont.
19. Detaschirtes Bastion St. Charles.
20. Ravelin vom Neuthor.

Digitized by Google

21. Enveloppe Chanclos.
22. Contregarde St. Marie.
23. Enveloppe St. Marie.
24. » Vauban.
25. Contregarde Camus.
26. Detaschirtes Bastion Daun.
27. Contregarde St Jost.
28. Enveloppe St. Lambert.

Zweite Abtheilung, Thionviller Fronte.

29. Bastion Beck.
30. » St. Louis oder Louvois.
31. » Heiligen Geist.
32. Cavalier der Jesuiten.
33. » vom Heiligen Geist.
34. Thionviller Thor.
35. Redoute Bonnevoie.
36. Detaschirtes Bastion Bourbon.
37. » St Elisabeth.
38. Avancée Thionville.
39. Detaschirtes Bastion Wallis.
40. Hornwerk Verlorenkost.
41. Detaschirte Redoute Neipperg.
42. Schleussen von Bourbon.

Dritte Abtheilung, Rham Fronte.

43. Bastion du Château (Schlossbastion).
44. Trier-Thor.
45. Grund-Thor.
46. Schloss-Thor.
47. Redoute vom Rham.
48. Avancée vom Rham.
49. Ravelin vom Rham.
50. Detaschirtes Bastion Rubempré.
51. Schleussen vom Grund.

Vierte Abtheilung, Grünewälder-Fronte.

52. Das Mansfelder Thor.
53. Das Pfaffenthaler Thor.
54. Das Grünewälder Thor.
55. Das Siechen Thor (Bons Malades).
56. Das Eicher Thor.
57. Avancée von Klein-Grünewald.
58. Hornwerk »
59. Detaschirtes Bastion Thüngen.
60. Kronwerk Gross-Grünewald.
61. Redoute Olizy.
62. Schleusse von Mansfeld.
63. » » Eich.
64. Naturalien-Magazin.
65. Artillerie-Schuppen.

Digitized by Google

Verbesserungen.

Seite	27, 18	von oben,	steht:	eines,	muss sein:	einige.
»	112, 3	von unten,	»	Nr. 48,	»	Nr. 49.
»	138, 4	von oben,	»	Hateau,	»	Hatteau.
»	154, 19	»	»	8. März,	»	9. März.
»	160, 24	»	»	Generäle Jourdan und Talot,	»	General Jourdan und Volksvertreter Talot.
»	167, 18	»	»	seye,	»	seyn.
»	167, 19	»	»	der Verzeichniss,	»	des Verzeichniss.
»	170, 6	»	»	selben,	»	selbe.
»	173, 21	»	»	Claude,	»	Nicolas.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE.

DE

L'INSTITUT ROYAL GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU GRAND-DUCHÉ)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

SA MAJESTÉ LE ROI GRAND-DUC

par arrêté du 24 octobre 1868.

Volume XLII.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1895.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Die luxemburger Bisthumsfrage.

Unter den von Philipp II. vorgeschlagenen in den Niederlanden neu zu errichtenden Bisthümern befand sich auch Luxemburg. Hiermit war die luxemburger Bisthumsfrage angeregt, und sie blieb unausgesetzt ein Gegenstand von Verhandlungen, bis sie nach mehr als drei Jahrhunderten eine Lösung fand. Von dem auf die Frage bezüglichen Quellenmaterial ist nur Weniges gedruckt [1]), und selbst dies Wenige befindet sich nicht in unserer Bibliothek. Auch die Geschichtschreiber des luxemburger Landes gehen über diesen Punkt rasch hinweg; *Bertels* berührt ihn nur nebenbei [2]), *Bertholet* gibt nur den Anfang der Verhandlungen [3]). Dagegen hat Hr. *Würth-Paquet* die ihm zugänglichen auf dieses Projekt bezüglichen Aktenstücke durchstöbert, abgeschrieben und in einem stattlichen Quartband gesammelt, den das Archiv unserer archäologischen Gesellschaft unter dem Titel: « Recueil des documents relatifs au projet d'ériger un Évêché dans le pays de Luxembourg 1560—1790 » als kostbares Manuscript zum Geschenke erhielt. Mit Hülfe dieser verdienstvollen Sammlung kann man den Gang der Verhandlungen der Hauptsache nach verfolgen und zur Darstellung bringen. Dieser Arbeit habe ich mich unterzogen. Ich will versuchen, das weitschichtige Material zu bearbeiten und mit den nothwendigen Erläuterungen in einen Artikel für unser Organ zusammenzupressen. Derselbe wird vielleicht einiges Interesse erregen, zumal ein bisher unbebautes Stück

1) *Foppens*, Dipl. belg., T. IV.

2) Hist. Luxemb., Ed. Brimmeyr & Michel, p. 163.

3) Hist. du duché de Lux., VIII, 30.

Digitized by Google

unserer vaterländischen Geschichte auseinandergesetzt und an's Licht gestellt wird.

Ganz eigenthümliche Verhältnisse liessen um die Mitte des 16. Jahrhunderts die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg als wünschenswerth erscheinen. Denn die Bewohner der einzelnen Gebietstheile, aus denen Anfangs die Grafschaft, nachher das Herzogthum Luxemburg bestand, waren *vor* ihrer politischen Einigung schon längst katholisch und gehörten als Katholiken denjenigen Diöcesen an, von denen sie ursprünglich ihre Priester erhalten hatten und vom Heidenthum zum Christenthum bekehrt worden waren. Dieses durch die Jahrhunderte sozusagen geheiligte kirchliche Verhältniss dauerte fort, als im Verlauf der Zeit eine neue staatliche Ordnung sich bildete. Daher kam es, dass die Bewohner der Grafschaft, sowie des Herzogthums Luxemburg von Anfang an verschiedenen Diöcesen einverleibt waren, nämlich den Diöcesen Trier, Köln, Lüttich, Verdun, Reims und Metz. Politisch geeinigt, waren sie kirchlich getrennt. Die Nachtheile, die hieraus erwuchsen, wurden weniger fühlbar, so lange die Christenheit von grossen, tiefgreifenden Häresien verschont blieb. Als aber im 16. Jahrhundert der Protestantismus furchtbare Verheerungen anrichtete und Länder und Völker dem Schoosse der Kirche entriss, da war eine strengere Ueberwachung des Klerus und des Volkes dringend geboten. Das war auch der Grund, warum Philipp II. eine Vermehrung der Bisthümer in den Niederlanden in Vorschlag brachte.

Während die desfallsigen Bemühungen des Königs in den Niederlanden den besten Erfolg hatten, indem anstatt der vier Bisthümer hier im Jahre 1559 von Paul IV. drei Erzbisthümer und vierzehn Bisthümer errichtet wurden, stiessen sie in Luxemburg auf unüberwindliche Hindernisse. Diese rührten grösstentheils daher, weil die Bischöfe von Trier und Lüttich sich durch Gründung eines Bisthums in Luxemburg allzusehr benachtheiligt fühlten. In der That gehörte nicht nur der grösste Theil des jetzigen Grossherzogthums der Trierer Diöcese an [1]);

---

1) Die Pfarreien Wolfflingen, Holtz, Bondorf, Wahl, Rambruch, Arsdorf, Folscheidt, Rinschleiden, Eschdorf, Heiderscheid, Bous, Feulen, Vichten, Consthum, Brandenburg, Vianden, gehörten noch zu Trier (Vgl. *Bertholet*, a. a. O., S. 36), während die übrigen noch nördlicher gelegenen Pfarreien des jetzigen Grossherzogthums unter dem Bischof von Lüttich standen.

Digitized by Google

sondern ihr Gebiet ging über Longuyon, Virton, Ivoix-Carignan, Juvigny, also bis in die Nähe von Sedan hinaus. Zufolge eines Aktenstückes vom 22. August 1786 hatte der Churfürst von Trier im ehemaligen Herzogthum Luxemburg die Jurisdiktion über die Hauptstadt, über fünf Nebenstädte (Grevenmacher, Echternach, Arlon, Diekirch und Virton), ausserdem über 249 Pfarreien und ebenso viele Filialen, ungerechnet die vielen Dörfer, die keine Kirchen, darum auch keine Seelsorger hatten. Unter Lüttich standen ebenfalls über 200 Pfarreien, während zu Metz nur etliche 40, zu Reims etwa 14, zu Verdun und Köln nur einige Pfarreien gehörten [1]). Aus diesen Details erhellt sowohl die grosse Anzahl von Pfarreien im ehemaligen Herzogthum Luxemburg, als auch der Grund, warum das Projekt der Errichtung eines Bisthums in Luxemburg bei den Bischöfen von Trier und Lüttich am meisten Widerspruch fand.

Ungeachtet der wohlbekannten Schwierigkeiten unterliess man nicht, das Projekt mit ebenso viel Eifer als Einsicht zu betreiben. Den ersten Schritt that Margaretha von Parma, Statthalterin der Niederlande. Durch ein Schreiben vom 18. Januar 1560 ersuchte sie den Provinzialrath von Luxemburg, darauf bedacht zu sein, die Güter und Einkünfte des Klosters Münster zur Errichtung einer Collegiatkirche und einer öffentlichen Schule in Luxemburg zu verwenden. Offenbar sollte hier die Collegiatkirche nebst dem damit verbundenen Collegiatstift einer Domkirche und einem Domkapitel, ebenso die öffentliche Schule einem Priesterseminar den Weg bereiten. Nur muss man sich wundern über die Mittel, die man hier zur Erreichung des Zieles in Vorschlag brachte. Hierüber sei in Kürze bemerkt, dass die Abtei Münster nach ihrer Verlegung gegen das Jahr 1546 in den Stadtgrund wegen verschiedener Ursachen, die hier nicht weiter erörtert werden können, immer mehr in Verfall gerieth. Zuletzt waren nur noch drei Mönche, und schliesslich der Abt allein übrig geblieben [2]). Als auch dieser gestorben war, hatte der Provinzialrath an die Statthalterin Margaretha berichtet, worauf obige Entscheidung erfolgte, übrigens mit dem ausdrücklichen Vorbehalt, dass die Sache dem Apostolischen Stuhle zur Genehmigung vorgelegt

1) Vgl. *Bertholet*, a. a. O., S. 38 *ff*.

2) *Bertels*, l. c. 229 *sq*.

Digitized by Google

würde. Indess kam sie nicht zur Ausführung, weil durch die Berufung des berühmten Bertels zum Abt von Münster (im Jahre 1576) die Abtei sich rasch wieder erhob.

Unterdessen war der Herzog von Alba Statthalter in den Niederlanden geworden. Ihm hatte Philipp II. die luxemburger Bisthumsfrage ganz besonders an's Herz gelegt. Dass gleichzeitig auch in Rom darüber verhandelt wurde, erfahren wir aus einem Brief des Kardinals von Augsburg (13. November 1571) an den Churfürsten von Trier. Letzterer wird unterrichtet, was er thun solle, um in der luxemburger Angelegenheit nicht zu unterliegen. Namentlich soll er in Rom den Nachweis liefern, dass die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg nicht nothwendig sei, weil bis dahin die katholischen Interessen in diesem Herzogthum nicht vernachlässigt worden seien. Diese Warnung beweist, dass bei dieser Frage die päpstliche Kurie sich besonders von höheren Rücksichten leiten liess.

Mittlerweile war man auch in Luxemburg nicht unthätig geblieben. Man hatte ein förmliches Projekt ausgearbeitet, so dass es schien, als stände man nicht erst am Anfange, sondern bereits am Ausgang des gewünschten Zieles. Das Herzogthum war in vier Archidiakonate eingetheilt, die Dotation des Bischofs und des Domkapitels schien gesichert, freilich mehr in der Idee, als in der Wirklichkeit. Obgleich hierzu auch die Krongüter herangezogen wurden, erhielt dennoch der Plan die Genehmigung des Königs; um denselben leichter durchzusetzen, verzichtete er auf das ihm wegen der Dotation zugestandene Ernennungsrecht des Bischofs zu Gunsten des Papstes.

Jetzt galt es, die beiden Bischöfe von Trier und Lüttich für den Plan zu gewinnen. Zu dem Ende wurde Johann Fonk, Propst und Archidiakon von Utrecht, vom Herzog von Alba als Vertrauensmann auserkoren. Derselbe sollte als Specialbevollmächtigter zu den beiden Bischöfen sich begeben und ihnen auseinandersetzen, weshalb der König die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg wünsche. Er beabsichtige dabei nichts anderes, als was er mit der Gründung neuer Bisthümer in den Niederlanden bezweckt habe, nämlich das geistliche Wohl seiner Unterthanen im Herzogthum. Die weite Entfernung der Oberhirten von ihren Heerden gebe zu manchen Unordnungen Anlass; um diesen vorzubeugen, wolle er einen Oberhirten in ihre Mitte setzen, überzeugt,

Digitized by Google

dass dadurch der katholische Glaube und die gute Sitte am allersichersten unter seinen Unterthanen gefördert würden. In diesem Sinne unterhandele der König mit dem Römischen Stuhle, und er hoffe seitens der beiden Bischöfe eine nachhaltige Unterstützung seiner frommen Absichten.

Mit diesem Auftrage begab sich Fonk am 25. Januar 1572 von Brüssel zunächst nach Koblenz zum Churfürsten von Trier, dann zum Bischof von Lüttich. Beide Bischöfe erhoben selbstverständlich verschiedene Anstände, konnten aber nicht umhin, die edelen Bestrebungen des Königs anzuerkennen, und erklärten schliesslich, sich der Entscheidung des Römischen Stuhls fügen zu wollen [1]).

Dies hinderte indess die beiden Bischöfe nicht, ihre Interessen in Rom zu wahren und zur Geltung zu bringen. Zu dem Ende ordneten sie eigene Gesandte nach Rom ab und schickte ausserdem der Churfürst von Trier ein längeres Schreiben an Pius V. (14. April 1572), welches die Bedingungen enthielt, unter denen er zu einer Trennung Luxemburgs von seiner Erzdiöcese einwilligen könne. Diese Bedingungen waren derart, dass eine Entscheidung im Sinne des spanischen Königs nicht so leicht erfolgen konnte. Die Verhandlungen wurden zwar auch unter dem neuen Papst Gregor XIII. (1572—1585) fortgeführt, aber nur lässig betrieben und geriethen gegen Ende des Jahres 1574 vollends in's Stocken. Einige Jahre später erhielt auch die Abtei Orval wiederum einen neuen Abt. Denn im Jahre 1570 hatte Philipp II. die Wahl eines Abtes verboten, in der Hoffnung, dadurch desto leichter einen Theil der Güter dieser Abtei zur Dotation eines in Luxemburg zu errichtenden Bisthums verwenden zu können. Indem nun der König die Aufstellung eines neuen Abtes in Orval befahl, hat er selbst die Unmöglichkeit der Verwirklichung seines Lieblingsplanes constatirt [2]). Immerhin bleibt dieser ein Beweis für die Sorgfalt, mit welcher Philipp II. das geistige Wohl der Luxemburger in Obacht nahm und förderte. Durch die Gründung des Jesuitencollegiums im Jahre 1594 hat er sich weitere Verdienste um unsere Vorfahren erworben.

Lange indess blieben die Unterhandlungen über die luxemburger

---

1) *Bertholet*, a. a. O., S. 44.

2) *Bertels*, a. a. O., S. 163.

Digitized by Google

Bisthumsfrage nicht unterbrochen. Nach Philipps II. Tode übertrug Philipp III. von Spanien 1598 seiner Tochter Isabella und ihrem Gemahl Albert von Oesterreich die Regierung der Niederlande und des Herzogthums Luxemburg, welche ihr auch nach der Thronbesteigung Philipps IV. und dem gleich darauf erfolgten Tode ihres Gemahls 1621 bis zu ihrem Tode 1633 verblieb. Es ist bekannt, dass dieses Herrscherpaar gegen die Luxemburger ein ausserordentliches Wohlwollen bethätigte. Als Albert und Isabella 1598 den Huldigungseid ihrer Unterthanen entgegennahmen, gestatteten sie den Luxemburgern, als ächten Deutschen, denselben in deutscher Sprache abzulegen, gaben den luxemburgischen Abgeordneten den ersten Rang nach den Rittern des goldenen Vliesses und erlaubten ihnen bei der Eidesleistung nur *einen* Finger zu erheben, während die niederländischen Abgeordneten dem Herkommen gemäss den Eid mit *zwei* erhobenen Fingern leisten mussten. Als sich die Belgier über diese Auszeichnung laut beschwerten und ihre Unzufriedenheit kund gaben, rief Albert: « Was wundert ihr euch? Ihr habt euch gegen Gott und den König empört; die Luxemburger aber sind Gott und ihrem König stets treu geblieben; sie können mir mit einem Finger, ja selbst mit einem Winke ihrer Augen ein hinlängliches Zeichen der Treue geben. » Es begreift sich, dass bei einer solchen Gesinnung die Bisthumsfrage wieder in Anregung kam.

In der That ersuchte Albert durch ein Schreiben vom 8. Mai 1598 den Präsidenten des Provinzialrathes von Luxemburg um Einsendung sämmtlicher auf diese Frage bezüglichen Aktenstücke, um daraus zu ersehen, was weiter in dieser Sache geschehen könne. Wie es scheint, hatte der Präsident mit einer Antwort keine besondere Eile, denn er musste in einem Brief vom 1. Dezember 1607 an das Gleiche wieder erinnert werden. Dagegen hatte Albert in dieser Angelegenheit bereits einen Schritt weiter gethan. Am 26. Oktober 1600 hatte er den Grafen von Mansfeld, Statthalter in Luxemburg, beauftragt, einen schon von Philipp II. erlassenen Beschluss zur Ausführung zu bringen, nämlich die Abtei Münster (im Grund) in das Kloster der Franziskaner (Knodeler), diese in den Stadtgrund, ebenso das in Ivoix bestehende Collegiatstift nach Luxemburg zu verlegen. Ausgeführt wurde zwar weder das Eine noch das Andere; aber was Albert damit bezweckte, ist klar: er wollte für die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg eine feste Grundlage

Digitized by Google

bilden, worauf dann das Weitere nach und nach aufgebaut werden könnte. Auch er hielt die Gründung dieses Bisthums für eine dringende Nothwendigkeit.

Ob gleichzeitig auch in Rom die Sache betrieben wurde, ist zweifelhaft. Es scheint dies nicht der Fall gewesen zu sein. Denn am 24. November 1601 räth ein römischer Kardinal dem Churfürsten Lothar von Trier, sich der Errichtung eines Bisthums im Herzogthum Lothringen, zu Nanzig, hauptsächlich aus dem Grunde zu widersetzen, damit nicht die Luxemburger aus diesem Anlass ihr früheres Projekt zur Errichtung eines eigenen Bisthums wieder in Angriff nehmen und durchsetzen möchten. Dass aber später in Rom, sei es durch Albert, sei es durch Isabella, entsprechende Versuche gemacht wurden, scheint aus dem hervorzugehen, was im Jahre 1627 von Trier aus in dieser Richtung geschah. Am 15. März 1627 weist der Churfürst seine Agenten zu Rom an, sich der Errichtung eines Bisthums zu Luxemburg und Nanzig kräftig zu widersetzen. Das Gleiche geschah am 26. April 1627, und zwei Tage später wandte sich der Churfürst an den Papst Urban VIII. mit der Bitte, in dieser Sache keine Entscheidung zu treffen, ohne ihn gehört zu haben. Zugleich wandte sich der Churfürst von Trier an die Churfürsten von Köln und Mainz mit der Bitte, seine Schritte gegen die Errichtung neuer Bisthümer in Nanzig und Luxemburg beim Papst zu unterstützen. Daraufhin wurde Anfangs Mai 1627 ein entsprechendes, von den drei Churfürsten unterzeichnetes Schreiben an den Papst abgesandt, und schon am 23. Mai konnte der Churfürst von Mainz dem Kollegen in Trier mittheilen, dass der Papst in dieser Sache keine Entscheidung treffen werde, bis der König von Frankreich, der Herzog von Lothringen und die Bischöfe von Metz, Toul und Verdun hierüber eine Uebereinkunft getroffen hätten. Obgleich diese Antwort zunächst Nanzig betraf, so berechtigte sie doch zum Schlusse, dass man auch in Bezug auf Luxemburg vorläufig ohne Sorgen sein könnte.

Ohnedies war die Zeit des 30jährigen Krieges für derartige Unterhandlungen nicht günstig. Durch Pest, Hunger und Krieg heimgesucht, gerieth das Herzogthum Luxemburg in das grösste Elend, allgemeine Verwilderung brach herein, ganze Dörfer standen leer, Handel und Gewerbe stockten, das Land glich einer Einöde. Dazu kam, dass der pyrenäische Frieden (1659) auch noch eine Zerstückelung des Herzog-

Digitized by Google

thums zur Folge hatte, indem der südliche Theil desselben mit Rodenmacher, Kettenhoven, Königsmacher, Diedenhofen, Richemont, Montmédy, Ivoix u. s. w. an Frankreich fiel. Obgleich unter Ludwig XIV. (1682) neue Verwüstung eintrat, beweisen doch zwei Aktenstücke aus dem Jahre 1687, dass die Bisthumsfrage nicht in Vergessenheit gerathen war. Insbesondere zeigt das zweite, dass man damals schon Stipendien für ein Priesterseminar stiftete, das erst in Aussicht stand. Im Anfang des folgenden Jahrhunderts trat man wiederum mit frischem Muth an die Verwirklichung des so lange gehegten Planes.

Bereits im Jahre 1612 hatte Erzherzog Albert vom Provinzialrath von Luxemburg einen detaillirten Bericht über den Stand der Bisthumsfrage verlangt. Die darauf folgenden unruhigen Zeiten hinderten, wie es scheint, die Abfassung dieses Berichtes, und erst am 7. September 1701 wurde das Versäumte nachgeholt. Dies Datum trägt nämlich ein längeres Schreiben, das nach Hrn. *Würth-Paquet* wahrscheinlich vom Provinzial-Rath in Luxemburg ausging und an den Staatsrath in Brüssel abgesandt wurde. Der religiös-sittliche Zustand des Landes war nach diesem Berichte ein sehr trauriger. Schuld daran sei die Zersplitterung der bischöflichen Jurisdiktion unter sieben [1]), und zwar fremden Bischöfen, die niemals ins Land kämen, mit Ausnahme des Churfürsten von Trier, der mitunter eintreffe, aber stets mit einem Gepränge, das ausserordentliche Kosten verursache. Die Anstellung der Geistlichen geschehe ohne Rücksicht auf die Vorschriften des Concils von Trient; sie seien unwissend, ohne Aufsicht, darum auch ohne Zucht. Kein Wunder, dass auch die Verbrechen unter dem Volk überhand nähmen. Wie die Bischöfe, so wohnten auch die geistlichen Richter insgesammt im Ausland. Bei einer strafrechtlichen Untersuchung müssten Angeklagte und Zeugen stets ins Ausland ziehen, was immer mit grossen Kosten verbunden sei.

Schon aus diesem kurzen Abriss wird der Leser ersehen haben, dass es dem Bericht etwas an Objektivität gebricht. Wenn von der Verwilderung der Sitten in jener Zeit gesprochen wird, darf man doch nicht ausser Acht lassen, dass eben von einem Jahrhundert die Rede ist, in dem nicht nur der 30jährige Krieg mit all seinen Gräueln statt-

1) Bei der neuen Circumscription im Jahre 1559 erhielt auch der Bischof von Namür die Jurisdiktion über einen Theil unseres Herzogthums.

Digitized by Google

fand, sondern in dem sozusagen ein Krieg auf den andern folgte. Gewiss muss man diesen Umstand bei Beurtheilung des religiös-sittlichen Zustandes mit in Rechnung bringen. Ausserdem enthält der Bericht noch einige andere Punkte, die beweisen, dass die Ursache des Uebels jedenfalls nicht blos auf *einer* Seite lag. Dem Churfürsten von Trier war durch einen Vertrag mit Wenzeslaus (1357), ebenso durch ein im Jahre 1548 mit Karl V. geschlossenes Konkordat das Recht erneuert worden, seine Jurisdiktion im Luxemburgischen frei und unabhängig ausüben zu können. Nachher erschienen Ordonnanzen, welche die Vornahme geistlicher Visitationen von einer vorläufigen Genehmigung des Provinzialrathes abhängig machten. Obgleich der Churfürst von Trier sich an dieses Placet nicht gebunden fühlte, so blieb doch die Ausübung seiner Jurisdiktion durch diese einseitige Verfügung gelähmt. Weiter constatirt der Bericht sogar den Fall, dass der Provinzialrath eine von dem geistlichen Gericht verhängte Strafe rückgängig machen wollte und dass dann stärkere geistliche Strafen erfolgten. Die Spannung wurde mitunter, wie man sieht, eine hochgradige und eine Aenderung der Verhältnisse schien dringend geboten.

Auch hierzu fehlte es im Bericht nicht an Vorschlägen. Unbedingt nothwendig schien die Errichtung eines Priesterseminars, worauf schon Margaretha von Parma 1560 losgesteuert hatte. Auch die Gründung eines Bisthums in Luxemburg hielt man für möglich, indem der gegenwärtige Abt von Echternach ein sehr würdiger Prälat sei und sehr gut zum ersten Bischof von Luxemburg könne ernannt werden. Damit erleichtere man auch noch eine weitere Massnahme. Es könne verfügt werden, dass der jedesmalige Bischof von Luxemburg zugleich Abt von Echternach sei, ein Auskunftsmittel, wodurch die bischöfliche Mensa gesichert erschien. Aehnlich sei man bei der Gründung des erzbischöflichen Stuhles in Mecheln zu Werke gegangen. Das Echternacher Kloster habe ausserdem in Luxemburg ein Refugium (das jetzige Schmitz'sche Haus), das sich zu einer bischöflichen Wohnung sehr gut eigene. Unmittelbar daran stosse das Franziskanerkloster mit der im Jahre 1662 errichteten prachtvollen Franziskanerkirche. Durch die Räumung dieses Klosters gewinne man Platz für ein Priesterseminar und für die Unterbringung mehrerer Kanoniker. Die Franziskaner aber müssten, wie schon früher beschlossen worden sei, die Münsterabtei im Grund

Digitized by Google

beziehen, wo sie in den Unterstädten noch leichter Dienste leisten könnten, als von der Oberstadt aus. Die Münsterabtei sei bei der Belagerung im Jahre 1684 eingeäschert, nachher wieder aufgebaut worden. Von den Mönchen aber seien gegenwärtig nur noch fünf am Leben, die in der Zwischenzeit allen Klostergeist verloren hätten und nicht mehr im Stande wären, die Abtei wieder zur Blüthe zu bringen. Diese Abtei könne man also füglich unterdrücken und deren Einkünfte für etwas Besseres verwenden. Das Kloster aber diene den Franziskanern zur Wohnung. — Das sind der Hauptsache nach die im Berichte zu einer definitiven Lösung enthaltenen Vorschläge.

Kaum waren diese Pläne ausgedacht, da gingen sie auch schon zu Wasser. Während der eben besprochene Bericht das Datum vom 7. September 1701 trägt, wandte sich der Trierer Churfürst, Johann Hugo (1676—1711), bereits am 25. September dieses Jahres an den Papst mit der Bitte, er möge, in die Fuszstapfen seiner Vorgänger tretend, den schweren Schlag, der seiner Erzdiöcese drohe, abwehren und der vom Provinzialrathe verlangten Errichtung eines Bisthums in Luxemburg seine Einwilligung versagen. Schon am 22. Oktober dieses Jahres erhielt der Churfürst von Clemens XI. mit der Nachricht, dass bisher diese Frage noch nicht an ihn herangetreten sei, zugleich auch die Versicherung, dass, würde sie ihm vorgelegt werden, die Rechte des Churfürsten nicht unberücksichtigt blieben. Denselben Bescheid gab ein Kardinal, dessen Hülfe der Churfürst gleichfalls angesprochen hatte.

Während dieser jetzt alle Ursache hatte, sich sicher zu fühlen, säumte man in Luxemburg nicht, die Angelegenheit mit Eifer zu betreiben. Insbesondere trat der Provinzialrath jetzt selbst in Action und verfasste ein vom 23. Oktober 1701 datirtes Promemoria, welches über den Verlauf der bisherigen Unterhandlungen berichtet und in die ganze Sachlage eine genügende Einsicht gewährt. Es ist nicht nöthig, hier darauf weiter einzugehen, weil der Inhalt ungefähr mit dem des vorher besprochenen Aktenstückes übereinstimmt. Nur wird hier ein Moment hervorgehoben, das unter Umständen geeignet gewesen wäre, auf die päpstliche Kurie Eindruck zu machen. Alle Gründe, heisst es, welche zur Zeit Paul IV. veranlassten, in den Niederlanden dreizehn neue Bisthümer zu gründen [1]), träfen doppelt und dreifach auch in Luxemburg zu.

1) Bulle «Super universas», 12. Mai 1559.

Digitized by Google

Immerhin verlangte der Provinzialrath zunächst nur die Errichtung einer Kollegiatkirche, überzeugt, dass dies der geradeste Weg zu einem Bisthum sei. Mit dieser Kollegiatkirche müsse ein Priesterseminar und ein Officialat verbunden werden, d. h. ein inländisches geistliches Gericht, das zum Behufe einer einheitlichen Rechtsprechung die Jurisdiktion über das ganze Herzogthum ausübe. Voraussichtlich würden die fremden Bischöfe auch hiegegen Einsprache erheben, allein der Papst müsse im Interesse der Ordnung und der guten Sitte kraft seiner « apostolischen Vollmacht » entscheiden, gegen die kein Rekurs Geltung habe.

Diese Vorstellungen liess der Provinzialrath durch eines seiner Mitglieder, Namens Geisen, im November 1701 an den Statthalter in Brüssel bringen, mit der Bitte, sie durch Seine Majestät den König vor der päpstlichen Kurie vertreten zu lassen. Allein zu derartigen Verhandlungen war die Zeit gar nicht geeignet. Denn seit Karl II., König von Spanien und Herzog von Luxemburg, 1700 kinderlos gestorben, war in Folge dessen der spanische Erbfolgekrieg ausgebrochen; das luxemburger Land wurde 1701 im Namen des Herzogs Philipp von Anjou, der als Philipp V. die spanische Krone erhielt, von Neuem durch die Franzosen besetzt. Wohl ist Kurfürst Maximilian Emmanuel von Bayern, der bereits unter der spanischen Herrschaft Statthalter der Niederlande gewesen, auch unter Philipp V. in diesem Amte verblieben; allein der furchtbare Kampf, der in den Niederlanden, in Italien, Spanien und Deutschland, ununterbrochen fortwüthete, schob doch die luxemburger Bisthumsfrage in den Hintergrund.

Mittlerweile war Luxemburg durch den Frieden von Utrecht 1714 unter österreichisch-deutsche Herrschaft gekommen. Nunmehr genoss das Herzogthum unter Karl VI. (1715—1740) die lang ersehnte Ruhe eines segenreichen Friedens. Nachdem der Kaiser 1725 die Statthalterschaft der Niederlande an seine Schwester, die Erzherzogin Maria Elisabeth, übertragen, wurde auch wieder die Bisthumsfrage angeregt, und zwar dieses Mal von Trier aus.

Am 21. Dezember 1725 berichtet der Weihbischof von Trier an den Churfürsten dieser Stadt, es arbeiteten die Luxemburger von Neuem an der Errichtung eines Bisthums in Luxemburg; insbesondere hätte jüngst der Provinzialrath ein gar nachtheiliges Edikt erlassen, wodurch vornehmlich die bischöfliche Jurisdiktion zu Lüttich verletzt, zugleich aber

Digitized by Google

auch die anderen Ordinariate berührt würden, und zwar aus keinem anderen Grunde, als um sich in geistlichen Dingen Meister zu machen, und dadurch einen in der Provinz residirenden Bischof zu erzwingen. Um auf alle Fälle vorbereitet zu sein, bittet der Weihbischof um Mittheilung aller auf diese Frage bezüglichen älteren Akten. Durch ein churfürstliches Reskript vom 10. Januar 1726 wird der Weihbischof angewiesen, sich in Bezug auf diese Angelegenheit mit den Weihbischöfen von Köln und Lüttich in's Benehmen zu setzen, ebenso die Trier'sche Regierung ersucht, dem Weihbischof die verlangten Akten zu übergeben. Letzteres geschah. Am 4. Oktober 1728 meldet der Weihbischof dem Churfürsten, man habe jüngst die Wahl eines neuen Abtes in Echternach aufzuschieben befohlen, wahrscheinlich um durch Umwandlung dieser Abtei in eine Kommende die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg zu erleichtern, ähnlich wie im Jahre 1701 durch den Versuch einer Unterdrückung der Abtei Münster im Grund. Das Alles müsse man an den Papst berichten und ihn zugleich bitten, die Rechte der Bischöfe von Trier, Köln und Lüttich nicht verkürzen zu lassen. Wahrscheinlich unterblieb Letzteres, weil einstweilen keine Gefahr im Verzuge war. Denn von Luxemburg aus ist um diese Zeit in dieser Angelegenheit nichts geschehen.

Als aber Kaiser Karl VI. am 20. Oktober 1740 gestorben und mit ihm der Mannesstamm der habsburgischen Monarchie erloschen war, folgte ihm als Herzogin von Luxemburg seine älteste Tochter Maria Theresia, die rechtmässige Erbin der österreichischen Staaten. Diese liess am 15. September 1764 den Präsidenten des Rathes zu Luxemburg ersuchen, sämmtliche auf die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg bezüglichen Aktenstücke ohne Verzug an die Regierung nach Brüssel zu übersenden. Damit kam die Frage wieder in Fluss. Dieses Mal hat Lüttich gegen das Projekt eher Protest erhoben als Trier. Gemäss einem Schreiben des churfürstlichen Ministers zu Rom hatte das Lütticher Domkapitel bereits 1765 in dieser Sache ein «nihil transeat» bei der Consistorialcongregation zu Rom eingelegt. Dagegen meinte der Trierer Weihbischof, de Hontheim, am 2. März 1772, man müsse in Gemeinschaft mit den Erz- und Bisthümern Köln, Reims, Lüttich, Metz und Verdun gegen dieses Projekt vorgehen und zugleich auch den König von Frankreich mit in die Sache hineinziehen. Am 5. März 1772 setzte

Digitized by Google

de Hontheim dem Churfürsten die zur Vertheidigung der Trier'schen Ansprüche geeigneten Gründe auseinander. Diese hier in Kürze zu verzeichnen, ist nothwendig, weil ein späteres Aktenstück darauf Bezug nimmt. Die Trier'sche Kirche, heisst es, sei eine der ältesten in Frankreich und Deutschland, deren Vorsteher die Grenzen ihres Kirchensprengels stets bewahrt hätten. Zu dieser uralten Diöcese gehöre Luxemburg und der grösste Theil des Herzogthums; dasselbe verdanke den Erzbischöfen von Trier den Unterricht im christlichen Glauben und die Erhaltung in der katholischen Religion. Mit keinem Recht könne man luxemburgerseits klagen, dass man es in einem Stück des bischöflichen Amtes habe fehlen lassen. Auch habe man bei Ausübung der erzbischöflichen Jurisdiktion keinerlei Uebergriffe in das Zeitliche gethan, ebenso wenig die Unterthanen Ihrer Kaiserlich-Königlichen Majestät beschwert. Es sei nicht nothwendig, dass die Diöcesen nach den Grenzen weltlicher Staaten abgemessen seien, um so weniger, als Luxemburg so nahe bei Trier liege und das Herzogthum sich erstrecke bis zu *einer* Stunde von Trier [1]). Auch übe das Erzstift seine Jurisdiktion über Luxemburg aus kraft feierlicher Conkordate mit dem Hause Oesterreich. Ueberdies dehne sich die Jurisdiktion des Trier'schen Erzstiftes auch noch über französisches Gebiet hinaus; in Frankreich aber habe man sich nie über die Ausübung derselben beklagt. Uebrigens seien die Unabhängigkeitsbestrebungen Luxemburgs älteren Datums; aber Trier habe sich theils am Hofe zu Brüssel, theils zu Rom, so zu vertheidigen gewusst, dass bisher stets alles beim Alten blieb.

Diese Gründe zu verwerthen und zur Geltung zu bringen, bot sich vorderhand keine Gelegenheit dar. Denn am 4. Dezember 1773 meldete der churfürstliche Minister zu Rom, dass die Frage gegenwärtig bei der Kurie nicht anhängig sei. Immerhin war man in Trier nicht ohne Sorge; am 29. Dezember 1774 wurde der Chur-Trier'sche Minister zu Rom angewiesen, wachsam zu sein, namentlich um die Zeit, wo der jetzige Abt von Echternach, der (wie de Hontheim anderswo bemerkt) damals über 80 Jahre alt war, aus dem Leben scheide. Man erwartete also, dass die Luxemburger in diesem Falle den Vorschlag einer Umwandlung der Abtei Echternach in eine Kommende im Interesse des zu

1) Igel gehörte damals noch zu Luxemburg.

Digitized by Google

errichtenden Bisthums zu Rom einbringen würden. Als im folgenden Jahre dieser Abt, Michael Hormann, starb, sind die befürchteten Schritte nicht geschehen, weshalb auch de Hontheim, ohnehin durch eine andere in Luxemburg entstandene Schwierigkeit in Athem gehalten, die Bisthumsfrage einstweilen auf sich beruhen liess. Ein churfürstliches Reskript vom 14. Oktober 1782 gab sogar den vernünftigen Rath, « dass man bei diesen Umständen dermalen nichts machen könne, und sich um so mehr ruhig verhalten müsse, als man widrigenfalls durch Protestationen und eifrige Beschützung dieser Gerechtsame die Separationssache der Diöcese rege machen und hierdurch gar einen Anstoss zu derselben geben könnte ».

Indessen war man gemäss einem Ministerialvortrag vom 29. Mai 1786 « durch verschiedene Vorbereitungen und durch andere untrügliche Beweise gänzlich überzeugt, dass der Königlich-Kaiserliche Hof über kurz oder lang in dem Herzogthum Luxemburg ein Bisthum zu errichten den Bedacht nehmen werde ». Unter diesen Umständen glaubte man sich vorsehen und die Interessen des Churstiftes so viel als möglich wahrnehmen zu müssen. Zu dem Ende fand man es für gut, sich auch von unbetheiligter Seite ein Gutachten ausarbeiten zu lassen. Das Churstift Mainz hatte schon früher einmal dem Churstift Trier in dieser Frage freundnachbarliche Gefälligkeiten erwiesen : dasselbe sollte auch ein zweites Mal versucht werden. Der geheime Rath Horix von Mainz hatte sich bereits durch Gutachten über ähnliche Fragen um andere Diöcesen verdient gemacht; ihm ward nun von Trier aus Gelegenheit geboten, sich neue Lorbeeren zu sammeln. Alle auf die luxemburger Bisthumsfrage bezüglichen Papiere nebst den vom Weihbischof de Hontheim in dieser Sache erstatteten Gutachten und Berichten wurden Horix « zu dem Ende übermacht, dass derselbe ein Gutachten zu erlassen hätte, welche Gründe dem hohen Erzstift zur Seite stünden, und wie man sich gegen die desfallsigen Eingriffe des Königlich-Kaiserlichen Hofes zu benehmen und zu vertheidigen hätte ». Diesem Ersuchen unterzog sich der geheime Rath mit grosser Gewissenhaftigkeit und lieferte, abgesehen von einigen Aeusserungen, die der Zeitrichtung zur Last fallen, eine ausgezeichnete Arbeit. Nur war man in Trier darüber nicht wenig überrascht; denn weit entfernt, die Trier'schen Ansprüche zu unterstützen, gipfelt vielmehr das Gutachten in dem Nachweis, dass

Digitized by Google

der Churfürst von Trier selbst mit beiden Händen an der Errichtung eines Bisthums in Luxemburg mitwirken müsse. Da die Abhandlung zu umfangreich ist, um dieselbe hier zum Abdruck zu bringen, will ich davon nur eine kurze Skizze geben.

Zunächst ist der Standpunkt, von dem aus die Frage hier eine Beleuchtung findet, der einzig richtige: « Nicht der eitle Wahn, ein Hirt oder Oberhirt von einer grösseren Anzahl Menschen zu heissen, noch weniger ein etwaiger Geiz, mehrere jura stolæ, mehrere Ordinariatsaccidentien einzuernten, kommt hierbei in Betracht; lediglich ein löblicher Eifer, bei solchem Gegenstand den Willen unseres göttlichen Kirchenstifters auf das Vollkommenste zu vollbringen, muss alle und jede beseelen, welche hierbei etwas zu thun oder zu rathen haben. » Was nun bei dieser Frage der Wille Christi sein mag, erfahren wir aus einem Vorgang der apostolischen Zeit. « Wir sehen, wie der in dem göttlichen Willen in Betreff der Kircheneinrichtung bestens unterrichtete Apostel Paulus seinen Timotheum in der Metropolitanstadt Ephesus, auch seinen Titum in der Metropolitanstadt Creta angestellt habe, mit dem Auftrag ut disponant per civitates episcopos et presbyteros regere ecclesiam Dei. » [1]) Aehnlich ging man zu Werke in der nachapostolischen Zeit. « Die ganze damalige römische Welt in Asien, Europa und Afrika war in Provinzen eingetheilt; die in jeder Provinz befindlichen Städte stunden unter einer Haupt- oder Metropolitanstadt; deren Bischof pflegte auf die nämliche Art, wie vorgemeldeten Mahlen von Timotheus und Titus geschehen war, zu Werk zu gehen, und jede Stadt ihrer Provinz mit einem Bischof zu versehen, wie sofort jeder Bischof die nahe geringeren Städte, die Villas und Castella mit presbyteris versah.... [2]) Nach diesem Maasse war, wie in dem ganzen damaligen römischen Reich, also auch insonderheit in der Provinz *Belgica prima* die Einrichtung getroffen. Metropolis war Trier, unter welcher stunden die Städte Metz, Tull und Verdun. » Es konnten « nebst Trier nur drei Städte in dieser Provinz zu bischöflichen Sitzen ausersehen werden, dieweilen daneben noch keine Stadt war, sondern nur . . . Kastellen, welche die Römer gegen den Einbruch der Teutschen errichtet hatten. Somit war *Luxemburg* zu einem bischöflichen Sitze nicht geeigenschaftet ».

1) Actor. XX, 28; Tit. I, 5.

2) Vgl. meinen Art. Provincia in der Real-Encyk. d. chr. Alt. von *Kraus*, II, 663.

Digitized by Google

Anders gestaltete sich die Sache, nachdem dieses Kastell zum Sitz eines Grafen und dann die Hauptstadt eines Herzogthums geworden war. Dass nunmehr ein Bischof in Luxemburg aufgestellt werde, entspricht ganz der altkirchlichen Regel, wonach eine Stadt, wenn sie so volkreich wird, dass sie eines Bisthums würdig erscheint, ein solches auch erhalten soll [1]).

Nach dem weiteren Nachweis, dass auch das Interesse des Seelenheils die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg gebieterisch fordere, gibt der Mainzer geheime Rath eine durchschlagende Widerlegung der von de Hontheim dagegen vorgebrachten Gründe. *Erstens*, meinte de Hontheim, sei die Trier'sche Kirche eine der ältesten in Deutschland und Frankreich und hätten ihre Erzbischöfe, unter denen es mehrere Heilige gebe, stets das grösste Ansehen genossen. Auch der Churfürst von Mainz, erwiedert u. A. Horix, ist ein angesehener Kirchenfürst, dennoch hat derselbe verschiedenen Kaisern willfahret, dass mehrere Bisthümer binnen der Mainzer Provinz errichtet, ja verschiedene Erzbisthümer von derselben abgesondert und also zu Stand gebracht werden konnten. Auch sei es nicht wahr, dass die Erzbischöfe von Trier «die ursprünglichen Grenzen ihres Kirchensprengels, sowohl in Ansehung ihrer Metropolitan- als Diocesanrechte, auf das Genaueste bewahrt und bis diese Stund» nichts davon verloren hätten. Denn «der Primat über alle gallischen, germanischen und belgischen Provinzen, ja auch letzlich noch jener über das Erzbischofthum Reims ist verloren worden». *Zweitens*, sagte de Hontheim, hätte das Herzogthum Luxemburg den Erzbischöfen zu Trier den «ersten Unterricht im christlichen Glauben und hiernächst die Erhaltung in der katholischen Religion zu danken». Horix erwiedert: «Die Herren Erzbischöfe haben in Ertheilung des Unterrichts im Glauben ihre Schuldigkeit gethan, und der Himmel hat das Herzogthum Luxemburg in der katholischen Religion erhalten.» *Drittens*, meinte de Hontheim, die Luxemburger könnten nicht mit Recht klagen, dass das Erzstift Trier es bei ihnen an geistlicher Instruktion, an Administration der Sakramente, an Handhabung der Disciplin habe fehlen lassen. «Vielleicht hatte auch das Herzogthum Lothringen», antwortet der Mainzer, «keine dergleichen Beschwerden aufgestellt, und dennoch hat man demselben sogar mit zwei neuen Bisthümern willfahret

1) Conc. Sard. Can. 6.

Digitized by Google

(Nanzig und St-Dié). Warum sollte man nicht gleichmässig dem Herzogthum Luxemburg mit einem neuen Bisthum zu statten kommen? Was schadete es dem Erzbisthum Trier, wenn statt eines sogenannten asiatischen Bischofs, wie die heutigen Weihbischöfe heissen, ein wahrer Bischof von Luxemburg die bischöflichen Obliegenheiten in dem Luxemburgischen ausübte? ... Selbst ein Trierischer Weihbischof wird durch die Errichtung dieses neuen Bisthums erleichtert, dass er desto leichter in anderen Orten, u. a. in der Stadt Wetzlar etc. die bischöflichen Obliegenheiten alljährlich erfüllen könnte.» *Viertens*, heisst es, das Erzstift Trier habe die Souveränetätsrechte des Kaisers nicht angetastet noch auch die Unterthanen desselben beschwert. Gesetzt, es sei dem also, antwortet Horix, was folgt daraus? «Lothringen beschwerte sich auch hierüber nicht und dennoch hat man solchem Herzogthum zwei neue Bisthümer nachgegeben.» *Fünftens*: «Es ist keine Nothwendigkeit, dass die Diöcesen nach den Grenzen weltlicher Staaten abgemessen werden; das Gegentheil zeigt sich in allen geistlichen Landen und Königreichen.» Horix erwiedert: «Das von Mainz getrennte Erzbisthum Prag, das von Passau getrennte Erzbisthum Wien u. s. w. sind und waren redende Beweise, wie man in der Kirche Gottes sogar mit Aenderung der Provinzen den Königen und hauptsächlich dem Seelenheil» Rechnung zu tragen weiss. *Sechstens*: «Luxemburg ist nur 4½ teutsche Meilen von Trier entlegen, ja die dasige Provinz bis eine Stund weit sich nahe an die Stadt Trier erstrecket: nun ist es unerhört, dass bei solcher Entfernung man jemals ein neues Bisthum errichtet habe.» «Soll denn der Verfasser», antwortet der geheime Rath, «nicht gewusst haben, dass Worms von Mainz und Speyer von Worms auch nicht weiter entlegen sind, dass in Italien die Bisthümer noch viel näher beisammen liegen als Luxemburg an Trier, oder gar Luxemburg an der heutigen bischöflichen Residenz (nämlich Koblenz)?» ... *Siebentens*, berief sich de Hontheim auf das im Jahre 1548 mit Oesterreich abgeschlossene Konkordat, wodurch dem Churstift Trier die freie Ausübung der geistlichen Jurisdiktion im Luxemburgischen zugesichert wurde. «Wo wird hier gesagt», fragt der Mainzer, «dass die Stadt Luxemburg nie einen eigenen Bischof haben soll?» Wenn das Konkordat dies ausdrücklich besagte, wäre es wohl gültig? «Würden wohl solche Konkordate selbst den Willen Gottes und das Seelenheil überwiegen?

Digitized by Google

Müssten nicht vielmehr Churtrier und Luxemburg ein solches Konkordat aufheben?» Doch davon ist in jenem Konkordate keine Rede, sondern von subsidia caritatis und von Ausübung kirchlicher Jurisdiktion. *Achtens:* «An dergleichen Spaltung der Diöcese wird von Seitens Frankreichs nicht gedacht etc.» Horix antwortet: «Das Gegentheil liegt offenbar zu Tage. Lothringen verlangte im Jahre 1601 ein exemtes Bisthum zu Nancy, und als dieses Widerstand fand, im Jahre 1717, 1718, 1719, ein von dem Trier'schen Metropolitanat nicht exemtes zu St. Dietz. Frankreich erhielt letzteres, und auch ein nicht exemtes zu Nancy, und also zwei neue Bisthümer.» Endlich *neuntens:* «Von Seiten Luxemburgs hat man schon zu mehrmalen dergleichen Errichtungen versucht etc. Es sind aber allemal von Seiten Churtriers so wichtige Bewegursachen dagegen gestellt worden, dass bisher alles in dem alten guten Stand verblieben.» Wie «wichtig» diese «Bewegursachen» müssen gewesen sein, sagt Horix, erhellt zur Genüge daraus, mit welch schwachen Gründen de Hontheim die Trier'schen Ansprüche zu vertheidigen wusste. Der Mainzer Rath findet sie sehr «seicht, ohngeachtet sie von einem angesehenen geistlichen und gelehrten Verfasser herrühren». Dass aber der «alte Stand» nicht zugleich auch ein «guter» gewesen sei, zeigt Horix noch in einem dem eben besprochenen Gutachten angehängten Nachtrag. Hier wird durch unleugbare Thatsachen bestätigt, dass allerdings die oberhirtliche Aufsicht im Luxemburgischen sehr viel zu wünschen übrig liess.

In der Churtrier'schen Kanzlei wurde man durch die Antwort aus Mainz nicht wenig überrascht. In dem schon erwähnten Ministerialvortrag vom 29. Mai 1786 heisst es u. a.: «Ich erwartete von der Feder dieses geschickten Mannes ein so entsprechendes Gutachten, dass man seiner Zeit nichts zu befürchten haben dürfte, und ich glaubte gänzlich, dass der Mann, der kürzlich in der Salzburgischen Diöcestheilungssache so wichtige und wesentliche Dienste dem Erzstifte Salzburg geleistet hat, auch hinlängliche Gründe für das hohe Erzstift finden würde; allein ich erhielt von demselben zwei Gutachten, welche völlig das Entgegengesetzte meiner Erwartung enthalten, und ich besorge, *dass, aus Abgang guter Gründe, man der Errichtung eines eigenen Bisthums zu Luxemburg mit einem guten Erfolge sich nicht entgegensetzen dürfte.*»

Indess wurden die beiden Gutachten des Mainzer geheimen Raths sammt den übrigen Aktenstücken «ad archivium» deponirt, ordentlich

Digitized by Google

registrirt, und der ganze Faszikel unter der Rubrik: *die Errichtung eines besonderen Bisthums zu Luxemburg betreffend*, allda aufbewahrt. Es ist sogar wahrscheinlich, dass de Hontheim von dem Mainzer Gutachten keine Kenntniss erlangt hat. Jedenfalls ist gewiss, dass er fortfuhr, dem Churfürsten Clemens Wenzeslaus die Einwilligung in die Errichtung eines Bisthums in Luxemburg zu widerrathen. Unter diesen Umständen verschwand die Hoffnung auf Verwirklichung dieses Planes. Da aber doch etwas zur Beruhigung der ohnedies durch die kirchlichen Reformen Josephs II. sehr aufgeregten Gemüther geschehen sollte, so beantragte die österreichische Regierung, wenigstens die Errichtung eines eigenen Officialates in Luxemburg zu bewilligen. Am 8. März 1790 erfolgte die Depesche: Der Erzbischof von Trier verweigert seine Einwillung in die vom Grafen von Cobenzl verlangte Ernennung eines Bischofes oder eines höheren Officials in Luxemburg. Dies ist das letzte Aktenstück des von Hrn. *Würth-Paquet* über diese Frage veranstalteten höchst interessanten Manuskriptes.

Kurz nach Abschluss des Wiener Friedens wurde die luxemburger Bisthumsfrage, natürlich unter ganz veränderten Verhältnissen, wieder in Angriff genommen. Bekanntlich blieb nach dem Sturze Napoleons das Grossherzogthum Luxemburg in kirchlicher Beziehung beim Bisthum Metz. Im Grossherzogthum selbst lag die höhere geistliche Verwaltung in der Hand eines in Luxemburg residirenden Generalvikars, dem zwei bischöfliche Kommissare zur Seite standen, von denen der Eine in Diekirch, der Andere in Bastnach wohnte [1]). Die Priesterkandidaten erhielten ihre Ausbildung und klerikale Erziehung im Priesterseminar zu Metz. Da aber in Folge des Wiener Vertrages das Grossherzogthum einerseits dem Königreich der Niederlande und andererseits dem deutschen Bunde einverleibt wurde, so lässt sich begreifen, dass die kirchliche Unterordnung unter das Bisthum Metz in Bälde wieder zu Klagen Anlass gab. Die Provinzialstände machten bereits in ihrer Sitzung vom 21. Juni 1816 auf diese anormale Lage aufmerksam. Sehr nachtheilig erschien insbesondere die Ueberweisung der Priesterkandidaten in eine ausländische Anstalt, zumal sehr viele neugeweihte Priester, und zwar vorzugsweise die fähigsten, *genöthigt* wurden, sich in der Metzer Diöcese anstellen

1) *Ruppert.* Les États provinciaux du Grand-Duché de Luxembourg de 1816—1830. Luxembourg, V. Bück, 1890, p. 191.

Digitized by Google

zu lassen [1]). Wie weit dieser Vorwurf berechtigt ist, kann ich nicht kontroliren; gewiss ist, dass viele sehr würdige Priester, die aus dem Metzer Seminar hervorgingen, im Grossherzogthum Anstellung fanden. Immerhin bleibt wahr, dass jedes Land seine Eigenthümlichkeiten und seine aparten Bedürfnisse hat, worauf man in einer ausländischen Anstalt selten die nothwendige Rücksicht nimmt. Sehr begründet war darum das Verlangen der Stände nach einem inländischen Priesterseminar. Damit hing die Erhebung des Grossherzogthums zu einem Bisthum enge zusammen. Die Stände versäumten nicht, den Faden dieser Frage wieder aufzunehmen und eine Lösung derselben herbeizuführen. Finde sich in der Hauptstadt für Seminar und Bischof keine entsprechende Wohnung, so könne man für Beides St. Hübert in Aussicht nehmen, wo man Platz finde für Alles. Sollte die Erhebung Luxemburgs zu einer Diöcese unverwirklicht bleiben, so müsse man jedenfalls darauf bedacht sein, das Grossherzogthum vom Diöcesanverband mit Metz zu trennen und dasselbe einem benachbarten, dem Königreich Holland angehörigen Bisthum einzuverleiben. Das waren die Wünsche, welche die Stände 1816 dem König vortragen liessen [2]). In den Sitzungen vom 1. und 3. Juli 1818 kommen die Provinzialstände auf denselben Gegenstand zurück. Dringend verlangen sie die Errichtung eines inländischen Priesterseminars, auch wenn die Gründung eines Bisthums in Luxemburg sich nicht erreichen lasse [3]).

Alle diese Wünsche fanden nur eine theilweise Berücksichtigung. Im Jahre 1822 wurde Luxemburg in kirchlicher Beziehung von Metz getrennt und der Diöcese Namür einverleibt. Als in Folge der Revolution von 1830 die Belgier das ganze Grossherzogthum, mit Ausnahme der Hauptstadt Luxemburg, besetzt hielten, wurde 1833 für diese in der Person des Pfarrers *Van der Noot* ein eigener *apostolischer Vikar* ernannt. Damit war für Luxemburg die kirchliche Selbstständigkeit angebahnt. Nach der Rückkehr des deutschen Landestheiles unter die Herrschaft des Hauses Oranien 1839 wurde durch Breve vom 2. Juni 1840 das Grossherzogthum von Namür getrennt und zu einem aposto-

1) *Ruppert*, p. 50, 147.
2) *Ruppert*, l. c., p. 51.
3) *Ruppert*, l. c., p. 146, 159.

Digitized by Google

lischen Vikariat erhoben, wozu die weltliche Regierung am 13. Juli 1840 ihre Genehmigung ertheilte. Am 18. Dezember desselben Jahres führte Mgr. Antonucci, der päpstliche Nuntius im Haag, die vollständige Umschreibung des Sprengels aus und gleich darauf, am 30. Dezember, kündigte sich Van der Noot als apostolischen Vikar an.

Die Erhebung Luxemburgs zum apostolischen Vikariat hatte die Errichtung eines inländischen Priesterseminars zur nothwendigen Folge. Auch die Regierung sah dies ein und ersuchte bereits am 19. Juli 1840 den apostolischen Vikar, ihr zu diesem Zwecke geeignete Vorschläge zu machen. Dies geschah erst durch ein Schreiben vom 23. Februar 1841, indem Mgr. Van der Noot diese Frage nicht eher behandeln wollte, bis er seine Würde auch für das platte Land angetreten hatte. Indess erfolgte auf diese Eingabe keine Antwort, obgleich der apostolische Vikar wiederholt und dringend darum bat und sogar am 1. Mai 1841 der Regierung die Mittheilung machte, König und Papst wünschten eine unverzügliche Errichtung und Eröffnung des Seminars. Aber gegründet ward es noch nicht und alle Bemühungen Van der Noot's zur Erreichung dieses Zieles blieben ohne Erfolg.

Was Van der Noot so sehr gewünscht und angestrebt, doch nicht durchsetzen konnte, nämlich die Errichtung eines Priesterseminars in Luxemburg, gelang seinem Nachfolger, dem Bischof Laurent. Durch Hirtenbrief von Lichtmess 1845 ward die Errichtung des Seminars angekündigt, das schon nach Ostern desselben Jahres eröffnet wurde. Geschehen war nun ein erster und wichtiger Schritt zur Erhebung Luxemburgs zu einem Bisthum. Nachdem am 1. Mai 1848 Bischof Laurent's Abberufung erfolgt war, wurde sein bisheriger Sekretär Hr. *Adames* zum apostolischen Provikar ernannt. Es trat nun an den Staat die Nothwendigkeit, die kirchlichen Verhältnisse definitiv zu regeln, und dies war nur möglich durch Erhebung des Grossherzogthums zu einer Diöcese. Indess blieb die Regierung bis zum Jahre 1854 der Errichtung eines Bisthums abgeneigt und zogen sich nachher die Verhandlungen über diese Frage in die Länge. Im Jahre 1861 theilte Rom der Regierung die Absicht mit, Hrn. Adames zum Bischof in partibus zu ernennen, was auch zwei Jahre später geschah. Nun wurden die Verhandlungen mit Rom zur Errichtung eines Bisthums wieder aufgenommen, blieben doch auch dieses mal erfolglos. Als aber Kardinal von Reisach im Jahre 1866 in

Digitized by Google

Luxemburg verweilte, fand er die nothwendigen Vorbedingungen zur Errichtung eines Bisthums in Luxemburg in grossem Ganzen vorhanden und berichtete in diesem Sinne an den Papst. Zur Zeit des vatikanischen Concils, als Bischof Adames längere Zeit in Rom verweilte, überzeugte sich Pius IX. noch mehr davon, dass er Luxemburg zu einer Diöcese erheben könne. Das Breve vom 27. September 1870 brachte wirklich zu Stande, was man drei Jahrhunderte hindurch angestrebt hatte.

Digitized by Google

III.

Le Trésor d'Ettelbruck,

décrit par

N. VAN WERVEKE.

Ce trésor fut trouvé à Ettelbruck, le 9 octobre 1889, au lieu dit *op Lopert*, non loin de l'endroit où furent trouvées, en 1858, 600 médailles des empereurs Gordien à Postume. Grâce à l'entremise de M. Schmit-Krombach d'Ettelbruck, j'en fus averti peu de temps après, de sorte que je pus acquérir la presque totalité du trésor, 1982 pièces, présentant 912 variétés.

Je vais donner la description détaillée de cette trouvaille que je ferai suivre des considérations qui découlent de l'examen des différentes séries de médailles qui y sont représentées.

Gallien, 253—268.

1. *Avers.* GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *Revers.* ABVNDANTIA AVG. L'abondance debout à droite, vidant sa corne.

La même médaille, au revers B/—.

La même médaille saucée, au revers B/—.

La même médaille saucée, au revers Ɔ/—.

P. B. Cohen 5, 29 ex., dont 23 avec B/— et 1 avec Ɔ/—. — Poids : 2,49 ; 3,64 ; 3,07 ; 1,68 ; 2,07 ; 1,74 ; 2,31 ; 3,73 ; 2,85 ; 2,66 ; 3,12 ; 2,12 ; 2,26 ; 2,67 ; 2,47 ; 3,40 ; 3,17 ; 1,78 ; 2,95 ; 2,61 ; 2,70 ; 1,80 ; 2,25 ; 2,38 ; 2,62 ; 2,73 ; 2,13 ; 1,25. — Poids en moyenne : 2,487 gr.

2. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* AEQVIT AVG. L'équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,85. — Cohen 20 cite la Revue numismatique belge de 1862, mais ne donne pas la légende de l'avers. Banduri (I, 211) décrit une médaille semblable à la nôtre, ayant dans le champ VI.

3. Même tête et même légende. — *R.* AEQVITAS AVG. Même type.

P. B. Cohen 24, 2 ex. — Poids : 2,73 ; 2,65.

Digitized by Google

4. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/VI.

P. B. 3 ex. — Poids : 3,15 ; 2,50 ; 2,08. — Variété de Cohen 25 qui indique le buste radié, *drapé* et cuirassé à droite. Banduri (I, 156) la décrit parmi les médailles d'argent.

5. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* AETERNITAS AVG. Le Soleil radié à demi-nu debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe.

P. B. Cohen 38, 3 ex. — Poids : 2,26 ; 2,70 ; 2,48.

6. La même médaille ; au revers Γ/—.

La même, saucée ; Γ/—.

P. B. Cohen 38, 18 ex. — Poids : 3,73 ; 3,60 ; 2,72 ; 2,23 ; 3,15 ; 1,85 ; 2,10 ; 2,66 ; 1,85 ; 3,23 ; 1,88 ; 2,75 ; 1,73 ; 2,26 ; 2,63 ; 1,55 ; 2,16.

7. La même médaille ; Γ/—.

La même, saucée ; Γ/—.

P. B. Cohen 38, 3 ex. — Poids : 2,20 ; 2,86 ; 2,15. — Cohen dit, en décrivant cette médaille, qu'il y a dans le champ T ; nous supposons que c'est une erreur, car tous les exemplaires de notre trouvaille donnent un Γ très net ; Banduri (I, 157 et 212), en décrivant la même médaille, ne parle également que de la lettre Γ.

8. Même tête et même légende. — *R.* AETERN AVG. Même type.

P. B. Cohen 35, 1 ex. — Poids : 2,43.

9. GALLI*enu*S *au*G. Sa tête radiée à droite. — *R.* APOLINI CO*ns. aug*. Centaure marchant à gauche, portant sur la main droite un rameau et de la main gauche une rame.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,47. — *Type nouveau ;* Cohen (63—70) cite la légende APOLINI CONSERVA : Apollon nu debout à gauche, tenant une branche de laurier et une lyre posée sur un rocher. Quant à la légende APOLLINI CONS. AVG. qui se retrouve si souvent avec le centaure marchant à gauche, ce type diffère du nôtre en ce que le centaure tient ordinairement un globe et des flèches. (Cohen 73—74.)

10. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* APOLLINI CONS AVG. Centaure marchant à droite et tirant de l'arc ; à l'exergue Z.

La même, saucée ; à l'exergue Z.

La même, à l'exergue ∑.

P. B. Cohen 72, 8 ex. — Poids : 2,93 ; 3,38 ; 2,65 ; 2,83 ; 3,40 ; 3,05 ; 2,37 ; 2,56.

11. Même tête et même légende. — *R.* APOLLINI CONS AVG.

Digitized by Google

Centaure marchant à gauche, tenant un globe et des flèches ou plutôt une rame, à l'exergue II.

Même médaille ; à l'exergue H.

Même médaille ; à l'exergue N.

P. B. Cohen 73, 10 ex. — Poids : 2,52 ; 1,62 ; 2,14 ; 3,46 ; 2,72 ; 1,95 ; 3,30 ; 3,17 ; 3,02.

12. IMP GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* APOLLINI CONS AVG. Griffon marchant à gauche ; à l'exergue △.

La même, saucée ; à l'exergue △.

P. B. Cohen 76, 7 ex. — Poids : 3,13 ; 2,28 ; 3,59 ; 2,96 ; 2,89 ; 2,66.

13. Même tête et même légende. — *R.* Même légende. Griffon debout à gauche ; à l'exergue △.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,22.

14. IMP GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* DIANAE CONS AVG. Biche marchant à droite et regardant à gauche. A l'exergue Є.

P. B. Cohen 153, 7 ex. — Poids : 3,48 ; 4,16 ; 2,93 ; 2,96 ; 2,18 ; 3,12 ; 3,26.

15. GALLIENVS AVG. Même tête. — Même revers. A l'exergue Є.

La même médaille, saucée ; à l'exergue Є.

P. B. Cohen 154, 10 ex. — Poids : 2,75 ; 2,74 ; 2,93 ; 2,78 ; 3,55 ; 2,47 ; 2,60 ; 2,16.

16. La même médaille, saucée ; variété de coin ; la biche ressemble à un âne sauvage. (1 ex. — Poids : 2,75.)

17. Même tête et même légende. — *R.* DIANAE CONS AVG. Biche marchant à gauche et regardant à droite ; à l'exergue Є.

P. B. Cohen 156, 2 ex. — Poids : 2,47 ; 2,07.

18. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* DIANAE CONS AVG. Cerf marchant à droite. A l'exergue X.

P. B. Cohen 157, 4 ex. — Poids : 2,99 ; 2,45 ; 3,20 ; 3,15.

19. Même tête et même légende. — *R.* DIANAE CONS AVG. Cerf marchant à gauche. A l'exergue X.

Trois variétés de coin de la même médaille, dont deux saucées.

P. B. Cohen 158, 14 ex. — Poids : 2,95 ; 1,85 ; 3,20 ; 1,90 ; 2,84 ; 2,88 ; 2,84 ; 2,46 ; 1,78 ; 2,90 ; 2,90 ; 3,42 ; 2,75.

Digitized by Google

20. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* DIANAE CONS AVG. Chèvre debout à droite. A l'exergue XI.

Plusieurs variétés de coin.

P. B. Cohen 161, 21 ex. — Poids : 2,00 ; 3,04 ; 2,57 ; 2,63 ; 2,92 ; 2,75 ; 289 ; 2,70 ; 2,43 ; 2,85 ; 2,41 ; 3,90 ; 3,24 ; 2,55 ; 3,45 ; 2,38 ; 3,67 ; 3,62 ; 2,63 ; 3,65.

21. Même tête et même légende. — *R.* DIANAE CONS AVG. Chèvre debout à gauche. A l'exergue Γ.

La même médaille ; à l'exergue XI.

La même médaille ; à l'exergue XII.

P. B. Cohen 161, 18 ex. — Poids : 3,20 ; 2,52 ; 3,04 ; 2,85 ; 3,23 ; 2,79 ; 2,59 ; 2,71 ; 3,06 ; 2,50 ; 2,17 ; 2,06 ; 2,65 ; 2,88 ; 3,06 ; 2,43 ; 2,85.

22. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue II (XII ?). (1 ex. — Poids : 2,91.)

23. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* DIANAE CONS AVG. Antilope à droite. A l'exergue XI.

P. B. Cohen 162, 1 ex. — Poids : 2,91.

24. Même tête et même légende. — *R.* DIANAE CONS. AVG. Antilope à gauche. A l'exergue Γ.

La même médaille ; à l'exergue XII.

P. B. Cohen 165, 20 ex., dont 9 avec XII. — Poids : 3,31 ; 3,14 ; 2,97 ; 2,57 ; 2,15 ; 2,52 ; 3,20 ; 2,98 ; 2,45 ; 2,40 ; 2,48 ; — avec XII : 3,50 ; 1,88 ; 2,97 ; 3,79 ; 3,22 ; 2,62 ; 2,95 ; 2,75 ; 2,06.

25. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue XII.

P. B. Cohen 166, 3 ex. — Poids : 3,43 ; 3,66 ; 3,00.

26. GALLIЄNVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* ЄTЄRN*ita*S AVG. Le Soleil radié debout à gauche, le manteau flottant derrière lui, levant la main droite et tenant un globe.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,43. — *Inédit ;* la légende du revers n'est connue à Cohen (37—48) et à Banduri que sous la forme AETERNITAS AVG. ; le type est le même que celui des numéros 37—42 de Cohen.

27. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* FECVNDITAS AVG. La Fécondité debout à gauche, tendant la main à un enfant et tenant une corne d'abondance.

La même médaille ; dans le champ du revers —/△ ; avec FECVIII-DITAS AVG.

Digitized by Google

P. B. Cohen 179, 2 ex. — Poids : 2,28 ; 2,78. — Ce type est emprunté à Salonine, femme de Gallien ; peut-être est-ce par simple inadvertance que la tête de Gallien et ce type appartenant à sa femme ont été joints ensemble. Nous le croyons d'autant plus que la lettre △ que nous trouvons dans le champ d'une de nos médailles, se retrouve sur celles de Salonine au même type.

28. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* FELICIT PVBL. La Félicité assise à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance ; à l'exergue T.

P. B. Cohen 192, 2 ex. saucés. — Poids : 3,21.

29. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* FIDES MILITVM. La Fidélité debout à gauche, tenant une enseigne et un sceptre droit.

P. B. Cohen 246, 2 ex. — Poids : 3,52.

30. La même médaille ; dans le champ du revers —/N.

P. B. Cohen 246, 3 ex. — Poids : 3,32 ; 2,00 ; 2,65.

31. IMP GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* FORT REDVX. La Fortune assise à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance ; à l'exergue MS.

P. B. Cohen 261, 1 ex. saucé. — Poids : 2,93.

32. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* FORTVNA RED. La Fortune debout à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance.

La même médaille, saucée ; au revers II/—.

La même médaille, saucée ; au revers —/S.

P. B. Cohen 265, 3 ex., dont deux saucés. — Poids : 2,90 ; 3,38 ; 3,07.

33. Même tête et même légende. — *R.* FORTVNA REDVX. Même type.

P. B. Cohen 269 v. — Cohen n'indique que le buste radié et drapé à droite. — 4 ex. — Poids : 3,04 ; 2,52 ; 2,00 ; 2,73.

34. La même médaille ; au revers —/S.

P. B. Cohen 269, 17 ex. — Poids : 2,76 ; 1,70 ; 2,96 ; 3,50 ; 1,77 ; 1,83 ; 2,83 ; 1,98 ; 1,93 ; 1,31 ; 2,12 ; 2,07 ; 1,77 ; 2,07 ; 2,39 ; 3,00.

35. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 270, 1 ex. — Poids : 2,11.

36. La même médaille ; au revers —/S.

P. B. Cohen 270, 3 ex. — Poids : 3,45 ; 2,93 ; 3,23.

Digitized by Google

37. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* GENIVS EXERCI. Génie coiffé du modius debout de face, regardant à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 304, 2 ex., dont un saucé. — Poids : 3,26 ; 1,62. — Cohen décrit cette médaille d'après un exemplaire incomplet ou mal conservé du musée de Leyde, ne donnant que la légende *Genius exe...* ; il ne mentionne pas cette circonstance que le génie est coiffé d'un modius.

38. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* INDV*lge*NT AVG. L'Indulgence assise à gauche, étendant la main droite et tenant une corne d'abondance. A l'exergue P.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,81. — *Type inédit ;* la légende que nous trouvons sur les médailles de Gallien sous les trois formes INDVLG. AVG., INDVLGENT. AVG. et INDVLGENTIA AVG. est accompagnée, dans le premier cas, du type de l'Espérance, dans le troisième de celui de la Providence, toutes deux debout, et dans le deuxième l'Indulgence est représentée assise à gauche, tenant un rameau et un sceptre. Le type de notre médaille se rapproche donc de celui-ci, mais l'Espérance n'a rien dans la main droite et tient une corne d'abondance de la gauche.

39. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* IOVI CONS AVG. Chèvre marchant à gauche ; à l'exergue 5 (trois variétés de coin).

P. B. Cohen 342, 3 ex. — Poids : 3,13 ; 2,23 ; 2,58.

40. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; à l'exergue 5.

P. B. Cohen 340, 3 ex. — Poids : 2,61 ; 2,37 ; 2,56.

41. Même légende. Sa tête radiée à droite. — *R.* IOVIS CONS AVG. Même type ; à l'exergue S.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,02. — Fabrique assez barbare, ce qui explique pourquoi cette légende où le nom de Jupiter est au génitif, ne se trouve pas dans Cohen ni dans Banduri. L'emploi du génitif en lui-même n'a rien d'anormal, car nous le retrouvons encore dans la légende JOVIS STATOR (Cohen, Gallien, 387—398), et même IOVIS STATORI (l. c., 391—393).

42. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* IOVI CONS AVG. Chèvre marchant à droite ; à l'exergue 5.

P. B. Cohen 344, 12 ex. — Poids : 3,35 ; 3,13 ; 1,88 ; 2,18 ; 2,05 ; 1,85 ; 2,88 ; 2,12 ; 2,20 ; 2,54 ; 3,15.

43. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; à l'exergue 5.

P. B. Cohen 345, 1 ex. — Poids : 3,23.

Digitized by Google

44. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* IOVI CONSERVAT. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et un sceptre. Dans le champ, à droite, III.

La même médaille ; au revers —/N.

La même médaille ; au revers H/—.

La même médaille ; au revers N/—.

P. B. Cohen 361, 12 ex., dont 5 avec —/N, 1 avec —/III, 1 avec H/—, 5 avec N/—. — Poids : 2,45 ; 2.30 ; 1,48 ; 2,69 ; 1,60 ; 2,71 ; 2,45 ; 2,64 ; 3,40 ; 2,15 ; 2,72 ; 3,55.

45. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* IOVI PROPVGNAT. Jupiter nu avec le manteau flottant, marchant à gauche et regardant en arrière, tenant un foudre ; dans le champ, à gauche, IX.

P. B. Cohen 382, 1 ex. — Poids : 3,03.

46. La même médaille ; au revers XI/—.

P. B. Cohen 382, 6 ex. — Poids : 2,86 ; 2,36 ; 2,22 ; 1,85 ; 2,92 ; 2,95.

47. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R. Jovis st*ATOR. Jupiter nu debout, tenant un sceptre et un foudre.

P. B. Cohen 388, 1 ex. — Poids : 2,12.

48. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOV*is sta*TOR. Même type.

P. B. Cohen 389, 1 ex. saucé. — Poids : 3,72.

49. *Imp. Gal*LIENVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI VLTORI. Jupiter nu marchant à gauche, tenant un foudre et portant le manteau flottant sur le bras gauche. S/—.

P. B. Variété de Cohen 404, 1 ex. — Poids : 2,71. — Cohen cite le buste radié, drapé et cuirassé.

50. CALLIEN*us aug.* Sa tête radiée à droite. — *R.* IVNO CONSERVAT. Junon debout à gauche, tenant une patère et un sceptre ; à ses pieds un paon. —/N.

P. B. Cohen 416, 1 ex. — Poids : 3,15. — C'est encore un type emprunté à Salonine, femme de Gallien, dont les médailles de ce genre portent dans le champ du revers la même lettre N ou H. Eckhel cite encore un second revers de ce genre : IVNO REGINA. (VII, 397 ; Cohen 417 et 418), et Cohen 419 : IVNONI CONS. AVG.

51. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* LAETITIA AVG. La joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre.

La même médaille ; au revers —/V.

Digitized by Google

La même médaille ; à l'exergue du revers P.

P. B. Cohen 423, 3 ex., dont un saucé. — Poids : 2,32 ; 3,67 ; 2,76.

52. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; rien dans le champ ni à l'exergue.

P. B. Cohen 425, 1 ex. saucé. — Poids : 3,82. — Cohen dit que l'exergue porte les lettres VII C ; il faudrait dire que quelquefois ces lettres ne s'y trouvent pas.

53. Même légende. Sa tête radiée à droite. — *R.* LAETITIA AVGG. Même type.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,10. — Inédit pour l'avers. Cohen cite (n° 439) la légende GALLIENVS AVG. accompagnée du buste radié et cuirassé à droite. Quant à la légende LAETITIA AVGG., elle appartient sans aucun doute à l'époque où Gallien partageait le trône avec son père Valérien, dont les médailles offrent le même type et la même légende, tandis que la légende *LAETITIA AVG.* aura été employée, depuis que Valérien, en 260, fut tombé au pouvoir de Zapor, roi des Perses. Cohen cite bien, d'après le musée de Danemark, et sous le n° 431, un grand bronze avec la légende LAETITIA AVG., auquel la légende de tête IMP. GALLIENVS AVG. COS. II assigne la date de 255 ; cependant il ne serait pas impossible qu'il fallût lire COS. V, d'autant plus que V et II sont bien souvent, sur les médailles de Gallien, presque identiques de forme, et nous devrions par suite attribuer à ce grand bronze la date de 262—264.

54. GALLIENVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* LIBERAL AVG. La Libéralité debout à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 563, 1 ex. — Poids : 2,62. — Cohen fait observer pour cette médaille, comme nous l'avons fait pour la légende précédente, que toutes les libéralités avec AVG. seulement doivent appartenir au règne de Gallien seul, et celles avec AVGG. au règne de Valérien et de Gallien (253—260). Si cela est exact (et l'usage constamment suivi dans l'emploi de ces formules AVG. et AVGG. milite en faveur de cette hypothèse), nous devrons admettre trois libéralités pour le règne des deux princes, et autant pour Gallien seul, libéralités dont le souvenir est venu jusqu'à nous par les légendes suivantes : LIBERALITAS AVGG. (Cohen 566—575), LIBERALITAS AVGG. III (Cohen 577—579 et 583—584) ; LIBERAL. AVG. (Cohen 558—565), LIBERALITAS AVG. II (Cohen 576) et LIBERALITAS AVG. III (Cohen 580—581). Les médailles décrites par Cohen sous les n°s 583—584, rappelant la troisième libéralité des Augustes, montrent du reste les deux empereurs assis sur des chaises curules, type qui ne se retrouve pas pour les libéralités de Gallien seul.

55. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* LIBERO · P · CONS AVG. Panthère marchant à gauche ; à l'exergue B. (Deux variétés de coin.)

P. B. Cohen 586, 13 ex. — Poids : 2,87 ; 3,41 ; 2,90 ; 3,20 ; 3,10 ; 2,80 ; 2,95 ; 2,88 ; 2,36 ; 2,96.

Digitized by Google

56. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* LIBERTAS AVG. La liberté debout à gauche, tenant un bonnet et un sceptre transversal. —/XI.

P. B. Cohen 596, 4 ex., dont 3 saucés. — Poids : 1,62 ; 2,33 ; 2,21 ; 2,33.

57. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* MARTI PACIFERO. Mars debout à gauche, tenant de la main droite une branche d'olivier et de la main gauche une haste et un bouclier.

La même médaille avec A/—.

La même médaille avec A/. (Très souvent la lettre A, dans la légende et le champ, affecte la forme de la lettre H.)

P. B. Cohen 617, 23 ex., dont 21 avec A/—, 1 avec A/. et 1 sans différend. — Poids : 4,33 ; 2,92 ; 2,23 ; 2,24 ; 2,23 ; 2,02 ; 1,78 ; 2,78 ; 1,78 ; 2,40 ; 2,05 ; 2,22 ; 2,78 ; 1,60 ; 2,51 ; 1,83 ; 2,15 ; 2,50 ; 4,63 ; 2,35 ; 2,52.

58. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* NEPTVNO CONS AVG. Hippocampe à droite ; à l'exergue N.

La même médaille avec III à l'exergue.

P. B. Cohen 667, 10 ex., dont 1 avec N, et 9 avec III. Si la lettre N, dans la légende de l'avers, est rendue par III, elle affecte cette forme aussi au revers. — Poids : 2,60 ; 3,22 ; 3,31 ; 2,50 ; 2,68 ; 2,42 ; 2,66 ; 3,06.

59. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; à l'exergue N et III.

P. B. Cohen 668, 6 ex., dont 3 avec N et 3 avec III. — Poids : 1,93 ; 3,16 ; 2,84 ; 2,93 ; 2,31 ; 3,45.

60. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* ORIENS AVG. Le Soleil radié marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet.

P. B. Cohen 699, 2 ex. saucés. — Poids : 3,15.

61. Même tête et même légende. — Même revers. Z/—.

P. B. Cohen 699, 5 ex. saucés. — Poids : 1,24 ; 2,48 ; 2,00 ; 2,07 ; 2,58.

62. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers. Z/—.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,96. — Cohen cite, avec la légende GALLIENVS AVG., sous le n° 686, la tête radiée, sous le n° 687, le buste radié et cuirassé, et sous les n°s 683—685, le buste radié ; faut-il lire : le buste radié et drapé ?

63. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* ORIENS AVGG. Le Soleil radié debout à gauche, à demi-nu, levant la main droite et tenant un fouet.

Digitized by Google

P. B. 1 ex. — Poids : 2,38. — La médaille de ce type donnée par Cohen, sous le n° 710, d'après Banduri, offre la légende IMP. GALLIENVS P. F. AVG. GERM. ; il la côte comme médaille commune, ce qui nous surprend un peu, puisqu'il ne la connaît que par Banduri. Remarquons, en passant, que cet auteur (I, 220) cite encore la médaille suivante, non reçue par Cohen : GALLIENVS AVG. Son buste radié et drapé à droite ; *R.* ORIENS AVGG. Même type que Cohen 710.

63. GALLIENVS *aug.* Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PANN*o*NIAE. La Pannonie voilée debout de face, regardant à droite, tenant une branche d'olivier et une enseigne militaire transversale. A l'exergue T.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,02. — Type nouveau pour Gallien ; ni Banduri, ni Eckhel, ni Cohen ne mentionnent la légende PANNONIAE parmi ses médailles. Employée déjà sous les règnes antérieurs, mais avec des types différents, elle figure de nouveau sous Quintille (Cohen 51) avec le même type que celui de la médaille d'Ettelbruck. Celle-ci a été frappée à Tarragonne ; sans doute pour rappeler quelque fait relatif à la Pannonie. Or, en 258, le général Ingenuus avait été fait empereur par les troupes de cette province ; Gallien parvint à le défaire près de Mursia, mais les habitants de la Pannonie, exaspérés par l'excès de cruauté, avec lequel ils furent traités par l'empereur, proclamèrent empereur Régalien qui, à son tour, succomba bientôt, vers 263. Nous croyons donc que c'est à la soumission de la Pannonie en 263 que notre médaille se rapporte.

65. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PAX AETERNA. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. U/—.

P. B. Cohen 717 (cite la Revue numismatique belge de 1862), 1 ex. saucé. — Poids : 2,18.

66. Même tête et même légende. — *R.* PAX AETERNA AVG. Même type. △/—.

P. B. Cohen 718, 1 ex. saucé. — Poids : 2,17.

67. IMP. GALLIENVS AVG. Même tête. — Même revers.

La même médaille ; au revers A/—.

La même médaille ; au revers △/—.

P. B. Cohen 719, 4 ex. saucés, dont 1 avec A/— et 2 avec △/—. — Poids : 2,25 ; 2,43 ; 1,97.

68. IMP. CAES. GALLIENVS AVG. — Même revers. △/—.

P. B. Cohen 720, 1 ex. — Poids : 1,81. — Les légendes PAX AETERNA et PAX AETERNA AVG. ne figurent pas sur les médailles de Valérien, père de Gallien, et sont par conséquent postérieures à la captivité de Valérien (260), d'autant plus que la légende donne toujours AVG., jamais AVGG. Banduri qui cite deux fois des médailles à la légende PAX AETERNA AVG., une fois parmi les

Digitized by Google

médailles d'argent (I, 172), la seconde fois parmi les petits-bronzes, pense qu'elle peut être rapportée à la paix conclue par Gallien avec Attalus, roi des Marcomans ou des Juthunges. Cependant ce seul traité de paix, honteux du reste pour la majesté du peuple romain qui dut céder à Attalus une partie de la Pannonie, ne pouvait guère assurer la paix éternelle, et il nous semble même fort douteux que jamais, de 260 - 268, la paix eût régné dans l'empire. Presque toutes les provinces se séparèrent de l'Italie et élurent de nouveaux empereurs, les frontières et l'Italie elle-même furent sans cesse infestées par les Barbares, et des calamités de tout genre ne cessaient de déchirer l'État. Aussi pensons-nous que cette légende, aussi étrange que la légende UBIQVE PAX (Cohen 1015—1019), ne peut être appliquée à un événement tout-à-fait particulier, mais qu'elle doit son origine plutôt à un caprice de Gallien qui voulait faire accroire à une paix générale et éternelle, pendant qu'à Rome il se livrait à toutes les débauches. Pour prouver cette hypothèse, Eckhel (VII, 414) a invoqué le témoignage de Victor : *at Romae Gallienus pacata omnia ignaris publici mali suadebat, crebro etiam, uti rebus ex voluntate gestis solet, ludos ac festa triumphorum quo promptius simulata confirmarentur, exercens.* Nous partageons pleinement cette idée, et nous sommes d'avis que seule la légende PAX AVG. peut être rapportée à l'un ou l'autre traité de paix.

69. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal.

P. B. Cohen 727, 11 ex. — Poids : 3,74 ; 2,48 ; 2,78 ; 0,88 ; 2,65 ; 3,51.

La même médaille ; au revers A/—. (1 ex. — Poids : 2,28.)

La même médaille ; au revers Δ/—. (1 ex. — Poids : 2,52.)

La même médaille ; au revers S/I. (2 ex. — Poids : 3,20.)

La même médaille ; au revers T/—. (1 ex. — Poids : 1,98.)

La même médaille ; au revers V/—. (1 ex. — Poids : 3,08.)

70. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 728, 1 ex. — Poids : 2,38.

La même médaille ; au revers T/—. (2 ex. — Poids : 2,93.)

71. GALLIENVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX PVBLICA. La Paix assise à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre.

P. B. Cohen 774, 1 ex. — Poids : 2,31.

72. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PIETAS AVG. La Piété debout à gauche auprès d'un autel allumé, levant les deux mains.

P. B. Cohen 786, 1 ex. — Poids : 1,70.

Digitized by Google

La même médaille ; au revers —/P. (1 ex. — Poids : 2,86.)

La même médaille ; à l'exergue MP. (1 ex. — Poids : 2,43.)

73. IMP. *C. P. Lic. Gallienu*S AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* P. *m. tr. p. VII* COS. Gallien voilé debout à gauche, tenant une patère et un sceptre, à ses pieds un autel allumé. A l'exergue MP.

P. B. Cohen 818, 1 ex. — Poids : 2,73.

74. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PROVID AVG. La Providence debout à gauche, tenant un globe et un sceptre transversal.

P. B. Cohen 859, 6 ex. — Poids : 2,78 ; 2,30 ; 1,97 ; 2,52.

La même médaille ; au revers D/—. (1 ex. — Poids : 2,53.)

La même médaille ; au revers MP. (1 ex. — Poids : 3,60.)

75. GAL*lien*VS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PROVID AVG. La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds et tenant une corne d'abondance.

P. B. Cohen 862, 1 ex. — Poids : 2,27.

La même médaille ; au revers —/X. (7 ex. — Poids : 2,26 ; 3,51 ; 2,09.)

76. GALLIENVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PROVIDEN AVG. Même type. S/—.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,02. — Variété inédite de Cohen 872 ; la médaille décrite sous ce numéro donne la tête radiée à droite.

77. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PROVIDENTIA AVG. La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds et tenant une corne d'abondance.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,85. — Inédit.

78. Même tête et même légende. — *R.* PROVIDENTIA (*sic*) AVG. Même type, mais la Providence tient un sceptre droit.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,42. — Inédit. Les deux médailles que nous venons de décrire, offrent des types inconnus à Cohen pour le petit bronze ou le billon. Le premier seul a été décrit par Cohen 879, mais pour l'or ; toutefois ils le sont pour la légende PROVIDEN. AVG.

79. *Ga*LLIENV*s aug.* Sa tête radiée à droite. — *R.* PV*dici*TIA. La Pudeur debout à gauche, se couvrant le visage de son voile et tenant un sceptre transversal.

P. B. Cohen 893, 1 ex. — Poids : 2,60. — Notre médaille n'a pas dans le champ la lettre Q indiquée par Cohen ; le revers est emprunté à Salonine sur les médailles de qui le type du revers est accompagné quelquefois de cette lettre.

Digitized by Google

80. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SALVS AVG. La Santé debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras ; à l'exergue (M)S.

P. B. Cohen 932, 1 ex. saucé. — Poids : 1,89.

81. Même tête et même légende. — *R.* SALVS AVG. La Santé debout à gauche, nourrissant un serpent qui s'élance d'un autel et tenant un sceptre ; —/SI.

P. B. Cohen 934, 1 ex. saucé. — Poids : 3,04.

82. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; */P.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,78. — Variété inédite ; Cohen ne cite pour ce type que la médaille précédente, avec la tête radiée à droite.

83. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SALVS AVG. La Santé debout à gauche, tenant de la main droite un objet que je ne puis définir et de la main gauche un sceptre.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,08. — Type nouveau.

84. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SECVLARES. Loup courant à droite.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,21. — Type nouveau ; fabrique barbare. — Les jeux séculaires auxquels notre médaille fait allusion, furent célébrés par l'empereur Philippe Père, en l'an 1000 de Rome ou 248 de J. Chr. Les médailles de Philippe qui nous en ont conservé le souvenir, portent au revers un lion, la louve allaitant Romulus et Rémus, une gazelle, un cerf, une biche, une antilope et un cippe. Gallien de son côté a fait frapper des médailles avec la légende SAECVLARES AVG., postérieures par conséquent à 260, ayant au revers un cerf et une antilope ou gazelle. La médaille que nous publions ici pour la première fois, omet le mot AVG., emploie l'orthographe SECVLARES, enfin a pour type un loup courant à droite, et diffère donc complètement de toutes celles que nous connaissions jusqu'ici de l'empereur Gallien. La question de savoir si Gallien a véritablement célébré de nouveaux jeux séculaires si peu de temps après ceux de Philippe le Père, a vivement préoccupé tous les numismates qui se sont occupés de ces médailles. Banduri (I, 178) les suppose célébrés vers la même époque que les décennalia de Gallien, ainsi vers 263 ; Eckhel (VII, 409) suppose que Gallien a pu avoir la fantaisie de célébrer les jeux séculaires hors de saison, comme Claude I l'avait déjà fait avant lui et que ces médailles ont pu être frappées à l'occasion de la mort de Macrien, qui lui causa une grande joie, au dire de Trébellius Pollion. Cohen (V, 431) est d'avis que l'empereur voulut s'illustrer par la fondation de nouveaux jeux séculaires, soit pour éterniser une de ses victoires, soit en souvenir de quelque grand événement, comme seraient, par exemple, les victimes que Marc Aurèle remporta sur les Parthes et les Arméniens une centaine d'années auparavant. Nous devons avouer que toutes ces hypothèses ne nous

Digitized by Google

plaisent que médiocrement ; il est vrai que nous sommes mal instruits sur toute cette période, mais si Gallien avait effectivement célébré les jeux séculaires ou en institué de nouveau, il est probable que Pollion qui s'étend si longuement sur le luxe déployé à l'occasion des decennalia, leur eût consacré au moins quelques mots ; il ne serait par contre pas impossible que les séculaires et les decennalia eussent été célébrés en même temps. Si cependant toutes les médailles qui offrent ce type, étaient pareilles à la nôtre, qui est de fabrique tout-à-fait barbare, on pourrait admettre qu'elles ne sont que le produit de faux-monnayeurs qui auraient imité les revers d'un empereur quelconque, sans examiner si l'avers et le revers cadraient ensemble.

85. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SECVRIT. AVG. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, la main droite posée sur la tête et s'appuyant sur une colonne.

P. B. Cohen 951, 2 ex. — Poids : 2,88.

86. GALLIEN*us aug*. Sa tête radiée à droite. — *R.* SECVRIT. *orbis*. La Sécurité assise à gauche, tenant un sceptre et soutenant sa tête avec sa main gauche ; à l'exergue VI.

P. B. Cohen 953, 1 ex. saucé. — Poids : 3,07.

87. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SECVRIT. PERPET. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et s'appuyant sur une colonne.

P. B. Cohen 961, 3 ex. — Poids : 3,40.

La même médaille ; au revers —/H. (19 ex. saucés. — Poids : 2,46 ; 3,24 ; 2,80 ; 2,23.)

La même médaille ; au revers —/M. (1 ex. — Poids : 2,81.)

88. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/H.

P. B. Cohen 962, 2 ex. saucés. — Poids : 3,10.

89. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SOLI CONS AVG. Pégase à droite, s'élevant en l'air ; à l'exergue A ou H.

P. B. Cohen 979, 16 ex. saucés. — Poids : 3,05 ; 3,04.

90. Même tête et même légende. — *R. Soli* CONS AVG. Pégase à gauche, s'élevant en l'air ; à l'exergue H.

P. B. Cohen 981, 1 ex. saucé. — Poids : 2,66.

91. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SOLI CONS AVG. Taureau à droite ; à l'exergue XI.

P. B. Cohen 983, 1 ex. saucé. — Poids : 3,24.

Digitized by Google

92. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 1 ex. saucé. — Poids : 3,72. — Variété de Cohen 985 ; les médailles décrites par cet auteur sous les nos 983 et 984 ont la tête radiée, celle du no 985 le buste radié et cuirassé à gauche.

93. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VBERITAS AVG. La Fertilité debout à gauche, tenant une grappe de raisin et une corne d'abondance. (Deux variétés de coin, dont l'une avec la légende de tête en lettres barbares.)

P. B. Cohen 1008, 8 ex. — Poids : 3,88 ; 2,13.

La même médaille ; au revers —/Є. (21 ex. — Poids : 2,50.)

La même médaille ; au revers —/C. (1 ex. — Poids : 1,94.)

94. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/Є.

P. B. Cohen 1009, 1 ex. — Poids : 3,22.

95. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VICTORIA AET. Victoire debout à gauche, tenant une couronne et une palme.

P. B. Cohen 1071, 2 ex. — Poids : 2,87.

La même médaille ; au revers Z/—. (9 ex. — Poids : 2,08.)

La même médaille ; au revers ∑/—. (2 ex. — Poids : 3,16 ; 2.86.)

96. IMP. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 1073, 1 ex. — Poids : 1,79, quoique très bien conservée.

97. GALLIENVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VICTORIA AVG. Victoire debout à gauche, tenant une couronne et une palme.

P. B. Cohen 1076, 1 ex. — Poids : 4,25.

98. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VI*ctoria* AVG III. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne et une palme.

P. B. Cohen 1118, 1 ex., petit module. — Poids : 1,93.

99. GALLIENVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Mars debout à gauche, tenant un globe et un sceptre ; —/P.

P. B. Cohen 1225, 2 ex., dont l'un est saucé. — Poids : 3,35 ; 2,26.

100. Même tête et même légende. — *R.* VIRTVS AVGVSTI. Mars

Digitized by Google

debout à gauche, posant le pied droit sur un casque et tenant un rameau et un sceptre ; X/—.

P. B. Cohen 1322, 3 ex. — Poids : 1,87 ; 2,11.

Salonine.

101. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* AVG IN PACE. Salonine assise à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre ; à l'exergue MS.

P. B. Cohen 17, 1 ex. — Poids : 1,95.

102. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* FECVNDITAS AVG. La Fécondité debout à gauche, tendant la main à un enfant et tenant une corne d'abondance.

La même médaille ; au revers —/△.

P. B. Cohen 39, 8 ex., dont 5 saucés, avec —/△. — Poids : 2,53 ; 2,13 ; 2,68 ; 2,35.

103. COR SALONINA AVG. Même buste. — Même revers ; —/△.

P. B. Cohen 40, 2 ex. saucés. — Poids : 2,67.

Même médaille ; au revers —/L. (1 ex. — Poids : 1,58.)

104. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* IVNO CONSERVAT. Junon debout à gauche, tenant une patère et un sceptre, à ses pieds un paon. —/II.

La même médaille ; au revers —/N.

P. B. Cohen 56, 2 ex., dont 1 avec —/N. — Poids : 1,84 ; 2,78.

105. COR SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* IVNONI CONS AVG. Biche à droite ; à l'exergue △.

P. B. Cohen 69, 1 ex. saucé. — Poids : 2,46.

106. Même tête et même légende. — *R.* IVNONI CONS AVG. Biche à gauche ; à l'exergue △.

P. B. Cohen 70, 1 ex. saucé. — Poids : 2,63.

107. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* IVNO REGINA. Junon debout à gauche, tenant une patère et un sceptre droit.

P. B. Cohen 58, 2 ex., dont 1 saucé. — Poids : 3,97 ; 3,89.

108. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* PAX PVBLICA. La Paix assise à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal ; à l'exergue ∧.

P. B. Cohen 76, 1 ex. — Poids : 3,34.

Digitized by Google

109. SALO*nina aug*. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R. Piet*AS AVGG. La Piété assise à gauche, tendant la main à deux enfants et tenant un sceptre ; à côté de son siège, un troisième enfant debout.

P. B. Cohen 84, 1 ex. saucé. — Poids : 2,86.

110. *Cor. Salo*NINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* PR*ovid.* AVG. La Providence debout à gauche, tenant un globe et un sceptre transversal.

P. B. Cohen 89, 1 ex. — Poids : 2,31.

111. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* PVDICITIA. La Pudeur debout à gauche, tenant son voile et un sceptre.

P. B. Cohen 92, 4 ex. — Poids : 3,21 ; 1,93.

La même médaille ; au revers —/Q. (1 ex. — Poids : 2,56.)

112. Même buste et même légende. — *R.* PVDICITIA. La Pudeur assise à gauche, tenant son voile et un sceptre transversal.

P. B. Cohen 94, 1 ex. — Poids : 2,83.

113. SALO*nina aug*. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* VENVS GEN*etr*IX. Vénus debout à gauche, tenant une poupée et un sceptre ; à ses pieds, un enfant debout. —/III (= N).

P. B. Cohen 121, 1 ex. saucé. — Poids : 2,70.

114. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* VENVS VICTRIX. Vénus debout à gauche, tenant un casque et un sceptre ; à ses pieds, un bouclier ; —/H.

P. B. Cohen 129, 2 ex. saucés. — Poids : 3,37.

115. SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* VESTA. Vesta assise à gauche, tenant une patère et un sceptre transversal ; à l'exergue Q.

P. B. Cohen 143, 2 ex. saucés. — Poids : 2,61.

Postume, 258—267.

116. IMP. *C. Postu*MVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R. Mon*ETA AVG. La Monnaie debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 199, 1 ex. — Poids : 2,50.

Digitized by Google

Victorin, 265—267.

117. IMP. C. PIAV. VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* FIDES MILITVM. La Foi debout à gauche, tenant deux enseignes militaires.

P. B. Cohen 36, 1 ex. saucé. — Poids : 5,10.

118. ..... ORINVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IN*victus*. Le Soleil radié marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet ; P/—.

P. B. Cohen 46—49, 1 ex. — Poids : 2,50.

119. IMP. C. VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. V/*.

P. B. Cohen 79, 1 ex. saucé. — Poids : 3,00.

120. IMP. C. PIAV. VICTORINVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers ; pas de différend.

P. B. Cohen 83, 1 ex. saucé. — Poids : 3,41.

121. IMP. C. VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SALVS AVG. La Santé debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras.

P. B. Cohen 112, 1 ex. — Poids : 2,02.

122. IMP. C. VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Mars casqué debout à droite, tenant une haste et appuyé sur un bouclier.

P. B. Cohen 131, 1 ex. — Poids : 2,84. — Cohen indique le buste radié et drapé et, sous le n° 133, le buste radié, drapé et cuirassé.

Marius, 268.

123. IMP. C. M. AVR. MARIVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VICTORIA AVG. Victoire courant à droite, tenant une couronne et une palme.

P. B. Cohen 20, 1 ex. saucé. — Poids : 3,38. — Cohen indique le buste radié et cuirassé.

Tetricus Père, 268—273.

124. ...RICVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* . ILARITS (*sic*) AVG. L'Allégresse debout à gauche, tenant une palme et une corne d'abondance.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,25. — Revers inédit.

Digitized by Google

125. IMP TETRICVS P F AVG. Même buste. — *R.* HILARITAS AVGG. Même type.

P. B. Cohen 54, 1 ex. — Poids : 3,01.

126. IMP. TETRICVS P F AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* LAETITIA AVG N. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre.

P. B. Cohen 75, 1 ex. — Poids : 2,56.

127. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre.

P. B. Cohen 95, 1 ex. — Poids : 2,46.

128. IMP. T*etri*CVS P. T. AV. (*sic*). Son buste radié et drapé à droite. — *R.* S*alus* AVG. La Santé debout à gauche, nourrissant un serpent qui sort d'à côté d'un autel, et tenant un sceptre.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,97. — Inédit.

129. . . . . QTIAE . . . . G. Buste radié à droite. — *R.* SPED (*sic*) AVG. L'Espérance debout à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,33. — Inédit.

130. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VIRTVS AVGG. La Valeur casquée debout à gauche, appuyée sur un bouclier et tenant une haste.

P. B. Cohen 207, 1 ex. — Poids : 2,32.

131. IMP. . . . . TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* \/\ . . . . . VƎSW. Figure à gauche, tenant un sceptre.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,48. — Coin barbare.

Tetricus fils, 268–273.

132. C. PIV. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* *pa*XS AVGG. L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe.

P. B. Variété inédite de Cohen 40, 1 ex. — Poids : 2,27. — Fabrique barbare.

133. C. PIVE. . . . . RICVS . . . Même buste. — *R.* ƷVP VC. Même type.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,39.

Digitized by Google

134. C. PIVASV..... Même buste. — *R.* A AV. Même type.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,61.

135. OE... ETEC\/O. Même buste. — *R.* .A.... Même type.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,06.

136. ...TETRICVS CAES. Son buste radié et drapé à droite. — PIETAS AVG. Aspersoir, simpule, vase à sacrifice, couteau et bâton d'augure.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,11. — Inédit. Cohen donne le même type sous la légende PIETAS AVGG.

137. ..V.ESV.TE..... Son buste radié et drapé à droite. — *R.* SPES AVGG. L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe.

P. B. Cohen 88, 1 ex. — Poids : 2,90.

Claudius II, 268–270.

138. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* AEQVITAS AVG. L'Équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 10, 8 ex., dont 1 saucé. — Poids : 2,42 ; 2,34 ; 2,32 ; 2,24 ; 1,66 ; 2,92 ; 2,15 ; 2,42. — Atelier de Rome, 4e émission.

139. Même médaille, dans le champ, à droite, *S* ; deux variétés.

P. B. 5 ex., dont 3 saucés. — Poids : 1,86 ; 2,74 ; 3,18 ; 2,66. — Rome, 4e émission.

140. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; rien dans le champ.

P. B. 5 ex. — Poids : 2,24 ; 2,93 ; 2,58 ; 2,01 ; 2,78. — Rome, 4e émission.

141. IMP CLAVDIVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers ; rien dans le champ.

P. B. 1 ex. saucé. — Poids : 3,24. — Siscia, 3e émission.

142. IMP C CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* AEQVITAS AVG. Même type ; rien dans le champ.

P. B. Cohen 7, 3 ex., dont 1 saucé. — Poids : 2,57 ; 1,84 ; 3,15. — Rome, 3e émission.

143. Même tête et même légende. — Même revers ; —/*S*.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,25. — Rome, 3e émission.

144. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; rien dans le champ.

Digitized by Google

P. B. Cohen 6, 9 ex., dont 2 saucés. — Poids : 3,05 ; 3,63 ; 2,88 ; 2,84 ; 3,23 ; 1,71 ; 3,22 ; 3,29 ; 2,30. — Rome, 3e émission.

145. Même médaille, surfrappée ; au revers le même type, mais la légende porte : . . . . . A . AVDIV . . . G.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,13. — Rome, 3e émission.

146. Même tête et même légende. — Même revers. —/S.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,92. — Rome, 3e émission.

147. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers ; —/—.

P. B. 8 ex., dont 3 saucés. — Poids : 3,30 ; 2,68 ; 2,94 ; 1,92 ; 3,16 ; 1,68 ; 3,11 ; 1,68. — Rome, 3e émission.

148. IMP CLAVDIVS P F AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* AEQVITAS AVG. Même type. A l'exergue S.

P. B. Cohen 12, 3 ex., dont 2 saucés. — Poids : 3,05 ; 3,32 ; 2,92. — Frappée à Tarraco, 1re émission (Markl, 417).

149. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — Même revers, sans différend.

P. B. Cohen 14, 3 ex. — Poids : 2,23 ; 2,42. — Cohen (VI, 131) dit que cette médaille est évidemment hybride, puisque la légende de tête DIVO CLAVDIO ne convient pas au revers AEQVITAS AVG. « Mais comme il existe beaucoup de » revers de Claude II vivant, frappés après sa mort avec la légende de tête qui » rappelle sa consécration, j'ai cru devoir admettre toutes ces médailles, parce » qu'il ne serait pas impossible, vu leur grand nombre, qu'elles eussent été » frappées avec intention. » Depuis cette question a été reprise par M. Markl, dans son article remarquable intitulé : *Die Reichs-Münzstätten unter der Regierung Claudius II Gothicus und ihre Emissionen* (Wiener Numism. Zeitschrift, XVI, p. 398 ss.). Suivant son opinion on n'aurait pas, après la mort de Claude II, attendu la confection des deux coins nécessaires pour la fabrication des médailles de consécration, mais on aurait utilisé au commencement chaque coin terminé, pour l'employer avec un second coin employé déjà du temps de Claude II ; on pourrait ainsi expliquer des médailles comme celles-ci : DIVO CLAVDIO. — *R.* AEQVITAS AVG., ou IMP. CLAVDIVS AVG. — *R.* CONSECRATIO. Si nous n'avions que quelques revers ainsi joints à la légende DIVO CLAVDIO, et si nous ne savions pas qu'à l'avènement de tout prince nouveau on employait très souvent, comme cela a eu lieu pour Claude II, les revers employés en dernier lieu par le prince précédent, on pourrait regarder ces médailles comme le produit du hasard. Mais le nombre de ces médailles est relativement considérable ; Cohen qui en cite un grand nombre d'après Banduri, décrit les revers suivants avec la légende DIVO CLAVDIO [1] : 1. *Aequitas aug.*, 2. *Aeternit. aug.*, 3. *Apolli cons.* (F),

1) Nous désignerons par B les pièces citées par Cohen d'après Banduri, par F les pièces citées par le même d'après le cabinet de France.

Digitized by Google

4. *Felicitas aug.*, 5. *Fides militum* (B), 6. *Fortuna redux* (B), 7. *Genius populi*, 8. *Hilaritas augg.* (B), 9. *Jovi victori* (B), 10. *Laetitia aug.* (F), 11. *Liberalitas aug.*, 12. *Libert. aug.* (B), 13. *Marti pacif.* (Tanini), 14. *Oriens aug.*, 15. *Pax aeterna* (Tanini), 16. *Pax aug.*, 17. *Pietas aug.*, 18. *P. M. TR. P. II COS P. P.* (Tanini), 19. *Provident. aug.* (B), 20. *Victoria aug.*, 21. *Virtus aug.* (F). Le trésor d'Ettelbruck fournit un assez grand nombre de ces revers, les nos 1, 2, 3, 4, 9, 12, 16, 19, 20, 21 de la liste que nous venons de donner, ainsi que les revers suivants qui ne sont pas cités par Cohen : *Concord. exerc.*, *Mars ultor*, *Pax augusti*, *Securit. aug.*

Nous donnons ci-après la liste de ces revers, en indiquant, d'après le travail de M. Markl, les émissions des différentes monnaies de l'empire romain, auxquelles chacun d'eux appartient, et les numéros de Cohen.

	Cohen.	Rome.	Tarraco.	Siscia.	Cyzicus.
1. Aequitas aug.....	14	1 3 4	1	1 3 4	
2. Aeternit. aug.....	17	5			
3. Apolli cons.	28	5			
4. Concord. exerc.....	*Inédit.*		3		
5. Felicitas aug.	81	3 4			
6. Fides militum.....	94	5		1 2	3
7. Fortuna redux	105	5			2 3
8. Genius populi.....	116				
9. Hilaritas augg.	117				
10. Jovi victori	132	2 3 4			
11. Laetitia aug.....	141	5	2 3 4		
12. Liberalitas aug.	146	2		2	
13. Libert. aug.	153	3 4			
14. Mars ultor.....	*Inédit.*	3 4		1 2	
15. Marti pacif.....	163	5			
16. Oriens aug.....	191	1	2	1	
17. Pax aeterna.....	194				2
18. Pax aug.	198	1	2 3	3 4	
19. Pax augusti.....	*Inédit.*	5			
20. Pietas aug.	212				
21. P. m. tr. p. II cos. p. p.	217	3 4 5			
22. Provident. aug.	236	3 4 5			
23. Securit. aug.....	*Inédit.*	3			
24. Victoria aug.....	295	3 4 5	1 2	1	1
25. Virtus aug.	*Inédit.*	3 4 5	2	2	2 3

Nous avons négligé, dans la liste qui précède, les monnaies de Serdica et d'Alexandrie ; la première n'a fonctionné que pendant les premiers temps de

Digitized by Google

Claude II, la seconde était occupée par Zénobie de Palmyre à l'avènement de l'empereur Quintille et peut-être même avant la mort de Claude II; il est donc évident que des revers de cet empereur n'ont pu être employés à la fabrication de médailles à la légende DIVO CLAVDIO.

Certaines de ces médailles (nous ne parlons que de celles du trésor d'Ettelbruck, car le cabinet numismatique n'en possède pas d'autres de ce genre), peuvent en toute évidence être assignées à l'une ou l'autre de ces émissions.

2° La légende AETERNIT. AVG. ne figure que dans la cinquième émission de Rome, signée N/—, —/N, ⊢/N ou par erreur III/—, —/III, IV/—, —/IV, —/V| (= N renversée), —/III, —/IV. Le trésor d'Ettelbruck en offre un exemplaire, signé N/—; le revers a donc été emprunté à la cinquième, c'est-à-dire à la dernière émission de Rome.

3° La légende APOLLI CONS. ne figure également que dans la cinquième émission de Rome; elle est ordinairement signée —/H. C'est aussi la signature de notre exemplaire.

4° La légende CONCORD. EXER. figure seulement dans la troisième ou dernière émission de Tarraco; elle est ordinairement signée T à l'exergue; notre exemplaire ne l'est pas.

5° La légende FELICITAS AVG., figurant dans la 3e et la 4e émission de Rome, ne reparait pas dans la cinquième; elle est, dans les deux émissions, signée —/B, rarement B/—; notre exemplaire ne l'est pas.

10° JOVI VICTORI, 3e et 4e émission de Rome; signée —/N; notre exemplaire n'est pas signé, comme ce type du reste l'est ordinairement.

11° LIBERT. AVG. Notre exemplaire n'est pas signé.

14° MARS VLTOR figure dans les 3e et 4e émissions de Rome, où elle est ordinairement sans signature; quand elle est signée, elle l'est —/H ou N/—. Notre exemplaire est signé —/H, et n'appartient donc pas à l'émission de Siscia, dont les médailles de ce type sont signées —/I ou ne le sont pas du tout.

18° La légende PAX AVG. ne se trouve à Rome que dans la première émission, frappée au moyen des coins qui avaient servi aux médailles de Gallien.

19° PAX AVGVSTI est conservée dans le trésor d'Ettelbruck en deux variétés, dont l'une est signée A/—, l'autre ne l'est pas. Elle figure avec cette signature A/— dans la cinquième émission de Rome; elle est signée dans la seconde émission de Tarraco par T à l'exergue.

23° Le revers SECVRIT. AVG. est sur notre exemplaire de fabrique barbare.

Plusieurs des monnaies du trésor d'Ettelbruck à la légende DIVO CLAVDIO, les nos 2, 3, 5, 10, 13, 14, 19, 22, 24, 25 appartiennent indubitablement à la cinquième, ou tout au moins à la quatrième émission de Rome; il en est de même des nos 1, 5, 6, 7, 11, 15 et 21 qui ne sont pas représentés dans ce trésor. Sur 25 légendes, il y en a par conséquent 18 qui appartiennent aux deux émissions citées. La légende CONCORD. EXERC. ne figure que dans la dernière émission de Tarraco, le n° 16 à la seconde émission de la même monnaie, le n° 17 à la seconde émission de Cyzique. Deux légendes GENIVS POPVLI et PIETAS AVG. ne figurent pas dans le travail de Markl, une autre, HILARITAS AVGG., n'appartient évidemment pas à Claude II, la dernière enfin, SECVRIT. AVG., est de fabrique barbare. Il s'en suit que nous devons pleinement recevoir la théorie de

Digitized by Google

M. Markl, c'est-à-dire que les médailles citées à l'avers DIVO CLAVDIO, ne sont pas des médailles hybrides proprement dites, ne doivent pas leur existence au hasard, mais ont été faites à dessein. Il ne s'en suit pas cependant que toutes les médailles de ce genre puissent être regardées comme produit officiel des différentes monnaies de l'empire; beaucoup d'elles, au contraire, auront été fabriquées par des faussaires, peut-être longtemps après la mort de Claude II, comme le prouvent surtout les médailles au revers HILARITAS AVGG. et SECVRIT. AVG.

150. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite.— *R.* AETERNIT. AVG. Le Soleil debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe; —/N et N/—.

P. B. Cohen 16, 2 ex. saucés. — Poids: 2,60; 2,27. — 5e émission de Rome.

151. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même type. A l'exergue N.

P. B. 2 ex. saucés. — Poids: 2,88. — Même émission.

152. DIV*o Claudio*. Sa tête radiée à droite. — Même type. N/—.

P. B. Cohen 17, 1 ex. — Poids: 2,05. — Le revers appartient à la 5e émission de Rome.

153. IMP C CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ANNONA AVG. L'Abondance debout à gauche, tenant des épis et une corne d'abondance et posant le pied droit sur une proue de vaisseau. (Deux variétés; 1 saucé.)

P. B. Cohen 21, 9 ex., dont 2 saucés. — Poids: 2,60; 2,55; 2,94; 3,21; 3,12; 2,45; 2,76; 2,62. — 3e émission de Rome.

154. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 3 ex., dont 2 saucés. — Poids: 3,19; 2,03; 2,88. — Rome, 3e émission.

155. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers; rien dans le champ; un autre exemplaire porte —/△.

P. B. Cohen 22, 3 ex., dont 2 avec —/△. — Poids: 2,16; 2,20; 1,61. — 4e émission de Rome.

156. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers; —/△.

P. B. Cohen 22, 6 ex. — Poids: 2,12; 2,69; 1,75; 1,79; 2,45. — 4e émission de Rome.

157. IMP. CLAVDIVS A*ug*. Sa tête radiée à droite. — *R.* ANON*a* *a*VG. Même type.

P. B. 1 ex. — Poids: 2,18. — Fabrique assez barbare. Inconnu à Cohen.

Digitized by Google

158. *Di*VO CLAVD*io*. Sa tête radiée à droite. — *R*. *Apolli* CONS. Apollon nu debout à gauche, tenant une branche de laurier et appuyé sur une lyre posée sur un rocher. —/H.

P. B. Cohen 28, 1 ex. — Poids : 1,96. — Le revers appartient à la 5e émission de Rome.

159. *Div*O CLAVD*io*. Sa tête radiée à droite. — *R*. CONCO..... La Concorde debout à gauche, tenant deux enseignes militaires droites.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,87. — Inconnu à Cohen. La légende devra être complétée probablement par *Concor. exerc.* (cf. Cohen 33). Le type de notre médaille n'est connu à Cohen que sur l'or ; un type à peu près semblable, avec la légende CONCOR. EXERCI (Cohen 34) représente la Concorde debout à gauche, tenant une enseigne droite et une enseigne transversale.

160. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — *R*. CONSACRATIO. Autel allumé ; à l'exergue S.

P. B. Cohen 39, 1 ex. — Poids : 3,40.

161. Même tête et même légende. — Même revers, sans lettre à l'exergue.

P. B. 3 ex. — Poids : 2,45 ; 2,18 ; 1,84.

162. Même tête et même légende. — *R*. CONSECRATIO. Même type. Vingt-neuf variétés différentes, quant à la forme et aux ornements de l'autel.

P. B. Cohen 50, 165 ex. — Poids : 3,41 ; 2,76 ; 3,75 ; 2,41 ; 3,37 ; 2,47 ; 2,50 ; 2,27 ; 2,15 ; 1,11 ; 3,10 ; 1,15 ; 3,08 ; 1,82 ; 2,03 ; 1,32 ; 3,31 ; 1,88 ; 2,60 ; 1,41 ; 1,92 ; 2,73 ; 2,88 ; 3,13 ; 2,80 ; 1,74 ; 2,55 ; 1,94 ; 1,63 ; 1,83 ; 2,93.

163. IMP. C. CLAVDIVS A*ug*. Même tête. — Même revers. Quatre variétés.

P. B. 4 ex. — Poids : 2,29 ; 2,84 ; 1,60 ; 1,95. — Inédit.

164. .....VIS P. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. ...IVCETLIOIVC. Autel allumé ; à l'exergue ∧.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,30.

165. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — *R*. CONSECRATIO. Aigle. (Seize variétés.)

P. B. Cohen 41 et 46, 112 ex. — Poids : 3,20 ; 2,20 ; 2,94 ; 3,28 ; 2,65 ; 2,41 ; 1,74 ; 1,85 ; 1,42 ; 2,40 ; 2,48 ; 3,05 ; 2,85 ; 1,56 ; 2,04.

166. IMP. C. CLAVD..... Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,30. — Inédit.

Digitized by Google

167. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite.—*R.* CONSER(ou C)ATO (*sic*). Aigle.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,74. — *Inédit.*

168. DIV*o* *Cl*AVDI*o*. Même tête. — *R.* . . . S . . . RATIO. Aigle debout, tenant une couronne en son bec.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,47. — *Inédit.* Ce type n'est pas décrit par Cohen parmi les médailles de Claude.

169. IMP. CLAVDIVS P F AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* DIANA LVCIF. Diane debout à droite, tenant une torche des deux mains. A l'exergue P.

P. B. Cohen 69, 2 ex. — Poids : 3,25 ; 3,65. — Troisième émission de Tarraco.

170. IMP. CLAVDIVS P *f au*G. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FELIC. TENPO (*sic*). La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et un sceptre. A l'exergue T.

P. B. Cohen 77, 3 ex., dont deux à légende incomplète. — Poids : 3,73 ; 3,43. — Première émission de Tarraco (Markl, 417.)

171. IMP C CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* FELICITAS AVG. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance. (Deux variétés, dont une saucée.)

P. B. Cohen 79, 3 ex. — Poids : 2,60 ; 1,74 ; 2,68.

Même tête et même légende. — Même revers. —/B. (3 ex. saucés. — Poids : 3,55 ; 3,27 ; 2,45.)

Même tête et même légende. — Même revers B/—. (1 ex. saucé. — Poids : 2,53.)

172. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/—. Deux variétés.

P. B. 4 ex. — Poids : 2,82 ; 2,12 ; 4,23 ; 2,75.

Même buste et même légende. — Même revers. —/B. (2 ex. — Poids : 2,87 ; 3,75.)

173. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers. —/—.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,78. — Les n°s 171—173 appartiennent à la 3e émission de Rome.

174. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* FELICITAS AVG. Même type.

P. B. Cohen 80, 1 ex. — Poids : 1,49. — Quatrième émission de Rome.

Digitized by Google

Même tête et même légende. — Même revers. —/B. (3 ex. saucés. — Poids : 2,44 ; 2,92 ; 3,20. — Même émission.)

Même tête et même légende. — Même revers. B/—. (3 ex., dont 1 saucé. — Poids : 3,06 ; 2,34 ; 3,52. — Même émission.)

175. *Divo Cl*AVDIO. Même tête. — Même revers. —/—.

P. B. Cohen 81, 1 ex. — Poids : 1,58.

176. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FIDES EXERCI. La Foi militaire debout de face, regardant à droite, tenant deux enseignes, dont l'une est transversale.

P. B. Cohen 84, 7 ex., dont 2 saucés. — Poids : 2,50 ; 3,50 ; 2,55 ; 2,95 ; 2,67 ; 2,38 ; 4,22. — Troisième émission de Rome.

177. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 2 ex. saucés. — Poids : 2,90 ; 2,33. — Même émission.

178. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers. —/XI.

P. B. Cohen 86, 4 ex. — Poids : 3,10 ; 3,65 ; 3,45 ; 2,58. — Quatrième émission de Rome.

179. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers, mais la Foi militaire regarde à gauche.

P. B. Cohen 87, 8 ex., dont 2 saucés. — Poids : 3,31 ; 3,00 ; 2,95 ; 2,47 ; 1,33. — Troisième émission de Rome.

180. IMP CLAVDIVS P F AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* FIDES MILIT. La Foi debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. A l'exergue S.

P. B. Cohen 88, 3 ex., dont 1 saucé. — Poids : 3,45 ; 2,53 ; 3,45. — Première émission de Tarraco.

181. IMP. C. CLAVDIVS *aug.* Son buste radié et drapé à droite. — *R. Fide*S MILITVM. La Foi militaire debout, tenant deux enseignes militaires.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,86. — *Inédit.* Cohen 90 donne ce type, sous cette légende, seulement pour l'or. — Cinquième émission de Rome ?

182. IMP C CLAVDIVS *aug.* Son buste radié et cuirassé à droite. — *R. Fides* MILITVM. La Foi militaire debout à gauche, tenant une enseigne militaire et un sceptre.

Digitized by Google

P. B. 1 ex. — Poids : 2,06. — *Inédit.* Cohen n'a ni la légende, ni le buste de l'avers sous ce type. La médaille appartient, ainsi que la suivante, à la cinquième émission de Rome ; Markl (p. 395) ne la connaît pas, bien que, d'après son travail, elle ait dû appartenir à cette émission.

183. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers. —/Є.

P. B. Cohen 92, 2 ex. saucés. — Poids : 1,97 ; 1,67.

184. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite ; sous le buste un point. — *R.* FORTVNA REDVX. La Fortune debout à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 102, 4 ex. — Poids : 2,70. — Cyzique, troisième émission.

185. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers ; —/Z.

P. B. Cohen 104, 4 ex., dont 1 saucé. — Poids : 2,60 ; 2,45 ; 3,10 ; 2,63. — Rome, cinquième émission.

186. IMP C CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* GENIVS AVG. Génie tourelé debout à gauche, auprès d'un autel, tenant une patère et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 110, 7 ex. — Poids : 3,25 ; 2,20 ; 4,07 ; 2,38 ; 3,53 ; 2,43 ; 2,34. — Troisième émission de Rome.

187. Même légende. Sa tête radiée à droite. — Même revers, mais le génie n'est pas tourelé.

P. B. 3 ex. — Poids : 2,88 ; 1,43 ; 2,04. — Même émission.

188. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers, avec modius ; —/Γ.

P. B. Cohen 109, 6 ex. — Poids : 2,88 ; 2,62 ; 2,56. — Quatrième émission de Rome.

189. Même tête et même légende. — Même revers, mais sans l'autel. —/—.

P. B. Cohen 111, 1 ex. — Poids : 2,25. — Même émission.

190. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* GENIVS EXERCI. Même type sans autel. —/Z.

P. B. Cohen 115, 6 ex. — Poids : 3,93 ; 2,96 ; 3,97 ; 2,82 ; 1,48 ; 2,88. — Quatrième émission de Rome.

191. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/Z.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,40. — Même émission.

Digitized by Google

192. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers. —/—.

P. B. Cohen 114, 9 ex. — Poids : 2,72 ; 3,16 ; 2,98 ; 2,38 ; 2,60 ; 2,03 ; 2,34 ; 1,90 ; 2,61.

Même tête et même légende. — Même revers. —/Z. (1 ex. — Poids : 3,20.)

Même médaille ; au revers —/∑. (1 ex. — Poids : 2,87.)

193. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/—.

P. B. 10 ex., dont 5 saucés. — Poids : 3,14 ; 2,73 ; 2,30 ; 2,38 ; 3,26 ; 2,64 ; 1,63. — Les nos 192 et 193 appartiennent à la troisième émission de Rome.

194. . . . . VDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* GENIVS EXERC. —/—.

Inédit. Cf. Markl, p. 392. — Poids : 2,36. — Troisième émission de Rome.

195. IMP C CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI STATORI. Jupiter nu debout à droite, tenant un sceptre et un foudre.

P. B. Cohen 124, 14 ex. — Poids : 3,88 ; 4,06 ; 4,17 ; 2,02 ; 2,88 ; 2,48 ; 3,30 ; 2,40 ; 2,82 ; 2,91 ; 2,10 ; 2,95 ; 1,90 ; 2,82. — Rome, deuxième émission.

196. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 4 ex. — Poids : 3,55 ; 2,51 ; 3,22 ; 2,50. — Même émission.

197. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même type, mais Jupiter nu debout à gauche.

P. B. 2 ex. — Poids : 2,69 ; 2,42. — *Inédit.* Même émission.

198. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* *Iovi* *s*TATOR. Jupiter nu debout de face, regardant à droite, tenant un foudre et un sceptre.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,53. — *Inédit* pour l'avers et le revers.

199. IMP C CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* IOVI VICTORI. Jupiter nu debout à gauche, avec son manteau déployé derrière lui, tenant un foudre et un sceptre.

P. B. Cohen 130, 4 ex. — Poids : 3,58 ; 2,71 ; 1,96 ; 2,55. — Rome, troisième émission.

La même médaille ; au revers —/N. (2 ex. — Poids : 2,28 ; 2,90.)

Digitized by Google

La même médaille ; au revers —/III. (1 ex. — Poids : 3,22.)

200. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/—. (Quatre variétés de coin.)

P. B. 14 ex. — Poids : 3,30 ; 3,35 ; 3,49 ; 3,50 ; 2,78 ; 3,13 ; 2,62 ; 4,10 ; 2,95 ; 3,10 ; 2,75 ; 2,28 ; 2,40 ; 2,23. — Même émission.

La même médaille ; au revers —/N. (4 ex. — Poids : 2,87 ; 2,68 ; 2,75 ; 2,15.)

La même médaille ; au revers —/III. (1 ex. — Poids : 2,10.)

201. IMP C CLAVDIVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IOVI VICTORI. Même type. Trois variétés de coin.

P. B. Cohen 130, 8 ex., dont 7 saucés. — Poids : 2,21 ; 3,02 ; 3,05 ; 2,68 ; 2,92 ; 2,93 ; 2,45 ; 2,43. — Rome, troisième émission.

202. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 131, 1 ex. — Poids : 1,75. — Rome, quatrième émission.

203. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; —/N.

P. B. 2 ex. — Poids : 2,81 ; 2,60.

204. D*ivo* CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 132, 1 ex. — Poids : 2,00.

205. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* LAETITIA AVG. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 138, 3 ex. — Poids : 3,08 ; 2,92 ; 2,82. — Siscia, deuxième émission.

Même buste et même légende. — Même revers. —/P. (1 ex. saucé. — Poids : 2,91. — Siscia, quatrième émission.)

Même médaille ; au revers —/S. (3 ex. saucés. — Poids : 2,75 ; 2,65.)

206. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,88. — Siscia, troisième émission.

207. IMP C CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* LAETITIA AVG. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre.

P. B. 2 ex., dont 1 saucé. — Poids : 3,00 ; 2,52. — *Inédit* pour la légende de l'avers. — Rome, cinquième émission.

Digitized by Google

208. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers. A l'exergue XII.

P. B. Cohen 140, 1 ex. — Poids : 2,38. — Même émission.

209. IMP. C. CLAVDVS (*sic*) AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* (*Laetitia fund.*) LAIE . . . . . ND. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre. A l'exergue XXIB.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,70. — Médaille hybride, inédite.

210. IMP C CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* LIBERAL*itas aug*. La Libéralité debout à gauche, tenant une tessère et une corne d'abondance.

P. B. Variété de Cohen 144, 1 ex. — Poids : 2,80. — Cohen ne donne pas cette légende avec la tête radiée. — Rome, deuxième émission.

211. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 144, 3 ex. — Poids : 3,15 ; 2,28.

212. IMP. CLAVDIVS *aug*. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* LIBERITAS AVG. La Liberté debout à gauche, tenant un bonnet et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 148, 1 ex. — Poids : 1,95. — Quatrième émission de Siscia.

213. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* LIBERT. AVG. La Liberté debout à gauche, tenant un bonnet et un sceptre.

P. B. Cohen 152, 5 ex., dont 1 saucé. — Poids : 1,83 ; 2,73 ; 2,00 ; 1,75.

214. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

La même médaille ; au revers —/X.

P. B. 8 ex., dont 2 saucés. — Poids : 2,06 ; 2,70 ; 2,13 ; 3,18 ; 3,62 ; 2,64 ; 2,74 ; 3,68.

215. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers. —/X.

P. B. Cohen 151, 3 ex. — Poids : 2,22 ; 2,63 ; 3,03.

216. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 151, 5 ex. — Poids : 1,50 ; 2,71.

Même médaille ; au revers —/X. (3 ex. saucés. — Poids : 2,50 ; 1,41 ; 2,85. — Les nos 213—216 appartiennent à la troisième émission de Rome.)

Digitized by Google

217. DI*vo Cla*VDIO. Sa tête radiée à droite. — *R.* LIBERT. AVG. Même type.

P. B. Cohen 153, 1 ex. — Poids : 1,90.

218. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* MARS VLTOR. Mars nu, avec le manteau flottant, marchant à droite, tenant une haste et un trophée. —/H.

P. B. Cohen 160, 5 ex. — Poids : 2,85 ; 2,45 ; 2,43 ; 3,22 ; 2,79.

219. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. 10 ex. — Poids : 2,30 ; 2,58 ; 2,59 ; 3,07 ; 2,33 ; 2,40 ; 1,86 ; 2,48 ; 2,58.

La même médaille ; au revers —/H. (2 ex. — Poids : 2.65 ; 1,88.)

220. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 3 ex. — Poids : 3,50 ; 3,47 ; 3,65. — Les nos 218—220 appartiennent à la troisième émission de Rome.

221. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* MARS VLTOR. Même type.

P. B. Cohen 159, 4 ex. — Poids : 3,50 ; 2.32 ; 2,41.

La même médaille, mais au revers —/H. (3 ex. — Poids : 2,75 ; 3,00 ; 3,15.)

222. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. —/—.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,33. — Variété inédite.

Même médaille, mais au revers —/H. (1 ex. — Poids : 3,04. — Variété inédite. — Les nos 113—116 appartiennent à la quatrième émission de Rome.)

223. DIVO CLA*udio*. Sa tête radiée à droite. — Même revers. —/H.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,55. — *Inédit.*

224. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* MARTI PACIF. Mars marchant à gauche, tenant un rameau de la main droite, et de la main gauche une haste et un bouclier. X/—.

P. B. Cohen 162, 2 ex. saucés. — Poids : 3,08 ; 2,93. — Cinquième émission de Rome.

225. IMP. CLAVDIVS... Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* MARTI *pacifer*O. Même type, mais le bouclier est aux pieds de Mars debout, quoique retenu par la main droite.

P. B. Variété de Cohen 169, 1 ex. — Poids : 3,47. — Première émission de Rome.

Digitized by Google

226. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AET. La Paix assise à gauche, tenant un rameau et un sceptre. A l'exergue P.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,51. — *Type nouveau et inédit ;* mentionné par Markl, p. 431, avec l'exergue Q, et attribué par lui à la quatrième émission de Siscia.

227. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite ; sous le buste ... — *R.* PAX AETERNA. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal ; à l'exergue S. P. Q. R.

P. B. Cohen 192, 1 ex. — Poids : 3,56. — Cohen cite feu M. Elberling. — Cyzique, deuxième émission.

228. IIINP (*sic*) C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVG. Même type.

P. B. Cohen 198, 3 ex. — Poids : 3,30 ; 2,45 ; 3,38. — Première émission de Rome ?

229. IMP CLAVDIVS AVG. Même buste. — Même revers.

P. B. Cohen 197, 3 ex. — Poids : 3,25 ; 2,90 ; 1,96. — Siscia, quatrième émission.

230. DIVO CLAV*dio*. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 199, 3 ex. — Poids : 2,18 ; 1,30.

231. *Imp. Clau*DIVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers, mais la Paix tient un sceptre droit. A l'exergue P.

P. B. Cohen 200, 1 ex. — Poids : 2,30. — Tarraco, troisième émission.

232. IMP. *Claud*IVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R. Pa*X AVG. La Paix marchant à pas précipités à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal ; à l'exergue T.

P. B. Cohen 202, 1 ex. — Poids : 3,73. — Deuxième émission de Tarraco.

233. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGVS. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,40. — Légende inédite du revers.

234. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PAX AVGVSTI. Même type. A/—.

P. B. Cohen 204, 2 ex. — Poids : 2,88. — Cohen n'indique que le buste. — Rome, cinquième émission.

Digitized by Google

235. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. A —.

P. B. Cohen 204, 2 ex., dont un saucé. — Poids : 3,33 ; 2,93. — Rome, cinquième émission.

236. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — Même revers ; rien dans le champ.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,93. — *Inédit.*

237. Même tête et même légende. — Même revers ; A —.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,75. — *Inédit.*

238. IMP C CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* P. M. TR. P. II COS. P. P. Claude debout à gauche, tenant un rameau et un sceptre.

P. B. Cohen 214, 2 ex., dont un saucé. — Poids : 3,06 ; 1,86. — Troisième émission de Rome.

239. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. 5 ex., dont un saucé. — Poids : 2,95 ; 3,10 ; 3,38 ; 3,17 ; 2,65.

240. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 215, 1 ex. — Poids : 3,38. — Quatrième émission de Rome.

241. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PROVID. AVG. La Providence debout à gauche, les jambes croisées, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds, tenant une corne d'abondance et appuyée sur une colonne. — XII.

P. B. Cohen 220, 1 ex. saucé. — Poids : 3,10. — Quatrième émission de Rome.

La même médaille ; rien dans le champ. (2 ex. — Poids : 2,36. — Quatrième émission de Rome.)

242. IMP. C. CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PROVID. AVG. La Provoyance debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds et tenant un sceptre. A l'exergue T.

P. B. Cohen 224, d'après Banduri ; 1 ex. — Poids : 2,62. — Troisième émission de Tarraco. Markl, p. 419, a tort de dire que la légende de tête n'existe pas sous cette forme.

243. IMP. ..... AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. Variété de Cohen 223, 1 ex. — Poids : 2,45. — Même émission.

Digitized by Google

244. IMP. *Claudius aug.* Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PROVID. AVG. La Providence debout à gauche, tenant un globe et un sceptre transversal.

P. B. Cohen 225, 1 ex. — Poids : 3,23. — Quatrième émission de Rome.

245. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PROVIDEN. AVG. La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds, et tenant une corne d'abondance.

P. B. Cohen 227, 2 ex., dont un saucé. — Poids : 3,20 ; 2,88. — Quatrième émission de Siscia.

La même médaille saucée ; —/T. (1 ex. — Poids : 3,76.)

246. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PROVIDENT. AVG. La Providence du n° 220 de Cohen. —/XII.

P. B. Cohen 230, 1 ex. — Poids : 2,76.

247. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. 11 ex. — Poids : 2,97 ; 2,52 ; 2,30 ; 2,58 ; 2,51 ; 3,36 ; 2,73 ; 2,47 ; 3,62 ; 3,41 ; 3,12.

248. Même légende. Son buste radié et drapé à gauche. — Même revers.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,88. — Inédit. — Nos 143, 147 et 148, troisième émission de Rome.

249. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. Cohen 233, 2 ex. — Poids : 3,05 ; 1,70.

Même médaille ; au revers —/XII. (6 ex. — Poids : 2,23 ; 2,37 ; 2,85 ; 316 ; 2,49 ; 2,74.)

250. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PROVIDENT. AVG. Type du n° 220 de Cohen.

P. B. Cohen 233. 1 ex. — Poids : 2,35.

251. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,20.

252. Même médaille ; au revers —/XII.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,88. — Les nos 149—153 appartiennent à la quatrième de Rome.

Digitized by Google

253. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — *R.* PROVI*dent. aug.* La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds, et tenant une corne d'abondance.

P. B. Cohen 236, 1 ex. — Poids : 2,84.

254. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* PROVIDENT. AVG. La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds, et tenant un sceptre. A l'exergue S.

P. B. Cohen 234, 1 ex. — Poids : 2,65.

255. Même médaille ; dans le champ du revers, à droite S.

P. B. 3 ex., dont 2 saucés. — Poids : 2,00 ; 3,04. — Cinquième émission de Rome.

256. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SALVS AVG. La Santé debout à gauche, nourrissant un serpent qui s'élance d'un autel et tenant un sceptre. (Deux variétés de coin.)

P. B. Cohen 262, 13 ex. — Poids : 3,08 ; 3,40 ; 2,36 ; 2,80 ; 2,37 ; 2,05 ; 2,35 ; 3,78 ; 2,40 ; 1,93 ; 2,20 ; 1,50 ; 1,60. — Deuxième émission de Rome.

257. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SECVRIT. AVG. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et appuyée sur une colonne. —/XI.

P. B. Cohen 268, 3 ex. saucés. — Poids : 3,16. — Cinquième émission de Rome.

258. *Divo* cLAVDIO. Même tête. — *R.* ..... III I ⌐ II II. Même type.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,80. — Inédit ; légende du revers, barbare.

259. ..... DIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* SECVRIT. PERPET. Même type.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,70. — *Inédit.*

260. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SPES AVG. L'Espérance debout à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe ; I/—.

P. B. Cohen 276, 1 ex. saucé. — Poids : 2,13.

261. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers ; I/—.

P. B. 2 ex. saucés. — Poids : 1,88 ; 1,77.

262. Même médaille, mal frappée ; au revers II/—.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,22. — Ces trois médailles appartiennent à la troisième émission de Siscia. Cf. Markl, p. 430, qui les cite avec les différends I/—, II/—, —/II.

Digitized by Google

263. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SPES PVBLICA. Même type.

P. B. Cohen 281, 6 ex., dont 3 saucés. — Poids : 3,76 ; 3,50 ; 2,58 ; 3,18 ; 2,94 ; 2,78.

264. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,98. — Deuxième émission de Rome.

265. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers ; à l'exergue P.

P. B. Cohen 284, 3 ex., dont 2 saucés. — Poids : 2,86 ; 4,95 ; 2,93. — Tarraco, première émission.

266. *Imp. Clau*DIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* TEMPORVM FELI. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance ; —/P.

P. B. Cohen 285, 2 ex. — Poids : 3,13 ; 2,48. — Siscia, quatrième émission.

267. IMP. CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VBERITAS AVG. La Fertilité debout à gauche, tenant une grappe de raisin et une corne d'abondance.

P. B. Cohen 286, 2 ex. — Poids : 2,75 ; 3,26. — Quatrième émission de Siscia.

268. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VICTORIA AVG. La Victoire debout à gauche, tenant une couronne et une palme ; A/—.

P. B. Cohen 293, 2 ex. — 2,86.

269. La même médaille ; sans lettre dans le champ.

P. B. 1 ex. — Poids : 3,42.

270. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

P. B. 11 ex. — Poids : 3,62 ; 3,07 ; 2,25 ; 3,31 ; 4,06 ; 3,83 ; 2,93 ; 2,87 ; 2,84 ; 2,45 ; 3,11.

271. Même médaille ; au revers A/—.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,13.

272. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,80. — Les n°s 173—177 appartiennent à la troisième émission de Rome.

Digitized by Google

273. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VICTORIA AVG. Même type. A/—.

P. B. Cohen 294, 5 ex. — Poids : 3,50 ; 3,10.

274. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. A/—.

P. B. 4 ex. — Poids : 3,59 ; 4,42 ; 3,10 ; 3,63. — Quatrième émission de Rome.

275. *Divo* CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — Même revers. —/—.

P. B. Cohen 295, 1 ex. — Poids : 1,96.

276. IMP CLAVDIVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite.— *R.* VICTORIA AVG. Victoire marchant à droite, tenant une couronne et une palme. A l'exergue Γ.

P. B. Cohen 303, 2 ex. saucés. — Poids : 2,81 ; 2,75.

277. Même médaille, mais au revers —/Γ.

P. B. 1 ex. — Poids : 1,94. — Cinquième émission de Rome.

278. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers, mais Victoire courant à droite ; à l'exergue S. (Deux variétés de coin) ; d'une avec un point sous le buste.

P. B. Cohen 302, 5 ex., dont 2 saucés. — Poids : 3,98 ; 2,97 ; 2,35 ; 4,11 ; 3,02. — Tarraco, deuxième émission.

279. IMP CLAVDIVS P· F· AVG. Même buste. — Même revers ; à l'exergue S.

P. B. 1 ex. — Poids : 303.

280. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite ; sous le buste deux points. — *R.* VICTORIAE GOTHIC. Trophée, au pied duquel sont deux captifs assis dos à dos, les mains liées derrière le dos.

P. B. Cohen 308, 1 ex. — Poids : 3,88. — Troisième émission de Cyzique.

281. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Mars debout à gauche, tenant un rameau et une haste, à ses pieds un bouclier.

La même médaille ; au revers —/Є.

La même médaille ; au revers Ɔ/—.

La même médaille ; au revers Є/—.

P. B. Cohen 313, 8 ex. — Poids : 3,78 ; 2,09 ; 2,82 ; 2,75 ; 3,25 ; 2,20 ; 2,38 ; 1,48.

Digitized by Google

282. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers.

La même médaille ; au revers Ə/—.

P. B. 19 ex. — Poids : 2,98 ; 1,95 ; 3,33 ; 2,90 ; 3,00 ; 2,92 ; 2,18 ; 2,53 ; 2,72 ; 2,52 ; 2,00 ; 2,11 ; 2,68 ; 2,93 ; 2,36 ; 2,05 ; 3,06 ; 2,10 ; 2,41.

283. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers.

P. B. 4 ex. — Poids : 3,68 ; 3,82 ; 2,48 ; 3,16. — Les nos 186—192 appartiennent à la troisième émission de Rome.

284. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Mars debout à gauche, tenant un rameau et une haste ; à ses pieds un bouclier. —/Є.

P. B. Cohen 314, 7 ex. — Poids : 3,35 ; 2,40 ; 3,15 ; 2,90 ; 2,38.

La même médaille ; au revers Ə/—. (4 ex. — Poids : 2,20 ; 2,75 ; 2,79 ; 1,85.)

La même médaille ; au revers Ɔ/—. (1 ex. — Poids : 3,18. — Quatrième émission de Rome.)

285. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite. — Même revers.

P. B. 1 ex. — Poids : 2,07. — *Inédit.*

286. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Mars nu avec le manteau flottant, marchant à droite, portant une haste et un trophée ; à l'exergue P.

P. B. Cohen 315, 2 ex. saucés. — Poids : 5,32. — Deuxième émission de Tarraco.

287. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Soldat casqué debout à gauche, appuyé sur un bouclier et tenant une haste.

P. B. Cohen 318, 1 ex. — Poids : 2,40. — Troisième émission de Siscia.

288. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers ; * — II.

P. B. 2 ex. — Poids : 2,25 ; 2,65. — Troisième émission de Siscia.

Quintille.

289. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* AETERNIT. AVG. Le Soleil radié debout à gauche, avec le manteau déployé derrière lui, levant la main droite et tenant un globe.

Digitized by Google

La même médaille ; au revers —/N.

La même médaille ; au revers N/—.

La même médaille ; au revers III/—.

P. B. Cohen 2, 5 ex., dont 1 avec —/N, 2 avec N/— et 1 avec III/—.

290. IMP. C. AVR. CL. QVINTILLVS *aug*. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. APOLLINI CONS. Apollon nu debout de face, regardant à gauche, tenant une branche de laurier et s'appuyant sur sa lyre qui est posée sur un rocher ; —/H.

P. B. Cohen 5, 1 ex.

291. IMP. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. CONCO. EXER. La Concorde debout à gauche, tenant une enseigne et une corne d'abondance ; à l'exergue T.

P. B. 2 ex. — Variété inédite de Cohen 8, qui donne pour le revers la légende CONCO. EXERC.

292. *Imp. C. M. Aur*. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. CONCORD*ia aug*. La Concorde debout à gauche, sacrifiant sur un autel et tenant une corne d'abondance ; —/Δ.

P. B. Cohen 17, 1 ex.

293. IMP. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. FIDES MILIT. La Foi debout à gauche, tenant une enseigne de chaque main ; à l'exergue S.

P. B. Cohen 25, 1 ex.

294. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. FIDES MILITVM. La Foi militaire debout à gauche, tenant une enseigne et un sceptre ; —/Є.

P. B. Cohen 28, 4 ex.

Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. (1 ex. — Variété de Cohen 28.)

295. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. LAETITIA AVG. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre posée sur un globe ; —/XII.

P. B. Cohen 39, 1 ex.

La même médaille ; au revers, à l'exergue XII. (1 ex.)

La même médaille ; au revers X/II. (1 ex.)

Digitized by Google

296. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R. Marti* PACIF. Marchant à gauche, tenant de la main droite une branche d'olivier et, de la gauche, une haste et un bouclier. X/—.

P. B. 2 ex. Cohen 50 donne la légende MARTI PACIL (*sic*), et pour l'avers le buste radié et drapé.

297. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PAX AVGVSTI. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal ; A/—.

P. B. Cohen 52, 2 ex.

298. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PROVIDEN. AVG. La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds et tenant une corne d'abondance ; —/T.

P. B. 1 ex. — Variété inédite de Cohen 57.

299. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers ; —/T.

P. B. Cohen 57, 1 ex.

300. Même buste et même légende. — *R.* PROVIDENT. AVG. Même type. —/S.

P. B. Cohen 59, 1 ex. saucé.

301. IMP. C. *M. Aur. Cl. Quint*ILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* SECVRIT. AVG. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et s'appuyant sur une colonne ; —/XI.

P. B. Cohen 63, 1 ex.

302. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VICTORIA AVG. Victoire marchant à droite, tenant une couronne et une palme ; à l'exergue Γ.

P. B. Cohen 70, 2 ex.

La même médaille ; au revers —/Γ. (2 ex.)

303. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Soldat casqué à gauche, appuyé sur un bouclier et tenant une haste ; —/B.

P. B. Cohen 73, 3 ex.

Digitized by Google

Aurelianus.

304. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* CONCORD. MILIT. Jupiter nu avec le manteau déployé derrière lui, debout à gauche, appuyant la main gauche sur un sceptre et présentant un globe à Aurélien debout en habit militaire qui tient un sceptre. A l'exergue * C *.

P. B. Cohen 23, 1 ex. — Rohde (die Münzen des Kaisers Aurelianus und seiner Frau Severina, Meissensee, 1870; 37, n° 100) dit expressément que cette médaille est toujours signée * C *.

305. IMP. C. AVRELIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* CONCORDIA MILI. La Concorde debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. Dans le champ, à droite, P.

P. B. 1 ex. saucé. — *Type inédit ?* — Rohde, 31, n° 80 mentionne les lettres P, S, T, Q dans le champ à droite.

306. Même buste et même légende. — *R.* CONCORDIA *mili.* Deux Concordes debout en face l'une de l'autre, tenant l'une une enseigne de la main droite et l'autre une enseigne de la main gauche; entre elles est une troisième enseigne tenue par toutes deux. A l'exergue S.

P. B. Cohen 50, 1 ex. saucé. — Rohde, 32, n° 85, donne pour l'exergue P, S, T, Q.

307. IMP. C. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* CONCORDIA MILITVM. Aurélien debout à droite, et donnant la main à une femme debout devant lui. A l'exergue : * Q ; * T ; XXIP. ; S.

P. B. Cohen 60, 4 ex., dont 1 saucé. — Rohde, 33, n° 88 ; cette médaille est une de celles qui donne le plus de différents, tant dans le champ qu'à l'exergue.

308. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FIDES MILITVM. Aurélien lauré, en habit militaire, debout à gauche, levant la main droite et tenant un sceptre, entre deux enseignes militaires.

P. B. 1 ex. saucé. — Cohen, en décrivant sous le n° 91, d'après Tanini, une médaille semblable, dit qu'Aurélien tient un globe et une haste. Notre exemplaire parfaitement conservé donne un sceptre et pas de globe. — *Inédit ?* — Rohde, 42, n° 121, décrivant cette médaille, dit qu'Aurélien tient une lance et indique pour l'exergue IV.

309. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FORTVNA REDVX. La Fortune assise à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance; à côté du siège, une roue. A l'exergue : P. ; * P. ; Q ; Q.

P. B. Cohen 95, 4 ex., dont 1 saucé. — Rohde, 43, n° 125.

Digitized by Google

310. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI CONSER. Aurélien debout à droite en habit militaire, tenant un long sceptre, et se disposant à recevoir un globe que lui présente Jupiter nu, debout, le manteau déployé derrière lui, tenant un sceptre. A l'exergue B. (Deux variétés; sur la seconde le buste d'Aurélien, sur l'avers, a le cou fort court et la cuirasse descend fort bas.)

P. B. Cohen 105, 2 ex., dont 1 saucé. — Rohde, 48, n° 145.

311. Même buste et même légende. — *R.* IOVI CONSER. Même type, mais Aurélien tient un petit sceptre transversal. A l'exergue : A ; P ; *P ; *T.

P. B. Cohen 108, 4 ex., dont un saucé.

312. *Imp.* CL. DOM. AVREL..... Son buste radié et drapé à droite. — *R. Marti* PACIF. Mars marchant à gauche, tenant de la gauche une haste transversale et un bouclier.

P. B. Cohen 131, 1 ex. — Notre exemplaire est mal frappé, de sorte que sur les deux côtés une partie des inscriptions et des types n'est pas visible. — Rohde, 54, n° 170.

313. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ORIENS AVG. Le Soleil radié à demi nu debout de face, regardant à gauche, levant la main droite et tenant un globe ; à ses pieds, à gauche, un captif assis, les mains liées derrière le dos. A l'exergue Q ; P, mais le captif a les mains devant lui. (Cohen 141.)

P. B. Cohen 141 et 142, 2 ex. — Rohde, 76, n° 178, indique pour l'exergue P, S, T, Q, V, VI.

314. IMP. AVRELIANVS AVG. Même buste. — Même revers ; le captif a les mains liées derrière le dos. A l'exergue T.

P. B. Cohen 140, 1 ex. saucé. — Rohde, 56, n° 177, avec les mêmes différends.

315. Même buste et même légende. — Même type ; aux pieds du Soleil un captif barbu couché sur le côté, à droite, levant la main droite. A l'exergue IL.

P. B. Cohen 144, 1 ex. — Rohde, 57, n° 180, indique pour l'exergue les lettres P, S, Q, V, VI ; mais ne mentionne nulle part le différend IL.

316. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ORIENS AVG. Le Soleil radié à demi-nu à gauche, levant la main droite et tenant un globe, montant sur le dos d'un captif assis à

Digitized by Google

terre ; à droite un autre captif assis également, mais tournant la tête à gauche ; ils ont tous deux les mains liées derrière eux. A l'exergue : XXIP.

P. B. 1 ex. saucé. — Rohde, 59, n° 190.

317. IMP. C. AVRELIANVS AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue SA.

P. B. 1 ex. — *Inédit.*

318. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ORIENS AVG. Le Soleil radié à demi-nu marchant à droite, tenant une branche et un arc et foulant aux pieds un captif terrassé qui lève la main. Dans le champ, à gauche ∑ ; à l'exergue XXIR.

P. B. Cohen 159, 1 ex. saucé. — Rohde, 61, n° 195.

319. IMP. C. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PACATOR ORBIS. Le Soleil radié à demi-nu, marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet. A l'exergue AL.

P. B. Cohen 161, 1 ex. saucé. — Rohde, 63, n° 200.

320. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* PANNONIAE. La Pannonie voilée debout à gauche, regardant à droite, étendant la main droite et tenant une enseigne transversale. A l'exergue : T.

P. B. Cohen 166, 1 ex. — Rohde, 64, n° 204, avec la remarque que le différend T seul figure sur cette monnaie.

321. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PIETAS AVG. Aurélien debout à droite, tenant un sceptre transversal et sacrifiant sur un autel allumé ; en face de lui, Sévérine debout, tenant une patère et, de la main gauche, son vêtement et un sceptre. A l'exergue S. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 171, 2 ex. saucés. — Rohde, 65, n° 209, n'ayant que le différend S.

322. AVRELIANVS P. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* RESTITVT. ORBIS. Femme debout à droite, présentant une couronne à Aurélien en habit militaire et tenant une haste. Dans le champ, une étoile ; à l'exergue ·RP.

P. B. Variété de Cohen 198, 1 ex. saucé. — L'exemplaire décrit par cet auteur donne à l'avers : AVRELIANVS AVG. — Inconnu à Rohde.

Digitized by Google

323. IMP. AVRELIANVS AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue R.

P. B. Cohen 192, 1 ex.

324. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* RESTITVT. ORIENTIS. Même type. A l'exergue * S.

P. B. Variété de Cohen 201, 1 ex. saucé. — Dans cet ouvrage le buste d'Aurélien est dit radié et cuirassé. — Rohde, 71, n° 236, avec les différends P, S, *P, *S, *T.

325. IMP. C. AVRELIANVS AVG. Même buste. — *R.* RESTITVTOR ORBIS. Même type. A l'exergue BC.

P. B. Cohen 210, 1 ex. — Rohde, 73, n° 244, avec les différends AC, BC, ΓC, ΔC.

326. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ROMAE AETER. Aurélien debout à droite devant Rome Nicéphore assise à gauche sur un bouclier. A l'exergue Q.

P. B. Cohen 219, 1 ex. — Rohde, 74, n° 248, avec le seul différend Q.

327. Même buste et même légende. — *R.* ROMAE AETERNAE. Même type. A l'exergue Q ?

P. B. Cohen 220, 1 ex. — Rohde, 75, n° 252, avec le seul différend Q.

328. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste lauré et cuirassé à droite. — *R.* VICTORIA AVG. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne et une palme ; à ses pieds, un captif assis, les mains liées derrière le dos. A l'exergue A ; R.

P. B. Cohen 257, 3 ex., dont 2 avec A, 1 avec R, 1 saucé ; petit module. — Rohde, 80, n° 269, ne connaît cette pièce que par Cohen qui la cite du cabinet de France ; il n'indique pas de différend.

329. IMP. CL. DOM. AVRELIANVS *aug.* Son buste radié et drapé à droite. — *R.* *Vir*TVS AVG. La Valeur casquée debout à gauche, appuyée sur un bouclier et tenant une haste. Dans le champ, à droite Γ.

P. B. Cohen 274, 1 ex. — Rohde, 81, n° 277, indique pour seul différend —/B.

330. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS MILITVM. Aurélien lauré en habit militaire debout à droite, tenant une haste et un globe, et recevant une Victoire que lui présente un soldat qui tient une haste transversale. A l'exergue T. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 285, 2 ex., dont un saucé. — Rohde, 83, n° 286, indique les différends Γ et T à l'exergue.

Digitized by Google

331. Même buste et même légende. — Même revers, mais Aurélien n'a pas de globe. A l'exergue Γ.

P. B. Variété de Cohen, 285, 1 ex. — Inconnu à Rohde.

Severina.

332. SEVERINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* CONCORDIAE MILITVM. La Concorde debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. A l'exergue SXXT.

P. B. Cohen 7, 1 ex. — Rohde, 88, n° 8, tout en indiquant les autres différends PXXT, TXXT, QXXT, VXXT, VIXXT n'indique pas le différend SXXT qui a dû nécessairement être fait dans la seconde officine de Tarraco.

333. SEVERINA AVG. Son buste diadémé à droite. — *R.* VENVS FELIX. Venus debout à gauche, tenant une statue (?) et un sceptre. A l'exergue C ; Є ; dans le champ, à droite, Δ.

P. B. Cohen 14, 3 ex., dont un saucé, petit module. — Rohde, 87, n° 4, indique les différends pour l'exergue Δ, Є, S ; pour le champ ΓS et l'exergue VSV.

Tacitus.

334. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Sa tête radiée à droite. — *R.* AEQVITAS AVG. L'Équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance. A l'exergue IIII.

P. B. 1 ex. saucé. — Inédit pour l'avers (Cohen 9) ; Cohen ne cite que des médailles de ce type avec le buste radié, drapé ou cuirassé.

335. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* CLEMENTIA TEMP. La Clémence debout à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et appuyée sur une colonne. A l'exergue XXIZ.

P. B. Variété de Cohen 16, 1 ex. saucé.

Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* CLEMENTIA TEMP. Mars casqué marchant à gauche, les jambes pliées, tenant un rameau et appuyé sur un bouclier ; une haste repose sur son bras gauche. A l'exergue XXIZ. (Cohen 15, 1 ex.)

La même médaille ; à l'exergue ++I, dans le champ, à gauche Z. (1 ex.)

336. IMP. C. M. CL. TACITVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* FELICITAS SAECVLI. La Félicité debout à

Digitized by Google

gauche, tenant une patère et un caducée ; à ses pieds, à gauche, un autel. Dans le champ, C/*.

P. B. Cohen 35, 1 ex. saucé.

337. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FIDES MILITVM. La Fidélité debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. A l'exergue XXI5.

P. B. Cohen 45, 1 ex. saucé.

338. IMP. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue BA.

P. B. Cohen 47, 1 ex.

339. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* LAETITIA FVND. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre A l'exergue XXIB.

P. B. Cohen 52, 1 ex. saucé.

340. IMP. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* MARS VICTOR. Mars nu avec le manteau flottant, marchant à droite, portant une haste et un trophée ; dans le champ A/*.

P. B. Cohen 57?, 1 ex. saucé. — Cohen donne la légende MARS VICTOR AVG. ; est-ce une erreur ? Sinon, notre médaille est inédite.

341. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* MARTI PACIF. Mars marchant à gauche, tenant un rameau de la main droite et de la main gauche une haste et un bouclier. A l'exergue S.

P. B. Variété inédite de Cohen 60, 1 ex. saucé.

341. IMP. C. M. CL. TACITVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* PAX AETERNA. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre. Dans le champ, à gauche, B.

P. B. Variété de Cohen 64, 1 ex. saucé.

342. IMP. C. M. CL. A. TACITVS AVG Même buste. — *R.* PAX AVG. Même type, mais avec un sceptre transversal. A l'exergue Q.

P. B. Variété de Cohen 66, 1 ex.

343. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGVSTI. Même type, avec le sceptre transversal. A l'exergue P.

P. B. Cohen 73, 1 ex.

Digitized by Google

344. IMP. C. M. CLA. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue Q.

P. B. Cohen 75, 1 ex.

345. IMP. C. M. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* SALVS AVG. La Santé debout à gauche, nourrissant un serpent enlacé autour d'un autel et tenant un sceptre. Dans le champ, à droite, Q ; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 123, 1 ex. saucé.

346. IMP. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* SPES PVBLICA. L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe. A l'exergue CA.

P. B. Cohen 137, 1 ex. saucé.

347. IMP. CL. TACITVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* TEMPORVM FELICITAS. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance. Dans le champ A/A. ; A/*.

P. B. Cohen 144, 3 ex., dont 1 saucé.

Florianus.

348. IMP. FLORIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* CONCORDIA MILITVM. Victoire debout à droite, tenant une palme de la main gauche, et présentant une couronne à Florien debout en habit militaire qui tient un sceptre. A l'exergue S.

P. B. Cohen 15, 1 ex. saucé.

349. IMP. C. FLORIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* FIDES MILIT. La Fidélité debout à gauche, tenant un sceptre et une enseigne militaire transversale. A l'exergue XXIC.

P. B. Cohen 25, 1 ex. saucé.

350. IMP. C. FLORIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IOVI STATORI. Jupiter nu debout de face, regardant à droite, tenant un sceptre et un foudre. Dans le champ, à droite, Z.

P. B. Cohen 35, 1 ex. saucé.

351. IMP. C. M. AN. FLORIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PACATOR ORBIS. Le Soleil radié à demi-nu courant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet. A l'exergue III. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 46, 2 ex., dont 1 saucé.

Digitized by Google

Probus.

352. IMP C PROBVS P F AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ABVNDANTIA AVG. L'Abondance debout à droite vidant sa corne ; à l'exergue IIII.

P. B. Cohen 1, 2 ex. saucés, dont 1 à fleur de coin.

353. PROBVS P F AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ADVENTVS AVG. Probus en habit militaire à cheval à gauche, levant la main droite et tenant un sceptre ; sous les pieds antérieurs du cheval, un captif assis. A l'exergue, un foudre entre R et Z.

P. B. 3 ex. saucés. — *Inédit.*

354. IMP PROBVS P F AVG. Même buste. — *R.* Même légende ; à l'exergue un foudre entre R et Z.

P. B. Cohen 36, 1 ex. saucé.

355. Même légende et même buste. — *R.* Même légende ; à l'exergue R * △.

Id.

356. Même légende et même buste. — *R.* Même légende ; à l'exergue R ◡ Z.

Id.

357. IMP PROBVS AVG. Son buste cuirassé avec le casque radié à gauche, tenant une lance et un bouclier. — *R.* Même type. Deux exemplaires ; l'un d'eux a à l'exergue un foudre entre R et S, l'autre un croissant entre R et Γ.

P. B. Cohen 39, 2 ex. saucés.

358. IMP C PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* Même type. A l'exergue une couronne entre R et Γ.

P. B. Cohen 41, 1 ex. saucé.

359. IMP C PROBVS P F AVG. Son buste radié et cuirassé à gauche, tenant une haste et un bouclier. — *R.* ADVENTVS AVG. Même type, sans le captif. A l'exergue XXIT.

P. B. 1 ex. saucé. — *Inédit.*

360. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* AEQVITAS AVG. L'Équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance. A l'exergue XXI.

P. B. Cohen 74, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

361. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* CLEMENTIA TEMP. La Clémence debout à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et appuyée sur une colonne. A l'exergue XXIZ.

P. B. 1 ex. saucé, Cohen 84; seulement l'exemplaire y décrit a le buste cuirassé.

362. Même légende et même buste. — *R.* CLEMENTIA TEMP. Probus en habit militaire debout à gauche, tenant de la main gauche un sceptre surmonté d'un aigle, et recevant un globe des mains de Jupiter debout, nu, ayant son manteau déployé derrière lui et tenant un sceptre. Dans le champ, P; à l'exergue XXI* .

P. B. Cohen 87, 1 ex. saucé.

363. IMP. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers, mais le sceptre que tient Probus, est sans aigle, et le globe est surmonté d'une victoire. Dans le champ Є; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 101, 1 ex. saucé.

364. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* COMES AVG. Minerve debout à gauche, tenant de la main droite une branche d'olivier, et de la main gauche qui repose sur un bouclier, une haste. Dans le champ A.

P. B. Cohen 102, 1 ex. saucé.

365. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers; dans le champ A.

P. B. Cohen 105, 2 ex. saucés.

3 6. IMP. C. PROBVS P. P. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* COMITI PROBI AVG. Hercule nu debout à gauche, tenant une branche d'olivier et une massue avec la peau du lion; à l'exergue IIII.

P. B. Variété de Cohen 108, 1 ex. saucé.

367. IMP. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* CONCORDIA AVG. La Concorde debout à gauche, tenant une patère et une double corne d'abondance. Dans le champ P; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 150, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

368. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. Dans le champ, IIII ; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 157, 1 ex. saucé.

369. IMP. C. PROBVS AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* CONCORD. MILIT. La Concorde debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. Dans le champ E ; à l'exergue QXXI.

P. B. Cohen 121, 1 ex. saucé.

370. VIRTVS PROBI AVG. Son buste cuirassé avec le casque radié à gauche, tenant une haste et un bouclier. — *R.* Même type. Dans le champ E ; à l'exergue PXXI.

P. B. Cohen 126, 1 ex. saucé.

371. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* CONCORD. MILIT. Probus debout à droite, donnant la main à la Concorde debout. A l'exergue PXXT.

P. B. Variété de Cohen 137, 1 ex. saucé.

372. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* Même type. Dans le champ S ; à l'exergue XXI.

Id.

373. IMP. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* Même type. Dans le champ P ; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 146, 1 ex. saucé.

374. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* CONSERVAT. AVG. Le Soleil radié à demi-nu debout de face, regardant à gauche, levant la main droite et tenant un globe. A l'exergue TXXT.

P. B. 1 ex. saucé. — Variété de Cohen 179 ; l'exemplaire décrit dans cet ouvrage a le buste drapé et cuirassé.

374. IMP. C. PROBVS AVG. CONS. II. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* Même type. A l'exergue TXXT.

P. B. Cohen 191, 1 ex. saucé.

375. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FELICIT. TEMP. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et un sceptre. A l'exergue II.

P. B. Cohen 210, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

376. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* FELICITAS AVG. La Félicité debout à gauche auprès d'un autel, tenant une patère et une corne d'abondance. Dans le champ, à droite, A ; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 215, 1 ex. saucé.

377. Même légende. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* FELICITAS SEC. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance. A l'exergue SXXT.

P. B. Cohen 230, 1 ex. saucé.

378. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FIDES MILIT. La Fidélité debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. A l'exergue VIXXT. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 239, 2 ex. saucés.

379. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FIDES MILITVM. Même type. A l'exergue un foudre entre R et C ; un foudre entre R et Є ; RTP.

P. B. Cohen 252, 3 ex. saucés.

380. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Même buste. — *R.* Même type. A l'exergue III.

P. B. Cohen 255, 2 ex. saucés.

381. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Même buste. — *R.* Même type. A l'exergue III.

P. B. 1 ex. saucé. — Variété de Cohen 256 ; l'exemplaire de Cohen a le buste drapé et cuirassé.

382. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* ERCVLI PACIF. Hercule nu debout à gauche, tenant une branche d'olivier et une massue ; la peau de lion est suspendue à son bras gauche. A l'exergue SXXT.

P. B. Cohen 280, 1 ex. saucé.

383. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* HERCVLI PACIF. Même type. A l'exergue VIXXT.

P. B. Cohen 281, 1 ex., sur un flan de M. B.

Digitized by Google

384. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Même buste qu'au n° 382. — *R.* ERCVLI PACIFERO. Même type. A l'exergue SXXT.

P. B. Cohen 293, 1 ex. saucé. — *Inédit.* — Cohen décrit une médaille semblable avec la légende *Herculi pacifero.*

385. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI CONS. PROB. AVG. Jupiter nu debout à gauche avec le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et un sceptre. A l'exergue, un foudre entre R et B.

P. B. Cohen 305, 2 ex. saucés.

386. IMP. PROBVS P. F. AVG. Même buste. — *R.* Même type et même exergue.

P. B. Cohen 306, 1 ex. saucé.

387. VIRTVS PROBI AVG. Son buste cuirassé vu de dos, avec le casque radié, tenant une lance et un bouclier. — *R.* IOVI CONSERVATO. Probus debout à droite en habit militaire, recevant un globe des mains de Jupiter debout, nu, avec le manteau déployé derrière lui, qui tient un sceptre. A l'exergue IIXXT.

P. B. 1 ex. saucé. — *Inédit.*

388. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* LAETITIA AVG. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre. A l'exergue XXIII.

P. B. 1 ex. saucé. — *Inédit.* — Cohen 324 et 325 ne donne pas notre légende de l'avers.

389. IMP. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* MARS VICTOR. Mars nu avec le manteau flottant, marchant à droite, portant une haste et un trophée. A l'exergue II.

Variété de la médaille précédente ; à l'exergue III.

P. B. Cohen 5 ex. saucés, dont 4 avec II à l'exergue et 1 avec III.

390. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* MARTI PACIF. Mars marchant à pas précipités à gauche, tenant une branche d'olivier de la main droite, et de la main gauche une haste et un bouclier. A l'exergue RQΓ.

P. B. Cohen 350, 1 ex. saucé.

391. IMP. C. PROBVS AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — Même revers ; dans le champ I — * ; à l'exergue QXXI.

P. B. Cohen 352, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

392. VIRTVS PROBI AVG. Son buste cuirassé à gauche avec le casque radié, tenant une haste et un bouclier. — Même revers; un exemplaire a à l'exergue ΔXXI; l'autre a dans le champ I et à l'exergue QXXI.

P. B. Cohen 358, 2 ex. saucés.

393. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* ORIES (*sic*) AVG. Le Soleil radié à demi-nu, levant la main droite et tenant un globe, marchant à gauche; près de chacun de ses pieds un captif assis, les mains liées derrière le dos. A l'exergue I.

P. B. Cohen 389, 1 ex. saucé.

394. IMP. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. Dans le champ, D.

P. B. Cohen 401, 2 ex. saucés.

Même médaille; à l'exergue IIII, rien dans le champ. (1 ex.)

395. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGVSTI. Même type. A l'exergue XXIS.

P. B. Cohen 420, 1 ex. saucé.

396. IMP. PROBVS P. F. AVG. Son buste cuirassé avec le casque radié à gauche, tenant une haste et un bouclier. — Même revers. A l'exergue XXIT.

P. B. Cohen 417, 1 ex. saucé.

397. VIRTVS PROBI AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue VXXI; dans le champ T — *.

P. B. Cohen 427, 1 ex. saucé.

398. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PIAETAS AVG. La Piété, voilée, debout à gauche auprès d'un autel allumé, tenant une patère et une boîte à parfums. A l'exergue III (?).

P. B. Cohen 435, 1 ex. saucé.

399. Même avers. — *R.* PIETAS AVG. Même type; à l'exergue IIII.

P. B. Cohen 437, 1 ex. saucé.

400. IMP. C. M. AVR. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* RESTITVT. ORBIS. Femme debout à droite,

Digitized by Google

présentant une couronne à Probus debout en habit militaire, lauré, qui tient un globe et un sceptre. Dans le champ II ; à l'exergue XXI.

P. B. 1 ex. saucé. — Variété de Cohen 509 qui cite le buste de Probus drapé et cuirassé.

401. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* ROMAE AETER. Temple à six colonnes ; au milieu Rome assise de face, tenant une victoire et un sceptre. A l'exergue, un foudre entre R et Δ (deux variétés) et RVΔ.

P. B. Cohen 528, 4 ex. saucés.

402. IMP. PROBVS AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue : R couronne B ; R foudre B ; R ◡ B (deux variétés).

P. B. Cohen 531, 4 ex. saucés.

403. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SALVS AVG. La Santé debout à gauche, nourrissant un serpent enroulé autour d'un autel et tenant un sceptre. Dans le champ, à droite, B.

P. B. Cohen 566, 1 ex. saucé.

404. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite — Même revers ; dans le champ, à droite, B.

P. B. 1 ex. saucé.

405. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SALVS PVBLIC. La Santé debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras. A l'exergue ΓXXI.

P. B. Cohen 599, 1 ex. saucé.

406. IMP. C. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SECVRIT. PERP. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, posant la main droite sur la tête et accoudée à une colonne. A l'exergue ΓXXI.

P. B. Cohen 610, 1 ex. saucé.

407. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* SOLI INVICTO. Le Soleil radié à demi-nu dans un quadrige au galop à gauche. A l'exergue R foudre Γ.

P. B. 1 ex. saucé. — Inédit pour l'avers.

Digitized by Google

408. IMP. C. M. AVR. PROBVS P. AVG. Son buste cuirassé à gauche avec le casque radié, tenant une haste et un bouclier. — Même revers ; à l'exergue XXI5.

P. B. Cohen 677, 1 ex. saucé.

409. IMP. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — Même revers, mais le Soleil tient un globe et un fouet ; à l'exergue R foudre Γ. (Deux variétés ; sur l'une d'elles, la légende du revers est divisée en deux, sur l'autre en quatre.)

P. B. Cohen 650, 2 ex. saucés.

410. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* SPES AVG. L'Espérance marchant à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe. Dans le champ, à droite, C.

P. B. Cohen 701, 1 ex. saucé.

411. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* TEMPOR. FELICI. La Félicité debout à droite, tenant un caducée et une corne d'abondance. A l'exergue I.

P. B. Cohen 713, 3 ex. saucés.

412. Même avers. — *R.* TEMPOR. FELICIT. Même type. A l'exergue I ; II (2 ex.) et sur un exemplaire B dans le champ à gauche, rien à l'exergue.

P. B. Cohen 727, 4 ex. saucés.

413. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VICTORIA AVG. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne et un trophée. A l'exergue, un foudre entre R et 5.

P. B. Cohen 739, 1 ex. saucé.

414. IMP. PROBVS INV. AVG. Même buste. — *R.* VICTORIA AVG. N. Victoire marchant à droite, tenant une couronne et une palme. Dans le champ Є ; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 752, 1 ex. saucé.

415. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VICTORIA GERM. Trophée entre deux captifs assis, les mains liées derrière le dos. A l'exergue RAA ; R foudre A (3 ex.) ; R foudre B.

P. B. Cohen 766, 5 ex. saucés.

416. IMP. PROBVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue R foudre A. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 773, 2 ex. saucés.

Digitized by Google

417. IMP. C. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVG. La Valeur casquée debout à gauche, en habit militaire, tenant une Victoire et appuyée sur un bouclier; une haste repose sur son bras gauche. A l'exergue IIII.

P. B. Cohen 816, 1 ex. saucé.

418. VIRTVS PROBI AVG. Son buste radié et cuirassé à gauche, tenant une haste. — *R.* Même avers. A l'exergue QXXT.

P. B. Cohen 826, 1 ex. saucé.

419. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. COS. III. Son buste radié avec le manteau impérial à gauche, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* Même avers. A l'exergue QXXT.

P. B. 1 ex. saucé. Variété de Cohen 833; Cohen ne mentionne pas l'aigle qui surmonte le sceptre.

420. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVG. Probus en habit militaire et lauré debout à droite, tenant une haste transversale et un globe. A l'exergue XXIS.

P. B. Cohen 840, 1 ex. saucé.

421. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVGVSTI. Probus en habit militaire marchant à pas précipités à droite, tenant une haste et un bouclier et posant le pied sur un captif assis, les mains liées derrière le dos. A l'exergue IIII.

P. B. Cohen 869, 1 ex. saucé.

422. IMP. C. M. AVR. PROBVS AVG. Son buste cuirassé à gauche avec le casque radié, tenant une haste et un bouclier. — *R.* VIRTVS PROBI AVG. Probus galopant à droite, tenant un bouclier et perçant de sa haste un ennemi agenouillé dont le bouclier est sous les pieds du cheval. A l'exergue KA△.

P. B. Cohen 912, 1 ex. saucé.

Carus.

423. IMP. CARVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* AETERNIT. IMPERI. Le Soleil radié à demi-nu, marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet. A l'exergue FAA.

P. B. Cohen 10, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

424. DIVO CARO PIO. Sa tête radiée à droite. — *R.* CONSECRATIO. Aigle éployé debout. A l'exergue II. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 18, 2 ex. saucés.

La même médaille ; au revers III. (1 ex.)

425. IMP. C. M. AVR. CARVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. Dans le champ, à gauche, B.

P. B. Variété de Cohen 50, 1 ex. saucé. — Cohen n'indique que le buste cuirassé.

426. IMP. CARVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SPES PVBLICA. L'Espérance marchant à droite, tenant une fleur et relevant sa robe. A l'exergue SXXI.

P. B. Cohen 79, 1 ex. saucé.

427. IMP. C. M. AVR. CARVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* VICTORIA AVG. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne et une palme. Dans le champ, à gauche, A.

P. B. Cohen 93, 1 ex. saucé.

428. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VICTORIA AVGG. Victoire marchant à droite, tenant une couronne et une palme.

P. B. Cohen 98, 1 ex. saucé.

429. IMP. C. M. AVR. CARVS AVG. Même buste. — *R.* VICTORIA AVGG. Victoire debout à gauche sur un globe, tenant une couronne et une palme ; à ses pieds, de chaque côté, un captif assis, les mains liées derrière le dos. Dans le champ, à gauche, A.

P. B. Cohen 99, 1 ex. saucé.

Numerianus.

430. IMP. NVMERIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI VICTORI. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant une Victoire et un sceptre ; à ses pieds, un aigle. A l'exergue KAB.

P. B. 1 ex. saucé. Variété de Cohen 16 ; l'exemplaire décrit dans Cohen mentionne le buste radié, drapé et cuirassé.

Digitized by Google

431. M. AVR. NVMERIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. MARS VICTOR. Mars marchant à droite avec le manteau flottant, portant une haste et un trophée. Dans le champ, à droite, C.

P. B. Cohen 18, 1 ex. saucé.

432. IMP. C. M. AVR. NVMERIANVS AVG. Même buste. — Même revers. Dans le champ, à droite, C.

P. B. Cohen 24, 1 ex. saucé.

433. IMP. C. NVMERIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R*. PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. Dans le champ, à gauche, B.

P. B. Cohen 43, 1 ex. saucé.

434. IMP. NVMERIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R*. PIETAS AVGG. La Piété debout à droite auprès d'un autel allumé, levant la main droite et tenant une boîte à parfums. Dans le champ, à droite, C.

P. B. Cohen 61, 1 ex. saucé.

435. M. AVR. NVMERIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. PRINCIPI IVVENTVT. Numérien debout à gauche en habit militaire, tenant une baguette et un sceptre transversal. A l'exergue KA△.

Même médaille ; à l'exergue VIXXI.

P. B. Cohen 76, 2 ex. saucés.

436. M. AVR. NVMERIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. VIRTVS AVGG. Numérien en habit militaire debout à droite, tenant un sceptre et recevant un globe surmonté d'une Victoire des mains de Carus, également en habit militaire et tenant un sceptre. Dans le champ, Γ ; à l'exergue XXI.

P. B. Cohen 107, 1 ex. saucé.

437. IMP. NVMERIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R*. VNDIQVE VICTORES. Numérien debout à gauche en habit militaire, tenant un globe et un sceptre. A l'exergue KA5.

P. B. Cohen 118, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

Carinus.

438. IMP. C. M. AVR. CARINVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* AEQVITAS AVGG. L'Équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance. Dans le champ, à droite, A.

La même médaille, mais à l'exergue KAZ.

P. B. Cohen 8, 2 ex. saucés.

439. IMP. C. M. AVR. CARINVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* FIDES MILITVM. La Fidélité debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. A l'exergue KAЄ.

P. B. Variété de Cohen 31, 1 ex. saucé.

440. IMP. CARINVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI VICTORI. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant une Victoire et un sceptre ; à ses pieds, un aigle. A l'exergue KA◡B.

P. B. Cohen 45, 1 ex. saucé.

441. M. AVR. CARINVS NOB. CAES. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* PIETAS AVGG. Vase à sacrifice entre un bâton d'augure, un couteau de sacrificateur et une patère à gauche, et un simpule et un aspersoir à droite. A l'exergue ZKA.

P. B. Cohen 74, 1 ex. saucé.

442. M. AVR. CARINVS NOB. CAES. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* PRINCIPI IVVENTVT. Carin en habit militaire debout à gauche, tenant une enseigne et un sceptre.

P. B. Variété de Cohen 83, 1 ex. saucé.

443. CARINVS NOBIL. CAES. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* SAECVLI FELICITAS. Carin en habit militaire, lauré, debout à droite, tenant une haste transversale et un globe. Dans le champ, à droite, Ɑ.

P. B. Cohen 115, 1 ex. saucé.

444. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite, tenant une lance. — Même revers. Dans le champ, à droite, D.

P. B. Cohen 116, 1 ex. saucé.

445. IMP. C. M. AVR. CARINVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers. Dans le champ, à droite, D.

P. B. Cohen 120, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

446. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. Dans le champ, à droite, D.

P. B. Variété de Cohen 120, 2 ex. saucés.

Magnia Urbica.

447. MAGNIA VRBICA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant. — *R.* VENVS GENETRIX. Vénus debout à gauche, tenant une pomme et un sceptre. Dans le champ, à gauche, P.

P. B. Cohen 11, 1 ex. saucé.

448. Même légende et même buste. — *R.* VENVS VICTRIX. Vénus debout à gauche, tenant un casque et un sceptre transversal, et appuyée sur un bouclier. A l'exergue SXXIT.

P. B. Cohen 15, 1 ex.

Diocletianus.

449. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* ABVNDAT. (*sic*) AVGG. L'Abondance debout à droite, vidant sa corne qu'elle tient des deux mains. A l'exergue P.

P. B. 1 ex. saucé. — Cohen 1 ne connaît cette médaille que par Banduri (II, 25) qui donne cependant à l'exergue la lettre B.

450. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même buste. — *R.* ABVNDANT. AVGG. Même type. A l'exergue A. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 4, 2 ex. saucés. — Le même type se retrouve pour Maximien Hercule et Galère Maximien, mais n'est pas connu pour Constance Chlore.

451. IMP. DIOCLETIANVS P. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* CLARITAS AVGG. Le Soleil radié à demi-nu debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe ; à ses pieds un captif agenouillé, les mains liées derrière le dos. A l'exergue PTR.

P. B. Variété de Cohen 17, 1 ex. saucé. — La légende de la pièce, citée par Cohen d'après M. Rollin, a la légende IMP. DIOCLETIANVS AVG. — La légende *CLARITAS AVGG.*, que nous trouvons pour la première fois sur les médailles de Postume CLARITAS AVG. (Cohen 12 et 13 ; J. de Witte, 15 et 15[a]), bien qu'accompagnant un type tout à fait différent : les bustes accolés du Soleil et de la Lune, se retrouvent pour les quatre princes de la tétrarchie. Les médailles de ce type de notre trésor sont toutes frappées à Trèves ; il serait intéressant de savoir si celles qui existent autre part, portent les mêmes lettres à l'exergue.

Digitized by Google

452. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* FIDES MILIT. La Foi debout à gauche, tenant deux enseignes militaires. A l'exergue PTR.

P. B. Cohen 69, 1 ex. saucé. — Banduri, II, 28, avec les mêmes lettres à l'exergue.

453. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue PTR ; dans le champ, à gauche, D.

P. B. Cohen 71, 1 ex. saucé. — Banduri, II, 28, cite deux variétés de cette médaille ; l'une a à l'exergue PTR, et dans le champ, mais à droite, D, l'autre à l'exergue PXXIT, sans lettre dans le champ.

454. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Sa tête laurée à droite. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Génie debout à gauche, à demi-nu, tenant une patère et une corne d'abondance. $\frac{A/—}{TR}$ (deux variétés).

M. B. Cohen 85, 3 ex. saucés.

La même médaille ; au revers $\frac{B/—}{TR}$. (1 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{C/—}{TR}$. (1 ex.)

455. IMP. DIOCLETIANVS P. AVG. Sa tête laurée à droite. — Même revers. $\frac{—/—}{TR}$.

M. B. Cohen 91, 2 ex.

La même médaille ; au revers $\frac{A/—}{TR}$. (1 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{B/—}{TR}$. (2 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{C/—}{TR}$ (deux variétés). (2 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{A/F}{TR}$. (1 ex.)

456. IMP. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Sa tête laurée à droite. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Même type. $\frac{B/—}{TR}$.

M. B. Cohen 94, 1 ex. saucé.

La même médaille ; au revers $\frac{A/\Gamma}{TR}$. (1 ex.)

La même médaille ; sous la tête H ; au revers $\frac{B/\Gamma}{TR}$. (1 ex.)

Digitized by Google

457. IMP. C. DIOCLETIANVS AVG. Même tête. — Même revers. $\frac{-/-}{TR}$.

M. B. Cohen 98, 1 ex.

458. IMP. C. DIOCLETIANVS P. AVG. Même tête. — Même revers. $\frac{-/-}{TR}$.

M. B. Cohen 100, 1 ex.

459. IMP. C. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même tête. — Même revers. Rien dans le champ ni à l'exergue (deux variétés).

M. B. Cohen 101, 2 ex.

La même médaille ; au revers $\frac{-/-}{LN}$. (1 ex.)

460. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI AVGG. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre ; à ses pieds, un aigle. A l'exergue A (trois variétés).

P. B. Cohen 147, 4 ex. saucés.

461. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue A.

P. B. Cohen 147, 3 ex. saucés.

Même médaille ; à l'exergue P. (1 ex.)

462. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers ; à l'exergue P.

P. B. Cohen 147, 1 ex.

463. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* IOVI AVGG. Même type. A l'exergue A (deux variétés) et P.

P. B. Cohen 153, 3 ex. saucés.

464. Même légende. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un globe. — Même revers. A l'exergue A.

P. B. Cohen 151, 1 ex. saucé.

465. IMP. DIOCLETIANVS P. AVG. Même buste qu'au n° 463. — Même revers. A l'exergue A.

P. B. Variété de Cohen 163, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

466. IMP. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue A.

P. B. Variété de Cohen 165, 1 ex.

467. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI AVGG. Jupiter à demi-nu assis à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre. A l'exergue A. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 169, 7 ex. saucés.

Même avers. — Même revers ; à l'exergue I. (1 ex.)

468. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers ; à l'exergue A.

P. B. Cohen 169, 2 ex.

Même avers. — Même revers ; à l'exergue I. (4 ex.)

469. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers ; à l'exergue A.

P. B. Cohen 169, 4 ex.

Même avers. — Même revers ; à l'exergue I. (Cohen 169, 1 ex.)

470. IMP. DIOCLETIANVS P. AVG. Même buste. — Même revers ; à l'exergue A.

P. B. Cohen 171, 1 ex.

471. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — Même revers ; à l'exergue I.

P. B. Variété de Cohen 171, 1 ex.

472. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IOVI CONSER. AVGG. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et un sceptre ; à ses pieds, un aigle. A l'exergue SML.

P. B. Cohen 183, 1 ex. saucé.

473. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. Dans le champ, à gauche, A. (Deux variétés.)

P. B. Variété de Cohen 184, 2 ex.

Même avers. — Même revers. Dans le champ, à droite, A. (1 ex.)

Même avers. — Même revers. Dans le champ, à gauche, B. (1 ex.)

Même avers. — Même revers. Dans le champ, à droite, A ; à l'exergue SML. (2 ex.)

Digitized by Google

474. IMP. C. VAL. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI CONSERVAT. Jupiter nu debout à gauche avec le manteau déployé derrière lui, tenant un foudre et un sceptre. A l'exergue PXXIT. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 198, 2 ex. saucés.

475. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même buste. — *R.* Même légende. Même type, mais aux pieds de Jupiter Dioclétien debout à gauche. A l'exergue QXXIT.

P. B. Cohen 206, 1 ex. saucé.

476. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et un sceptre. A l'exergue XXIΔ ; XXIЄ.

P. B. Variété de Cohen 214, 2 ex., dont 1 saucé. — L'exemplaire décrit par Cohen a le buste radié, drapé et cuirassé à droite.

477. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. Dans le champ, à gauche, B.

P. P. Variété de Cohen 215, 1 ex. saucé. — L'exemplaire décrit par Cohen a le buste radié, drapé et cuirassé à droite.

478. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IOVI CONSERVAT. AVGG. Même type. A l'exergue XXIЄ ; XXIϛ.

P. B. Cohen 237, 3 ex. saucés.

479. IMP. C. C. VAL DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. Dans le champ, à gauche, A ; B.

P. B. Variété de Cohen 240, 6 ex. saucés (5 avec B, 1 avec A). — Cohen décrit le buste radié, drapé et cuirassé.

480. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IOVI CONSERVATORI. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et un sceptre. Dans le champ, à gauche, C ; D ; F et à l'exergue XXI.

P. B. 3 ex. saucés. — Cohen 246 décrit une médaille en or avec la légende IOVI CONSERVATOR (*sic*), donnant Jupiter debout à gauche, tenant un foudre et un sceptre. C'est donc le même type que donne notre médaille ; tandis que celles décrites par le même auteur (261—263), avec la légende IOVI CONSERVATORI, montrent Jupiter accompagné d'un aigle qui, au n° 263, tient une couronne en son bec. Cependant Banduri (II, 11), décrit le même type que présente notre médaille, avec une légende de tête différente et l'exergue XXI, parmi les médailles en argent ; il est évident qu'il s'est trompé sur la nature du médal et a décrit comme médaille d'argent un petit-bronze saucé.

Digitized by Google

481. IMP. C. DIOCLETIANVS P. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. IOVI TVTATORI AVGG. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre; à ses pieds, un aigle. A l'exergue P.

P. B. Cohen 296, 1 ex. saucé.

482. IMP. C. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue P.

P. B. Cohen 297, 8 ex. saucés.

483. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. LAETITIA FVND. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre. A l'exergue XXIZ.

P. B. 1 ex. saucé. — *Inédit* pour l'avers; Cohen 311 donne la même légende de tête, mais accompagnée du buste lauré, drapé et cuirassé à droite. Le n° 312 de Cohen indique le buste radié, drapé et cuirassé avec la légende IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS AVG.

484. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. ORIENS AVGG. Le Soleil radié à demi-nu debout à gauche, levant la main droite et tenant un fouet. A l'exergue P. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 354, 2 ex. saucés.

485. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. PAX AETERN. La Paix marchant à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre. A l'exergue A.

P. B. Cohen 356, 1 ex. saucé.

486. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste cuirassé à droite avec le casque radié. — *R*. PAX AVGG. Minerve debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre et appuyée sur un bouclier. A l'exergue *.

P. B. Cohen 362, 1 ex. saucé.

487. Même légende. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R*. PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre transversal. A l'exergue B.

P. B. Cohen 366, 4 ex. saucés.

488. Même légende. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. Même type. A l'exergue * ⌣.

P. B. Cohen 366, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

489. Même légende. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — *R.* Même type. A l'exergue B.

P. B. Cohen 367, 1 ex.

490. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre. A l'exergue A.

P. B. Cohen 372, 1 ex. saucé.

491. Même buste et même légende. — *R.* Même type, mais la Paix tient un rameau et un sceptre. A l'exergue A.

P. B. 4 ex. — *Inédit.*

492. Même buste et même légende. — *R.* Même légende. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. A l'exergue A.

P. B. Cohen 376, 1 ex.

493. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* Même type. A l'exergue B.

P. B. 1 ex. — *Inédit.*

494. IMP. DIOCLETIANVS P. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* P. M. TR. P. VIII. COS. IIII. P. P. Lion radié, marchant à gauche, tenant un foudre dans sa gueule. A l'exergue A *.

P. B. 1 ex. saucé. — *Variété inédite* de Cohen 383 ; la médaille décrite sous ce numéro porte à l'avers la légende IMP. DIOCLETIANVS AVG. Elle a été frappée en 291.

495. IMP. C. C. VAL. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PROVIDENTIA AVG. La Prévoyance debout à gauche, tenant des épis et une corne d'abondance ; à ses pieds, le modius. Dans le champ, à droite, C.

P. B. Cohen 410, 2 ex. saucés.

496. IMP. DIOCLETIANVS AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* SAECVRIT PERP. La Sécurité debout à droite, les jambes croisées, posant la main droite sur la tête et accoudée à une colonne. A l'exergue P.

P. B. Cohen 453, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

497. IMP. DIOCLETIANVS P. AVG. Même buste. — *R*. SECVRIT. PERP. Même type. A l'exergue P.

P. B. 1 ex. — Cohen ne donne pas cette légende SECVRIT. PERP.; toutes celles qu'il décrit, sous les numéros 450—455, donnent la variante orthographique SAECVRIT., tandis que le n° 456 donne SECVRITAS. Banduri cependant cite trois médailles, dont une tout-à-fait semblable à la nôtre, qui toutes trois offrent la légende SECVRIT. PERP.

498. IMP. C. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. VIRTVTI AVGG. Hercule nu debout à droite, étouffant le lion de Némée; derrière lui, une massue.

P. B. Cohen 526, 1 ex. saucé.

499. DIOCLETIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R*. VOT. X. M. XX. Victoire debout à gauche sur un globe, tenant une couronne et une palme. Dans le champ, à gauche, D. A l'exergue PTR.

P. B. Cohen 536, 1 ex. saucé. — Banduri (II, 37) décrit une médaille semblable avec la légende VOT. X. MVLT. XX., ayant dans le champ, à droite, D; à l'exergue PTR., et la rapporte à l'année 293 ou 294, ainsi à la dixième année du règne de Dioclétien; la même légende, accompagnée du même type, se rencontre aussi pour Maximien Hercule (Cohen 677, malheureusement sans les lettres du champ et de l'exergue), et pour Galère Maximien (Banduri, II, 143), ayant dans le champ A (?) resp. D, et à l'exergue PTR, celle-ci étant la même que le trésor d'Ettelbruck nous a fournie en trois exemplaires de coin différent; une médaille semblable pour Constance Chlore n'a pas été trouvée jusqu'ici, bien que certainement elle ait dû être frappée. Il n'est donc pas impossible de rapporter cette légende à l'année 293—294; car ce fut en cette année que Hercule Maximien eut dix ans de règne. Du reste, les lettres du champ et de l'exergue qui prouvent que ces médailles ont été frappées à Trèves, ont été employées probablement dès l'année 296. (Cf. Hettner, Römische Müntzschatzfunde in den Rheinlanden; Westdeutsche Zeitsch. für Gesch. und Kunst, VI, 143. — N. van Werveke, les premières émissions de l'atelier de Trèves.)

Maximianus Herculeus.

500. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R*. ABVNDANT. AVGG. L'Abondance debout à droite, répandant le contenu de sa corne qu'elle tient des deux mains. A l'exergue A.

P. B. Cohen 1, 1 ex. saucé.

501. Même légende. Son buste cuirassé à droite avec le casque radié. — Même revers. A l'exergue S (?).

P. B. Cohen 2, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

502. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* AVSPIC. FEL. La Libéralité debout à gauche, tenant une tessère et un caducée ; à ses pieds, une figure à genoux qui tend les mains. Dans le champ, à droite, D ; à l'exergue PTR.

P. B. Cohen 26, 1 ex. saucé.

503. Même buste et même légende. — *R.* Même type, mais la petite figure est debout. Dans le champ, à droite, D ; à l'exergue PTR.

P. B. Cohen 27, 1 ex. saucé.

504. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* COMES AVGG. Pallas debout à gauche, tenant un sceptre et appuyée sur un bouclier. A l'exergue C.

P. B. Cohen 34, 2 ex. saucés.

505. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* CONCORDIA AVGG. Deux Concordes debout, se donnant la main et tenant chacune une corne d'abondance. A l'exergue II.

P. B. Cohen 43, 1 ex. saucé.

506. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* FELICIT. PVBL. La Félicité debout à gauche, les jambes croisées, tenant un caducée et appuyée sur une colonne. A l'exergue B. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 95, 2 ex. saucés.

507. IMP. MAXIMIANVS AVG. Sa tête laurée à droite. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Génie coiffé du modius debout à gauche, à demi-nu, tenant une patère et une corne d'abondance. A l'exergue TR. (1 ex.) ; A/—, TR. (1 ex.) ; B/—, TR. (3 ex.)

M. B. Cohen 153, 5 ex. saucés.

508. IMP. MAXIMIANVS P. AVG. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Même revers. B/—, TR.

M. B. Cohen 156, 1 ex.

509. Même légende. Sa tête laurée à droite. — Même revers. A/—, TR. (4 ex.) ; B/—, TR. (5 ex.) ; C/—, TR. (3 ex.) ; A/Γ, TR. (1 ex.) ; B/Γ, TR. (1 ex.) ; C/Γ, TR. (2 ex.)

M. B. Cohen 156, 16 ex.

Digitized by Google

510. IMP. MAXIMIANVS P. AVG. Sa tête laurée à gauche. — *R*. GENIO POPVLI ROMANI. Même type. A/—, TR.

M. B. Cohen 157, 1 ex. saucé.

511. IMP. MAXIMIANVS P. F. AVG. Même tête. — Même revers. —/—, LN. (1 ex.); C/—, TR. (2 ex.); B/Γ, TR. (2 ex.)

M. B. Cohen 159, 5 ex. saucés.

512. Même avers, avec H au-dessous de la tête. — Même revers. A/—Γ, TR.

M. B. Cohen 160, 4 ex. saucés.

513. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Même tête. — Même revers. —/—, TR.

M. B. Cohen 179, 1 ex. saucé.

514. IMP. C. M. A. VAL. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R*. HERCVLI CONSERVAT. Hercule nu debout à droite, lauré, posant la main droite sur son flanc et appuyé sur sa massue placée sur un rocher; la peau de lion est suspendue à son bras gauche. A l'exergue VIXXIT.

P. B. Cohen 239, 1 ex. saucé.

515. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R*. HERCVLI INVICTO AVGG. Hercule nu debout à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire, ayant la peau de lion sur l'épaule et le bras gauche, et appuyé sur sa massue. Dans le champ, à gauche, S.

P. B. Cohen 266, 1 ex. saucé.

516. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite — *R*. Même type. Dans le champ, à gauche, S.

Id. 1 ex. saucé.

517. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié à gauche, portant une massue et ayant la peau de lion sur l'épaule gauche. — *R*. HERCVLI PACIFERO. Hercule nu debout de face regardant à gauche, tenant un rameau de la main gauche, et une massue et la peau de lion de la main droite. Dans le champ, à gauche, B; à l'exergue SML.

P. B. Variété de Cohen 277, 1 ex. saucé. — Cohen donne seulement P. AVG.

Digitized by Google

518. IMP. C. VAL. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* Même type. Dans le champ, à gauche, B; à l'exergue SML.

P. B. Cohen 282, 1 ex. saucé.

Même médaille; dans le champ, à gauche, Δ. (1 ex. saucé.)

519. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI AVGG. Jupiter nu debout à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre; à ses pieds, un aigle. A l'exergue A.

P. B. Cohen 313, 1 ex. saucé.

520. Même buste et même légende. — *R.* IOVI AVGG. Jupiter à demi-nu assis à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre. A l'exergue A (3 ex.) et C (1 ex.).

P. B. Cohen 323, 4 ex. saucés.

521. IMP. MAXIMIANVS P. AVG. Même buste. — Même avers. A l'exergue A.

P. B. Cohen 324, 2 ex. saucés.

522. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* IOVI CONSER. AVGG. Hercule nu debout à gauche, tenant un foudre et un sceptre, le manteau sur l'épaule gauche; à ses pieds, un aigle. Dans le champ, à droite, A. A l'exergue SM(L).

P. B. 1 ex. saucé. — *Avers inédit.*

523. IMP. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IOVI CONSERVAT. AVGG. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et un sceptre. A l'exergue XXIЄ.

P. B. Variété de Cohen 355, 1 ex. saucé.

524. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même avers. A l'exergue XXIϛ (deux variétés) et * XXIA.

P. B. Cohen 355, 3 ex. saucés.

525. IMP. C. VAL. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* IOVI CONSERVATORI. Jupiter nu debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant un foudre et un sceptre. Dans le champ, à gauche, D.

P. B. Cohen 362, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

526. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* IOVI CONSERVATORI AVGG. Jupiter nu debout à gauche avec le manteau sur l'épaule gauche, tenant un globe et un sceptre, et couronné par une Victoire qui est debout devant lui. A l'exergue B.

P. B. Cohen 370, 1 ex. saucé.

527. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste cuirassé à droite avec le casque radié. — *R.* PAX AVGG. Minerve debout à gauche, tenant une branche d'olivier et posant sur un bouclier sa main droite dans laquelle elle tient une haste. A l'exergue A; à l'exergue un foudre, dans le champ, à gauche, C.

P. B. Cohen 427, 2 ex. saucés.

528. Même légende. Son buste cuirassé à gauche avec le casque radié, tenant une haste et un bouclier. — Même revers. A l'exergue ◡, dans le champ, à gauche, B.

P. B. Cohen 430, 1 ex. saucé.

529. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. A l'exergue B.

P. B. Cohen 434, 2 ex. saucés.

La même médaille; rien à l'exergue. (1 ex. saucé.)

530. MAXIMIANVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers, mais le sceptre est droit. A l'exergue A.

P. B. Cohen 436, 1 ex. saucé.

531. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant une victoire sur un globe et un sceptre transversal. A l'exergue B (13 ex. et deux variétés); C (2 ex.); S (5 ex.); * ◡ (1 ex.).

P. B. Cohen 438, 21 ex. saucés, dont 13 avec B, 2 avec C, 5 avec S, 1 avec * ◡.

532. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue B.

P. B. Cohen 438, 2 ex. saucés.

532. Même légende. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle.

P. B. Cohen 442, 2 ex. saucés.

Digitized by Google

533. IMP. MAXIMIANVS P. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGG. Même type. A l'exergue B (4 ex. et deux variétés) ; * ◡ (1 ex.).

P. B. Cohen 448, 5 ex. saucés, dont 4 avec B et 1 avec * ◡.

534. Même légende. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial. — Même revers. A l'exergue B.

P. B. Cohen 450, 1 ex. saucé.

535. IMP. C. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue S.

P. B. Cohen 453, 1 ex. saucé.

536. IMP. C. MAXIMIANVS P. AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue S.

P. B. Variété de Cohen 454, 4 ex. saucés.

537. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Même buste. — *R.* PAX AVGG. Même type. A l'exergue S.

P. B. Cohen 456, 6 ex. saucés.

538. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SALVS AVGG. La Santé debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras. A l'exergue C (deux variétés) et Γ.

P. B. Variété de Cohen 516, 10 ex. saucés, dont 9 avec C et 1 avec Γ.

539. Même légende. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue C.

P. B. Cohen 516, 1 ex. saucé.

540. Même légende. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — Même revers. A l'exergue C et D.

P. B. Cohen 524, 2 ex. saucés.

541. IMP. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un globe. — *R.* SALVS AVGG. Même type. A l'exergue C.

P. B. 1 ex. saucé. — Inédit pour l'avers.

542. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue A.

P. B. Cohen 525, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

543. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* SECVRIT. PERP. La Sécurité debout à droite, les jambes croisées, posant sa main droite sur sa tête et accoudée à une colonne. A l'exergue P.

P. B. Cohen 531, 1 ex. saucé.

544. IMP. MAXIMIANVS P. AVG. Même buste. — Même revers. A l'exergue A.

P. B. Variété de Cohen 531, 1 ex. — Inédit pour l'avers.

545. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* TEMPOR. FELICIT. Génie tourelé assis à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance. Dans le champ, à droite, C, à l'exergue PTR ; — dans le champ, à gauche, C, à l'exergue PTR.

P. B. Cohen 537, 2 ex. saucés.

546. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVGG. Mars debout à gauche, tenant un rameau et une haste ; à ses pieds, à gauche, un bouclier. A l'exergue III.

P. B. Cohen 555, 1 ex. saucé.

547. Même légende. Son buste radié à gauche avec le manteau impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. — Même revers. A l'exergue III.

P. B. Cohen 556, 1 ex. saucé.

548. IMP. C. VAL. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVGG. Hercule nu debout à droite, posant la main droite sur son flanc et appuyé sur sa massue enveloppée de la peau de lion et placée sur un rocher. Dans le champ, à gauche, C.

P. B. Variété de Cohen 565, 1 ex. saucé.

549. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié à gauche, tenant une massue et portant la peau de lion sur l'épaule gauche. — *R.* VIRTVS AVGG. Jupiter nu debout à droite, le manteau sur les épaules, tenant un foudre et un sceptre, en face d'Hercule nu debout qui tient de la main gauche la massue et la peau de lion. Dans le champ, C.

P. B. Cohen 605, 1 ex. saucé.

550. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVGG. Maximien en habit militaire et lauré debout à droite,

Digitized by Google

tenant une haste renversée et un *parazonium*, et posant le pied sur un captif qui a les mains liées derrière le dos. Dans le champ, à gauche, C, à l'exergue PTR.

P. B. 1 ex. saucé. — Inédit pour l'avers. — Cohen 607, en décrivant ce type, donne P. AVG.

551. MAXIMIANVS P. F. AVG. Même buste. — Même revers. Dans le champ, à droite, C, à l'exergue PTR ; — dans le champ, à gauche, C, à l'exergue PTR.

P. B. 2 ex. saucés. — *Inédit.*

552. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son buste radié et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVTI AVGG. Hercule nu debout à droite, étouffant un lion ; derrière lui, la massue.

P. B. 1 ex. saucé. — Inédit pour l'avers.

553. IMP. C. MAXIMIANVS P. AVG. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — Même revers. A l'exergue I.

P. B. 1 ex. saucé. — *Inédit.*

554. IMP. C. MAXIMIANVS P. F. AVG. Son buste cuirassé à droite avec le casque radié. — Même revers.

P. B. Cohen 651, 2 ex. saucés.

Constantius I Chlorus.

555 CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* CLARITAS AVGG. Le Soleil radié debout à gauche nu, avec le manteau derrière lui, levant la main droite et tenant un globe ; à ses pieds, un captif assis. A l'exergue PTR.

P. B. 1 ex. saucé. — Cohen ne donne pas la légende de l'avers.

556. CONSTANTIVS NOB. CAES. Même buste. — Même revers ; à l'exergue PTR.

P. B. 1 ex. — Cohen 8 cite cette pièce d'après le musée de Florence.

557. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* COMES AVGG. Pallas debout à gauche, tenant un sceptre et appuyée sur un bouclier.

La même médaille ; à l'exergue du revers H. Deux variétés ; sur l'une d'elles la légende est partagée par la tête de Pallas COMES/AVGG., l'autre COME/S AVGG.

P. B. Cohen 12, 3 ex. saucés.

Digitized by Google

558. FL. VAL. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* CONCORDIA AVGG. Deux Concordes debout se donnant la main et tenant chacune une corne d'abondance ; à l'exergue II.

P. B. Cohen 15, 1 ex. saucé.

559. CONSTANTIVS NOB. CAES. Sa tête laurée à droite. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Génie coiffé du modius, à demi-nu debout à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance. A l'exergue TR.

M. B. Cohen 61, 6 ex. saucés.

La même médaille ; au revers $\frac{A/—}{TR}$. (Deux variétés.) (M. B. 2 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{B/—}{TR}$. (M. B. 3 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{C/—}{TR}$. (M. B. 3 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{A/\Gamma}{TR}$. (Trois variétés.) (M. B. 7 ex.)

La même médaille ; sous la tête H ; au revers $\frac{A/\Gamma}{TR}$. (M. B. 1 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{B/\Gamma}{TR}$. (M. B. 2 ex.).

La même médaille ; au revers $\frac{C/\Gamma}{TR}$. (M. B. 2 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{B/—}{PL}$. (M. B. 1 ex.)

560. CONSTANTIVS NOB. CAE. Sa tête laurée à droite. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Même type ; $\frac{A/—}{TR}$.

M. B. 1 ex. — *Inédit.*

La même médaille ; au revers $\frac{C/—}{TR}$. (M. B. 1 ex.)

561. CONSTANTIVS NOB. CAES. Sa tête laurée à gauche. — Même revers ; $\frac{—/—}{TR}$.

M. B. Cohen 64, 5 ex.

La même médaille ; au revers $\frac{B/—}{TR}$. (M. B. 2 ex.)

Digitized by Google

562. La même légende. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Même revers ; $\frac{A/\Gamma}{TR}$.

M. B. Cohen 62, 1 ex.

563. FL. VAL. CONSTANTIVS N. C. Son buste lauré et cuirassé à gauche, tenant une haste et un bouclier. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Même type ; $\frac{A/*}{TR}$.

M. B. Cohen 82, 1 ex. saucé.

564. FL. VAL. CONSTANTIVS NOB. C. Sa tête laurée à droite. — Même revers ; sans lettres dans le champ ni à l'exergue.

M. B. Cohen 83, 2 ex.

565. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* ORIENS AVGG. Le Soleil radié debout à gauche, levant la main gauche et tenant un fouet ; à l'exergue B.

P. B. Cohen 210, 2 ex. saucés.

566. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre. Exergue illisible.

P. B. 1 ex. saucé. — Inédit, type nouveau pour Constance.

567. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* SECVRIT. AVGG. La Sécurité debout de face, regardant à gauche, les jambes croisées, posant la main droite sur sa tête et appuyée sur une colonne. A l'exergue B.

P. B. Cohen 276, 2 ex. saucés.

568. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* TEMPOR. FELICIT. La Félicité tourelée assise à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance. $\frac{—/C}{PTR}$.

P. B. 1 ex. saucé. — Cohen 279, cite Banduri.

569. FL. VAL. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVGG. Hercule nu debout de face, regardant à droite, appuyé sur sa massue, tenant un arc et ayant la peau de lion sur le bras gauche. A l'exergue III.

P. B. 1 ex. saucé. — Cohen 295, cite Wiczay.

Digitized by Google

570. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVGG. Soldat casqué debout à gauche, appuyé sur un bouclier et tenant une haste. A l'exergue B.

P. B. Cohen 294, 2 ex. saucés.

571. CONSTANTIVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* VIRTVS AVGG. Constance en habit militaire et lauré debout à droite, tenant un sceptre, un parazonium et posant le pied gauche sur un captif. A l'exergue PTR; dans le champ, à gauche, C.

P. B. Cohen 300, 2 ex. saucés.

Galerius Maximianus.

572. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* CLARITAS AVGG. Le Soleil radié, à demi-nu, debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe; à gauche, à ses pieds, un captif assis. Dans le champ, à droite, D; à l'exergue PTR. (Deux variétés de coin.)

P. B. 2 ex. saucés. — Cohen 11, d'après feu M. Sutterlin. — Banduri (II, 131) cite cette médaille parmi les médailles d'argent, avec l'exergue PTR, mais sans lettre dans le champ; il faut croire qu'il s'agit d'un petit-bronze saucé.

573. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* COMES AVGG. Pallas debout à gauche, tenant un sceptre et appuyée sur un bouclier; à l'exergue B.

P. B. 1 ex. saucé. — Cohen 14 ne donne pour l'avers que la légende MAXIMIANVS N. C.

574. GAL. VAL. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* CONCORDIA AVGG. Galère debout à droite, tenant un sceptre, et la Concorde debout à gauche, tenant une corne d'abondance, se donnant la main; à l'exergue II (?).

P. B. Cohen 20, 1 ex. saucé.

575. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* FIDES MILIT. La Foi debout à gauche, tenant deux enseignes militaires dans le champ, à gauche, D; à l'exergue PTR.

P. B. Cohen 29, 1 ex. saucé.

576. MAXIMIANVS NOB. CAES. Son buste lauré à droite. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Génie debout à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance. $\frac{-/-}{\text{TR}}$. (Deux variétés.)

M. B. Cohen 56, 6 ex. saucés.

Digitized by Google

La même médaille ; au revers $\frac{A/—}{TR}$. (Trois variétés.) (M. B. 6 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{B/—}{TR}$. (Deux variétés.) (M. B. 4 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{C/—}{TR}$. (M. B. 5 ex.)

La même médaille ; au revers $\frac{B/\Gamma}{TR}$. (Deux variétés.) (M. B. 4 ex.)

577. La même légende. Son buste lauré et cuirassé à droite. — Même revers. Dans le champ B/* ; à l'exergue TR (?).

M. B. Cohen 57, 1 ex.

578. La même légende. Sa tête laurée à gauche. — Même revers ; $\frac{B/\Gamma}{TR}$.

M. B. Cohen 60, 1 ex.

579. C. VAL. MAXIMIANVS NOB. C. Sa tête laurée à droite. — *R.* GENIO POPVLI ROMANI. Même type. Rien dans le champ ni à l'exergue.

M. B. Cohen 75, 1 ex. saucé.

580. MAXIMIANVS NOBIL. C. Son buste lauré et cuirassé à droite. — *R.* MONETA S. AVGG. ET. CAESS. NN. La Monnaie debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance. Dans le champ, à droite, * ; à l'exergue PTR (ou ATR ?).

M. B. Cohen 146, 1 ex. saucé.

581. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* ORIENS AVGG. Le Soleil radié à demi-nu, debout à gauche, levant la main droite et tenant un fouet ; à l'exergue B.

La même médaille ; au revers C.

P. B. Cohen 155, 2 ex. saucés.

582. Même buste et même légende. — *R.* ORIENS AVGG. Le Soleil radié à demi-nu, marchant à gauche entre deux captifs, levant la main droite et tenant un globe ; à l'exergue B.

P. B. Cohen 158, 1 ex.

583. GAL. VAL. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié, drapé et cuirassé à droite. — *R.* PAX AVGG. La Paix debout à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire et un sceptre transversal. A l'exergue III.

P. B. Cohen 162, 1 ex. saucé.

Digitized by Google

584. GAL. VAL. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* PROVIDENT. DEOR. La Providence assise à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds, et tenant un sceptre ; à l'exergue II. (Deux variétés.)

P. B. Cohen 182, 2 ex. saucés.

585. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* SECVRIT. AVGG. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, posant la main droite sur sa tête et accoudée à une colonne ; à l'exergue B.

P. B. Cohen 194, 2 ex. saucés.

586. MAXIMIANVS NOB. CAES. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* TEMPOR. FELICIT. La Félicité tourelée assise à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance. A l'exergue PTR.

P. B. Cohen 201, 2 ex. saucés ; de l'un la moitié seulement est conservée.

587. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VOTIS X. Galère lauré en toge, debout à gauche, sacrifiant sur un autel allumé et tenant un sceptre. $\frac{-/D}{PTR}$.

P. B. 1 ex. saucé. — Cohen 235, cite Banduri.

588. MAXIMIANVS NOB. C. Son buste radié et drapé à droite. — *R.* VOT. X. M. XX. Victoire debout à gauche sur un globe, tenant une couronne et une palme ; $\frac{D/-}{PTR}$. (Trois variétés de coin.)

P. B. Cohen 242, 3 ex. saucés.

Comme le prouve la description du trésor d'Ettelbruck, il comprenait du numéraire de trois espèces bien différentes :

Le petit bronze saucé ou bas billon, frappé pendant le troisième siècle, sous les empereurs Gallien, Claude II et leurs successeurs jusqu'à la réorganisation de la monnaie romaine sous Aurélien ;

le petit bronze saucé, frappé depuis cette réorganisation jusqu'à la réforme monétaire de Dioclétien ; et enfin

le moyen bronze, introduit de nouveau sous Dioclétien, vers l'an 296. C'est donc une des très rares trouvailles dans lesquelles le numéraire antérieur à l'époque d'Aurélien est encore conservé, ce qui semblerait prouver que, contrairement à l'assertion de plusieurs numismates, le

Digitized by Google

mauvais numéraire de Gallien et de Claude II ne fut pas retiré entièrement de la circulation, mais qu'une partie du moins y restait encore assez longtemps.

Indépendamment des nombreuses variétés inédites que le trésor a fournies, il est surtout précieux par les médailles des Tétrarques frappées à Trèves, les unes avec la tête radiée, antérieures par conséquent à la réforme monétaire de Dioclétien, les autres avec la tête laurée, en moyen bronze, postérieures à cette réforme.

Les médailles en petit bronze avec la tête radiée, frappées à Trèves, offrent neuf types différents : AVSPIC. FEL., CLARITAS AVGG., FIDES MILIT., PIETAS AVGG., TEMPOR. FELICIT., VIRTVS AVGG., VOTIS AVGG., VOTIS X., VOT. X. M. XX., et peut-être un dixième, décrit seulement par Banduri, VOT. X. MVLT. XX. La plupart de ces types se sont retrouvés dans le trésor d'Ettelbruck. Or, comme nous avons essayé de prouver dans un petit mémoire inséré dans les Comptes-Rendus du congrès numismatique de Bruxelles, il est probable que toutes ces médailles ont été frappées entre les années 293 et 296 et que l'atelier romain de Trèves fut organisé, en 293, par Constance Chlore à qui le nord de la Gaule était échu lors du partage de l'empire entre les Tétrarques.

La seconde catégorie des médailles de Trèves sont celles en moyen bronze, à la tête laurée, au type *Genio populi romani*, auxquelles vient s'ajouter un seul exemplaire au type de *Moneta s. augg. et caess. nn.* Quant au premier de ces types, M. le Dr Hettner, dans son remarquable travail sur les médailles romaines, frappées à Trèves, distingue les émissions suivantes :

Première émission, de 296 ? — A l'exergue TR, rien dans le champ ; frappé pour les quatre empereurs.

Le trésor d'Ettelbruck en a conservé, de Dioclétien, 4 ex. ; de Maximien Hercule, 2 ex. ; de Constance Chlore, 5 ex., et de Galère Maximien, 6 ex., en somme 17 exemplaires.

Deuxième émission, de 296 à 297 ? — A l'exergue TR, dans le champ, à gauche, A, B ou C.

Notre trésor en donne, de Dioclétien, 11 ex. ; de Maximien Hercule, 20 ex. ; de Constance Chlore, 12 ex., et de Galère Maximien, 15 ex., en tout 58 exemplaires.

Digitized by Google

Troisième émission, de 297 ? — A l'exergue TR, dans le champ, à gauche A, B ou C, à droite toujours Γ.

Trésor d'Ettelbruck, 3 resp. 10, 13 et 5 exemplaires, en somme 31 exemplaires.

Quatrième émission, de 298 ? — Type de *Genio populi romani ;* à l'exergue TR, dans le champ, à gauche, A, B ou C, à droite, une étoile.

Le trésor d'Ettelbruck n'en renfermait que deux exemplaires, un de Constance Chlore et un autre de Galère Maximien.

M. le Dr Hettner cite encore, pour cette émission, les revers suivants : *Fortunae reduci augg. nn.*, *Fortunae reduci caess.* et *Fortunae reduci augg. et caess. nn.*, dont aucun ne s'est retrouvé dans le trésor qui nous occupe.

La cinquième émission enfin, de l'an 299 à peu près à 305, est représentée par un seul exemplaire du type *Moneta s. augg. et caess. nn.*

La première émission de Trèves serait donc représentée par 17 exemplaires, la deuxième par 58, la troisième par 31, la quatrième par 2, la cinquième par un seul ; en tout 109 exemplaires. L'atelier de Londres ne l'est que par 11, celui de Lyon par 3, tandis qu'aucun autre atelier n'est représenté, ni ceux de l'Italie, ni ceux des provinces orientales. Toutes ces circonstances nous autorisent par conséquent à admettre que le trésor d'Ettelbruck a dû être enfoui vers l'époque où la cinquième émission de Trèves venait d'être mise en circulation, c'est-à-dire en 299, au plus tard en 300.

Digitized by Google

LES MONNAIES LUXEMBOURGEOISES
de 1383 à 1412.

Dans son « Essai de numismatique luxembourgeoise » [1]), M. R. Serrure vient de traiter des monnaies luxembourgeoises émises sous le règne de Wenceslas II et de Josse de Moravie, y compris la période, pendant laquelle Louis, duc d'Orléans, frère du roi de France Charles VI, occupait le Luxembourg comme seigneur engagiste. Cependant il s'est trompé, à notre avis, dans l'attribution des émissions différentes pour les années ci-dessus indiquées, de sorte que nous essaierons de redresser les erreurs qu'il a commises.

M. R. Serrure distingue, pour la trentaine d'années comprises entre l'avènement de Wenceslas II (1383) et celui d'Antoine de Bourgogne (1412) [2]) les périodes suivantes :

Wenceslas II. Première période, de 1383 à 1388.
Josse de Moravie. Première période, de 1388 à 1402.
Wenceslas II. Deuxième période, de 1402 à 1407.
Josse de Moravie. Deuxième période, de 1407 à 1410.

Cette dernière période serait suivie immédiatement de celle d'Antoine de Bourgogne, premier mari d'Elisabeth de Görlitz.

Nous allons reprendre une à une ces périodes et prouver, que M. R. Serrure s'est trompé sous plusieurs rapports ; que ces périodes ne peuvent pas être maintenues telles qu'il les a indiquées et que nous sommes obligé de ne reconnaître que trois périodes, savoir :

Wenceslas II. Première période, de 1383 à 1388.
Josse de Moravie, de 1388 à 1411.
Wenceslas II. Deuxième période, de 1411—1412.

---

1) Annuaire de la société française de numismatique 1893, p. 227 ss.

2) M. R. Serrure place l'avènement de ce prince, à tort, au 15 décembre 1410 ; à cette époque Josse de Moravie vivait encore et Wenceslas n'avait pas encore engagé le Luxembourg à Antoine.

Digitized by Google

Nous ne sommes d'accord avec M. R. Serrure qu'en ce qui concerne la première période de Wenceslas II.

Comme nous l'avions fait nous-même dans la description du trésor de Beaufort, M. R. Serrure distingue, pour cette première période, deux types différents :

Du premier de ces types nous ne connaissons que le gros, aucune de ses subdivisions. Il porte à l'avers la légende + VVENCEL * BOEMIE * REX * AC * LVC * DVX entre deux grènetis ; au centre, une croix formée de quatre V aboutés autour d'un quartefeuille. — *Revers :* + MONETA ⁝ NOVA ⁝ LVCEBVRGENS entre deux grènetis ; au centre, les écus de Bohême et de Luxembourg, sous une couronne ; le lion de Bohême est couronné et l'écu luxembourgeois n'est pas burelé.

De la Fontaine, n° 136. — N. van Werveke, nos 121 et 122. — R. Serrure, n° 141.

Il est évident que ce type est le premier employé sous Wenceslas II, puisque nous le trouvons également sous Wenceslas Ier ; on se sera contenté, à l'avènement du nouveau prince, de reprendre le même type usité jusque-là sous son prédécesseur.

Ce type donne lieu à deux observations : d'abord Wenceslas II y est nommé simplement *Boemie rex ac lucenburgensis dux,* avec omission de son titre de *Romanorum rex ;* en second lieu, comme nous l'avons indiqué plus haut, nous ne connaissons aucune subdivision de ce gros.

La raison de l'emploi de ce titre : *Boemie rex ac lucenburgensis dux* nous échappe ; mais nous pourrons deviner du moins, pourquoi l'on n'a pas frappé les subdivisions du gros. Wenceslas Ier est mort en effet le 8 décembre 1383 ; il se sera passé au moins deux mois, avant qu'on n'eût reçu de Prague les ordres nécessaires pour la monnaie nouvelle à émettre au nom de Wenceslas II, et enfin le second type, que nous connaissons pour cette période, a probablement été introduit encore dans le courant de l'année 1384. Nous pourrons donc considérer le gros de Wenceslas II aux deux écussons comme une monnaie de transition, pour laquelle on ne voulait pas faire les subdivisions ordinaires, parce qu'on s'attendait à voir employer bientôt un autre type.

Au mois d'août 1384, ainsi huit mois à peine après la mort de son prédécesseur, Wenceslas II arriva dans le Luxembourg. Ce fut à cette époque sans doute qu'il ordonna l'émission du second type tout-à-fait

Digitized by Google

différent du premier; la croix formée par les quatre V aboutés est remplacée par l'aigle qui, comme le fait observer avec raison M.R. Serrure [1]), convient infiniment mieux à un roi des Romains; la légende de l'avers et le type du revers sont également remplacés par d'autres plus significatifs pour le nouveau souverain.

La nouvelle monnaie a à l'avers la légende: + VVENCEL '. ROMANOR : Z : BOEM '. REX entre deux grènetis; au centre, une aigle. — *Revers :* + MONETA · NOVA — LVCENBVRGE entre deux grènetis. Grande couronne surmontant un petit écu de Luxembourg qui coupe le grènetis intérieur et la légende. (R. Serrure, n° 143; de la Fontaine, n° 138; N. van Werveke, n° 125.)

Contrairement à ce que nous avons observé pour le premier type de Wenceslas II, nous connaissons de celui-ci au moins deux subdivisions, le demi-gros ou peut-être deux tiers de gros. (R. Serrure, n° 144; de la Fontaine, n° 139; N. van Werveke, n° 127) et une autre monnaie plus petite, dont deux exemplaires conservés dans les collections de la section historique de l'Institut ne pèsent chacun que 0,49 gr. et que je crois être des sixièmes de gros ou doubles deniers, des « lubeschin », comme les sixièmes de gros sont nommés dans les comptes de la ville de Luxembourg de 1388 et des années suivantes.

Le 24 février 1388, Wenceslas II engagea le duché de Luxembourg, le comté de Chiny et l'avouerie d'Alsace à son cousin Josse, marquis de Moravie, pour une somme de 64,000 florins d'or pour laquelle il lui avait engagé auparavant des biens et des revenus en Bohême; il se réserva cependant le château de Laroche en Ardenne avec toutes les appendances. Le 26 février de la même année il fit connaître cette engagère à tous les sujets du Luxembourg et leur ordonna en même temps de prêter obéissance à Huart d'Autel, sénéchal du pays au nom de son cousin le marquis de Moravie.

Josse de Moravie devint ainsi seigneur engagiste du pays de Luxembourg, et comme Wenceslas II le lui avait cédé avec tous les droits qu'il y avait exercés lui-même, le nouveau souverain commença bientôt l'émission d'une nouvelle monnaie.

A partir de cette époque les documents sur la monnaie de Luxembourg, très rares jusque-là, deviennent un peu plus fréquents: Un

1) l. c., p. 250.

Digitized by Google

document du 12 décembre 1391 [1]), nous fait connaître le maître de la monnaie luxembourgeoise, Nicolas Déodate, et deux gardes de la même monnaie, Nicolas de Mensdorf et Barthélemy de Strassen, échevins de Luxembourg. Les comptes de la ville de Luxembourg mentionnent, pour les années 1391 (f. 7), 1393 (f. 17), 1395 (f. 16), 1397 (f. 11) et 1399 (f. 9) *Ulrich der Muntzener*, en 1393 (f. 17) et 1395 (f. 16) *Schennyn des muntzmeisters knecht*, en 1395 (f. 9) *Johan Muntzener*, et en 1399 (f. 6) *Endres Muntzmeister*. D'autres sources permettent de compléter un peu ces données. Une lettre du 23 février 1411 (N. st.) nous apprend qu'*Ulrich von Poelbetsch*, *muntzener*, et Hebele, sa femme, ont fait donation à l'église St. Nicolas de Luxembourg de quelques immeubles sis dans la même ville [2]); nous croyons y voir le même personnage que celui qui est mentionné plus haut pour les années 1391—1399. Johan Muntzener que nous avons cité pour l'année 1395, paraît être mort en 1399 (N. st.), car un document du 31 janvier de cette année [3]) mentionne la veuve de Jean Wesselere (le changeur ou le banquier), autrefois maître de la monnaie de Luxembourg. Le personnage enfin que nous avons cité comme *Endres Muntzmeister* pour l'année 1399, revient encore dans deux documents postérieurs ; par le premier, daté du 21 mars 1402 (N. st.). Rodolphe de Mursperg et Anne d'Ansenbourg, sa femme, reconnaissent devoir *dem ersamen Endres van Lucke*, *munczenmeister in der czyt zu Lucemburch*, *dem man sprichet Runzzin*, la somme de 200 fl. de Mayenne, pour laquelle ils lui engagent une rente annuelle de 20 maldres de seigle sur leurs revenus de Rœser, Korn et Soleuvre. Le 18 janvier 1408 (N. st.) Jean de Strassen, échevin de Luxembourg, déclare que son oncle Jean de Strassen avait donné cette créance aux Cordeliers de Luxembourg et que Robin de Sanem, seigneur d'Ansenbourg, l'a rachetée ; il y nomme le maître de la monnaie *Endres Ronsin* [4]).

M. R. Serrure, comme nous avons vu plus haut, distingue deux périodes pour le monnayage de Josse de Moravie, l'une de 1388 à 1402, l'autre de 1407 à 1410, séparées par un espace de cinq ans pendant

1) Publ. 1880, p. 256.

2) Arch. de la paroisse N.-D. de Luxembourg. Series parochorum I, 1501.

3) Publ. 1880, p. 157.

4) Originaux aux archives d'Ansenbourg.

Digitized by Google

lequel les monnaies luxembourgeoises auraient été émises de nouveau au nom de Wenceslas II. Il indique pour premier type de Josse de Moravie le type suivant, dont les subdivisions sont conservées et décrites dans son travail sous les nos 147—151 :

+ IODOC '. MARCH' '. Z ⁝ DNS '. MORAVIE entre deux grènetis. Dans un encadrement formé de trois arcs et de trois angles, l'écu écartelé de Luxembourg et de Moravie. — *Revers :* BNDICT — SIT : NOM — EN : DNI — IHV '. XPI '. entre deux grènetis et en légende extérieure ; MON — ETA : — LVC — ENB ' en légende intérieure, bordée intérieurement par un grènetis. Croix pattée très grêle, coupant les deux grènetis intérieurs et les deux légendes. — Les lettres O, M et C des légendes portent à l'intérieur des faces humaines.

Suivant M R. Serrure, il faudrait attribuer à cette émission la date comprise entre les années 1388 et 1402 ; nous croyons qu'elle ne va guère au-delà de l'année 1397 et que vers cette époque commence le second type attribué par M. R. Serrure à Josse de Moravie. Nous lisons, en effet, en tête des comptes de la ville de Luxembourg pour l'année 1397 : « Und ist alle gelt nuwe muntze, und alle muntze zu » guldin der muntzen gerechent, ye 5 gense vur eynen guldin und ye » 6 dobellubesch vur eyne gans, *bintz an die nuwe muntze,* und van der » nuwer muntzen gelich ye 3 pennynge, genant Kuobelan, vur eyne » gans, want man dat nit anders rechin enmechte, umb das die burger » alle hire wine mit alsolicher muntzen verkauft haent. » Il en résulte clairement qu'en cette année il y eut un changement dans l'émission ; tandis que jusque-là on avait compté ordinairement par *lubesch* et *dobellubesch*, le sixième et le tiers d'un gros, ou le douzième resp. le sixième de la monnaie dite *gans* et qui vaut toujours deux gros, nous rencontrons maintenant une nouvelle subdivision, le *Kuobelan*, dont trois valent un *gans* et dont chaque pièce équivaut donc à deux tiers de gros. Or, comme le prouve la commission de maître de la monnaie donnée à Dominique de Montkoud en 1403, on n'avait plus à cette époque que le gros et deux subdivisions, le demi-gros et le denier ; il est donc très probable que peu de temps après 1397, en tout cas avant 1402, on aura cessé de frapper les anciennes subdivisions, les deux tiers du gros, le tiers et le sixième et qu'on aura en même temps adopté un nouveau type.

Digitized by Google

C'est ce nouveau type que M. R. Serrure attribue aux années 1407 à 1410. En voici la description :

+ IODOC '. MARCH '. Z : DNS '. MORAV '. entre deux grènetis. Le champ est occupé par le lion sur un fascé ; le lion porte en cœur un écu à l'aigle. — *Revers :* MONETA : NOVA : FCA : LVCENB '. entre deux grènetis. Grande croix cantonnée de quatre molettes.

De la Fontaine, n° 148. — N. van Werveke, n°s 136—138. — R. Serrure, n° 157.

Outre la différence de type, nous remarquons sur cette monnaie une autre particularité ; tandis que toutes les émissions précédentes de Wenceslas Ier (sauf les monnaies sociales de Trèves—Luxembourg), de Wenceslas II et de Josse indiquent l'atelier toujours par les mots *Moneta nova lucenburgensis*, on a introduit maintenant une nouvelle formule : *Moneta nova facta Lucenburgi*, formule qui se maintient jusqu'à Elisabeth de Gœrlitz.

Nous avons attribué cette émission aux années 1397 c. 1400 à 1411, contrairement à M. R. Serrure qui fait durer la première émission de Josse de Moravie jusqu'en 1402, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Louis, duc d'Orléans, devint seigneur engagiste du pays. Nous tâcherons de prouver que M. Serrure s'est trompé, faute d'avoir connu les documents les plus importants qui concernent cette engagère.

Le duché de Luxembourg, le comté de Chiny et l'avouerie d'Alsace furent engagés au duc d'Orléans, le 18 août 1402. C'est là du moins la date des reversailles du duc, par lesquelles il reconnaît avoir reçu en engagère les pays susdits, moyennant une somme une fois payée de 132,000 ducats, plus une rente annuelle et viagère, au profit du marquis de Moravie, de 14,000 ducats [1]). Un des paragraphes de ces reversailles nous intéresse surtout ; c'est celui par lequel l'exercice du droit de monnayage est réglé : « Item quod moneta luccemburgensis tota fiet pro » et ex parte nostra ad nostre omne libitum voluntatis et prout nobis » videbitur ad nostrum profectum, utile atque bonum, sed quod nomen » et arma ipsius consanguinei nostri, vita sibi comite, cum nomine et » armis nostris super quibuslibet denariis, magnis et parvis, quos fieri » faciemus, insculpentur. » Les nouvelles monnaies auraient donc dû porter le nom et les armes de chacun des deux princes, de Josse de

1) Publ., vol. 40, p. 169—171.

Digitized by Google

Moravie aussi bien que de Louis d'Orléans. Il est par suite impossible d'admettre, avec M. R. Serrure (p. 256) que, pendant le gouvernement du duc d'Orléans, les monnaies eussent pu porter le nom de Wenceslas II.

Nous serions donc parfaitement autorisé à admettre l'existence de monnaies luxembourgeoises avec le nom et les armes du duc d'Orléans; cependant il n'en est rien. Il faut croire qu'à côté des arrangements conclus par le duc d'Orléans avec le marquis de Moravie, il y en eut d'autres avec Wenceslas II, car bien que Louis d'Orléans eût reçu en engagère le pays de Luxembourg sous les mêmes conditions que Josse, et que celui-ci s'intitulât dans plusieurs documents de « dux lucemburgensis »[1], le duc d'Orléans se nomme simplement « mambour et gou- » verneur des païs et duchié de Lucembourg et comté de Chiny »; dans aucun document il ne prend le titre de duc de Luxembourg. C'est sans doute en vertu de ces arrangements avec Wenceslas II dont nous supposons l'existence, que le nouveau seigneur ne fit mettre ni son nom ni ses armes sur les monnaies frappées à Luxembourg durant son gouvernement. Nous en avons la preuve par un document du 5 décembre 1403, daté d'Arlon[2], par lequel Guillaume de Braquemont, lieutenant-général du duché de Luxembourg pour le duc d'Orléans, concéda la monnaie de Luxembourg à Dominique dit Zondach de Montkoud. Braquemont y dit expressément : « Nous voulons et donnons congié et » licence et auttorité pour et ou nom que dessus au devant dit Domi- » nicus, ses compaignons ou commis, qu'ilz puissent et leur loise *ouvrer* » *et faire ouvrer sur l'emprinte ou nom et les armes du marquis de* » *Morave, comme on faisoit devant.* » Braquemont indique ensuite les espèces qui seront fabriquées : « c'est assavoir : deniers appeléz gros » qui seront de loy à quatre deniers et dix-huit grains argent de roy et » de sept solz de taille sur le marc de Troies; deniers appelez demi- » gros dont les deux vauldront ung des gros dessus diz qui seront de » loy à quatre deniers douze grains argent de roy et de quatorze solz » de taille sur le marc de Troies; et aussi de petiz blans deniers » appelez *mettikrins* dont les douze vauldront un gros, qui seront de loy » à deux deniers argent de roy et quarante-cinq solz de taille sur le » marc de Troies. »

1) Cf. Publ., 41, p. 131.
2) Publ., 40, p. 100.

Digitized by Google

Ce qui apporte un nouveau poids à notre argumentation, c'est qu'effectivement nous ne possédons pour cette période que trois espèces de monnaies, cataloguées dans le travail de M. R. Serrure sous les nos 157 à 159, le gros, le demi-gros et le denier, celui-ci en billon, les mêmes par conséquent que le document cité prescrit.

Après la mort du duc d'Orléans, tué le 23 novembre 1407, le duché de Luxembourg revint à Josse de Moravie; il le fit occuper de nouveau par son lieutenant-général Guillaume Haze de Waldeck, sauf les quatre villes de Montmédy, Ivoix, Damvillers et Orchimont; suivant un traité intervenu entre la veuve de Louis d'Orléans et le marquis de Moravie, ces villes devaient être confiées à Huart d'Autel, l'ancien homme de confiance du roi de Bohême et le plus influent gentilhomme du pays, jusqu'à ce que Josse de Moravie eût restitué à la veuve d'Orléans la somme de 56,337½ écus d'or que son mari avait payés à Josse. Néanmoins celui-ci ne s'intitule plus « duc de Luxembourg »; il se nomme seulement gouverneur et administrateur général. Il conserva le pays de Luxembourg jusqu'à sa mort, arrivée le 8 janvier 1411. A cette époque le duché retourna à Wenceslas, puisque Josse n'avait pas laissé d'enfant. Aussi faut-il admettre nécessairement que l'on continua jusqu'à cette date à frapper les monnaies au nom de Josse de Moravie, dont le monnayage s'étend par conséquent sur les années 1388 à 1411.

C'est donc au commencement de l'année 1411 que commence la seconde période de Wenceslas II que nous avons indiquée plus haut; cependant elle ne dura guère au-delà d'un an.

Déjà en 1408, Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, avait entamé des négociations avec Wenceslas II, afin d'obtenir de lui la main de sa nièce, Élisabeth de Gœrlitz. Un contrat préliminaire, approuvé par Antoine de Bourgogne sous la date du 20 juillet 1408, lui assurait la main d'Élisabeth de Gœrlitz, une riche dot et, ce qui était d'une importance capitale, la possibilité d'acquérir le duché de Luxembourg. Les conditions principales de ce traité, celles qui nous intéressent le plus en ce moment, sont celles-ci : qu'Antoine de Bourgogne, au nom de sa femme, pourra dégager le duché de Luxembourg engagé à Josse de Moravie, et que celle-ci aura en outre une dot de 120,000 florins du Rhin. Le contrat définitif, conclu à Prague le 27 avril 1409, ne fait que sanctionner le contrat préliminaire. Nous avons donc par ces deux

Digitized by Google

documents, indépendamment de tous autres, la preuve certaine que Josse a continué à être seigneur engagiste du Luxembourg après la mort de Louis d'Orléans.

Le dégagement qu'Antoine de Bourgogne aurait pu faire, n'eut pas lieu. Ce fut apparemment par suite du manque d'argent, car Antoine non seulement ne reçut pas la dot de 120,000 florins qui était promise à sa femme, il dut encore débourser des sommes très considérables pour mener à bonne fin les négociations. Il est vrai qu'il n'avait pas perdu de vue l'acquisition du Luxembourg, mais il lui était probablement impossible, encore pendant longtemps, d'atteindre son but, quand un événement imprévu changea subitement l'état des affaires. Ce fut la mort de Josse de Moravie.

Dès ce moment Wenceslas apparaît comme le seul souverain du duché de Luxembourg, confirmant des privilèges, engageant les revenus et les châteaux et les villes, comme il l'avait fait précédemment. Au commencement de l'année 1411, Guillaume Haze de Waldeck était encore gouverneur du Luxembourg; le 7 juillet de la même année Wenceslas mande à tous les sujets du duché que celui-ci lui était échu de nouveau par la mort de Josse de Moravie et qu'il a commis Huart d'Autel, pour gouverner le pays en son absence.

Cependant Antoine de Bourgogne avait su profiter habilement de ce changement de choses. Déjà le 13 août 1411, Wenceslas lui engagea le duché de Luxembourg, le comté de Chiny et l'avouerie d'Alsace pour la somme de 120,000 florins d'or qu'il avait promise en dot à Élisabeth de Gœrlitz; il ne réserva de cette engagère, comme il l'avait fait précédemment, que le château et le comté de Laroche dans les Ardennes.

Cependant Antoine et Élisabeth rencontrèrent maintes difficultés; dans une réunion des nobles et des représentants des villes tenue à Arlon le 15 décembre 1411, les nobles se refusèrent à admettre Antoine de Bourgogne et sa femme, tandis que les bourgeois déclarèrent vouloir le faire, si les nouveaux souverains confirmaient leurs privilèges. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails; qu'il suffise de dire que les nouveaux princes se rendirent peu après dans le Luxembourg; ils arrivèrent à Saint-Vith le 7 janvier 1412, le lendemain à Bastogne et furent bientôt reconnus par toutes les villes du pays.

Digitized by Google

Il est évident que le monnayage, au nom d'Antoine de Bourgogne, ne pourra pas avoir commencé avant la reconnaissance des nouveaux princes par le Luxembourg. Nous sommes donc pleinement autorisé à admettre que les monnaies faites à Luxembourg en 1411 et jusqu'au commencement de l'année suivante, furent frappées au nom de Wenceslas II.

Ces monnaies sont pour ainsi dire identiques à celles que Josse de Moravie avait fait faire en dernier lieu.

+ VVENCEL '* ROMANOR '* REX Z · BOE entre deux grènetis ; dans le champ le lion de Luxembourg sur un fascé, le lion portant en cœur un petit écu à la double aigle. — *Revers :* MONETA : NOVA : FCA : LVCENB '. entre deux grènetis. Grande croix pattée cantonnée de quatre molettes.

R. Serrure, n° 152; de la Fontaine, n° 132; N. van Werveke, n°s 116 et 117.

Les subdivisions sont le demi-gros, le double denier et le denier, décrits par M. R. Serrure sous les n°s 153, 154 et 155.

Pendant toute la période qui nous occupe en ce moment, c'est l'atelier de Luxembourg seul qui est en activité, tandis que sous Wenceslas Ier des ateliers secondaires avaient fonctionné encore à Ivoix et à Musson. Deux pièces seulement prouvent qu'indépendamment de l'atelier de Luxembourg, un autre encore fut en activité, celui de Laroche en Ardenne.

Cette ville a joué un rôle particulier dans l'histoire du Luxembourg ; engagée à Huart d'Autel le 29 mai 1400, elle avait été constamment exceptée des différentes engagères du pays. Quand Wenceslas engagea le Luxembourg, en 1388, à Josse de Moravie, plus tard, en 1411, à Antoine de Bourgogne et à Élisabeth de Gœrlitz, Laroche est toujours réservé. En outre, sous la date du 28 février 1403 n. st., c'est-à-dire quelque temps après qu'il eut engagé tout le reste du duché à Louis d'Orléans, il concéda à Huart d'Autel le droit d'y établir un atelier où l'on ferait du numéraire d'argent [1]; M. de la Fontaine (n° 141) a décrit une pièce en argent frappée à Laroche, M. Eltz, en 1874 [2], en signala une autre, toutes deux devant se trouver dans la collection de Robiano.

1) Publ., 25, p. 104.

2) l. c., 29, p. 290.

Digitized by Google

Ces deux monnaies appartiendraient-elles toutes deux à une époque très rapprochée de la date du privilège accordé à Huart d'Autel ? Nous ne le croyons pas. La pièce, décrite par M. Eltz, est à peu près du même type que les monnaies de Wenceslas II que nous avons attribuées à l'année 1411, mais la première pièce, décrite par M. de la Fontaine, nous semble être un peu plus jeune : tandis qu'en effet, dans la monnaie décrite par M. Eltz, la croix pattée qui occupe le champ du revers, est cantonnée de quatre molettes, elle est cantonnée, sur celle de M. de la Fontaine, de quatre lions. Nous sommes donc là en présence d'un type que nous voyons apparaître pour la première fois sous Antoine de Bourgogne et Élisabeth de Gœrlitz qui ont employé, le premier, la croix cantonnée des deux lions de Luxembourg et de Brabant et de deux lis ; la seconde, la croix cantonnée des mêmes lions et de deux molettes. Aussi croyons-nous que la monnaie décrite par M. de la Fontaine est postérieure à l'avènement d'Antoine de Bourgogne et qu'elle fut frappée par Huart d'Autel, entre les années 1412 et 1415, pendant les guerres qu'il soutenait avec tant d'acharnement contre le nouveau seigneur engagiste, dans le seul but d'accentuer davantage le pouvoir de Wenceslas II et les droits de la maison de Luxembourg-Bohême qu'il prétendait lésés par l'engagère faite au duc de Brabant.

LE TRÉSOR D'ARSDORF.

(XVe siècle.)

En ouvrant un nouveau chemin d'exploitation sur le ban de la commune d'Arsdorf, un des ouvriers employés, le sieur Backes, trouva, le 15 septembre 1893, un pot en grès grisâtre qui fut brisé, contenant environ 160 monnaies en argent et cinq monnaies en or. Ignorant complètement la valeur de sa trouvaille, l'ouvrier distribua dès le même jour un certain nombre de ses monnaies ; il paraît même qu'il troqua quatre des pièces d'or contre quelques pipes de tabac. Ce ne fut que le lendemain qu'il fit part de sa découverte à M. Kieffer, brigadier de la gendarmerie à Arsdorf, qui lui donna le conseil de tenir ensemble tout ce qu'il avait trouvé et informa encore le même jour Son Excellence

Digitized by Google

Monsieur le Ministre d'État, en lui envoyant en même temps quatre pièces que le sieur Backes lui avait données à cet effet. Peu après, le propriétaire du terrain exigea la moitié du trésor; l'inventeur n'en voulut rien entendre, mais se mit néanmoins à redemander toutes les pièces qu'il avait données de part et d'autre. Comme il fallait s'y attendre, il ne réussit qu'en partie; les monnaies en argent rentrèrent, celles en or, à l'exception d'une seule pièce, étaient déjà perdues, au dire de ceux qui les avaient reçues. Peu de temps après je me rendis à Arsdorf. J'y pus examiner rapidement 160 monnaies en argent et une en or. Ce sont des monnaies du Luxembourg, de Brabant, Hainaut, Flandre et Hollande, de Trèves, de Cologne, de Lorraine et de Mayence. Plus tard, l'inventeur se décida enfin à faire le partage, et le propriétaire du terrain, M. Kalbfleisch, vendit à la section historique de l'Institut la partie du trésor qui lui était échue en partage, en tout 77 pièces en argent et une en or. Quatre pièces en argent, celles qui avaient été envoyées à Son Excellence Monsieur le Ministre d'État, m'étaient parvenues antérieurement, de sorte que je pus étudier à fond en tout 82 pièces.

Les monnaies luxembourgeoises sont les suivantes:

1. + IOH '∘ DVX ∘ BAVA' ∘ Z ∘ FILI '∘ HO' entre deux grènetis. Dans le champ, un écu écartelé de Bavière et du Palatinat. — *Revers*: MONE' — NOVA ∘ — LVCE' — BVRS ∘ entre deux grènetis. Dans le champ, une croix pattée coupant la légende, chargée d'un grand écu au lion luxembourgeois.

Demi-gros. Quatre exemplaires. — Poids: gr. 1,06; 1,20; 1,25; 1,35. — De la Fontaine, n° 161. — N. van Werveke, n°s 158—163.

2. + IOH '∘ DVX ∘ BAVAR ··· ILI '∘ HOL '. Même type. — Même revers.

Demi-gros. Un exemplaire. — Poids: gr. 1,06 [1]). — N. van Werveke, n° 161.

3. ELIZAB '* D '* G '* DVCIS '* BAVAR * Z * LVCE ' entre deux grènetis. (Les différents mots de la légende sont séparés par des fleurs de lis.) Dans le champ, un écu incliné, écartelé de Bavière et du Palatinat, heaumé, timbré d'une couronne surmontée d'un panache de plumes de paon et entouré de ses lambrequins. — *Revers*: MONETA

1) Le demi-gros de Jean de Bavière était représenté dans la trouvaille par dix pièces.

Digitized by Google

— NOVA · LV — CENBVR — CENSIS entre deux grènetis. Dans le champ, une croix pattée coupant la légende, chargée au centre d'un écu au lion luxembourgeois, l'écu entouré de huit doubles arcs de cercle aboutés et terminés par des trèfles.

Gros [1]). Un exemplaire. — Poids : gr. 2,39.

4. Même monnaie, mais au revers LV — CENBVR — GENSIS.

Gros. Deux exemplaires variés ; sur l'un d'eux les lettres du revers sont sensiblement plus grandes que sur l'autre. — Poids : gr. 2,37 ; 2,31.

5. Même monnaie, mais au revers il y a un annelet, au lieu d'un point, derrière le mot NOVA.

Gros. Un exemplaire. — Poids : gr. 2,50.

6. Même monnaie, mais au revers MONETA — NOVA · LACENBVR — GENSIS.

Gros. Un exemplaire. — Poids : gr. 2,37.

7. ELIZAB '· DVCIS · BAVAR '∘ LVCE '. Même type. — *Revers* : MONE ' — ∘ NOVA · — LVCEN — BVRG '∘ . Même type, seulement les arcs de cercle sont simples et terminés par des points.

Demi-gros. Deux exemplaires. — Poids : gr. 1,29 ; 1,15.

8. Même monnaie, mais la légende du revers se lit MONE ' — NOVA ∘ — ∘ LVCEN — BVRG '∘ .

Demi-gros. Un exemplaire [2]). — Poids : gr. 1,26.

9. ELIZAB '· D '* — G '* DV — BAVA '* Z * L entre deux grènetis. Dans le champ, un aigle éployé, dont la tête sépare la fin et le commencement de la légende, tenant dans ses serres deux écus, le premier, à gauche, écartelé de Bavière et du Palatinat ; le second, à droite, au lion luxembourgeois. — *Revers* : MONE — NOVA — LVCE — BVRG entre deux grènetis. Dans le champ, une triple croix fleuronnée dont les fleurons coupent la légende ; autour de la croix un encadrement formé de quatre doubles arcs de cercle aboutés, terminés par des fleurons semblables à ceux de la croix ; dans les angles rentrants de l'encadrement des quintefeuilles.

Gros. Deux exemplaires, les seuls qui se trouvaient dans le trésor. — Poids : gr. 2,40 ; 2,58.

---

1) Les gros d'Elisabeth de Gœrlitz, de ce type, étaient représentés dans la trouvaille par dix exemplaires.

2) Ces demi-gros étaient représentés dans la trouvaille par cinq exemplaires.

Digitized by Google

La trouvaille d'Arsdorf contenait en outre deux demi-gros du même type qui pourtant n'étaient pas représentés dans le lot acquis pour le cabinet des médailles. ELIZAB' — DVC — BAV · LVC. Même type que pour le gros. — *Revers* : MON' — NOV' — LVC' — BVR. Même type que pour le gros.

Elisabeth de Gœrlitz, nièce de Wenceslas, roi des Romains et de Bohême, avait épousé en premières noces Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, tué à la bataille d'Azincourt en 1415; elle épousa en secondes noces, en 1418, Jean, duc en Bavière, ancien évêque de Liége, mort en 1425; elle gouverna seule depuis lors jusqu'en 1443. Les monnaies que nous venons de décrire, sont de l'époque de son second veuvage, et comme nous y trouvons les deux types tout-à-fait différents qu'elle a employés, nous sommes autorisé à admettre que le trésor d'Arsdorf a été enfoui vers la fin de son règne.

Le premier type que nous venons de décrire pour Elisabeth de Gœrlitz, n'est que l'imitation de celui que son second mari, Jean de Bavière, avait fait faire en dernier lieu. La similitude des types le prouve; mais nous avons en outre le document important, par lequel, sous la date du 14 juillet 1424, Jean de Bavière commet Fæss et Gerit von der Winterbach comme maîtres de la monnaie du duché de Luxembourg. Il y indique les types à employer pour le gros en ces termes: « Item sollen unse muntmeisters vorgeschriben darup don » macken eynen silveren pennyng, geheiten eynen luccenburger grœten, » de houden sol in dem alloe 5 d. und 12 grein kunyngissilvers, und » dier so gein up dye troische marg eyn und negentich, und unse » muntmeisters vorgenant sollen hebben te remedie in der alloe 2 greyn, » in die gewichte zwene dier phenninge van elker marck wercx. Ende » dier pennynge sollent doen twe end twentich eynen Rinschen gulden, » *ende up ein zyde des phennyges sol staen unse wapen in eynem schilde* » *mit dem helme und darumb geschriben Johannes dux Bavarie et filius* » *Hollandie; und up der ander zyden sol stain der lewe von Luccenburg* » *in eynem schilde mit eynem langen cruce und darumb geschriben Moneta* » *nova luccenburgensis.* »

La commission donnée à ces maîtres de la monnaie devait valoir pour quatre ans, à partir du 31 juillet 1424, jusqu'à pareil jour de l'an 1428.

Digitized by Google

Le 23 février 1425, par lettre datée de Gorinchem (Gorkum), Elisabeth de Gœrlitz continue cette commission : « penninge van goude » ende van silver te doen maken ende werken in onser munten tot » Luccemburg, gelyc ende in alre manyeren als die brieve inhouden » ende begripen, die sy dairaff van onsen lieven herre ende geselle » seliger gedachtenis hebben, besonderent dat sy onsen name darup » sullen doen setten, als dat behoerlich is ».

Fæss de Winterbach, bien que compris dans la commission indiquée, ne paraît néanmoins jamais avoir été à Luxembourg ; c'est du moins ce qu'il affirme dans une lettre adressée au magistrat de Francfort-sur-le-Main, datée du lendemain de S. Philippe et Jacques, 1425 ; il y déclare en outre qu'il se retirera de la communauté avec Gerit de Winterbach.

Déjà en 1427, le 31 décembre, nous trouvons un autre maître de la monnaie, c'est Henri de Rommershem ; je pense que c'est Henri de Remerschen, sur la Moselle. Les documents qui le mentionnent, ont échappé jusqu'ici à l'attention de nos numismates ; aussi vais-je les donner in extenso.

A la date indiquée, la ville de Luxembourg paye à Jean l'écrivain ou le clerc 2 gros pour du parchemin, sur lequel avait été écrit une obligation de 105 florins au profit d'Ulrich Muntzener (le même sans doute que j'ai mentionné plus haut), et de Henri le maître de la monnaie. « Des mitwochen off jairs avent geven Johannes dem schriver » for permut, 2 brieve darof zu schriven, der eyne *Ulrich Muntzener* » und der ander *Henricen Muntzmeister,* als van dem geluwen gelde » 105 gulden, die unser gnediger frauwen of jairsdach und yrem » hovegesinde geschencket wurden, 2 gr. » [1]) Un an plus tard nous retrouvons le même maître de la monnaie, dans un extrait des comptes de la recette générale du pays de Luxembourg, 1428—1429 : « Off » Cristavent des jairs 1428 hain ich gerechent mit Heinrice van Rom- » mershem, munczmeister tzo Luccembourg, waz er geben hait op dem » sleschatz der muntzen zo Luccembourg. Also hait der vourg. muncz- » meister geben op den vourg. sleschacz bis ain die tziet vourg. 470 fl., » tzo wissen, 100 derselben gulden myner gnediger frauwen, do yre

1) Comptes de la ville de Luxembourg, 1427—1428, f. 25, aux archives de la même ville.

Digitized by Google

» gnade tzo dem heiligen blude voere, und noch naderhand 7 fl., dy er » yrer gnaden tzo yrem behuf geben hait; den rymmenant, czo wissen » 363 fl., hain ich intfangen. » [1]) Le 25 mars 1430, le maître de la monnaie paye encore une fois 301 fl. 4 gros pour le seigneuriage [2]), de sorte que la monnaie de Luxembourg doit avoir eu une certaine importance. [3])

Jusqu'à la fin du règne d'Elisabeth de Gœrlitz, l'argent monnayé à Luxembourg subit une assez grande dépréciation. En 1424, comme nous avons vu, 22 des gros ordonnés par Jean de Bavière devaient valoir un florin du Rhin; en 1427—1428 le florin du Rhin en vaut 27 et le florin de Luxembourg 24; dans la période comprise entre le 25 mars 1430 et le 30 août 1431, on compte 26 gros de Luxembourg pour le florin.

Lorraine. [4])

10. RENATI * DVX * B — ARREN * Z * LOTHM entre deux grènetis, celui de l'intérieur étant encore accompagné d'un cercle à l'intérieur. Épée, la pointe en bas, coupant la légende, sur laquelle est appliqué un écusson écartelé de Lorraine et de Bar, un petit écu de Lorraine brochant sur le tout. — *Revers*: SIT * NOMEN * DNI * BENEDITV; au commencement de la légende un alérion; dans le champ, la croix de Lorraine. Les mots sont séparés par des étoiles à cinq rais.

Sept exemplaires. — Poids: gr. 2,10; 2,06; 1,94; 2,05; 209: 2,00; 209. — De Saulcy, p. 89; pl. 10, n° 13. — Sur un huitième exemplaire il y a une étoile entre LOTH * M. — Poids: gr. 1,72.

11. Même monnaie, mais la légende de l'avers commence par une fleur de lis.

Un exemplaire. — Poids: gr. 1,92. — De Saulcy, p. 89; pl. 10, n° 12.

12. RENATI ∘ DVX ⊙ B — ARRAN ° Z ∘ LOTM. Même type. — *Revers*: SIT ∘ NOMEN ∘ DOMINI ∘ BNDI. Même type.

Un exemplaire. — Poids: gr. 1,74.

---

1) Arch. du royaume à Bruxelles, Chambre des comptes, registre n° 2629, fol. 71.

2) l. c., fol. 53'.

3) Henrich Muntzmeister figure encore dans les comptes de la ville de Luxembourg de 1444—1446.

4) Le trésor comprenait 18 gros et 28 demi-gros.

Digitized by Google

13. RENATI ⁝ DVX ⁝ B — ARREN * Z * LOTHM'. Même type. — *Revers* : SIT ⁝ NOMEN ⁝ DNI ⁝ BENEDICTV. La légende commence par une fleur de lis.

Un exemplaire. — Poids : gr. 1,89.

14. + RENATI * DVX * BARREN * Z * LOH * M * entre deux grènetis ; champ écartelé de Lorraine et de Bar, ayant au centre l'écu de Lorraine. — *Revers* : MONETA * FACT — A * IN * NANCEIO ; épée, la pointe en bas, coupant la légende, entre un barbeau accompagné de trois croisettes et un alérion.

Quatre exemplaires. — Poids : gr. 1,07 ; 1,22 ; 1,30 ; 1,32. — Trois variétés ; à l'avers, le premier et le quatrième quartier de l'écu de Lorraine ont, sur un exemplaire, une fleur de lis, deux sur deux ex. et trois sur un ex. — Variété de Saulcy, p. 89 ; pl. 11, n° 6.

15. + REN(ati) * DVX * BARREN * Z * LOHT * M. Même type. — *Revers* : MONETA * FACT — A * IN * S * MICHAL. Même type.

Un exemplaire. — Poids : gr. 1,44. — L'écu de Lorraine est écartelé aux 1 et 4 de deux fleurs de lis.

16. + RENATI * DVX * BARREN * Z * LOH '* M '* . Même type. — Même revers.

Deux exemplaires. — Poids : gr. 1,40 ; 1,46. — L'écu de Lorraine est écartelé aux 1 et 4 de deux fleurs de lis.

17. + RENATI * DVX * BARREN * Z * LOTM. Même type. — *Revers* : MONETA * FACT — A * IN * S * MICHAL. Même type.

Un exemplaire. — Poids : gr. 1,28. — L'écu de Lorraine est écartelé aux 1 et 4 de trois fleurs de lis.

18. + RENATI * DVX * BARREN * Z * LOH '* M '* . Même type. — *Revers* : MONETA * FCTA — IN * S * MICHAL'. Même type.

Deux exemplaires. — Poids : gr. 1,31 ; 1,37. — L'écu de Lorraine est écartelé aux 1 et 4 de deux fleurs de lis.

19. + RENATI • DVX * BARREN * Z * LOTOR. Même type. — *Revers* : (moneta) FACT — A * IN * S * MICHAL. Même type.

Un exemplaire. — Poids : gr. 1,30. — L'écu de Lorraine est écartelé aux 1 et 4 de trois fleurs de lis.

20. Avers du n° 18. — *Revers* : MONETA * FACT — A * EN (*sic*) * MICHAL. Même type.

Un exemplaire. — Poids : gr. 1,62. — L'écu de Lorraine est écartelé aux 1 et 4 de deux fleurs de lis.

Digitized by Google

21. + RENATI . . . BARR . . . Z ∘ LOTOM. Même avers; écu écartelé aux 1 et 4 de trois fleurs de lis. — *Revers* : .. ETA · FACTA — . . . . AEL. Même type.

Un exemplaire. — Poids : gr. 1,10.

Hollande.[1])

22. + PHS ': DEI : GRA : BVRG : COM : HOLD ': Z : 3' entre deux grènetis. Le champ est occupé par un écu aux armes de Bourgogne, chargé en cœur de l'écu de Hollande. — *Revers* : MONETA : NOVA : — COM : HO — LD : Z : 3E', entre deux grènetis. Grande croix pattée, coupant la légende, ouverte au milieu et y portant une rose, le différend de Hollande; la croix est cantonnée de deux lions et de deux fleurs de lis.

Vierlander ou patard. — 10 exemplaires. — Van der Chys, p. 446; pl. 14, n° 11. — Poids : gr. 3,11; 3,19; 3,18; 3,05; 3,13; 3,21; 3,20; 3,15; 3,19; 3,27.

Flandre.

23. + PH'S : DEI : GRA : DVX : BVRG : Z : COMES : FLAHD', entre deux grènetis. Même type que sur la monnaie précédente, mais en cœur l'écu au lion de Flandre. — *Revers* : + MOHET — A : NOVA : C — OMITIS : — FLAHD'. Même type; au milieu de la croix une fleur de lis.

Vierlander. — 19 exemplaires. — Poids : gr. 3,25; 3,27; 3,21; 2,97; 3,28; 3,32; 3,25; 3,32; 3,31; 3,18; 3,27; 3,30; 3,26; 3,35; 3,22; 3,22; 3,20; 3,32; 3,26.

Brabant.

24. + PH'S : DEI : GRA : DVX : BVRG : BRAB : Z : LIMB dans un grènetis. Même type. — *Revers* : MONET — A : NOVA — DVC : BR — ABAHT. Même type; au milieu de la croix un lion.

Vierlander. — 4 exemplaires. — Poids : gr. 3,28; 3,12; 3,29; 3,27. — Van der Chys, p. 155—156; pl. 15, n° 8. Suivant cet auteur le Vierlander de Brabant fut frappé de 1435 à 1437.

Hainaut.

25. + PH'S : DEI : GRA : DVX : BVRG : Z : COM : HANONIE

---

1) Les Vierlanders de Hollande, de Flandre, de Brabant et du Hainaut étaient en tout représentés par 78 exemplaires.

Digitized by Google

dans un grènetis. Même type. — *Revers* : + MOHET — A : NOVA : V — ALEHCE — NEHSIS. Même type ; au milieu de la croix une H.

Vierlander. — 8 exemplaires. — Poids : gr. 3,27 ; 3,25 ; 3,15 ; 3,12 ; 3,26 ; 3,24 ; 3,12 ; 3,29. — Renier Chalon, Recherches sur les monnaies des comtes de Hainaut, p. 116 ; pl. 22, n° 163.

Trèves.

26. WERNERVS ARÇHEPIS entre deux grènetis. Dans le champ, le buste de Saint-Pierre sous un dais gothique ; en haut deux petits écussons, à gauche à la croix de Trèves, à droite aux armes de Falkenstein. — *Revers* : + MONETA * NOVACOVELEN ... entre deux grènetis. Dans le champ, au milieu d'une épicycloïde, un écu aux armes de Trèves et de Falkenstein.

Gros ou Weispfennig. — Un exemplaire. — Poids : gr. 2,20.

Cette monnaie, étant de Werner de Falkenstein, archevêque de Trèves, de 1388 à 1418, est de plusieurs lustres plus ancienne que le reste du trésor.

Mayence.

27. IOHIS'. AR — E — P'. MAGVNT' Saint-Jean debout, nimbé, tenant de la gauche un sceptre terminé par une croix laquelle forme le commencement de la légende. — *Revers* : + MO — NETA ∘ OPI • PINGE — SIS. Dans le champ, un écu aux armes de Mayence et de Nassau, accompagné de deux petits écus.

Florin d'or de Jean de Nassau, archevêque de Mayence, de 1397 à 1419. — Un exemplaire. — Poids : gr. 3,47.

Cologne.

28. ..HEODIC' ARÇPI * ÇOL dans un grènetis. Dans le champ, sous un dais gothique, le buste de Saint-Pierre tenant un sceptre et deux clefs. — *Revers* : * MON'— NOV'— (ko)N * — * ..D entre deux grènetis. Dans le champ, dans un encadrement formé par quatre doubles ogives, un grand écu écartelé de Trèves et de Mœrs, entouré, à gauche de l'écu de Trèves, en haut, de celui de Mayence et à droite de celui du Palatinat.

Gros ou Weispfennig de Théodéric de Mœrs, archevêque de Mayence de 1414—1463, frappé à Kœnigsdorf. — Variété de Kappe, Kölner Münzen, n° 1093. — Poids : gr. 2,05.

Nous trouvons dans le trésor d'Arsdorf, pour autant que nous l'avons vu, les monnaies des princes suivants :

Digitized by Google

Werner de Falkenstein, archevêque de Trèves, 1388—1418 ; 1 ex.

Jean de Nassau, archevêque de Mayence, 1397—1419 ; 1 ex.

Thierry de Mœrs, archevêque de Cologne, 1414—1463 ; 1 ex.

Jean de Bavière, époux d'Elisabeth de Gœrlitz, 1418—1425 ; 10 ex.

Elisabeth de Gœrlitz, veuve du prince qui précède, 1425—1443 ; 19 exemplaires.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, en tout 78 pièces.

René, duc de Lorraine, 1431—1453 ; 18 gros et 28 demi-gros.

Pour la détermination de l'époque à laquelle le trésor d'Arsdorf peut avoir été enfoui, c'est Philippe-le-Bon qui doit entrer en considération ; car il ne devint comte de Hainaut qu'en 1433 ; ce fut en cette année qu'il réorganisa la monnaie du Hainaut et ce fut dans les années immédiatement suivantes qu'il fit émettre les Vierlanders de Brabant. Le trésor ne peut donc avoir été enfoui avant 1433, et en présence du grand nombre de Vierlanders que nous y rencontrons, nous sommes autorisé à admettre qu'il le fut au moins une demi-douzaine d'années après la date indiquée, ainsi vers 1440.

Il serait impossible, croyons-nous, de déterminer rigoureusement l'événement qui peut avoir donné lieu à l'enfouissement de notre trésor, d'autant plus que la dernière période du règne d'Elisabeth de Gœrlitz était extrêmement agitée, que les guerres privées ne discontinuaient pas et qu'à chaque moment tantôt les Écorcheurs, tantôt les Liégeois, faisaient des incursions dans le duché. La chronique de l'abbaye de Floreffe [1]) en dit :

Estoit en grant triboulement
De Luxembourc la grant duché.
Chascun y estoit desrobé ;
Marchans n'i osoyent converser
Ne li laboureurs labourer.
Il n'y régnoit que pillerie.
La dame n'y est pas obéye,
Combien que elle en fuist duchesse
Et une moult noble princhesse...

Et ce tableau n'est pas exagéré. La duchesse Elisabeth de Gœrlitz, toujours à court d'argent, ne parvenait point à se faire respecter, à tel point que les habitants de Luxembourg la forcèrent un jour de quitter

1) de Reiffenberg, Monuments etc. T. VIII, p. 158.

Digitized by Google

la ville et le château. Les seigneurs, ses vassaux, guerroyaient entre eux autant qu'ils le voulaient, sans que le maréchal héréditaire ni le justicier des nobles ne pussent ou ne voulussent y mettre un terme; la justice était respectée si peu, que le justicier des nobles ne remplissait plus les fonctions de sa charge et que, dans les premières années du règne de Philippe-le-Bon, comme administrateur du duché de Luxembourg, plus d'une fois nous retrouvons les plaintes des gentils hommes, que sous Elisabeth de Gœrlitz il n'y avait plus eu de justice. D'un autre côté les Écorcheurs, ces bandes de brigands que le seigneur de Commercy commandait, ravageaient continuellement l'ouest et le sud du duché, tandis que le nord était ravagé à plusieurs reprises par les Liégeois. Cet état de choses dura, sans interruption, au moins depuis 1433 jusqu'en 1443, époque à laquelle le duc de Bourgogne vint occuper le duché que l'ancienne princesse Elisabeth de Gœrlitz lui avait donné en engagère.

Il en résulte que le trésor d'Arsdorf, enfoui certainement après 1433, l'a été probablement avant 1443, peut-être un peu plus tôt, peut-être en cette année même.

LE TRÉSOR DE REICHLANGE.

Médailles de Postume, enfouies vers 262.

Ce trésor fut trouvé au printemps de l'année 1893 par un journalier de Reichlange et son compagnon, en travaillant dans une pièce de terre près du village de Reichlange. Il paraît que les deux trouveurs se partagèrent sur le champ le trésor, sans en avertir le propriétaire du champ, de sorte que celui-ci dut les poursuivre en justice pour en avoir sa part. D'après tout ce que j'en ai appris, ce trésor comprenait environ 2000 pièces; j'ai pu examiner rapidement sur les lieux un millier de pièces, et en détail 500 pièces qui me furent communiquées par M. Kuborn, vicaire à Ospern.

Toutes les pièces que j'ai vues, étaient de l'empereur Postume. Je n'y ai trouvé que les variétés suivantes:

1. IMP C POSTVMVS P F AVG. Son buste drapé et radié à droite.

Digitized by Google

— *Revers* : FIDES MILITVM. La Foi militaire debout de face, regardant à gauche et tenant deux enseignes militaires.

Un exemplaire. — Cohen 67. — De Witte, Empereurs des Gaules, n° 54; pl. IV, n° 54.

2. Même tête et même légende. — *Revers* : HERC. PACIFERO. Hercule nu debout à gauche, tenant une branche d'olivier et une massue avec la peau de lion.

Un exemplaire. — Cohen 101. — De Witte, l. c., n° 101; pl. VII, n° 101.

3. Même tête et même légende. — *Revers* : MONETA AVG. La Monnaie debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance.

Un exemplaire. — Cohen 199. — De Witte, l. c., n°s 165—166; pl. XI, n°s 165—166.

4. Même tête et même légende. — *Revers* : P M TR P IIII COS III P P. Mars nu avec le manteau flottant, marchant à droite, et portant une haste et un trophée.

2 exemplaires. — Cohen 273. — De Witte, l. c., n° 224; pl. XIV, n° 224.

5. Même tête et même légende. — *Revers* : PAX AVG. La Paix marchant à pas précipités à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre.

340 exemplaires. — Cohen 220. — De Witte, l. c., n° 182; pl. XII, n° 182.

6. Même tête et même légende. — *Revers* : PROVIDENTIA AVG. La Providence debout à gauche, les jambes croisées, indiquant avec une baguette un globe qui est à terre, tenant une corne d'abondance et s'appuyant sur une colonne.

9 exemplaires. — Cohen 303. — De Witte, l. c., n° 248; pl. XVI, n° 248.

L'empereur Postume était parvenu au trône en 258, il l'occupait jusqu'en 267. Son règne paraît avoir été une suite presque ininterrompue de combats contre les Allemands, les Germains d'outre Rhin, les Francs et l'empereur de Rome Gallien, mais nous ne connaissons guère de détails sur cette période, de sorte qu'il sera bien difficile d'assigner une date tout-à-fait certaine à l'enfouissement du trésor de Reichlange. Cependant la présence du revers P M TR P IIII COS III PP qui appartient à l'année 262, permet de constater que le trésor n'est pas des premières années de Postume, et qu'il est en tout cas ou de 262 ou de quelque année suivant de très près l'époque indiquée. Il paraît donc avoir été enfoui à peu près à la même époque, sinon en la même année que

Digitized by Google

celui de Contern, dont nous parlerons tantôt, et sur la foi duquel M. Namur, mon savant prédécesseur, a cru pouvoir admettre que l'établissement romain d'Eptiacum, construit à l'emplacement du village moderne d'Itzig, aurait été détruit vers l'an 262. A la même époque du reste appartient aussi le premier trésor d'Ettelbruck ; peut-être ces trois trésor datent-ils d'une invasion des Germains, qui, passant par Mayence et Trèves, pénétrèrent dans les Gaules en 262 et en furent repoussés par Postume en 263. La présence de ces trésors dans des localités assez éloignées l'une de l'autre, à Ettelbruck, à Contern et à Reichlange, situées les deux premières sur l'Alzette ou près de ce fleuve, la troisième près de l'Attert, semble prouver que les Germains avaient remonté la Moselle et la Sûre, puis l'Alzette et ses affluents et avaient occupé momentanément la plus grande partie de notre Grand-Duché actuel, sinon tout le pays.

Le trésor de Reichlange présente une particularité digne de remarque, c'est qu'il ne renferme aucune monnaie des empereurs précédents ni de Gallien, son contemporain, qui régnait alors à Rome, circonstance qui semble prouver, comme l'a admis M. Mommsen, que les monnaies de Gallien n'étaient pas acceptées dans les Gaules, de même que celles de Postume ne l'étaient pas en Italie.

Pour clôturer ce rapport, nous allons passer rapidement en revue les différentes trouvailles de l'époque romaine, faites dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Durant le long séjour des Romains dans le Luxembourg tant de catastrophes ont bouleversé le pays, tant d'irruptions ennemies ont menacé la sécurité et le bien-être des habitants que les trouvailles de médailles impériales sont nécessairement assez fréquentes. Nous ne parlons pas des médailles qui se trouvent isolément (on en trouve partout), nous avons en vue seulement les trésors enfouis à dessein. Ceux-ci ont une importance majeure ; ils peuvent non seulement enrichir nos collections d'une manière notable, ils sont encore instructifs sous plus d'un point de vue. L'examen de la totalité d'un trésor nous apprend avec assez de sûreté, à quelle époque en remonte l'enfouissement et quels événements ont amené celui-ci ; l'examen des différentes pièces peut faire connaître des événements inconnus ou passés inaperçus, éclairer d'un jour nouveau les faits racontés par les historiens romains

Digitized by Google

ou enfin enseigner des détails relatifs à l'histoire monétaire des différents règnes. Aussi est-il du devoir de la société historique, d'acquérir, autant que possible, les trésors trouvés; les résultats compenseront infailliblement les dépenses. Malheureusement, il n'est pas toujours possible de le faire; l'incurie quelquefois, la méfiance le plus souvent des trouveurs, enfin, mais rarement, le mauvais vouloir d'un acquéreur empêchent l'acquisition de tels trésors.

Nous ne ferons que mentionner ceux qui sont antérieurs à la création de notre société: celui de Luxembourg, fait à la fin du 17e siècle et dont le souvenir a été conservé par Al. Wiltheim [1]; ceux d'Echternach (1840 et 1844); d'Ehner ou de Septfontaines (1817), et de Grossbous (1843). Les plus importantes trouvailles ont été faites après 1844, et bien que la société n'ait pas pu acquérir tous ces trésors, elle en a acquis cependant quelques-uns des plus importants.

Les trésors dont il s'agit, ont été trouvés à Altrier, Contern, Dalheim, Ermsdorf, Ettelbruck, Holler, Lenningen, Lintgen et Schlindermanderscheid; celui de Reichlange que nous venons de décrire, est le dernier en date.

Le trésor d'Altrier est des moins remarquables; il se composait seulement de 17 pièces, tant grand et petit-bronze que deniers des empereurs Adrien, Aelius Cæsar, Caracalla, Elagabale, Saœmias, Alexandre, Pupien, Gordien III, Philippe I, Otacilie Sévère, Trajan Dèce et Claude le Gothique. Il a été décrit par M. Engling (XVII, 158).

Celui de Contern est plus remarquable; trouvé en juillet 1860, entre Contern et Itzig, au lieu dit *Thielenoicht* dans des substructions romaines, il comprenait 107 médailles en argent ou en billon des empereurs Gordien III à Postume, avec 68 variétés. M. Engling lui a consacré une petite notice dans les publications de la société (XV, 223) et M. Namur une étude plus approfondie dans la Revue de la numismatique belge (1860, p. 285). Nous apprenons, par une médaille de Postume avec *trib. pot. IIII*, que le trésor n'a pas été enfoui avant 262. La société historique a acquis, en 1860, la presque totalité des pièces trouvées, 103 en tout.

Dalheim, sans contredit la localité la plus riche en antiquités romaines, a fourni plusieurs trésors, dont un du moins, celui du

1) Dans son Luciliburgum romanum.

Digitized by Google

17 avril 1842, a pu être, sinon acquis, du moins décrit dans les publications de la société. Par contre, un riche amateur de Dalheim qui a longtemps fait des fouilles étendues à Dalheim, n'a jamais voulu faire connaître le résultat de ses travaux ; il paraît que ce n'était pas l'amour de la science, mais celui du gain pécuniaire qui l'a guidé dans ses recherches. Et cependant il a trouvé plus d'un trésor dont la dilapidation ne peut être assez regrettée. Un autre trésor, trouvé au lieu dit *Petzel* en 1881 et composé d'une soixantaine de deniers de Néron à Domitien, n'a pu être examiné à fond, par suite de la méfiance du trouveur, ni acquis, par suite des prix exorbitants demandés. Celui de 1842 que nous venons de mentionner, conservé dans trois urnes, comprenait environ 30,000 pièces, la plupart en moyen et petit bronze, deux médailles en bronze du module du quinaire et quelques pièces en billon. M. de la Fontaine en avait acquis 22,427, M. Senckler 1324 ; 14,307 pièces, examinées par M. Senckler et décrites sommairement dans un travail modèle inséré dans les publications de la société (III, p. 60—83), appartenaient à l'époque de Dioclétien à Constantin-le-Grand. La médaille la plus jeune, de Constantin-le-Grand, au revers *Romae aeter. augg.*, se rapporte à la prise de Rome en 312, tandis que les médailles frappées au nom des fils de Constantin font complètement défaut ; le trésor a donc dû être enfoui entre 312 et 317. Cette trouvaille appartenant à l'époque où les ateliers romains sont distingués par des différends monétaires, acquiert par cela même une importance majeure ; elle prouve combien était grande dans la circulation la quantité de monnaies frappées de ce côté des Alpes, tandis que les ateliers transalpins ne sont qu'assez faiblement représentés. Trèves, en effet, y figure pour 6924 pièces, Londres pour 2026, Lyon pour 1438, Arles pour 512, Rome pour 450, Thessalonique et Tarraco ensemble pour 748, Carthage pour 388, Alexandrie pour 34, Aquilée pour 279, Sisseg pour 264, Antioche pour 100, Nicomédie pour 67. Le musée de la société a reçu en don, de la part de M. de la Fontaine, plusieurs moyens et petits bronzes de ce trésor.

Pendant les fouilles faites à Dalheim en 1851—1854, on a trouvé et remis à la société quelques milliers de médailles romaines ; bien que beaucoup d'elles soient intéressantes, quelques-unes très rares ou inédites, leur ensemble n'a pas la valeur du trésor de 1842 ou de ceux

Digitized by Google

que nous allons examiner encore, parce que les différentes pièces ont été trouvées isolément et que, distribuées sur tous les règnes, depuis Auguste jusqu'au cinquième siècle, elles ne peuvent guère servir de jalons pour l'étude des événements qui ont fait détruire Dalheim.

En mai 1880 fut faite, à Ermsdorf lez Médernach, une trouvaille très intéressante de petits bronzes, comprenant non moins de 10,000 pièces. Le secrétaire de la société put acquérir à peu près 5500 pièces, dont il donna le catalogue descriptif dans les publications (XXXV, 440). Le trésor avait une importance exceptionnelle; non seulement il a fourni aux collections du musée 1350 variétés qui n'y étaient pas encore représentées, mais c'est basé surtout sur cette trouvaille, qu'il a été possible à M. le Dr Hettner, directeur du musée de Trèves, d'indiquer la succession des différentes émissions de la monnaie de Trèves, de 320—342. Ici, comme à Dalheim, tous les ateliers du vaste empire romain sont représentés, et, bien que nécessairement celui de Trèves l'emporte de beaucoup sur tous les autres par le nombre de pièces, les ateliers orientaux aussi sont largement représentés; aucun d'eux ne manque, fournissant ainsi une nouvelle preuve de la diffusion de la monnaie romaine.

Ettelbruck a donné deux trésors, le premier en 1856, le second en 1889. Nous allons parler d'abord de celui-ci, parce qu'il se rattache pour ainsi dire à ceux de Dalheim et d'Ermsdorf; le trésor d'Ettelbruck de 1889, en effet, fournit des médailles comprises entre 270 et 296 ou 298; celui de Dalheim, commençant vers cette date, va jusqu'en 312 à 317, et celui d'Ermsdorf, tout en renfermant beaucoup de pièces, pour les années 310—320, est riche surtout pour l'époque de 320 à 342. Ces trois trouvailles s'enchaînent donc tout naturellement et leur comparaison donnera sans doute encore plus d'un renseignement utile.

Quant au premier trésor d'Ettelbruck, trouvé en 1856 au lieu dit *beim Friedchen* sous un bloc de pierre, il comprenait 600 deniers de Gordien à Postume; ceux de Postume, au nombre de 356, constituaient la plus grande partie. Un assez grand nombre de ces monnaies furent acquises par M. Namur pour le musée numismatique, 43 autres furent généreusement offertes en don par MM. Simonis, Salentiny, Faber, le baron de Ziegesar, Papier, Grœvig et Weilandt: M. Namur fit paraître dans les publications de la société (XI, 114—123) la description détaillée

Digitized by Google

de 537 pièces ; la plus récente offrant une date certaine est de Postume, au revers *p. m. tr. p. IIII cos. III p. p.* de l'an 262, ce qui prouve que ce trésor, aussi bien que celui de Contern, n'a pas été enfoui avant cette date, probablement lors d'une invasion des Germains qui à cette époque pénétrèrent dans les Gaules par Mayence et Trèves et en furent repoussés par Postume en 263.

Un petit trésor de 131 pièces, trouvé à Lenningen, en 1865, est beaucoup moins important ; il comprenait, outre trois pièces d'Antonin le Pieux et de Constantin qui n'auront pas été trouvées avec les autres. des médailles de Victorin, Claude le Gothique et des deux Tétricus. (Cf. Publ. soc., XXI, 282.)

En octobre 1849 on trouva à Lintgen, dans un endroit rempli de substructions romaines, un trésor de 500 médailles en billon, qui, selon un rapport de M. de la Fontaine, mentionné par M. Engling (Publ. XV, 167), appartenaient aux empereurs Postume, Marius, Victorin, Gordien III, Trebonien, Claude II et Tétricus. M. de la Fontaine fit cadeau au musée de 163 de ces pièces.

Une trouvaille analogue fut faite le 22 mai 1859 à Schlindermanderscheid, au lieu dit *im Kamp ;* elle se composait de 600 petits-bronzes, appartenant à la même époque que les médailles de Lintgen. Cent soixante pièces, examinées par M. le Dr Glæsener de Diekirch, offraient les types les plus ordinaires de Gallien, de Salonine, de Quintillus, de Victorin, de Tétricus, de Claude II et de Postume. (Cf. Publ., XIV, 172.)

Aucun de ces trésors n'avait une certaine valeur intrinsèque ; il n'en était pas de même de celui de Holler, trouvé en 1871 et composé d'une pièce en or de Marc Antoine ? et de 378 deniers, d'une conservation hors ligne, de Marc Antoine ?, de Vespasien, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Faustine, Aurelius, Verus, Commode et Crispine. Ce trésor ne put être acquis par la société. (Cf. Westdeutsche Zeitschrift, VII, 159.)

Il est inutile d'insister sur la valeur de tous ces trésors ; elle est grande pour la connaissance de notre histoire et il suffira de lire les remarquables travaux de M. Engling sur la période des trente tyrans, insérés dans nos publications, pour se convaincre du profit immense que l'étude de toutes les trouvailles analogues peut apporter.

Digitized by Google

RECUEIL DE DOCUMENTS

CONCERNANT

L'ATELIER MONÉTAIRE DE LUXEMBOURG.

1.— *Bruges*, **1487**, 13 mars.— Commission de Joris Sidel, bourgeois de Heidelberg, comme maître particulier de la monnaie de Luxembourg.

Archives de Bruxelles, Chambre des comptes, Reg. n° 157, fol. 47.

Maximiliaen, bij der gracien Gods rooms koninck, altijt vermeerdere ts'rijcs ende Philippus, bi der selver gracien erdshertogen van Oistrijcke, hertogen van Bourg^{on}, van Lothr., van Brabant, van Lymborch, van Luxemborch ende van Gelre, greven van Vlaenderen, van Thirol, van Artois, van Bourg^{on}, Palatinen, van Henegouwe, van Hollant, van Zeelant, van Namen ende van Zuytphen, mercgreven des heijlichs rijcs, heeren van Vrieslant, van Salins ende van Mechelen, alle dieghene die dese onse brieven solen sien, saluyt. Omme te voirsiene in de ongeregelthede die over langen tijt geweest heeft in't stuck van den munten in allen onsen landen ende heerlicheyden, wij hebben, bij goeder deliberacien van raide, om die welvaert, profflijt ende gemeynen oirboer van allen onsen landen, geadviseert ende gesloten zekere ordinancien, die huer van nu voirtaen op't stuck van der voirs. munten in elck van onsen landen houden sal, ende onder andere hebben geordineert, dat in ons hertoigdom van Luxemb. ende greefscap van Chini nu voirtane hebben sal eene munte ende twee muntmeesters, daer men slaen ende munten sal alsulken voet gelijck ende na d'ordinancien van onsen lande van Brabant, waerop ons van noode is te voirsiene van luden dairtoe nut, bequame ende souffisant ons believende; doen te wetene, dat, om't goede rapport ende aenbringen ons gedaen van den persoen van onsen welgeminden Jorijs Sidel, burger van Heydelberch, ende van zijnre wetentheit, eerbaerheyt ende goede verstannisse in't stuck van der voirs. munten, denselven Jorijs te dien cause ende andere ons daer toe porrende, betruwende te vullen zijnre gewillicheyt, rechtverdicheyt ende goeder dilligencien, hebben denselven gestelt, geordineert ende gecommitteert, stellen, ordineren ende committeren mits desen onsen brieven een van den voirs. muntmeesters particuliers van der voirs. munten van onsen voirs. hertoigdom van Luxemb. ende greefscap van Chini, ende hebben hem gegeven ende geven mits desen vulle macht, auctoriteyt ende speciael bevel, van den voirs. state van muntmeester particulier nu voirtaen te houden, exerceren ende te bedienen, ende te doen ende doen doene de penninck van gewichte ende alloye, achtervolgende d'ordinancien die hem dairaf gegeven sal worden, ende generalic te doene wel

Digitized by Google

ende duegelic al dat een goet ende rechtverdich muntmeester particulier boven genompt mach ende behoirt te doene, ende dat ter voirs. officie dient ende behoirt, ten rechten, preeminentien, liberteyten, vriheyden ende emolumenten gecostumeert ende daertoe behoirende, also lange als ons believen sal, waerof, ende te doene goede rekeninge ende bewijs van den penninck van den bussen van der voirs. munten die voirs. Jorijs gehouden wert te doene den behoirliken eedt, ende sekere te stellen in den handen van onsen lieven ende getruwen den luden van onser rekencameren te Bruessel, dewelke wij daertoe committeren. So ontbieden ende bevelen wij den voirs. van onser rekencamere ende alle ander onse iusticieren ende officieren, dien dit aengaen mach, dat den voirs. eedt ende sekere gedaen bi den voirs. Jorijs Sidel, als voirs. is, zij doen, laten ende gedoegen van den voirs. officie ende oick van den rechten, salarisen, proffijten ende emolumenten voirs. vredelic ende peyselic gebruycken ende useren, ende hem int voirs. officie doende obedieren ende gehoirsam zijn in al ende, als dat behoirt, cesserende alle beletten ter contrarien, wantt ons also beliefs. In kennissen van des so hebben wij onsen zegel hieraen doen hangen. Gegeven in onse stede van Brugge, den XIIIen dach van meerte int jaer duysent IIIIe zesse ende tachtentich, ende van den rijcke van ons Maximiliaen tweeste. — *Aldus geteykent op ten ploy:* Bi den coninc. De Goudebault.

2. — *Bruges,* **1487,** 20 décembre. — Commission de Jean Gelucwys, comme garde de la monnaie de Luxembourg.

Archives de Bruxelles, Chambre des comptes, Reg. n° 159, fol. 48.

Maximilian, par la grace de Dieu roy des Rommains, tousjours auguste, et Philippe, par la mesme grace archiducz d'Austrice, ducz de Bourgne, de Lothier, de Brabant, de Lembourg, de Lucembourg et de Gheldres, contes de Flandres, de Thirol, d'Artois, de Bourgne, palatins, de Haynnau, de Hollande, de Zellande, de Namur et de Zuytphen, marquis du S. Empire, seigneurs de Frise, de Salins et de Malines, à tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut. Savoir faisons que, pour le bon rapport que fait nous a esté de la personne de Jehan Gelucwys et de ses habilité ou fait de monnaies, icellui, conflans à plain de ses léauté, preudommie et bonne dilligence, avons commis, ordonné et estably, commectons, ordonnons et establissons par ces présentes waerdein de noz monnaies que nouvellement avons ordonné forgier en nostre pais de Luxembourg, pour ledit office de waerdein doresenavant tenir, exercer et desservir et faire bien, deuement et loyaulement toutes et singulières les choses que bon et léal waerdein dessd. puet et doit faire, et que audit office competent et appertiennent, aux gaiges, droiz, honneurs, prérogatives, libertez, franchises, prouffiz et émolumens accoustumés, tant qu'il nous plaira. Sur quoy, et de bien et loyaulment excercer led. office, led. Jehan sera tenu de faire le serement à ce pertinent ès mains de noz amez et féaulx les gens de nos comptes à Brouxelles, que commectons à ce. Si donnons en mandement à iceulx gens de nosd. comptes que, prins et receu dud. Jehan le serment dessusd.,

Digitized by Google

ilz le mectent ou facent mectre et instituer de par nous en possession dud. office de waerdain de noz monnoies de Lucembourch, et d'icellui, ensemble des gaiges, droiz, prérogatives, libertez, franchises, prouffiz et émolumens dessusd. ilz, noz maistre-general et particulier de nosd. monnoies et tous autres noz justiciers et officiers cui ce regarde, le facent, seuffrent et laissent plainement et paisiblement joyr et user, cessans tous contreditz et empeschemens au contraire. Car ainsi nous plaist-il estre fait. En tesmoing de ce nous avons fait mectre nostre seel à ces présentes. Donné en nostre ville de Bruges le XXe jour de décembre l'an de grace mil IIII^c^ quatre-vingts et sept, et du règne de nous roy le second. — *Ainsi signé.* Par le roy. De Gondebault.

Et au doz desd. lettres est escript ce qui s'ensuit :

Le Xme jour de janvier mil IIII^c^ IIII^xx^ et VII fist Jehan Gelucwys, dénommé ou blanc à l'autre de cestes, le serement pertinent de l'office de waerdein des monnoies que mess^re^ les ducz ont nouvellement ordonné forgier en leur pais de Lucembourg, dont oud. blanc est faite mencion, en la chambre des comptes de mesd. sgrs les ducz à Brouxelles, moy présent. C. Haneloes (ou Haveloes).

3. — *Bruges,* **1487,** 27 décembre. — Commission de Mathieu Knebel, comme graveur de la monnaie de Luxembourg.

Archives de Bruxelles, Chambre des comptes, Reg. n° 157, fol. 55.

Maximilian, par la grace de Dieu roy des Rommains, tousjours auguste et Philippe, par la mesme grace archiducz d'Austrice, ducz . . . . . A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut. Savoir faisons que, pour le bon rapport à nous fait de la personne de Matheeux Knebel, et de ses habilité ou fait des monnoyes, icellui pour ces causes et autres à ce nous mouvans, confians à plain de ses loyaulté, preudommie et bonne dilligence, avons commis, ordonné et establi, commectons, ordonnons et establissons par ces présentes tailleur de nostre monnoie que avons ordonné estre et avoir en nostre pais de Luxembourg, pour doresenavant le tenir, excercer et desservir et faire bien, deuement et loyaulment toutes et singulières les choses que bon et léal tailleur de nostre monnoye puet et doit faire et que y compète et appartient, aux gaiges, droiz, honneurs, libertez, franchises, prouffiz et émolumens accoustumez, tant qu'il nous plaira. Sur quoy led. Matheeux sera tenu de faire le serement aud. office appartenant, ès mains de noz amez et féaulx les gens de noz comptes à Brouxelles que commectons à ce. Si donnons en mandement . . . . . Donné en nostre ville de Bruges, le 27e jour de décembre l'an de grace mil IIII^c^ IIII^xx^ et sept, et du règne de nous roy le second. — Ainsi signé : Par le roy. De Gondebault.

Serment prêté le dernier mars 1487 avant pâques.

4. — (**1488,** 9 juin). — Instruction pour la monnaie de Luxembourg.

Original aux arch. de Bruxelles, carton 63 des arch. de la Chambre des comptes, pièce côtée A 11. — Parchemin.

Digitized by Google

Instructie ghemaect bij den gouverneur ende generaels gecomitteert op't stuc van der munten des roems coninck onss alder ghenadicsten heere, voer den meester particulier voer de munte van Lucembourch te doen maken alzulcke penninghen van alsulcke alloy ende ghewichte ende tot alzulcke remede, als hiernaer ghescreven staet ende indien dat die vorsz. meester particulier van der selver munten faelgierde in ghewichte oft in alloye, als hij, of God ville, niet en zal, dat zal zijn ter confiscacien van zijnen lijve, om ghejusticiert te wesen in dem ketel.

1° In den iersten sal doen maken die meester particulier eenen penninc van 24 craten fin gouts genoemt *royael*, die loep hebben sal vor 24 selveren royalen, alsulck als die roemsche coninck onsse genad. heer nu teghenwoerdelicke sal doen slaen, ter remedie van twe grain fin in alloy ende eenen halven enghelsche in't ghewichte op elck marck warcx, ende sestien ende eenen halven derselver penninghen in't troyssche marck; welcke penninghen hij sal doen maken schoen ende rondt ende van goeden gewichte, ende sal moeghen hebben eenen swaere ende eenen lichte op elck marck, te weeten dat elck lichte sal moghen weghen op een assekin na den rechten, ende den swaren op een aessekin na den rechten, sonder eeneghe andere remedie in ghewichte oft in alloy.

2° Deselve meester sal doen maken eenen anderen penningh van fijnen goude gheheten eenen *bourgonsche nobel*, die loep hebben sal voer 12 silveren royalen munte als boven, ende sal houden 24 caract fin gouts ter remede van twe grain als boven, ende 33 derselver penninghen in de snede int troysche marck, ende ter remede van eenen halven enghelschen op troysche marck marcx, welcken penningh hij sal doen maken schoen ende rondt ende van goeden ghewichte, ende sal moeghen hebben twe swaere ende twe lichte op elcke marck, te weeten dat elcke swaere sal moeghen weghen op een aessekin na den rechten, ende den lichten op een aessekin na den rechten, sonder eneghe andere remedie in ghewichte of in alloy.

3° Denselven meester sal doen maken eenen anderen penningh van fijnen goude gheheeten eenen *bourgonsche ducaet*, de loep hebben sal voer 6 selveren realen munte als boven, ende sal houden 24 caraten, ter remedie van twe grain als boven, ende van vijf s. 6 d. in de snede in't troysche marck, ende ter remede van eenen halven enghelschen in't ghewicht op't marck warcx; welcke penninghen hij sal doen maken schoen ende rondt ende van goeden ghewichte, ende sal moghen hebben drie starcke ende drie lichte, te weeten dat elcken starcken weghen mach op een aesseken na den rechten, ende elcken lichten op een aessekin na den rechten, sonder eeneghe andere remedie in ghewichte oft in alloy.

4° Denselven meester sal doen maken eenen anderen penningh van fijnen goude, gheheeten eenen *halven ducaet* van denselven alloy ende ghewichte ende remede als boven, ende van hondert ende twe ondartich in de snede in de troysche marck, ende een van denselven penninghen int ghewichte op't marck warcx.

Digitized by Google

5° Denselven meester sal gheven den coopman ende wisselaers woer elc marck fin gouts van 24 caraten 65 pont seven s. d'empirance, elcken ducaet gereekent voor een pont d'empirance ende ghevalueert voer 8 s. gr. vlaems. Ende voerscreven meester sal afslaen den coopman op elc marck nobelen Heinricus, saluten, rijders, ducaten ende onghersche gulden ende dierghelicke penninghen 6 s. 6 d. d'empirance. Aldus blijft daer voer heerlicheyt ende wercklocn 13 s. d'empirance, et de voers. meester sal geven dem coninc voer zijn heerlicheyt ende sleyscat van elck marck fijn gouts 27 gr. vlaems.

6° De voers. meester sal geven den coopman ende wisselaers voer elck marck alloys 2 l. 18 s. d'empirance net, want soe es hem afgheslaghen sin salary voer zijn recht ende sunentaghe.

7° De selve meester sal gehouden wesen te ontfanghen alsoe wel van goude als van silver bij den troysche marck, dat hem ghegeven sal worden van den gouverneur ende generael-meesters, bij welcken hij oeck gehouden sal zijn, zijn rekeninghe te doen in't opdoen van zijnder bussen van allen sijnen warc, alsoe wel van goude als van selver alsulck als gevonden sal worden, ende oeck soe sal hem gelevert worden eene naelde van fijnen goude, naer welcker naelde hij sijn werck leveren sal van den gouden penninghen ende met sulcker remede ende alloy, als hem geconsenteert is in dese tegenwordie instructie.

8° De voers. meester sal ghehouden zijn te doen maken van elcken 20 marck fin gouts een marck der royalen voers., ende twe marck nobelen, ende een marck halve ducaten, ende de ander 16 marck in hele ducaten, ten ware of hem bij den gouverneur ende generael-meesters anders geconsenteert wort meer royalen oft nobels te maken, om de ghemeente ter begheerte van den coopman.

Den silveren penninck.

9° Deselve meester sal doen maken eenen fijnen silveren penninck, gheheeten eenen *silveren royael*, daeraf de 24 wert zullen sijn eenen gouden royael, ende sullen zijn van 11 d. 4 gr. fin silvere in alloy, ende 34 penningen in de snede in't troyssche marck, ende ter remedie van twe gr. fin in alloy ende eenen enghelschen in't ghewichte op elck marck warcx. Welcke penninghen hij sal doen maken schoen ende rondt ende van goeden ghewicht, ter remedie van twe sware ende twe lichte, te weeten dat elcken swaren weghen mach een duessekin na den rechten, ende elcken lichten op een duessekin nae den rechten, sonder eeneghe andere remedie in ghewichte oft in alloy.

10° Deselve meester sal doen maken eenen anderen fijnen selveren penninck van denselven alloy, gheheeten den *dobbelen griffoen*, daeraf die 48 wert zullen sin eenen gouden royael, ende sullen sin van 11 d. 4 gr. fin in alloy ende van 8 s. 8 d. in de snede in't troyssche marck, ter remede van twe gr. fin, als boven, ende eenen halven derselver penningen in de snede op't marck warcx. Welcken penninck hij sal doen maken schoen ende rondt ende van goeden ghewichte, ter

Digitized by Google

remedie van drie sware ende drie lichte op elc marck warcx, te weeten dat elcken swaren weghen mach op een duessekin nae den rechten gewichte, ende den lichten op een duessekin nae den rechten ghewichte, sonder eeneghe andere remedie in ghewichte of in alloy.

11° Deselve meester sal doen maken eenen penninck van fijnen silvere, gheheeten eenen *encketen griffoen*, daeraf de 96 wert zullen zijn eenen gouden royael, ende van 11 d. 4 gr. fin in alloy, ende 11 s. 4 d. in de snede in't troysche marck, ter remedie van twe gr. fin in alloy ende twe derselver penningen in de snede op ('t) marck warcx; welcke penninghen hij sal doen maken schoen ende rondt ende van goeden ghewichte, ter remedie van sess starcke ende sess lichte op elck marck warcx, te weeten dat elcken starcken weghen mach op een duessekin na den rechten gewichte, ende elcken lichten op een duessekin na den rechten ghewichte, sonder eeneghe andere remedie in ghewichte of in alloy.

12° Deselve meester sal noch doen maken eenen anderen harden penninck genoemt *groten*, van twe penningen 16 gr. fin in alloy, ende van 11 s. 3 d. in de snede in't troyssche marck, ter remedie van twe gr. fin in alloy ende twe derselver penninghen in't ghewichte op elck marck waercx; ende voert soe sal hij doen maken eenen *halven groten* ende *quaert van groten* ende ander cleyn ghelt naer havenant, soe hem dat bij de gouverneur ende generaels-meesters gheordineert sal worden; ende de voers. meester sal gheven den coninck voer zijn heerlicheyt ende sleyscat van elck marck fin silvers 13 gr. ende 18 miten vlaems ghelts.

13° Deselve meester sal gheven den coopman ende wisselaers van elck marck fin silvers 46 s. 9½ d. vlaems ghelts.

14° Allerehande materie, houdende 6 d. in alloy fin silvers ende gelevert sal worden in de munte, sal vermunt worden in sulke penningen, als die materye vermach, ende oft men meer cleen penningen te doen hadde, die sal die meester mogen maken bij ordonnancie van de gouverneur ende generael-meesters, waerdeyn ende conterwaerdeyn van derselver munten.

15° Alzoe varde als't aengaet die leech bylloynen, die in der munten ghebrocht sullen worden ende of die coopluden betaelt, te wessen met fijnen ghelde, soe sullen sij betalen voer elck marck te fijneren den meester particulier 6 d. gr. of die waerde in nyeuwen ghelde daervoer; ende of die voers. meester betaelde de voers. cooplieden in harden ghelde, soe zullen sij betaelt zijn met den prijsse van der munten, dat men gheeft van den marck silver, sonder te betalen die finayge is te weeten, dat den coopman betalen sal van de materye van 6 d. houdende 6 gr. van 7 d. 5 gr., van 8 d. 4 gr., van 9 d. 3 gr., ende als die materie houden sal to 10 d. conincx silvers toe ende daer en sal den coopman niet af gheven van fijneren.

16° Totter leveringhe van der bussen, alsulcke remede als bevonden sal worden, dat den meester particulier genomen sal hebben in't ghewicht off in alloy, indien daer eenich is, die sullen gheheel bliven tot proffit van den coninc, sonder den voers. meester particulier daer eenich part off deel af te hebben.

Digitized by Google

17° Totter openinghe van der bussen voers. sullen ghewegen weerden 9 marcken van denselven penninghen, is te weeten drie marck teffens, indien daer soe veel is, ende de remedie die gevonden sullen worden in't gewicht van den negen marcken, al dat werck van dien sorte sal gejugiert woerden tot sulcke remedie, als bevonden sal worden, 't svare overdraghende 't lichte; ende waer 't, datter in die voers. busse maer 6 marck en waer, soo sel men se tot ween (sic! tot tween?) reysen wegen, ende offer niet meer dan drie marck in die bussche gevonden enworde, soe sol men se teffens weeghen ende desgelijcx twe marck of een marck, welcke remedie de voers. meester betalen sal tot proffit van den conine, ghelijck men't in die scale bevinden sal.

18° Totter selver openinghe van den bussen men heeft gevonden hier voertijts diewile grote ghebreken, te weeten dat die assayen van den assayeur generael niet ghevonden en zijn ghelijck die briefkens van der leverancie van den assayeur van der munten, bij denwelcken den conine diewille zijn recht verloren heeft van der remedie die hem toebehoerden. Soe ist geordonneert, dat nu voert an, of den assayeur generael vonde die penninghen bij der assayen niet enquamen tot sulcker groter remedie, als die heelft van den assayeur van der munten, bij denwelcken de voers. briefkens sullen gevisiteert worden, ende den voers. meester sal betalen tot proffit van den conine die heelft van de remedie die gevonden sullen worden bij de voers. briefkens van den assayeur van der munten, ende die ander heelf sal blijven tot proffijt van den meester particulier.

19° De meester en mach niet sluyten de voers. munte noch laten, om wat zaken her toe comen moghen, sijnen tijt gheduerende, maer hij sal se open houden ende gestoffeert met goeden ghesellen soffisante, die weeten te ontfaen den copman haer materie ende die te doen wercken t'selve dat hem ghelevert sal worden, op die peyne den copluyden haer schade op te richten, of zij't begeeren.

20° Om te onderhouden ende betalinghe te doen den coopluyden van haer materie ende stoffen, die sij ghebrocht zullen hebben in die voers. munte, die voers. meester sal ghehouden zijn ten ingane van der munten te stellen ende te houden, bij weeten van den waerdein ende contrewaerdein, die somme van 600 pondt grote, ende dartoe goede seker boerchtocht totter somme toe van 200 pont grote tot bewaernisse van de copluyden.

21° Sal ghehouden zijn de voers. meester particulier, te gheven van den marck gouts ende silver den prijs boven verclaert, sonder die te hoghen ofte legen noch te geven meer die een wisselaer of coopman dan die ander, int (sic) wat manieren dat zij, bij eeneghe gheloefte bij hem gedaen of bij anderen.

22° Tot onderhoudenisse van den werck, ende dat die coopman zijn recht bewaert woerdt, soe es geordonneert, dat allen gouden penningen ghereputeert voer billon, soe sal die meester ghehouden zijn te regulen na der empirancie, die gemaect sijn bij den gouverneur ende generael-meesters van der munten des conincx, of empirancie toebehoert; welcke empirancie sal den meester particulier

Digitized by Google

ghegeven zijn, ende of bij denselven meester ghevonden worde eenige faulte in al of in eenige stucken, die sullen ghehoert worden bij den voers. gouverneur, generaels-meesters ende van anderen daer kennesse af hebbende, om daerop te appointieren, als reeden ende recht eysschen zullen.

23° Eyn byllion van silver mach men leeveren in gaernaelge of anders, als 't is om het meeste proffit ende expedicie van de coopluyden; dat recht van denselven ende van den meester particulier sal gehouden zijn den assayeur te bewaren bij den eedt die hij den coninck gedaen heeft.

24° Om dat die coninc geordineert heeft, alle die remedie te bliven tot zijnen proffite, soe wil hij ende verclaert dat die gaegen ende costen van den officieren van derselver munten, alsoe wel gouverneur generaels of particuliers, sellen betaelt zijn als haer brieven van commission daeraf inhouden.

25° In den iersten, als gouverneur generaels sullen betaelt zijn van den coninck van zijn recht, sonder cost oft last van den meester particulier; maer die meester sal gehouden weesen, de voers. officiers te betalen tot sulcken daghen ende alsoe veele als hoer commissie, die hem de coninc daeraf gegheven heeft, inhout, sonder dat te mogen weygeren om eenige leeninghe, die zij gedaen hebben, of ander excusacien.

26° Die meester sal gehouden zijn te betalen den waerdein 120 pont van 40 gr. vlaems 't pont, te weeten die een helft tot coste van den coninck, ende die ander helft te coste van den meester particulier, alle jaer, alzoe lange als hij die munte houden sal.

27° De meester sal gehouden zijn te betalen den contrewaerdein 60 pont van 40 gr. vlaems 't pont, te weeten die een helfte ten coste van den coninck ende die ander helft te coste van den meester particulier, alle jaer als boven.

28° De voers. meester sal gehouden zijn te betalen den assayeur van der munte 120 pont van 40 gr. vlaems 't pont, te weten die een helft tot coste van den coninck, ende die ander helft te coste van den meester particulier, alle jaer als boven.

29° De meester particulier sal gehouden zijn te betalen den ysersnyder van der munten 120 pont van 40 gr. 't pont, te weeten die een heelft te coste van den coninc ende die ander heelft te coste van den meester particulier; ende alzoe varde, als't aengaet de overbaet die de yserssnyders eysschende zijn, men sal zien ter leveringe van der bussche, of zij extreordinaire gewrocht hebben, hemlieden sal geordineert worden naer dat men bevint, dat zij extreordinaire ghewrocht sullen hebben, waeraf dat die coninc sal betalen die een heelft ende die meester particulier die ander helft.

30° Tot dat sal gehouden zijn die meester particulier te foirnieren de offissiers van der munten alle dingen al zij voertijts gedaen hebben ende gewoenlichen is, to weeten drie marck legelts van silver ts'iaers ende ander dinghen, die gevonden sullen worden, dat die meesters voertijts gelevert hebben.

Digitized by Google

31° De voers. meester sal ghehouden zijn te betalen van elcken 15 maerck aten van den gouden reael 6 s. 6 d. 3½ mite.

32° De voers. meester sal ghehouden sijn te betalen van elcken 15 marck platen van den nobels van Bourgogne 5 s. 5 d. 21 mite.

33° De selve meester sal gehouden zijn te betalen van elcke 15 marck platen van den ducaten van Bourgogne ende desgelicx van de halve, twee marck voer een, 5 s. 1½ mite.

34° De voers. mester sal ghehouden zijn te betalen van elck marck platen, als van den silveren royalen, dobbelgriffoenen ende enckel griffoene, 2 g. 6 miten ende een quaert.

35° Dese selve meester sal ghehouden zin te betalen van elck marck platen van den harden penningen 2 g. 2 miten.

36° De voers. meester sal gehouden zijn te betalen de munters van elcken 1500 gouden royalen te munten, 6 s. 6 d. 2½ miten.

37° Deselve meester sal ghehouden zijn te betalen van elcken 1500 marck (sic !) nobelen van Bourgogne te munten 5 s. 5 d. 21 miten.

38° Deselve meester sal ghehouden wesen te betalen van elcken 1500 marck (sic) gouden ducaten van Bourgogne ende desgelicx van den halven ducaten, twee voer een, 5 s. 1½ mite.

39° De voers. meester sal ghehouden zijn te betalen van elcke marc silveren realen, dubbel griffoenen, enckel griffoenen, 24 miten.

40° Deselve meester sal ghehouden zijn te betalen van elck marc warcx te munten van groten, halve groten, quaert van groten, 21 miten.

41° So wil die coninc ende ordineert, dat van den sterken penningen gout ende silver die men ghewoenlicken is gheweest te maken voertijts in sijnen munten van den nyeuwen voet, die en sal men voet (sic) aen niet maken, om te gheven eeneghe persoonen, wye dat hij zij, om dat zij niet gheconterfait enworden, die voers. ende om zeeker ander saken hem daertoe porrende.

42° So ist noch geordineert, dat die voers. munte en sal hebben maer twe meesters particuliers, genoemt in die verpachtinge anders dan die de munte houden zullen, ende dat zij en sullen noch enmoghen ander gheselscap hebben, paert noch deel in eeneghe anderen munten, hoedanich dat zij zijn, alsoe wel in't lant van den coninc als anders waert, op peyne daeraf ghepuniert te worden van den coninck, als dat behoeren sal nae gheleghentheyt der zaken, ende desghelijcx enmoghen gheen ander officieren eenich deel hebben in derselver munten noch in eeneghe andere vremde munten op die peyne voers.

Instructie voer den waerdein ende
contrewaerdein t'regement van haerden officien.

43° De waerdein ende contrewaerdein sullen houden een boeck voer den coninck, in't welcke zij scrijven sullen met huerder hant of ten minsten eenich van

Digitized by Google

hem beyden alle die materie van gout of silver, dat ghelevert sal worden den meester particulier in der munten van coopluden off wisselaers of van anderen personen, ende sullen die doen betalen na den termijn van den boeck allen den ghuenen, die ghelevert hebben gout of silver dat ghecomen sal zijn tot haer kennesse ende ghescreven in haer boeck voers.

44° Of die voers. meester particulier hadde ontfangen eenighe materie van coopluden in absencie van den waerdein of contrewaerdein, ende en doet's niet te boeck setten, die materie, die hij ontfanghen heeft na den boeck van den waerdein of contrewaerdein die coopluden die gheregistreert zijn, zullen ieerst betaelt sijn, eer dat den meester betaelt sal zijn van dat hij heeft doen wercken ende munten.

45° Als den tijt van betalinge van eenege coopman of wisseler gevallen waer ende denselven ofte sijn ghecommitteerde daer niet en waer, om te ontfanghen zijn ghelt, dieselve penningen, gout of silver, sullen opghesloten worden in't contoir van den meester in een kiste ende toebeseghelt van den waerdein of conterwaerdein, op dat dieselve penningen niet worden bekeert anders dan tot betalinge van den coopman of wisselaer voers.

46° Of gebuerde, dat eenich wisselaer of coopman, werckman oft munter hem beclaechde van't ghewicht, dat men doet in de schale, daer men mede wecht, die waerdein of contrewaerdein die sal't visiteeren; ende of die meester particulier of yement die hij gestelt heeft, worde ghevonden in die faulte, dat sal de meester beteren den coopman, wercklyden of munters, ende oeck sal hij beteringhe doen den coninc na der ordonnacie van den gouverneur ende generaels.

47° De waerdein of contrewaerdein sullen wel toe zien, dat die gewichte ende wechschalen van den meester particulier met dat ghewicht, daer men den coopman mede ontfanct ende oeck daer mede dat men leevert wercklyden ende munters, dat zij goet ende rechtverdich zijn na den patroen van der merck hemluyden gegeven, ende zullen dat diewil visiteren, om te weeten of men hem eenighe preiudicie doet, den coopman of dengenen die te doen hebben met die wechschalen.

48° Die een of die ander van den voers. waerdein of contrewaerdein, als die voers. meester particulier heeft ghelevert zijn gout of zijn silver om te wercken, soe sullen zij diewille ghaen op die fournaisen, om te weeten hoe dat die wercklyden wercken ende of zij oeck wercken met platten hamers wel geslepen, ende of die aenbeelden schoen en suver zijn, sonder daerin te doen asschen of ander poeyder, also doende haer werck, want waer't dat de voers. wercklyden dede eeneghe faulten daerin, sij souden verscoten worden uuyt der munten ende daertoe beteringe doen den coninck, ende gepuniert na ghelegentheyt der saken.

49° De voers. waerdein of contrewaerdein en sellen niet gheheugen, te leveren de platen goute of silver de munters, ten zij dat zij wel ghesoden ende gecolorijst zijn, alst behoert, ende oock die selver penningen, zij dat zij wel ghesoden ende gheblanchiert zijn, ende wel schoen ghemaect in manieren, want als voers. penningen soo schoen zijn, sullen zij schoen tooghen.

Digitized by Google

50° Noch soe sullen die voers. waerdens ende contrewaerdens dicwille ghaen in die muntcamer, om te weeten, of die munters wel munten, alsoe't behoert ende dat dieselve munters niet en doen eenich vet of smout ovr te munten die penningen; ende oft ghebuerde dat eenich munter defaulte dede ende dat die penningen niet wel opgemunt enworden, als't behoert, denselven waerdein of contrewaerdein sullen die munters nemen die ysers ende en sullen niet gheheughen meer te munten; ende waert bij alsoe datter yet ghemunt waer, dat niet lijden enmoecht, dat soude men versmelten ten coste van den munter.

51° De voers. waerdein of contrewaerdein ensullen gheen deliverancie maken van den penningen, daer en heeft eenich van hem beyden teghenwoerdich gheweest, om te maken t'assay ende hebben daeraf een briefkin van den assayeur ende oeck dat zij gheregistereet hebben t'ghehout van den assaye wyter vier commende; ende oft ghebuerde dat die penningen waren buyten remedie in't ghewicht oft in alloy, ghelick die instructie daeraf inhout van den meester; daeraf en sal men gheen deliverancie maken op peyne daer af ghepungniert te zijn, ghelijc een die valscheyt ende meynnedicheyt ghedaen hadde, ende te beteren den coninc nae gheleghentheyt den zaken, maer zullen die voers. penningen doen versmelten tot coste van den meester particulier, hem luyden present wesende.

(*Signé*) ...ONTHUESEN. — GOYET. — VAN DEN BERGHE.

5. — **1502.** — Extraits des comptes de la recette générale du duché de Luxembourg, touchant la nouvelle monnaie à établir à Luxembourg.

Reg. 2634 des archives de la Chambre des comptes à Bruxelles.

Aud. Magran, lequel a esté par mesd. sgrs envoié devers mons^r de Nassau, touchant les ordonnances des monnoyez par dever, 2 fl. 8 gr. — Aud. Michiel, qui pour le mesme fait des ordonnances a esté au lieu de Bruges, devers les généralx-maistres des monn. de mond. seigneur, ... 4 fl. 8 gr.

Naguerres après mond. s^r de Nassau, lieutenant-général, mess. le chancellier, trésorier et généraulx maistres des monn. de mond. s^r envoièrent ung nommé Johan de Waesbrouch, maistre particulier de la monn., aud. Lux., pour visiter et veoir le lieu, et congnoistre le pays; aussi sur certaines instructions qu'il avoit desd. généraulx, communiquer à mond. s^r le gouverneur et gens du conseil aud. Lux., pour sur icelles avoir leurs advis; et pour ce que pour lors mond. s^r le gouverneur n'estoit présent, ains estoit en son pays et conté de Spaenhem, aud. Michiel, messaigier, lequel fut lors envoié desd. s^rs conseillers devers luy, et l'advertirent de la venue dud. monnoier, ensemble de la charge qu'il avoit, pour le sallaire dud. Michiel, 28 gros. — Item manda icelluy seigneur gouverneur icellui Johan de Waesbrouch, monnoier dessusd., et ced. receveur-général, pour venir devers luy au lieu de Tranerbach, 14 lieues dud. Luxembourg; pour les despenses dud. receveur en allant que retournant, 4 fl. — Sur ce furent mandés les trois estatz oud. Luxembourg, pour leur déclairer le bon plaisir de mond. s^r, touchant

Digitized by Google

icelle ordonnance ..... d'estre et comparoir aud. Luxembourg, au 8e jour de mars temps de ce présent compte. (1502 N. st.)

Après que icelle ordonnance fut ainsi mis et déclairé par devant lesd. estatz, icelluy lieutenant-gouverneur et gens dud. conseil ordonnèrent à ced. receveur faire translater icelle ordonnance avec ses poinctz et articles de fransois en allemant, pour ce que la pluspart desd. estatz n'entendoient le françois, et qu'elle fut imprimé tant en fransois que en allemant, et envoié de ville à autres ès deux langues, affin que ung chascun se tient selon icelle régler, et qu'elle fut de tant mieulx observé; pour obtempérer à ce, que icelle ordonnance fut pour le premier translaté, comme dit est, ced. receveur a déboursé et baillié à celluy qui la translata, pour son vin, 3 fl. Et à ung jeusne fils, nommé Adrian de Bruges qui servoit en lad. monnoie, tant pour ses journées, despenses et vaccations, que pour louyer et sallaire de l'ymprimeur à Bruges qui ait imprimé lesd. ordonnances, tant en fransoys que en allemant, lesquelles en partie sont esté distribuez tant èsd. villes et sgries que aux prévost et officiers de cestuy pays; l'autre partie desd. ordonnances ainsi imprimés sont encoires ès mains dud. maistre monnoier, lesquelles l'on pensoit vendre au prouffit de mond. sr, mais pour présent l'en n'en a encorres aucuns ou bien peu venduz, obstant la difficulté et la désobéyssance qu'on a jusques icy fait, contrevenant ausd. ordonnances. Pour ce icy, pour lesd. vaccasions, journées et despenses, ensemble les louyer dud. imprimeur, ensemble compté 12 fl. 28 gr.

Aud. Magran qui le 20e jour de jullet a esté devers mond. sr de Nassau, lieutenant-général et Monsr le chancellier de Bourgogne, porter lettres concernant lettres touchant led. fait des monnoies, 2 fl. 8 gr. (fol. 10'—11).

(fol. 12'). Aud. receveur, pour ses journées et vaccations d'estre venu au mandement de mond. sr de Nassau, lieutenant-général de mond. sr, dud. Lux. au lieu de Bruges devers messrs les généraulx des monn. de mond. sr, touchant led. fait des monnoies, aussi à eulx remonstrer l'advis de mond. sr le marquis gouverneur etc. et de messrs du conseil, sur les instructions et articles à eulx envoiez de par iceulx généraulx, touchant led. fait, par led. maistre particulier de lad. monnoie ..... 50 flor.

6. — **1502**, N. st., 4 janvier. *Malines.* — Commission de Jean de Wœsbrouck, pour examiner l'ancien hôtel de la monnaie à Luxembourg et pour y faire faire les travaux nécessaires.

Arch. de Bruxelles. Carton 63 de la Chambre des comptes. Original sur parchemin; le sceau mis en placard est tombé.

De par l'archiduc d'Austrice, duc de Bourgoingne, de Brabant, de Luxembourg, conte de Flandres, d'Artois, de Bourgoingne, de Haynn., de Hollande, de Zeellande etc.

A nostre bien amé Jehan van Wosbrouck, maistre particulier de nostre monnoye de Luxembourg, salut. Comme pour pourveoir au désordre qui loing

Digitized by Google

temps a esté et se continuoit de plus en plus en noz pays de Luxembourg et de Chiny au grant interest de la chose publicque, foule et dommaige de noz subgects, nous aions advisé de faire ouvrir et dresser une monnoye en nostre ville dud. Luxembourg, pour y ouvrer et monnoyer deniers d'or et d'argent selon les instructions sur ce faictes et conceues par les généraulx de nosd. monnoyes au bien de la chose publicque, utilité et relièvement de nosd. subgects, et il soit besoing de commectre aucun pour visiter le lieu et maison, où la d. monnoie se pourra plus convenablement ordonner et asseoir en nostred. ville de Luxembourg et pourveoir aux autres choses à ce requises et nécessaires, nous, ces choses considérées, conflans de voz sens, preudommie et bonne diligence, vous mandons et commectons par ces présentes, que incontinent et sans délay vous vous transportez en nostred. ville de Luxembourg, et illec appellé avec vous la garde de nostred. monnoye et après avoir communiqué à nostre très-chier et très-amé cousin et lieutenant-général en nosdis pays de Luxembourg, le marquis de Baden, les instructions à vous sur ce baillées par lesd. généraulx de noz monnoyes, visitez le lieu et maison où l'on a accoustumé de tenir la monnoye en lad. ville, et icelle maison ou autre que trouverez plus propice et convenable, faites réparer et mectre en bon et souffissant estat, pour y ouvrer et monnoyer, comme dit est; et au surplus pourvoiez à toutes autres choses servans au fait de lad. monnoye, selon que verrez au cas appartenir. De ce faire vous donnons povoir, auctorité et mandement espécial, mandons et commandons à tous noz justiciers, officiers et subgectz que à vous, en faisant les choses dessusdites et celles qui en deppendent, ilz obéissent et entendent diligemment, et vous prestent et baillent conseil, confort, guydes et conduit pour vostre seur passaige, se mestier est et par vous requis en sont, en manière que aucun destourbier ou empeschement ne vous soit mis ou donné en corps ne en biens en manière quelconque; car ainsi nous plaist-il. Donné en nostre ville de Malines, le 4e jour de janvier l'an mil cincq cens et ung.

Par monseigneur l'archiduc, mons^r le conte de
Nassau, lieutenant-général, vous et autres du conseil présens.

HANETON.

7. — **1502**, N. st., 23 mars. — Instructions pour le maître particulier de la monnaie de Luxembourg.

Arch. de Bruxelles. Chambre des comptes. Reg. n° 18095, fol. 3—8.

Instruction faicte et ordonnée par mon très-redoubté seigneur mons^r l'archiduc d'Austrice etc. par les généraulx maistres de ses monnoyes à ce commis, pour le maistre particulier de la monnoye de Lucembourg, ordonnée sur la manière d'icelluy pays, faicte à l'advenant et équipolent du pied et de la traicte du marc d'or et d'argent, des deniers que l'on fait à présent en touttes les monnoyes de mon dit seigneur en la manière et fourme, comme s'ensuit.

Premièrement led. maistre fera ouvrer ung denier de fin or nommé *thoison*

Digitized by Google

d'or, assavoir de tel or que sont les nobles d'Engleterre, ducatz, saluz, rydres et aultre de pareil or, assavoir de 23 caratz 9¼ grains fin, comme ilz ont esté trouvez tenant, fonduz ensemble, et de 54 et demy au marc de Troyez, au remède d'ung demy grain fin en alloy et de demy estreling pour le marc en poix et non plus, qui aura cours aud. pays de Lucembourch pour 50 patars de Brabant et de Flandres, ou pour 57 gros monnoye de Lucembourch cy-aprez déclairé; lequel denier d'or led. maistre fera ouvrer beau, rondt et égal en poix, et y poura avoir trois plus légière et trois plus fors que le droit sur chascun marc d'euvre; assavoir que le légier poura peser à ung asekin prez du droit et le fort à ung asekin plus fort que le droit, dont on fera et tirera dudit marc d'or 54 et demy desd. thoisons, comme dit est; et ilz donneront aux marchans du marc desd. nobles, ducatz, saluz et jont (sic) aultre or pareil 53 thoisons et trois quars.

2° Item fera ouvrer ung aultre denier d'or, nommé *florin Philippus,* qui tiendra 15 carats 11 grains, le noble Henricus compté pour fin, et de 74 au marc de Troyes, alliez de 6 carats 6 grains d'argent fin, et ung carat 7 grains de cuyvre; et aura cours pour 25 patars monnoye dite, ou pour 28 gros 6 deniers de lad. monnoye de Lucembourg, au remède d'ung grain et demy en alloy et de trois fierlins en poix sur chascun marc d'euvre. Lesquelz deniers led. maistre fera ouvrer beaulx et ronds et taillier de bon égal poix, assavoir que le foible sera taillié à ung asekin prez du droit et le plus fort à ung asekin plus fort que le droit, au remède de quattre fortz et de quattre foibles, sans aucune aultre remède en poix ou en alloy, dont le traicte du marc d'or nobelfin revient à 111 livres et 11 s. 7¼ deniers d'empirance, chascune livre compté pour ung d'iceulx florins; et sera ledit maistre tenu de donner aux marchans dud. marc d'or nobelfin qui sera comprins au dur or 106 desdis florins et trois quars.

3° Item ledit maistre fera ouvrer ung demy desd. florins du meisme alloy et de 148 au marc, au remède en poix, en alloy et allyes comme dessus.

4° Item ledit maistre payera au prouffit de mond. s^r l'archiduc tous les remèdes qu'il aura prins en poix et en alloy sur led. or, et se payera au prouffit de mond. s^r pour son droit seignouracl (sic) de chascun marc d'or qu'il aura ouvré en lad. monnoye, soit converty en thoisons ou en florins dessus nommez, 16 deniers gros monnoie de Flandres en argent coursable, comme il a cours par les présentes ordonnances.

5° Item l'on fera aussy bien les assays des journées desd. denier d'or, comme l'on fait des deniers d'argent, dont la garde de la monnoie gardera les brievetz de la tenne venante de l'assayeur pour les apporter à la reddition des comptez et ouverture des boistes. Et ne fera lad. garde aulcune délivrance desd. deniers, s'il n'a led. brievet, et par lequel il luy apaire que iceulx deniers soyent en alloy, comme ilz doibvent estre selon le contenu de ceste présente instruction.

Deniers d'argent.

6° Item led. maistre fera aussy ouvrer ung denier d'argent nommé *double gros*

Digitized by Google

de Lucembourch, dont les seize auront cours pour ung florin de Rijn des électeurs, et seront tenant 7 d. 12 grains fin en alloy et de 88¼ en taille au marc de Troyes, au remède d'ung grain fin en alloy et de ung esterling en poix sur chascun marc d'euvre, lequel denier il fera ouvrer et faire bel et rond et de bon égal poix, au remède de 3 ou 4 fors et d'autant de feubles sur chascun marc d'euvre, assavoir chascun desd. foibles à ung deusekin prez du droit poix, et les quattre fors à ung deuseken plus fort que le droit, sans aulcune aultre remède en poix, ne en alloy, dont on tirera et fera du marc d'argent fin 141 et 6 dixièmes d'iceulx deniers, et l'on donra aux marchans du marc d'argent fin 136 desd. doubles gros qui valent, à 3½ gros pieche, 39 sols 8 deniers gros monnoie de Flandres, montant à 8 florins d'or et 8 desdis doubles gros.

7° Item ung aultre denier d'argent qui sera nommé ung *gros de Lucembourch,* dont les 32 auront cours pour ung desd. florins des électeurs, et tiendront 5 d. 12 grains fin, et seront de 130 au marck de Troyes en la taille, au remède de ung grain fin en alloy et de deux d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre. Lequel denier il fera ouvrer et faire bel et rondt et de bon égal poix, au remède de trois ou quattre fors et d'autant de foibles sur chascun marc d'euvre, assavoir chascun desd. foibles à ung deuseken plus fort que le droit[1]), sans aulcune aultre remède en poix ne en alloy, dont on fera et tirera dud. marc d'argent fin 283 et 7 onzièmes d'iceulx deniers; et l'on en donra aux marchans 272 ou 136 doubles, qui font 8 florins d'or et 8 desd. doubles gros, comme dessus.

8° Item ung aultre denier blancq qui sera nommé *demy-gros de Lucembourch,* dont les 64 aueront cours pour ung desd. florins des électeurs; et tiendront 4 d. 12 grains fin, et seront de 216 en taille au marc de Troyes, au remède d'ung grain fin en alloy et de quattre d'iceulx deniers en poix sur le marc d'euvre, lesquelz il fera aussy faire beaulx et rondts et de bon égal poix, dont on fera et tirera dud. marc d'argent fin 576 d'iceulx demy gros. Et l'on en donra aux marchans 544 ou 136 doubles gros, comme dessus.

9° Item ung aultre denier blancq nommé *ung quart desd. gros de Lucembourch,* dont les 128 auront cours pour ung florin d'or des électeurs; et tiendront en argent fin 3 d. fin, et (seront) de 296 en la taille au marc de Troyes, au remède d'ung grain fin en alloy et de 8 d'iceulx deniers en poix sur le marc d'euvre, dont on tirera et fera dud. marc d'argent fin 1184 d'iceulx quars de gros, et l'on en donra aux marchants 1088 ou 136 doubles gros, comme dessus.

10° Item ung aultre petit denier d'argent qui sera nommé ung *denier de Lucembourch,* dont les 384 vauldront ung desd. florins d'or, et les 24 auront cours pour ung desd. doubles gros, les douze pour ung seingle gros, les six pour ung demy-gros et les trois pour ung desd. quarts de gros. Et tiendront en argent fin

---

1) Lisez: assavoir chascun desd. foibles *à ung deuseken prèz du droit poix, et les fors* à ung deuseken plus fort que le droit.

Digitized by Google

1 d. 12 grains fin et (seront) de 480 en taille au marc de Troyes, au remède de ung grain et demy fin et de 16 d'iceulx deniers en poix sur le marc d'euvre, dont la traicte du marc d'argent fin revient à 3840 d'iceulx deniers, et l'on en donra aux marchans 3264 ou 136 doubles gros, comme dessus.

11° Item ledit maistre fera ung aultre denier blancq qui aura cours pour ung demy desd. petis deniers, dont les 768 vauldront ung desd. florins, et les 48 auront cours pour ung desd. doubles gros, les 24 pour ung seingle gros, et les demys et quars de gros à l'advenant; et tiendront 18 grains d'argent fin alloy, et seront de 540 en la taille au marck, au remède d'ung grain et demy fin, et de 24 d'iceulx demy deniers en poix sur chascun marc d'euvre, sans aulcun aultre remède en poix ne en alloy, dont la traicte du marc de fin revient à 8640 d'iceulx demy deniers, et l'on en donra aux marchans 6528 ou 136 doubles gros, comme dessus.

12° *Aultres deniers blans.* Item ledit maistre fera aussi ouvrer, s'il en est requis des marchans, et ce du sceu de la garde, ung aultre denier d'argent, à 11 d. argent le roy et de 72 au marc de Troyes, nommé *Thoison d'argent,* qui aura cours pour 6 deniers gros monnoie de Flandres, au remède d'ung grain en alloy et d'ung estreling en poix sur chascun marc d'euvre, lequel denier il fera aussi ouvrer beau et rondt et de poix égaulx, assavoir que le plus foeble sera taillé à ung deuseken prez du droit, et le plus fort à ung deuseken plus fort que le droit, au remède de trois fors et de trois foibles, sans aultre remède en poix ne en alloy, dont la traicte du marc d'argent le roy est 39 s. 3 d. gros monnoie de Flandres, et il donra aux marchans du marc d'argent d'iceulx deniers 38 s. gros.

13° Item, ledit maistre fera encoires ouvrer, se requis en est, comme dessus, ung autre denier d'argent à 8 d. argent le roy et de 79 en taille au marc de Troyes, ayans cours pour 4 d. gros dite monnoye, au remède d'ung grain en alloy et d'ung estreling en poix sur chascun marck d'euvre, lesquelz deniers il fera ouvrer beaulx et ronds et de bon poix, assavoir que le plus foeble sera taillé à ung deusekin prez du droit et le plus fort à ung deusekin plus fort que le droit, au remède de 4 fors et de 4 feubles sur le marc, sans aucun aultre remède en poix ne en alloy, dont la traicte du marc d'argent le roy est 39 s. 6 d. gros, et ilz en donront aux marchants 38 s. gros, comme dessus.

14° Item led. maistre pourra faire, ce requis en est, comme dit est, ung aultre denier d'argent à 4 d. argent le roy et de 80 au marc de Troyes; et aura cours pour deux gros monnoie de Flandres, au remède d'ung grain en alloy et ung demy denier d'iceulx en poix sur chascun marc d'euvre, lesquelz il fera ouvrer beaulx et rondts et de poix égal à telz remèdes, comme dessus est déclaré, dont la traicte du marc d'argent le roy revient à 40 s. gros, et il donra aux marchants du marc d'argent le roy 38 s. de gros, comme dessus.

15° Item, lesquelz thoisons, doubles patars et deniers de deux gros dessus nommez, led. maistre les fera de tel empraincte, comme ilz sont par touttes les

Digitized by Google

aultres monnoies de mond. seigneur, excepté que l'on pourra mectre en la moyenne de la croix ung petit escuchon atout les armes de Lucembourch.

16° Item led. maistre sera tenu de payer au prouffit de mond. s^r tous les remèdes qu'il aura prins en alloy sur tous les dessusd. deniers, et aussi payera au prouffit de mondit seigneur la moitié des remèdes en poix, se aucunes en prendt, et l'autre moitié sera au prouffit dudit maistre particulier. Et se paeyera pour le droit seignourael de chascun marc d'argent fin qui sera ouvré en lad. monnoye trois gros monnoie de Flandres.

17° Item, et adfin que les subgetz et manans dud. pays soient mieulx sorty et servy de toutes sortes de deniers d'argent, led. maistre sera tenu de faire et convertir des 100 marcs d'argent qui luy seront livré en lad. monnoie, en doubles et en seingles les 80 marcs d'argent ou environ, et 10 marcs d'argent ou là entour en demy-gros de Lucemborch, et les aultres 10 marcs en quars de gros, en deniers et en demy-deniers, en entendant touttefois qu'il pourra faire ouvrer plus largement de double gros et de seingles, et moins des aultres petites monnoyes, se ce n'estoit que cy après il en fut aultrement advisé et ordonné par les généraulx maistres, par ce que l'on pourroit trouver par bonne et deue information que nécessité fut de y aultrement pourveoir.

18° Item sera ledit maistre (tenu) de rendre son compte et faire ouverture de ses boistes une fois l'an ou quant il luy sera mandé de par les s^rs des comptes en Brabant et généraulx des monnoyes, lesquelz en ordonneront selon ce que besoing sera et que le cas le requerra.

19° Item sera aussi tenu led. maistre, pour la sceurté du seignouraige et des marchants qui livront leur matières d'or et d'argent en lad. monnoie, de baillier caution souffisante en lad. chambre des comptes, ainsy et comme il en appertiendra.

20° Item, à la ouverture desd. boistes seront pesez 9 marc des deniers trouvez en boiste, assavoir trois marcs ensemble, se tant en y a, et le remède qui sera trouvé, qu'il aura prins en poix sur lesd. 9 marcs, tout l'ouvraige d'icelle sorte de deniers sera jugié au remède tel qu'il sera trouvé, le fort portant le foeble; et s'il n'estoit trouvé en lad. boiste que 6 marcs d'une sorte, il se pèseront à deux fois, et s'il n'en estoit trouvé que trois marcs, il se pèseront ensemble, et semblablement deux marcs ou ung marc, desquelles remèdes se payeront comme dessus est déclaré.

21° Item, l'on treuve souventeffois différent à l'ouverture des boistes, aux assaye de l'assayeur général et des brievetz des journées des délivrances de l'assayeur particulier de la monnoie; par quoy est ordonné que, se led. assayeur generael trouvoit que les deniers par ses assays ne venyssent point à sy grant remède que de la moictié du remède de l'assayeur particulier, en ce cas les brievetz seront visitez et payera led. maistre au prouffit de mond. sgr la moitié des remèdes qu'ils seront trouvez par les brievetz dud. assayeur particulier de la monnoie, et l'autre moitié demoura au prouffit dudit maistre particulier.

Digitized by Google

22° Item icellui maistre particulier sera aussy tenu de recepvoir les matières d'or et d'argent au poix tel qu'il est dormant en la chambre des comptes, dont le patron d'ung marc luy sera baillié par les généraulx maistres, auquel poix aussi il rendra le compte de son ouvraige tel qu'il sera trouvet à l'ouverture de ses boistes.

23° Item, et au regard des gaiges des officiers de lad. monnoie, assavoir la garde, l'assayeur et le taeilleur, l'on est accordé et appoinctié aveucques led. maistre particulier que, moyennant la somme de 30 livres de gros monnoie de Flandres qui luy seront deffalquiés et rabbatues à la reddition de ses comptes des deniers venants du droit seignourael, qu'il prendra à sa charge de contenter lesd. officiers au parfurnissement de leurs gaiges, en les entretenant tellement que mon très-redoubté seigneur mons^r^ l'archiduc et les marchants en soyent servy comme il appertient et que le cas le requiert.

24° Item est accordé aud. maistre qu'il lèvera et aura à la charge de mond. s^r^ 20 florins de 40 gros pièche des deniers venans dud. seignouraige, et ce pour et à cause des faits et despens qui luy conviendra faire à soy, sa femme et mesnaige transporter de Tricht sur la Meuse où il est résident, jusques à Lucemborch, ensemble tous les instruments et otieulx servantz à lad. monnoie.

25° Sera ledit maistre tenu de furnir à ses despens tous les abillemens et otieulx servans à lad. monnoie, comme chaudrons, payelles, godes, basins et autres ustensilles portatives, en les entretenant à sa charge, lesquelz il pourra amener ou en faire sa bonne voulenté à l'expirer de son terme, sans aulcune difficulté.

26° Item, avec ce sera led. maistre tenu de furnir aux officiers des monnoies, assavoir aux généraulx-maistres des monnoies chascun d'eulx ung marc de jettois d'argent chascun an ou à la reddition de ses comptes, selon l'anchienne costume, et aultres choses qui seront trouvez que les maistres particuliers par toutes les monnoyes sont accoustumé de furnir.

27° *Saillaires des ouvriers.* — Primo, led. maistre payera aux ouvriers de chascun quinze mares d'euvre converty en plates dud. thoison d'or 16 desd. doubles gros de Lucembourch ou 28 patars monnoie de Brabant et de Flandres.

28° Item payera de chascun quinze mares de plates dud. florin Philippus ung d'iceulx florins ou la valeur en aultre monnoye coursable, au pris ordonné par les ordonnances des monnoies.

29° Item payera aussi ausd. ouvriers de chascun marc d'euvre converty en plates desd. doubles gros de Lucemborch 13 petis deniers de Lucemborch, dont les 24 valent ung desd. double gros de Lucemborch.

30° Item payera ausd. ouvriers de chascun marc d'euvre des devant nommez seingle gros et demy gros de Lucembourg 14½ desd. deniers.

31° Item payera de chascun marc d'euvre de quars de gros, deniers et demy-deniers ung desd. double gros de Lucembourch.

32° *Aultres sallaire d'ouvriers.* — Item ledit maistre payera ausd. ouvriers de

Digitized by Google

chascun marc de plates dudit fin denier, nommé thoison d'argent, à 11 denier argent le roy d'alloy, 2 gros 6 mites monnoie de Flandres, et se payera pour chascun marc d'euvre en plates du double patart à 8 d. argent le roy d'alloy 2 gros 4 mittes dicte monnoie; et de chascun marc de plates des dessus nommez seingles patars deux gros et deux mites monnoye comme dessus.

33° Item pour ce qu'il y a souventeffois différent entre les maistres et lesd. ouvriers à cause des cendres et pouldres qu'ils ont en leurs plates d'argent, quant ilz livrent ou comptoir, est ordonné que, se led. maistre désire de recepvoir ses plates, sans estre recuyrez, lesd. ouvriers seront tenus de les luy livrer sans nulle difficulté; mais se le maistre les veult avoir recuyrez aprez qu'ilz les aura receues, lesd. ouvriers ne seront tenuz de les recuyrer sans sallaire.

34° *Sallaire des monnoyers.* — Item led. maistre sera tenu de payer aux monnoyers de chascun quinze cens desd. thoisons d'or à monnoyer 16 desd. doubles gros de Lucembourch ou 28 patars, monnoie de Brabant et de Flandres.

35° Item led. maistre sera tenu de payer ausd. monnoyers de chascun quinze cens florins Philippus d'or à monnoyer ung d'iceulx florins.

36° Item led. maistre sera tenu de payer ausd. monnoyeurs de chascun marc desd. doubles gros, seingle gros et demy-gros de Lucembourch sept desd. petiz deniers de Lucembourch ou la valeur en aultre monnoie.

37° Item led. maistre sera tenu de payer ausd. monnoyeurs de chascun marc de plates desd. quarts de gros, petiz deniers et demy-deniers de Lucembourch à monnoyer ung seingle gros de Lucembourch.

38° Item et paiera aussi au monnoyer de chascun marc de plates dudit fin denier, nommé thoison, à 11 d. argent le roy, deux gros six mittes monnoie de Flandres; et payera pour chascun marc de plates du double patart, à 8 d. argent le roy d'alloy, deux gros quattre mittes dicte monnoie, et de chascun marc de plates desd. patars deux gros et deux mittes monnoie comme dessus.

39° Item est assavoir qu'il est consenty et accordé aud. maistre qu'il ne tiendra lad. monnoie que l'espace de ung an, commenchant à la première délivrance des deniers d'or ou d'argent qui se fera en lad. monnoye, sur les conditions et charges contenues ès articles de ces présentes instructions, en entendant toutefois que, se led. maistre estoit d'advis et qu'il requist de reprendre lad. monnoie la seconde année, mond. s^r luy octroyra et consentira de l'avoir devant tous aultres, pourveu que il en advertisse ou fache advertir les généraulx maistres des monnoies et garde de lad. monnoie trois mois avant que lad. année soit expirée, à icelle fin que l'on y puist en temps pourveoir, comme il appertiendra.

40° Item ne poura led. maistre particulier de lad. monnoye fremer la monnoye ne laissier pour sommaige ou faulte d'ouvraige qui viengne durant lad. année ne aussi la seconde, s'il le accepte, mais le tiendra ouverte et garnie souffisamment de deniers pour expédier les marchans; et aussi de personne souffissant qui sache recevoir la matière des marchants, et faire faire l'ouvraige qui viendra en icelle

Digitized by Google

monnoie, sur peine de le amender envers mond. sr, et de desdommagier les marchants, se ilz le requierrent.

Fait à correction au nom que dessus par Philippe dele Berge et Colart le Bungneteur, généraulx maistres des monnoies de mon très-redoubté seigneur monsr l'archiduc d'Austrice, ce 23e jour de mars ae quinze cens et ung avant pasques. Ainsi signé Van den Berge, le Bungneteur.

8. — **1502**, 18 avril. *Malines.* — Patentes de maître particulier de la monnaie de Luxembourg pour Jean de Woesbrouck.

Arch. de Bruxelles. Chambre des comptes. Reg. 18095, fol. 1'.

Phelippe, par la grace de Dieu archiduc d'Austrice ..... A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut. Comme pour pourveoir au désordre des monnoyes qui longtemps a esté et se continuoit de plus en plus en noz pays de Luxembourg et conté de Chiny, au grant interest de la chose publicque, foule et dommaige de noz subgetz, nous ayons fait ouvrir et dresser une monnoye en nostre ville dudit Luxembourg, pour y forgier deniers d'or et d'argent, selon les instructions sur ce faictes et conceues par les généraulx de noz monnoies, et il soit besoing pourveoir aux offices de nostred. monnoye de Lucembourg de gens à ce expers et souffisans, et mesmement à l'estat de maistre particulier d'icelle monnoie, savoir faisons que nous, ces choses considérées et pour la bonne relation que faicte nous a esté de la personne de Jehan van Woesbrouck et de ses sens et expérience ou fait de lad. monnoye, icelluy Jehan, pour ces causes et autres à ce nous mouvans, confians à plain de ses loyaulté, preudoumie et bonne diligence, et eu sur ce advis desd. généraulx de noz monnoyes, avons commis, ordonné et institué, commectons, ordonnons et instituons par ces présentes oud. estat et office de maistre particulier de nostred. monnoye de Luxembourg, et luy avons donné et donnons par cesd. présentes plain povoir, auctorité et mandement espécial dud. office de maistre particulier doresenavant tenir, exercer et desservir, faire forgier et monnoyer en nostred. monnoye de Luxembourg deniers d'or et d'argent de tel piet, poix, coing et alloy et à tel pris et remède qui est contenu et déclairé en ladicte ordonnance par nous sur ce faicte, et ès instructions à lui sur ce faictes et données par lesd. généraulx de nosd. monnoyes ; et généralement de faire bien, deuement et loyaulment toutes et singulières les choses que bon et léal maistre particulier dessusd. puet et doit faire, et que à icelluy office compétent et appertiennent, le tout selon les ordonnances et instructions dessusdites, aux droiz, honneurs, sallaires, prérogatives, prééminences, libertez, franchises, prouffis et émolumens accoustumez et y appertenans, tant qu'il nous plaira. Sur quoy led. Jehan de Woesbrouck sera tenu faire le serement à ce deu et pertinent, et baillier caucion souffissant, en la manière accoustumée, ès mains de noz amez et féaulx les gens de noz comptes à Brouxelles que commectons à ce. Sy donnons en mandement ausd. généraulx de nosd. monnoyes et garde de nostred. monnoye de

Digitized by Google

Luxembourg, que, led. serement fait et caucion baillée par led. Jehan, comme dit est, ilz ou cely d'eulx qu'il appertiendra, le mectent et instituent ou facent mettre et instituer de par nous en possession et joyssance dud. office de maistre particulier, et d'icelluy, ensemble des droiz, honneurs, prérogatives, prééminences, libertez, franchises, prouffiz et émolumens dessusdis, ilz et tous noz aultres justiciers, officiers et subgetz, cui ce peut et pourra touchier et regarder, et chascun d'eulx endroit soy et si comme à lui appertiendra, le facent, seuffrent et laissent plainement et paisiblement joyr et user; mandons en oultre à noz gouverneur et gens de nostre conseil aud. Luxembourg et à tous noz autres justiciers et officiers et subgetz quelzconques cui ce regardera, que led. Jehan van Woesbrouck, lequel, ensemble ses femme, enffans, facteurs, serviteurs et famille, avec tous ses hostilz, instrumens, or, argent, monnoyé et non monnoyé, baghes, joyaulx et autres biens quelzconques, nous avons prins et mis, prenons et mectons par cesd. présentes en nostre protection et sauvegarde espéciale pour la tuicion de sa personne et conservation de son droit seullement, ilz et chascun d'eulx en son regard gardent et deffendent, ou facent garder et deffendre de par nous de touttes foulles, forces, vyolences, tors, griefz, oppressions, molestacions et nouvellitez indeues. Et se aucune chose estoit ou avoit esté faicte ou attempté au contraire de ceste nostre présente sauvegarde et dud. maistre particulier, qu'ilz la réparent et remectent ou facent réparer et remectre tantost et sans délay au premier estat et deu, et à nous et partie pour ce faire réparation convenable, cessans tous contredictz et empeschemens. Car ainsi nous plaist-il. En tesmoing de ce nous avons faict mectre nostre séel à ces présentes. Donné en nostre ville de Malines, le 18e jour d'avril l'an de grace mil cincq cens et deux aprez pasques. — *Ainsi signé et escript sur la plicque :* Par monseigneur l'archiduc, monseigneur le conte de Nassau, lieutenant-général, vous et aultres du conseil présens. HANETON.

Et est escript sur le dos : Aujourd'huy 28e jour d'avril l'an 1502 a Jehan van Woesbrouck, dénommé au blancq à l'autre costé de cestes, fait le serement pertinent et mis bonne caution de l'estat et office de maistre particulier de la monnoye de Luxembourg, dont oud. blancq est faite mention, en la chambre des comptes de mons^r l'archiduc d'Austrice à Bruxelles, moy présent. HAMME.

9. — *Malines.* **1502,** 18 avril. — Ordonnance touchant la monnaie de Luxembourg.

Arch. de Bruxelles. Chambre des comptes. Reg. n° 157, fol. 85—88.

Phelippe, par la grace de Dieu archiduc d'Austrice ..... A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut. Comme par le grant désordre qui ja pieça a esté et encoirs est ès monnoyes tant d'or, comme d'argent, aians cours en noz duchié de Luxembourgh et conté de Chiny, leurs appartenances et appendences, nous aions soustenu et soustenons journellement grant et inextimable perte et dommaige, et en sont noz pays et les subgetz d'iceulx journellement fort travailliez,

Digitized by Google

diminuez et appovriz, en tant mesmement que le droit de noz demaine et aydes ensemble toutes rentes, revenues, tant des gens d'église, nobles, que autres rentiers, de quelque estat ou condicion qu'ilz soient, tous gaiges ordinaires et pensions d'officiers, sallaires de labouriers, soient gens de mestier ou autres mécanicques, ont esté la plus part ordonnez et fondez en nosd. pays et seigneuries, passé deux cens ans et plus, à livres, solz et deniers, lesquelz livres, solz et deniers sont par continuel désordre et desrigle empirez et amoindriz en substance et en espesse d'or et d'argent plus que des deux tiers; et pour réduire les choses à plus fressche mémoire, est notoire que lesd. livres, solz et deniers sont empirez et amoindriz en nosd. pays depuis quatre-vins ans ença ou environ de la vraye moitié; et depuis le temps de feu le duc Philippe, nostre grant ayeul, que Dieu absoille, lequel fist forgier le ridre d'or de 68 au marc pour le pris de 24 patars, le lyon d'or de 58 au marc pour trente patars pièce, et le florin de Bourgoingne à vingt patars et demi, jusques au jour d'huy sont empirez lesd. livres, sols et deniers du tiers ou plus; et il soit que, pour mettre ordre et rigle ès choses dessusdites, et éviter plus grant perte et inconvénient, qui par le remoindrissement desd. livres, solz et deniers qui de jour en jour se fait par les rongeurs, haulces et empirement des deniers, tant d'or comme d'argent, aians cours en nosd. pays de Luxembourg, comme dit est, nous aions présentement par ceulx de nostre conseil sur ce fait communicquier avec les généraulx de noz monnoies et autres gens de bien en ce expers et cognoissans, et avons trouvé à la vérité que le désordre desd. monnoies qui a esté et est en nosd. pays de Luxembourg, a porté et porte à nous, nosd. pays et subgetz dommaige inextimable, et que par la continuacion dud. désordre, à quoy n'est possible de mectre remède, si non en évaluant et faisant allouer les deniers d'or au poix, nosd. pays tumbroient par succession de temps en totale perdicion et destruction :

Savoir faisons que nous, ces choses considérées et que la difficulté, regret et dommage qui pourra estre à l'encommencement que lesd. deniers d'or se prendront par poix, tournera endedens brief temps en joye, plaisir et prouffit inextimable pour nous, nosd. pays et subgetz, ainsi que nouvellement il est advenu en noz pays de par-deça, avons, par bonne et meure délibéracion de conseil, pour les causes dessusdites et autres à ce nous mouvans, mesmement pour le bien et utilité de nosd. pays et subgetz, ordonné et ordonnons par ces présentes les poins et articles cy-après déclairez.

1° Et premièrement que les deniers d'or, ayant leur vray poix, et les deniers d'argent cy-dessoubz speciflez et nulz aultres auront doresenavant cours en nosd. duchié de Luxembourg et conté de Chiny, et ès ressors, enclavemens et appendences d'iceulx, aux pris et en la forme et manière qu'il s'ensuit. Assavoir, le thoison d'or, que l'on forge présentement par tous noz pays et seigneuries, de 54 et demi au marc, 57 gros de Luxbg qui valent 50 patars de Brabant.

Le florin d'or Philippus, de 74 au marc, 28 gr. 6 d. — 25 patars.

Digitized by Google

Les bons florins de Rin des électeurs et nulz aultres, de 75 au marc, 32 gr. — 28 p.

Le noble à la rose, de 32 au marc, 97 gr. 2 d. — 85 patars.

Le noble Henricus d'Engleterre, de 36 au marc, 85 gr. 9 d. — 75 p.

Le noble de Flandres, de 36 au marc, 82 gros 4 d. — 72 p. — Les demi et quars d'iceulx nobles à l'advenant.

L'angelot d'Engleterre, de 48 au marc, 64 gr. 9 d. large — 56 patars et 2 tiers. — Les demi à l'advenant.

Le lion d'or de 59 au marc, 50 gr. 4 d.; 44 p. — Les deux tiers à l'advenant.

Le rijder d'or de 70 au marc, 44 gr. 7 d.; 39 p.

L'escu de France au soleil, de 70 au marc, 41 gr. 8 d.; 36½ p.

L'escu vielz aux couronnes, de 72 au marc, 40 gr. 7 d. — 35½ p.

Le ducat d'Hongerie, de 69 au marc, 44 gr. 7 d.; 39 pat.

Le ducat d'Italye, de 72 au marc, 42 gr. 10 d.; 37½ pat.

Le salut de 72 au marc, 42 gr. 10 d.; 37½ pat.

Le guillermus, de 72 au marc, 33 gr. 2 d.; 29 pat.

Le scutkin, de 73 au marc, 40 gr. 7 d.; 35½ pat.

Le florin de Bourgoigne, de 74 au marc, 33 gr. 2 d.; 29 p.

Le rijdre de Geldres, de 74 au marc, 27 gr. 5 d.; 24 p.

Le florin d'Utrecht David aux armes de Bourgoigne et nulz autres, de 76 au marc, 27 gr. 5 d.; 24 patars.

Le clinckaert Philippus, de 76 au marc, 24 gros; 21 patars.

Le pietre, de 76 au marc, 29 gros 8 d.; 26 patars.

La maille Frédericus et des Bavieres de 78 au marc, 23 gr. 5 d.; 20½ patars.

Le postulaet aux armes de Bourbon et ceulx à chat de 81 au marc, 18 gr. 10 d.; 16½ patars.

Deniers d'argent.

2° Premièrement les vieulx doubles gros de Luxbg et les nouveaulx que l'on forgera doresenavant en nostre duchié de Luxbg, auront cours les 16 pour ung bon florin d'or des électeurs, qui est la pièce 24 d. de Luxbg.

It. les sengles gros d'iceulx, y comprins les vieulx gros de Bavières, faiz à Luxbg, auront cours les 32 pour led. florin des électeurs, qui est la pièce 12 d.

It. les demi-gros et quars de gros d'iceulx vauldront à l'advenant.

It. les deniers faiz à Luxbg vielz et nouveaulx auront cours pour 1 d. gros; les demi-deniers d'iceulx à l'advenant.

It. les vielz raider-wiespenninch des électeurs auront cours les 27 et 3 d. de Luxbg pour ung desd. florins, qui est la pièce 14 d. de Luxembourg.

Le grant réal d'argent 6 patars dite monnoie.

Le denier au thoison, 3 patars; le double patart que l'on forge pour le présent, 2 patars; le sengle d'iceulx ung patart; le double à deulx griffons, ceulx aux deux heaulmes et ceulx à la couronne, 2 patars et 3 quars; les sengles et quarts à

Digitized by Google

l'advenant; les doubles à deux lyons, y comprins ceulx de Malines et de Bourbon, 2 patars et ung quart; le teston de Millan, 9 patars; le teston de Savoye, 8 patars; le blanc de France, aiant entre le croix deux fluers de lys et deux couronnes, ung patart. Et fait à entendre que les 7 desd. patars de Brabant valent 8 desd. sengles gros de Luxembourg. Lesquelz deniers d'or, aiant leur dit poix et les deniers d'argent dessusnommez et nulz autres, de quelque pays ou seigneuries qu'ilz soient, auront doresenavant cours en nosd. pays de Luxbg et conté de Chiny, comme dit est et non aultrement, saulf et réservé que, à cause que aucuns desd. deniers d'or ne sont égaulx en leur droit poix et que les aucuns sont ung peu plus pesans et les autres plus legiers, ilz pourront estre allouez et avoir cours plus légiers d'un deuxkin ou deux grains sur la pièce que leurd. poix et non plus; et tous autres deniers d'or et d'argent cy-dessus non spécifioz ne déclairez sont et seront deffenduz et reputez pour billon.

3° Item le maistre particulier de nostred. monn. de Luxbg sera tenu de faire ouvrer et monnoyer en lad. monnoie de Luxbg divers deniers d'or et d'argent nouveaulx, assavoir thoisons d'or, florins Philippus, thoisons d'argent, patars doubles et sengles, se mestier est, telz que l'on forge pour le présent par toutes noz autres monnoyes; et fera aussi ouvrer et monnoyer doubles gros de Luxembourg et sengles, ensemble demi-gros, quars de gros, deniers et demy-deniers de Luxembourg, de tel poix et alloy, comme les instructions bailliées par escript aud. maistre particulier le contiennent, et aussi de telz coings et empraincte qui lui sont ordonnez, et dont on lui a livré les patrons de par nous.

4° It. led. maistre particulier paiera aux marchans et changeurs du marc d'or noble fin, assavoir de nobles d'Engleterre, salutz, rijdres, ducatz et autre pareil or, dont l'on pourra faire et ouvrer thoisons d'or, attendant que led. maistre en face aucuns faire de l'or que lui sera livré par lesd. marchans et changeurs en lad. monnoie, 53 d'iceulx thoisons et 3 quars de thoison.

5° It. led. maistre sera aussi tenu de paier ausd. marchans, changeurs et autres livrans leur matière d'or en lad. monnoie du marc d'or nobles comptez pour fin, qui sera converty èsd. florins Philippus, 106 fl. Philippus et 3 quartz, telz que l'on forge pour le présent, et si donra du marc d'alloy qui sera converty au dur et bas or, 6 d'iceulx florins Philippus, et de toute autre quantité de poix soit plus grande ou plus petite, à l'advenant.

6° It. donra en oultre du marc d'argent fin, de quelque tenue que la matere que l'on livrera, soit, et aussi en quelz des deniers dessusdis icelle matière soit convertye, 136 doubles gros de Luxbg, montant à 8 fl. d'or des électeurs et 8 desd. doubles gros, ou la valeur en autre monnoye, aiant cours par ces présentes ordonnances.

7° It. et pour garder et préserver noz subgetz de dommaige, avons ordonné et ordonnons que en chascune des villes et lieux de nosd. pays de Luxbg, lesd. ressors et enclavemens, où besoing sera, seront ordonnez de par nous changeurs

Digitized by Google

et taflettiers, lesquelz auront commission desd. généraulx de toutes nos monnoyes ou du garde de nostre monnoye de Luxbg, et seront tenuz lesd. changeurs et tafletiers de faire le serement pertinent de entretenir le contenu d'icelles commissions és mains de nosd. généraulx ou dud. garde, et aussi ès mains des loix des lieux où ilz vouldront exercer led. fait de change, se requis en sont.

8° It. seront tenuz lesd. changeurs de acheter lesd. deniers d'or et d'argent, en baillant aux bonnes gens la valeur d'iceulx, en prenant gracieulx sallaire non excédant le taux qui pour ce leur sera ordonné par leursd. commissions, et se règleront en ce selon l'instruction qui leur sera baillée par lad. garde. Seront aussi tenuz de copper et chisailler iceulx deniers par eulx achetez en la présence des vendeurs en deux pièces, et le livrer en nostred. monnoie de Luxbg, et non ailleurs, sur paine d'estre attainctz de faulx et parjure, et de l'amender arbitrairement envers nous.

9° It. ordonnons et deffendons que nul, de quelque estat ou condicion qu'il soit, soient marchans, merchiers ou autres, ne achètent, bartent ou changens aucuns desd. deniers legiers et deffenduz, s'ilz n'ont lad. commission et fait led. serement, sur et à paine de fourfaire lesd. deniers ainsi achetez, bartez ou changez et en oultre d'en estre pungniz comme dessus.

10° It. que nul qui que ce soit, ne porte ou envoye aucuns deniers deffenduz ne autre billon fondu ou non fondu d'or et d'argent, en quelque manière que ce soit, hors des pays dessusdis, sur et à paine de fourfaire led. billon et deniers deffenduz, et par-dessus ce pour chascun marc d'or soixante florins, et pour chascun marc d'argent 6 florins d'amende pour la première fois, et se la seconde fois aucuns renchéent oudit malefice, ilz fourferont tout ce que sera trouvé soubz eulx, paieront double amende et se seront oultre ce emprisonnez ung an entier.

11° It. ordonnons et estroitement deffendons à nostre receveur-générael dud. Luxbg et à tous autres noz officiers et aux receveurs et officiers de noz vassaulx et fievez dud. Luxbg, de quelque estat ou condicion qu'ilz soient, et semblablement à tous les trésoriers, receveurs et quelzconques autres commis ou à commectre aux receptes, gouvernement et administracion des rentes, revenuez et assiz des bonnes villes de nosd. pays de Luxbg et de Chiny, et lesd. ressors et enclavemens, qu'ilz ne reçoivent ne allouent autres deniers à autre pris ne de moindre poix que dessus est déclairé, et ce sur paine arbitraire de privation de leurs offices et d'estre déclairez inhabiles de jamais en povoir exercer aucuns en nosd. pays.

12° It. et se aucuns bourgois, manans, habitans ou subgetz de nosd. pays de Luxbg et de Chiny, leursd. ressors et appendences, de quelque estat ou condicion qu'ilz soient, s'avançoient de recevoir ou allouer aucuns deniers d'or ou d'argent à autre pris ne autrement qu'il n'est contenu et déclaré cy-dessus, ou de recevoir ou allouer aucuns deniers d'or ou d'argent cy-dessus non spécifiez et reputéz pour billon, ilz paieront pour chascune livre de gros de Flandres en or ou en argent deux florins d'or, et de moindre ou plus grant somme à l'avenant pour chascune ois qu'ilz en seront reprins et attains.

Digitized by Google

13° It. et affin que ces présentes ordonnances et les poins y contenuz soient mieulx entretenuz et exécutez, nous voulons et ordonnons que noz bailliz, prévotz, mayeurs et autres officiers et gens de loy de nosd. pays de Luxbgh, leurs lieutenans et serviteurs, soient tenuz de eulx présenter sans autre sommacion endedens huit jours après la publication de cestes, à faire le serement solempnel ès mains de nostre gouverneur et gens de nostre conseil oud. Luxembourgh, d'entretenir cesd. présentes ordonnances et de non composer ne faire composer les transgresseurs d'icelles en quelque manière que ce soit; et se lesd. officiers sont trouvez négligens de faire led. serement endedens led. temps, ce sera sur l'amende de 60 fl. à applicquer à nostre prouffit par chascun deffaillant.

14° It. seront aussi lesd. principaulx officiers tenuz, sur paine d'en estre pugniz arbitrairement, de faire faire et recevoir semblable serement des officiers, eschevins et tous autres gens de justice estans soubz eulx publicquement, à la veue du peuple, de entretenir et faire entretenir cesd. présentes ordonnances endedens huit jours ensuivant, qui est tout quinze jours après la publicacion de cestes. Et se lesd. officiers estoient négligens d'avoir fait faire led. serement endedens led. temps, ou se ceulx desd. loys estoient reffusans de le faire, ce sera sur l'amende de 20 florins pour chascun d'eulx estant en office ou loy, à les paier de leurs propres biens et d'en estre pugniz arbitrairement.

15° It. et pour éviter pluiseurs erreurs qui pourroient sourdre entre le peuple pour raison des justes poix desd. deniers d'or, deffendons que nul, de quelque estat ou condicion qu'il soit, ne s'avance ou entremette de faire vendre aucuns, si non du sceu, adveu et consentement de la garde de nostre dite monnoie de Luxbg ou de ses commis, à paine d'en estre pugniz comme dessus.

16° It. nous commandons et expressément enjoingnons à tous et quelzconques noz officiers et à tous ceulx des loix de nosd. pays présens et advenir, chascun en son endroit, que ces présentes ordonnances ilz facent entièrement en tous leurs poins deuement entretenir, en pugnissant et faisant pugnir et corriger tous ceulx et celles qui feront du contraire, par les paynes ci-dessus déclarées, sans port, faveur ou dissimulacion quelconque; sur paine, quant à nosd. officiers, de, sans figure de procès, estre privez de leurs offices et d'estre inhabiles de jamais povoir tenir aucunes de nosd. offices, et en oultre d'en estre pugny arbitrairement; et quant ausd. des loix d'estre à jamais inhabiles d'estre en loy ne tenir aucunes offices et de l'amender chascun de 40 fl. de leurs propres biens.

17° It. et affin que nul ne puist prétendre cause d'ignorance de noz présentes ordonnances et évaluacions, seront mis en chascune ville ung, deux ou trois tableaux selon la grandeur d'icelles villes, ès lieux publicques, èsquelz seront inscrips icelles ordonnances, lesquelz tableaux ceulx des loix desd. lieux seront tenus de faire faire endedens quatre jours après la publicacion de cestes sur paine de 50 florins à nostre prouffit qui se lèveront sur chascun desd. officiers et gens de justice qui de ce auront esté négligens et defaillans de leurs propres biens. Et

Digitized by Google

affin aussi que ceste dite ordonnance soit tant mieulx entretenu et que ung chascun soit plus diligent et enclin de accuser et dénoncer les transgresseurs d'icelle, et noz officiers de les pugnir et corriger, nous avons ordonné et ordonnons que toutes les paines et amendes qui escherront et seront fourfaites par lesd. transgresseurs, soient départies et applicquées, assavoir ung tiers à l'accusateur et dénonciateur du délinquant, l'autre tiers au prouffit de l'officier qui en aura faicte la pugnicion et correction, ès mectes (sic) de son office, et (le) troisième tiers à nostre prouffit ; et que lesd. paines soient recueillées et exécutées contre les infraicteurs et transgresseurs de cesd. ordonnances réalement et de fait et sans dissimulacion quelconque.

18° Si donnons en mandement à nosd. gouverneur et gens de nostred. conseil à Luxbg que ceste nostre présente ordonnance ilz publient et facent publier de par nous en et par toutes les villes et lieux de nosd. duchié de Luxbg, conté de Chiny, les ressors et appendences, où l'on est accoustumé faire cryz et publicacions, et icelle ordonnance et tous les poins et articles y contenuz gardent, observent et entretiengnent et facent garder, observer et entretenir estroitement et inviolablement, sans faire ou aller ne souffrir estre fait ou allé au contraire en manière quelconque : procédant et faisant procéder rigoureusement et diligemment contre les infracteurs et transgresseurs d'icelle par les paines dessusd., sans port, faveur ou dissimulacion quelconque, sur et à paine de mesmes en estre reprins et l'amender arbitrairement envers nous, car ainsi nous plaist-il, et de ce faire leur donnons povoir, auctorité et mandement espécial. Mandons et commandons à tous noz justiciers, officiers et subgetz que à eulx en ce faisant, ilz obéissent et entendent diligemment. Et pour ce que de cesd. présentes l'on pourra avoir à faire en divers lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles fait soubz séel autentique ou à la copie collationnée et signée par l'un de noz secrétaires, foy soit adjoustée comme à ces présentes. En tesmoing de ce nous avons fait mectre nostre séel à ces présentes.

Donné en nostre ville de Malines, le 18. jour d'avril, l'an de grace mil cincq cens et deus, après pasques.

Ainsi signé : Par monsgr l'archiduc, monsgr le conte de Nassou, lieutenant-général, vous et autres du conseil présens. HANETON.

Collationné avec l'original qui fut envoyé au pays de Luxembourg par moy.

HAMME.

10. — **1502**, 22 juin—**1504**, 28 juillet. — Premier et derrain compte Jehan de Woesbroeck, maistre particulier de la monnoie de Luxembourg.

Registre 18095 de la Chambre des comptes aux archives de Bruxelles. Papier.

Baillé à court par led. Jehan de Woesbroeck, le 26e jour d'avril a° 1505.

Premier et derrnier compte Jehan van Woesbroeck, maistre particulier de la monnoye tant d'or que d'argent, faicte et forgée aux nom et armes de mon

Digitized by Google

très-redoubté seigneur Monsr l'archiduc d'Austrice, duc de Bourgoigne, de Brabant, de Luxembourg etc., en sa ville de Luxembourg, à quoy led. maistre particulier a esté commis et institué par lettres patentes de commission de mond. très-redoubté s^r, données en sa ville de Malines le 18e jour d'avril l'an 1502, aprez pasques, dont la copie est incorporée devant la recepte de ce présent compte, pour en vertu d'icelles y faire forger et monnoyer deniers d'or et d'argent de tel piet, poix, coing et alloy, et à tel pris et remède qu'il est contenu et déclairé en l'ordonnance par mond. s^r sur ce faite, et ès instructions et actes luy sur ce données par les généraulx maistres de toutes les monnoyes de mond. s^r; dont aussi les copies sont insérées cy-après devant la recepte de ce compte, contenant entre aultres choises que led. maistre particulier seroit tenu de payer à mond. s^r pour son droit de seignouraige de chascun marc d'or qu'il auroit fait ouvrer en lad. monnoie, soit qu'il fut converty en thoisons ou en florins Philippus, seize gros monnoie de Flandres, et de chascun marc d'argent fin que pareillement il y auroit fait ouvrer, jusques au 21e jour de septembre l'an 1503 trois gros dite monnoie, et depuis led. 21e jour de septembre seroit-il tenu de payer de chascun marc argent fin quatre desd. gros de Flandres, mais en ce lieu et pour ce que dès lors en avant il estoit tenu de baillier aux marchants pour chascun marc d'argent fin 137 doubles gros et 4 deniers monnoie de Luxembourg, qui reviennent à 40 solz 2 mites gros monnoie de Flandres, ou lieu de 39 sols 8 d. gros qu'il en avoit payé selon sa première instruction, ledit maistre particulier auroit à son prouffit la moittié des remèdes qu'il prendroit en alloy, avec aussi autre avantaige à luy fait sur le remède en poix, et que luy est laissé à son prouffit, comme il appera par le compte qui en est fait par les généraulx desdites monnoies qui sera rendu sur la recepte cy-après de tout ce que ledit maistre a ouvré tant en monnoie d'or que d'argent depuis le 22e jour de juing l'an 1502 que la première délivrance se fist en ladite monnoie, jusques au 28e jour de jullet l'an 1504 que la derrenière délivrance y fut faite avant l'ouverture des boistes d'icelle monnoie, lesquelles ont esté overtes en la chambre des comptes à Bruxelles, en présence de mess^rs illec et des généraulx maistres et aultres officiers des monnoies pour ce appellez le 16e jour d'avril l'an 1505 après pasques, lequel compte se fait en livres, solz et deniers, gros monn. de Flandres. Fait à Bruxelles.

(fol. 1'). S'ensuit la copie de la commission dudit maistre particulier.

(Voir sous la date du 28 avril 1502.)

(fol. 3). S'ensuit l'instruction de Jehan van Woesbrouck, maistre particulier dessusdit.

(Cf. 1502, 23 mars.)

(fol. 9). Copie d'un acte par lequel est consenty aud. maistre certain remède en poix et alloy sur les blancs deniers par lui ouvrez.

(Cf. 1502, 14 novembre.)

Digitized by Google

(fol. 10). Copie de l'acte, par lequel est ordonné que led. maistre particulier payera doresenavant pour le seignouraige 4 gros monnoye de Flandres de chascun marc argent fin etc.

(Cf. 1503, 21 septembre.)

(fol. 12). **Recepte.**

Premiers de l'ouvraige des deniers d'or [1]).

De l'ouvraige du denier d'or, appellé thoison, qui doibt estre de 23 carratz 9½ grains d'or fin, et de 54½ ou marc de Troyes, pour ce que ou temps de ce compte led. maistre n'en a fait forger aucuns, icy néant.

De l'ouvraige du denier d'or appellé florin Philippe de 15 carratz 11 grains noble fin et de 74 ou marc de Troyes, au remède d'un grain et demy en alloy et de trois strelins en poix sur chascun marc d'euvre, ayant cours pour 4 s. 2 d. gros, ont esté ouvrez, y comprins 461 demy-florin Philippus, net, scizailles rabatues, 4832½ desd. florins, qui sont, à compter les 74 pour le marc, 65 marcs une onche 8½ estrelins d'euvre, vaillans 43 marcs 1 once 16 estrelins d'or, noble compté pour fin; dont mond. sr prend pour son droit de seignouraige de chascun marc 16 gros de Flandres qui valent 57 s. 7 d. gros 14 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez juste en poix et sans remède; pour ce icy néant.

Et ont lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy d'ung grain fin sur chascun marc d'euvre, montant 2 d. 17 grains et le 8e d'un grain fin, réduitz en nobel fin font 2 d. 17 grains et ⅜ de grain, qui valent au pris de 22 lb. 4 s. 9 d. gros 12 mites le marc 5 lb. 11 d. gros 9 mites.

1. Somme — 7 lb. 18 s. 6 d. gros 23 mites.

(fol. 12'). *Deniers d'argent. Double gros de Luxembourg.*

De l'ouvraige du denier d'argent, nommé double gros de Luxembourg, dont les 16 ont cours pour ung florin du Rin d'or, de 7 d. 11 grains fin en alloy et de 88½ ou marc de Troyes, au remède d'un grain fin en alloy et d'ung estrelin en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez net, scizailles rabatues, 22 marcs 1 onche d'euvre qui font d'argent fin 13 marcs 6 onces 12½ esterlins; dont mond. sr prent pour son droit de seignouraige 3 gros dicte monnoye de Flandres pour chascun marc, qui valent 3 s. 5 d. ob. gros.

Lesd. deniers ont esté trouvez justes en poix, sans remède, pour ce icy, néant.

Et ont esté trouvez iceulx deniers eschars en alloy ung grain fin sur chascun marc d'euvre, montant sur led. ouvraige 22 grains fin qui valent au pris de 39 s. 8 d. gros le marc 3 s. gros 9 mites.

---

1) *En marge :* Par le compte des généraulx maistres des monnoyes soubz leurs seings manuelz, et le livre des délivrances servant sur led. ouvraige, tenu par la garde de lad. monnoye, cy renduz.

Digitized by Google

Sengle gros de Luxembourg.

De l'ouvraige du denier d'argent, nommé sengle gros de Luxembourg, dont les 32 ont cours pour ung florin de Rin d'or, de 5 d. 12 grains fin et de 130 ou marc de Troyes, au remède d'un grain fin en alloy et de deux d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez net, scizailles rabatues, 131 marcs 4 onces d'euvre, qui font argent fin 60 marcs 2 onces 3 esterlins, dont la seignouraige monte au pris que dessus pour le marc à 15 s. gros 20 mites.

(fol. 13). Lesd. deniers ont esté trouvez justes en poix, sans remède, pour ce icy néant.

Et ont esté trouvez iceulx deniers eschars en alloy d'un quart de grain fin sur chascun marc d'euvre; monte sur led. ouvraige 1 d. 8 grains 3 quars fin, qui valent au pris de 39 s. 8 d. gros le marc fin 4 s. 6 d. gros.

Demy gros de Luxembourg.

De l'ouvraige du denier d'argent, nommé demy-gros de Luxembourg, dont les 64 ont cours pour ung florin de Rin d'or, de 4 d. 12 grains fin, et de 216 ou marc de Troyes, au remède d'ung grain fin en alloy et de 4 d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez net, scizailles rabatues, 117 marcs 4 onches d'euvre, qui sont argent fin 44 marcs 10 esterlins, dont la seignouraige monte, au pris de 3 gros pour le marc, comme dessus, 11 s. gros 4 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez eschars en poix d'un demy esterlin sur chascun marc d'euvre; monte sur led. ouvraige 2 onches 18 esterlins 3 quars, dont le roy prent tant seulement la moitié, revenant à une onche 9 esterlins et $\frac{3}{8}$ qui valent à 216 desd. deniers pour le marc 2 s. 10 d. gros 18 mites.

Et ont encoires lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy de demy grain fin sur chascun marc d'euvre, montant icelui remède (fol. 13') 2 d. 10 grains 3 quars fin, qui valent au pris de 39 s. 8 d. gros le marc 8 s. 1 d. gros.

Quars de gros de Luxembourg.

De l'ouvraige du denier d'argent appellé quart de gros de 3 d. d'argent fin et de 296 ou marc de Troyes, au remède d'un grain fin en alloy et de 8 d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez net, scizailles rabatues, 399 marcs 1 $\frac{1}{2}$ once d'euvre qui font d'argent fin 99 marcs 6 onches 7 esterlins, dont la seignouraige monte, au pris que dessus, pour chascun marc fin, 24 s. 11 d. gros 9 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez justes en poix, sans remède, pour ce icy néant.

Et ont lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy de 3 quars de grain fin sur chascun marc d'euvre, montant sur led. ouvraige 1 s. 11 grains 1 quart fin, qui valent, au pris que dessus le marc fin, 41 s. 2 d. gros 14 mites.

Deniers de Luxembourg.

De l'ouvraige du denier blancq, nommé denier de Luxembourg, dont les 12

Digitized by Google

font ung sengle gros, de ung denier 12 grains fin et de 480 ou marc de Troyes, au remède d'un et demy grain fin en alloy et de 16 d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez net, scizailles rabatues, 196 marcs 4 onches 5 esterlins d'euvre (fol. 14) qui font argent fin 24 marcs 4 onces 10 esterlins, dont le roy prent pour son droit de seignouraige, comme dessus, 3 gros du marc, qui monte 6 s. 1 d. gros 16 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez justes en poix, sans aucun remède. Pour ce icy néant.

Et ont lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy d'un grain fin sur chascun marc d'euvre, montant sur led. ouvraige 8 d. 4½ grains fin, qui aud. pris le marc, valent 27 s. gros 16 mites.

Demy denier de Luxembourg.

De l'ouvraige d'un autre denier blancq, nommé demy-denier de Luxembourg, dont les 24 font ung sengle gros de Luxembourg, de 18 grains argent fin et de 540 ou marc de Troyes, au remède d'un et demy-grain fin en alloy et de 24 d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez net, scizailles rabatues, 163 marcs qui sont argent fin 10 marcs 1½ onche, dont le seignouraige monte, au pris que dessus pour le marc, 2 s. 6 d. ob. gros.

Iceulx deniers ont esté trouvez justes en poix, sans remède, ainsi icy néant.

Et ont lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy d'un grain fin sur chascun marc d'euvre (fol. 14') montant icelluy remède sur led. ouvraige 6 d. 19 grains fin, qui valent, au pris dessusdit le marc, 22 s. 5 d. gros 9 mites.

2° Somme : 8 lb. 12 s. 4 d. gros 9 mites.

Deniers d'argent de deux gros de Flandres.

De l'ouvraige du denier d'argent de deux gros monnoye de Flandres, à 4 deniers d'argent le roy et de 80 ou marc de Troyes, au remède d'un grain en alloy et d'un demy d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez net, scizailles rabatues, 278 marcs 3 onces d'euvre qui font argent fin 88 marcs 7 onches 7½ esterlins, dont le seignouraige monte, au pris de 3 gros de Flandres de chascun marc, comme dessus 22 s. 2 d. gros 15 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez eschars en poix d'un et demy esterlin sur chascun marc d'euvre, montant sur led. ouvraige 2 marcs 4 onches 17½ esterlins, dont le roy n'a que la moitié, revenant à ung marc 2 onces 8 esterlins 3 quars, qui valent, à compter 80 desd. deniers pour le marc 17 s. 4 d. gros 18 mites.

Et ont encoires lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy d'un grain fin sur chascun marc d'euvre, montant sur ledit ouvraige 11 d. 14½ grains fin, qui aud. pris valent 38 s. 4 d. gros 6 mites.

(fol. 15). Autre recepte de semblables deniers d'argent que ou temps de ce présente compte led. maistre particulier a fait ouvrer par vertu de certain acte à

Digitized by Google

luy délivré de par le roy nostre s^r de la date du 14e jour de novembre l'an 1502, dont la copie est insérée cy-devant.

Double gros de Luxembourg.

De l'ouvraige dudit denier d'argent, appellé double gros de Luxembourg, de 7 d. 12 graîns fin et de 88 ½ ou marc de Troyes, au remède de 2 grains fin en alloy et d'un d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez, selon et en ensuivant le contenu dudit acte, net, scizailles rabatues, 108 marcs 2 onces d'euvre, qui font argent fin 66 marcs 5 onches 5 esterlins, dont le seignouraige monte, aud. pris de 3 gros de Flandres le marc, 16 s. 11 d. gros.

Iceulx deniers ont esté trouvez justes en poix, sans aucun remède, pour ce icy néant.

Et ont esté trouvez lesd. deniers eschars en alloy 2 grains fin sur chascun marc d'euvre, montant sur led. ouvraige 9 d. ½ grain fin, dont la moitié est laissé aud. maistre particulier par vertu de l'acte dessusd. Pour ce icy, l'autre moitié revenant à 4 d. 12 grains 1 quart fin, qui valent, au pris comme devant le marc, 14 s. 10 d. gros 22 mites.

(fol. 15'). *Sengle gros de Luxembourg.*

De l'ouvraige dudit denier d'argent, nommé sengle gros de Luxembourg, des pris, poix et alloy que les aultres cy-devant, au remède de 2 grains fin en alloy et de trois d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont, par vertu de l'acte dessusdit, esté ouvrez net, scizailles rabatues, 145 marcs d'euvre qui font argent fin 66 marcs 3 onches 13 ½ esterlins, dont le seignouraige monte, au pris que dessus le marc, 16 s. 7 d. gros 9 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez eschars en poix d'un estrelin sur chascun marc d'euvre; mais pour ce que, en ensuivant le contenu dudit acte, led. maistre particulier peult prendre de remède jusques à 1 ½ desd. deniers sur chascun marc d'euvre, à son prouffit et sans qu'il soit tenu en payer aucune chose au prouffit du roy, à ceste cause icy néant.

Et ont encoer (sic) lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy d'un et demy grain fin sur chascun marc d'euvre, dont selon le contenu dud. acte led. maistre particulier a droit de prendre à son prouffit ung grain de remède sur chascun marc d'euvre. Pour ce icy au prouffit du roy le demy grain fin qu'il a pris sur chascun marc d'euvre, montant sur led. ouvraige 3 d. ½ grain fin qui valent, au pris de 39 s. 8 d. gros le marc comme devant, en monnoye de ce compte 9 s. 11 d. gros 20 mites.

(fol. 16'). *Demy-gros de Luxembourg.*

De l'ouvraige dud. denier d'argent, nommé demy gros de Luxembourg, de 4 d. 12 grains fin et de 216 ou marc de Troyes, au remède de deux grains fin en alloy et de quatre d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez, en ensuivant led. acte, net, scizailles rabatues, 82 marcs 1 onche d'euvre, qui font

Digitized by Google

argent fin 30 marcs 6 onches 7 esterlins; dont le seignouraige monte, aud. pris pour le marc 7 s. 8 d. gros 6 mites.

Iceulx deniers sont trouvez justes en poix, sans aucun remède; pour ce icy, néant.

Et ont lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy de deux grains fin sur chascun marc d'euvre; mais pour ce que led. maistre particulier a droit de prendre, en ensuivant led. acte, ung grain de remède, à son prouffit, ainsy icy tant seulement compté au prouffit du roy l'autre grain de remède qu'il a prins par-dessus ce sur chascun marc, montant sur led. ouvraige à 3 d. 10 grains fin, qui valent au pris, comme devant, 11 s. 3 d. gros 12 mites.

4e Somme 3 lb. 17 s. 4 d. gros 21 mites.

(fol. 16'). Autre recepte d'autres deniers d'argent, faitz ouvrer par led. maistre particulier ou temps de ce présent compte, selon et en ensuivant le contenu d'un autre acte à lui délivré, daté du 21e jour de septembre l'an 1503, dont aussi la copie est insérée cy-devant.

Double gros de Luxembourg.

De l'ouvraige dud. denier d'argent, nommé double gros de Luxembourg, des pris, poix et alloy, comme les autres cy-devant, ont, en ensuivant le contenu dudit acte, esté ouvrez, net, scizailles rabatues, 361 marc(s) 5 onces d'euvre qui font argent fin 226 mars 2½ esterlins, dont led. maistre est tenu de baillier au roy pour son droit de seignouraige, de chascun marc argent fin, 4 gros de Flandres, qui monte pour led. ouvraige 3 lb. 15 s. 4 d. gros.

Iceulx deniers ont esté trouvez justes en poix, sans remède, pour ce icy néant.

Et sont lesd. deniers trouvez eschars en alloy par l'assay de l'assayeur-général, de deux grains fin sur chascun marc d'euvre, qui monte sur led. ouvraige 2 s. 6 d. 3 grains 1 quart fin, vaillans, au pris de 40 s. gros pour le marc, 5 lb. 5 d. gros 10 mites, dont le roy ne doibt avoir que la moitié selon led. acte, qui revient à 50 s. 2 d. gros 17 mites.

(fol. 17). *Sengle gros de Luxembourg.*

De l'ouvraige dudit denier d'argent, nommé sengle gros, des pris, alloy et poix, comme les aultres devant déclairez, au remède touteffois de deux grains fin en alloy et de trois d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez, en vertu dud. derrain acte, net, scizailles rabatues, 354 marcs 1 once d'euvre qui font argent fin 162 marcs 4 onches 13½ esterlins, dont le seignouraige, assavoir de 4 gros Flandres du marc, monte à 54 s. 2 d. gros 9 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez eschars en poix d'un esterlin sur chascun marc d'euvre; mais actendu que led. maistre particulier, selon le contenu dud. acte, peult prendre de remède en poix jusques à 1½ desd. deniers à son prouffit, et sans

Digitized by Google

en payer aucune chose, sy n'en est led. maistre tenu faire aucune récepte à cause dud. remède, par luy prins; et pour ce icy néant.

Et sont encoires lesd. deniers trouvez eschars en alloy d'un et demy grain fin sur chascun marc d'euvre, dont led. maistre ne doit estre chargé au prouffit du roy que de demy grain fin sur chascun marc dud. ouvraige, selon le contenu dud. acte, montant led. remède du demy grain fin sur led. ouvraige à 7 d. 9 grains 1 quart fin, qui valent, aud. pris de 40 s. gros le marc fin

24 s. 7 d. gros 10 mites.

(fol. 17'). *Demy-gros de Luxembourg.*

De l'ouvraige dud. denier d'argent, nommé demy gros de Luxembourg, des pris, poix et alloy, comme les aultres demy-gros cy-devant, et au remède de 2 grains fin en alloy et de 4 d'iceulx deniers en poix sur chascun marc d'euvre, ont esté ouvrez, selon le contenu dud. acte, net, scizailles rabatues, 113 marcs 1 once d'euvre, qui font argent fin 42 marcs 3 onces 7 esterlins, dont le seignouraige monte à 14 s. 1 d. gros 16 mites.

Iceulx deniers ont esté trouvez justes en poix, sans remède; ainsi icy néant.

Et sont lesd. deniers esté trouvez eschars en alloy de 2 grains fin sur chascun marc d'euvre, dont led. maistre a droit de prendre à son prouffit l'un desd. grains; par quoy il rend icy au prouffit du roy l'autre grain, qui monte sur led. ouvraige 4 d. 17 grains fin, vaillans aud. pris de 40 s. gros le marc

15 s. 8 d. gros 8 mites.

5e Somme: 11 lb. 14 s. 2 d. ob. gros.

Autre recepte de confiscation de billon apporté en lad. monnoie ou temps de ce présent compte néant.[1])

Somme de la recepte de ce présent compte: 36 lb. 6 d. gros 18 mites.

(fol. 18). **Despence.**

Premiers en gaiges et saillaires.

Audit maistre particulier, auquel par l'instruction de lad. monnoie incorporée cy-devant est entre autres choses consenty et accordé que chascun an il pourra tenir en ses mains des deniers venans du droit de seignouraige de lad. monnoye la somme de 30 lb. gros dicte monnoye, sur quoy et moyennant laquelle somme il sera tenu de à sa charge payer et contenter les officiers particuliers d'icelle monnoye, assavoir les garde, assayeur et tailleur des coings de telz gaiges qu'ilz ou chascun d'eulx devroient avoir à la charge du roy, et tellement les entretenir que le roy et les marchans en puissent estre serviz comme il appertient, ainsi que l'article de lad. instruction de ce faisant mention le déclare plus à plain. Pour ce icy, en vertu d'icelluy, ou lieu des gaiges desd. officiers pour le temps de ce compte

1) *En marge*: Par affirmacion dudit maistre particulier.

Digitized by Google

qui est de 2 ans et 37 jours commenchant à la première délivrance faicte en lad. monnoye et finissant à la derrène délivrance d'icelle, comme il est déclairé en l'intitulation cy-devant, à l'advenant de 30 lb. gros par an, la somme de

63 lb. 10 d. ob. gros.[1])

A luy, auquel en vertu de certain acte de la date du 21e jour de septembre l'an 1503, vérifflé par Monsr le trésorier-général de toutes les finances, est ordonné (fol. 18') et accordé, prendre et retenir en ses mains des deniers venans du droit de seignouraige de lad. monnoie, ou cas que icellui droit le peut porter, 30 lb. gros dicte monnoye par an, pour estre employez, assavoir les 15 lb. gros en son prouffit, et le surplus aux officiers et ouvriers de lad. monnoye, selon que par les généraulx des monnoyes et garde de lad. monnoye seroit avisé, par ceste condition que, se led. droit de seignouraige ne povoit à ce furnyr, que en ce cas ce qu'il en fauldroit et resteroit, seroit fourny et parfait par le receveur-général de Luxembourg des deniers de sa recepte à la charge du roy nostre sire; et ja soit, que obstant le petit et sobre ouvraige qui a esté fait en lad. monnoie, led. droit de seignouraige n'a peu à ce furnir par-dessus les autres charges, néantmoins, actendu le contenu dud. acte et que led. receveur-général est chargé luy furnir ce qu'il en pourroit rester, prent icy en despence ledit maistre à son prouffit, pour la moitié desd. 30 lb. gros, la somme de 15 lb. gros.[2])

Et à cause de l'autre moitié de semblables 15 lb. pour le sallaire et vacations d'aucuns ouvriers et monnoyers, assavoir de Symon Diericx et Augustin Deynrot, de 108 jours; de Joris Bette de 96 jours; de Luxe Canin de 87 jours; dud. Symon Diericx encoires de 89 jours et de Pietre Beyts de 188 jours, par chascun d'eulx vacquez, au pris de 3 gros pour chascun par jour, comme leur a esté tauxé par les généraulx de monnoye, par vertu de leurs quitances icy rendues, la somme de

7 lb. 2 s. gros.[3])

Pa somme 85 lb. 2 s. 10 d. ob. gros.

(fol. 19). *Autre despence pour voyages et vacations.*

Audit maistre particulier, lequel, par l'ordonnance du roy nostre sire, et en ensuivant le contenu de certaines ses lettres patentes de placquart, s'est transporté en la ville de Luxembourg, pour illecq communiquer avec Monsr le marquis de Baude, gouverneur aud. Luxembourg et le garde de lad. monnoye, et aprèz icelle communication visiter le lieu de lad. monnoye et icelle faire réparer et mectre à point, pour y povoir ouvrer et monnoyer, en quoy faisant, il a vacqué l'espace de 36 jours, revenans, au pris de 16 pattars par jour qui luy sont pour ce tauxez et

1) *En marge*: Par vertu de l'article de lad. instruction insérée cy-devant, comme ou texte.

2) *En marge*: Par vertu de l'acte, comme ou texte, inséré cy-devant et y rendu.

3) *En marge*: Par quitances cy rendues.

Digitized by Google

ordonnez par les généraulx desd. monnoies, comme il appert par cédulle d'icelle tauxacion icy rendue avec lesd. lettres patentes, à la somme de

4 lb. 16 s. gros.[1])

A luy, auquel par l'instruction sur lad. monnoie est ordonné, pour et en récompense des fraitz et despens qui luy conviendroient faire, pour soy, sa femme et mesnaige transporter de Tricht sur Meuze, où il tenoit sa résidence, jusques à Luxembourg, atout les instruments et otieulx servans à lad. monnoie, la somme de 20 lb. de 40 gros pièce; pour ce icy, en vertu de lad. instruction, lesd. 20 lb. dud. pris qui valent 3 lb. 6 s. 8 d. gros.[2])

A luy encoire pour ses vacacions d'environ 7 sepmaines qu'il a vacquez pour estre venu de Luxembourg à Malines, à Gand et de là à Bruges, atout certaines lettres missives de Messrs du conseil dud. Luxembourg, touchant certaines (fol. 19') complainctes et remonstrances du desriglé des monnoyes que l'on usoit à icelluy pays, non obstant les mandemens que l'on y avoit publié etc., la somme de 3 lb. gros que lui a esté ordonné et tauxé pour le tout par monsr le trésorier-général des finances, comme il appert par cédulle signé de sa main cy-rendue; pour ce icy pour lesd. vacations lesd. 3 lb. gros.[3])

A Valerian de Busleyden, garde de lad. monnoye, lequel par l'ordonnance de messrs des comptes à Bruxelles s'est transporté avec led. maistre particulier qui venoit aud. lieu de Luxembourg, atout certaines instructions et remonstrances servans sur lad. monnoie, devers monsr le marquis de Baude, lieutenant-général dud. pays, qui lors estoit bien avant en Alemaigne, affin de par son advis dreschier lad. monnoie; et après son retour est par vertu de certain mandement de Monsr le chancellier venu à Bruges devers les généraulx maistres desd. monnoies, pour faire les ordonnances, instructions et advaluations de lad. monnoie de Luxembourg; pour quoy et aussi pour autres vacations par lui faictes en la première année dud. maistre, pour poursuir certaines provisions servant sur l'entretenement de lad. monnoie, affin que led. maistre n'eust totalement laissié son ouvraige, comme il estoit d'intention, ès villes de Malines et d'Anvers devers Mgr le chancellier et Messrs les généraulx desd. monnoies, il a vacquié ensemble l'espace de 56 jours, pour lesquelz luy sont ordonnez et tauxez par mesd. srs des comptes et généraulx des monnoies 24 s. de 2 gros Flandres le solt par jour, apparent par leur appoinctement mis sur la marge de la (fol. 20) requeste à eulx pour ce par luy présentée, icy rendu. Pour ce icy, pour lesd. 56 jours, au pris que dessus par jour, la somme de 11 lb. 4 s. gros.[4])

---

1) *En marge*: Par lesd. lettres de placquart et cédule d'ordonnance et de tauxacion, servant sur lesd. vacacions, cy rendues.

2) *En marge*: Par vertu de l'article contenu èsd. instructions, comme ou texte.

3) *En marge*: Par icelle cédulle de monsr le trésorier cy rendue.

4) *En marge*: Par ledit appointement desd. des comptes et généraulx des monnoies, comme ou texte, cy rendu avec la quitance de lad. garde sur ce servant.

Digitized by Google

A Nycolas de Rarencourt, commis de lad. garde, pour ses vacations de 24 jours, qu'il a vacquez pour estre venu atout les boistes de l'ouvraige de lad. monnoie, en ceste ville de Bruxelles en la chambre des comptes illec, où il a esté présent à l'ouverture d'icelles boistes, en l'absence de lad. garde, au pris de 14 s. de 2 gros de Flandres le solt par jour, qui luy sont pour ce ordonnez et tauxez, comme il appert par appoinctement mis sur la marge d'une requeste présentée à mesd. s^rs des comptes, cy rendu, la somme de 56 s. gros.

A lad. garde qui par sond. commis a fait desbourser pour le sallere de cellui qui a porté lesd. boites de Luxembourg aud. Bruxelles, 9 s. 4 d. gros, et pour les despens de bouche et autres faitz par led. porteur sur le chemin, allant et revenant, 9 s. 2 d. gros, que led. maistre prendt icy en despence, en vertu de semblable appointement de mesd. s^rs des comptes, mis sur lad. requeste, montans ensemble à 18 s. 6 d. gros.

Audit maistre particulier lequel a payé à ung messaigier qui estoit envoyé de lad. ville de Bruxelles en la ville de Luxembourg (fol. 20') devers led. maistre, pour avoir et rapporter aucuns deniers que l'on forgoit aud. Luxembourg, affin de les monstrer à Monsr le chancellier qui les désiroit de veoir, pour son voyaige, par l'ordonnance de maistre Gilles de Busleiden, conseillier et maistre des comptes, la somme de 8 s. gros.[1])

2da Somme 26 lb. 9 s. 2 d. gros.

Autre despence en diverses parties.

Aud. maistre particulier, auquel, par certain acte veriffié par mons^r le trésorier-général des finances, est ordonné de recevoir en prest par les mains du receveur général dud. Luxembourg, affin de le subvenir et qu'il eust mieulx de quoy furnir à lad. monnoie et la tenir ouverte, la somme de mil livres du pris de 40 gros de Flandres la livre, moyennant bonne caution qu'il seroit tenu de mettre et constituer de les rendre au bout de l'an; et se il ne povoit mettre icelle caution que en ce cas, ou lieu dud. prest, il auroit et prendroit des deniers venans dud. droit de seignouraige, à la charge du roy nostre sire, à son prouffit et pour s'en aydier, la somme de 100 livres de 40 gros monnoie que dessus pour une fois; et pour ce que led. maistre (fol. 21) n'a joy dud. prest, obtant que oud. lieu il ne povoit bonnement mettre caution, pour ce qu'il estoit estrangier, comme il appert par certifficacion dud. receveur-général de Luxembourg, icy rendue, ainsi icy, par vertu dud. acte, prins en despence lesd. 100 lb. du pris que dessus qui valent 16 lb. 13 s. 4 d. gros.[2])

---

1) *En marge*: Du contenu ou texte appert par la relacion dudit maistre Gilles de Busleiden.

2) *En marge*: Lo^r, pour ce que le droit de seignouraige de lad. monnoie, sur lequel la somme contenue ou texte est accordée audit maistre, ne peult à ce furnir par-dessus les autres charges estans sur icelle monnoie. -- Pour les mesmes causes et raisons ceste partie de 100 livres icy rayée.

Digitized by Google

A luy, pour avoir fait faire certaines réparacions et réfections en la maison de lad. monnoie; item d'avoir fait ammener les boistes d'icelle monnoie de Bruxelles aud. Luxembourg, et les fers dont l'on a monnoyé, et aussi pour avoir payé le louaige d'une maison joindant à lad. monnoie, le tout par l'ordonnance de lad. garde, comme appert par certifficaction signé de sa main où les parties pour ce par luy desboursez sont comprinses, montant ensemble à la somme de

59 s. 2 d. ob. gros.[1])

A luy encoir, pour pluseurs et diverses parties que luy a esté besoing desbourser, en poursuivant à pluiseurs et diverses foix, tant à Malines devers Monsr le chancellier, que à Bruges et autre part devers lesd. généraulx des monnoies pluiseurs et diverses provisions, pour faire entretenir lesd. ordonnances et aultres choses, contenues en certain mémoire par luy pour ce présenté à mesd. s^rs des comptes et généraulx desd. monnoies, montans ensemble, comme il appert par icellui mémoire et l'appointement de mesd. s^rs sur ce servant, à la somme de

6 lb. 9 s. 10 d. gros.[2])

(fol. 21'). A luy, auquel par led. appointement est ordonné et tauxé pour et au lieu de pluiseurs et diverses vacacions, montans jusques au nombre de 44 jours et aultres fraiz et despens par luy faitz, en poursuivant le fait de lad. monnoie, au long déclairez par certaine sa requeste par laquelle il demandoit avoir récompense, actendu le soubre prouffit qu'il en auroit eu, et le dangier ouquel souventeffoix il s'estoit mis, la somme de 12 lib. 3 s. 6 d. gros.

A Adrien de Bouchout, assayeur de lad. monnoye, auquel led. maistre a payé la somme de 7 s. 4 d. gros, et ce pour son droit de 11 journées ou assays des délivrances par luy faictes des deniers d'or, apparant par le livre de lad. garde, au pris de 8 gros de Flandres pour chascun assay ou journée, comme il est accoustumé, pour ce icy en despence lad. somme de 7 s. 4 d. gros.[3])

3^a Somme: 21 lb. 19 s. 10 d. ob. gros.

Totalis somme de toute la despence de ce présent compte,

133 lb. 11 s. 11 d. gros.

Ainsi est icy deu audit maistre particulier 97 lb. 11 s. 4 d. gros 6 mites.

De ceste reste est led. maistre particulier assigné, en vertu et selon le contenu des instructions et actes à luy expédiées de par le roy nostre s^r, par cédulle d'ordonnance de ceste chambre faicte par l'advis des généraulx maistres de toutes les monnoyes, en date du 3e jour de may l'an 1305, sur le receveur général de

---

1) *En marge*: Par icelle certifficaction de la garde, comme ou texte, cy rendue.

2) *En marge*: Par l'appointement dénommé ou texte, servant aussi sur la partie ensuivante, cy rendu.

3) *En marge*: Veu le livre des délivrances de lad. garde, transcat, comme le semblable ès autres comptes des monnoies.

Digitized by Google

Luxembourg Valérien de Busleiden, et les deniers de sa recepte générale, fini 1504, fol. 15; pour ce icy quicte.

Oy en la chambre des comptes à Bruxelles et cloz le 28e jour d'avril 1505.

11. — **1502**, 14 novembre. *Bruges.* — Modifications apportées aux instructions du 23 mars 1502, données à Jean de Woesbrouck, maître de la monnaie à Luxembourg.

Inséré dans les comptes de ce maître, fol. 9 du registre 18095 de la Chambre des comptes à Bruxelles.

Copie d'un acte par lequel est consenty aud. maistre certain remède en poix et alloy sur les blancs deniers par lui ouvrez.

Comme pour obvier aux inconvéniens apparans à venir ès pays de Luxembourg et de Chiny, leurs appartenances et appendances, par faulte de matière d'argent, pour furnir la monnoie dudit Luxembourg, obstant le désordre qui est au fait des monnoies ès pays voisins dudit Luxembourg, dont pourroit ensuyr la totale rompture et infraction de l'ordonnance nagaires faicte par mon très-redoubté seigneur Monsr l'archiduc, sur le fait desd. monnoies èsd. pays de Luxembourg; et afin que le maistre particulier de lad. monnoie de Luxembourg se puist aucunement entretenir et plus aisément recouvrer lesd. matières d'argent et de billon et les lever à Francfort et autres longtains quartiers à ses fraitz et despens, Monsr le conte de Nassou, lieutenant-général, eu sur ce premièrement l'advis des généraulx de toutes les monnoies de mond. très-redoubté s^r, par la délibération de Monsr de Maigny, chevalier, cancellier, Monsr le trésorier-général des finances et autres du conseil de mond. s^r, a octroyé et accordé à Jehan van Woelbrouch (sic), maistre particulier de lad. monnoie de Luxembourg, qu'il pourra doresenavant prendre et avoir des doubles gros qu'il fera forgier en icelle monnoie de Luxembourg, selon son instruction, deux grains fins en remède sur chascun marck d'euvre et ung d'iceulx deniers en poix, sans quelque autre remède, en poix ou en alloy; desquelz remèdes, tant en poix comme en alloy, il aura à son prouffit ung grain fin en alloy et un demy denier d'iceulx en poix sur led. marck d'euvre, s'il le prent; et se plus en prend, soit en poix ou en alloy, ce sera au prouffit de mond. s^r. Item quant au seingle gros dud. Luxembourg, il pourra aussi prendre deux grains fin de remède en alloy et trois d'iceulx deniers en poix sur chascun marcq d'euvre, sans povoir excéder led. remède, dont led. maistre aura à son prouffit ung grain fin en alloy et ung et demi d'iceulx deniers en poix, se autant en prend; et se plus en prend, ce sera au prouffit de mond. s^r. Pourra aussi prendre sans reprinse des demi-gros de Luxembourg remède des deux grains fin en alloy, et quatre d'iceulx deniers en poix au marcq d'euvre, sans aucun autre remède en poix ne en alloy, dont led. maistre aura à son prouffit ung grain fin en alloy et deux d'iceulx deniers en poix sur le marcq d'euvre; de ce que plus en prendra, soit en

Digitized by Google

poix ou alloy, sera au prouffit de mond. s^r, comme dessus. Et touchant le quart de gros et demey de Luxembourg, ilz demouront en tel estat que par la première instruction en est ordonné. Et sortira au surplus icelle instruction, quant aux autres poins y contenus et ausquelz cy-dessus n'est derroghié, son plain et entier effect, le tout par manière de provision et jusques à ce que par mond. s^r ou mond. s^r le lieutenant-général en soit aultrement ordonné. En oultre pour subvenir aud. maistre particulier et afin qu'il ait mieulx de quoy furnir lad. monnoie et la tenir ouverte, a esté advisé et ordonné par l'advis et délibération que dessus que le receveur général de Luxembourg lui furnera comptant des deniers de sa recepte en prest la somme de mil livres, de 40 groz la livre, à caucion souffisant qu'il sera tenu de baillier, de rendre et restituer iceulx deniers endedens ung an prouchain venant. Et s'il ne scet finer lad. caucion au contentement dud. receveur, il aura en don pour une foiz la somme de cent livres de 40 gr., à icelle somme prendre et avoir par ses mains et des deniers venans et procédans du droit de seignouraige d'icelle monnoie, laquelle somme lui sera passée en ses comptes si avant qu'il n'ait prouffité dud. prest de mil livres, et qu'il tiengne lad. monnoie ouverte le terme d'ung an, à compter de la date de cestes et non autrement. Fait à Bruges le 14e jour de novembre l'an mil chincq cens et deux. *Ainsi signé* Moi présent HANETON. *Et escript sur le dos :* Le trésorier-général des domaine et finances de mon très-redoubté s^r mons^r l'archiduc d'Austrice, duc de Bourgoigne, de Luxembourg etc. consent en tant que en luy est que le contenu au blancq de ceste présente acte soit furny et acomply selon et par la forme et manière que de par mond. seigneur est ordonné par icelle. Escript soubz le seing manuel dud. trésorier-général, le 16e jour de novembre l'an mil chincq cens et (deux). *Ainsi signé* J. LAUWERIJN.

12. — **1503**, 21 septembre. *Malines.* — Modifications apportées aux instructions du 23 mars 1502, données à Jean van Woesbrouck, maître de la monnaie de Luxembourg.

Inséré dans les comptes de la monnaie, fol. 10 du registre 18095 de la Chambre des comptes aux archives de Bruxelles.

Comme ja pieça mon très-redoubté seigneur mons^r l'archiduc, pour pourveoir au désordre des monnoyes qui estoit ès duchié de Luxembourg et conté de Chiny, eust à grant et meure délibération de conseil fait faire certaine ordonnance sur le fait desd. monnoyes èsd. pays de Luxembourg, en commectant et ordonnant Jehan van Wesbrouck maistre particulier avec une garde et aultres officiers, pour exercer le fait d'icelle monnoye selon l'instruction sur ce faicte par les généraulx de toutes les monnoyes de mond. s^r, et combien que led. maistre particulier se soit diligemment et soingneusement acquitté et employé au fait et exercice de lad. monnoye et icelle tenue ouverte tant que lui a esté possible, toutefois obstant la petite quantité de matière que l'on a apporté en lad. monnoye, aussi la petite

Digitized by Google

obéissance qui a esté au fait et entretenement de lad. ordonnance, icelle ordonnance est tumbée en discontinuation, et pour le temps que led. maistre particulier a exercé lad. monnoye, y a soustenu de grans pertes et dommaiges, et ne voit moyen de s'y povoir entretenir sans sa totale destruction, requerrant en estre deschargié et depporté, ou qu'on luy ordonnast 25 ou 30 lb. de gros, monnoye de Flandres, pour faire et exercer audit lieu de Luxembourg l'office de changeur pour le bien et soulaigement des povres subgetz dudit pays. Et aprez certaines communicacions sur ce tenues par lesd. généraulx des monnoyes, le receveur-général de Luxembourg à ce appellé et présent, lesquelz ont par ensemble bien et au long débatu ceste matière et de leur besoingnié fait rapport à mons^r de Maigny, chancellier de mond. s^r et aultres de son conseil, auquel lesd. généraulx ont aussi depuis escript bien et au long leur advis sur ce, lequel advis veu, et en ensuivant icellui, afin mesmement de pourveoir à la conservation des droiz et haulteurs de mondit s^r, au bien de la choise publicque et que lad. monnoye demeure ouverte, a esté et est convenu et appointié avec led. Jehan de Woesbrouck, maistre particulier de lad. monnoye de Luxembourg, touchant le fait d'icelle monnoye, en la forme et manière cy-après déclairé :

Assavoir que led. maistre particulier tiendra lad. monnoye ouverte et que, en ayant regard à ce que le florin Philippus et les doubles et seingles gros de Luxembourg qui se feront et monnoyeront ou auront esté faiz et monnoyez en lad. monnoye de Luxembourg, auront doresenavant cours par tous les pays et seigneuries de mond. s^r, icellui maistre particulier sera tenu de payer doresenavant aux marchans et changeurs qui lui délivreront la matière, de chascun marc d'argent fin, 137 doubles gros et quattre deniers, monnoye dudit Luxembourg, qui au pris de trois gros et demy monnoye de Flandres pièce, reviennent à 40 solz 2 mites gros, et ce ou lieu de 136 desd. doubles gros, revenans à 39 s. 8 d. groz dicte monnoye de Flandres, qu'il en a payé selon la première instruction. Et sy sera aussy tenu de payer à mond. s^r pour son droit de seignouraige en lad. monnoye de chascun marc d'argent fin, en quelquez deniers qu'ilz soient convertiz, quatre groz dicte monnoye de Flandres, ou lieu de trois semblables groz qu'il en a payez selon sadicte première instruction. Et afin que led. maistre particulier, ensemble les garde et aultres officiers d'icelle ayent mieulx de quoy eulx entretenir, et qu'ilz soient de tant plus enclins et diligens à l'exercice de lad. monnoye, par l'advis que dessus, a esté et est ordonné et accordé que des deniers venans et procédans dud. droit et seignouraige, led. maistre particulier pourra prendre et retenir soubz lui chascun an la somme de 25 ou 30 lb. de groz dicte monnoye de Flandres, dont ledit maistre en aura à son prouffit les 15 lb. de gros, et le surplus sera distribué aux officiers et ouvriers de lad. monnoye, selon que par lesd. généraulx des monnoyes et garde de lad. monnoye de Luxembourg sera advisé que faire se devra par raison. Et se les deniers venans et procédans dud. droit de seignouraige ne se povoient extendre jusques à lad. somme de 25 ou 30 lb. de groz, pour convertir

Digitized by Google

et employer, comme dit est, en ce cas le surplus de ce que en fauldra et restra, sera furny par le receveur-général dud. Luxembourg et des deniers de sa recepte, à la charge de mond. s^r. Joyra aussi led. maistre particulier des graces et provisions par ci-devant à lui accordées, touchant les remèdes en poix et en alloy, selon le contenu de certain acte sur ce fait en date de 14e jour de novembre derrain passé, et si demouront au surplus lesd. premières instructions bailliées aud. maistre particulier sur le fait de lad. monnoye si avant que par ceste n'y soit dérogé, en leur forche, valeur et vertu, le tout par manière de provision et jusques à ce que par mond. s^r en sera aultrement ordonné. Fait à Malines, le 21e jour de septembre l'an mil chincq cens et trois. *Ainsi dessoubz signé* Moy présent HANETON.

Et au doz dud. acte est escript ce qui s'enssuit : Receveur-général de Luxembourg, Valerian de Busleiden. Accomplissez le contenu de l'appointement escript au blancq de cestes en tant qu'il vous touche selon la forme et teneur, et ainsi que de par Monsr l'archiduc il vous est mandé et ordonné par icellui. Escript soubz le seing manuel de messire Jerôme Lauwerin, chevalier, trésorier-général des finances de mons^r, le 22e jour de septembre l'an mil V^c et trois. *Ainsi signé* J. LAUWERIN.

13. — **1503**, 21 septembre. *Malines.* — Ordonnance de Philippe le Beau, ordonnant de recevoir dans tous ses pays les deniers forgés à Luxembourg et en donnant l'évaluation.

Archives de l'État à Gand. Correspondance du conseil de Flandres, vol. 3, pièce 20. Original, parchemin ; le sceau, en placart, manque.

De par l'archiduc d'Austrice, duc de Bourg^ne, de Brabant, de Lembourg, de Lucembourg et de Gheldres, conte de Flandres, d'Artois, de Bourg^ne etc.

A noz amez et féaulz les président et gens de nostre chambre du conseil en Flandres, salut et dilection. Comme japieça, pour pourveoir au grant désordre qui estoit et se continuoit de plus en plus en noz pays et duchié de Luxembourg et conté de Chiny au fait des monnoyes, nous eussions fait faire certaine ordonnance, en faisant ouvrir nostre monnoie en nostre ville de Luxembourg et y ordonnant maistre particulier, garde et autres officiers, pour y faire forgier et monnoyer ung denier d'or appellé *Philippus,* de semblable tenue et valeur que celui que l'on forge en noz monnoyes de noz autres pays de par deça, et avec ce, pour ce que de toute anchienneté l'on a usé en nosd. pays de Luxembourg et de Chiny de deniers d'argent, appellez gros, demi-gros et autres menuz deniers à l'advenant, nous, pour non desnaturer led. pays, eussions fait forgier des groz, demi-groz et autres déclairez et spécifiez en icelle ordonnance selon les instructions sur ce faites et baillées aud. maistre particulier ; et combien que nosd. deniers d'or et d'argent deussent avoir cours en et par tous noz pays selon leur valeur, veu que ce sont noz deniers et forgiez par nostre ordonnance en nostred. monnoye, toutefoiz, pour ce que nostred. monnoye pour les causes que dessus a esté par nous ordonnée certain temps après nostre derr. ordonnance faicte et publiée par tous nosd. autres

Digitized by Google

pays, et que par icelle ordonnance lesd. deniers d'or et d'argent forgiez aud. Luxembourg, comme dit est, n'ont esté évaluez, noz subgectz de nosd. autres pays font difficulté de les recevoir, et aussi font ceulx des pays voisins à nostred. duchié de Luxembourg et conté de Chiny, disans que ès foires d'Anvers et de Berghes et autres de par deça, quant ilz les y portent, ne les peuvent allouer. Parquoy nostred. monnoye est fort redoutée et est apparent de totallement cesser, se par nous n'y est briefment pourveu, au très-grant intérest, préjudice et dommaige de nosd. pays et subgectz de Luxembourg et conté de Chiny. Pourquoy nous, désirans à ce pourveoir selon l'exigence du cas et eu sur ce l'advis des généraulx de toutes nosd. monnoies, avons ordonné et ordonnons par ces présentes que led. florin Philippus de 64 au marck, ensemble les doubles et sengles gros de Luxembourg, faiz et forgiez en nostred. monnoye de Luxembourg, seront doresenavant admis, receuz et allouez par tous noz pays indifféramment, comme les autres deniers faiz et monnoyez en nosd. autres monnoyes, et à l'avenant d'iceulx, au pris qu'il s'ensuyt: assavoir led. florin Philippus au pris de 4 s. 2 d. gros; les doubles groz de Luxembourg au pris de trois gros et demi de nostre monnoye de Flandres pièce, et les sengles à l'advenant. Lesquelz deniers seront mis et bailliez par emprainte, afin qu'ilz soient tant mieulx congneuz et que nul n'ayt cause d'en prétendre ignorance. Si vous mandons et commandons expressément, que ceste nostre ordonnance vous faictes incontinent publier par tout et estroictement, procédant et faisant procéder contre les transgresseurs et désobéissans par les paines indictes en cas semblable ès ordonnances principales de nosd. monnoyes, sans port, faveur ou dissimulacion quelconcque. Car ainsi nous plaist-il. Donné en nostre ville de Malines, le XXIe jour de septembre l'an mil cincq cens et trois.

Par Monseignr l'archiduc en son Conseil: N. Haneton.

14. — « Aud. Magran, pour ses journées d'avoir le 13e jour de février (1503 N. st.) » esté envoié devers mond. s^r de Nassau, luy porter lettres, comment les subgectz » de Vyanne et S Vijt ne vouloient obéyer au publications des monnoies faictes au » pays de Lux. ..... 2 fl. 12 gr. »

Reg. 2634 de la Chambre des comptes à Bruxelles, fol. 10'.

« A Johan van Woesbroeck, naguerres maistre particulier de la monnoie de » Luxembourg, auquel led. receveur, par l'ordonnance de mess^rs des comptes à » Bruxelles et généraulx maistres de toutes les monnoies du roy, nostre Sire, a » payé la somme de 97 lb. 11 s. 4 d. gros 6 mites, monn. de Flandres, et ce pour » son remboursement de semblable somme à lui deue de reste par la fin et cloiture » de son compte de lad. monn. de Lux., fini le 28e jour de juillet l'an 1504. »

Ibid., fol. 15'.

15. — **1577**, 15 octobre. *Luxembourg.* — Don Juan mande au maître, au wardain et aux autres officiers de la monnaie d'Anvers de venir à Luxembourg, pour y battre monnaie.

Minute. Papiers de l'Audience, liasse 172, aux arch. de Bruxelles.

Digitized by Google

Don Jehan d'Austrice etc.

Très-chiers et bien amez. Comme nous soyons d'intention de faire forger et monnoyer bonne quantité d'or et cendrée venue d'Espaigne, nous vous requérons, et néantmoins ou nom et de la part du roy monseigneur ordonnons très-expressément et à certes, que incontinent et en toute diligence et toutes excuses cessantes, vous ayez à venir icy devers nous, à la fin que dessus; et à cest effect en apporter avec vous les fers et coingz à ce servans. Et en cas que ne puissiez tous venir, que du moins en envoyez aucuns d'entre vous avec lesd. fers et coingz, pour satisfaire à la charge susdite, sans y faire aulcune faulte, comme qu'il soit. A tant etc. De Luxembourg, le 15me d'octobre 1577.

A noz très-chiers et bien-amez les maistre, wardain et aultres officiers des monnoyes de S. M. en Anvers, et à chascun d'eulx.

16. — **1578**, 10 janvier.

Le 10. de janvier 1578 payé à Bistz Hansz, le masson, pour avoir rompu aulcuns murs de la maison de la chancellerie, à l'endroit de la maison des monnoyers, parce que les ouvriers de lad. monnoye avoient occuppé le lieu, auquel le tonnellier sermenté mectoit les tonneaulx du roy, et à ladicte rupture y faict ung huys et deux fenestres, ayant en ce forny toutes les maneuvres nécessaires, par convention faict avec luy, 2 fl. 14 gr. (fol. 96).

Audict Bistz Hansz le masson, pour avoir au moys de feburier 78 rompu le mur de la cave de la chancellerye du costé vers la rue de Hunstorff, et illecques faict ung neuf huys, affin que les ouvriers de la monnoye puissent avoir leur entrée et sortie en ladicte cave, pour y accommoder leurs besongnes, y ayant aussy faict deux appas. ..... 2 fl. 5 gr. 2 d. (fol. 97).

Registre 6333, 6e, de la Chambre des comptes à Bruxelles.

17. — **1578**, 5 février. *Namur.* — Lettre de Berlaimont, touchant la nouvelle monnaie établie à Luxembourg.

Arch. de Bruxelles. Papiers de l'Audience, liasse 174.

Monseigneur. Le général des monnoyes de Bourgoigne est venu icy avec six autres officiers et ouvriers qu'il a amené quant et soy, pour servir à la monnoye que V. A. a ordonné ériger à Luxembourg, estant mandé d'ainsi le faire par lettres de V. A. du 14e de novembre dernier qu'il a monstré, et lesquelz officiers et ouvriers sont aud. Luxembourg, attendant son retour; mais comm'il dit n'avoir peu venir plus tost, empesché par quelque fortune et maladie contagieuse, comm'il remonstre, Navarette qui a charge de dresser le fait de la monnoye aud. Luxemb., a cependant convenu avec autres. Néantmoings, comme j'entens que cesluy est assez bien expert en son art et qu'il advertit de quelques choses qui semblent povoir venir au service de S. M. pour l'avancement de ladicte monnoye, ne m'a semblé qu'il se debvoit renvoyer, sans en advertir Vostred. A., n'ayant aussi estimé

Digitized by Google

bien de le retarder davantaige pour la despense que luy et les autres l'ayans suivy, font chascun jour. Parquoy je supplie Vostred. Alteze, vouloir mander ce que se pourra ordonner, lesquelz, en cas qu'ilz se retournent, je feray dresser en Bourgogne de leurs vacations raisonnables.

... De Namur, ce 5e de feburier 1578.

De Vre Altesse très-humble et obéissant serviteur,

... Berlaymont.

Adresse : A Son Alteze.

18. — **1578** (mars). — Lettre de Don Juan au Conseil provincial de Luxembourg, ordonnant de hâter la frappe des *Philippusdalers*.

Arch. de Bruxelles. Papiers de l'Audience, liasse 175. Minute.

A ceulx du Conseil de Luxembourg. — Don Juan.

Monsr le Conte, très-chers et bien-amez. Come nous envoyons par-delà quelque quantité de réaulx d'Espagne, pour en forger des Philippesdaldre, nous vous requérons d'assister à Pierre de Dole et à fin que lesd. Philippesdaldre se forgent, ores qu'il n'en ait ordonnance de ceulx des finances, laquelle ne vous avons peu envoyer pour l'absence du sr de Berlaymont et aultres du conseil ; lesquelz estans ensemble, ferons despercher en forme deue ; lauant (?) grandement le ..... rendu pour ce que sad. forge jusques a présent. ..... Vous ordonnant de au plustost donner ordre que lesd. Philippesdaldre puissent être forgez, pour avoir grandement appo.... d'iceulx, pour estre employez au payement des gens de guerre, et que en ce il n'y ait faulte. — Monsr le Conte, très-chers et bien amez.

19. — **1578, 2** août. *Namur.*

Avis de ceulx des consaulx d'estat, privé et finances du roy, estant demeuréz à Namur, sur le fait de la monnaie, en ensuivant lettre demandant d'avis du 19 juillet : « Quant est de batre la monnoye de bronse ou de cuyre, après avoir » derechief communicqué par ensemble, et ouy les général-maistre des monn., » assayeur et autres, a samblé que la quantité de 2000 marcqz de cuyvre seroit par » trop petite et ne scauroit ayder à la nécessité du petit peuple, car 2000 marcqz » n'emportent que 4—500 fl., par quoy nous a semblé que de mailles l'on pouroit » 1000 marcqz, de tournois ou deniers 1500 marcqz, et de doubles deniers 2000 » marcqz, et ce pour commencher pourveoir le fruyt de cela. Voires l'on dit que, » encoires que s'en forgeast jusques à 50,000 marcqz, que cela n'emportera que » environ 20,000 fl. et reparti entre le peuple, ne seroit quasé riens. Toutesfoiz » nous ferons faire ce que V. A. commandera.

» Veuillant bien advertir icelle, que sera besoing de quelque deniers, pour » achapter lad. estoffe à l'advenant des marcqz que V. A. en vouldra avoir batu, et » pourra couster environ 3 solz le marcq. Si conviendra l'acheter icy, pour y estre » plus recouvrable et à meilleur pris que à Luxembourg. »

Digitized by Google

Ils ajoutent des dessins (non conservés) des empreintes pour le nouveau patart, le demi et le quart, qu'on doit fabriquer; qu'il est plus que temps d'en commencer la fabrication. Il est question aussi de pièces en or, sans autre détail. — « Sans » vouloir oublyer que, si V. A. est servye de faire batre bonne quantité des » monnoyes, soit d'or, d'argent ou bronse, que à grand paine le lieu de la monnoye » de Luxembourg y pourra satisfaire; et que en ce cas sera expédient, de dresser » une forge en ceste ville, comme il y auroit bonne commodité pour une maison » ayant cy-devant servye à semblable besoingne ... et ne mancqueront en ce cas » monnoyeurs ny officiers, pour ce que d'anchienneté y a certains bourgeois obligez » à cela qui s'offrent audit cas, pour faire leur debvoir. » Signé VERREYKEN.

Arch. de Bruxelles. Papiers de l'Audience, liasse 180.

20. — (**1578**, c. 3 ou 4 août). — Lettre de maître Pierre Dôle, maître de la monnaie de Luxembourg, touchant les espèces qui doivent être frappées à Luxembourg.

Arch. de Bruxelles. Audience, liasse 180. Original, papier.

A Messeigneurs, Mess^ne^ les chieffs, trésorier-général et commis des finances du roy nostre sire.

Remonstre en toute humilité Pierre Dole, maistre des monnoyes au pays de Luxembourg, comme ainsi soit que, quelque jours passé, luy remonstrant avecq le général des monnoyes de Bourgogne et mesd. s^rs^ ont esté en propos et traictement, avecq intention de résoudre de faire batre quelque monnoye, où led. remonstrant offroit alors de batre et faire accomoder le peuple, quelque somme de monnoye de patars et demy-patars, à raison de 58 s. de gros le marcq de fin, bien saichant led. offre estre à son dommaige; mais pensant, comme desia S. A. avoit ordonné de batre aussy monnoye grosse, comme Philippe-daldres, demy, quintz et demy-quintz, pour povoir avoir son retours sur icelluy, ce que il perdoit sur lad. petite monnoye, et offrant lesd. 58 s. de gros; or, pour asthcure et après plusieurs besoingnées par vos Seigneuries sur ce faictes, semble luy, vouloir mettre en avant, que led. remonstrant ne batteroit seulement que petitte monnoye, asçavoir patars et demy patars et quelque monnoye de cuyvre, sans aultre. Ce que à lui remonstrant ne seroit aulcunement convenable, de faire et batre lad. petite monnoye seule, si ne fusse que vos S^ries^ luy accordassent en sus desd. 58 s. par luy offert à 60 s. gr., pour par icelle augmentacion de 58 à 60 ravoir ce que aultrement il perdroit. Ce que led. remonstrant supplie à Vos S^ries^ luy estre accordé. Etc.

21. — **1578**, 5 août. *Namur.* — Délibération des conseils d'État, privé et des finances, adressée à Don Juan et touchant la monnaie de Luxembourg.

Arch. de Bruxelles. Audience, liasse 180. Original.

Monseigneur. Après avoir envoyé à V. A. par le secrétaire Vasseur ce que avoit

Digitized by Google

semblé icy pour la confection et forge de la monnoye en la ville de Luxembourg et estimant que le tout estoit achevé et arresté avec le maistre de lad. monnoye, iceluy est venu vers nous derechief, nous représentant que, après avoir pensé à son fait plus amplement et spéciallement pour ce que nous trouvons mieulx convenir de batre petites et menues monnoyes que non grandes et grosses, il ne povoit ce faire au pris de 58 solz groz le marcq de fin argent, comme contient l'escript, envoyé à V. A., mais qu'il falloit avoir 60 solz groz pour led. marcq, dont sommes esté assez esbahyz pour tel subit changement; néantmoins, après avoir sur ce communicqué avec le général des monnoyes de Bourgogne et entendu les raisons verballes que l'ung et l'aultre nous ont représenté, et qu'il n'y avoit ordre de le faire à moindre pris, nous avons ordonné qu'il donneroit sa requaste par escript, laquelle veue, et signammenť prenant regard à ce que par eulx nous a esté dit de bouche, nous a semblé convenir d'envoyer l'ung et l'aultre vers Vostred. A., pour en informer icelle et les autres qu'elle vouldra à ce commettre, afin d'en prendre une finalle résolution, pour ne retarder plus longuement une œuvre qui nous est advis tant nécessaire, pour en après par elle y ordonner son bon plaisir. Et néantmoins, craindant que avant y résouldre V. A. n'en veulle aussi avoir nostre advis et que par ce moyen la chose ne fust plus longtemps retardée, nous semble que V. A. pourra accorder aud. maistre de monnoyes par forme de provision et tant que autrement elle y aura ordonné, ou qu'elle meismes face furnir les cendrées et estoffes pour batre lesd. monnoyes, de ce faire au pris de 60 solz groz pour marcq, à charge qu'il ne battra ny forgera jusques à aultre ordonnance sinon pattars et demy-pattars du nouveau coing, et sur le pied et alloy que luy est ordonné, ensemble petite monnoye de pur cuyvre, aussi selon lad. ordonnance, sans luy permettre de forger les grosses pièces de dalers, demy-dalers ny portions d'icelles pièces, laquelle permission debvra cesser sitost qu'il forgera au péril et fortune ou des cendrées de S. M., ou bien que luy sera permis monnoyer les grosses pièces de dalers et ce qui en dépend, que lors il debvra battre le marcq à l'advenant de 58 solz. Et afin que, si se représente quelque difficulté ou scrupule sur semblables natures, comme s'en peuvent offrir pluisieurs, V. A. puist avoir satisfaction, nous a semblé convenable, comme dit est, d'envoyer lesd. général et maistre-monnoyeur vers là, pour du tout rendre compte particulier à icelle et à tous autres à cui luy plaira commettre ce faict, se pouvant V. A. assurer, que sy tost que nous en aurons entendu sa résolution et finalle volunté, nous ne fauldrons de la faire effectuer. Auquel endroit suplions Dieu donner à V. A. en toute prospérité bonne et heureuse vye, nous recommandant, Monseigneur, très-humblement en ses bonnes graces. De Namur, le 5me jour d'aoust 1578. — A. vt.

De Ve A. Très-humbles et très-obéyssans serviteurs.

Ceux des consaulx d'estat, privé et des finances de S. M. demeurez à Namur.

VERREYKEN.

Digitized by Google

22. — **1578**, 17 août. — Lettre touchant l'installation de la nouvelle monnaie à Namur ; l'atelier de Luxembourg restera cependant en son état.

Arch. de Bruxelles. Audience, liasse 180.

A ceulx des consaulx d'estats, privé et finances. De Haeckendonck, le 17e de aoust 1578.

Monsr de Vaulx, très-chiers et bien amez. Nous avons receu vos lettres du 2e et 5e de ce mois, contenant vostre advis sur le faict des monnoyes avecq les pièces y joinctes, desquelles aiant oy le rapport, je me suis conformé à vostre advis, hors mis ce que touche le monnoye d'or, sur laquelle aiant aussi oy celluy du contador Navarete, qui me l'a donné par escript, pour les raisons y contenues et aultres je suis d'oppinion de l'ensuyvre, dont je vous ay bien voulu advertir, afin que suyvant ceste résolution mienne vous faites mettre le tout en exécution.

Et quant à ce que me représentez qu'il ne seroit que bien de faire réparer le lieu qui souloit estre pour monnoyer à Namur, nous somes consentens qu'on le face, laissant toutefois celluy de Luxembourg en son estre, afin que s'il en fut de besoing cy-après, l'on s'en puisse servir. A tant, Monsr de Vaulx, très-chers etc.

23. — **1578**, 15 octobre. *Au camp de Bouges.* — Commission de maître de la monnaie à Namur pour Pierre Dolet, maître des monnaies à Luxembourg, et ce par manière de provision jusqu'à Noël prochaine.

Arch. de Bruxelles. Audience, liasse 182.

24. — **1578**, 4 novembre. — Dépêche du conseil des finances, pour obtenir l'ordre à donner au gouverneur, comte de Mansfeld, de laisser suivre à Pierre Dôle les outils de l'atelier de Luxembourg.

Arch. de Bruxelles. Audience, liasse 181.

Monseigneur. Sur ce qu'il avoit pleu à V. A. commander de faire battre monnoye en ceste ville, nous avons donné charge au maistre des monnoyes de Luxembourg, Pierre Dolet, d'aller aud. Luxembourg, pour retirer de là les instrumens servans et nécessaires à cest effect ; lequel estant retourné hier en cette ville, nous a dit, comme ceulx dud. Luxembourg luy ont fait obstacle au transport desd. instruments, ce que trouvans bien estrange, attendu que à faulte desd. instrumens le fait de lad. monnoye ne se peult icy bonnement mettre en exécution, nous n'avons voulu laisser d'en advertir V. A., la supliant très-humblement à celle fin qu'il luy plaise ordonner au conte de Mansfelt, comme gouverneur dud. Luxembourg, que incontinent il ait à faire commandement bien exprès ausd. de Luxembourg, de sans ultérieur reffuz ou difficulté laisser suyvre aud. Pierre Dolet les instrumens susd., pour convenir ainsi au service de S. M.

.... De Namur, le 4me de septembre 1578.

De par ceulx des finances.

Digitized by Google

25. — 1615, 31 juillet. *Bruxelles.* — Commission de maîtres particuliers de la monnaie de Luxembourg pour Adrien Franssen et François Adrianssen, son fils.

Copie certifiée (A) *insérée fol. 1bis du registre 18096 de la Chambre des comptes, aux archives de Bruxelles. — Autre copie* (B), *fol. 217 du registre 585 du même fonds, copie suivie de : Au dos est escript : Aujourd'huy 12e de septembre 1615, Adrien Franssen, dénommé ou blancq de ceste, ai faict le serment et mis bonne et souffisante caution de l'estat et office de maistre particulier de la monnoye en la ville de Luxembourg, et ce ès mains des président et gens de la Chambre des comptes de LL. AA. SS. etc. à Bruxelles, à ce commis par icelluy blancq, les jour, mois et an que dessus. Moy présent.* Soubsigné. L. Boxhorn.

Comme Leurs Altezes Sérmes ont trouvé convenir pour leur service et comodité de leur subiectz d'ériger et redresser de nouveau en la ville de Luxembourg une monnoye auquel effect il convienct entre aultres officiers y commettre et establir ung maistre particulier d'icelle monnoye, leursd. Altezes, ce que dessus considéré, ont, pour le bon rapport que faict leur a esté des personnes de Adrien Franssen et Francois Adrianssen, son filz, et de leur capacitez, idoniétez au faict de la monnoye, icelles se confians à plain de leur fidélité et bonne diligence, eu sur ce l'advis du receveur-général de Luxembourg et des maistres généraulx de la monnoye, ont iceulx comiz, ordonné et estably, commettent, ordonnent et establissent par advis de ceulx de leur finances aud. estat de maistre particulier de la monnoye de Luxembourg, en leur donnant plain pouvoir et mandement espécial, ledit estat tenir, déservir et exercer en icelle monnoye, monnoyer et faire monnoyer tant or, argent que cuyvre, suivant l'instruction faicte et encores à faire, en oultre de faire tout ce qu'un bon et léal maistre particulier peult et doibt faire, et que [1]) à icelluy estat compètent et appartiennent, et ce pour ung temps et terme de six ans continuelz et ensuivans l'ung l'aultre, à commencer ....., et à tel rendaige que telz [2]) et semblables maistres particuliers sont accoustumez de donner, à charge de par lesd. Franssen et sond. filz entretenir la maison que luy sera décernée, faicte et accommodé pour une fois, avecque les ustensiles, servantz et nécessairez à sa charge, en forme deue et requyse, moyennant et par led. Adrien Franssen et Francois Adrianssen, son filz, profitant ung liard sur chascun marcq d'œuvre [3]) dont liverance leur serat faicte et passée des deniers monnoyez en lad. monnoye, aux droictz, honneurs, prouffictz, libertez et franchises y appartenans. Sur quoy et d'eulx bien et deuement acquicter lesdit Adrien Fransen et François Adrianssen, son filz, seront tenuz prester serment pertinent et bailler caution souffisante pour la somme de 3000 florins une foiz, et ce ès mains des président et gens de la

1) ce, *B.* — 2) telles, *A* ; telz, *B.* — 3) ouvers, *A* ; œuvre, *B.*

Digitized by Google

chambre des comptes en Brabant et desd. maistres généraulx desd. monnoyes que leursd. Altezes comettent à ce. Faict à Bruxelles, le dernier de juillet seize cens quinze. *Paraphé* Rv^t^. *Signé* ALBERT. — N. DE MONTMORENCY, Ad. DEMEIRE ?, MARLES, B. DE ROBIANO, J. DEMICLIERES ?, J. P. VANDETTEN ?

26. — 1615, 14 août. *Bruxelles.* — Explications de la commission de maître particulier de la monnaie de Luxembourg, par le conseil des finances, à la requête d'Adrien Franssen.

Registre 585, fol. 243 et 244, de la Chambre des comptes à Bruxelles.

Aen myne heeren, myn heeren die hoofden trésorier-generael ende commisen van de domainen ende finantien van haere doorluchtighe hoocheyden.

Verthoont reverentelyck de muntmeester Adriaen Franssen, hoe dat in de acte van commissie op hem en sinen soone, hem by hare d. hooch. ende uwe Ex^nie^ en S^rie^ verleent, niet genoochsaem uuytgedruckt is, tot wiens laste het oprechten ende tinnieren (?) der munte, fournisen en aeneleven van dien sullen werden gedragen, noch oock met de utensilen ende muntgereetschappen oft alem, als met simpele worden dat sulex voor d'eerste reyse sal in staet gestaelt ende hem geleveert werden. Ende soo ist dat hy supplt versoockt u. Exc. ende Seig^rien^, gedient te syn, hem te accorderen, dat die plaetz, soo hem gedesigneert ende bequaem gevonden sal werden tot Luxembourg, om de munte te exerceeren, mach timmeren, metzen ende repareeren sulx dat ten meesten prouffite en oorbaer van haere d. H. te raede sal gevonden werden, die penningen daertoe nodich verschieten, metz dat hem dieselve in rekeninghe sullen werden geleden aen't heerlyckrecht, als oock over de utensilen, muntgereetschappen oft alem, oft dat men hem suppliant eens voor al daervore in rekeninge gelieve te passeeren de somme van 50 ponden grooten vlems. Voort, alsoo by hem suppliant is bewoorwaert, dat de gagien der muntzofficieren, als wardeyn, assayeur en isersnyder in't geheel sullen gedragen werden en coomen to laste van haere D. H. en dat oock de voors. acte van commissie daervan geen muntie (sic) maeckt, uwe Ex^me^ en Seig^rie^ te gelieven, hem tot syne versekerheyt des aengaende acte à part te verleenen, oft wel de raeden ende .... *(en blanc)* van de munte t' ordonneren, d'instruxtien sulx te maeken en dresseren, dat hij van't gageren derselve officieren in't geheel gevrijt sij, en alsoo de plaatse oock vacant is, wanneer sijne pacht sal ingaen, deselve gedient te sijn, van dat de pacht mach ingaen op den dach als sijn eerste livrantie sall gepasseert werden ende de vacante plaetze dienvolgende suppleren ; t'welck doende.

Hiernaer volght copie van der ordinantie van de heeren van der finantie.

Die van der finantie, gesien ende gevisetcert hebbende deze requeste, t'advis daerop gegeven by de generaulx van hare hoocheden munte ende de redenen daerinne geruert, hebben geaccordeert ende accorderen mets desen, dat die stellinghe ende accomodatie van de huysinghe alhier geruert, ende tgene daertoe behoort, ten meesten profyt ende minsten cost als sulx soude commen, geschieden

Digitized by Google

bij wete, raedt ende advise van den rentmeester generael van de domainen van heure hoocheden tot Luxembourg, Ferdinand Darimont, bij hem suppliant verschietende die penningen daertoe gerequireert synde, volgende syn presentatie, den voors. rentmeester general ordinerende, behoirlycke noticie te houden van t'gene tot het accommoderen van de huyse sal betaelt worden, om dienvolgende den suppliant gecort te moghen worden aen de heerlycke rechten. Ende tot den alem ende muntgereetschap insgelijckx in voors. requeste verhaelt, accorderen, dat den suppliant sal moghen employeren de somme van 200 ponden van 40 grooten eens, om daeraf gerembourseert te worden ten last van heure hoocheden uuyt die heerlijcke rechten ende remedien, die procederen sullen ten prouffijte derselver van de penningen, die in der voors. munten sullen gemunt ende liverantie aff gepasseert sal sijn, met expressen last mittemin (sic), dat inventaris ende memorie sal worden gestelt ende gehouden bij den wardeyn, soo in der voors. munten sal gestelt ende gecommitteert sijn, so van den voors. alem ofte gereetschap, die alsoo voor een reyse gestelt ende gefurneert sal sijn, als oock van den staet ende gelegenheyt van der huysinge ende ander plaetsen voor verhaelt, soo deselve sullen syn gestelt ende aen hem suppliant overgeleveert, om voortz bij hem onderhouden ende in gelijcken staet weder overgeleveert te worden, ter expiratien van sijne pachtinge, ten behoeve ende dienste van heure voors. hoocheden daer ende soo't behooren sal, mitz genietende een oortken oft 12 myten vlems over elck marcq wercx van de penningen dij hij sal hebben laeten werken ende munten in der voors. munten, ende daer hem liverantie sal sijn gepasseert, verclaerende die van de voors. finantien, dat sij den voors. suppliant ontlast houden van de betalinghe van de gagien van d'officiers, namentlijck den wardeyn, assayeur ende ijsersnijder der voors. munte, ende dat de voors. pachtinge alleenlick cours ende loop hebben sal ten daghe dat aen de voors. suppliant d'eerste liverantie soude worden gepasseert van penningen in der voors. munten geslagen ende gemunt, daeraf die fabricatie hem is gepermitteert oft geaccordeert sal sijn, behoudelijck dat hij suppliant gehouden sal sijn, sulcken diligentie te doen dat sulcx ten lancxsten sij tusschen nu ende den iersten van jannuario naest commende, sonder daeraf te moghen blijven in gebreecke. Gedaen tot Brussel ten bureele van voors. finantien, den 14e augustus 1615. *Ondergeteekent* N. DE MONTMORENCY, A. DE NOYELLE, MARLES et P. DE AYALA.

Accordeert met sijn original. L. BOXHORN.

27. — **1615**, 3 septembre. — Instructions pour Adrien Franssen et François Andriaensen, père et fils, maîtres particuliers de la monnaie de Luxembourg.

Registre 585, fol. 245—266, de la Chambre des comptes aux archives de Bruxelles. — Ibid., f. 267, prestation du serment, le 3 septembre 1615.

Digitized by Google

Ordonnantie ende instructie voor Adriaen Franssen ende Franchois Adriaenschen, syne sone, muntmeesters van hare doorluchtigge hoocheyden munte tot Luxemb., daernaer sij gehouden sijn hen te reguleren ende gereguleert te worden over t'bedienen van t'voors. offitie, voor den tijt ende termijn van 6 jaeren achter den volgenden, innegande den iersten van january in den naest commende jaere 1616, oft wel ten daghe als hem d'eerste livrantie gepasseert sal sijn van penningen in der voors. munte geslagen ende gemunt, voor den voors. eersten van january voors., alles volgende d'acte van commissie hem daerop gegeven ende verleent bij sijne voors. hoocheden ende mijne eerw. heeren van de finantien derselver, den lesten van julio van den loopenden jaere 1615.

1° Ierst sal den voorgen. muntmeester met synen voorseyden soon ghehouden sijn, ten ingaen van de voorseyden pachtinghe ende termijn, goede cautie ende borchtocht te stellen in der caemere van rekeninghe te Bruessel voor de somme van 3000 guldens, van 20 st. den gulden, gepermitteerde munten, soo tot versekertheyt van henne hoocheyden, als van de leveraers, cooplieden oft andere, die materien van gout oft silver ter voorseyder munten leveren, ende en indelingen voor alle t'gene der voorseyder munten aen cleeft, ende tot dijen sijn comptoir in der voors. munten te versien met die somme van ander 2000 (fol. 245') gelijcke guldens, ende daermede voor sich te houden, bij weete van den wardeyn in derselver gestelt, ende gecommitteert sal wordden, oft weerde van dien in materien van goudt oft silver, om in munte bekeert te werdden, ende daermede geriefft te doen, t'expedieren ende te betaelen die leveraerts, t'sij cooplieden, wisselaers, oft andere die egeene van alsulcken materien ter voorseyder munten souden hebben ghelevert.

2° Ende om aentehaelen die voorseyde cooplieden, wisselaers oft andere, frequenterende die voors. munte, de voorseyde muntmeesters sullen schuldich ende ghehouden sijn, promptelycken te voldoen ende te betaelen uuyt die voors. provisie alle cleyne partyen van goudt oft silver, die hem gebrocht oft gelevert sullen sijn ter voors. munten, ende daer sij nyet en souden connen voldoen bij middele voorseyt, sullen ghehouden sijn die te betaelen van de eerste penninghen, daeraff hun liverantie gepasseert sal wordden, ende ten lanxsten binnen drij draghen (sic! = daeghen), naerdat sij die voors. materien sullen hebben ontfangen, t'en waere nochtans, dat in sulcke dry dragem hem nyet mogelyck en ware geweest, deselve te hebben connen in munte bekeeren, het waere ter saecken van andere te bevorens aen hem gheleveert oft andere wettelycke uursaecken, in welcken gevalle sullen die voorseyde leveraers betaelt ende gheexpedieert worden, elck op sijnen keer, te weten die ierst soude hebben ghelevert, sal ierst betaelt wordden, ende soo vervolghens d'een naer den anderen, elck op sijnen keer, soo't behoort, wel verstaende, dat die ghesworen (fol. 246) wisselaers, gestellende ghecommitteert ten dienste ende gerieve van denghenen die oft die alnoch sullen gestelt ende

Digitized by Google

gecommitteert wordden, sullen moeten gedient ende gerieft wordden (voor alle die materien oft billioenen van gout oft silver, die sij deuchdelijcken sullen gecolligeert ende ingewisselt hebben, volgende heuren last ende ter voors. munten gelevert), betaelt ende voldaen voor alle anderen, op pene van alles arbitralijcken te beteren aen henne voors. hoocheyden, ende daerenboven op te leggen ende goet te doen alle schade, verlies oft achterdeel, dat yemandt sij bij gebreke van dijen soude moghen commen te lijden, des versocht sijnde.

3° Dieselve muntmeesters sullen oock gehouden syn, t'ontfangen van alle cooplieden, wisselaers oft anderen, alderande ongesmolten penninghen van gout oft silver, des aensocht sijnde, by der marck, onsse ende engelschen troisch gewichten, ende die weerde daeraff te betaelen à l'advenant den ordinaris prijs ende taux van der munten, à l'advenant d'alloy van fijnen goude oft silver, dat die houden sullen ende gedeclareert sal sijn in de charte oft liste, die beneffens desen denselven sullen gelevert sijn oft worden onder die hantteeckenen van den generaelen meesters van den munten ten selven effect, sonder in eenige manieren anderen prijs oft bedinghe daeraff te mogen maecken, t'en waer nochtans, dat de voors. muntmeesters hadden eenighe redenen ter contrarien, dewelcke sij in dyen gevalle te kennen sullen gheven den voors. generaelen oft anderen officiers der voors. munten, om daerop versien te wordden naer behooren, t'sij die te doen smelten ende gieten in granalien, soo men tot bewaringhe van elcx recht soude vinden te behooren.

(fol. 246'). 4° Wel verstaende, dat om redenen moverende die voors. muntmeesters nyet en sullen vermoghen inne te wisselen, te coopen oft t'ontfangen eenige penningen getolereert ende te prijse gestelt sijnde bij ordonnantie van henne hoocheyden, anders als bij marcken, onssen ende engelschen, ende nyet stuckwijs, ende dat sij in't regard van betalinge van dijen hen moeten reguleren in gelijcker manieren, als gehouden sijn in't regardt van andere materien van gout oft silver, die hen in masse, lingoten oft granalien souden ghelevert sijn, te weeten midts die rekenende à l'advanant den fijnen goude oft silvere, dat die souden houden, als namentlijck die van goude bij caraten ende greynen, ende die van silvere bij penningen ende greynen, soo vele raect d'alloy derselver; ende voort ten ordinaris prijse ende taux van der munten, op pene, indyen sij ter contrarien deden ende daeraff achterhaelt waeren, van te verbeuren ten prouffijt van henne hoocheyden, voor elck marck van silvere penningen anders gecocht, ingewisselt oft intfangen, als voorseyt is, de somme van 6 gulden voors. gepermitteerde munten, ende gelijcke 6 gulden voor elcke onsse van gouden penningen, ende van min oft meer à l'advenant.

5° Ende daer ymandt soude verstaen de leveren ter voors. munten eenige cendreen ofte lingoten van silvere oft anders in masse, soo van hoogen als leegen alloy, daeraff dat men nyet gevoegelycken uprechte assay en souden connen gemaecken, dien nyettegenstaende soo sullen die voors. muntmeesters ghehouden sijn die t'ontfangen, te smelten ende te gieten in granalien tot hennlieder particulier last, mits affcortende alleenlycken den leveraers voor lacagie ende uncost van

Digitized by Google

hersmeltinghe een half greyn fijns silvers over elck (fol. 247) marck silvers van hoogen alloy, te weeten houdende 10 penningen fijns silvers d'marc oft daerboven, ende over elck marck wesende van herden oft minder alloy, een heel greyn, sonder meer, t'en waer ter saecken van ongesmedicheyt oft andere merckelijcke redenen, de welcke in dyen gevalle sullen wordden beslicht in manieren als voorgeseyt is in't derde articule van desen, ende in gelijcken vuegen sullen den voors. muntmeesters gehouden sijn, hem te reguleren, in dien sulcx waeren materien oft specien van goude, mits die smeltende, ende daervuer daer over afftreckende à l'advenant als up die voors. van silvere hier voor gementionneert ende nyet anders.

6° Sullen oock die voors. muntmeesters gehouden sijn te hebben ende te houden op't comptoir oft plaetse daer sij sullen ontfangen die voors. materien van gout oft silvere, oft daer men anders ints livrantie passeren sal, van den gemunten penningen, goede ende rechtveerdighe balanchien, ende tot dien oprecht troisch gewicht deuchdelijcken geyckt ende gejusteert bij den voorseyden gesworen yckmeester, daertoe geedt, gestelt ende gecomitteert, naer advenant den pratroon van den slapere van den voors. troischen gewicht in der voors. camere van rekeninge berustende, ende bij alsulcken balanchien ende gewichten sal denselven muntmeester gehouden sijn t'ontfangen alle materien oft specien van gout oft silver, die men hem leveren sal, ende à l'advenant gelycken gewicht sullen insgelycx gejugeert ende gerekent worden alle die wercken van gout, silver oft andere die hij sal hebben doen munten geduerende die voors. pachtinghe ter tijt als men openinghe doen sal van de bussen die daer over sullen sijn ghehouden, daer ende alsoo behooren sal, alles in manieren ende op de pene daertoe gestelt ende geordonneert.

7° Van allen welcken materien, specien ofte billionen (fol. 247') alsoo gelevert ter voors. munten, de voors. muntmeesters ghehouden sullen sijn te maecken ente de houden oft anderssints te laeten maecken ende houden pertinent registre, met oock van de betalinge die sij daerover doen sullen, ende daeraff te geven behoorlijcke billetten ende bewijs aen de leveraers, met een van heurlieder namen oft wel van hennen commis oft clercq onderteeckent, inhoudende particulierlycken die quantiteyt, qualiteyt ende het beloop van dyen, ende op den rugge die betalinghe die daervoor sal sijn ghedaen, t'sij dat deselve sal sijn gedaen comptant ter stont naer d'ontfangen van dyen, oft andderssints, ten waere in regard van eenighe cleyne partyen nyet dragende boven de weerde van een marck fijns silvers; over al dwelck ende tgene andderssints hier voorgeseyt is, die voors. muntmeesters egeene faulte ensullen moghen doen, oft laeten geschieden, noch oock van visitie te doen van't voors. registre ende openinge van heurlieder comptoir den voors. meesters oft den voors. wardeyn, telcker reyse alst soude moghen versocht sijn, op pene van te verbeuren ten prouffijt van heure hoocheyden telcker reysen sij in gebrecke souden bevonden sijn, de somme van 200 guld. voors. munten voor d'ierste reyse, ende

Digitized by Google

bovens gelijcke pene van sulcx arbitralycken te beteren aen heure voorseyde hoocheyden voor de tweede reyse.

8° Oft oock geviele, dat geduerende de voors. pachtinge eenigen twist, questie oft geschil quame te rijsen tusschen de voors. muntmeesters, heure compagnien oft anderssints, met eenighe officieren oft supposten der voors. munten, soe sullen die voors. muntmeesters, compagnons, officiers (fol. 248) oft supposten voors. schuldich ende gehouden sijn, te doen beslichten ende decideren alsulcke questie, twisten oft geschilden bij ende voor die heeren president ende andere van der cameren van rekeninghe van Brabant voorseyt, bij interventie van de voors. generale meesters, diffinitivelijcken, ende voor egeene andere rechters.

9° Die voors. muntmeesters sullen oock gehouden sijn te doen openinge van heure busse, rekeninge, reliqua van allen den wercken van gout, silver ende andere die sij sullen hebben doen wercken ende munten, eens t'elcken jaere, oft wel, als sij om sulcx te doen ontboden sullen sijn, bij de heeren president ende andere van der voors. cameren, in presentie van den voors. generaelen ende van den wardeyn voorseyt, soo men dat gewoonelijck is te doen.

10° Sullen oock deselve muntmeesters gehouden sijn de voors. munte open te houden ende hen te laten vinden in't comptoir derselver, oft ten minsten heurlieder commis oft clercq elcken werckendach, van s'morgens van acht uren tot den elffven daernaer, ende van den twee uren naer middach tot den vijff uren des avonts, sunder over te moeghen gevonden worden in faulte, soo om t'ontfanghen die materien van goudt oft silver, die men aldaer soude verstaen te leveren, als oock om die te doen ende laeten bekeeren in penninghen hiernaer gedeclareert, op pene van arbritralijcken daeraf gecorrigeert te wordden ende van sulcx te beteren naer gelegentheyt van der saecken.

(fol. 248'). 11° *Goude souverainen ten prijse van 6 gulden t'stuck.* — Die voorseyde muntmeesters sullen doen wercken ende munten in der voors. munten goude souverainen ten prijse van 6 guldens t'stuck, van 23 caraten 8 greyn ende 3 quart van een greyn fijn gouts in alloy, ende 47 stucken met 935/1911 deelen van een stuck op den snede int marck troisch, van welcken penningen dienvolgende sal getrocken worden in comptant uuyt mar(ck) fijns gouts van 24 caraten in denselven bekeert, ten prijse voorseyt, de somme van 288 gulden 3 stuyvers ende 36 myten vleems stijfft.

12° *Halve goude souverainen ten prijse van drij gulden t'stuck.* — Sullen alnoch doen maecken ende munten halve goude souverainen ten prijse van 3 gulden tstuck, van 22 caraten ende 3 quart van een greyn fijns goudtz in alloy, ende 88 stucken met 1864/5733 deelen van een stuck int voors. marck, geallieert met 11 ende een quart greynen fijns silvers, ende met een carat copers, ende dien volgende sal getrocken worden uut d'marck fijns gouts in denselven bekeert de somme van 288 gulden 4 stuyvers ende 43 myten.

(fol. 249). 13° *Dobbele goude souverainen ten prijse van 12 gulden stuck.* —

Digitized by Google

Dobbele goude souverainen van 12 gulden t'stuck, van gelijcken alloy als de voors. halve souverainen, ende van gewicht à l'advenant, te weten van 22 stucken met 466/5733 deelen van een stuck in't voors. marc, daeraff getrocken sal wordden uuyt d'marc fijns gouts in denselven bekeert, als voor van de voorseyde halven gouden souverainen.

14° *Dobbele derde deelen van den voors. enckelen souverain, doende 4 gulden t'stuck.* — Sullen insgelijcx doen maecken ende munten dobbele derde deelen van den voors. enckelen souverain, ten prijse vier gulden t'stuck, van 23 caraten 7¼ greynen fijnen gouts in alloy, ende 70 stucken met 10390/12103 deelen van een stuck in't voors. marc, ende à l'advenant dien sal getrocken worden uuyt d'marc fijns gouts in denselven bekeert de somme van 288 gul. 3 stuyvers ende 35 myten.

15° *Goude croonen van 3 guldens 12 stuyvers tstuck.* — Dieselve muntmeesters sullen oock moghen doen maecken goude croonen, ten prijse van 3 guldens 12 st. t'stuck, van 21 caraten 6 greynen fijns goutz in alloy, ende 71 met 35/48 deelen van een stuck op den snede in't voors. marc, geallieert (fol. 249') met 15 greynen fijns silvers ende 15 ander greynen coopers, ende dijen volgende sal getrocken worden uuyt d'marck fijns gouts in denselven bekeert de somme van 288 gul. 5 st. 1 myte stijfft.

16° *Silvere penningen van 48 stuyvers stuck.* — Die voors. muntmeesters sullen oock doen maken ende munten silvere penningen ten prijse voorseyt, van 10 penningen fijns silvers 11¼ greyn in alloy, ende 8 stucken met 29192/41151 deelen van een stuck op den snede in't voorseyde marc troisch, ende dienvolgende sal getrocken worden uuyt d'marc fijns silvers van 12 penn., in denselven bekeert, de somme van 23 gulden 18 stuyvers 34 myten stijfft.

17° *Andere silvere penningen ten prijse van 24 stuyvers t'stuck.* — Sullen oock doen maecken ende munten andere silbere penningen ten prijse van 24 stuyvers t'stuck van gelijcken alloy, als den voorseyden penninck van 48 stuyvers, ende van gewicht à l'advenant, te weten van 17 stucken met 17233/41151 deelen van een stuck int voors. marc; compt also uuyt d'marc fijns silvers, in denselven bekeert, getrocken te worden als voor van de penningen (van) 48 stuyvers.

(fol. 250). 18° *Penningen van 12 stuyvers.* — Andere penningen, ten prijse van 12 stuyvers t'stuck, van gelijcken alloy als de voorseyde van 48 ende 24 stuyvers, ende van 34 stucken met 34466/41151 deelen van een stuck in't voors. merc; compt alsoo uuyt d'marck fijns silvers in denselven bekeert als van den voors. penningen van 48 ende 24 stuyvers.

19° *Penningen van 6 stuyvers.* — Sullen oock doen munten ende maecken andere penningen van silvere ten prijse van 6 st. t'stuck, van 6 penningen 23¼ greyn fijns silvers in alloy, ende 46 stucken met 166/319 deelen van een stuck in't voors. marc, ende à l'advenant dien sal getrocken worden uuyt d'marck fijns silvers, in denselven bekeert, de somme van 23 gul. 29 st. ende 34 mytes.

20° *Stuyvers.* — Sullen insgelijck doen maecken ende munten stuyver van

Digitized by Google

herden silvere, ten prijse van 2 grooten vlems t'stuck, van 2 penn. 21 greynen fijns silvers in alloy, ende 130½ stuck int voorschreven marck, maeckende int comptant die somme van 6 gulden 10½ stuyver.

(fol. 250'). 21° *Halve stuyvers.* — Oock halve stuyvers ten prijse van eenen grooten vlems t'stuck van twee penn. ende 15 greynen fijns silvers in alloy, ende van 245½ stucken int voors. marck, maeckende int comptant de somme van 6 gul. 2 st. ende 36 myten.

22° *Oortkens van herden silvere.* — Oock oortkens van herden silvere, doende eenen halven grooten oft 12 myten vlems t'stuck, van eenen penn. ende 18 greynen fijns silvers in alloy, ende 348 int voors. marck, maeckende in comptant de somme van 4 gul. 7 stuyvers.

23° Ende sullen de voorseyde muntmeesters ghehouden sijn te betaelen voor d'marck fijns gouts van 24 karaten, dat hem gelevert sal worden ter voors. munten, geapproprieert op den eenen oft anderen voet van de voors. gouden penningen 285 guldens, ende voor d'marck fijns silvers van 12 penningen, geallieert op den voet van den voorseyden silveren penningen van 48, 24, 12 ende 6 stuyvers-penningen 23 gulden ende 2 stuyvers.

24° Sullen betalen voor gelijck marc fijns silvers (fol. 251) geallieert op den voet van de voors. stuyvers, halve stuyvers ende oortkens 24 gulden 6 stuyvers.

25° Sullen voorts gehouden sijn te betalen ten prouffijt van haere hoocheyden voor hen heerlijckrecht, van elck marck fijns gouts, dat sij sullen hebben bekeert in voorseyde enckele souverainen 38 stuyvers ende 29 myten; item voor gelijck marck fijns gouts bekeert in halven ende dobbelen gouden souverainen, 37 st. ende 40 myten; item voor d'marck fijns gouts bekeert in penningen van 4 gulden sullen betalen voor heerlijckrecht 38 st. ende 21 myten; ende voor d'marck fijns gouts bekeert in voors. goude croonen moeten betalen, ten prouffijt als voor, voor t'voors. heerlijckerecht, 37 st. ende 12 myten.

26° Sullen oock gehouden sijn te betaelen voor heerlijckrecht, van elck marc fijns silvers dat sij sullen hebben bekeert in penningen van 48 ende 24 stuyvers, 10 st. ende 10 myten.

27° Voor d'marck fijns silvers bekeert in penningen van 12 stuyvers, sullen betaelen voor heerlijckrecht 9 st. ende 10 myten.

28° Voor gelijck marck fijns silvers bekeert in penningen van 6 stuyvers, moeten betaelen (fol. 251') 6 st. ende 38 myten.

29° Deselve muntmeesters sullen oock betaelen voor elck marc silvers van harden alloy, dat sij sullen hebben bekeert in voors. stuyvers, 3 derselver stuyvers voor heerlijckrecht; item voor d'marc hert silvers bekeert in voors. halven stuyvers, 2 st. ende 36 myten, ende voor d'marck bekeert in voors. oortkens 2 stuyvers ende 6 myten.

30° Alles in specien van den voorseyden penningen, ten prijse voorseyt, den gulden te 20 stuyvers, den stuyver tot 2 grooten, ende elcken grooten tot 24 myten vleems gerekent.

Digitized by Google

31° Ende sullen die voors. muntmeesters die voors. penningen van goude mogen laten maken ter remedien van drij quart van eenen greyn fijns gouts in alloy, ende van drij quart van eenen ingelschen in't gewicht op d'marc werex, ende die silvere penninghen van 48, 24, 12 ende 6 stuyvers ter remedien van eenen greyn fijns silvers in alloy ende van eenen engelschen in't gewicht, op't voors. marc werex, onder den geordonneerden voet, sonder meer.

32° Sullen oock mogen laeten maken de voorseyde stuyvers, (fol. 252) halve stuyvers ende oortskens ter remedien van twee greynen fijns silvers in alloy op d'marc werex, ende van drij stucken van den voors. stuyvers, van 8 stucken van de voors. halven stuyvere ende 16 stucken van de voorseyde oortkens in't gewicht op't voors. marc werex.

33° Alle welcke remedien oft sulck deel van dijen als boven sal sijn genomen over de voorseyde wercken ter openingen van der bussen, die daervuer se houden sal sijn, sullen blijven ten geheelen profflijt van heuren hoocheyden, soo ende als andere dergelijcke tot hiertoe gebleven ende gerekent sijn.

34° Sullen voort de voorseyde muntmeesters alle dese voorseyde penningen gehouden sijn te doen maecken ende munten van gelijcke forme als andere diergelijcke geslagen ende gemunt worden in andere munten van heure hoocheyden herwertsoever, met inscriptie nyettemin ende sulcken affteecken daerbij dat men bekennen can, dat die in der voors. munten tot Luxembourg sijn geslagen, soo men dat voormaels gewoonelijck is te doen; insgelijcx alle deselve penningen te doen maken wel rondt ende perfect laten munten, oock doen snijden wel gelijck van gewicht, alsoo dat van dien van goude nyet meer als drij lichte ende drij swaere stucken en sullen mogen bevonden worden in d'marc werex, nyet lichter oft swaerder als op een aesken naer het recht gewicht.

35° Ende aengaende den silveren penningen van 48, 24, 12 ende 6 stuyvers sullen alsoo moeten gesneden sijn, dat maer twee lichte ende twee swaere penningen en sullen (fol. 252') mogen bevonden worden in't marc werex, nyet lichter oft swaerder elck stuck als op 4 aeskens naer hen recht gewicht, die van 48 stuyvers ende die van 24 stuyvers op drij aeskens naer.

36° Item, dat van d'ander penninghen van 12 ende 6 stuyvers nyet meer als drij lichte ende drij swaere penninghen ensullen mogen gevonden wordden in't marck, nyet lichter oft swaerder elck stuck als op een aesken naer hen recht gewicht.

37° Ende die voorseyde stuyvers, halve stuyvers ende oortkens sullen gehouden sijn, die alsoo te doen snijden, dat van de voorseyde stuyvers nyet meer als ses, van de halve stuyvers als tweelf, ende van de voorseyde oortkens als 24 lichte oft swaere ensullen mogen gevonden wordden in den marc werex, nyet lichter oft swaerder die voors. stuyvers als twee aeskens, ende die halve stuyvers eende oortkens op een aesken naer het recht gewicht, sonder meer.

38° Sullen voort de voors. muntmeesters sunderlinge opsicht nemen, dat die

Digitized by Google

voors. penninghen van goude schoon werden gecoleurt ende die van silvere wel schoon geblancheert, sonder daerom te mogen worden bevonden in gebrecke, op pene van (fol. 253) dat alsulcke wercken tot heurdeur (sic) particulieren last sullen wordden versmolten.

39° Ende oft soo waer, dat geduerende die voorseyde pachtinghe heure hocheyden gelieffde te doen slaen ende munten andere penningen van gout oft silver, als hier voor gedeclareert sijn, in sulcken gevalle sullen dieselve muntmeesters gehouden sijn die te doen wercken ende munten naer den wille ende goede geliefte van denselven, mits hen toegeleyt sijnde gelijcken salaris oft brassaigie over elck marc wercx, als sij comen oft sullen comen te genieten ende hen toegeleyt is op d'marc wercx van eenige van de voorseyde penningen, die meest conform souden worden bevonden, soo van alloy als gewicht, met denghenen die men nyeuwe soude verstaen gemaeckt ende gemunt te wordden.

40° Insgelijcx, soo wanneer den voorseyden muntmeester sal worden geordonneert, te maecken eenich silveren leggelt, soo voor heure voors. hoocheyden, den heeren van der finantien oft anderen, sullen schuldich ende gehouden sijn, t'selfde te doen maken van 11 penn. ende 5 greynen fijns silvers in alloy, ende sal den wardeyn houden pertinent registre van de quantiteyt van t'gewicht van dien, ende leverantie daeraff passeren, naer dat hij t'briefvet van den assayeur particulier, van d'assay daeraf gemaeckt, sal hebben ontfangen, soo ende als hij gewoonelijck is te doen van anderen gemunten gelde; ende desgelijcx (fol. 253') daeraf te steken in der bussen van thien marc een stuck.

41° Item, int regard van den wercken van gout oft silver die t'elcken dage sullen gemunt worden in der voors. munten, den ayssayeur-particulier derselver sal ghehouden sijn daeraf te maecken die assayen, gelijck hem belaet is bij sijnder instructie; nyettemin, op dat nyemandt te seer gelast en sij over d'maken van dien, die voors. meesters particulier sullen gehouden sijn te betaelen aen den voorseyden assayeur particulier, voor elcke goude assaye van den wercken t'elcken dage gemunt ende leverantie affgepasseert moet worden, soo ten respect van den stercken waters, fijnen silvere als andere oncosten, die hij daer over d'maken van dijen moet dragen, 7 stuyvers voors. munten, half ten last van heure voors. hoocheyden ende d'ander helft ten last van den voors. muntmeesters, ende overmidts dyen sal den voors. ayssayeur gehouden sijn, denselven muntmeesters wederom te leveren t'fijn gout procedeerende van sulcke assayen.

42° *Openinghe van de bussen.* — D'openinge van der voors. bussen sal woorden gedaen in der voorseyder caemeren van rekeningen (fol. 254), in presentie van een van de ordinaire meesters oft auditeurs derselver ende van de generaelmeesters voors., der voors. muntmeesters ende van den wardeyn derselver munten. Ende oft soo waer, dat de voors. muntmeesters hen nyet en vonden ten gesetten daege in de voors. camere, soo sal men des nyettemin voortgaen met d'openinghe ende examinatie der voors. bussen, ende van allen t'gene daerover gedaen ende gearresteert

Digitized by Google

sal sijn bij de voors. heeren van der cameren ende den voors. generaelen, die voors. meesters particuliers sullen hen daermede moeten tevreden houden, ende gehouden sijn, hen te reguleren als oft sij overals waeren present geweest.

43° Ter openinghen van der voors. bussen sullen gewegen worden 4 oft 6 marcken van elcke sorte van penningen, commende uuyt der voors. busse, min oft meer naer gelegentheyt ende quantiteyt van dijen, ter discretien van den voors. heeren die daerover present moeten sijn, te weten aen elcke sijde van der balanchien twee oft 3 marcken, min oft meer, naer gelegentheyt als voor, d'een naer den anderen, ende die remedien die alsdan sullen bevonden wordden genomen te sijn in't gewicht over die marcken alsoo gewegen, allen d'werck van dier sorten sal gejugeert ende gerekent wordden ter remedien alsoo bevonden, t'swaer overdragende d'licht; ende sullen de voors. muntmeesters gehouden sijn, het beloop van dien goet te doen ende te betaelen ten gheheelen prouffijte van heure hoocheyden, als voor oock geseyt is.

(fol. 254'). 44° Ende aengaende die goude penningen die alsoo sullen sijn gewegen, daeraff assaye generael moet wordden gemaeckt, sallen in tween gesneden worden, waeraff d'een helft gesmolten sal worden ende d'ander helft sal ongesmolten bewaert wordden, op avontuere, oft er eenich inconvenient van storten oft anderssints toequaeme over t'smelten van d'een deel, dat men recours mach hebben aen d'ander partije ongesmolten bewaert, om alsoo warachtich arrest te mogen genomen wordden van d'assay generael, die men daeraf maken sal. Ende is te verstaen dat onder de voors. penningen nyet ensullen mogen gesmolten worden eenige van dengenen, die sullen sijn geteeckent bij de wardeyn, als te goet bevonden sijnde bij der assay van den assayer particulier.

45° Item, ter openinghe der voors. busse sal men maecken d'assayen generaele van de goude penningen, comende uuyt derselver, tegens die naelden die daertoe respective sijn gemaeckt oft gemaeckt sullen worden, berustende in der voors. cameren van rekeninge, als particulierlijcken gedeclareert is in der instructien aen den assayeur-generael gelevert. Ende aengaende d'assayen generaele die gemaeckt moeten wordden van de voors. silvere penningen, alle degene die gewegen ende (fol. 255) opgetrocken sullen sijn in manieren voorseyt, sullen ter helft dunne geslagen worden, om gesneden sijnde in cleyne stucxkens ende wel ondereen gemenght, rechtveerdighe assaye generale aff gemaeckt te wordden, onder welcke penningen insgelijcx nyet en sullen mogen ingemenckt worden eenige, die bij den voors. wardeyn geteeckent sullen sijn als te goet gevonden sijnde in alloy bij d'assay van den assayeur particulier, maer sullen alsulcke uuytgescheyden ende andere geteeckende in stede genomen worden, naer dat d'examinatie ende opteeckinghe van den gewichte sal gedaen sijn.

46° Oft soo waere, dat men bevonden eenighe penningen alsoo gewegen ende opgetrocken sijnde, t'excederen die geaccordeerde remedien in't gewicht op't marc werex, die voors. muntmeesters sullen gehouden sijn te betaelen voor allen t'gene,

Digitized by Google

dat sij daerboven sullen geexcedeert hebben, tot eenen halfven engelschen toe inclus, tweemael soo vele; ende soo exces bevonden waere boven den voors. halfven engels, soe sullen deselve muntmeesters gehouden sijn daervoor te betaelen viermael soo vele ten geheelen prouffijt van heure voors. hoocheyden.

47° Waer't oock soo, dat men ter openingen van der voors. bussen bevonde bij d'assay van den assayeur general, dat de voors. muntmeesters hadden gexcedeert die remedie geaccordeert in alloy, sullen gehouden sijn te betaelen voor t'allen t'gene sij geexcedeert sullen hebben totten halven greyn toe inclus, tweemael soo vele, (fol. 255') ende voor 'tgene geexcedeert soude sijn boven t'voors. half greyn, sullen daervoor moeten betaelen viermael soo vele, alles ten prouffijte van heure hoocheyden, als voorgeseyt is, nyettegenstaende d'inhouden van de billetten van den assayeur particulier over de dagelijcxe wercken gelevert, wel verstaen, dat die voors. meesters particuliers sullen mogen verhaelen d'een helft van allen t'gene sij voor sulcke excessen souden commen te gelden, op den voorseyden assayeur particulier, bij negligentie van dewelcken sij in sulcken scade souden sijn vervallen.

48° Ende oft bevonden waere dat de voors. muntmeesters sulcken excessen met opsette wille oft andersints bedriegelijcken hadden gedaen, soo sullen sij daeraff staen ter correctien ende wille van heure hoocheyden.

49° Item tot verse(ke)ringe van eenen jegelijcken, soo sal men ter openinge van der busse alleenelycken maken halve assayen van alle den penningen uuyt deselve geprocedeert, daeraff dat assaye generale moet gemaeckt worden, als men sulcx sekeren tijt ende tot hiertoe gewoonelicken is geweest te doen.

50° Oft oock soo waere, dat bij d'assaye generale nyet en waere bevonden sulcke remedie als (fol. 256) soude bedragen den helft van deghene, die anderssints soude bevonden sijn volgende die billetten van den assayeur particulier, over die dagelijcxsche wercken van dien gegeven ende gelevert, in sulcken gevalle sullen de voors. meesters particuliers gehouden sijn te betaelen die rechte helft van de remedien over sulcke wercken ghenomen à l'advenant den voors. billetten, ten prouffijt van heure voors. hocheyden, ende d'ander helft sal sijn ende blijven ten proffijt van de muntmeesters voors., soo men t'selfde insgelijcx over seckeren tijt ende tot noch toe heeft geobserveert.

51° Desgelycx oft soo ware, dat ter openinghen van der voors. bussen ende ter tijt als examinatie sal worden gedaen over t'gewicht van de penninghen, commende uuyt derselver, bevonden werden min remedie genomen te sijn in't gewicht, als soude bedragen d'een helft van deghene die geannoteert waere in't registre van den wardeyn daeraf gehouden, in sulcken gevalle soo sullen die voors. muntmeesters gehouden sijn te betaelen ten proffijt van heure voors. hoocheyden insgelijcx de rechte helft van alsulcken geannotteerden remedien, ende d'ander helft sal sijn ende blijven ten proffijt van deselve muntmeesters, in manieren als voor geseyt is van de remedien in't alloy genomen.

Digitized by Google

52° Ende om noch te nemen alle jalousie oft twijffelinge, die souden mogen vallen over t'faeyt van de voors. assayen generaele van eenighe (fol. 256') sorte van penningen, commende uuyter voors. busse, t'sij bij oft van wegens heuren hoocheyden oft wel der voors. muntmeesters, in dien gevalle soo sal partie die twijfelen sal ende egeen contentement en soude mogen hebben over alsulcke gemaecte assayen, mogen versoecken nyeuw assay gemaeckt te worden, ende dat alleenelijck, voor een reyse; ende wesende deselve tweede assay behoorlijcken gemaeckt allen d'werck van dyer sorten sal geordeelt ende gerekent worden à l'advenant deselve, sonder voorder appel.

53° *Salaris van den werckliedeu ende munters.* — Die voors. muntmeesters sullen gehouden sijn te betaelen den werckliedeu der voorseyder munten, voor heuren salaris ende loon, van elck marc tennen oft lingoten, die sij sullen hebben gemaeckt in platen van den voors. gouden penningen, vier stuyvers ende eenen halven.

54° Item voor elck marc tennen oft lingoten bij hen bekeert ende gewerckt en platen van de silveren penningen van 48 ende 24 stuyvers, twee stuyvers ende 8 myten.

55° Item, voor elck marc tennen oft lingoten gewerckt ende bekeert in platen van de (fol. 257) penningen van 12 ende 6 stuyvers, sullen betaelen 2 st. ende eenen halven.

56° Item voor werck van elck marc tennen oft lingoten, bekeert ende gewerckt in stuyvers, sullen betaelen den voors. werckliedeu 4 st. ende 6 mijten, ende van elck marc gewerckt in halve stuyvers ende oortkens, 5 st. ende eenen halven.

57° *Loon van de munters.* — Item sullen die voorseyde muntmeesters betaelen den munters heuren salaris ende muntloon van elck marc platen die sij munten sullen in voors. goude penningen, 2 stuyvers.

58° Item, voor elck marc platen gemunt in silvere penningen van 48 ende 24 st. sullen betaelen 46 myten.

59° Item, voor elck marck platen gemunt in penningen van 12 st. ende 6 st., eenen stuyver 6 myten.

60° Item, voor elck marc platen gemunt in stuyvers, sullen betaelen 2 stuyvers.

61° Ende voort voor elck marc platen gemundt in halfve stuyvers ende oortkens, de voorseyde (fol. 257') muntmeesters sullen betaelen 2 st. ende 32 myten.

62° Alles in specie van de voorseyde penninghen, ten prijse hier voor declareert.

63° Wel verstaende dat overmets dijen die voors. werckliedeu ende munters gehouden sullen sijn voortaen beter devoir te doen over d'wercken ende munten van de voorseyde penningen, als men bevonden heeft seckeren tijt bij hen gedaen te sijn, ende die voorseyde penningen alsoo loffelijcken te wercken ende te munten, als men bevindt, dat over de hondert jaeren ende meer andere heure voorsaten diergelijcken hebben gewerckt ende gemunt, sonder over te mogen blijven in gebrecke, op pene van tot heuren cost oft last sulcx te beteren als't behoort,

Digitized by Google

waerop den wardeyn derselver munten gehouden sal sijn sunderling upsicht te nemen, ende egeene livrantie te passeren van eenige van de voors. penninghen, daerover hij gebreck soude vinden, in wat manieren t'selffde oock ware; maer wel die te doen versmelten in sijn presentie, ten coste ende last van dengenen daerbij sulck gebreck soude toegecommen sijn.

(fol. 258). 64° De voorseyde muntmeesters en sullen nyet vermogen meer te geven oft te betalen aen de leveraers voor d'marc fijns gouts oft silvers, als gehouden sijn daervoor te betalen die muntmeesters particuliers van d'andere munten van heure voorseyde hocheyden, oft hier naermaels gehouden sullen sijn, ende draeght oft draegen sal den taux ende ordinaris prijs dartoe gestelt oft tselve te stellen, op pene van te verbeuren t'elcker reysen sij ten contrarien deden, voor elck marck gouts anders bij hen ontfangen, gecocht oft betaelt, de somme van 24 guldens, ende van elck marck silvers 2 gulden voors. munten, ten prouffyte van heuren voors. hoocheyden.

65° Die voorseyde wercklieden ende munters moeten hen selven voorsien tot heuren eyghen cost van aenbelten, hamers, scheyren, bicquetten ende andere nootsaeckelijckheyden, raeckende d'wercken ende munten van de voorseyde penningen, soo ende gelijcx deselven gewoonelijcken sijn ende tot hier toe hebben gedaen; ende t'surplus alsoo daer sijn gloyepannen, segienwerck ende muntstocken, muntysers ende andere diergelijcke dinghen sullen gelevert ende gefumeert (*sic*) worden bij den voors. muntmeesters, soe ende als verclaert is int eynde van deser instructien.

(fol. 258'). 66° Sullen oock gehouden sijn de voors. wercklieden ende munters, hen altoos gereert te houden om te wercken ende te munten zoe materie voor van gout oft silver die ter voorseyder munten sullen worden gelevert, ten gerieve oft om d'expeditie van de leveraers, sonder daeraff te mogen wesen in gebrecke oft in eenigher manieren slach te houden, op pene van te verbeuren bij denghenen, die weygeringhe souden doen om te wercken oft te munten in behoorlijcke tijt, waer dat hij des aensocht soude sijn bij de voorseyde muntmeesters oft anderssints van heuren twegen, 10 marcken fijns silvers oft werde van dien, ten prouffyt van haere voors. hoocheyden.

67° Die voorseyde wercklieden sullen voort gehouden sijn op te bringen ten comptoir der voorseyder munten sulcken daeghe alle heure platen, soo van gout als silver, met den scrooden die geprocedeert sijn van de lingoten ofte tennen, die aen hen des morgens gelevert sullen sijn, om in platen te bekeeren, sonder eenige faulten (fol. 259), loffelycken gewerckt ende gesneden, behouden, dat de voorseyde wercklieden sullen mogen hebben voor locagie oft affganck over elcke thien marc wercx van den stuyvers, halve stuyvers ende oortkens, drij engelse van derselve materie, sonder meer.

68° Oft gebeurde dat de voorseyde muntmeesters t'eeniger tijt souden verstaen tot hen te nemen die scrooden, die geprocedeert souden sijn van den tennen oft

Digitized by Google

lingoten aen den voorseyden werckliedien gelevert, aleer d'welck souden sijn volmaeckt, om de hersmelten ende mede te laten opmaecken met de begonsten werck, soo ensullen deselve werckliedien die (niet) moghen leveren aen de voorseyde muntmeesters, voor dat den assayeur particulier ierst tot hen hadde genoemen eenige platen van den begonsten wercke, soo om assay particulier daeraff te marcken oft anderssints ter helft te menghelen met den penningen van sulcken dachwerck, daraff hij de journee ende gerecquireerde assay maecken moet, ter (fol. 259') livrantien dienende, ende dat om te schouwen d'inconvenienten ofte abusen, die andersints daruuyt souden moghen gerijsen.

69° Sullen oock de voorseyde werckliedien gehouden sijn te leveren ten comptoir van de voorseyde muntmeesters alle haere platen, soo van gout als silver, wel rond, behoorlijck gewerckt ende wel gelijck gesneden, in gewicht als voors. is, soo wel op d'marck als op't bicquet, à l'advenant den recht penningen, die aen hen bij de voorseyde muntmeesters oft van hennentwegen sullen gelevert sijn; ende tot verkeringhe van dyen soo sullen deselve muntmeesters oft wel heuren commis oft clercq vermogen over d'ontfangen van dyen te wegen ende op te trecken drije marcken van elcken wercke, d'een naer den anderen oft meer, indien't hen belieft, ende die de bicquetteren van stuck tot stuck; ende in gevalle eenighe van dien souden bevonden worden van minder gewichte, ende buytens den remedie daerop geaccordeert, hiervoor verhaelt, oft (fol. 260) wel dat sulcke waeren ombehoorlijcken gewerckt, soo sullen de voorseyde werckliedien gehouden sijn, wederom te keeren ende sulck werck te beteren, soo't behoort (hier voor verhaelt), sonder eenichsints daertegens te mogen seggen, op pene van daeraff te verliesen heuren salaris ende van hersmolten te worden tot heurlieder cost ende last.

70° Ende is te weten, alsoo de remedien geaccordeert in alloy oft gewicht over elck marck werck hiervoor gementionneert, alleenelijcken wordden verstaen over d'min houden oft wegen, ende nyet over d'meer; ende sullen daerom die voorseyden werckliedien in geender manieren heurlieder platen mogen swaeder snijden als sullen sijn die rechte penningen, aen her daertoe gelevert, bij ..t van wegens den voorseyden muntmeesters, op gelijcke pene als voore, bsunder aengesien dat die muntmeesters van allen 'tgene dat heurlieder wercken te swaer oft anderssints te goet gevonden worden ter openinghen van heuren bussen, nyet met allen en commen te (fol. 260') proffiteren, maer naectelijcke sulcke verliesen.

71° Sullen oock gehouden sijn de voorseyde werckliedien, ten comptoire voorseyt te leveren alle heure platen van gout oft silver reijn, suyver, wel drooch ende ombelaeden van asschen, stoff oft andere vuylicheyt, daerbij de voorseyde muntmeesters eenighen schade soude commen te leyden, op pene te verliesen hennen salaris van sulcken wercken, ende boven dien arbitralijcken gecorrigeert te worden tot discretien van den wardeyn ende andere officieren der voorseyde munten, naer gelegentheyt van de saecke; ende op dat de voorn. werckliedien oock nyet te cort en soude worden gedaen, ten tijde als aen hen sullen worden gelevert

Digitized by Google

die tennen oft lingoten, om in platen te bekeeren, soo sullen die voorseyde muntmeesters, heurlieder commis oft clercq gehouden sijn, insgelijcx deselve te leveren aen hen wel suyver, reyn ende ombeladen van eenige vetticheyt (fol. 261) oft anderssints ombehoorlijcken.

72° Oft oock geviele eenige questie oft geschiel tuschen den voors. muntmeesters ende wercklieden in't regard van't stoff, asschen oft andere vuylicheyt, die bij gevalle souden mogen bevonden worden deur (sic ! = over ?) de voorseyde platen, als die ten comptoire souden worden gelevert, in gevalle den muntmeester die begeert t'ontfangen rouw ende ongegloijet, soo sullen de voors. wercklieden gehouden sijn die aen hen alsoo te leveren, met conditie nochtans bij aldien, sij daer naer die souden willen hebben gegloijet, dat sij alsdan gehouden sullen sijn, aen den vorseyden wercklieden te betaelen besunderen loon, te weten 7 stuyvers voorseyder munten van elcke hondert marcke, ende van min ofte meer à l'advenant.

73° Sullen oock de voorseyde wercklieden mogen hebben op 20 marc werex 3 marc scrooden, ende soo sij dier meer maecten, soo (fol. 261') sullen die voorseyde meesters die hen mogen afslaen van heuren loon, ende daertoe een half greyn fijns gouts oft silvers voor locagie ende oncost van hersmelten van elck marc, ingevalle sulcke sullen sijn van hoogen alloy; ende een heel greyn op d'marc van anderen van herden alloy. Ende oft oock soo waer, dat sij min scrooden optbrochten, als voorseyt is, soo sullen de voors. muntmeesters gehouden sijn, daervoor henlieden te betaelen gelijcken salaris, als oft sij soo veel meer werex hadden ontfangen, gelijck men t'selffde sekeren tijt ende tot hier toe heeft geobserveert.

74° Daer oock soude bevonden sijn, dat eenige van de voorseyde wercklieden de colen van de muntmeesters onnootelijcken souden commen te verbranden ende meer van dien waeren consumeerende, als totten wercken souden behooren oft van noode sijn, in sulcken gevalle soo sullen den wardeyn ende d'ander officieren der voors. munten adviseeren ende ramen een secker mate van alsulcke (fol. 262) colen, die sij sullen vinden bestandich te sijn, om te maecken 40 marcken werex, om vortaen gelevert te worden op elck fourneys. Ende in gevalle eenige wercklieden van daer voort aff meer colen souden commen te verbranden, sonder redene, over heur werck, als sulcke geadviseerte mate, dat soude sijn tot heurlieder cost ende last.

75° De voorseyde wercklieden ende munters sullen hen wachten, van droncken te drincken in der voorseyder munten, ten tijde als sij in deselve sullen wercken oft munten ende aleer sij hen werck souden hebben affgemaeckt, opgemut ende ten comptoire van der voors. munten gelevert, soo't behoort; insgelijcx van eenichsins insolent te sijn in woorden oft wercken, ende besunder tegens d'officiers der munte, op pene van te verbeuren 2 gulden voors. munten bij elcken van dijen die sulcx soude doen oft daer over hen misgaen, te bekeeren een deel van dien ten prouffijte van den wardeyn oft provoosten, die daeraff die calengie soude

Digitized by Google

hebben gedaen, (fol. 262') ende d'ander twee derde deelen sullen gelegt worden in de busse van de armen, die onder hen bewaert wordt; welcke penen sullen gelicht ende genomen worden van den iersten salaris dien alsulcke delinquanten naerdien sullen hebben verdient, uuyt handen van den voors. muntmeester, 't sij van wercken oft van munten, ende ten last van elck van dyen in't particulier die bevonden sullen sijn in sulcken gebreken oft faulten; ende bovens dien gecorrigeert te wordden arbitralijcken bij advis van de voors. officiers, naer gelegentheyt van der saecken. Ende op gelijcke pene soo ensullen de voors. werclieden ofte munters nyet mogen blyven oft gevonden worden in der voors. munte, om in derselver te drincken, naer den 9 uren des avonts, ter welcker uren men verstaet, dat deselve munte sal worden gesloten, om inconvenienten te schouwen.

76° Raeckende de questie, die insgelijcx somwijlen (fol. 263) rijsen tusschen de muntmeesters ende den munters, int regard van scissalien, die sij pretenderen te mogen hebben elck marck platen hen gelevert, om te munten, te weeten twee stucken indifferentelijcken op elck marck, aengesien dat men bevindt, sulcx van oudts alsoo geordonneert te sijn ter tijt, dat men alleenelijcken cleyn gelt was maeckende van veel stucken in't marck, soo ist dat om daerover t'observeren egaliteyt, daerbij noch d'een noch d'ander en soude mogen worden vercocht, goet gevonden ende georddonneert is, dat die voors. munters van nu voortaen nyet meer scissalien en sullen mogen maken (dan (sic! dat is) te seggen penningen qualick gemunt sijnde), als een onsse over 5 marck platen hen gelevert, om te munten, ende also op 40 marck een, sonder meer; ende die meer scissalien soude maecken, dat soude sijn tot syn tot sijnder particulieurder last, ende sullen de voors. muntmeesters vermogen daervoor afteslaen, soo veel den werck als muntloon, ende boven dien voor locagie ende oncost van hersmelten à l'advenant, als voor op d'articule van den scrooden geseyt is.

(fol. 263'). 77° Item, oft yemandt van de voors. munters des avonts nyet op enbrochten ten comptoir in presentie van den wardeyn, gelijck gewicht oft nombre van stucken, als aen hen des morgens gelevert waere, om te (onse *sic*) munten, sulcke munters sullen ten ieersten gehouden sijn goet te doen t'gene datter gebrecken sal, ende anderssints daervan gecorrigeert te worden ter discretien van de voorseyde officiers van der voors. munten naer gelegentheyt van der saecken.

78° Ende oft geviele, dat eenige werclieden oft munters opbrochten onder heurlieder wercken van gout oft silvere ten comptoire der voors. munten eenige platen, gemunt gelt oft scrooden van minder alloy, als hen des morgens hadde gelevert geweest, sulcke werclieden oft muntere sullen terstont gesuspendeert sijn van hem ambacht van te wercken oft te munten in der voors. munten, insgelijcx van (fol. 264) 't ghebruyck van allen exemptien ende vrijdommen, daeraff die werclieden ende munters gewoonelijcken sijn te genyeten ende te gebruycken, ter tijt dat men wel ende behoorlijcken sal sijn geinformeert, oft sulcx soude mogen sijn gedaen in archeyt oft andersints onnoselijcken; ende bij gevalle soude moegen

Digitized by Google

toegecomen sijn sonder wil oft weete van alsulcken werclieden oft munters, welcke informatie sal genomen wordden bij den voors. wardeyn ende andere officieren derselver munten; ende soo men soude bevinden, dat sulcx onwetende ende bij gevalle ende sonder arch soude geschiet sijn, soo sullen sulcke werclieden oft munters daeraff vrij ende ongeslagen sijn; daer oock ter contrarien soude sijn bevonden, soo sullen sulcke werclieden oft munters voor altoos van heuren ambacht van werckman oft munter geprivieert sijn ende tot dyen gestraft worden als falsarissen ten wille van heure hoocheyden voors.

79° Die provoosten van der voors. munten oft sulcke andere van werclieden oft munters connende gelesen ende schrijven, die sij daertoe sullen committeren, (fol. 265') sullen schuldich sijn registre te houden van allen den wercken die gelevert sullen worden, soo op de fournaysen, om te wercken, als in te muntcamere om te munten, innehoudende wel particulierlijcken die quantiteyt ende qualiteyt van deselven, soo wel van de tennen oft lingoten die te wercken sullen sijn gelevert, als oock van de platen daeraff geprocedeert, ende welcke specien van penningen daeraff sullen sijn gemunt; ende t'eynde van elcken jaere oft, soo wanneer sulcx versoch(t) sal sijn, sulck registre te leveren onder heurlieder hanteeckenen in handen van de generaele meesters, om hen daermede te dienen, daer ende soo't behoort.

80° *Gagien van d'officieren van der voors. munten ende ander lasten.* — Die voors. muntmeesters sullen gehouden sijn te betaelen den ordinarie generaelen meesters van allen heuren munten van herwertsovere (fol. 265) heure gewoonelijcke gagien, insgelijck heurlieder vacatien ten last van heure hoocheyden, ende dat van de penningen commende van de heerlijcke rechten ende andere van de bussen derselver munten, alles bij ordonnantie ende quictantie daertoe dienende.

81° Sullen noch gehouden sijn te betaelen aen deselve generalen ende aen elck van hen besundere een marck fijns silvers tsiaers, geduerende sijne voorseyde pachtinge, voor henlieden leggelt, ende dat tot synder particulieren last, soo men dat gewoonelijcken is te doen ende tot hier gedaen heeft in allen heuren voors. hoocheyden munten.

82° Item sullen insgelijcx gehouden sijn te betaelen den wardeyn, assayeur ende ysersnyder ter voors. munten daertoegestelt, geordonneert ende gecommitteert sijnde, ende aen elck besundere heurlieder jaerlijcxsche gagien, sulcke als deselve sullen sijn geaccordeert, ende dat tot geheelen last van heure voors. hoocheyden, volgende particuliere acte den voorn. muntmeesters daerop gegeven.

83° Item, om seckere consideratien, soo hebben heure (fol. 265') voors. hoocheyden te henwaerts gereserveert ende reserveeren mits diesen t'vermeerderen oft verminderen van allen t'gene voors. is, naer dem deselve in equiteyt sullen vinden te behooren om die bewaring van elck gerechticheyt.

84° Overmets allen d'welck soo sullen die voors. muntmeesters den voors. tijt ende termijn van heure pachtinge geduerende besitten ende gebruycken die huysinge

Digitized by Google

dienende soo voor heurlieden wooningen als anderssints, geapproprieert ende geaccommodeert sijnde om d'exercitie van 'tselve offitie, ende tgene daeraen cleeft, alles naer luyt van der acte van heurlieder commissie int beginsel van desen instructien gementionneert; welcke huysinge geaccommodeert, geapproprieert ende in staet gestelt wesende, met oock den alem ofte gereetschap ter voorder munten, die men luyt der voors. acte ende oock den inventaris daertoe dienende, die beneffens deser instructien den voors. muntmeesters sal sijn gelevert, sullen dieselve muntmeesters gehouden sijn t'onderhouden in staet ende wesen t'heurder particulierder last, ende ter (fol. 266) expiratien van der voors. pachtinge wederom te laten ende te leveren in gelijcken staet ende wesen, als alles aen hen sal overgelevert sijn, mitz genietende ende innehoude, ten respect van d'onderhoudt voors., een oortken oft 12 myten vlems over elck marck wercx van den penningen, die sij hebben laten wercken ende munten in de voors. munten, ende daeraf hen livrantie gepassert sal sijn, ende dat van den heerlijckerechten, die van de voors. wercken sullen procederen.

85° Ende sullen voort die voorgen. muntmeesters, wercklieden, munters gehouden sijn op als te doen behoorlijcken eedt, te weten die voors. muntmeesters in handen van generalen meesters van alle heuren hoocheyden munten herwaertsover, oft last van hen hebbende, ende de voorseyde wercklieden ende munters in handen van den (wardein ? van) der voors. munten te Luxembourg; welcken eedt gedaen sijnde, soo bij de voors. muntmeesters, wercklieden als munters, met beloofte van alles te doen dat goeden, vrom ende getrouwen muntmeesters, wercklieden ende munters van de voors. munten toestaet ende behoort gedaen te (fol. 266') worden, sullen die voors. muntmeesters gehouden sijn, alles te doen registreeren in der voors. camere van rekeninge te Bruessele, soo't behoort, sonder daeraff te mogen blijven in gebreke.

Aldus gedaen ende gestelt in conformiteyt van d'acte van commisse ende andere den voors. muntmeesters verleent ende gegeven hiervoor gementionneert, bij de voors. generael-meesters van alle heure hoocheyden munten herwaertsovere, binnen Brussele, den 3. dach der maent van september in den jaere 1615, oirconden heurlieder gewoonelijcken hantteeckenen hieronder gestelt, ten dage als voor. *Was onderteekent* F. DE MONTFORT.

Digitized by Google

Blumenlese

aus der

Geschichte der Burg Vianden und des Nassau-Viandener Grafengeschlechtes.

Von

Karl ARENDT, grossh. luxemb. Staatsarchitekt.

Vorwort.

Nur selten bietet eine Spezialgeschichte einen klaren Ueberblick über den Gang der Ereignisse. Wichtiges wird von Nebensächlichem umschattet. Die Daten, welche einen Wendepunkt bilden, entbehren der richtigen Würdigung und Beleuchtung. Diese Gefahr liegt um so näher, je grösser der zu behandelnde Zeitraum ist. Die Geschichte der Grafen von Vianden erstreckt sich über ein ganzes Jahrtausend. Es dürfte deshalb eine übersichtliche Auslese der folgenschweren Begebenheiten aus diesem Abschnitt einem jeden willkommen sein, der sich an der Vergangenheit des Schlosses interessirt. Nirgends aber ist die Theilnahme an den Geschicken dieses Hauses natürlicher als in unserer Mitte. Seit 1815 haben wir das Glück, von Fürsten aus dem ruhmreichen Nassau-Viandener Grafengeschlecht regiert zu werden. Vianden ist das Bindeglied geworden zwischen Nassau und Luxemburg.

Dieser Umstand sowie der Mangel eines bündig und in deutscher Sprache geschriebenen Handbuches über die Geschichte der Viandener Burg und Grafenfamilie haben beim Verfasser den Gedanken geweckt, die bedeutungsvollsten Daten derselben gattungsweise zusammenzustellen, und diesen einen Restaurationsplan der Burg nebst einer entsprechend illustrirten Familientafel beizufügen.

So entstanden die vorliegenden Blätter, die ich unserer hochverehrten Frau Erbgroszherzogin, mit Hochderen huldvollst ertheilten Erlaubnisz, ehrfurchtsvoll

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

verehrt habe, eingedenk des warmen Interesses, welches Ihre Königliche Hoheit für die Geschichte besagter Stammburg kund zu geben geruhten, als mir voriges Jahr die Ehre zu Theil ward, vom groszherzoglichen Hofe als Führer auf derselben befohlen zu werden.

Vielleicht dürfte gegenwärtige Blumenlese auch dazu beitragen, die Ueberzeugung wach zu rufen, dass es für unser so blühendes Ländchen eine Ehrenpflicht sei, *ein nationalhistorisches* Monument von so hoher Bedeutung wie die herrliche Viandener Burgruine mittels geeigneter Instandhaltung der Nachwelt aufzubewahren, ist dieselbe ja ein stummer Zeuge von dem im Jahr 1350 in seiner Kapelle durch die Vermählung Otto's von Nassau mit der Viandener Gräfin Adelheid geschlossenen, für uns so segensreichen und heilbringenden Pakte zwischen Nassau und Luxemburg.

Luxemburg, Januar 1894.

Der Verfasser.

Digitized by Google

Uebersichtstabelle.

Text.

Vorwort.

A. Die Burg.
- I. — Geschichtliches.
- II. — Grossartigkeit der Anlage; stylistische Durchführung der Architektur.
- III. — Strategische Vorzüge.

B. Das Nassau-Vianden er Grafengeschlecht.
- I. — *Grösse der Grafschaft, — Macht und Reichthum der Grafen.*
- II. — *Waffenruhm, — Kirchl. Würden.*
- III. — *Hohes Ansehen, — Glänzende Familienbande.*
- IV. — *Vianden als Bindeglied zwischen Nassau und Luxemburg.*

Tafeln.

T. I. Restaurationsplan der Burg, mit topographischen, konstruktiven und ornamentalen Details.

T. II. Familientafel, betitelt: Von Nassau über Vianden und Niederland nach Luxemburg. Dieselbe enthält in ornamentaler Umrankung:

a) **Porträts**: 1) Gräfin *Yolanda* († 1283); 2) Gf. *Wilhelm der Reiche* (1484—1559); 3) Gf. *Wilhelm der Schweiger* (1553—1584); 4) Gf. *Philipp-Wilhelm* (1554—1618); 5) Gf. *Mauritius* (1567—1625); 6) Gf. *Friedrich-Heinrich* (1584—1647); 7) Gf. *Wilhelm II* (1626—1650); 8) Gf. *Wilhelm III* (1650—1702); 9) Gf. *Joh. Wilh. Friso* (1687—1711); 10) Gf. *Wilh. Carl Heinrich Friso* (1711—1751); 11) Gf. *Wilhelm III* (V) (1748—1806); 12) König Groszherzog *Wilhelm I* Graf v. Vianden (1815—1840); 13) Kg. Grhg. *Wilhelm II* (1840—1849); 14) Kg. Grhg. *Wilhelm III* (1849—1889); 15) Groszhg. *Adolf* (geb. 1817); 16) Groszherzogin *Adelheid* (geb. 1833); 17) Erbgroszherzog *Wilhelm* (geb. 1852), und 18) Erbgroszherzogin *Maria Anna* (geb. 1861). Das Bildniss Yolanda's steht oben an als Repräsentantin der frommkatholischen Zeit vor dem 15. Jhdt.

(NB.) Das Bildniss *ad 1* nach einem alten Oelbild aus der Abtei Marienthal; das Porträt *ad 2* aus E. Wasserburg, der deutsche Florus, 1643; das Porträt *ad 4* nach einem alten holl. Kupferstich von Delphius; die Porträts *ad 3, 5,*

Digitized by Google

6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 u. *13* nach alten holl. Kupferstichen ges. von Vorstermann-Van Oyen; das Porträt *ad 14* nach einem Kupferstich von P. J. Arendzen; die Porträts *ad 15, 16, 17* u. *18* nach Photogr. von Bernhœft.

b) **Wappen**:

1) Siegel mit Gegensiegel des Viandener Grafen Heinrich I (Viandener Urk. v. 1252);
2) id. id. der Viandener Gräfin Margaretha (id.);
3) id. Otto's von Nassau-Vianden (aus Kremer u. Göcking);
4) Wappenschild id. id. (Urk. v. 1246, Viandener Archiv im Haag);
5) links, altes Grafschaftssiegel Vianden-Nassau (Urk. von Johann dem Alten 1581. Seine Brüder Ludwig und Heinrich führten dasselbe Wappen, im Viandener Archiv im Haag);
6) rechts, altes Grafschaftssiegel Vianden-Nassau (Urk. von 1444 im N.-V. Archiv zu Idstein);
7) mitte, Wappen Wilhelm des Schweigers (*) und seiner nächsten Nachfolger (1561 & 1583, Viandener Archiv im Haag);
8) links, Siegel Otto's von Nassau (Urk. 1341, im Staatsarchiv zu Idstein);
9) rechts, Siegel Johann's von Nassau (Urk. von dessen Bruder Engelbert I, Viandener Archiv im Haag, N° 274);
10) Holländisches Wappen (seit 1815);
11) Nassauisches Wappen (alt), und
12) Luxemburgisches Wappen (alt).

c) **Ansichten**:

1) Burgruine Nassau (aus Vorstermann v. Oyen);
2) id. Dillenburg (aus der Geschiedenis van het Graafschap Vianden, von Wittkamp);
3) alter rest. Thurm Dillenburg (nach Natur);
4) Burgruine Vianden (nach Natur);
5) Ehemaliges Schloss der N. V. Grafen zu Brüssel (nach Vitzthumb, aus der Manuskriptensammlung der Kgl. Bibl. zu Brüssel);
6) Schloss Loo in Holland (n. N.); und
7) Stadt Luxemburg (id.).

(*) Hauptschild { 1 Nassau. 4 Dietz. 2 Katzenellenbogen (v. Nassauer Grafen Bertholf gestiftet 879). 3 Vianden.

1tes Brustschild { 1 u. 4 Châlons. 2 u. 3 Oranien.

2tes id. Genf.

Digitized by Google

A. Die Burg.

I. — Geschichtliches.

Die Lage der Burg unweit eines Römerweges (1), die in der Umgegend aufgefundenen römischen Münzen, der Name « Romeberg » des westlich angrenzenden Berges, vor Allem aber die am nordöstlichen Untergeschosse der Burg vorkommende antike Bauart (opus spicatum) deuten darauf hin, dass sich ehedem auf dem schon von der Natur so fest geschaffenen Bergkegel, welcher die heutige Burgruine trägt, eines jener Castelle befand, welche die Römer auf so vielen strategisch wichtigen Höhen zur Abwehr gegen Einfälle der Germanen, vielleicht nebenbei als Colonisationsgebäude errichtet hatten. Sie führten dort den Weinbau ein. In der Schenkungsurkunde der hl. Irmina, vom Jahre 698, heisst es: « Vinec pedituram unam in monte Viennensi ». — Unmöglich ist es sogar nicht, dass schon Jahrhunderte vorher die Trevirer, dieser kriegerische Celtenstamm, allhier, an der äussersten Grenze (2) ihres Gebietes, ein Bollwerk gegen die eindringenden Barbaren angelegt hatten; wird ja der in den ältesten Urkunden vorkommende Name Vienna, Vienne, Vienthal, Vyndal, Veyenthal, Vianen, der celtischen Wurzel « vien » (felsig) zugeschrieben, und sind die dortigen Orts- und Flurnamen Béttel, Bélsberg, etc., celtischen Klangs.

Muthmaasslich waren es Gau- oder Beneficiargrafen, welche unter den fränkischen Königen die Veste bewohnten. Sie werden zuerst erwähnt in einer Urkunde vom Jahr 711. Eigentliche Herren ihrer Landestheile werden dieselben jedoch erst unter den späteren karo-

(1) Dieses diverticulum kam am linken Ur-Ufer vom Römerlager bei Wallendorf her, überschritt den Fluss bei Vianden, und zog sich bergauf über Pütscheid nach Hosingerdickt, um sich dem nach Luxemburg führenden Hauptrömerweg anzuschliessen. (S. Bormann, Beitrag zur Gesch. der Ardennen.)

(2) An diese Grenze, die noch im Mittelalter zur Delimitirung der Trierischen Erzdiocese diente, erinnern heute noch die Dorfnamen Hoscheid, Landscheid, Merscheid, Manderscheid und Pütscheid. « Scheid, schreibt Prof. Bourggraff (Athenäumsprogramm 1838—39), annexum multis per nostram regionem vicorum nominibus *separationem* significat. Pagatim nimirum habitantibus Celtarum et Germanorum more priscis horum incolis ita vocabatur *pagi terminus*, pro ut vel mons, vel silva aut rivus, etc., a vicino pago separare videbatur ».

Digitized by Google

lingischen Königen. Der erste urkundlich beglaubigte Viandener *Graf* hiess Gerhard (1096). Baldrich citirt als erten Viandener *Dynasten* im Jahr 1132, den Erbgrafen Friedrich I. — Um diese Zeit mag der mittlere byzantinische Theil der Burg sammt der Kapelle und später, im 13. Jahrhundert, der westliche Theil (Rittersaal, Waffenhalle, etc.) entstanden sein. Zuletzt, im 15. und 17. Jahrhundert, wurden die unter der Benennung « Nassaubau » bekannten Theile beigefügt. Nach dem Abzug der Grafen in die Niederlande, begann der allmählige Verfall der Burg, die seit 1820 leider als Ruine da steht. In den fünfziger und sechsziger Jahren wurde die hochinteressante Burgkapelle auf Kosten des Prinzen Heinrich der Niederlande vom Ingenieur v. König und später vom Verfasser dieser Blätter restaurirt.

II. — Grossartigkeit der Anlage, stylistische Durchführung der Architektur.

S. Taf. I, Situationsplan, etc.

Schon von Aussen, und gleichviel von welcher Seite man es betrachtet, macht das so malerisch gelegene im Durchschnitt 85 m lange und 25 m breite, terrassenförmig aufgebaute Schloss mit seinen hohen abgetreppten Giebeln, seinen vielen Thürmen, seiner Doppelkapelle und seinen Ringmauern einen imposanten, genussreichen Eindruck.

Wenn wir uns beim Durchwandern der Ruine dieselbe restaurirt denken, so staunen wir über die grossartige Anlage der Räume und deren stylvolle, so edel durchgebildete Architektur. Durch ein breites überaus reich gegliedertes romanisches Portal (Taf. I, 1) treten wir in eine gewölbte geräumige *Säulenhalle* (Hall, Waffenhalle genannt), (l. c. 2) an die sich der ebenfalls gewölbte *Saal des Schlosshauptmanns* (l. c. 3) anlehnt. Derselbe ist in Verbindung mit den unter der Kapelle und dem Iolandathurm liegenden *Burgverliessen* (l. c. 4). — Drängen uns diese Vorräume schon den Eindruck des Vornehmen auf, so steigert sich dieses Gefühl bis zum Staunen beim Eintritt in den rechts gelegenen *Rittersaal* (l. c. 5), dessen Flächenraum von 300 □ M. derart alles Normalmaass übersteigt, dass er, wie Reichensperger sich ausdrückt (1), füglich zu Wagenrennen hätte dienen können. Ein weitgespanntes, auf Wandsäulchen ruhendes

(1) Vermischte Schriften S. 103.

Digitized by Google

Kreuzgewölbe bedeckte den Raum, der mittelst zweier hoher steinerner Kamine heizbar und durch 12 gekuppelte, mit Quersitzen versehene Fenster beleuchtet ist. Hier, wo für 450—500 Personen Platz war, fanden Hofgelage, Familienversammlungen und Gerichtssitzungen statt. Es war der Hauptaufenthaltsraum des ganzen Schlosses. Darunter liegt der grosse, zweischiffige, wohl über 100 Fuder Wein fassende *Keller*, (l. c. 6) und darüber (l. c. 7) befanden sich die *gräflichen Gemächer*. Ein nicht viel geringer ausgedehnter Saal (243 □ M.) liegt über der Waffenhalle. Es ist der sogen. byzantinische oder *Prunksaal* (l. c. 8) mit flacher Holzdecke und 11 überaus reich skulpirten Thüren und Fenstern (l. c. 8bis). Dahinter an der Ostecke befindet sich die von einem gedeckten Wehrgange umschlossene, im Uebergangsstyl gebaute zehneckige *Kapelle*, bei weitem die stylvollste aller bekannten Doppelkapellen (1) mit halbrundem Chörchen und Sacristei. Das Innere dieses schmucken Gotteshauses, in welchem sechs Jahrhunderte hindurch die heiligen Geheimnisse gefeiert wurden, wo die sel. Yolanda gebetet etc., ist von entzückender Wirkung. Südlich, in unmittelbarer Nähe, liegen zwei *kleinere Säle* mit hohen interessanten Kaminen, und etwas tiefer, hinter dem Rittersaal, die *Schlossküche* (l. c. 10) mit *Spül-* und *Vorrathskammern*, *Ziehbrunnen* und *Stiegenraum*. Daneben ebenfalls südlich der leider meist verschüttete Wohnflügel (sogen. Nassaubau). Uebers Ganze dehnten sich 4 übereinander liegende *Speicher*. Das unter der äusseren Westterrasse befindliche lichtlose, aber sehr trockene *Verliess* (2) scheint als Versteck für Werthsachen bei Kriegszeiten bestimmt gewesen zu sein.

Das 12. und 13. Jahrhundert, also die Zeit der schönsten Blüthe der romanischen und des Knospens der gothischen Baukunst haben diesen Koloss (3) gestaltet und seine Glieder mit der ihnen eigenthümlichen keuschen Anmuth geschmückt in der Art, dass man unschlüssig bleibt, ob man mehr die *imposante Würde der Gesammtanlage* bewundern soll, oder die aus der Construction mit organischer Lebendigkeit

---

(1) Das frühere Glöckchen (gegenwärtig auf der Pfarrkirche) trägt die Inschrift: « Der Wiel ist gegosen na Christus geburt do man schreif 1491 im Jar ». Die letzte Treppe des Schlosses ist noch zu Diekirch im Haus François vorhanden.

(2) Das sogenannte « Hexenloch ».

(3) Das luxemb. Grafenschloss auf dem Bockfelsen konnte kaum 2/3 so gross gewesen sein als die Viandener Burg.

Digitized by Google

sich entwickelnde *sinnvolle Eleganz des Ornamentes*, wovon die Bruchstücke umhergestreut liegen. Windsorburg und die Papstburg zu Avignon, die grossartigsten Burgpaläste des Mittelalters, welche ich kenne, sind zwar in einem noch grossartigeren Maszstabe angelegt; allein ich glaube behaupten zu dürfen, dass beide in Bezug auf *stilistische Durchbildung*, überhaupt auf *künstlerischen Reiz* ebenso weit hinter Schloss Vianden zurückstehen, wie etwa die Kathedralen von York und Chartres hinter dem Dome zu Köln. (1)

III. — Strategische Vorzüge der Burg.

S. Tafel I.

Wenn sich irgendwo Natur und mittelalterliche Kriegsbaukunst überboten haben, um eine Ritterveste ersten Ranges zu schaffen, so ist dieses mit Burg Vianden der Fall. Dieselbe liegt auf dem Gipfel eines steilen Bergkegels aus Schieferfelsen, circa 70 Meter über dem nördlich angrenzenden Our-Flusse. Diese Höhe nimmt der südlich ansteigenden Ortsstrasse entlang allmählig ab bis zu dem westlich *in a* gelegenen *Hauptthoreingange* (2), beträgt jedoch hier noch 18 M. Der hier vorhandene schmale Bergrücken oder Felsgrat ist ausserdem mittels eines 6 M. breiten und circa 5 M. tiefen *(b)*, in den Felsen gehauenen *Grabens* (3) durchschnitten, über den eine *Zugbrücke* zum vorgenannten Hauptthor führt. Die Auflager der Pritsche dieser Brücke sind noch sichtbar. Dieser wichtige Angriffspunkt der Burg konnte bestrichen werden von den Wurfgeschossen und Pfeilen des links anliegenden vierstöckigen *Zwingers (c)* (sogen. weisser Thurm), des rechts anliegenden *Wachtthurmes*, und dem mächtigen, mit einem *Wehrgange* (4) gekrönten und mit Schiesslöchern (5) versehenen westlichen *Vorwerkes (d)* (6). Ueber seinem Hauptgesims hatte das Schloss selbst zur Frontseite einen gedeckten Wehrgang, der sich am äusseren Westgiebel (Schildmauer), wo noch der Aufsatz und die Balkenlöcher sichtbar, und auf dessen thurmartigen Eckstreben

(1) Reichensperger, Verm. Schriften, S. 103.

(2) In der Mauer neben dem Haupteingangsthor besteht zur Linken ein sogen. Schlupfloch, durch das bei aufgezogener Pritsche ein Mann durchschlüpfen konnte.

(3) Wurde 1893 vom Verfasser wiedergefunden.

(4) Hourd; (5) Meurtrières; (6) Bastion.

Digitized by Google

fortsetzte. Die von hier aus am Fusse des Schlosses stark ansteigende, von einer hohen mit Flankirungsthürmen und Wartthürmchen besetzte *Mantelmauer (e)* (1) umfriedigte *Rampe (f)* (2) führt bis zum *Hauptburghof (g)*, wo kleinere Gebäude *(h i k)* für Dienstzwecke und den Tross standen, und weiter hinauf zum stattlichen Schlossportale, und zur Terrasse (3) des vorgenannten westlichen Vorwerkes. Die Rampe ist mittels dreier Tranversalmauern in vier 12 bis 17 M. breite *Höfe* (4) eingetheilt, welche der Reihe nach eingenommen werden mussten. Die Zwischenthore konnten vertheidigt werden mittels Schiesslöcher und eines dahinter gelegenen Wehrganges mit Geschosskammer, ferner von den an der Burg ausgekragten *Schartthürmchen (l)* (5) und *gedeckten Wartgängen*, und endlich aus den Schiesslöchern des *Burgverliesses* (6) unter der Kapelle. Ueber dem dritten, zum Hauptburghof führenden Thore *(m)*, dessen massive mit Eisen beschlagene Doppelthüre noch erhalten ist, befindet sich eine sogen. *Pechnase (n)* (7). Das letzte Thor *(o)* besass ein *Fallgatter* (8), sowie einen darüber gemauerten Wehrgang und war von dem anstossenden sogen. *Yolandathurm (p)* und dem Burgverliess aus bestrichen. Endlich war das Schlossportal noch durch einen quer übergebauten Wehrgang mit Schiessscharten beschützt. Es ist anzunehmen, dass die ganze südliche Mantelmauer ebenfalls einen gedeckten Wehrgang trug. Eine kleine gut geschützte Poterne *(s)* mündet auf einen Fusspfad, der zur Stadt hinabführt. In der vorbeschriebenen Lage und Umwehrung besass das Schloss schon über die normale Festigkeit unserer inländischen Burgen. Die reich bemittelten Viandener Grafen beanspruchten indess zweifache, ja dreifache Sicherheit. Zu diesem Behufe wurde eine mit achtzehn halbrunden und drei runden dreistöckigen Flankirungsthürmen versehene zweite *Ringmauer (t)* (9) zur Südseite um die Stadt, und zur Nord- und Westseite um die Burg gebaut, und sogar die Vorstadt mit Gräben *(v)*, Boll- und Pfahlwerk umwehrt. Ferner wurde auf dem östlichen Felsrücken (Hockelsley) ein vierstöckiger, mit einem ausgekragten Wehrgang gekrönter und mit Schiessscharten versehener *Wachtthurm (w)* (Hockelsthour) (10) errichtet,

---

(1) Première enceinte; (2) Barbacane, Bergfried; (3) Boulevard; (4) Palas; (5) Echarguettes, bretèches; (6) Casemate; (7) Moucharabie; (8) Herse; (9) Cingula, 2me enceinte. (10) Er trägt die Jahreszahl 1603.

Digitized by Google

und von da bergauf bis zur oberen Mantelmauer: resp. bergab bis zum Brückenthor eine weitere Ringmauer *(t)* aufgeführt. Endlich wurden vier mit Fallgattern etc. versehene Stadtthore *(z)* (Oberste Pforte, Roodterpforte, Hommerichtspforte und Brückenpforte) und eine Poterne (Neupförtchen) angelegt. Der Wachtdienst geschah von den oberen Rund- und Wehrgängen und dem Zwinger der Burg aus, sowie von den an den Ringmauern ausgekragten Wartthürmchen und von den Stadtthoren aus. So entstand eine Veste, die in Bezug auf Lage und Kriegsbautechnik den berühmten mittelalterlichen Burgen von Gaillard an der Andelys in Frankreich und Hohkönigsburg im Elsass (1) gleich steht. Sie wurde übrigens nur einmal, und zwar durch List, vom Grafen von Luxemburg eingenommen, in Abwesenheit des Grafen (2), welcher mit der Garnison die Stadt Metz belagerte, im Jahr 1253. Dieser kehrte aber eiligst zurück und setzte sich wieder in Besitz seines Stammschlosses.

B. Das Nassau-Viandener Grafengeschlecht.

I. — Grösse, Macht und Reichthum der Grafschaft.

Das Gebiet der Grafschaft mass einen Flächenraum von annähernd 100 Quadratstunden, also über die Hälfte des heutigen Grossherzogthums. Nordwärts dehnte es sich über Bœtchenbach aus; westlich reichte es an Malmédy, Salm, Hoffelt und Diekirch; südlich an Mœstroff, Bitburg, und östlich an Kyllburg, Gerolstein und Stadtkyll. — Im 14. Jahrhundert zählte die Grafschaft 136 Dörfer. — Ueber 30 Ritter anderer Burgen (3) leisteten Vasallendienste. Laut handschriftlicher Ur-

(1) S. Violet-Leduc, B. III, S. 82 u. 169.

(2) Philipp.

(3) Burscheid, Clerf, Brandenburg, Neuerburg, Manderscheid, Dasburg, Dudeldorf, Reuland, Schœnecken, Falkenstein, Hollenfels, Meysemburg, Pittingen, Fischbach, Stolzemburg, Hamm, Sterpenich, Elter, Esch a. d. Sauer, Schengen, Stadtbredimus, Bettendorf, Erpeldingen, Bourcy, Ochain, Heinsberg, Pützburg, Neuerstein, Steffeln, etc.

Digitized by Google

kunde des Abtes Cæsarius von Prüm, Cap. XXX, aus dem Anfang des 10. Jahrhunderts, waren die Viandener Grafen Patronats- und Lehnsherrn des 3. Theiles der mächtigen Abtei von Prüm (1). — Nebenbei waren sie Schutzvögte der reichen Abtei St Maximin zu Trier.

Durch eigenes Besitzthum und in Folge vortheilhafter ehelicher Verbindungen mit den hervorragendsten Adelsgeschlechtern des Auslandes waren die Viandener Grafen zu solch grossem Reichthum gelangt, dass sie ihr Stammschloss nach und nach zu der grössten, prachtvollsten Ritterburg und in Bezug auf die damalige Kriegskunst best durchgeführten Veste (2) (unter Zuziehung der mit hohen Ringmauern und zahlreichen Thürmen umfriedigten Stadt), des ganzen Landes auszubilden vermochten. Sie gründeten mehrere Schlösser, Hospitäler, Abteien resp. Convente, und nahmen auf eigene Kosten an drei Kreuzzügen und vielen kriegerischen Unternehmen Theil. Bei so vielen Ausgaben (3) war es dem Grafen Gottfried dennoch, wie urkundlich nachgewiesen, möglich, dem Grafen Heinrich von Luxemburg die für die damalige Zeit enorme Summe von 6000 Pfund Turnosen (4) nebst einer ansehnlichen Partie Silberzeug zu leihen (1290 und 1302). Beim Ausbruch der französischen Revolution, also noch vor hundert Jahren, war der Verkaufswerth der gräflich Viandener Domänen auf mehrere Millionen abgeschätzt.

Als Ende des 14. Jahrhunderts die Grafen sich allmählich auf ihre niederländischen Güter zurückzogen und nur mehrere kurze Besuche in Vianden machten, liessen sie die Grafschaft durch Amtmänner verwalten. Von denselben sind urkundlich bekannt: Wolff von Eitenbach, gen. Metternich (1549); Peter Rœmer (1652—1684) und Jakob Hartmann Rœmer (1685—1689), beide Rentmeister; Hartmann-Gottfried von Stein-

---

(1) Cluterche (Clüssrath a. d. Mosel), Trittenheim, Schweich, Wers a. d. Prüm, Trimparden, Mettendorfpht, Daleiden, Daisbark (Dasburg), Manderscheid, Wallisvillere (Waxweiler), Thalhof, Didendorpft, Kurn (Kirn b. Saarburg), Killenburch (Kyllburg), Malberhe (Malberg), Aremont, Lüzendorpht, Schonhoye (Schœnecken); mehrere Weiler a. d. Saar, und ein grosser Wald, Muckesleyt, Lüdimacher und Rittersheim a. d. Maas, Bastnacht, Bure u. Remeche (Remich) zwei Weiler bei Daun.

(2) S. meine Monographie du château de Vianden, ouvrages de défense.

(3) Von der ungewöhnlich vornehmen Kleiderpracht der V. Gräfinnen giebt ein Manuskript des Dominikaner Mönchs Hermann (Leben der sel. Gräfin Yolanda † 1283) Aufschluss.

(4) Kommt einem heutigen Darlehen von circa 250,000 Fr. gleich.

Digitized by Google

Kallenfeltz (1654), Amtmann; Bernhard von Velbrücken, Herr zu Befort, etc.; Eustach von Münchhausen, etc., Caspar Veyder und Christof von Baring (1).

Die Geschichte der Stadt Vianden ist mit der Geschichte der Burg eng verwoben. Für die permanente Besetzung der Thurmwarte auf dem Hockelsthurm und die Vertheidigung der Ringmauern stellte die Stadt bewaffnete Bürger, die auch an auswärtigen kriegerischen Unternehmen des Grafen Theil nahmen. Die Bürger, welche ausserdem für den Unterhalt der Stadtthore und Mauern aufkommen mussten, erhielten von ihren Burgherren zahlreiche Privilegien, die durch Reskripte aus den Jahren 1398, 1351, 1417, 1441 und 1566 bestätigt wurden. Die Stadt hatte eigene hohe und niedere Gerichtsbarkeit, eigene Maasse und Gewichte, Stadtzölle auf Getränke, und verschiedene Bürgerrechte. Sie besass ein Hospital, eine bedeutendes Trinitarierkloster, acht adelige Burgmannenhäuser, eine Bannmühle, etc. Im Jahre 1461, also in einer Zeit als das ganze Herzogthum in seinen jetzigen Grenzen blos 50,000 Seelen zählte, besass Vianden bereits 186 Feuerstellen, mit circa 1000 Einwohnern, mithin ebensoviel als heutzutage.

II. — Waffenruhm. — Kirchliche Würden.

Im Jahre 1096 nimmt Graf Richard von Vianden an dem ersten Kreuzzuge Theil (Schötter).

Im Jahre 1194 zeichnet sich Graf Friedrich II. von Vianden aus in der blutigen Schlacht von Neuville (an der Mehaigne).

Kurz nach 1214 betheiligt sich derselbe Graf am Kreuzzuge des Andreas von Ungarn.

Im Jahre 1250 nimmt Graf Heinrich I. Theil am sechsten Kreuzzuge († 1252).

Im Jahre 1255 belagert Graf Philipp I. die Stadt Metz. Erhielt angeblich 10,000 fl. Kriegsentschädigung.

Im Jahre 1288 bedeckt sich Graf Gottfried II. mit Ruhm in der Schlacht bei Wœringen.

Im Jahre 1335 schliesst sich Graf Gottfried III., als Pilger, einem Kreuzzuge an.

(1) Grabtafeln der beiden letztern in der Pfarrkirche.

Digitized by Google

Im Jahre 1371 pflückt sich Graf Simon von Spanheim-Vianden Lorbeeren in der Schlacht von Bastweiler.

Im Jahre 1476 thut sich Graf Engelbert II. von Nassau-Vianden hervor im Treffen zu Guinegate.

In den Jahren 1531—86, zeichnet sich Graf Wilhelm I. von Nassau-Vianden, gen. der Schweiger, in den Kriegen gegen Spanien aus. War einer der bedeutendsten Feldherrn seiner Zeit.

In den Jahren 1538—1601, glänzt Graf Wilhelm Ludwig, Bruder des Vorhergehenden, in den niederländischen Kriegen. Fällt in der Schlacht von Mouckerheide b. Grave.

Im Jahre 1542, erobert Graf Renatus die Festung Luxemburg; kämpft heldenmüthig vor der belagerten Stadt St-Dizier.

In den Jahren 1567—1625, glänzt Graf Mauritius in verschiedenen Treffen.

In den Jahren 1584—1647, glänzt Graf Heinrich Friedrich in verschiedenen Treffen.

Im Jahre 1815, zeichnet sich Wilhelm II., Prinz von Oranien-Nassau-Vianden, rühmlichst aus in der Schlacht von Waterloo.

* * *

Im Jahre 928 war der Viandener Benefiziargraf Ranchardus Mönch in der Abtei Lobbes bei Lüttich (Bertholet).

Im Jahre 986 war Graf Gottfried Dekan der Abtei Stablo (Stavelot).

Im zwölften Jahrhundert war Graf Gerhard († 1212) Abt der Abtei Prüm und Verwalter der Abtei St-Hubert. Er gründete ein adeliges Damenstift zu Niederprüm.

Im zwölften Jahrhundert war Graf Robert Canonicus zu Lüttich.

Im Jahre 1231 gründete Gräfin Margaretha die Abtei Grand-Pré, bei Lüttich.

In den Jahren 1258—1283 war Gräfin Yolanda (geb. 1231) Priorin des Dominikanerinnen-Klosters Marienthal. Sie hob dasselbe zur höchsten Blüthe, und ward selig gesprochen.

Im Jahre 1253 trat ihre Mutter, die Gräfin Margarethe, ebendaselbst als Klosterschwester ein.

Im Jahre 1263 war Graf Friedrich's II. Wittwe Aebtissin eines Cisterzienserklosters in Lothringen.

Digitized by Google

Im Jahre 1248 gründeten Graf Heinrich I. und seine Gemahlin Margaretha das Trinitarierconvent in Vianden, dessen hochinteressante, in letzter Zeit auf's Staatskosten unter der Leitung des Verfassers restaurirte Kirche heute noch als Pfarrkirche dient.

Im Jahre 1250 war Graf Heinrich von Vianden Probst am Kölner Dome; er wurde darauf Bischof von Utrecht (1249—1267). Er gründete die Domkirche dieser Stadt.

Im Jahre 1267 war Graf Peter von Vianden Probst bei St-Martin zu Lüttich, später am Dome zu Köln. Starb als Dominikaner.

Im Jahre 1320 war Graf Ludwig von Vianden Canonicus zu Lüttich.

Im Jahre 1320 war Graf Johann Bischof zu Thérouanne. Später Erzbischof von Rheims.

Im Jahre 1476 war Gräfin Otilia erste Priorin der Abtei Vredenberght, bei Breda.

Im sechszehnten Jahrhundert war Gräfin Charlotte Flandrina Aebtissin von Ste-Croix in Poitiers.

III. — Hohes Ansehen. — Glänzende Familienbande.

Fast kein einziger wichtiger Akt wurde im Lande und in den Nachbarländern vollzogen, ohne Zuziehung des jeweiligen Grafen von Vianden.

So wohnte Graf Siegfried im Jahre 1158 der Gründung der Abtei Arnstein, und im Jahre 1162 der in Koblenz zu Stande gekommenen Zollregulirung der Trierer Simeonskirche bei.

Im Jahre 1192 betraute Kaiser Heinrich VI. den Viandener Grafen Gottfried II. mit der Abfassung einer Urkunde zu Gunsten der Abtei Echternach. Derselbe Graf assistirte 1196 den Pfalz- und Rheingrafen Heinrich bei Abfassung eines Trierer Diploms.

Im Jahre 1243 figurirt Graf Friedrich als Zeuge bei der Freierklärung der Stadt Luxemburg.

Im Jahre 1247 wohnte Graf Heinrich von Vianden der vom Erzbischof Conrad von Köln angeordneten Rathsversammlung zu Münstereifel bei, an welcher auch Albertus Magnus Theil nahm. (John Meier, « Bruder Hermans Leben der Gräfin Yolande von Vianden. »)

Im Jahre 1308 ertheilt Graf Philipp II. der Stadt Freiheitsbriefe.

Digitized by Google

Im Jahre 1350 vermählt sich die V. Gräfin Adelheid mit dem Grafen Otto von Nassau, Herrn von Beilstein-Dillenburg (1).

Im Jahre 1372 wird Graf Johann von Nassau-Vianden durch den luxemburgischen Grafen Wenzel zur grossen Versammlung von Cortenberg berufen.

Im Jahre 1420 ist Graf Engelbert II. urkundlich Zeuge bei der Bestätigung der Privilegien der Stadt Luxemburg durch Anton von Burgund.

* * *

Im 13. Jahrhundert waren der Vater und zwei Brüder der Gräfin Margaretha von Vianden der Reihe nach Kaiser von Constantinopel. Der Urgrossvater derselben Gräfin war König von Frankreich (Heinrich VI.). Ihr Gemahl führte zeitweilig (1226—1237) den Titel Marquis von Namur und Graf von Vianden (Marchio Namurcensis et Comes Viennensis).

Im Jahre 1483 war Graf Engelbert von Nassau-Vianden Gouverneur von Luxemburg.

Im Jahre 1483 waren die N.-V. Grafen Johann II. und Engorand Gouverneure von Brabant.

Im Jahre 1484 war der N.-V. Graf Wilhelm der Reiche verehlicht mit Walburga, Gräfin von Egmont, in 2ter Ehe mit Juliana, Tochter des Grafen Botho von Stolberg-Weringerode und in 3ter Ehe mit Gräfin von Eppstein, Erbin von Königstein.

Im 16. Jahrhundert wurde die N.-V. Gräfin Emilie verehlicht mit Don Emanuel von Portugal, Vicekönig von Indien.

Im 16. Jahrhundert wurde die N.-V. Gräfin Luise Juliana vermählt mit Friedrich, Prinz von Bayern.

Im 16. Jahrhundert wurde die N.-V. Gräfin Isabella vermählt mit Philipp, Graf von Nassau.

Im 17. Jahrhundert wurde die N.-V. Gräfin Luise Henriette vermählt mit dem grossen Churfürsten von Brandenburg. Sie gebar den ersten König von Preussen.

Im 17. Jahrhundert wurde Graf Wilhelm II. von Nassau-Vianden verehlicht mit Maria von England.

---

(1) Die nassauische Grafenfamilie entstammt dem merowingischen Königshause. Im Jahr 630 war Bero, der erste Graf von Nassau, Majordomus bei Dagobert I. (Vorstermann van Oyen.)

Digitized by Google

Im 17. Jahrhundert wurde Graf Wilhelm Heinrich von Nassau-Vianden verehlicht mit Maria Stuart von England und bestieg den Königsthron.

Im 17. Jahrhundert wurde Graf Heinrich Friedrich von Nassau-Vianden († 1647), vermählt mit der Tochter des Grafen Albrecht von Solms-Braunsfeld, und in zweiter Ehe mit der Gräfin Elisabeth von Sayn-Wittgenstein.

Im 17. Jahrhundert wurde die N.-V. Gräfin Henriette Catharina vermählt mit Georg, Fürst von Anhalt-Dessau.

1708 war Alveradis, Tochter der N.-V. Gräfin Alerdis, verehlicht mit dem Grafen von Maulbach bei Bergstein (Kreis-Düren) (1).

IV. — Vianden als Bindeglied zwischen Nassau und Luxemburg.

Die im Jahre 1350 stattgefundene Vermählung der Viandener Gräfin Adelheid mit dem Grafen Otto von Nassau ist eines der wichtigsten Daten in der Geschichte, nicht allein der Viandener Grafschaft, sondern auch des ganzen luxemburger Landes, wegen der glücklichen Folgen, die sie für die späteren politischen Geschicke desselben hatte. Otto und Adelheid wurden Stammeltern der Nassau-Viandener Grafen, resp. Nassau-Vianden-Oranier Prinzen, welche in den Niederlanden als Feldmarschälle, Statthalter, Generalgouverneure und zuletzt als Könige so Grosses geleistet haben. König Wilhelm I., Prinz von Oranien-Nassau, Graf von Vianden, wurde 1815 erblicher Grossherzog von Luxemburg, auf Grund seiner sehr bedeutenden Viandener Privatgüter, die er jedoch grösstentheils an Preussen abtreten musste. Und als im Jahre 1889 dessen Enkel, König Grossherzog Wilhelm III., der letzte des Otton'schen Mannesstammes, das Zeitliche gesegnet, ging die luxemburger Grossherzogskrone kraft der bestehenden Familienbande und des nassauischen Erbvereins vom Jahre 1783 in friedlichster Weise auf Grossherzog Adolf von Nassau, unsern jetzigen geliebten Landesfürsten, über. Der vor 543 Jahren erfolgten Verbindung der an Macht und Ruhm ebenbürtigen Grafenfamilien Nassau und Vianden verdanken wir es mithin, dass wir seit 78 Jahren, und hoffentlich auch in langer Zukunft, unter dem milden Zepter der Nassau'er Fürsten zu leben das Glück haben.

(1) Bærsch, die Grafen von Vianden.

Digitized by Google

* * *

Die hier folgende illustrirte *Familientafel* veranschaulicht dieses geschichtliche Faktum. Dieselbe zeigt in chronologischer Folge mit eingestreuten Wappen die meist in Holland und Luxemburg gesammelten 17 Bildnisse, vom Graf Wilhelm dem Reichen (1480—1559) ab bis auf die Erbgrossherzogin Maria Anna; das Porträt der Gräfin Yolanda († 1283); die Wappen von Grafen, deren Bildnisse unbekannt sind; die Ansichten der Burgruinen Nassau, Dillenburg und Vianden, des restaurirten Thurmes von Dillenburg, des ehemaligen Schlosses der Nassau-Viandener Grafen zu Brüssel, des Schlosses Loo in Holland, und der Stadt Luxemburg. Alle Theile sind entsprechend untereinander verbunden, und mittelst Ranken- und Blumenwerk als Ganzes umrahmt, unter dem Titel: Vianden; Nassau-Vianden; Nassau-V.-Niederland; Nassau-V.-N.-Luxemburg. — Als Abschluss steht unter einer Ansicht von Luxemburg:

Heil Nassau! Heil Luxemburg! Heil!

Digitized by Google

Iconographisches.

(Mit einem Lichtdruck.)

Die Pfarrkirche zum h. Johann in der Unterstadt Grund hierselbst besitzt in einer Seitenkapelle ein aus Holz geschnitztes, 1m27 hohes Muttergottesbild, das sowohl in Bezug auf Kunstwerth als wegen seiner Spezialität als « schwarze Muttergottes » hoch interessant ist. Dasselbe stellt die jungfräuliche Gottesmutter mit dem Jesuskind [1]), so anmuthend und graziös dar, wie selten ein gottbegnadeter mittelalterlicher Künstler sich dieselbe frömmer und edler gedacht und zum plastischen Ausdruck gebracht hat. Der zum Tragen des himmlischen Kindes etwas eingebogene Körper Maria's ist mit einer leichten Tunika und einem darüber drapirten reichfaltigen Ueberwurf umhüllt. Das von dem langlockig über die Schultern herabwallenden Haar eingerahmte, lieblich und beseligend schöne Antlitz ist halb auf den Beschauer und halb auf das an ihrem Herzen ruhende reizend dargestellte Jesuskind gerichtet. Das faltige Kleidchen des letzteren bedeckt dessen Füsse, Beine und halbe Brust. In der linken Hand trägt es eine Weltkugel, während die an die Mutterbrust traulich angelehnte Rechte als Symbol der Unschuld ein Täubchen hält (fehlt leider jetzt). Das kurzlockige, anmuthige Köpfchen ist nach der Mutter und dem Täubchen gerichtet.

Wie bei allen mittelalterlichen Marienbildern aus guter Zeit [2]), so ist auch hier alles Sinnliche vermieden und das geistige Element besonders in der hohen, gewölbten Stirne Maria's zum Ausdruck gebracht. Zweifelsohne stand das herrliche, aus der ersten Hälfte des XVten Jahrhunderts datirende Bild ursprünglich in der 1541 zerstörten

1) Die ursprünglichen gothischen Attribute (Kronen, Scepter und Weltkugel) sind später im Renaissancestyl ersetzt worden.

2) Man vergleiche z. B. die reizende Muttergottes-Statue aus Stein auf dem Westportale der Viandener Trinitarierkirche (13. Jhdt.), die überhaupt viel Aehnlichkeit mit unserm Bilde zeigt. Herr Dechant Adehm liess dieselbe kürzlich auf unser Anrathen restauriren. Von der Taube waren vorher blos noch die Beinchen vorhanden.

Digitized by Google

Altmünster-Abteikirche, aus der es die Benediktiner in die Kirche von Neumünster [1]) (jetzt S. Johann) gerettet haben. Dass es schon damals in hohen Ehren stand, beweist die ihm eigens geweihte Kapelle, in welcher es vom Volke als « schwarze Nothmuttergottes » [2]) verehrt wird.

Dass man es je wagen sollte, ein solch formvollendetes Bild kegelförmig mit Brettern zu benageln und dann mit ausgespreizten Stoffkleidern zu verunstalten, ist uns heute kaum denkbar. Und doch war dieses faktisch vorgekommen während der Roccoco- oder Zopfperiode. Diese feste Umhüllung gereichte indess der Statue zum Schutz als sie während der französischen Revolution von den Sanscülotten, welche die St Johanniskirche als Lazareth benutzten, zur städtischen Hauptwache geschleppt wurde [3]). Leider hatte der zu dichte Verschluss (die Faltentiefen waren unter der Bretterhülse mittels Werg und Lumpen ausgestopft) den Nachtheil, die Bildung und Verheerung des Holzwurmes am Körper der Statue zu begünstigen. Dem Vorgänger des jetzigen Pfarrers, Hrn. Pastor J. Langer, gebührt das grosse Verdienst, das werthvolle Bild im Jahre 1864 seiner unseligen Umhüllung entledigt und gründlich restaurirt zu haben. Bei der Polychromirung (von der frühern Bemalung war keine Spur mehr vorhanden) trug man Sorge, den sichtbaren Fleischtheilen der Maria und des Jesuskindes ihren herkömmlichen schwarzen Ton zu belassen.

Am Eingang der Kapelle hängt ein in Renaissancemanier ausgeführtes, oval unter Glas eingerahmtes Bild einer andern schwarzen Muttergottes (Jesuskind segnend), mit der Umschrift: « Beatissimae Virginis Mariae lauretanae vera effigies ». Wann und durch wen das Bild dahin gekommen, habe ich nicht ermitteln können [4]).

---

1) Jetziges Männergefängniss.

2) Behufs Abwendung jeglichen herben Lebenskummers und speziell in Kindes- und Todesnöthen.

3) P. Amberg: Maria, Trösterin der Betrübten, 1886, S. 337—338.

4) Aus einer Notiz bei *Theodorus Lector* und *Nicephorus Kalistus* erfahren wir, dass das erste und authentische Bild der heil. Jungfrau vom Evangelisten Lucas herrührt. Dieses der Tradition gemäss von Jerusalem zunächst nach Konstantinopel und, wie die Russen glauben, um 1150 nach Wladimir gekommene und seit 1451 in Moskau befindliche Bild stellt Maria mit unverkennbar orientalischen Zügen und gebräunter Gesichtsfarbe dar, im Alter von etwa 40 Jahren. Dieser *byzantinische*

Digitized by Google

Bilder der schwarzen Muttergottes sind bei uns selten. Ausser den zwei genannten ist mir nur noch eines in der Pfarrkirche zu Hesperingen bekannt. Dasselbe scheint eine ziemlich derbe Nachbildung unserer schwarzen Nothmuttergottes zu sein. Es misst etwa 0m50 Höhe, ist in Art des luxemburger Gnadenbildes bekleidet, und wird bei feierlichen Prozessionen im Dorf umgetragen. Und dennoch nehmen die schwarzen Madonnen einen nicht zu unterschätzenden Rang in der christlichen Iconographie ein.

* * *

In Frankreich ist das unter dem Namen *Virgo paritura* bekannte schwarze Muttergottes-Bild zu *Chartres* hochberühmt. Man hält es dort für das älteste der ganzen katholischen Welt, auf Grund einer Tradition, dass längst vor der Christianisirung Galliens die Druiden allhier eine Statue einer Jungfrau verehrten, die empfangen und gebären sollte. Thatsächlich ist das Heiligthum von Chartres ein berühmter, begnadigter Wallfahrtsort.

Auch dem nicht minder berühmten Bilde der schwarzen Muttergottes zu *Puy* wird ein hohes Alter zugedacht. Angeblich in einer Vision, von einem Propheten des alten Bundes gemalt, soll ein Sultan dasselbe zur Zeit der Kreuzzüge dem König von Frankreich zum Geschenk gemacht

---

Typus hatte sich von Konstantinopel ebensowohl nördlich nach Russland als westlich nach Italien etc. verbreitet (H. Alt: die Heiligenbilder). Die unter dem Namen Maria lauretana bekannte Madonna soll Nachbildung eines ebenfalls vom heil. Lukas in Cedernholz geschnitzten Marienbildes sein. *Calderon*, ein spanischer Dichter, besingt dasselbe wie folgt:

« Sein (des Landes) Staunen wird noch grösser,
« Da es die Wohnung (Haus von Loretto) prüft
« Und dass des Hauses Herr,
« Der es bewohnt, ein Bild nur
« (Des Künstler einst gewesen
« Lucas, der Evangelist)
« Aus *Cedernholz* bereitet,
« So schön und so lebendig,
« Dass es als Original,
« Vom Urbild selbst copirt,
« Sich ausweist in der schönen
« Huldreichen Anmuth, wie
« Auf linkem Arm es zärtlich,
« So mütterlich liebkosend,
« Das göttliche Kind umschliesst. »

Digitized by Google

haben. (J. Langer, Verehrung der schwarzen Nothmuttergottes in der S. Johann- (Münster) Kirche in Luxemburg, 1878, S. 12.) Bilder der schwarzen Madonna trifft man auch in vielen andern Gnadenstätten Frankreichs an, so u. a. zu *Fourvières* bei Lyon, in Belgien zu *Walcourt* bei Philippeville, zu *Foy* bei Dinant, etc.

Die Stadt *Cöln* besitzt zwei Bilder der schwarzen Muttergottes, das eine in der Kirche der Kupfergasse, das andere in der Schnurgasse.

Nirgendwo ist die Spezies verbreiteter, als in Polen und den andern slavischen Ländern (Oesterreichisch-Schlesien, Mähren, Oberungarn, etc.); ihren Urtypus bildet das schwarze Gnadenbild von *Czenstochau* in Polen. Eine Eigenheit dieser Bilder besteht darin, dass ihre Gewänder durchweg aus Goldplatten hergestellt, und die Wangen des schwarzen Angesichts Maria's mit zwei brennend rothen Narben bemalt sind [1]).

Dr Alt [2]) citirt eine schwarzbraune Muttergottes zu *Guadeloupe* in Mexiko. Dieselbe ist auf grobem Agave-Bast schlecht gemalt und in einer prachtvoll ausgestatteten Kirche unter dem Namen « Madonna der Eingeborenen » aufgestellt. Wegen ihrer Verdienste wurde sie in den Freiheitskämpfen der Indianer gegen die Spanier mit der Würde und dem Gehalt eines Generalfeldmarschalls beehrt [3]).

J. Langer citirt ebenfalls schwarzbraune Madonnabilder aus Negerländern (Aethiopien, Abyssinien und Brasilien), und erinnert dabei an die im Jahr 1441 vollzogene Wiedervereinigung der äthiopischen Kirche mit der römischen und an die Entdeckung Amerika's. Dadurch, dass die christlichen Missionäre die Gottesmutter mit schwarzer Hautfarbe darstellten, mussten die Aethiopier sich mehr zur Einheit der Kirche herangezogen fühlen und die Neger mit dem grössten Vertrauen zu den katholischen Glaubenspredigern erfüllt werden.

Charakteristisch wegen ihrer tiefdunkeln Hautfarbe, ihrer conven-

---

1) Laut Mittheilung Dr Kisa's in Cöln.

2) Die Heiligenbilder, S. 142.

3) Nicht zu verwechseln mit den hier behandelten, übrigens stets mit dem Jesuskind dargestellten schwarzen Madonnen ist die gleichfalls als Mohrin dargestellte « Sancta Maria Aegyptiaca » (2. April). Dieselbe lebte als Büsserin 47 Jahre lang in der Wüste am Jordan, unbekleidet, weshalb sie von der Sonne gebräunt, in ihr weisses Haupthaar gehüllt, dargestellt wird. (H. Ott, Handb. der christl. Kunstarchäologie, II. Abth., S. 942, und H. Alt, S. 192.)

Digitized by Google

tionell starren Behandlung und ihrer überaus reichen Ausstattung mit Gold- und Perlenschmuck sind die Madonnenbilder der griechischen Kirche. Denselben byzantinischen Typus haben, wie schon oben erwähnt, sämmtliche russischen, als wunderthätig verehrten Madonnenbilder, unter denen die von Nowgorod, Wladimir, Tolga, Tichwin, Rschew, Kasan und Smolensk, besonders berühmt sind. Interessant ist der Uebergang desselben Typus aus der griechischen in die orthodoxe Kirche, sowohl der slavischen als der romanischen Gegenden (Oesterreich, Deutschland, Italien, Frankreich, Spanien, Portugal, etc.). Nach Schnütgen datiren die ältesten schwarzen Muttergottesbilder Deutschlands aus dem 15ten Jahrhundert.

* * *

Im Verhältniss zu der grossen Masse der in der Gesammtchristenheit vorkommenden, sowohl plastisch als gemalt hergestellten Bilder der Gottesmutter sind die schwarzen Madonnen in der Minderzahl. Dieselben bilden in Wirklichkeit eine Ausnahme, eine Spezies; weshalb sich uns die Frage über ihre eigentliche Entstehung unwillkürlich aufdrängt.

Wären bei diesen Bildern das Gesicht, der Hals und die Hände Maria's allein schwarz oder tiefbraun, dann liesse sich die Frage leicht lösen, weil man die Darstellung in direkten Anschluss bringen könnte mit dem Texte des hohen Liedes (1, 4 und 5). «Ich bin schön, doch schwarz; ich bin schön wie die Hütten Cedars; seht mich nicht an, dass ich braun bin, denn die Sonne hat mich verfärbt», so wie mit der Vision der heil. Agreda und der Schilderung des heil. Epiphanus: «ihr Antlitz war bräunlich». Weil indess gleichzeitig die sichtbaren Fleischtheile des Jesukindes in derselben Weise geschwärzt oder gebräunt sind, so dürfte die Ansicht verschiedener Autoritäten der christlich archäologischen Wissenschaft, wie P. Tongiorgi, Georg Ott, Domcapitular Schnütgen, etc., eher Anklang finden. G. Ott schreibt in seinem Marianum (B. I, S. 802): «Die vielen schwarzen Madonnenbilder, die sehr häufig wegen ihrer Wunderthätigkeit hochverehrt sind, haben gewöhnlich ein sehr hohes Alter, und der Rauch der vielen Lichter und Lampen, welche immer davor brennen, schwärzte sie.» Dr Schnütgen und Tongiorgi sind auch der Meinung, «dass die schwarzen Madonnen ursprünglich nicht schwarz gewesen, sondern holzfarbig; dass die Bemalung entweder unterblieben oder im Laufe der Zeit verschwunden

Digitized by Google

und das Holz durch Kerzen- und Weihrauch allmählich geschwärzt worden sei. Nach solchen zufällig schwarz gewordenen Statuen seien dann Nachbildungen angefertigt worden, bei welchen der schwarze Ton durch Farbe hergestellt wurde. Auch Tafelgemälde dieser Art kommen vor, die gleichfalls Nachbildungen von Holzfiguren sind. Zumeist war das Original ein berühmtes Gnadenbild ».

Wenn wir uns letzterer Anschauungsweise anzuschliessen geneigt sind, so soll jedoch die Möglichkeit nicht in Abrede gestellt sein, dass im frommen Mittelalter ab und zu ein ascetisch veranlagter Künstler mit Absicht eine lauretanische Madonna dargestellt habe. Es mögen demselben ja ausser dem besagten Texte des hohen Liedes vorgeschwebt haben die Deutungen des Cornelius à Lapide (Schwarz = Symbol des herben Schmerzes und der tiefen Trauer), so wie des Halgrinus (Schwarz = Umnachtung des Mondes (Maria's) durch die auf Golgatha verfinsterte Sonne; Maria steht im Schatten). Schwer zu rechtfertigen bleibt dabei jedoch immer die gleichzeitige Schwärzung des Jesuskindes.

Für uns steht etwas ausser allem Zweifel: Die in der Marienkapelle unserer S. Johann's Kirche seit Jahrhunderten als « schwarze Nothmuttergottes » verehrte Statue ist ein wahres Juwel mittelalterlicher Kunst, auf das alle Luxemburger stolz sein können und für dessen Erhaltung sie Hrn. Pastor J. Langer aufrichtigen Dank zollen. — Auf der Zeichnung sind die späteren Zuthaten (Krone, Scepter und Polychromie) weggelassen.

Luxemburg, im August 1893.

K. ARENDT,
Staatsarchitekt, Präs. des luxemb. diös. Vereins für christl. Kunst, wirkl. Mitglied der histor. Abth. des grossh. Instituts.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Première Partie.

Page.

Personnel de la société III

Liste des nouveaux membres III

Membres décédés IV

Rapport du secrétaire de la Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg V

Deuxième Partie.

Die luxemburger Bisthumsfrage, von Hrn. Professor Dr Peters 281

Le Trésor d'Ettelbruck, décrit par M. N. van Werveke. 303

Les monnaies luxembourgeoises de 1383 à 1412, par le même 385

Le Trésor d'Arsdorf (XVe siècle), par le même 395

Le Trésor de Reichlange. Médailles de Postume enfouies vers 262, par le même. 405

Recueil de documents concernant l'atelier monétaire de Luxembourg, par le même 412

Blumenlese aus der Geschichte der Burg Vianden und des Nassau-Viandener Grafengeschlechtes, von Hrn. Karl Arendt, grossh. luxemb. Staatsarchitekt. (Mit 2 Tafeln) 480

Iconographisches. (Mit einem Lichtdruck), von demselben 497

Digitized by Google

Digitized by Google

Schwarze Muttergottes
in der St. Johannskirche zu Lungsing

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE

DE

L'INSTITUT ROYAL GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU GRAND-DUCHÉ)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

SA MAJESTÉ LE ROI GRAND-DUC

par arrêté du 24 octobre 1868.

Volume XLIII.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1895.

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE

DE

L'INSTITUT ROYAL GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU GRAND-DUCHÉ)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

SA MAJESTÉ LE ROI GRAND-DUC

par arrêté du 24 octobre 1868.

Volume XLIII.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1895.

Digitized by Google

Digitized by Google

AUTOBIOGRAPHIE

DE

FEU M. EMMANUEL SERVAIS,

ANCIEN MINISTRE D'ÉTAT.

La Société archéologique dont je fais partie, publie dans le recueil de ses travaux la biographie de tous ses membres effectifs après leur décès. Dans une de ses dernières séances, M. Schœtter, son secrétaire, a signalé la difficulté que présente la réunion des renseignements nécessaires pour que cette publication puisse avoir lieu, et il a exprimé le désir que chacun de ses collègues lui fournît ceux qui le concernent. Je me propose de répondre par les pages qui suivent au désir de M. Schœtter.

J'ai l'intention d'être bref. Je ne sais pas cependant si je le serai autant que je le voudrais. J'ai été mêlé aux évènements qui, pendant plus de quarante ans, ont exercé de l'influence sur le sort du Grand-Duché; j'ai été, pendant onze ans, membre de son Gouvernement, et pendant sept ans président de celui-ci au milieu de circonstances critiques pour le pays; j'ai participé ainsi à des actes qui ont engagé ma responsabilité de la manière la plus sérieuse. On conçoit que je veuille quelquefois entrer dans des détails et des explications. Je serai amené

Digitized by Google

aussi à parler de faits qui ne me concernent pas, à cause de leur connexité avec ceux que je rapporte. Je ne garantis même pas que je ne me laisse entraîner à rappeler des souvenirs qui ne présentent pas pour autrui le même intérêt que pour moi, comme cela arrive facilement à ceux qui parlent d'eux-mêmes. Le mal ne sera pas grand cependant ; l'aimable membre de la Société archéologique qui se chargera de m'honorer d'un article nécrologique, réduira, comme il lui plaira, le contenu de cet écrit, qui est destiné à lui faciliter sa tâche. Je désire cependant qu'il reste déposé dans les archives de la Société archéologique et soit toujours à la disposition de mes fils et de leurs descendants qui peuvent le publier, s'ils le trouvent convenable.

* * *

Je suis né à Mersch le 11 avril 1811. Je n'ai pas reçu de mes parents l'éducation molle que l'on donne généralement aujourd'hui aux enfants. Je m'en félicite. C'est à cette cause que je dois, j'en suis persuadé, de n'avoir jamais éprouvé de grands besoins et d'avoir été à l'abri des tentations auxquelles succombent tant d'hommes de nos jours. J'ai fait mes humanités à l'Athénée de Luxembourg que j'ai quitté en 1829, après y avoir terminé le cours supérieur. Cet établissement passait alors pour un des meilleurs du royaume des Pays-Bas. J'ai pu m'assurer, pendant le temps où j'ai fait partie de la commission des curateurs, qu'il laissait moins à désirer et que les élèves qui le fréquentaient étaient plus instruits que lorsque j'en ai suivi les cours. Si beaucoup de jeunes gens qui en sont sortis avant 1830 ou à la suite de la Révolution belge, se sont distingués dans les carrières qu'ils ont parcourues en Belgique, si quelques-uns ont fait le plus grand honneur au nom Luxembourgeois, leur succès s'explique par le travail opiniâtre auquel ils se sont livrés, après avoir achevé leurs études gymnasiales. Que la jeunesse d'aujourd'hui imite l'exemple qu'ils lui ont donné: elle parviendra aussi à procurer à ses concitoyens les satisfactions patriotiques que la génération à laquelle j'appartiens a quelquefois éprouvées à donner du relief à notre petit pays, à lui gagner des sympathies qui peuvent contribuer à le faire respecter.

J'ai étudié le droit de 1829 à 1830 à l'université de Gand dont peu de Luxembourgeois suivaient les cours. J'ai continué et terminé ces études

Digitized by Google

à Paris, parce que l'enseignement était désorganisé aux universités belges depuis la Révolution de 1830. Je suis arrivé dans la capitale de la France en décembre 1830, au moment où le procès des ministres de Charles X venait d'être terminé à la Cour des Pairs. Leur condamnation à la peine du bannissement, parce qu'elle n'aurait pas été assez sévère, fournit aux partisans de l'état révolutionnaire en permanence un moyen d'exciter les masses populaires. Je fus très curieux d'assister au spectacle des troubles qui éclatèrent et je ne manquai pas de satisfaire ma curiosité. Les émeutes furent nombreuses pendant mon séjour à Paris. Je n'ai pas négligé de chercher à voir comment elles s'opéraient. J'ai été présent au désarmement de plus d'un poste militaire, à la construction de barricades, au pillage, en février 1831, de l'archevêché, qui fut exécuté avec une prestesse qu'on était tenté d'admirer.

Par suite des circonstances du temps, je fus gradué à trois universités différentes. Je fus reçu candidat en droit à celle de Gand, bachelier à celle de Paris et docteur à celle de Liège.

Pendant mes études, j'ai toujours mené une vie sobre ; j'ai résisté à tous les entraînements, notamment à Paris, où d'autres de mes condisciples luxembourgeois s'abandonnaient un peu trop à leur goût pour la dissipation. Ils sont presque tous morts dans un âge peu avancé, même ceux dont la constitution paraissait très robuste. Je me suis toujours livré à un travail très régulier, jamais excessif, même dans le moment où je me préparais à passer un examen. Le temps ne m'a jamais manqué pour lire des ouvrages qui ne concernaient pas le droit. Je me mis en tête un jour d'étudier la philosophie ; mais je reconnus bien vite que j'étais incapable de rien comprendre à cette science, et j'ai été assez raisonnable pour renoncer à son étude. La lumière ne s'est pas encore faite aujourd'hui. La philosophie reste pour mon esprit pleine d'obscurités. J'ai une grande admiration pour ceux qui comprennent ses doctrines multiples.

Très jeune, je me suis vivement intéressé aux évènements politiques. J'ai commencé à lire les journaux à l'âge de dix ans, au moment où ils s'occupaient beaucoup de Napoléon Ier, qui était mourant à Ste-Hélène. J'ai ensuite continué à les lire avec avidité ; c'était le temps où la Grèce, par sa lutte énergique contre la Turquie, excitait un enthousiasme général parmi la jeunesse moins réaliste que celle d'aujourd'hui. Je n'ai

Digitized by Google

pas eu d'opinions politiques trop avancées. J'ai fait partie, cependant, à Paris, de la société des Droits de l'homme, section Brutus. Je n'y suis entré que par curiosité et je m'en suis retiré, dès que j'ai vu où l'on voulait en venir.

Je n'ai pas été indifférent à ce qui se passait dans notre pays. Je me rappelle fort bien la triste situation dans laquelle il s'est trouvé. Depuis sa séparation de la France, il était sans commerce et sans industrie; ses produits trouvaient difficilement des débouchés, soit dans les pays voisins où des droits élevés, sinon prohibitifs les grevaient, soit dans les autres parties du royaume dont il était séparé par de grandes distances, et avec lesquelles il n'était relié que par des voies de communication en mauvais état. Les impôts étaient en outre onéreux, eu égard aux ressources des contribuables, et ils étaient perçus avec une rigueur qui les aggravait. La fraude était devenue le métier le plus lucratif et était organisée dans toutes les communes. La situation de la population était affligeante. Les habitants de villages entiers étaient réduits à la mendicité; des bandes de misérables en haillons et pieds-nus parcouraient incessamment toutes les parties du territoire, demandant l'aumône d'un morceau de pain. Des huttes à moitié ruinées servaient fréquemment d'habitation. Il faut dire cependant que ce n'est pas la réunion aux Pays-Bas qui seule a produit le mal. Je me rappelle parfaitement que la situation des contrées voisines de l'Allemagne était peut-être plus triste que celle du Grand-Duché. L'agriculture notamment y souffrait plus que chez nous; ses produits faisaient concurrence aux nôtres sur nos marchés, malgré les droits de douane qu'ils avaient à supporter.

On ne manquait pas de s'intéresser dans les hautes régions au sort des Luxembourgeois, sur lequel la députation permanente des États provinciaux ne manquait pas d'attirer l'attention avec beaucoup de franchise dans ses exposés sur la situation administrative. On en voit la preuve dans l'initiative que prit, pour la construction du canal de Meuse et Moselle, le roi Guillaume Ier, dans le concours financier qu'il apporta à la réalisation de cette entreprise, une des plus considérables dont il a été question dans ces temps, et une des plus propres à relever une grande partie de notre pays dans sa détresse. Ce fut avec une satisfaction inexprimable que nous vîmes commencer et pousser avec vigueur

Digitized by Google

les travaux d'exécution. Après qu'ils furent abandonnés à la suite de la révolution belge, ils présentèrent un spectacle qui m'attrista souvent dans les environs de Mersch où un embranchement du canal devait aboutir, jusqu'à ce que la construction de nos chemins vînt faire oublier une voie navigable, à laquelle s'attachaient les plus belles espérances.

J'ai vu avec plaisir éclater en 1830 la révolution à Paris. Je fus heureux surtout de celle qui en fut la conséquence à Bruxelles. Dans ces temps, plus peut-être que de nos jours, les jeunes gens s'imaginaient que rien n'était plus propre qu'une révolution à remédier aux maux qu'un peuple souffre. Les Luxembourgeois s'associèrent spontanément et sans hésiter au mouvement belge, jusque sous les murs de la forteresse de Luxembourg, alors occupée, comme on sait, par une garnison prussienne au nom de la Confédération germanique. Les autorités communales firent partout acte d'adhésion au nouveau Gouvernement provincial établi à Arlon ; des volontaires de toutes les parties du pays se réunirent à ceux de la Belgique. Tout se passa presque sans aucun excès, grâce à l'accord qui régnait entre toutes les fractions de la population. La ville de Luxembourg aurait suivi l'exemple de la campagne, si elle avait été libre. Ses habitants ne craignirent pas de manifester les sympathies belges les plus vives ; ses jeunes gens entrèrent en grand nombre dans l'armée belge. J'atteste de la manière la plus positive ces faits dont j'ai été témoin. Il n'est pas vrai, comme l'a prétendu le seul journal qui existait alors dans notre pays, celui de Luxembourg, que nos populations en participant aux actes de la révolution belge auraient cédé à une pression qui aurait été exercée sur elles. Elles résistèrent à une pression qui a été tentée dans le sens opposé ; elle consistait dans la menace d'une occupation du territoire par les troupes de la Confédération germanique.

D'autres causes de mécontentement exercèrent leur influence chez nous qu'en Belgique. On en voit la preuve surtout dans la circonstance que le clergé luxembourgeois n'est pas intervenu pour exciter ses concitoyens. Le mécontentement était produit par le régime financier, par les droits de mouture et d'abattage et celui sur les vins, plutôt que par l'établissement du collège philosophique et les mesures prises par le Gouvernement qui ne s'accordaient pas avec la liberté d'enseignement.

Digitized by Google

Beaucoup aussi étaient portés pour un changement politique qui semblait devoir avoir pour conséquence que les rapports commerciaux avec la France seraient rendus plus faciles, soit par une réduction des tarifs douaniers, soit autrement. Combien de nos concitoyens ont souvent regretté qu'une révolution se soit accomplie, par laquelle ils ont été séparés d'un beau royaume aux habitants duquel d'étroites sympathies les unissaient, pour former un petit peuple toujours inquiet au sujet du sort que l'avenir lui réserve.

Le Gouvernement belge se crut tellement sûr des habitants du Grand-Duché, qu'il n'y entretenait aucune force armée, si ce n'est les quelques gendarmes qui étaient chargés du maintien de la police dans chaque chef-lieu de canton. Cela donna aux orangistes de Luxembourg, comme on appelait les adversaires de la révolution belge, l'idée de tenter une entreprise pour rétablir l'autorité du Roi Grand-Duc. Une troupe composée de gens de toute espèce qu'on avait sous la main, fut formée dans ce but à l'intérieur de la forteresse au commencement de 1831. Après avoir fait quelques sorties dans les environs de la ville, dans une desquelles quelques hommes du parti ennemi périrent par accident, elle entreprit une expédition plus importante; elle se porta sur Diekirch, pour rétablir l'ordre légal, comme on s'exprimait alors. Mais elle rencontra à Ettelbruck quelques centaines de volontaires que M. Simons y avait réunis; devant leur attitude elle se débanda, sans perdre un seul homme, sans tirer même un coup de fusil, comme le porte la tradition. Les fugitifs se dispersèrent de tous les côtés et furent arrêtés presque tous par nos campagnards qui les livrèrent aux autorités. Ils furent jugés par la Cour d'assises de Namur et acquittés par le jury. Je lus à Paris dans les journaux le récit de cette échauffourée qui fut présentée comme une défaite quelque peu sanglante des orangistes à Ettelbruck. J'enviai la gloire des vainqueurs. Cette entreprise pour soumettre le pays au Roi Grand-Duc, si elle exerça la verve des plaisants, fut plus sérieuse en réalité, qu'elle ne parut l'être après son échec. Elle avait donné des inquiétudes à la Belgique; il est facile de comprendre qu'elle aurait pu avoir des conséquences fort graves, si elle n'avait pas rencontré la résistance des populations.

En 1833, je me suis établi comme avocat à Arlon où j'ai exercé cette profession jusqu'en 1839 dans des circonstances très favorables

Digitized by Google

pour un débutant. Le barreau d'Arlon était fort jeune, quand j'y suis entré. Le plus âgé de ses membres n'avait pas plus de 33 ans. Ses allures se ressentaient de l'influence de la révolution et étaient quelque peu dégagées. Il comprenait des hommes de valeur. Quoique peu nombreux, il fournit à la Belgique deux ministres, un procureur général et un gouverneur. J'ai plaidé devant le jury à Arlon et je l'ai vu fonctionner d'une manière qui ne m'a pas édifié. L'expérience que j'ai acquise m'a fait dire : si j'étais accusé, coupable, je voudrais être jugé par un jury, innocent, je voudrais l'être par un tribunal, au moins s'il s'agissait d'un délit commun.

Le 9 septembre 1836, je fus appelé à la première charge que j'ai remplie. Je fus nommé conseiller provincial par le canton de Mersch, grâce à l'influence de mon père qui avait été membre des États provinciaux. Mon mandat fut renouvelé en 1838.

Le conseil provincial était en général composé des notabilités des deux parties de la province, partisans de la révolution belge. Les hommes de talent n'y manquaient pas. J'avais beaucoup de bonnes connaissances parmi les conseillers wallons, les vieux surtout. Les rivalités qui existaient autrefois aux États provinciaux entre les conseillers allemands et wallons, même quand il s'agissait de construction de routes, avaient disparu. J'ai pris une part active aux travaux de l'assemblée dont j'ai été l'un des secrétaires élus pendant tout le temps que j'y ai siégé.

Peu de temps après mon élection comme conseiller provincial, j'ai fondé avec M. Victor Tesch l'*Écho du Luxembourg* qui paraît encore aujourd'hui à Arlon. Ce journal appartenait à la presse libérale de la Belgique ; il combattait énergiquement les partisans de l'abandon d'une partie du territoire au Roi des Pays-Bas ; il défendait spécialement les intérêts de la province de Luxembourg et surtout ceux de la partie qui forme aujourd'hui le Grand-Duché ; il reprochait au gouvernement belge de ne pas montrer de sollicitude pour améliorer la position matérielle de cette dernière, où il percevait cependant des impôts qui dépassaient de beaucoup les frais d'administration qu'il occasionnait. Il publiait aussi des articles sur le régime arbitraire auquel était soumise la ville de Luxembourg, régime que les exigences du gouvernement militaire contribuaient à rendre très tracassier. L'*Écho* n'était pas sans influence. Je crois que ses remontrances et ses réclamations ont eu pour effet qu'une entre-

Digitized by Google

prise considérable a été exécutée dans le Grand-Duché pendant sa réunion à la Belgique. C'est la route d'Ettelbruck à Bastogne qui fut construite vraiment *in extremis* pendant les six premiers mois de l'année 1839. On y travaillait nuit et jour avec un grand surcroît de dépenses, pour qu'elle fût achevée au moment où le Roi Grand-Duc prendrait possession du pays. L'*Écho* n'est pas resté fidèle aux sentiments dont si souvent il a été dans ces temps l'organe à l'égard du Grand-Duché. Pendant la guerre de 1870, il l'a dénoncé plus d'une fois, parce qu'il aurait commis des actes contraires à la neutralité; il a maintenu ses dénonciations malgré les démentis les mieux justifiés, lorsqu'elles étaient reproduites dans les journaux allemands et servaient à exciter l'Allemagne contre nous. On l'a vu encore se livrer à des attaques vives contre nous, parce que nous ne voulions pas consentir à l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg par le gouvernement allemand. La malveillance dont il fit preuve à cette occasion, s'est bien manifestée par la conduite qu'il tint, lorsqu'il fut question de la cession, à une société allemande, de l'exploitation du chemin de fer le Grand-Luxembourg. Il signalait ce projet comme présentant les plus grands dangers pour l'indépendance belge, comme contraire à sa neutralité et s'indignait contre ceux qui le favorisaient en Belgique.

Pendant les dernières années qui ont précédé le rétablissement de l'autorité du Roi Grand-Duc, j'ai plus d'une fois provoqué, soit dans l'*Écho*, soit dans les assemblées populaires, des démonstrations en faveur de la Belgique. Dans mon zèle, j'accomplis un acte qui fit quelque sensation en Belgique et qui fut discuté par tous les journaux de ce pays. Je fis signer par les électeurs de l'arrondissement de Luxembourg, réunis à Mersch pour la nomination d'un député, une adresse très énergique de blâme à leur représentant au Sénat, qui avait voté pour l'abandon du Grand-Duché au Souverain des Pays-Bas. J'ai même fait frapper à cette occasion, au moyen de fonds produits par une souscription à dix centimes, une médaille sur laquelle était inscrit le mot « Un infâme ». Un exemplaire de cette médaille a été déposé au musée de la section historique de l'Institut par un Luxembourgeois peu ami de la Belgique, pour servir de preuve des excès auxquels on se livrait dans ce pays, comme il me l'a dit lui-même, ne sachant pas qu'il parlait à l'auteur du méfait.

Digitized by Google

J'étais attaché au régime belge comme tous les Luxembourgeois, sauf de rares exceptions, parce que sous lui le Grand-Duché jouissait de toutes les libertés qu'il pouvait désirer, parce qu'il était administré d'une manière bienveillante, parce que sa situation économique s'améliorait constamment. Une cause encore autant qu'une autre contribuait à entretenir nos sympathies. C'est le bon accueil que les Luxembourgeois, si délaissés sous les derniers régimes, recevaient en Belgique. Ils étaient admis en grand nombre aux emplois civils et militaires et arrivaient souvent aux plus hautes positions. Dès les premiers temps après 1830, il y en eut qui devinrent ministres, généraux, professeurs aux universités, gouverneurs, conseillers à la Cour d'appel et de cassation. Voici un fait qui montre combien ils étaient recherchés. J'ai fait partie, à l'Athénée, d'une classe qui comptait une vingtaine d'élèves en première. Quelques-uns d'entre eux entrèrent dans les administrations belges, l'un fut procureur général, un autre professeur à l'université et deux devinrent directeurs généraux dans des ministères. On peut dire que les Luxembourgeois étaient traités en enfants gâtés de la Belgique. Il faut reconnaître aussi que beaucoup de nos compatriotes se recommandaient par leurs mérites ; ce qui le prouve peut-être le mieux, c'est le grand nombre de ceux qui furent professeurs aux universités et remplirent leur tâche avec distinction et souvent même d'une manière éclatante. Je cite quelques noms : Laurent, Glæsener, Brasseur, Meier, Lentz, Molitor, Ruth. Aux causes que je viens d'énumérer de notre désir de rester réunis à la Belgique, il faut ajouter une dernière. Elle consistait dans la crainte d'être soumis, si nous en étions séparés, à un gouvernement semblable à ceux de la Confédération germanique, livrés presque tous à un régime arbitraire. J'ai cependant opté sans hésitation pour la nationalité luxembourgeoise au moment du rétablissement de l'autorité de la maison d'Orange. Voici les circonstances qui ont exercé de l'influence sur ma détermination.

Pendant sa session de 1838, le conseil provincial de Luxembourg crut devoir faire une dernière tentative pour empêcher la séparation du Grand-Duché de la Belgique ; il résolut de se rendre en corps auprès du roi Léopold pour lui remettre une adresse dans laquelle il était prié de ne pas y donner son consentement par la ratification du traité des vingt-quatre articles, proposé par la Conférence de Londres. Nous

Digitized by Google

fumes reçus à Ardenne, et non à Bruxelles où nous voulions nous rendre, de crainte sans doute que notre présence dans cette dernière ville ne donnât lieu à des manifestations bruyantes. Le roi fut très affable envers nous; il nous régala même d'un déjeûner. Il ne nous laissa aucun espoir par les premiers mots de l'allocution assez longue qu'il nous adressa. « Malheureusement, » commença-t-il, « en politique les faibles ont presque toujours tort. » Nous ne nous laissâmes pas rebuter. Au lieu d'imiter les conseillers provinciaux du Limbourg qui, quelques jours auparavant, étaient tranquillement rentrés dans leurs foyers après leur réception, nous résolûmes de nous rendre à Bruxelles, où nous pensions pouvoir parvenir à exercer de l'influence sur la décision que le gouvernement avait à prendre. Nous traversâmes, pour y arriver, Namur et Liège, sur l'invitation de quelques chauds partisans de notre cause, dont le zèle ne parvint qu'à exciter un médiocre intérêt en notre faveur. Nous fûmes piteusement accueillis à Bruxelles. Nous y entrâmes escortés par quelques enfants et par des personnages qui nous paraissaient fort équivoques. L'un de ces derniers m'offrit le bras; c'était, m'a-t-on assuré, un reclusionnaire libéré qui employait alors ses loisirs à faire de la politique patriotique. Je puis certifier que je n'ai jamais été moins fier qu'en me voyant en pareille compagnie dans les rues de la capitale de la Belgique. Le lendemain de notre arrivée, nous eûmes à subir une harangue du citoyen Kats, un orateur influent des réunions populaires. « Ik ben Kats, » commença-t-il, et termina en nous invitant à un banquet à 1 fr. 50 par tête. Nous ne pouvions accepter l'invitation, sans paraître vouloir exciter des désordres. M. Dubois, notre président, actuellement gouverneur du Brabant, parvint, au moyen de quelques tirades oratoires, à obtenir que nous fussions dispensés de fraterniser avec les Katsistes. Nous demandâmes une audience au ministre des affaires étrangères, qui était alors M. Nothomb. Il n'accueillit pas notre désir de le voir en corps, il consentit seulement à recevoir une députation; celle-ci fut désignée, j'en faisais partie: mais prévenue de la réponse défavorable qu'elle aurait, elle crut inutile de remplir sa mission. Il fallut donc renoncer à toute espérance. Nous fûmes tous désolés. Un incident vint mettre le comble au désappointement que quelques-uns d'entre nous éprouvèrent. Nous nous trouvions au nombre de quatre, dont l'un était notre président, dans un lieu public; nous

Digitized by Google

nous entretenions de nos mésaventures. Un monsieur survint qu'on appelait major de Kessels. C'était un nom que nous connaissions par les journaux. Celui qui le portait s'était rendu célèbre par l'exhibition qu'il avait faite à Ostende, peu de temps avant la révolution, d'une baleine qui était venue s'échouer dans les environs. Il avait pris part, à la tête de quelques volontaires, aux combats contre les Hollandais et était parvenu à gagner le grade de major dans l'armée belge. Il prenait habituellement les allures d'un grand patriote, mais était très gouvernemental à la suite de sa fortune militaire. S'adressant aux personnes qui se trouvaient dans notre voisinage : « Avez-vous vu, » leur demanda-t-il d'un air spirituel, « la mascarade des députés luxembourgeois à Bruxelles? » Ces paroles qu'un sourire approbateur de l'assistance accueillit, firent sur nous un effet accablant. Nous voir assimiler par des Belges à une bande qui parcourt les rues en temps de carnaval, lorsque nous faisions une démarche inspirée par nos sympathies pour la Belgique et par la crainte des tristes conséquences que notre séparation de ce pays pourrait avoir pour nous! Quelle amère déception! Une mauvaise honte nous prit et nous n'osâmes lever les yeux, de peur d'être reconnus.

Je quittai Bruxelles, vivement frappé de l'indifférence que le conseil provincial du Luxembourg avait rencontrée. Les pétitions qui furent ensuite signées dans les diverses parties de la Belgique pour engager la Chambre à voter le traité des vingt-quatre articles, proposé par la Conférence de Londres, firent encore sur moi une forte impression. Je comprenais bien que les représentants de la nation, tenus de remplir leur mandat selon leur conviction, pouvaient consentir au sacrifice d'une partie du territoire qui paraissait exigé par la nécessité; mais j'étais choqué de voir des particuliers intervenir spontanément pour faire abandonner une partie de leurs concitoyens à un souverain qu'on leur avait appris à considérer comme un vrai tyran. J'exprimai dans l'*Écho* les sentiments que j'éprouvais; j'engageai même mes concitoyens à ne pas continuer le paiement des contributions à l'État belge, ce que l'on fit dans quelques communes. L'on conçoit que dans les dispositions d'esprit où je me suis trouvé, je me sois décidé sans hésiter à rester dans mon pays et à partager les destinées de ceux au milieu desquels je suis né.

La prise de possession du Grand-Duché par le Souverain des Pays-

Digitized by Google

Bas se fit tranquillement; les autorités belges se retirèrent et les autorités grand-ducales les remplacèrent de la manière dont un fonctionnaire d'un même État succède à un autre, et notre séparation d'un pays auquel nous avions été réunis pendant quatre siècles, fut consommée. Le changement le plus frappant qui se rattacha d'abord au nouvel ordre de choses, ce fut l'établissement immédiat d'une ligne de douane sur le territoire belge; notre isolement devint ainsi complet. Notre industrie qui, depuis plusieurs années, avait pris de certains développements, fut surtout atteinte; elle perdit ses principaux débouchés qu'elle avait en Belgique; elle put seulement continuer à y introduire une certaine quantité de ses produits, francs de tout droit, en vertu de la loi dite de faveur, qui fut votée par les chambres belges comme un témoignage de condoléance envers le Grand-Duché.

La nomination, avec des pouvoirs étendus, du Hessois Hassenpflug comme chef de l'administration du pays, de préférence à aucun des Luxembourgeois qui étaient restés fidèles au Roi Grand-Duc, vint justifier les craintes que le pays avait conçues au sujet du régime qui lui était réservé. Ce personnage avait acquis de la célébrité en Allemagne par sa haine des idées libérales. Il vint dans le Grand-Duché avec la pensée que tout y était atteint du virus révolutionnaire et avec l'intention d'extirper le mal. Il commença par exercer des vengeances politiques contre les partisans de la révolution belge qu'il pouvait atteindre, sans égard au traité de Londres du 19 février 1839 qui défendait de rechercher personne au sujet de sa conduite pendant les évènements accomplis à partir de 1830. Il destitua différents notaires et en déplaça d'autres de la manière la plus préjudiciable à leurs intérêts. Je fus un de ceux sur lesquels s'appesantit son courroux. Je ne fus pas admis à exercer la profession d'avocat à Luxembourg, quoiqu'il fit nommer juges des avocats qui, comme moi, étaient nés sur le territoire du Grand-Duché, avaient fait partie du barreau d'Arlon et étaient porteurs de diplômes belges. Je réclamai dans une audience qu'il daigna m'accorder, contre la mesure dont j'étais l'objet comme contraire aux dispositions de l'acte de prise de possession. Je fus mal reçu. Persuadé que le Roi Guillaume Ier ignorait ce qui se passait, je résolus de me rendre à La Haye pour lui soumettre ma réclamation. Je fus mieux écouté par le Souverain que par son représentant. Quelques jours après l'audience

Digitized by Google

qu'il m'accorda, il prit un arrêté qui me fut favorable, dont l'exécution fut cependant retardée encore pendant quatre mois. Si j'ai perdu pendant mes vacances forcées de près d'un an la clientèle que j'avais à Arlon, j'ai eu le loisir pour écrire dans l'*Écho* des articles sur l'administration du Grand-Duché qui, m'a-t-on assuré, furent connus à La Haye et y firent quelque impression. Hassenpflug ne fut pas toujours mal inspiré à l'égard du Grand-Duché ; il eut le mérite d'avoir défendu le trésor luxembourgeois avec beaucoup d'indépendance dans une circonstance où il pouvait compromettre sa position. Il fut congédié le 21 octobre 1840, immédiatement après l'avènement au trône du roi Guillaume II, qui eut lieu le 11 octobre 1840. Son renvoi causa une immense satisfaction dans le pays ; il fut considéré comme annonçant le commencement d'une autre ère.

Le Roi Guillaume II, oubliant complètement le passé, témoigna dès le premier jour de son règne la plus grande bienveillance aux Luxembourgeois. Il manifesta ses sentiments par l'accueil distingué qu'il fit à la députation de la ville de Luxembourg qui se rendit à La Haye pour lui exprimer les félicitations et les vœux des Luxembourgeois, par sa promesse de se rendre dans le pays dès qu'il le pourrait, pour connaître ses besoins. Le 21 juin 1841, il réalisa son projet. Il fut reçu de la manière la plus sympathique; il ne perdit pas de vue le but de son voyage pendant son séjour à Luxembourg. Il se montra accessible à tous ceux qui désiraient l'entretenir. Il écouta avec une faveur qui ne laissait aucun doute sur ses intentions, les députations choisies parmi les notables de tous les cantons, qui vinrent lui présenter des adresses dans lesquelles elles lui demandaient unanimement d'accorder au pays des institutions constitutionnelles. Je ne pris aucune part aux démonstrations par lesquelles on chercha à lui donner la preuve du contentement qu'on éprouvait de le voir au milieu des Luxembourgeois. Je croyais que mes antécédents m'imposaient l'obligation d'être très réservé dans cette circonstance. J'accompagnai cependant la députation du canton de Mersch à l'audience qu'elle obtint. Guillaume II retourna à La Haye, satisfait du pays qui était satisfait de lui.

Peu de temps après son retour dans les Pays-Bas, Guillaume II manifesta par un acte significatif son intention d'établir un ordre de choses nouveau dans le Grand-Duché. Par un arrêté du 3 août 1841,

Digitized by Google

il institua une commission de neuf membres qu'il convoqua à La Haye, « pour l'entendre directement sur les affaires du pays en général. » Elle fut nommée, je crois, sur les conseils de M. de Blochausen et comprenait quatre orangistes et cinq anciens partisans de la Belgique. C'étaient MM. Gellé qui en fut le président, de Blochausen, Dams, de la Fontaine, Jurion, Th. Pescatore, Willmar, Witry et moi. Cet acte du Souverain fut encore accueilli dans le pays avec le plus grand contentement; il lui semblait qu'il était déjà en possession de toutes les libertés dont il avait joui sous le régime belge.

La commission eut ses séances dans le palais même où dix-huit mois auparavant j'étais entré pour obtenir protection contre l'arbitraire; elle n'eut qu'à se féliciter de ses rapports avec le Souverain. Un des premiers objets qui fut soumis à ses délibérations, ce fut la question de savoir s'il y avait lieu de ratifier le traité qui avait été conclu au sujet de l'accession du Grand-Duché à l'Union douanière allemande. Nous nous prononçâmes contre cette ratification, conformément au sentiment presque unanime de nos concitoyens; ceux-ci préféraient le rétablissement des relations commerciales libres avec la Belgique, qui leur avaient été avantageuses, à une union commerciale avec l'Allemagne, pays relativement peu riche, où ils ne croyaient pas trouver des débouchés faciles pour leurs produits. Des considérations politiques déterminèrent aussi le vote de quelques-uns d'entre nous, et notamment ceux des membres orangistes de la commission. Le refus de ratifier eut lieu contre l'avis du gouvernement des Pays-Bas; il engagea même le ministre des affaires étrangères à donner sa démission; « qu'il aille se promener, » nous dit le Roi, en nous annonçant cette nouvelle. Des ouvertures furent faites pour la conclusion d'un traité de commerce avec le gouvernement belge. A cet effet un employé du ministère des affaires étrangères de Belgique arriva à La Haye et fut mis en rapport avec nous. Nous pensions qu'il ferait des propositions larges, peut-être même celle d'un traité d'union douanière, d'autant plus que dans ce temps notre industrie n'était pas redoutable à celle de la Belgique. Les propositions qui nous furent soumises, me parurent peu sérieuses, tant je les considérais comme inacceptables. Elles furent acceptées cependant par la commission contre la décision de laquelle je votai, mais restèrent sans suite. Le gouvernement belge ne fit plus de communication à leur sujet après le retour

Digitized by Google

à Bruxelles du négociateur qui avait été envoyé à La Haye ; au moins je n'ai eu connaissance d'aucune ; il ne voulait pas déplaire à la Prusse qui tenait beaucoup à l'entrée du Grand-Duché dans l'union douanière allemande, parce qu'il était lui-même en négociation avec elle pour la conclusion d'un traité de commerce. Un ministre belge que je vis à Bruxelles, à mon retour de La Haye, me dit : Le traité avec le Grand-Duché est pour nous le pont par lequel nous arriverons à conclure un traité avec l'union douanière allemande. Je crois que cet homme d'État se serait exprimé plus exactement et plus franchement, s'il avait dit que la non conclusion du traité avec le Grand-Duché était le pont qu'on voulait établir ; c'était elle, en effet, qui était propre à disposer favorablement les hommes d'État prussiens en faveur de la Belgique. On consentit à Berlin à la révision du traité avec le Grand-Duché ; déjà des concessions avaient été obtenues par les négociateurs Luxembourgeois, MM. Simons et Th. Pescatore, quand le Roi Grand-Duc fut amené à le ratifier par des démarches personnelles et pressantes du roi de Prusse. Voilà comment notre pays a mendié, comme l'ont prétendu en 1870 les journaux allemands, son entrée dans l'union douanière allemande.

Après avoir été entendue sur divers projets de loi et des règlements administratifs, la commission fut appelée à rédiger une Constitution ; le projet qu'elle soumit au Roi Grand-Duc, qui était conforme à la Constitution belge, ne reçut pas son approbation. Il fut remplacé par un autre qui, quoique moins précis, accordait au pays toutes les garanties politiques essentielles. Je quittai La Haye après un séjour de près de deux mois, quelque temps avant mes collègues. Un événement heureux pour moi, mon mariage allait s'accomplir. En parlant de ce moment de ma vie, je craindrais de montrer de l'indifférence pour celle qui s'est unie à moi pour mon bonheur et qu'une mort prématurée m'enleva trop tôt, si je ne disais que c'est avec émotion que je rappelle ce souvenir.

Un véritable gouvernement Luxembourgeois fut établi dès la fin de 1841 sous la présidence de M. de la Fontaine qui eut le titre de gouverneur. A partir de ce moment les principes constitutionnels prévalurent dans l'administration du pays. J'ai fait partie de l'Assemblée des États, qui fut nommée par le Roi Grand-Duc sur la proposition de la

Digitized by Google

commission réunie à La Haye ; sa première session eut lieu en juin 1842 et fut ouverte par le Souverain en personne. Je fus rapporteur du premier budget qui lui fut soumis, dont le chapitre des dépenses s'élevait en chiffres ronds à 1,650,000 fl. des Pays-Bas. J'ai soutenu constamment le gouvernement, comme la grande majorité de mes collègues, dans sa lutte contre l'évêque Laurent qui faisait l'objet de ses principales préoccupations, surtout parce que ce dernier avait l'appui du Souverain. J'ai cependant toujours conservé une position indépendante. J'ai parlé et voté contre la proposition du Gouvernement de porter la liste civile à 150,000 fl. D'après moi, 100,000 fl. suffisaient, eu égard aux ressources du pays ; le chiffre de la liste civile actuelle est même inférieur. J'ai défendu mon opinion dans la conviction que je remplissais un devoir, quoiqu'il me fût pénible de provoquer de la part de l'Assemblée des États un vote qui pouvait déplaire au Roi Grand-Duc dont on n'avait pas à se plaindre. J'échouai, mais je n'ai pas tant indisposé contre moi ce dernier que d'autres plus royalistes que lui. J'ai encore parlé et voté plus tard contre l'augmentation du traitement du chancelier, qui fut porté de 8,000 à 10,000 fl. à une très faible majorité de voix. L'Assemblée des États était composée de trente-quatre membres, choisis en général dans la partie éclairée de la population. Elle fit beaucoup de besogne pendant des sessions non interrompues de trois à quatre semaines ; mais aussi elle avait souvent deux séances par jour et se réunissait en sections quelquefois à cinq heures du matin. Les discussions ne se prolongeaient jamais outre mesure ; cela tenait peut-être à la non publicité des séances, dont cependant un compte-rendu officiel était publié. Je ne parlerai pas des questions importantes qui furent décidées par l'Assemblée des États. Je fais exception seulement en ce qui concerne la suppression du jury, qui avait été prononcée sous le gouvernement des Pays-Bas, et qui fut maintenue par la loi sur l'organisation judiciaire votée en 1847. Je me félicite, en voyant ce qui se passe dans les pays voisins, d'avoir contribué à cette suppression par la proposition de composer la Cour d'assises, qui ne pourrait prononcer de condamnation que par quatre voix, la parité de voix emportant acquittement. L'expérience a justifié cette innovation, dont personne aussi ne conteste l'utilité. Elle affranchit les Luxembourgeois d'une grande charge. L'institution du jury aurait cependant peut-être dû être maintenue en matière de presse.

Digitized by Google

A la suite de la mise en vigueur de la loi électorale en 1843, je fus nommé électeur par les ayants-droit de voter du canton de Luxembourg ; je fus même celui de tous les candidats qui obtint le plus grand nombre de voix. Bientôt après je fus désigné par les électeurs de Luxem bourg pour faire partie du premier conseil communal qui fut formé en vertu de la loi du 24 février 1843. Un arrêté du 20 décembre 1845 m'appela aux fonctions d'échevin de la ville, et un autre du 6 février 1846 à celles de juge suppléant.

La révolution de 1848 éclata. Je ne l'admirais pas. Je ne crois pas que j'aie eu tort, quand je considère les conséquences qu'elle a eues et surtout les grandes guerres qu'elle a fait naître. Elle fit une impression profonde dans le Grand-Duché comme partout ailleurs. L'agitation révolutionnaire s'y produisit vers la fin du mois de mars et se manifesta même dans nos villages. Les Luxembourgeois habitant Paris qui revenaient dans leurs foyers, l'excitaient surtout. J'étais un de ceux qui comprenaient le moins comment le mouvement a pu se communiquer à notre pays, dont les intérêts moraux et matériels n'avaient jamais fait l'objet d'autant de soins et où la population, dont le sort s'améliorait constamment, n'avait donné, pendant les dernières années, aucun signe de mécontentement. Je ne comprenais surtout pas que le Roi Grand-Duc pût être attaqué et outragé comme il l'a été, lorsqu'il n'avait pas cessé de recevoir, pendant les séjours qu'il se plaisait de faire au milieu de nous, les plus chaleureux témoignages de respect et de sympathie. Mais un véritable délire s'était emparé de tous ; on en voit la preuve dans les élucubrations par lesquelles les journaux du temps régalaient leurs lecteurs, dans les réformes fantastiques que réclamèrent de nombreuses pétitions qui furent adressées aux autorités, dans les extravagantes excitations à la révolte qui émanèrent de ceux qui auraient dû être les premiers à se rallier autour du Gouvernement pour maintenir l'ordre. La confusion fût extrême, quand notre force militaire entra dans un véritable état de débandade par suite des dissensions qui éclatèrent entre les officiers, et que l'esprit d'insubordination, qui s'était emparé des soldats de la garnison prussienne de Luxembourg, eut fait naître le danger d'une sédition militaire. Le Gouvernement fut dans la plus grande inquiétude. Un de ses membres que je cherchais à engager à agir avec quelque vigueur, me répondit : « Tout est perdu, » et ce n'était pas celui

Digitized by Google

qui passait pour le moins décidé de ses collègues. On recourut à une commission pour connaître les mesures qu'il convenait de prendre pour mettre fin à la crise. J'en fis partie ; nos conseils ne purent guère être utiles. On fut mieux inspiré en s'adressant aux douaniers, aux gendarmes et aux gardes-forestiers. Ils cernèrent Ettelbruck qui était dans un vrai état d'insurrection et s'était constitué en commune ; ils prirent ensuite l'endroit dans une attaque qui ne coûta la vie à personne, sauf qu'un insurgé se tua lui-même par imprudence. Après quelques autres expéditions qui ne causèrent aucune mort d'homme, l'ordre matériel fut rétabli. Pendant tout le temps que dura la crise aiguë, je fus constamment parmi ceux qui résistèrent aux hommes de la révolte, particulièrement à Luxembourg et à Mersch. J'ai interpellé vivement, un jour, le chef des agitateurs de la ville, l'avocat A., que j'ai rencontré à l'audience du tribunal, au sujet d'un manifeste dans lequel il excitait les populations ouvrières contre les autres classes. Je fus l'objet, depuis ce moment, de démonstrations peu rassurantes ; je n'ai éprouvé, cependant, d'autre mal que le bris de quelques carreaux et des huées de la part des tapageurs qui me rencontraient.

Des réformes politiques s'imposaient ; on chercha à réaliser celles qui devaient répondre aux vœux des hommes raisonnables. La censure fut abolie par arrêté du 15 mars 1848 ; la révision de la Constitution d'État et la publicité des séances de l'assemblée qui devait y procéder, furent décrétées par arrêtés des 20 et 27 mars. Le Roi Grand-Duc, pour donner la preuve que les défiances étaient à tort excitées contre lui, s'effaça « et confia au conseil de gouvernement de pleins pouvoirs, notamment pour asseoir les nouvelles institutions politiques et constitutionnelles de manière à satisfaire toutes les classes de ses fidèles sujets luxembourgeois, en promettant de ratifier ce que ce collège aura fait. » Il abandonnait ainsi entièrement aux hommes du pays le soin de s'arranger. L'Assemblée constituante fut nommée le 19 avril 1848 par les électeurs qui avaient reçu leur mandat avant la tourmente de 1848 ; elle fut ainsi composée d'hommes qui n'étaient pas trop sous l'influence des passions révolutionnaires. J'en fis partie pour le canton de Mersch et fus même élu à l'unanimité des voix.

L'Assemblée constituante tint ses premières séances à Ettelbruck où avait été transféré provisoirement le siège du gouvernement, parce qu'on

Digitized by Google

croyait n'être pas en sûreté à Luxembourg à cause des désordres qui régnaient dans la garnison prussienne. Elle eut à se prononcer, dès sa réunion, sur deux motions qui mirent ses sentiments à l'épreuve. L'une tendait à dispenser ses membres de prêter au Roi Grand-Duc le serment de fidélité prévu par la Constitution d'États, et l'autre, à faire admettre à sa barre une députation de Luxembourg, y conduite par l'avocat A., qui demandait à exposer les revendications socialistes. Ce début causa beaucoup de satisfaction à ceux qui craignaient que l'Assemblée constituante, qui renfermait beaucoup de membres peu connus, ne voulût renverser tout sous l'influence des idées du jour. Elle montra un véritable esprit conservateur par un troisième vote. La Diète avait décidé la réunion, à Francfort, d'une assemblée nationale constituante qui serait composée de députés de tous les États de la Confédération germanique, et avait fixé le nombre de ces derniers à trois pour le Grand-Duché. Le Gouvernement luxembourgeois se crut obligé, en vertu des traités, à se conformer à ce décret. Il soumit à notre Assemblée constituante des propositions pour en assurer l'exécution. Il rencontra une forte opposition, malgré la réserve à laquelle il consentit que les décisions du parlement ne seraient exécutoires qu'après leur ratification par le Roi Grand-Duc et par les États, et que les députés luxembourgeois protesteraient contre celles « qui pourraient porter le moindre préjudice à la nationalité, à l'existence, comme État indépendant, du Grand-Duché, à l'exercice de tous ses droits politiques et civils, et à sa liberté de créer des rapports commerciaux avec qui que ce fût ». L'Assemblée constituante se prononça pour l'envoi de députés à Francfort. Le Gouvernement avait obtenu cette décision, non sans avoir dû beaucoup insister. Elle constituait pour lui un succès qui le consolidait, car elle fut rendue sur une question au sujet de laquelle les dispositions des députés n'étaient pas favorables à la solution qu'il désirait, et malgré les efforts et l'influence des frères Ch. et N. M. qui étaient, depuis les événements de 1848, ses adversaires les plus décidés. On s'occupait dans ce temps, dans le public, de projets qui étaient concertés entre des Luxembourgeois et des Belges au sujet d'une tentative qui devait être faite pour faire proclamer la réunion du Grand-Duché à la Belgique. Il y en avait parmi nous qui étaient persuadés que ces projets étaient en rapport avec la conduite que tinrent quelques membres de l'Assem-

Digitized by Google

blée constituante pendant les premiers jours de sa réunion. Je n'étais pas partisan de ces entreprises aventureuses et j'ai voté avec la majorité de l'Assemblée constituante dans les trois circonstances dont je viens de parler.

La question de la revision de la Constitution fut bientôt mise à l'ordre du jour. Je fis partie de la commission de vingt-cinq membres qui fut chargée d'en rédiger un avant-projet, et du comité de trois membres que la commission nomma à cet effet. Il était naturel que la Constitution belge nous servît, en général, de modèle, parce qu'elle avait été appliquée dans le pays et avait reçu son adhésion. Après que notre projet de Constitution fut terminé, les séances de l'Assemblée constituante furent reprises à Luxembourg, où la sécurité paraissait rétablie aux yeux du Gouvernement.

Les élections pour le parlement allemand eurent lieu le 8 mai 1848; on n'y attachait pas, dans le Grand-Duché, la même importance que dans les autres États de la Confédération germanique. On se préoccupait peu des opinions des candidats sur les graves questions que l'Assemblée constituante de l'Allemagne semblait appelée à décider. On demandait seulement s'ils étaient partisans ou adversaires de l'évêque Laurent. Les premiers n'eurent que peu de voix. Les élus furent M. Wilmar, M. Ch. Munchen et moi. M. Boch, de Septfontaines, qui avait eu des démêlés personnels avec l'ancien évêque, devint premier suppléant, quoiqu'il fût peu connu des électeurs. Quelques hommes du parti révolutionnaire s'étaient également mis sur les rangs; ils n'eurent des voix qu'à Luxembourg. Leur échec les découragea; ils cessèrent leurs menées factieuses; ils ne réunirent plus la multitude dans les lieux publics pour l'exciter, et la tranquillité fut rétablie dans la ville.

Après ma nomination comme député au parlement de Francfort, je donnai immédiatement ma démission de membre de l'Assemblée constituante du Grand-Duché pour le motif que j'étais désormais empêché d'assister régulièrement à ses séances. J'étais davantage déterminé par mon désir de me tenir éloigné des luttes politiques dans notre pays, qui avaient alors un caractère très aigre et très personnel. Je reconnais que j'aurais dû vaincre ma répugnance et conserver mon mandat dans un moment où la situation intérieure continuait à être difficile. Je fus remplacé cependant par mon beau-frère, M. André, qui avait les mêmes opinions que moi.

Digitized by Google

Nous eûmes, mes collègues et moi, un rôle fort modeste au parlement de Francfort. Aucun de nous ne prit jamais la parole. M. Munchen fut cependant attaché comme secrétaire à la légation qui fut établie à Francfort par le pouvoir central. Nous attirâmes aussi l'attention, en protestant à deux reprises, conformément à notre mandat, par une déclaration expresse contre la décision du parlement d'après laquelle les constitutions particulières des différents États allemands ne pourraient entrer en vigueur que pour autant qu'elles seraient conformes à celle qui serait adoptée pour l'Allemagne entière. Notre protestation fut l'objet d'un rapport de la commission internationale ; la question disparut ensuite de l'ordre du jour, sans donner lieu à aucun débat. Les députés du Limbourg ne s'associèrent pas à notre protestation.

Nous votâmes constamment, mes collègues et moi, avec la fraction du parlement qui se montrait la moins favorable à l'augmentation des attributions du pouvoir central. Nous donnâmes nos voix, cependant, à l'archiduc Jean comme vicaire de l'empire, et, plus tard, au roi de Prusse comme empereur. Nous l'avons fait, parce que ces choix paraissaient propres à détourner les dangers dont l'ordre public était menacé, en Allemagne, par le parti révolutionnaire ou démagogique qui s'agitait partout. Je redoutais particulièrement ce parti ; je n'ai jamais été favorable à ses tendances et à ses allures. Il a gâté les meilleures causes. Les deux élections dont je viens de parler, émurent singulièrement toute l'Allemagne. Elles laissèrent les Luxembourgeois indifférents, comme les décisions en général que le parlement prenait. Le sentiment était, dans notre pays, qu'elles étaient vaines. Effectivement, le parlement ne disposait d'aucune force pour les faire exécuter ; il était difficile d'admettre qu'il parviendrait à obtenir la soumission de l'Autriche et de la Prusse qui serait contraire à leurs intérêts, et qu'il décréterait pour réaliser l'idée de l'unité. Ce n'était pas par des votes que cette question pouvait être décidée. J'étais étonné de la confiance qui animait les députés des divers États allemands, de l'ardeur infatigable avec laquelle ils se livraient aux travaux d'organisation politique, de législation, comme s'ils n'avaient aucun doute au sujet de leur efficacité. Le parlement de Franfort n'aurait pu parvenir à organiser le pouvoir central selon ses vues qu'à l'aide du parti révolutionnaire ; mais il ne voulait pas s'appuyer sur lui. Il se brouilla même complètement avec ce parti, en approuvant le traité de

Digitized by Google

paix de Malmoë conclu entre la Prusse et le Danemark. Les révolutionnaires, se prévalant du sentiment national, exigeaient que la guerre fût continuée jusqu'à ce que le Schleswig et le Holstein fussent cédés à l'Allemagne. La question donna lieu aux débats les plus vifs. Je rappelle avec une satisfaction d'autant plus grande mon vote et celui de M. Willmar en faveur du traité, qu'il ne fut adopté qu'à la majorité de deux voix, si mes souvenirs sont exacts. J'étais convaincu de l'injustice des prétentions que l'Allemagne élevait contre le Danemark ; je le suis davantage aujourd'hui, après avoir eu l'occasion de les examiner attentivement. La guerre entreprise en 1864 pour les imposer au Danemark, est une des plus iniques que je connaisse.

Le patriotisme allemand fut offensé par la ratification du traité de Malmoë. Le parti révolutionnaire crut donc le moment opportun pour tenter une insurrection. Il chercha à envahir le parlement qui dut être protégé par la force armée ; il construisit de nombreuses barricades dans la ville de Francfort dont il voulait s'emparer pour en faire son quartier général. Dans la lutte qu'il engagea, dont je fus curieux de suivre d'aussi près que possible les divers incidents, il succomba. Il ne se releva plus de sa défaite. Le parlement lui-même ne profita pas de la victoire qui devait le protéger. N'ayant plus pour lui l'influence révolutionnaire, il devint tous les jours plus impuissant et ne fut vraiment plus qu'une société d'exercices oratoires, comme on l'appelait. Il finit par disparaître, ne laissant dans l'histoire que le souvenir de son existence, après avoir, à son début, attiré la curieuse attention de l'Europe et après avoir fait naître en Allemagne, chez le grand nombre, les plus belles espérances, chez beaucoup aussi les plus sérieuses inquiétudes. Je ne regrette pas d'en avoir fait partie. C'était une assemblée représentative très intéressante sous bien des rapports et surtout sous celui de la multiplicité des races dont les mandataires y siégeaient. Outre les députés allemands, il y en avait de race française, italienne, flamande, tschèque, polonaise, slave en général.

Pendant que je remplissais le mandat de député à Francfort, je fus nommé conseiller à la Cour par arrêté du 4 juillet 1848. J'ai quitté le barreau, parce que des circonstances particulières me rendaient l'exercice de la profession d'avocat très pénible. Je ne crois pas que mes clients aient gardé de moi des souvenirs qui me sont défavorables. Je

Digitized by Google

n'ai au moins rançonné aucun. J'ai quelquefois réduit mes honoraires me dus par des hommes riches à un chiffre qui paraîtrait ridicule aujourd'hui; j'ai payé aussi parfois les frais du client, lorsque je perdais un procès que je croyais devoir gagner. Je rappelle ces détails, parce que je pense aux accusations dont j'ai souvent été l'objet.

A la Cour j'ai d'abord éprouvé quelque ennui à cause de l'insuffisance de mes occupations. Mes loisirs furent cependant bientôt diminués. La place de procureur général était vacante; l'avocat général de Scherff dirigeait seul le parquet et était ainsi souvent empêché de siéger. Je fus pendant plusieurs années appelé à le remplacer dans les affaires civiles qui étaient plaidées devant la Cour. Je me faisais un devoir de prendre des conclusions motivées toutes les fois que cela arrivait. Je soutenais mes opinions sur les questions de droit avec beaucoup plus de succès que cela n'a lieu aujourd'hui, lorsque je suis dans le cas de défendre une thèse en droit.

Je reviens à l'Assemblée constituante du Grand-Duché. Elle parvint à terminer sa tâche, sans en être trop détournée par des incidents qu'auraient soulevés ceux de ses membres qui s'étaient associés au mouvement de 1848, et qui auraient d'abord voulu renverser le gouvernement. Ils sentaient bien qu'ils n'avaient pas assez d'adhérents dans cette assemblée pour atteindre le but qu'ils poursuivaient. La Constitution elle-même ne donna pas lieu à trop de difficultés. Elle fut votée déjà le 6 juin et promulguée le 14 juin suivant, jour auquel une députation de l'Assemblée constituante reçut à La Haye le serment du Roi Grand-Duc Guillaume II. Elle renfermait beaucoup de dispositions tirées de la Constitution belge; elle en différait principalement, parce qu'elle n'admettait qu'une seule Chambre, ne reconnaissait pas la liberté de l'enseignement ni l'indépendance absolue du clergé et abandonnait à la loi la fixation du cens électoral. Ce cens fut fixé à dix francs par la loi du 23 juillet 1848 que l'Assemblée constituante vota avant de se séparer.

L'ancien gouverneur, M. de la Fontaine, reçut du Souverain la mission de former le gouvernement chargé d'administrer le pays sous le régime de la nouvelle Constitution. Il me proposa d'en faire partie. Je déclinai son offre pour les motifs qui avaient déjà exercé de l'influence sur moi, quand je me suis retiré de l'Assemblée constituante; il me

Digitized by Google

répugnait de prendre part à nos luttes politiques. Mon beau-frère, M. André, fut nommé en ma place.

Les élections pour la Chambre des députés furent fixées au 28 septembre 1848. Elles produisirent une grande agitation dans la plupart des cantons et surtout dans celui de Remich, où un candidat de l'opposition qui ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés intellectuelles et alla bientôt mourir dans une maison de santé, mit tout sens dessus dessous, parvint non seulement à se faire nommer lui-même haut la main, mais fit passer encore, à une grande majorité de voix, les trois autres candidats, très avancés, qu'il avait pris sous son patronage. Le mot d'ordre des adversaires du gouvernement était : sus aux fonctionnaires, à bas les traitements et les pensions. Ils recommandaient particulièrement de simples cultivateurs de préférence à des hommes plus instruits, disant que les premiers savaient le mieux où le bât blessait les électeurs et qu'il n'était pas besoin de grandes connaissances pour remplir le mandat de député qui devait consister principalement à réduire les dépenses de l'État. L'usage de libations copieuses employé pour bien disposer les collèges électoraux, usage qui s'était perdu depuis la fin du régime belge, grâce au système des élections à deux degrés, fut rétabli à cette occasion et continua à être pratiqué dans la suite et d'une manière quelquefois grandiose. Je ne me mis pas sur les rangs pour obtenir le mandat de député, toujours pour les motifs que j'ai déjà indiqués. Étant bien convaincu que l'intérêt du pays exigeait impérieusement le maintien du gouvernement en fonctions et que tous les efforts de l'opposition tendraient à le renverser, j'ai eu tort de ne pas poser ma candidature.

La Chambre qui fut nommée, était composée de beaucoup de cultivateurs, imbus des idées qui avaient cours dans le pays depuis 1848. Dès qu'elle fut réunie, la question de confiance fut posée. Le gouvernement eut surtout à se défendre contre les libéraux qui avaient été ses meilleurs amis, ses admirateurs autrefois, quoiqu'il se fût constamment montré aussi favorable qu'eux à la révision de la Constitution, qu'il n'eût rien négligé pour la faire sanctionner par le Souverain, et quoique surtout il eût obtenu le rappel de l'évêque, M. Laurent, qui semblait devoir combler tous leurs vœux. C'étaient de curieuses discussions, incompréhensibles pour quiconque n'était pas au courant des in-

Digitized by Google

térêts que dissimulait l'allégation de griefs politiques. Il est bien fâcheux qu'elles n'aient pas été reproduites *in extenso* ; j'ai cherché à en donner une idée dans un journal d'Arlon. Quoi qu'il en soit, le gouvernement se retira, bien qu'il ait eu une majorité de cinq voix sur le vote de la question de confiance. Il ne croyait pas pouvoir assez compter sur les députés qui s'étaient prononcés en sa faveur, pour être certain qu'ils ne se laisseraient pas séduire par ses adversaires dont les chefs étaient d'une habileté reconnue, et resteraient à l'abri de la contagion des idées politiques du moment. Il cédait à une minorité formée par une coalition de cléricaux, de radicaux et des libéraux dont j'ai parlé plus haut. J'ai beaucoup regretté la retraite du gouvernement de la Fontaine en 1848 ; je suis convaincu encore aujourd'hui qu'elle a eu une fâcheuse influence sur nos affaires.

M. Willmar, procureur général, fut chargé de former un nouveau gouvernement. Il aurait voulu, je crois, continuer les errements de celui qui venait de se retirer, en s'entourant d'autres hommes. Il m'offrit immédiatement une place d'administrateur général et insista pendant plusieurs jours pour me la faire accepter. Je le pouvais moins que quand M. de la Fontaine m'avait fait ses propositions ; je connaissais, en effet, désormais les éléments dont la Chambre des députés était composée, et je ne pouvais avoir de doute sur la faveur dont l'opposition jouissait dans l'assemblée, soit à cause de ses relations personnelles, soit à cause des opinions politiques qu'elle soutenait alors. Sur les démarches faites par des députés amis de M. N. Metz, M. Willmar s'adressa à ce dernier qui consentit à accueillir la proposition de faire partie du gouvernement. Celui-ci fut composé de MM. Willmar, Ulveling, Ulrich, avocat, et N. Metz, et entra en fonctions le 2 décembre 1848.

Je n'ai pas été partisan du gouvernement présidé par M. Willmar. Sous sa direction l'administration du pays m'a paru laisser beaucoup à désirer. Je ne crois pas pouvoir me dispenser de m'expliquer brièvement à ce sujet, sans entrer dans le détail des actes accomplis ; j'aurai l'occasion d'en relever au moins quelques-uns, quand je parlerai de ma participation au gouvernement présidé par M. Simons.

Le gouvernement Willmar ne fut d'abord pas homogène. Il n'y avait entre les hommes qui le composaient, aucune communauté d'opinions politiques, ni aucune de ces sympathies que donnent les relations pri-

Digitized by Google

vées. Le désaccord entre eux éclata immédiatement après leur nomination et grandit constamment davantage; il se manifesta même à la Chambre et devint tel qu'on ne délibérait plus en commun, même au sujet des affaires qui d'après les dispositions en vigueur ne pouvaient être décidées que par le gouvernement en conseil. Si les administrateurs généraux ont pu laisser subsister une pareille situation, pleine de désagréments pour eux personnellement et d'inconvénients pour l'État, cela n'est arrivé que parce qu'ils tenaient singulièrement tous à conserver leurs positions qu'ils n'auraient pas pu accepter, s'il n'en avait pas été ainsi. Le désir de prolonger le temps de l'exercice de leur autorité a produit sur la conduite des quatre administrateurs généraux des effets différents, selon leur tempérament. Les uns ont cherché à s'effacer en pratiquant l'abstention; ils ont pensé qu'ils parviendraient ainsi à détourner d'eux toute hostilité et à se faire ménager. Les autres, au contraire, hommes d'action, ont voulu se maintenir par leurs efforts. Les élections ont fait l'objet de toutes leurs préoccupations. Les affaires étaient envisagées sous le point de vue de l'influence que leur décision pouvait donner sur le corps électoral. La politique s'introduisit ainsi partout, il y eut surménage; il en résulta surtout qu'une classe de gens qu'il faut redouter dans tout pays, fut en grand honneur. Ce furent les politiciens de cabaret, à cause de l'habileté avec laquelle ils savent manier la tourbe électorale, lorsqu'ils sont convenablement soutenus. Il entrait dans ce système de cultiver la faveur des députés en fonctions; les petits soins et la flatterie qui a toujours prise sur les hommes, ne manquèrent pas d'être employés à cette fin, et même les libations dont les effets se firent quelquefois sentir au milieu des séances de la Chambre. Le concours très actif du président de celle-ci qui disposait d'une influence considérable sur ses collègues, au point qu'il faisait seul presque tous les rapports des sections centrales et des commissions, fut encore d'un grand secours. Il y eut ainsi dans notre parlement une majorité compacte, dévouée surtout aux personnes, comme on n'en vit guère dans notre pays. Elle devint, selon l'expression qui a été employée dans nos discussions parlementaires, un *instrumentum regni*, sans distinction entre les cléricaux et les libéraux qui avaient été réunis dans le même parti gouvernemental, prêt à tout approuver. En même temps le désir d'innover selon l'esprit de 1848 fit abandonner les bonnes

Digitized by Google

traditions administratives que l'expérience a consacrées; un relâchement fâcheux se manifesta dans tous les services publics : les administrations communales qui avaient plus que jamais besoin d'être contrôlées à cause du peu de confiance qu'inspiraient beaucoup de leurs membres, ne le furent guère et se livrèrent à des actes irréguliers au préjudice des communes, en concluant surtout des marchés sans concurrence ni publicité et en prenant elles-mêmes des intérêts dans les entreprises. On apportait quelquefois une incroyable insouciance dans les affaires; on indisposait les puissances avec lesquelles il convenait le plus d'entretenir de bonnes relations, uniquement parce qu'on ne voulait pas répondre à leurs réclamations les plus pressantes. C'est ce qui est arrivé avec la Prusse comme représentant l'Union douanière allemande et avec les Pays-Bas. La question de la réduction des traitements et des pensions par laquelle on avait tant agi sur les esprits, reçut une solution qui ne fut pas très radicale et qui consistait en général et uniquement dans la réduction des traitements de la magistrature et dans l'augmentation de ceux des administrateurs généraux, sauf celui du président du gouvernement.

Si je n'ai pas posé ma candidature aux élections pour la Chambre en 1848, je ne me suis pas désintéressé des affaires du pays à partir de ces dernières. J'ai pris part, depuis la fin de 1849, à la rédaction du journal *Le Patriote*, qui venait d'être fondé pour faire de l'opposition à une fraction du gouvernement. J'ai peut-être pu ainsi mieux défendre la cause à laquelle j'étais attaché, que si j'avais fait partie de la Chambre. Les journaux qui peuvent constamment revenir sur la même question et ne craignent pas de s'exprimer avec franchise, sont en situation d'exercer plus d'influence sur l'opinion publique que les discours des députés. Je ne crois pas que dans mes articles j'aie dépassé la mesure; j'ai toujours évité de porter des accusations qui n'étaient pas fondées sur des faits constants, comme le fait si souvent notre presse envers les uns, tandis qu'elle use de ménagements excessifs envers les autres. J'ai cessé ma collaboration au *Patriote* après quelques années, tant parce qu'elle fut connue du public, que parce que mes articles furent souvent imprimés avec des changements conçus dans un sens inconstitutionnel et contraires à mes opinions.

Pour contribuer à mettre fin à un régime que je n'approuvais pas,

Digitized by Google

je me suis décidé aussi à me porter candidat, dans le canton de Mersch, aux élections qui eurent lieu en 1851 pour le renouvellement de la moitié de la Chambre. Je n'ai eu qu'un nombre insignifiant de voix, quoique mes concurrents ne brillassent absolument pas par leur valeur personnelle. On avait convaincu les électeurs en général que j'étais partisan de l'annexion du pays à la Prusse, et quelques-uns d'entre eux aussi que j'étais quelque peu atteint de cléricalisme. Rappelant plus tard mon échec à la Chambre, j'ai pu dire : « Je crois que j'ai encore dans la poche l'argent qui m'a été payé pour vendre mon pays à la Prusse. » Au surplus, les divers candidats de l'opposition qui avaient cherché à évincer les députés ministériels, succombèrent comme moi dans la lutte. Ce résultat des élections découragea tellement quelques-uns des membres opposants de la Chambre, qu'ils donnèrent leur démission, comme s'il n'y avait plus rien à espérer. Leurs collègues qui partageaient leurs opinions et restèrent à leur poste, furent mieux inspirés. Ils provoquèrent pendant les sessions de la Chambre de 1851—1852 et 1852—1853 des discussions sur la situation financière qui servirent à éclairer le pays et firent une grande impression, surtout parce que le gouvernement se montrait embarrassé pour donner des explications claires.

Le gouvernement de 1848 avait fini par devenir impossible. Une lettre qu'un de ses membres écrivit le 2 septembre 1853 au prince Henri Lieutenant du Roi et que j'ai lue à la Chambre, le prouve de la manière la plus incontestable ; je la reproduis parce qu'elle permet de bien apprécier l'état de choses existant. La voici : « Je reconnais, Monseigneur, que les motifs du vif mécontentement de Votre Altesse Royale ne sont que trop réels et que les affaires du Grand-Duché ne peuvent plus marcher de cette manière. Le gouvernement se trouve *de nouveau* embarrassé au sujet des affaires les plus importantes, dans les retards les plus injustifiables, de même qu'il l'était en 1852, et dont la dépêche du secrétariat du 27 juillet et nos rapports des 30 juillet, 9 et 30 août de l'année dernière font foi. On s'est alors retiré avec beaucoup de peine de ces difficultés qu'on aurait dû éviter. Comme on y est retombé, le remède semble devoir être radical. Quelle que soit mon opinion sur la part que je devrai supporter dans cette position, comme l'ayant méritée personnellement, je pense qu'en général le gouvernement est solidaire et à ce titre je ne puis m'empêcher d'assumer la part de responsabilité

Digitized by Google

qui m'incombe. Il est en outre de principe qu'en pareil cas la prérogative royale doit s'exercer librement et sans entrave. Mon avis est par suite que tous les membres du gouvernement sont dans le cas de remettre leurs fonctions entre les mains de Votre Altesse Royale. »

Malgré la situation dans laquelle se trouvait le gouvernement, le prince Henri n'avait pas songé à le modifier ou à le remplacer. C'était, je crois, parce que s'attachant aux personnes qui l'entouraient, il n'aurait pas voulu faire du déplaisir aux membres du gouvernement qui, comme je l'ai dit déjà, tenaient à leur position. L'intervention du Roi Grand-Duc qui avait été informé de l'état des choses existant, lui força la main. Il était depuis plusieurs jours arrivé à Luxembourg avec sa jeune épouse, la princesse Amélie de Saxe-Weimar, et était encore dans tout le contentement que lui avait fait éprouver la bonne réception qu'il reçut avec sa jeune épouse des Luxembourgeois, quand lui vint l'ordre de charger M. Wurth, président de la Cour, de composer un nouveau gouvernement. Il exécuta avec déplaisir la volonté du Souverain, soit qu'il fût froissé, parce que son avis n'avait pas été demandé, soit qu'il fût contrarié, parce que des membres du gouvernement auxquels il était attaché, allaient recevoir leur démission. Il chargea bien M. Wurth de remplir la mission qui devait lui être confiée, et sur son refus de l'accepter, il s'adressa à M. Simons ; mais il attendit trois semaines avant d'agréer les candidats que ce dernier lui proposa, et encore fallut-il lui écrire d'une manière pressante, pour qu'il fît connaître sa résolution.

Le gouvernement présidé par M. Simons entra en fonctions le 22 septembre 1853. Je n'ai pu me refuser d'en faire partie, quel que fût mon désir de me tenir à l'écart. J'eus pour collègues, outre M. Simons, d'abord MM. Wurth, Jurion et Wellenstein, et plus tard, par suite de démissions, MM. Thilges, de Scherff, Eyschen et Augustin. C'étaient des hommes de mérite et des travailleurs. Je fus chargé de l'administration générale des finances, département dont je n'aurais pas pris la direction, si mes désirs avaient été écoutés. Après un an, les affaires agricoles et commerciales me furent encore attribuées sur ma demande.

Le nouveau gouvernement fut bien accueilli par tous ceux qui n'étaient pas partisans d'un régime appuyé sur les politiciens, et qui tenaient au rétablissement d'un ordre régulier dans l'administration, j'oserai dire en général par la partie éclairée de la population. Il eut

Digitized by Google

des amis dévoués qui fondèrent pour le soutenir, le journal *La Revue*. Notre position était cependant difficile. Nous n'avions pas la pleine confiance du Prince Lieutenant du Roi qui, sans cependant nous contrarier, avait quelquefois l'air de douter de nos bonnes intentions. Je fus un jour dans le cas de relever avec beaucoup de vigueur des reproches mal fondés qu'il nous adressa. Ses dispositions à notre égard ne changèrent qu'après l'élection qui eut lieu le 5 octobre 1855, avec l'appui des membres libéraux du gouvernement de 1848, de M. l'abbé Wies comme député de Luxembourg. Ce dernier avait été condamné avec trois autres prêtres comme co-auteur d'un article du *Wort*, jugé offensant pour le Roi Grand-Duc; lui et ses complices n'avaient été blâmés par personne plus que par les partisans de sa candidature. La majorité de la Chambre aussi nous était hostile. Elle n'émit aucun vote de défiance; celui qui était contenu dans le projet de réponse au discours du trône prononcé à l'ouverture de la session de 1853, fut retiré après une discussion sur les actes du gouvernement démissionnaire, qui se prolongea pendant toute une semaine. J'ai toujours cru que le Prince était intervenu pour empêcher toute manifestation de ce genre, parce qu'il craignait de paraître y avoir été favorable. La Chambre fut dissoute après une courte session où elle vota le budget. Les élections qui eurent lieu le 11 juin 1854, furent favorables au gouvernement et lui donnèrent une majorité plus forte que celle qui lui était opposée avant la dissolution. Les hommes que les événements de 1848 plutôt que leur valeur personnelle avaient fait arriver à la Chambre, furent presque tous éliminés et remplacés par des successeurs choisis dans les classes éclairées de la population. Ce fut une déception incroyable pour l'opposition dont les adhérents avaient parlé pendant la session qui venait d'être close, comme s'ils étaient le pays, et croyaient disposer des électeurs au point qu'ils défiaient les membres du gouvernement de se faire nommer gardes champêtres par eux. On était devenu présomptueux à la suite des succès obtenus en 1848 et 1851. Le résultat des élections de 1854 fut dû en grande partie à l'impression que produisirent quelques faits qui étaient reprochés au gouvernement qui venait de se retirer. Je n'intervins pas autrement dans les élections que par des articles que j'écrivis dans les deux journaux qui nous soutenaient.

Dès notre entrée en fonctions nous avons pu nous féliciter d'avoir

Digitized by Google

obtenu de sérieux avantages pour le pays, propres à le convaincre de l'opportunité du changement de gouvernement. Le gouvernement des Pays-Bas consentit immédiatement, sur notre demande, à accorder de nouveau aux Luxembourgeois en pays étranger la protection diplomatique qu'il leur avait retirée peu de temps auparavant. Il leur avait enlevé cette faveur, parce qu'il ne recevait pas de réponse aux dépêches qu'il adressait à notre gouvernement au sujet des 15 millions de francs qu'il réclamait, comme formant la part du Grand-Duché dans la dette de l'ancien royaume des Pays-Bas. Nous parvînmes aussi à renouveler, presque au moment de son expiration, le traité avec l'Union douanière allemande. Des difficultés s'étaient élevées entre mon prédécesseur et le ministre des finances de Prusse relativement à des questions de compétence. Elles avaient produit une grande irritation à Berlin. Quoique les points sur lesquels le désaccord existait, eussent été concédés au gouvernement prussien, celui-ci ne fut pas apaisé ; il se montra déterminé à repousser toute entente avec les hommes dont il croyait avoir à se plaindre, peut-être dans le but de les rendre impossibles. Il refusa de recevoir le membre du gouvernement luxembourgeois qui s'était rendu à Berlin, pour négocier la conclusion d'un nouveau traité d'union douanière. Peu de jours après ma nomination comme administrateur général, je fus informé officiellement que le 1er janvier 1854 la douane allemande serait retirée du Grand-Duché. Nous étions naturellement fort inquiets ; le temps manquait pour prendre les mesures que la réalisation de l'éventualité dont nous étions menacés, pouvait rendre nécessaires. Dans ces circonstances, la convention du 26 décembre 1853 qu'on parvint à conclure pour le maintien de l'Union douanière avec les États allemands, quoique moins favorable que celles qui l'avaient précédée, était un résultat dont il y avait lieu d'être satisfait. L'opposition a critiqué les concessions auxquelles nous avons consenti. Ce n'était pas notre faute cependant, si le gouvernement prussien a exigé, comme condition du renouvellement du traité, que des stipulations y fussent introduites pour garantir les droits de l'Union douanière qu'on aurait méconnus à Luxembourg. Les bons rapports avec le gouvernement des Pays-Bas et celui de Prusse ne furent pas troublés sous l'administration présidée par M. Simons, quoique la question de la dette continuât à être débattue et quoique plus d'une fois le gouvernement

Digitized by Google

luxembourgeois fût dans le cas de devoir résister à des prétentions élevées au nom de l'Union douanière.

Notre programme pour les affaires intérieures consistait surtout à réagir contre les conséquences fâcheuses des événements de 1848, à établir un meilleur ordre dans les différents services publics. Nous sommes parvenus à améliorer la situation dans un temps assez court. En vouant les plus grands soins aux affaires communales, nous sommes parvenus à faire disparaître les abus qui se commettaient si fréquemment, en ce qui concerne l'exécution des travaux des communes et la vente des produits de leurs propriétés. Notre tâche était rendue facile, parce que nous agissions dans le sens de l'opinion publique qui se manifesta en 1854 non seulement dans les élections pour la Chambre, mais aussi dans les élections communales. Les dernières indiquèrent, comme les premières, par les choix faits qu'on était fatigué de l'état de choses existant depuis 1848. La loi du 1er décembre 1854 concernant la police des cabarets vint nous montrer cependant que les dispositions favorables que nous rencontrions chez nos concitoyens, ne suffisaient pas pour nous assurer une majorité constante. Le nombre des cabarets avait augmenté considérablement depuis 1848. Il s'élevait à 2200 pour une population qui comptait à peine 190,000 âmes. Ces établissements étaient sans surveillance depuis 1848 et les désordres les plus regrettables s'y commettaient, surtout en temps d'élections. Le désir de tous les hommes aimant la tranquillité publique était qu'il y fût mis un terme. La loi du 1er décembre 1854 fut élaborée dans ce but. Elle assujettit les débitants de boissons à une taxe et mit en vigueur les mesures de police, en général celles qui avaient été appliquées avant 1848. Elle eut immédiatement un effet salutaire, celui de faire réduire de 700 le nombre des débits de boissons. Elle fit cesser aussi les désordres dont on se plaignait le plus. Les conséquences politiques qu'elle eut, ne furent pas en rapport avec son utilité. A partir du moment où elle fut décrétée, les élections partielles pour la composition de la Chambre furent toutes défavorables au gouvernement, même dans les cantons où peu de temps auparavant ses partisans avaient été nommés aux élections générales à des majorités considérables. Cela s'explique, si l'on tient compte de l'influence que les débitants de boissons exercent sur une partie de leurs clients, et si l'on considère que tous ceux du pays, au moment où la loi du 1er décembre

Digitized by Google

1854 fut publiée, payaient le cens électoral qui était alors de 10 fr., et formaient une fraction notable des électeurs de chaque canton ; si l'on ajoute à ces mécontents ceux qui le sont devenus, parce qu'ils étaient troublés souvent par la police dans les habitudes qu'ils avaient contractées, on comprend que la majorité a pu se déplacer dans le corps électoral. L'opposition ne manqua pas de tirer parti de la défaveur que la loi du 1er décembre 1854 rencontrait dans quelques classes de la population ; elle fit une question de liberté de plusieurs de ses dispositions les plus efficaces et insista pour en obtenir l'abrogation.

Il y avait une question qui était, depuis 1848, la cause d'une certaine agitation dans le pays. C'était celle du rappel de l'évêque Laurent. Il était demandé par le clergé presque tout entier, et d'une manière d'autant plus pressante qu'il invoquait, je ne crois pas sans tort, d'après les pièces que j'ai vues, des promesses faites par des membres du gouvernement Willmar, dans un moment où tout le parti clérical soutenait ce dernier. Nous pensâmes que nous ne devions pas laisser subsister des espérances à la réalisation desquelles nous ne voulions pas nous prêter. Nous donnâmes à M. Laurent un congé définitif, en convertissant en pension le traitement d'attente dont il jouissait. Cela n'empêcha pas nos adversaires de nous accuser de cléricalisme, le grief habituel qu'ils articulaient contre ceux qui leur déplaisaient. Après l'arrêté du 26 décembre 1856 qui liquida la pension de M. Laurent, le bruit qu'il avait fait dans le pays, pendant quinze ans, cessa complètement. Retiré à Aix-la-Chapelle, il resta évêque in partibus, sans plus être chargé d'un service actif. Il était considéré à Rome comme compromettant.

Le gouvernement du 22 septembre 1853 eut une tâche bien importante à remplir sous le rapport des intérêts matériels du Grand-Duché : celle de lui assurer les avantages des chemins de fer. MM. Jurion, de Scherff et Simons y vouèrent successivement leurs soins. Il s'agissait de créer un réseau qui relierait notre pays à ceux de la Belgique, de l'Allemagne et de la France. Il semblait que rien ne fût plus facile, depuis que le Grand-Luxembourg avait été construit à travers les Ardennes jusqu'à Arlon. Mais on eut fort à faire avant d'obtenir un résultat. La confiance manquait dans l'avenir des chemins de fer luxembourgeois : chacun se demandait où se trouvaient les matières dont le transport donnerait un revenu suffisant pour couvrir les intérêts des capitaux qui y

Digitized by Google

seraient affectés. La valeur de la minette était fort peu connue et elle n'était presque pas employée dans la fabrication de la fonte. Nul ne prévoyait qu'un jour elle serait recherchée et expédiée par milliers de waggons dans toutes les directions. Les compagnies qui exploitaient les réseaux des pays voisins, semblaient avoir intérêt à les prolonger sur notre territoire ; c'est elles surtout qui se montrèrent décidées à ne pas vouloir se charger de la construction de nos lignes, parce qu'elles la considéraient comme une opération ruineuse pour elles. C'est dans ce sens que m'ont parlé des membres du conseil d'administration de la société des chemins de fer rhénans. On parvint péniblement à traiter avec deux particuliers de Nancy, deux de ces aventuriers de la finance qui se lancent dans les grandes affaires, sans avoir le crédit ou les ressources nécessaires pour les conduire à bonne fin, en comptant sur la fortune et une habileté que n'entrave aucune gêne pour se tirer d'affaire. Ils s'engagèrent à construire, sans stipuler aucune subvention, le réseau Guillaume-Luxembourg: d'une manière pure et simple, les lignes de Luxembourg vers Trèves, Thionville et Arlon, et d'une manière conditionnelle, celle de Luxembourg vers Weiswampach. La loi du 25 novembre 1855 qui leur accorda la concession du réseau Guillaume-Luxembourg, suscita, chose étrange, les attaques de l'opposition, surtout parce que la ligne de Luxembourg à Thionville, qui devint la plus productive de toutes, serait inutile. Elle fut accueillie avec la plus vive satisfaction par le public convaincu que désormais toutes les difficultés étaient vaincues. Mais les deux concessionnaires, comment se procureraient-ils les capitaux dont ils avaient besoin? Grâce à l'intervention du fameux Mirès qui jouait alors un des premiers rôles à la bourse de Paris, ils parvinrent à former la société Guillaume-Luxembourg dont les actions furent souscrites en France. Le capital était donc fait. En présence de ce résultat, le gouvernement qui n'était pas rassuré jusque-là, le fut comme le public. Mais voilà que la société Guillaume-Luxembourg avant d'avoir mis la main à l'œuvre, est à moitié ruinée par la faillite de Mirès, par ses agissements et par ceux de ses consorts. Je cite un exemple qui montre comment on l'exploita largement et sans scrupule. Son conseil d'administration traita avec un des concessionnaires au sujet de la construction du réseau à des conditions très favorables pour lui, mais contraires aux stipulations de l'acte de concession qui avaient pour but d'assurer une

Digitized by Google

bonne exécution des travaux. M. de Scherff fit attaquer le contrat intervenu comme entaché de fraude, au grand déplaisir même de l'opposition qui prétendait qu'il s'agissait d'une affaire commencée à propos de bottes. Le tribunal de Luxembourg accueillit l'action par un jugement fortement motivé. Néanmoins, quatre millions furent payés à l'entrepreneur, à l'insu du gouvernement, pour qu'il renonçât à son contrat que les juges d'appel n'auraient pas plus maintenu que ceux de première instance. Quelques efforts qu'on fasse, on est souvent impuissant à déjouer les manœuvres de la mauvaise foi que rien ne rebute. Nous avons acquis une grande expérience de cette vérité dans notre pays. Par suite du gaspillage auquel la société Guillaume-Luxembourg fut livrée, elle perdit non seulement ses ressources, mais encore le crédit qui lui était nécessaire ; elle ne parvint à traiter avec ses entrepreneurs qu'aux conditions les plus onéreuses, eut besoin d'une subvention de l'Etat de huit millions, resta sans capital pour exploiter les diverses lignes du réseau après qu'elles furent construites, et dut abandonner leur exploitation à la compagnie de l'Est français avec laquelle elle conclut le 6 juin 1857 une convention à ce sujet sans l'autorisation requise du gouvernement luxembourgeois. Ce fut la cause de difficultés nombreuses, de complications graves, même avec les Etats voisins, comme j'aurai l'occasion plus d'une fois de le faire voir. J'aime à rappeler que la question des chemins de fer, dès qu'elle fut une fois sur le tapis, devint l'objet de la plus incessante sollicitude du prince Henri. Il avait l'idée que toutes les parties du pays devaient être dotées de ces voies de communication. Il n'acceptait pas d'objection à cet égard. C'est sur son initiative que la ligne vers le nord fut comprise dans l'acte de concession approuvé par la loi du 25 novembre 1855. Quand il nous entretint pour la première fois de ce projet, nous trouvâmes qu'il se livrait à des illusions un peu trop naïves. Les rapports que nous eûmes avec lui au sujet des chemins de fer, contribuèrent beaucoup à établir entre nous une confiance réciproque.

Ce qui précède, montre que le gouvernement du 22 décembre 1853 a pris à cœur les intérêts du pays et qu'il a accompli des actes qui ont exercé une influence heureuse sur sa situation politique, morale et matérielle. S'il avait des adversaires ardents, dont le *Courrier* de Luxembourg et le *Wächter* de Diekirch furent les organes, ils ne pouvaient pas l'empêcher de recevoir les témoignages de l'approbation de la majorité de ses

Digitized by Google

concitoyens. Mais il a commis une faute qui a fait oublier ses mérites, au point que l'on parle de lui, comme s'il n'avait accompli rien d'utile pour le pays. Il a fait octroyer par le Souverain une Constitution en remplacement de celle de 1848, et des ordonnances sur des matières qui devaient faire l'objet de lois votées par les représentants de la nation. Je ne puis pas bien m'expliquer aujourd'hui, comment nous avons été déterminés à porter ces atteintes aux principes constitutionnels ; nous n'avons certainement pas eu de projets de ce genre, quand nous avons été chargés de l'administration du pays. Nous l'avons dirigée pendant trois ans, en respectant les lois de la manière la plus scrupuleuse, en repoussant résolûment la doctrine admise précédemment que les violations des lois sont permises, pourvu que la majorité de la Chambre les approuve. Je viens d'exagérer, en qualifiant d'inexplicable l'octroi de la Constitution de 1856. Il y avait, en effet, des résolutions de la Diète de Francfort d'après lesquelles notre Constitution devait être révisée, parce qu'elle renfermait des dispositions qui étaient considérées comme contraires au principe monarchique ; la Chambre avait ensuite refusé de discuter le projet de loi qui contenait les changements qu'on croyait devoir y être opérés. Ces circonstances, cependant, n'étaient pas telles que le gouvernement aurait dû passer immédiatement outre sans consulter le pays ; peut-être aussi aurait-il pu réussir à se soustraire aux exigences de la Diète, en cherchant à gagner du temps par des moyens dilatoires, comme on le fait souvent en politique. Je crois que le résultat des élections partielles pour la Chambre qui ont eu lieu depuis la publication de la loi sur les cabarets, a surtout exercé de l'influence sur la conduite du gouvernement. On était convaincu que le principe d'autorité devait être renforcé, pour empêcher la domination du parti du cabaret et le retour des désordres qui s'étaient produits à la suite des évènements de 1848, et l'on s'est dit qu'il ne fallait pas s'arrêter à une considération de forme, mais agir vigoureusement pour atteindre le but. On s'est livré à une illusion qu'on rencontre souvent chez les hommes politiques ; c'est que quelques textes d'une Constitution substitués à d'autres suffisent pour faire disparaître tous les inconvénients qu'une situation peut présenter. Je ne sais pas, au reste, en quoi la Constitution octroyée en 1856 a donné plus de force au Gouvernement pour résister aux mauvaises tendances que celle de 1848. Par sa mise en vigueur, il n'a guère acquis plus de pouvoir qu'il n'en

Digitized by Google

avait auparavant ; il est resté soumis à un contrôle très sérieux de la part de la représentation nationale, quoiqu'elle fût dénommée désormais « Assemblée des États », comme avant 1848, au lieu de Chambre. Les discussions qui y eurent lieu, les résolutions qui y furent prises, attestent que le nouveau régime n'était pas celui du gouvernement absolu et ne cessait pas d'être constitutionnel. Aussi n'a-t-on jamais demandé, pendant les douze ans que la Constitution de 1856 a fonctionné, que les libertés qu'elle accordait fussent étendues davantage. Bien au contraire, on en a parlé d'une manière qui exprimait la plus complète approbation de ses principes, dans des adresses de l'Assemblée des États en réponse à des discours du Trône, votées par ceux de ses membres qui s'attribuaient le plus volontiers le titre de libéraux. On lit dans celle qui fut adoptée au commencement de la session de 1865 : « Le dévouement à la patrie, à nos princes, l'attachement à nos institutions nous guideront dans nos travaux. » Dans le même document il est fait mention une seconde fois de l'attachement du pays à ses institutions, qui sont même qualifiées de libérales. L'adresse de 1866 contient encore le passage suivant : « Les efforts du prince réussiront à sauver de toute atteinte les institutions qui nous sont chères. » Les députés les moins suspects de complaisance se prononcèrent, en outre, personnellement au sujet de la Constitution de 1856 dans des termes semblables à ceux que je viens de rapporter. Une institution qu'elle créa, le Conseil d'État, dont l'utilité n'a été contestée par aucun parti, forme dans tous les cas une amélioration marquante de notre organisation politique, qui n'aurait pas été opérée, si elle avait dû l'être par une loi votée par la Chambre. En faisant les observations qui précèdent, je ne veux pas me décharger de la part de responsabilité que la publication de la Constitution de 1856 m'a fait encourir. Je veux seulement plaider les circonstances atténuantes et repousser l'odieux dont on a voulu nous couvrir, en la présentant comme contraire à nos mœurs et à notre degré de civilisation. Elle avait sans doute un grand défaut ; c'était le pouvoir souverain indéfini qu'elle établissait; mais il tenait aux statuts fédéraux auxquels il fallait se conformer.

J'ai été heureux de pouvoir, en quelque façon, réparer mon tort ; en 1868 j'ai eu, comme ministre d'État, le principal rôle dans l'élaboration de la Constitution actuellement en vigueur qui a remplacé celle de 1856.

Digitized by Google

Les ordonnances qui furent octroyées après la Constitution de 1856, firent une plus fâcheuse impression sur le pays que cette dernière. Parmi elles il y en avait une seule qui se justifiait ; c'était celle qui était relative aux élections pour l'Assemblée des États. La Chambre était supprimée, le pouvoir exécutif devait régler nécessairement le mode de composition du nouveau corps législatif, avant qu'il pût concourir à la confection des lois. Mais l'ordonnance électorale aurait dû paraître en même temps que la Constitution, afin que par la réunion des représentants de la nation on pût mettre fin à une situation irrégulière ; elle ne put être publiée que six mois plus tard, le 7 juin 1857, à cause du désaccord qui existait entre les membres du gouvernement sur le système électoral qu'il convenait d'adopter. Celui auquel on s'arrêta blessait les sentiments d'égalité qui existaient dans le pays, et il est aussi malencontreux que possible. On divisa les électeurs en deux catégories, selon que le montant de leurs contributions était supérieur à 125 fr. ou inférieur à ce taux. Les premiers choisissaient directement et par arrondissement quinze députés sur trente et un ; les seconds les choisissaient indirectement et par canton. Les électeurs à 125 fr. comprenaient précisément la partie des habitants qui, par leurs relations, étaient les plus soumis à l'influence de l'opposition ; aussi, tandis que les élections cantonales furent très favorables au gouvernement, celles d'arrondissement lui furent très défavorables. Quant aux autres ordonnances octroyées, toutes auraient pu être ajournées sans inconvénient, et les matières qu'elles réglaient auraient pu être soumises à l'Assemblée des États. Mais il y en avait parmi nous qui disaient que, puisqu'on avait octroyé une Constitution, on pouvait bien octroyer aussi des lois, qu'il fallait profiter de l'occasion pour améliorer ou compléter la législation. On est donc allé résolûment de l'avant avec une confiance illimitée en soi. On a procédé pourtant avec une bonne foi incontestable ; ainsi, on a publié une ordonnance sur la fixation des honoraires des notaires, parce qu'on la croyait utile, quoiqu'elle dût indisposer ces officiers ministériels, les porter tous à se rallier à nos adversaires et à soutenir ceux-ci de leur grande influence, au moment même où l'on allait procéder aux élections pour l'Assemblée des États dont on devait avoir le résultat fort à cœur. Je n'ai pas partagé tout ce zèle et je suis parvenu à empêcher quelques mesures projetées au sujet de services concernant mon administration. Les peines qu'on

Digitized by Google

s'est données pour élaborer les ordonnances, furent, au surplus, bien ingrates ; ces dernières n'eurent qu'une durée éphémère ; elles ne servirent qu'à fortifier l'opposition, à susciter des difficultés au gouvernement et à compromettre tous les effets de la conduite qu'il avait suivie jusque-là.

Je passe aux actes qui concernent plus spécialement les services dont j'ai été chargé comme membre du gouvernement de 1853. J'entrerai à ce sujet dans des détails qui ne présentent pas aujourd'hui le même intérêt qu'au moment où les faits se sont accomplis. Dois-je craindre d'être critiqué, parce que je m'étendrais trop sur ce qui m'est personnel ? mais alors j'ai eu tort en général d'écrire ces pages. Ce qui doit me rassurer, c'est que des publications paraissent tous les jours dans lesquelles on s'occupe longuement de choses qui se sont passées anciennement dans notre pays, sans qu'elles aient toujours autant d'importance que celles dont j'ai à parler.

Dès mon entrée en fonctions, j'ai dû chercher à établir d'une manière précise la situation financière. Elle avait été diversément appréciée dans des discussions fort animées et fort longues qui avaient eu lieu à la Chambre entre le gouvernement et les députés de l'opposition pendant les sessions de 1851 et 1852. Les discussions avaient dû être confuses, parce qu'elles manquaient d'une base positive ; les comptes des exercices clos depuis 1848 n'avaient en effet pas été soumis à la Chambre. Au reste, on voit toujours que ceux qui ont intérêt à embrouiller les questions de ce genre, y parviennent. En présence des débats auxquels on s'était livré à la Chambre, je croyais que la besogne qui m'incombait était difficile ; je l'achevai en peu de temps. D'après mon travail, le boni de 300,000 fr. porté au budget de 1853 n'existait pas, et l'exercice 1853 présentait à sa clôture un déficit de 150,000 fr. Cette appréciation fut contestée. La Chambre des comptes cependant constata l'existence du déficit ; si le chiffre auquel elle le fixa, était inférieur à 150,000 fr., c'est que des dépenses faites par le gouvernement précédent en vertu de mandats provisoires furent imputées, non sur les exercices auxquels elles se rattachaient, mais sur celui de 1854. La détresse du Trésor prouvait d'ailleurs que je ne pouvais guère m'être trompé. Il est plus d'une fois arrivé pendant les premiers mois de mon administration que les fonds manquaient à la recette générale pour le

Digitized by Google

paiement des créances de l'État, et que j'ai dû retarder la remise aux intéressés des ordonnances de paiement émanées des différentes administrations.

On avait pu depuis 1848, comme pendant les années antérieures, porter au budget des crédits assez élevés pour travaux publics et subsides divers aux communes, malgré la diminution du produit de quelques contributions ; car on disposait d'un boni de 350,000 fr. laissé par l'exercice 1848 et des 1,200,000 fr. qui formaient le prix de la partie du Grunenwald vendue en 1847 au Roi Grand-Duc. Mais ces ressources étant désormais épuisées, il fallait réduire les dépenses non obligatoires, telles que celles que je viens de mentionner, si l'on ne voulait pas augmenter le déficit qui existait à la fin de 1853. On ne pouvait pas songer à conclure un emprunt ou à majorer les contributions ; nous aurions excité le plus vif mécontentement dans le pays, facile à convaincre dans ce temps que des gens qui concevaient de pareils projets, ne pouvaient songer qu'à le ruiner. Nous avions bien proposé à la Chambre la loi qui établit l'impôt sur les débits de boissons ; mais elle n'atteignait qu'une classe de citoyens, et elle se justifiait par des considérations d'ordre public qui faisaient de l'impression ; on a d'ailleurs vu ce qui en est résulté. Nous avons donc arrêté pour 1854 un budget de dépenses inférieur à celui de l'exercice précédent, en diminuant les crédits pour travaux publics et pour subsides aux communes ; il n'était pas agréable de débuter ainsi, non seulement parce qu'à cause de la cherté des denrées alimentaires il aurait fallu au contraire augmenter ces crédits, mais encore parce qu'il devenait facile à l'opposition de faire croire à nos populations que le gouvernement ne prenait plus leurs intérêts à cœur, comme l'avaient fait ses prédécesseurs qui avaient pu être plus larges. Par des économies véritables, par l'impôt sur les débits de boissons, par l'*Uebergangsabgabe* sur l'eau-de-vie dont je vais parler, en veillant à ce que l'État ne fût privé d'aucune des recettes auxquelles il avait droit, en cherchant à faire valoir toutes ses ressources, nous parvînmes à pouvoir porter d'année en année au budget plus d'allocations d'utilité publique, tout en disposant d'un boni qui allait en augmentant et qui s'élevait, au moment où j'ai quitté le gouvernement, à 500,000 fr., excellente réserve pour être appliquée aux premières dépenses que la construction des chemins de fer occasionnait.

Digitized by Google

Ce résultat était certainement dû au concours que me prêtèrent mes collègues ; on disait cependant dans le public que j'étais toujours assis sur le coffre-fort de l'État, comme si j'empêchais seul qu'on ne l'ouvrît trop souvent. On me faisait beaucoup trop d'honneur. Je méritais cependant quelque compensation à cause des attaques que m'attiraient les exposés de la situation financière que je soumettais tous les ans à la Chambre. On les présentait comme dénaturant la vérité et comme combinés pour tromper le pays dans l'intérêt politique du gouvernement. Un jour, en 1857, je répondis dans le *Mémorial*, sur le désir de mes collègues, à des imputations de ce genre ; elles furent, comme je l'avais prédit, maintenues et même aggravées. Les comptes arrêtés par la Chambre des comptes démontrèrent que la situation financière s'était améliorée depuis 1853 plus que ne l'indiquaient mes exposés.

Le membre du gouvernement qui a les finances dans ses attributions, a une tâche qui n'est pas toujours facile par suite de la position qu'il a à l'égard de l'administration des douanes. Celle-ci dépend sous certains rapports de lui, sous d'autres, du ministre des finances à Berlin. Elle est dirigée ensuite par un fonctionnaire qui, bien qu'il prête serment au Roi Grand-Duc, est un sujet prussien, sorti d'une administration prussienne, nommé sur la proposition du gouvernement prussien. Comme tel il ne se croit pas toujours obligé de prendre en grande considération les droits et les intérêts du Grand-Duché et veille de préférence à ceux de l'Union douanière. Ces circonstances peuvent bien des fois devenir une cause de difficultés qu'il faut chercher à aplanir sans froisser, mais sans se soumettre à toutes les exigences. J'y suis assez bien parvenu ; je cite surtout comme preuve à cet égard les résultats que j'ai obtenus à l'occasion de l'établissement de l'*Uebergangsabgabe* sur l'eau-de-vie introduite de la Prusse dans notre pays. Je rappellerai brièvement les faits ; peu de souvenirs de ma carrière politique me sont aussi agréables que ceux qu'ils m'ont laissés. Au moment de l'accession du Grand-Duché à l'Union douanière allemande, le droit d'accise sur l'eau-de-vie y était le même qu'en Prusse. Il fut stipulé en conséquence que le commerce de cet article entre les deux pays serait libre. En 1854, le gouvernement prussien résolut d'augmenter le droit existant et nous demanda d'adopter le taux auquel il voulait le porter pour l'avenir. Je répondis que nous ne pouvions pas accueillir sa de-

Digitized by Google

mande, parce que la situation de nos distillateurs ne permettait pas d'aggraver les charges qu'ils supportaient. On me déclara que dès lors la libre circulation de l'eau-de-vie entre les deux pays ne pouvait pas être maintenue et que le nouveau droit d'accise serait perçu sur celle qui serait introduite de notre pays en Prusse, conformément aux stipulations des traités. Cette éventualité ne m'inquiétait pas. Les eaux-de-vie fabriquées dans le Grand-Duché n'avaient presque pas de débouchés en Prusse; celle-ci au contraire expédiait dans le Grand-Duché de fortes quantités de celles qu'elle fabriquait et profitait des droits d'accise dont elles étaient grevées. Nous avions le droit de les imposer en vertu des dispositions que le gouvernement prussien invoquait contre nous. Je dus songer à en user, après qu'une commission composée de MM. André, de Scherff, se fut prononcée dans ce sens. Au moment où j'ai annoncé cette intention au gouvernement prussien, on savait à Berlin, ce qu'on y avait ignoré d'abord, que l'établissement de l'*Uebergangsabgabe* dans les deux pays ne rapporterait rien ou presque rien au trésor prussien, mais procurerait une assez bonne recette à celui du Grand-Duché. On me fit donc des objections. Mais j'ai passé outre et j'ai proposé à la Chambre d'autoriser la perception du droit d'accise sur l'eau-de-vie venant de la Prusse. Cette autorisation fut accordée par la loi du 22 décembre 1854. Pour que cette loi pût être efficacement mise à exécution, le concours de l'administration des douanes était indispensable; son directeur ne voulut ou n'osa pas le donner pour l'application d'une mesure qui déplaisait au gouvernement prussien. Je lui rappelai qu'il avait prêté serment de fidélité au Roi Grand-Duc, qu'il était fonctionnaire luxembourgeois, qu'il ne lui appartenait pas de méconnaître la force obligatoire de nos lois. Je me plaignis ensuite à Berlin de sa conduite, sans craindre d'aborder franchement la question qu'elle faisait naître. Au bout d'un an, il cessa sa résistance et donna aux fonctionnaires sous ses ordres des instructions pour qu'ils concourussent à l'exécution de notre loi du 22 décembre 1854. La nouvelle recette qui fut ainsi procurée à l'État, produisit, dès la première année, 36,000 fr.; elle alla continuellement en augmentant et s'élève aujourd'hui à plus de 60,000 fr.

Je fus dans le cas de rejeter une autre demande du gouvernement prussien à laquelle il tenait beaucoup, comme je le croyais. Pendant la

Digitized by Google

guerre de Crimée, il s'adressa à moi, à deux reprises, pour que la sortie des chevaux fût défendue dans le Grand-Duché, comme elle l'était dans les autres États de la Confédération germanique, vers les pays qui ne faisaient pas partie de cette dernière. Cette mesure aurait causé beaucoup de tort à nos cultivateurs qui vendaient alors leurs chevaux à de hauts prix en France. J'adressai ma réponse négative à Berlin, sans consulter mes collègues; je voulais que leur responsabilité ne fût pas engagée, afin qu'ils pussent me désavouer, le cas échéant. Aucune réclamation ne fut élevée contre ma résolution.

En résistant, comme je l'ai fait, au gouvernement prussien, je n'ai jamais cessé d'avoir avec lui les meilleures relations. J'ai toujours évité avec soin tout ce qui pouvait le blesser. Je me suis surtout toujours empressé de le satisfaire, sans soulever aucune de ces petites questions de détail qui provoquent la mauvaise humeur. Il m'accorda, après que je me fus retiré du gouvernement, la décoration de l'Aigle rouge, « afin de reconnaître », comme me l'écrivit le ministre de Prusse à La Haye, « les efforts que j'avais faits pour établir des relations amicales entre les deux gouvernements ». Nous ne risquons pas toujours autant qu'on le croit quelquefois, lorsque nous maintenons notre droit contre les puissants, s'il est bien établi.

Je fus appelé, par mes fonctions, à m'occuper de la création de la Banque Internationale, dont les statuts furent approuvés par arrêté du 8 mars 1856, après avoir fait l'objet d'assez longues négociations. Cette question m'a donné beaucoup de soucis. Tout en ayant de la confiance dans les concessionnaires que je connaissais, je n'étais pas toujours trop rassuré, quand je considérais les nombreux millions dont ils auraient à disposer, si les actions qu'ils se proposaient d'émettre, étaient souscrites; je me demandais, s'ils pouvaient songer sérieusement à employer leur capital à Luxembourg. Mes appréhensions n'étaient pas sans fondement; ils nous demandèrent, après quelques années, la réduction de leur capital et l'autorisation de racheter leurs actions.

Je tiens à rappeler quelques détails qui ne sont pas sans intérêt, relatifs à la création de la Banque Internationale. Le prince Henri était un chaleureux partisan de cet établissement. Au moment où l'on fut d'accord sur ses statuts, il se trouvait à La Haye; je m'y rendis pour les faire approuver sans perte de temps. Il ne voulait donner l'appro-

Digitized by Google

bation que je sollicitais, sans y être formellement autorisé par le Roi Grand-Duc. Il me pria de rédiger, pour lui être remise, une note résumant succinctement les considérations qui militaient en faveur du projet de statuts. Je m'acquittai de cette tâche. Je fus appelé chez le Roi qui m'accueillit, comme si ma note avait produit un effet contraire à celui que je désirais. Il fit une sortie vigoureuse contre les banques d'émission comme œuvre de tripotage et d'agiotage dont il ne voulait pas entendre parler. Je lui exposai avec beaucoup d'assurance les raisons qui me semblaient propres à le faire revenir des préventions qu'il avait conçues. Il se calma bientôt. « Ah ça », dit-il, « s'il en est ainsi, c'est bien », et il signa l'acte que je lui soumis. Le Prince témoigna une bien grande satisfaction au sujet de la réussite de ma démarche et m'en félicita.

J'ai été, aussi bien que les fondateurs de la Banque Internationale, l'objet de bien malveillantes imputations à l'occasion de la création de cet établissement. Le seul profit que j'en ai retiré, consiste dans les 50,000 fr. que j'ai fait verser par les concessionnaires dans les caisses de l'Etat. Cette somme, avec les intérêts qu'elle a produits, a formé un capital dont les revenus ont suffi pour le paiement de ma pension sans les retenues sur mon traitement. J'éprouve beaucoup de contentement à pouvoir faire cette observation.

La Banque Internationale me rappelle une autre institution financière dont je me suis occupé. J'ai proposé à la Chambre la loi du 21 février 1856 concernant la création d'une caisse d'épargne. J'ai hésité à exécuter cette loi, parce qu'elle n'accordait pas la garantie de l'Etat pour assurer le remboursement des dépôts. J'ai laissé à mon successeur le soin de combler cette lacune. J'avais cependant rédigé, avant ma retraite du gouvernement, le règlement encore en vigueur aujourd'hui d'après lequel l'établissement est administré.

Parmi les services dont j'étais chargé, celui de l'agriculture avait ma préférence ; j'avais beaucoup de goût pour cette branche à cause de l'étude que j'en avais faite, pendant les dernières années, en profitant des loisirs que me procuraient mes fonctions de conseiller à la Cour. J'étais frappé de l'état arriéré de l'agriculture du Grand-Duché. J'étais convaincu que nos cultivateurs pourraient améliorer leur situation, s'ils suivaient des pratiques plus rationnelles que celles en usage, et que

Digitized by Google

l'action du gouvernement pouvait être très utile à cet effet. Je puis dire que, pendant les trois ans que j'ai eu l'agriculture dans mes attributions, je n'ai jamais perdu de vue ses intérêts.

J'ai élaboré la loi du 26 octobre 1855 sur le drainage et l'irrigation qui n'est pas abolie aujourd'hui. *) Elle renferme des dispositions très larges pour permettre l'exécution des travaux qu'elle a en vue, malgré les récalcitrants, si l'utilité en est reconnue, soit par la majorité des intéressés, soit par les administrations communales. J'ai pris les mesures pour que la loi ne restât pas lettre morte, ce qui était à craindre, vu le peu de dispositions que nos cultivateurs manifestaient dans ce temps pour les améliorations agricoles en général. Il fallait, avant tout, que je pusse accorder des subsides ; j'obtins à cet effet un crédit de la Chambre. Il fallait aussi qu'on pût fournir à ceux qui voudraient entreprendre des travaux d'améliorations, les plans d'après lesquels ils seraient exécutés. Je disposais, à cet effet, d'un fonctionnaire intelligent du cadastre qui avait reçu un congé pour pouvoir compléter, en pays étranger, les études auxquelles il s'était déjà livré auparavant. La loi du 26 octobre 1855 donna peu de résultats. Je ne fus pas écouté, même en me rendant personnellement sur les lieux, pour déterminer les propriétaires, par des promesses de subsides, à assainir des terrains marécageux, presque sans rapport, dont les miasmes occasionnaient des maladies nombreuses dans les villages qu'ils habitaient, quoique l'assainissement en eût, de toute évidence, augmenté et amélioré les produits sans grandes dépenses. Après ma retraite du gouvernement, on ne fut guère plus heureux que je ne l'avais été. La loi du 26 octobre 1855 continua à rester presque sans application.

J'ai demandé aussi à la Chambre un crédit pour l'introduction dans le pays d'animaux de races perfectionnées. Il ne fut pas accordé. Dans ce temps, les députés se rappelaient encore l'animadversion dont le Durham avait été l'objet en 1848, et ils craignaient d'encourir tout le mécontentement de leurs concitoyens, s'ils avaient alloué des fonds pour l'acquisition de ces bêtes impopulaires.

La création d'une école agricole était réclamée par les hommes qui

---

*) La loi du 28 décembre 1883 n'a pas abrogé toutes ses dispositions ; elle aurait dû reproduire celles qui restent en vigueur. (1er janvier 1884. L.-J.-E. Servais.)

Digitized by Google

s'intéressaient aux progrès de l'agriculture dans notre pays. J'ai proposé à la Chambre la loi du 10 mars 1856 en vertu de laquelle un établissement de ce genre fut créé à Echternach comme annexe à l'école industrielle de cette localité. Il fut organisé très économiquement et de manière que, si l'essai qu'on voulait faire, ne réussissait pas, il ne fût pas pour l'État une cause de charges permanentes. L'école fut ouverte déjà au mois d'octobre 1856; elle compta immédiatement un assez grand nombre d'élèves; elle en eut même davantage encore pendant les deux premières années qui suivirent celle de son ouverture; plus tard elle fut moins fréquentée pour des causes diverses, peut-être surtout parce qu'elle fut négligée. J'ai proposé, en 1868, sa suppression, parce que le discrédit dans lequel elle était tombée, ne permettait pas de songer à sa réorganisation.

J'ai eu à m'occuper aussi de la question du crédit agricole. La loi du 18 mars 1853 m'en donna l'occasion d'abord. Cette loi avait été portée dans le but principalement de fournir aux cultivateurs les moyens de se procurer des capitaux à des conditions peu onéreuses. Elle n'était pas exécutée au moment où je suis arrivé au Gouvernement. Je dus me charger de cette exécution qui rentrait dans mes attributions. J'aurais voulu que mon prédécesseur eût lui-même entrepris cette besogne; je ne croyais pas pouvoir l'accomplir avec un succès qui réaliserait ses espérances; je craignais même un fiasco complet. Notre loi sur le crédit foncier, quoiqu'elle reproduisît celle qu'un homme très compétent, M. Frère-Orban, avait présentée aux Chambres belges, n'était pas conçue d'après des idées pratiques. Elle créait un établissement de crédit qui n'avait pas de capital. L'emprunteur qui s'adressait à lui, recevait au lieu d'argent une lettre de gage, au moyen de laquelle il devait se procurer l'argent dont il avait besoin, s'il trouvait quelqu'un qui voulait le lui avancer. Il pouvait aussi se faire remettre, en remplacement de la lettre de gage, un papier-monnaie non remboursable en argent auquel on n'avait pas même donné cours dans les caisses publiques. J'élaborai avec tout le zèle que je pouvais y mettre, un règlement d'exécution en 80 articles qui m'occasionna un travail excessivement difficile. Je composai l'administration qui fut formée d'hommes les plus portés à bien remplir leur tâche. Des emprunteurs se présentèrent. Mais quand on leur offrait du papier au lieu d'espèces sonnantes, ils

Digitized by Google

s'en allaient avec les sacs à argent et les pièces qu'ils avaient apportées. L'échec fut complet et je dus proposer à la Chambre l'abrogation de la loi du 18 mars 1853. L'opposition s'en prit à moi au sujet de cette mésaventure. Je lui répondis facilement, en invoquant les faits les plus constants qui prouvaient que je n'avais rien négligé pour réussir. Je prédis qu'en Belgique on ne ferait pas même l'essai d'une application de la loi soumise à la Chambre sur le crédit foncier et qu'on la retirerait. L'événement a justifié mes prévisions.

Je n'abandonnai pas l'idée de procurer au pays les avantages que devait lui offrir le crédit foncier. C'est dans ce but que j'ai insisté pour la création de la caisse hypothécaire qui est prévue par les statuts de la Banque Internationale. Cette caisse n'a pas eu l'utilité que je croyais qu'elle aurait. La Banque Internationale doit employer un vingtième de son capital en placements hypothécaires. Elle l'a fait, mais elle n'a pas usé de la faculté qui lui a été accordée d'émettre des obligations, pour que le capital qu'elle pouvait avancer fût augmenté. Les cultivateurs n'ont en outre pas seuls profité de la somme destinée aux emprunts; les propriétaires de bâtiments en ont aussi eu une part. Je crois qu'il y a eu des circonstances, où l'on aurait pu déterminer la Banque internationale à donner à la caisse hypothécaire les développements qu'on avait en vue, quand elle a été fondée.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les actes que j'ai accomplis comme administrateur général. Cela est d'autant moins nécessaire que j'en ai fait un exposé détaillé dans un rapport que j'ai présenté au Prince-Lieutenant en décembre 1856, au moment où je croyais être sur le point de me retirer du Gouvernement. Ce document a été reproduit au *Mémorial* et au *Recueil Ruppert*. Je ne me bornai pas à remplir la tâche que m'imposaient mes fonctions. J'écrivis encore dans la *Revue*, journal qui soutenait le Gouvernement, des articles pour défendre contre l'opposition les mesures que nous prenions. C'était surtout pendant les vacances que ma collaboration était sollicitée et devenait active. Je viens de lire quelques-uns de mes articles que j'ai écrits pendant les mois d'août et de septembre 1857, peu de temps avant les élections pour l'Assemblée des États; ils renferment beaucoup de données qui intéressent celui qui désire pouvoir apprécier la situation du pays dans ce moment.

Digitized by Google

Je ne dois pas omettre de faire mention du séjour que le Roi Grand-Duc a fait en 1855 dans le pays ; c'était la première fois qu'il y était arrivé comme Souverain. Son voyage était une manifestation de réconciliation avec le Grand-Duché contre lequel il avait été indisposé par suite des événements de 1848. Il était précédé d'une réputation qui nous le faisait un peu redouter ; mais il s'est montré constamment très affable envers nous. Il ne l'a pas été autant envers le prince Henri qu'il intimidait, dès qu'il l'abordait. Il a visité nos principales localités ; il y a été bien reçu et n'a pas manqué de témoigner aux habitants la satisfaction que leur accueil lui faisait éprouver. Au banquet qui lui a été donné à Echternach, où je l'ai accompagné, il a vraiment fraternisé, pendant six heures consécutives, avec les notables de l'endroit chez lesquels sa bonne humeur produisait des émotions qui grandissaient à chaque instant d'une manière touchante. Nous avons eu plusieurs fois avec lui de longues conférences sur les affaires qui nous occupaient. Il paraissait s'y intéresser beaucoup. Pendant son séjour dans le Grand-Duché, le prince de Prusse, l'empereur actuel de l'Allemagne, est arrivé à Luxembourg pour inspecter la garnison. Nous nous sommes trouvés plusieurs fois dans des réunions auxquelles il assistait. Il a fait sur nous une impression qui ne lui était pas défavorable ; je n'aurais pas osé l'avouer à tels de nos voisins de Prusse qui ne le désignaient pas autrement que sous le nom de « caporal » et furent en admiration devant lui après la bataille de Sadowa. Notre Souverain donna un banquet en son honneur, à Walferdange, auquel les membres du gouvernement furent tous invités. Les deux hauts personnages y portèrent l'un à l'autre des toasts en langue française qui furent bien dits.

Le 30 novembre 1857, je fus déchargé des fonctions d'administrateur général, après avoir été plusieurs fois auparavant empêché par mes collègues de donner ma démission. J'éprouvais un vrai bonheur d'être délivré des agitations de la politique. Je repris ma position de conseiller à la Cour. M. Eyschen, qui se retira en même temps que moi, retourna également à la Cour. Je fus nommé membre du Conseil d'État, de son comité du contentieux, de la commission des curateurs de l'Athénée, par des arrêtés du 28 novembre 1857, du 28 octobre 1858 et du 28 janvier 1858. Je déclinai l'offre d'autres fonctions qui cependant ne m'a probablement pas été faite sérieusement, puisqu'on en a disposé sans égard à mes réserves.

Digitized by Google

M. Simons resta président du gouvernement pendant trois ans encore après que je m'en fus retiré. Il eut à soutenir avec ses collègues contre l'opposition une lutte très vive qui donna plus d'une fois lieu à la Chambre à des scènes violentes. Il avait des adversaires très ardents aussi au Conseil d'État ; j'ai souvent soutenu contre eux les discussions les plus animées et surtout contre l'un de mes anciens collègues du gouvernement. M. Simons songea à calmer l'opposition par des concessions. Il consulta sur son projet, avant de le soumettre au Roi Grand-Duc, différentes personnes parmi lesquelles je me trouvais, en leur demandant leur avis par écrit. Le mien fut favorable. Je votai ensuite au Conseil d'État en faveur de la loi dite de conciliation, du 28 janvier 1859, qui contenait les conditions du compromis avec l'opposition. J'ai joué vraiment de malheur à cette occasion. Je suis tombé en disgrâce dans les parages officiels malgré une conduite qui était faite pour me conserver la faveur dont j'y jouissais. Le compromis portait évidemment aussi sur les personnes. La concorde que la loi du 28 janvier 1859 devait produire, ne fut pas de longue durée ; les anciens différends se reproduisaient. M. Simons trouva dans une petite difficulté qu'il eut avec le Souverain, un motif pour se retirer en septembre 1860 ; mais il céda en réalité plutôt à la lassitude et au pénible sentiment qu'il éprouvait de voir que par d'amples concessions il ne gagnait pas ses adversaires, mais s'aliénait ses partisans. S'il supporta bien des contrariétés, il eut aussi une grande satisfaction pendant son administration. Ce fut celle de voir inaugurer la ligne de Luxembourg à la frontière française, la première construite des chemins de fer Guillaume-Luxembourg. Aux fêtes qui furent données à cette occasion, je fus blessé par des procédés qu'on eut non seulement envers moi, mais même envers mes proches en témoignage de la défaveur dans laquelle je me trouvais. Il semblait que je fusse un de ceux qui avaient cherché à entraver l'exécution des chemins de fer et qui trouvât que je devrais en éprouver quelques désagréments.

Je veux dire encore quelques mots de M. Simons. Il est étrange combien ses mérites ont été peu reconnus. A sa mort même on ne les a pas rappelés, lorsqu'on glorifie souvent les plus insignifiants personnages et jusqu'à des écoliers. Les bonnes et constantes relations que j'ai eues avec lui depuis le moment où je suis entré au barreau, ne me permettent pas de passer outre sans réclamer. M. Simons fut vraiment

Digitized by Google

un homme supérieur, un des plus marquants que notre pays a produits. Je l'ai considéré comme le premier de nos jurisconsultes ; il l'était par l'étendue de ses connaissances, par la profondeur des aperçus qu'il apportait dans l'interprétation des lois, par la netteté avec laquelle il résolvait les questions les plus compliquées. Il avait acquis dans toutes les branches de l'administration une expérience que lui enviaient ceux qui s'occupaient spécialement de chacune d'elles. Il était encore un orateur remarquable ; il se distinguait par la chaleur communicative avec laquelle il discutait, par la clarté et la solidité de son argumentation, par le soin avec lequel il évitait les déclamations creuses. Dans les débats judiciaires qu'il n'abordait jamais qu'après une étude attentive des affaires, il était un vrai modèle pour ses confrères. M. Simons était donc autant que qui que ce fût capable de rendre des services au pays, et certainement aucun de ceux qui ont connu l'action qu'il a exercée dans les différentes positions qu'il a occupées, n'aurait jamais voulu les contester. Ils sont bien supérieurs à ceux de beaucoup dont la disparition a fait beaucoup plus de bruit que la sienne. Je n'insiste pas davantage ; ce n'est pas la biographie de M. Simons qui peut trouver sa place ici. Les quelques lignes que je viens de lui consacrer, suffisent pour montrer qu'il n'était pas de ceux qu'on doit oublier.

M. de Tornaco, député de l'opposition, fut chargé de former un nouveau gouvernement après la retraite de M. Simons. Il s'adjoignit comme collègues M. Ulveling qui avait eu une place dans les trois gouvernements précédents, et M. Jonas, député de l'opposition comme lui. Il indisposa immédiatement ses anciens alliés et surtout leur chef, M. N. Metz, parce qu'il ne les avait pas consultés, avant de choisir ses collègues. Il eut beau, en abrogeant les ordonnances octroyées, se conformer au programme politique qu'ils prônaient, il ne parvint pas à se les concilier. Il ne put se maintenir que grâce à l'appui des partisans de ses prédécesseurs. Les passions étaient singulièrement excitées entre le parti du gouvernement et celui de l'opposition. Ce n'étaient pas des questions politiques, mais des animosités personnelles qui les produisaient. Les luttes électorales étaient parfois conduites avec une vivacité extraordinaire et donnaient lieu à des dépenses fabuleuses ; les discussions à la Chambre étaient irritantes, quand même elles n'avaient pour objet que des affaires de la moindre importance ; la polémique

Digitized by Google

des journaux était d'une violence excessive. Le Prince Henri lui-même n'échappa pas aux effets des passions. Il prenait fait et cause pour le gouvernement, comme il l'avait toujours fait. Il est arrivé pour ce motif que l'opposition tout entière, y compris des fonctionnaires publics, refusa d'assister au banquet qu'il offrait à la Chambre le jour de l'ouverture de la session. On vit aussi y éclater des conflits déplacés, quand il s'y présentait. Ce fut la question des chemins de fer Prince Henri qui fit naître les incidents les plus vifs pendant le temps où MM. Ernest Simons et de Blochausen furent chargés des travaux publics. Je passe rapidement, je ne dois pas oublier que ce n'est pas une histoire que j'écris.

M. de Tornaco résista avec beaucoup de fermeté à ses adversaires. Quoique le parti ministériel ne l'emportât que de quelques voix à la Chambre sur celui de l'opposition, il n'entra avec celle-ci dans aucune de ces transactions qu'acceptent si facilement les hommes faibles, souvent aux dépens de la chose publique, pour se faciliter leur tâche; il ne se laissa surtout jamais imposer le choix de ses collègues, et ne toléra pas de défection de leur part. Il empêcha toujours les influences parlementaires de dominer le gouvernement et d'en faire un instrument pour la réalisation de leurs projets. Je fus un de ceux qui approuvaient le plus cette attitude comme très appropriée à la situation dans laquelle se trouvait le pays. On crut, à cause de cette approbation que je ne cachais pas, que j'avais avec M. de Tornaco des rapports journaliers sur les affaires du gouvernement. C'était une complète erreur; je n'ai jamais été le conseiller officieux d'un membre du gouvernement. J'ai toujours trouvé que j'avais assez à faire, si mes actes ne donnaient pas trop matière à critique, et qu'il ne m'appartenait absolument pas d'avoir la prétention de diriger la conduite des autres.

Pendant que M. de Tornaco présidait le gouvernement, le pays eut à traverser une longue et grave crise. Elle fut amenée par la guerre de l'Allemagne contre le Danemark, par celle des États allemands entre eux, par la dissolution de la confédération germanique, par la tentative de l'empereur Napoléon d'annexer le Grand-Duché à la France. Au milieu de ces événements la tâche du gouvernement luxembourgeois fut fort difficile; il la remplit souvent avec bonheur, mais ne fut pas toujours bien inspiré, quand la question de l'annexion à la France fut

Digitized by Google

soulevée. Le traité de Londres du 11 mai 1867 vint mettre fin, d'une manière heureuse pour le Grand-Duché, à toutes les complications qui s'étaient élevées, en consacrant son indépendance et sa neutralité. J'ai écrit une brochure qui va paraître incessamment à Paris sous le titre « Le Grand-Duché de Luxembourg et le traité de Londres du 11 mai 1867 », dans laquelle j'expose les événements de cette période agitée en tant qu'ils concernent notre pays.

Le gouvernement de Tornaco me témoigna beaucoup de bienveillance. Sur ses propositions je fus nommé vice-président de la Cour par arrêté du 18 mars 1862 et vice-président du Conseil d'État par arrêté du 10 avril 1867. Aucune nomination à des fonctions ne me fit jamais autant de plaisir que celle de vice-président de la Cour.

Les témoignages de confiance ne me manquèrent également pas. En 1860, le gouvernement des Pays-Bas renouvela d'une manière plus pressante que jamais ses réclamations au sujet de la part de la dette de l'ancien royaume des Pays-Bas qu'il prétendait devoir être supportée par le Grand-Duché. Je fus désigné comme membre de la commission qui fut chargée d'émettre un avis sur les mesures qu'il y avait lieu de prendre. MM. de la Fontaine et Simons, anciens présidents du gouvernement, la composaient avec moi ; ils s'étaient antérieurement occupés de la question de la dette en vertu de leurs fonctions et l'avaient même traitée à fond dans un mémoire qu'ils avaient soumis en 1854 au cabinet de La Haye en exécution d'une mission qui leur avait été confiée. La commission tout entière était convaincue du non fondement des prétentions néerlandaises. Elle estima qu'il y avait lieu de conseiller au gouvernement de proposer à celui des Pays-Bas l'arbitrage comme moyen de terminer le différend. Je fus chargé de rédiger son avis ; j'y insistai surtout sur la considération non encore invoquée, qui m'avait particulièrement frappé, que, par suite de l'exécution du traité de Londres du 19 avril 1839, la Belgique avait tenu compte aux Pays-Bas de la part de la dette que le Grand-Duché avait été dans le cas de supporter dans la supposition qu'il aurait une obligation de ce chef. Le gouvernement luxembourgeois adopta notre manière de voir et proposa l'arbitrage dans les termes de notre avis. Cette proposition ne fut pas acceptée. A partir de ce moment, le gouvernement néerlandais ne molesta plus le nôtre par ses anciennes prétentions qu'il n'avait pas

Digitized by Google

cessé de produire régulièrement plusieurs fois par année depuis vingt ans. Il n'écrivit plus une seule dépêche à M. de Tornaco pour les rappeler. Plus tard, il ne chercha qu'à se défendre contre les demandes reconventionnelles du Grand-Duché.

En 1865, je fus chargé avec M. Ch. München des négociations pour le renouvellement du traité avec l'Union douanière allemande. Les demandes que nous avions à former d'après nos instructions, n'étaient pas sans importance. Nous n'obtînmes aucune concession après un séjour de six semaines à Berlin, malgré notre insistance; nous n'eûmes cependant à nous plaindre d'aucun procédé désagréable, bien au contraire. Ce qui attira le plus mon attention dans la capitale de la Prusse, c'étaient les officiers et les soldats qui circulaient fièrement dans les rues, portant les insignes distinctifs qui indiquaient qu'ils avaient pris part à la guerre contre le Danemark, comme si la victoire remportée par les armées de deux grandes puissances sur celle d'un petit peuple, attaqué sans cause fort juste, pouvait être glorieuse. Je profitai fréquemment de mes loisirs pour assister aux débats de la Chambre des députés; la grande question du droit de la représentation nationale, de fixer par le vote du budget les dépenses de l'État qui pouvaient être effectuées chaque année, était alors à l'ordre du jour. Je fus frappé surtout du calme des discussions et de la résignation avec laquelle l'opposition qui avait la majorité, acceptait les déclarations contraires à ses principes constitutionnels, faites par M. de Bismarck. Le hasard a voulu que je fusse présent à la scène très vive qui eut lieu entre M. de Bismarck et M. de Virchow, député de l'opposition, pour quelques paroles mal sonnantes de ce dernier, scène qui fut pendant plusieurs jours l'objet de nombreux articles des journaux à cause de la provocation en duel qui la suivit.

Je remplis encore avec M. de Tornaco lui-même une mission que je considérais comme bien honorable et bien intéressante, celle de plénipotentiaire à la conférence des grandes puissances qui fut réunie à Londres, en mai 1867, pour régler les difficultés que la question de l'annexion du Grand-Duché à la France avait fait naître, afin que la paix générale fût assurée. Notre nomination ne fut arrêtée, par suite des tiraillements qui existaient au Gouvernement, que la veille du jour fixé pour les réunions de la conférence; nous ne connaissions pas, avant d'y siéger, les termes des propositions sur lesquelles elle aurait à se pro-

Digitized by Google

noncer ; nous étions très rassurés cependant sur le résultat de ses délibérations en ce qui concerne le Grand-Duché, puisque, d'après les nouvelles qui nous venaient de bonnes sources, son indépendance et sa neutralité devaient être reconnues. Nous pûmes donc faire notre voyage de Londres sans grandes préoccupations. Nous n'eûmes pas de déception ; l'indépendance et la neutralité du Grand-Duché furent consacrées par le traité qui fut adopté par la conférence. Je ne m'étends pas davantage sur notre mission dont je parle avec tous les détails qui présentent de l'intérêt dans l'écrit que j'ai mentionné plus haut. En signant le traité de Londres du 11 mai 1867, je me félicitais d'avoir concouru à l'acte le plus favorable au Grand-Duché qui pouvait s'accomplir, grâce auquel, trois ans plus tard déjà, il échappa aux maux de la guerre franco-allemande. M. de Tornaco n'appréciait pas comme moi le traité ; il hésita à y apposer sa signature. Il croyait que les dépenses qu'occasionnerait la démolition de la forteresse, formeraient une charge trop lourde pour notre pays auquel elles avaient été imposées malgré notre demande faite à la conférence de les faire supporter par toutes les puissances qui y prenaient part, comme ayant pour objet un intérêt commun.

J'ai voulu aussi me faire une idée à Londres de la manière dont les affaires sont traitées par la représentation nationale. J'ai souvent assisté aux séances de la Chambre des Communes et des comités auxquels est délégué la décision de beaucoup de questions qui y sont discutées par les intéressés comme devant les tribunaux. J'ai été bien frappé de la différence que j'ai reconnue entre les procédés parlementaires anglais et prussiens et entre l'attitude des députés des deux pays, pendant qu'ils siègent. Étant au palais de Westminster, j'ai suivi aussi les audiences des tribunaux qui y tiennent séance. De grosses perruques qui couvrent les têtes de tous les serviteurs de la dame justice, des avocats qui mangent leur croûte dans les bancs d'où ils se lèvent pour plaider, des juges qui discutent avec les avocats les questions débattues, des parties aux prises avec les témoins qu'elles ont le droit de questionner directement, des présidents qui semblent dicter aux jurés les décisions qu'ils ont à prendre etc., voilà ce que j'ai vu ; le spectacle assurément curieux pour moi ne m'a pas édifié. Je ne voudrais pas dire cependant que la justice anglaise laissât plus à désirer que celle

Digitized by Google

des autres pays, quoiqu'elle soit rendue par des tribunaux composés de magistrats peu nombreux.

Après avoir vu dans l'exercice de leurs fonctions les députés anglais et prussiens, j'ai voulu aussi, en passant par Paris à mon retour de Londres, assister à une séance des représentants du peuple français, quoique j'eusse déjà, en d'autres temps, joui de ce spectacle et quoique l'exposition universelle, alors ouverte, présentât d'autres attraits que des débats parlementaires. Le jour où je réalisai mon projet, il y avait à l'ordre du jour une question de faible importance ; la tribune ne fut occupée que pendant quelques instants par un député ; c'était un curieux personnage ; je l'ai nommé immédiatement sans l'avoir jamais vu ni lui-même, ni son portrait ; sa physionomie crochue me paraissait répondre aux sentiments qu'exprimaient les discours et les interruptions fréquentes de M. Glais-Bizain, un des plus déterminés adversaires de l'empereur ; c'était effectivement lui, comme je l'ai vu le lendemain par les journaux. Quelle agitation dans l'assemblée, quelles gesticulations, quels cris, quel remue-ménage, quel bruit. Il semble impossible qu'une chambre qui délibère dans de pareilles conditions, puisse prendre des résolutions sensées. Mais en matière parlementaire on peut sans doute dire aussi : « Tous les chemins conduisent à Rome ».

Je ne fus pas seulement chargé des missions dont je viens de parler, mais M. de Tornaco m'offrit deux fois encore une place dans le gouvernement. Je déclinai ses offres ; la situation telle que je la jugeais, ne me permettait pas d'espérer que je lui apporterais un concours utile. J'éprouvais aussi de la répugnance à prendre part aux discussions qui dégénéraient souvent en personnalités. Après ma démission comme administrateur général, je me suis abstenu de toute participation aux luttes politiques, sauf que je remplissais toujours mon mandat d'électeur et votais pour les candidats qui étaient favorables au gouvernement. Sous l'impression de douloureux événements de famille, j'ai mené une vie très retirée. J'ai cependant constamment pris une part active aux travaux du Conseil d'État, de la Cour et de la commission des curateurs de l'athénée. Parmi les questions sur lesquelles le Conseil d'État fut consulté, la révision des évaluations cadastrales fut une de celles qui m'intéressèrent le plus. Je l'avais étudiée pendant le temps où j'étais administrateur général, parce qu'elle avait été soulevée à la Chambre

Digitized by Google

et que je m'attendais à la voir devenir l'objet d'une proposition. J'avais acquis la conviction que les nouvelles évaluations coûteraient beaucoup, qu'elles ne seraient pas plus parfaites que celles qui avaient été achevées seulement en 1847, et qu'elles seraient entreprises dans un moment inopportun, puisque les chemins de fer, s'ils étaient construits, auraient une influence considérable sur la valeur des propriétés de toute nature. J'y étais donc tout-à-fait contraire. Quand la question fut soumise au Conseil d'État, ma manière de voir n'était pas changée ; elle fut adoptée à l'unanimité après d'assez longs débats. Notre avis que j'avais rédigé, ne fit pas d'impression sur la Chambre. Elle se prononça pour la revision, presque sans discussion, par le vote d'un simple article du budget contenant un crédit qui y était affecté, vote que le gouvernement accepta avec contentement. Cette malencontreuse décision dont l'exécution révéla immédiatement des difficultés auxquelles ne s'étaient pas attendus ceux qui y avaient pris part, occasionna des dépenses en pure perte de plus de 350,000 fr. ; les nouvelles évaluations furent en effet plus défectueuses et firent naître plus de réclamations que celles qui les avaient précédées. La question de la révision cadastrale qui n'a pour ainsi dire pas cessé d'être à l'ordre du jour, depuis que le Grand-Duché est séparé de la Belgique, continue à l'être au moment où j'écris. Je ne sais pas ce qu'il adviendra, quand je considère la confusion qui règne dans les esprits à son égard, les projets chimériques qu'on met en avant et le peu d'attention qu'on donne aux principes sur la matière.

M. de Tornaco, après avoir été pendant sept ans président du gouvernement, se retira devant le vote par lequel la Chambre se prononça contre le projet de loi sur l'organisation militaire qui devait remplacer celle en vigueur, établie conformément aux statuts de la confédération germanique. Il reconnaissait qu'il ne pouvait plus compter sur une majorité à la Chambre ; ou plutôt c'étaient ses collègues qui le reconnaissaient. Son attitude trop réservée pendant le temps où la question de l'annexion du pays à la France était agitée, surtout au moment où il savait qu'elle était écartée et que l'indépendance et la neutralité du pays étaient assurées, lui avait nui dans l'opinion des députés ; on reproduisait encore contre lui le grief souvent invoqué, qu'il n'avait pas une connaissance suffisante des affaires pour prendre les décisions de sa compétence. Cela peut être vrai jusqu'à un certain

Digitized by Google

point. Mais il avait à côté de lui un homme capable de le bien seconder, M. G. Ulveling, secrétaire général, à qui il a abandonné aussi la rédaction de toutes les pièces concernant son département. J'ai pu constater l'esprit de sagacité qui y règne, la clarté et la précision avec lesquelles les idées y sont exprimées. Cela s'applique particulièrement à celles qui ont rapport aux grosses difficultés que la guerre contre le Danemark et les événements qui la suivirent ont fait soulever.

Après la retraite de M. de Tornaco, les fonctions de président du gouvernement me furent offertes, sur son avis et celui de ses deux collègues MM. de Blochausen et de Colnet. Je les ai acceptées avec beaucoup d'hésitation. Jusqu'au moment de la signature de ma nomination, j'ai exprimé au prince Henri les motifs de la crainte que j'avais de ne pas réussir, et je l'ai prié de s'adresser à quelqu'un qui n'aurait pas mes inquiétudes. Je fus chargé des mêmes services que mon prédécesseur. C'étaient les affaires étrangères, les affaires militaires, les chemins de fer, les cultes, l'agriculture et le commerce, les rapports avec la Chambre et le Conseil d'État ; après une année et demie l'instruction moyenne me fut encore attribuée. J'ai eu l'avantage d'être toujours secondé par des collègues dans lesquels je pouvais avoir confiance. Ce furent d'abord MM. Thilges, Vannerus et de Colnet et plus tard par suite de démissions, MM. Salentiny, G. Ulveling et de Rœbé. Je puis me féliciter de n'avoir jamais offert une place dans le gouvernement à quelqu'un qui ait refusé de l'accepter.

Nous sommes entrés en fonctions le 3 décembre 1867. Nous entreprenions la tâche d'administrer le pays dans un moment où elle devait paraître difficile. Nous pouvions craindre d'abord de ne pas parvenir à rallier une majorité à la Chambre à cause de la diversité des vues et des sentiments qui y régnaient. Nous avions ensuite à nous occuper immédiatement de questions sur lesquelles de profondes divergences d'opinions pouvaient éclater et qui touchaient aux principaux intérêts du pays. Je les ai indiquées dans la déclaration que j'ai faite à la Chambre dans sa séance du 19 décembre 1867 au sujet de la ligne de conduite que nous croyons devoir tenir, dans les termes suivants : « Jamais, » depuis que le Grand-Duché forme un État à part, plus d'affaires im- » portantes n'ont dû être décidées presqu'à la fois ; la Constitution est » à reviser, les lois politiques qui s'y rattachent sont à modifier, une

Digitized by Google

» nouvelle organisation de la force armée doit être arrêtée, la destination » la plus conforme à l'intérêt général doit être donnée aux terrains de la » forteresse de Luxembourg ; les charges de l'État exigent que les con- » tributions soient augmentées ; les moyens doivent être trouvés pour » que les chemins de fer existants procurent au pays les avantages qu'il » en attend et pour que les difficultés qui s'opposent à la construction de » nouvelles lignes soient écartées ; la solution de la question minière ne » peut être ajournée ; la liquidation du compte avec les Pays-Bas doit » être terminée ; des lois, souvent signalées comme nécessaires, doivent » être élaborées ; la cherté des denrées alimentaires, la crise commer- » ciale et industrielle augmentent les difficultés. » J'éprouvais vivement le sentiment de la responsabilité dont je me chargeais. Je donnai lecture avec une émotion que je ne pouvais contenir de la déclaration que je viens de mentionner. Je reproduis encore le passage qui la termine. Il me frappe vivement aujourd'hui comme indice de la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais. Le voici : « Nous n'avons » pas accepté notre tâche sans inquiétude. Nous l'abordons avec cou- » rage cependant. Si nous voyons les difficultés qui nous attendent, » nous avons sous les yeux aussi les services que nous pouvons rendre. » Nous trouverions une belle récompense de nos efforts dans le succès » qui les couronnerait. Ce serait, en effet, pour nous la plus vive satis- » faction, si nous pouvions nous dire un jour que nous avons contribué » à régler les plus graves questions qui peuvent être soulevées dans un » État, que nous avons contribué aussi à assurer la prospérité du pays, » à établir son indépendance sur des bases solides, à constater d'une » façon indiscutable sa vitalité comme nation ; nous aurions rempli les » vœux de nos princes et ceux des populations que vous représentez ».

Nous avons reçu de toutes les fractions de la Chambre un accueil plus sympathique que celui que nous avions espéré ; notre déclaration fut d'abord bien acceptée et ne provoqua même aucune discussion, quoiqu'elle abordât les points sur lesquels les opinions étaient le plus divisées. C'était un symptôme d'intentions bienveillantes. Le vote de la nouvelle Constitution presque telle qu'elle avait été proposée, qui eut lieu à l'unanimité des voix le 10 mai 1868, était la meilleure preuve du concours sincère qu'on était porté à nous accorder. Les autres questions dont parle la déclaration du 13 décembre furent abordées

Digitized by Google

également sans retard et presque toutes à la fois, et furent réglées pour la plupart pendant la première année de notre administration et après des discussions qui ne révélaient aucune hostilité contre le gouvernement. De toutes les affaires qui m'ont tant inquiété, il ne restait vraiment à l'expiration de la première année sans solution que le différend avec les Pays-Bas. Je n'avais pas cessé d'insister pour obtenir du gouvernement néerlandais la reconnaissance des prétentions luxembourgeoises ; je dus même le secouer fortement pour obtenir une réponse. La correspondance que j'ai eue prouve qu'il avait complètement perdu la confiance qu'il a montrée autrefois et qu'il aurait volontiers renoncé à ses anciennes prétentions, si le Grand-Duché avait renoncé aux siennes.

Parmi les affaires mentionnées dans la déclaration du 19 décembre 1867, il y en a quelques-unes auxquelles je veux encore m'arrêter. Je dirai d'abord quelques mots au sujet de l'introduction de la nouvelle organisation militaire. L'opinion publique était portée pour une forte réduction de la force armée, pour la suppression même de la milice ; on pensait que quelques centaines de volontaires suffisaient pour remplir la seule tâche qui paraissait désormais incomber à une troupe dans le Grand-Duché, celle de maintenir l'ordre. Ces idées avaient beaucoup de partisans à la Chambre, mais elles étaient loin d'être partagées par le prince Henri. Je rédigeai un projet de loi dans lequel je tins compte autant que possible du désir général, sans cependant admettre la suppression de la milice. Cette mesure me paraissait d'autant plus imprudente qu'il aurait été plus difficile de la révoquer, si l'expérience démontrait qu'elle présentait des inconvénients. J'eus quelque peine à faire agréer mon projet de loi par le représentant du Souverain, même après qu'il eut accepté le principe de la réduction de notre force armée. Il était influencé par le commandant du corps des chasseurs, le colonel de H., originaire du duché de Nassau, qui aurait voulu rester en activité de service, quoiqu'il ne fallût qu'un major pour commander une troupe formée désormais d'un seul bataillon, et qui sous le prétexte de l'intérêt du service savait toujours prôner quelque nouvelle combinaison propre à lui faire atteindre son but. J'éprouvai d'autant plus d'ennuis à cette occasion, que j'avais peu de goût pour les affaires militaires dont j'avais été chargé malgré mes objections. Le prince Henri finit par céder, et la loi du 4 juin 1868 organisa notre force militaire neutre de la façon qui

Digitized by Google

convenait à sa destination. Elle me procura une chance que jamais un de mes successeurs n'aura. Les officiers dont aucun, je crois, n'était né Luxembourgeois, qui furent mis à la retraite par suppression d'emploi, furent généreusement traités, surtout leur chef dont j'ai parlé plus haut ; ils eurent même tous un grade honoraire supérieur à celui dont ils étaient revêtus. Je fus ainsi appelé à contresigner des arrêtés portant nomination d'un général, de plusieurs colonels et de plusieurs majors. Je craignis d'exciter l'hilarité publique, si je faisais connaître ces nominations par la voie du *Mémorial*. Elles ne reçurent donc aucune publicité. Les intéressés ne furent pas moins tous très flattés de leur avancement.

La concession des chemins de fer Prince-Henri dont un acte du 14 septembre 1868-27 février 1870 régla les conditions, mérite encore une mention spéciale. Un imprimeur de Bruxelles, propriétaire d'un bien dans le canton de Redange, E. G...., en quête d'une affaire qu'il pourrait faire fructifier, eut le premier l'idée de ce réseau sur lequel il chercha à attirer l'attention par la dénomination de réseau de ceinture. Son projet présentait évidemment une grande utilité pour le Grand-Duché ; il sut le faire valoir aussi comme offrant des chances de bénéfices à ceux qui voudraient se charger de son exécution. Le Prince-Lieutenant l'accueillit avec la plus grande faveur ; il en fit l'objet de ses constantes préoccupations. Aux yeux de beaucoup de Luxembourgeois, il paraissait encore se livrer, cette fois, à de bien grandes illusions. Au moment de ma nomination comme président du gouvernement, le banquier baron de H., une puissance financière, était en instance pour obtenir la concession de deux lignes du réseau, celles d'Esch à Athus et de Diekirch à Echternach ; une convention provisoire avait même été conclue avec lui à ce sujet qui, quoiqu'elle n'engageât à rien, avait fait naître de grandes espérances. Je débattis, pendant de longues séances, avec son agent, les conditions du cahier des charges de la concession qu'il demandait ; mais un accord n'a pas pu intervenir, parce qu'il avait la prétention d'obtenir un subside de 2,400,000 fr. pour exécuter une entreprise qui était fructueuse. Je crois qu'elle ne le tentait réellement pas et qu'il manœuvrait pour obtenir d'autres résultats. Les faits suivants dont tous les détails ne sont pas connus du public, semblent l'indiquer. M. de H. était détenteur d'actions et d'obligations nombreuses

Digitized by Google

des chemins de fer Guillaume-Luxembourg dont l'exploitation produisait des recettes qui dépassaient à peine les dépenses qu'elle occasionnait. Ces valeurs étaient fort dépréciées et cotées à la bourse beaucoup au-dessous du pair. La situation de la société Guillaume-Luxembourg paraissait critique au point qu'on craignait sa déconfiture. Un jour, c'était au commencement de mai 1865, il m'entretint de ce sujet qui, naturellement, devait m'intéresser beaucoup; je lui donnai un conseil dont il tira un bon parti pour le rétablissement des affaires de la société. Il proposa au gouvernement prussien, par l'intermédiaire du directeur de la douane à Luxembourg, de se charger de l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg. Ayant reçu une réponse favorable, il se rendit à Berlin et parvint à obtenir de M. de Bismarck lui-même un écrit constatant qu'on était prêt à entrer en négociations avec lui; muni de cette pièce, il détermina le gouvernement français, ce qui lui avait été inutilement demandé jusque-là, à garantir à la société de l'Est un revenu net de trois millions de francs comme produit de l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg qu'elle avait entreprise. M. de H. ne me mit pas dans la confidence de ses démarches; je connaissais seulement par des tiers le bon accueil de ses premières ouvertures à Berlin, ce qu'il n'ignorait pas. Il tenait à ce que rien ne fût divulgué au sujet de ses négociations. Le 25 décembre 1868, il m'écrivit pour me recommander *de tenir secrètes les bonnes dispositions de la Prusse, en me promettant de me faire connaître plus tard verbalement les causes qui rendaient la plus grande discrétion absolument nécessaire.* Je me conformai à sa recommandation; mais je n'eus pas le bonheur d'en connaître par lui-même la cause. Il a cru, sans doute, qu'il était superflu de me l'apprendre et que je pouvais parfaitement apprécier l'intérêt qu'il avait à ce que le public ne fût pas initié à ce qui se passait. On me dit qu'il gagna des millions, à cette occasion, par suite de la forte hausse des actions et des obligations des chemins de fer Guillaume-Luxembourg, après qu'il fut connu que le gouvernement français accordait une garantie de trois millions de francs. Après son succès, et déjà dès qu'il crut en être certain, M. de H. ne vint plus à Luxembourg où ses visites au Prince-Lieutenant avaient été si fréquentes autrefois, et les conférences au sujet de la concession des deux chemins de fer ne furent plus reprises. Nous pûmes nous consoler de ces contrariétés, parce que la

Digitized by Google

société Guillaume-Luxembourg était désormais à l'abri d'une catastrophe. Nous n'avions pas l'idée alors du développement qu'a eu, quelques années plus tard, le trafic sur les chemins de fer Guillaume-Luxembourg.

Pendant que ces faits se passaient, un tronçon du réseau Prince-Henri, la partie de la ligne des minières d'Athus à Lamadeleine, fut l'objet encore d'une demande en concession. Des Belges la formaient dans l'intérêt des exploitations minières qu'ils possédaient dans le Grand-Duché, dont les produits devaient être transportés par axe jusqu'à la gare d'Athus pour arriver dans leur pays. Ils étaient fortement appuyés par leur gouvernement, non pas seulement, comme on le prétendait, parce que quelques-uns de ses membres auraient été intéressés dans l'entreprise, mais encore sans doute parce qu'elle était favorable à l'industrie métallurgique belge en tant qu'elle servait à lui faciliter l'acquisition de ses matières premières. Il m'était impossible, quelque désir que j'en eusse, d'accueillir une demande qui tendait au morcellement de la ligne principale du réseau Prince-Henri, au moment surtout où nous songions à le concéder. On attribua mon refus au mauvais vouloir dont j'aurais été animé envers les demandeurs en concession. Il causa du mécontentement à Bruxelles où l'on n'avait pas des renseignements exacts sur la question ; nos relations avec le gouvernement belge s'en ressentirent pendant quelque temps.

Enfin, Philippart vint. Il nous fut amené par notre connaissance, E. G...., en décembre 1868. Il offrait de se charger de la construction de tout le réseau Prince-Henri, et prétendait être en mesure de mettre immédiatement la main à l'œuvre, la question financière étant le moindre de ses soucis. Sa présence à Luxembourg causa un tressaillement de joie dans les différentes parties du pays que les nouvelles lignes devaient traverser ; le canon, cependant, n'y tonna pas encore. J'ai pris des renseignements sur Philippart avant de traiter avec lui. Les uns lui étaient favorables, les autres ne l'étaient pas ; M. Paquet, vice-président de la Cour de cassation de Bruxelles, notre compatriote, dans lequel j'avais une grande confiance, m'en fournit surtout de ce dernier genre. Mon opinion fut que j'avais à faire à un homme aventureux ; mais devais-je pour cela le repousser, en attendant que quelque Rothschild vînt nous faire des propositions ? Qu'auraient dit mes concitoyens de mon abstention, lorsque le gouvernement français et le gouvernement belge n'avaient pas hésité à

Digitized by Google

accorder d'importantes concessions de chemins de fer à celui que j'aurais éconduit comme ne présentant pas assez de garanties ? Il était d'autant moins possible de refuser à Philippart celle qu'il sollicitait au nom de la société des Bassins houillers, qu'il acceptait des conditions telles que, s'il n'exécutait pas ses obligations, le pays n'éprouvait aucune perte. La convention que j'ai conclue avec lui fut adoptée par la Chambre avec quelques modifications après des débats qui se prolongèrent pendant six semaines. Les concessions minières qui furent accordées à titre de subside provoquèrent surtout beaucoup d'opposition ; le droit de l'Etat d'en disposer fut contesté ; la valeur attribuée aux terrains dont il s'agissait de disposer souleva aussi de longues critiques. Plus d'une fois je vis la majorité chanceler, influencée par les considérations de tout genre qui furent invoquées. Je n'en fus pas étonné comme d'autres, j'avais prévu et prédit que cela arriverait. De vives inquiétudes s'étaient répandues dans les vallées de la Sûre et de l'Attert pendant les délibérations de la Chambre dont le résultat paraissait douteux ; aussi le vote qui approuva la concession faite à Philippart fut-il accueilli avec la plus bruyante allégresse. Mais on était loin du but encore. Il fallait défendre en justice la validité de l'acte de concession contre la société Guillaume-Luxembourg qui revendiquait le droit de construire la ligne la plus productive du réseau, celle d'Esch à Athus. Le gain du procès devint très incertain. L'Etat fut condamné par le tribunal de Luxembourg ; le ministère public conclut en appel à la confirmation du jugement de première instance. Je fus bien inquiet. Si la concession de la ligne d'Esch à Athus n'était pas maintenue, il ne fallait plus songer désormais à la construction de celles de l'Attert et de la Sûre dont l'exploitation isolée n'aurait pas paru pouvoir s'effectuer avec bénéfice. C'étaient des avantages qui valaient des millions dont les habitants de ces contrées auraient ainsi été privés. J'avais une autre cause de souci. Il pouvait arriver que Philippart intentât une action en dommages-intérêts à l'État, parce que celui-ci n'exécutait pas les engagements qu'il avait pris ; j'avais cherché à prévenir cette réclamation par une contre-lettre, d'après laquelle aucune garantie n'était due, si la prétention du Guillaume-Luxembourg que je savais devoir être élevée, était admise par les tribunaux ; mais cette pièce avait disparu du dossier, quand j'ai voulu m'assurer de son contenu exact après la décision du tribunal de Luxembourg. De grands efforts

Digitized by Google

furent faits pendant l'instance d'appel pour établir les droits de l'État. J'ai concouru moi-même à leur défense par la publication de deux mémoires ; je fus heureux de pouvoir m'appuyer sur des pièces importantes qu'avaient découvertes MM. Worré et Majerus, ingénieurs, qui s'étaient, à cet effet, livrés aux recherches les plus actives. La Cour, sur les plaidoiries de MM. Munchen et Leibfried, avocats du gouvernement, se prononça à l'unanimité contre la société Guillaume-Luxembourg. Une grande et utile entreprise put ainsi être exécutée dans le pays ; je fus moi-même déchargé d'une grave responsabilité.

Jamais les Luxembourgeois ne s'intéressèrent autant à une affaire judiciaire qu'au procès que l'Etat eut à soutenir contre la société Guillaume-Luxembourg ; dans la ville de Luxembourg, il a fait l'objet de toutes les conversations, non seulement tant qu'il a duré, mais encore pendant quelque temps après qu'il fut terminé, quoique la guerre fût déjà déclarée entre la France et l'Allemagne. Un nombreux auditoire assistait constamment aux plaidoiries ; le jour où l'arrêt de la Cour fût prononcé, la salle d'audience ne pouvait contenir le public qui était accouru pour connaître sans retard la décision. On s'écriait, en se retirant : « Nous avons gagné ». Le soir, les musiques de la ville furent en mouvement et donnèrent des sérénades à l'envie. C'était charmant de voir comment on s'identifiait avec les habitants de la Sûre et de l'Attert, sans qu'on ait eu aucun intérêt commun avec eux. Les démonstrations qui eurent lieu dans la ville de Luxembourg furent loin cependant d'égaler celles auxquelles se livrèrent ces derniers. Dans Echternach dont la population est si sérieuse et mesurée, tout fut littéralement sens dessus dessous. Les députés du canton, MM. J.-P. Fœhr, B. Servais et Even, dont le second avait activement défendu la concession du Prince-Henri dans les journaux, crurent devoir se soustraire aux ovations qui leur étaient préparées, tant elles leur paraissaient exagérées.

Les chemins de fer Prince-Henri donnèrent encore bien des soucis après le procès contre la société Guillaume-Luxembourg. Leur création fut entravée par la guerre franco-allemande et par les embarras financiers de la société concessionnaire. Ils furent aussi la cause de difficultés sans cesse renaissantes, soit parce que les travaux de construction s'avançaient avec trop de lenteur, soit parce que leur exécution laissait à désirer, soit encore parce que les affaires de la société des Bassins-

Digitized by Google

Houillers étaient confondues avec celles de la société Prince-Henri, à laquelle elle avait cédé son droit de concession, au grand détriment de cette dernière. Ils suscitèrent à la Chambre de nombreuses interpellations qui me furent souvent fort désagréables, parce qu'elles tendaient à les présenter comme une entreprise fort chanceuse et à en éloigner les capitaux. Ce fut pour moi une bien grande satisfaction d'avoir pu la voir mener à bonne fin.

J'aime encore à constater que la question de la démolition de la forteresse et de la destination à donner aux terrains en dépendants, reçut la solution la plus heureuse. Si d'abord quelques fautes furent commises sous la pression du public trop impatient de voir réaliser les désirs qui lui paraissaient conformes à l'intérêt général, on entra bientôt dans la bonne voie. M. Vannerus fut bien inspiré en combinant les travaux de démolition de manière qu'ils pussent favoriser l'agrandissement de la ville et l'embellissement de ses environs, conformément aux plans de l'architecte André de Paris ; il obtint au bout de sept ans des résultats qui causèrent un contentement général. Luxembourg, qui avait été une triste cité, se transformait en une des plus belles de l'Europe.

La déclaration du 19 décembre 1867 est loin d'énumérer toutes les affaires importantes dont nous eûmes à nous occuper. Il y en eut à chaque instant d'autres qui exigèrent que le gouvernement y appliquât tous ses soins. Dès notre entrée en fonctions, nous eûmes à débattre avec les deux grandes puissances voisines des questions d'un grand intérêt pour le pays, qui pouvaient exercer une fâcheuse influence sur nos rapports avec elles. L'attitude du vice-consul de France, M. de M., qui se livrait à des menées annexionnistes, qui attaquait nos autorités dans les journaux du pays et dans ceux de l'étranger, nous mit dans la nécessité de faire des démarches auprès du gouvernement français, pour obtenir son rappel qui fut accordé après quelques hésitations. Les procédés des compagnies de l'Est et du Guillaume-Luxembourg qui modifièrent, sans l'assentiment du gouvernement luxembourgeois, la convention d'exploitation qu'elles avaient conclue avec lui, furent l'objet de réclamations du gouvernement français qui était intervenu dans les actes des deux sociétés. Les remontrances que nous eûmes à faire dans ces deux circonstances, me valurent le reproche d'être dévoué aux intérêts de la Prusse. Nous eûmes aussi à échanger des commu-

Digitized by Google

nications avec le gouvernement prussien, au sujet de la démolition de la forteresse de Luxembourg. Le gouvernement prétendait que les travaux n'en étaient pas poussés avec assez de vigueur et n'étaient pas assez avancés ; il manifestait la prétention de déterminer ceux qui devaient être exécutés. La ville de Luxembourg était à peine évacuée par la garnison prussienne, que déjà on commençait à tenir ce langage. On était vraiment trop pressé à Berlin. Le gouvernement luxembourgeois n'avait aucun motif pour retarder les travaux de démantèlement, dont l'intérêt du pays réclamait évidemment l'exécution. Nous avons pu montrer que nous n'étions pas en défaut. La dernière dépêche que j'ai adressée à Berlin sur cette question est du 17 juin 1870. J'y rappelai tous les ouvrages des fortifications qui avaient été démolis jusque-là ; j'y insistai sur le droit accordé à notre Souverain, par le traité de Londres, de déterminer la mesure du démantèlement, et déclarai finalement que nous avions rempli l'obligation qui nous était imposée de ce chef. Il me fut agréable d'avoir, avant la guerre, constaté la situation. J'eus l'occasion de m'en prévaloir et de tirer parti de ma communication au cabinet de Berlin. Je ne suis pas entré dans les détails qu'elles comportent au sujet des affaires dont je viens de parler ; je me propose de donner plus de développement aux faits dans une publication qui formera la suite de mon livre : « Le Grand-Duché de Luxembourg et le traité de Londres ».

J'arrive à la guerre de 1870. Ma sagacité a été fort en défaut à son sujet. Je la regardais comme impossible ; jusqu'au moment où la déclaration en a été faite, je croyais qu'elle n'éclaterait pas. Je fus plus perspicace que d'autres en ce qui concerne ses premières conséquences. L'opinion générale était que le Grand-Duché serait immédiatement occupé par le plus diligent des deux adversaires. Sans méconnaître les périls de la situation, j'étais convaincu que les belligérants ne porteraient, de parti pris, aucune atteinte au traité de Londres, parce que tout acte de ce genre aurait excité contre celui qui se le serait permis les défiances des autres puissances qu'il avait intérêt à éviter. Je ne crus donc pas au début de la campagne à la nouvelle que le vice-consul de France est venu m'apporter, tout alarmé au sujet de la sécurité de sa famille, que d'après des renseignements certains les Allemands envahiraient immédiatement notre territoire. Je ne crus pas

Digitized by Google

davantage à celle qui était annoncée de Paris comme presque officielle que les Français étaient en marche pour occuper la ville de Luxembourg. L'événement me donna heureusement raison, et le pays ne devint pas le théâtre de la guerre.

La guerre de 1870 aggrava singulièrement la tâche et la responsabilité du gouvernement et surtout la mienne, parce que j'avais les affaires étrangères et les affaires militaires dans mes attributions. Plus l'indépendance du pays paraissait exposée à des dangers, plus nous avions le devoir de remplir et de faire remplir exactement les obligations que la neutralité imposait au pays. Nous avons pris toutes les précautions pour prévenir les réclamations; la Belgique et la Suisse n'ont pas cru avoir besoin de recourir à des précautions aussi minutieuses. J'ai intérêt à les rappeler ici pour montrer que le Gouvernement, dont j'ai fait partie, n'a pas manqué de prudence; je m'en dispense cependant, puisque je les ai déjà indiquées pour la plupart dans l'Exposé de la situation administrative de 1871, et que je dois y revenir encore dans la publication qui doit former la suite de la brochure que j'ai fait paraître en 1879.

Malgré tous les soins que nous avons mis à les prévenir, des réclamations furent élevées contre le Gouvernement luxembourgeois, avant même le commencement des hostilités, pour des atteintes qu'il aurait portées ou laissé porter à la neutralité qu'il était tenu d'observer, et devinrent ensuite de plus en plus nombreuses. Il y en eut qui donnèrent de grandes inquiétudes. Elles étaient bien des fois fondées sur des faits faux ou dénaturés, comme étant le résultat de dénonciations et de renseignements mensongers. Elles fournissent un enseignement utile pour l'avenir. Elles montrent qu'il est nécessaire que les Puissances qui s'intéressent au respect des traités, se prêtent aux mesures du genre de celles qui leur ont été proposées en 1870, pour parer aux dangers que la malveillance susciterait certainement encore au Grand-Duché, si une guerre éclatait entre la France et l'Allemagne. Je n'énumérerai pas ici toutes les réclamations auxquelles le Gouvernement luxembourgeois a eu à répondre; je les exposerai dans l'écrit, que j'ai l'intention de publier. Je parlerai seulement de celles qui firent l'objet de la note de M. de Bismarck du 3 décembre 1870 et des diverses communications qui la suivirent.

Cette note reprochait au Gouvernement luxembourgeois d'avoir violé

Digitized by Google

la neutralité, soit en n'internant pas les militaires français de la garnison de Metz qui, après la prise de cette ville, ont traversé le Grand-Duché, soit en tolérant que le vice-consul de France établît un bureau de recrutement à Luxembourg; elle revenait sur l'expédition de vivres faite par la compagnie de l'Est pour le ravitaillement de Thionville, laquelle avait déjà provoqué la note du 4 octobre 1870, en la qualifiant de violation éclatante de la neutralité; elle signalait l'hostilité de nos populations envers l'Allemagne, et les mauvais traitements qu'elles auraient fait subir aux fonctionnaires allemands, et contenait enfin la déclaration, que le Gouvernement allemand ne se croyait plus obligé d'avoir égard dans les opérations de la guerre à la neutralité du Grand-Duché et se réservait de demander la réparation du dommage qui avait été occasionné. Cette note dut faire sur nous une vive impression. La déclaration que la neutralité du Grand-Duché ne serait plus respectée à l'avenir, faisait prévoir une occupation de notre territoire, que personne n'aurait empêchée de devenir définitive, si elle était réalisée. Les craintes que nous conçûmes durent augmenter à la suite des nouvelles qui arrivèrent de Berlin. M. Fœhr m'écrivit que M. de Bismarck refusait de le recevoir à Versailles, où je l'avais prié de se rendre, pour donner des explications sur notre conduite; il me manda en outre que le sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères, M. de Thiele, lui avait dit que la note de M. de Bismarck du 3 décembre 1870 mettait en question le maintien du traité du 11 mai 1867, ce que semblait indiquer aussi la mention qui y était contenue, qu'il en serait donné connaissance aux Puissances signataires de ce traité. L'effet fut grand dans le pays; partout l'on s'attendait, à chaque instant, à y voir pénétrer des troupes allemandes; des personnes qui pouvaient être bien informées, désignaient un bataillon cantonné à Sarrebruck, comme ayant reçu l'ordre d'aller prendre possession de la gare de Luxembourg.

Le Prince Henri était à Luxembourg, au moment où la note du 3 décembre y est parvenue. Il l'interpréta, comme si elle annonçait la prochaine occupation du Grand-Duché et en fut, je puis bien le dire, consterné. J'aime à constater qu'il ne nous fit, à cette occasion, pas le moindre reproche au sujet de la conduite que nous avions tenue. Il fit tout pour détourner le danger. Il télégraphia à l'empereur de Russie, son parent, avec lequel il avait toujours entretenu des relations ami-

Digitized by Google

cales, pour lui demander son appui ; il reçut immédiatement une réponse qui le lui promit sous la condition que nous nous justifierions. Il s'adressa au duc de Saxe-Weimar, son beau-frère, beau-frère également du roi de Prusse près duquel il résidait à Versailles ; il donna à ce prince, très bien disposé en notre faveur, des renseignements qui lui permettaient de combattre les préventions qui existaient contre nous et de défendre notre cause. Il écrivit au roi de Prusse, également son parent, sur la bienveillance duquel il croyait pouvoir compter. Il en reçut une réponse conçue dans des termes affables qui indiquaient que des résolutions extrêmes n'avaient pas été adoptées, en même temps qu'elle exprimait le sentiment que, dans le Grand-Duché, il se tramait de noirs projets contre l'armée allemande.

J'ai répondu le 14 décembre 1870 à la note de M. de Bismarck du 3. J'ai abordé, sans détour, tous les griefs qu'il avait allégués contre nous et me suis attaché à les réfuter d'une manière détaillée. Ma réponse est reproduite dans le Compte-rendu des séances de la Chambre. Je puis donc m'abstenir de rappeler ici les considérations de fait et de droit que j'ai fait valoir ; je mentionnerai seulement une circonstance heureuse dont j'ai tiré parti. Depuis le commencement de la guerre jusqu'au ravitaillement de la forteresse de Thionville par la société de l'Est, nous avons été exclusivement en relation avec M. de Thiele, au sujet des affaires que nous avions à régler avec l'Allemagne. M. Fœhr était toujours facilement parvenu à terminer les difficultés qui s'étaient élevées. Il avait, plus d'une fois, reçu des félicitations au sujet de la manière loyale, dont nous exécutions les obligations qui incombaient à un État neutre. J'ai pu me prévaloir, avec succès, de ces témoignages d'un membre du Gouvernement contre les affirmations de M. de Bismarck. Ma dépêche fut longue ; elle formait un mémoire. Cela se conçoit. Mon but devait être, non pas tant de convaincre M. de Bismarck, dont les convictions ne se laissaient probablement pas ébranler, que de donner aux Puissances signataires du traité de Londres la preuve, que ses accusations n'étaient pas fondées. En me rappelant les mots de la dépêche de l'empereur de Russie au Prince Henri : « Justifiez-vous », je ne devais rien omettre qui fût propre à montrer que notre conduite avait été correcte.

Ma réponse à la note du 3 décembre fut bien accueillie. Elle fit

Digitized by Google

une excellente impression sur notre Chambre des députés, heureuse de voir que nous n'avions pas été embarrassés pour repousser toutes les imputations par de bonnes raisons ; elle ne provoqua aucune observation de la part des députés, peu portés en notre faveur, qui n'avaient pu s'empêcher d'exprimer l'opinion, que nous ne parviendrions pas à nous justifier pleinement. Elle donna lieu à un vote unanime d'approbation. Reproduite textuellement ou dans ses parties principales par les journaux de toute l'Europe, elle fut trouvée concluante même par quelques-uns des journaux allemands qui nous avaient montré le plus d'hostilité; le Grand-Duché s'est bien défendu, disaient-ils. Le *Wort* a publié de longs extraits des articles qui ont paru. M. Fœhr m'écrivit de Berlin, que plusieurs représentants des grandes Puissances lui avaient exprimé leur satisfaction au sujet de la conviction que M. de Bismarck n'exécuterait pas ses menaces. Il y eut cependant un journal à Luxembourg qui ne put se résigner à reconnaître que le Gouvernement n'avait aucun tort à se reprocher, et qui contesta quelques-unes des assertions les moins contestables que j'avais émises pour notre défense. Je fus frappé aussi, dans cette occasion, de l'attitude du parti libéral belge à notre égard. Il s'intéressait, en général, fort peu à notre cause pendant la guerre. Un de ses journaux les plus importants, l'*Écho du Parlement*, sembla vouloir empêcher même que l'opinion publique nous fût favorable. Dès que la note de M. de Bismarck du 3 décembre eut paru, il s'empressa de lui donner une place dans ses colonnes ; il ne publia ma réponse que tardivement, après que quelques Luxembourgeois l'eurent rudement interpellé au sujet de la protection qu'il accordait aux puissants contre les faibles. Un homme considérable du parti libéral, M. Rollin-Jacmyns, qui devint Ministre plus tard, trouva opportun, en présence des dangers qui nous menaçaient encore, de s'occuper, dans un article inséré dans la *Revue internationale*, de ma réponse à la note du 3 décembre 1870, de contester les principes qui y sont émis au sujet des obligations des neutres, sans même omettre d'en critiquer la rédaction comme trop longue. Quoi d'étonnant, puisque le Gouvernement luxembourgeois avait été bien et dûment signalé comme clérical aux journaux libéraux belges par des correspondants qui cherchaient, par tous les moyens, à le discréditer et à lui enlever les sympathies.

Les Gouvernements qui avaient signé le traité de Londres, ne res-

Digitized by Google

tèrent pas tous indifférents en présence de la note de M. de Bismarck du 3 décembre. Lord Granville qui dirigeait alors les affaires étrangères en Angleterre, lui fit une communication à ce sujet, qui devait certainement produire de l'effet. Il y soutint le principe invoqué par moi, que le Gouvernement allemand ne pouvait prendre aucune disposition sur le sort du Grand-Duché, sans le concours des Puissances envers lesquelles il s'était engagé à en respecter l'indépendance ; il exprimait en outre le désir qu'il ne fût donné aucune suite à la menace de ne pas avoir égard dans les opérations de la guerre à sa neutralité. Je n'ai jamais pu me procurer ce document qui devrait être déposé dans nos archives. Je ne le connais que par les extraits qui en ont été publiés par les journaux. On a annoncé que le Gouvernement autrichien s'était prononcé dans le même sens que lord Granville. Je ne sais pas si les autres Puissances, qui ont pris part au traité de Londres, ont fait des observations sur la note du 3 décembre.

L'agitation que cette note avait produite s'était calmée, et nous étions assez rassurés au sujet des suites qu'elle pouvait avoir, quand, dans les premiers jours du mois de janvier 1871, un nouvel incident est venu nous alarmer. Un officier prussien arrivé de Versailles à Luxembourg, demanda à être reçu immédiatement par le Prince, pour lui remettre une lettre du roi de Prusse. Nous nous attendions à une communication très grave. Effectivement, le roi de Prusse se plaignait dans les termes les plus amers de la conduite des Luxembourgeois ; il parlait de faits récents, sans les préciser, qui caractériseraient une véritable hostilité à l'égard de l'Allemagne, d'odieuses atteintes à la neutralité ; il s'élevait contre les associations qui se seraient formées dans notre pays pour favoriser l'évasion des prisonniers français qui se trouvaient entre les mains des Allemands ; il insistait sur les conséquences que ces agissements devaient entraîner, sur la nécessité de leur répression. Le Prince ne savait rien de faits du genre de ceux auxquels cette lettre pouvait faire allusion ; il me demanda de quoi il s'agissait ; je ne le savais pas mieux que lui, nous avons dû supposer que des renseignements inexacts, fournis par des malveillants, nous avaient attiré de dures remontrances, comme ils avaient déjà donné lieu bien des fois à des réclamations. L'officier qui était venu de Versailles à Luxembourg, donna lui-même la preuve jusqu'à quel point l'on était, dans l'armée allemande,

Digitized by Google

sous l'influence d'informations mal fondées; il ne quitta pas l'hôtel dans lequel il était descendu, pendant le séjour de plus de vingt-quatre heures qu'il y fit, et dit à la personne qui lui en demandait la cause, que c'était parce qu'il craignait d'être insulté, s'il se montrait en public.

La lettre du Roi de Prusse fut suivie de la note du 6 janvier, dans laquelle M. de Bismarck, après avoir maintenu les déclarations contenues dans celle du 3 décembre, nous révéla notre nouveau forfait. Le passage y relatif nous a fait ouvrir de grands yeux; il nous apprenait des choses surprenantes au sujet de quelques-uns de nos compatriotes auxquels on attribuait un rôle pour lequel ils ne nous semblaient avoir aucune vocation; je le reproduis, parce qu'il est réellement curieux; il est conçu dans les termes suivants : « Le soussigné », dit M. de Bismarck, « a appris par des informations dignes de foi que dans le but de donner aux militaires français les moyens de regagner leur armée il s'est formé à Grevenmacher un comité; il compte parmi ses membres le négociant Joseph Keiffer et le tanneur Ch. Bech, fils de la sœur de M. le docteur Fœhr, et tient ses séances à l'hôtel Lessel fils, sous la présidence de l'avocat Namur ; à Wasserbillig, le chef de station Serta tient un véritable magasin d'habillements à la disposition des militaires français; à Grevenmacher des agents de police, au lieu d'arrêter et d'interner les militaires français, leur ont donné des conseils et fait des recommandations pour leur procurer des déguisements ». M. de Bismarck termina sa dépêche, en nous informant qu'il était d'intention de demander à Sa Majesté le Roi l'autorisation d'envoyer à Luxembourg un plénipotentiaire spécial chargé de s'entendre avec nous sur les moyens propres à prévenir le retour des difficultés qui étaient survenues. Je répondis à la note du 6 janvier dès sa réception, le 12 janvier; j'exprimai la satisfaction du gouvernement au sujet de l'envoi d'un plénipotentiaire; j'annonçai ensuite à M. de Bismarck que je ferais procéder à une enquête par M. de Rœhé, secrétaire général, au sujet des faits qu'il nous avait dénoncés et que la répression en aurait lieu, si la vérité en était constatée. Le rapport très convaincant et très précis du fonctionnaire luxembourgeois sur le résultat de sa mission prouva très clairement que le comité de Grevenmacher n'était qu'une invention de quelques méchants individus. Je communiquai ce document à M. de Bismarck et ne manquai pas d'attirer son attention

Digitized by Google

sur la fausseté des rapports qui étaient faits au gouvernement allemand au sujet de ce qui se passait dans le Grand-Duché. Je communiquai également le rapport de M. de Rœbé aux Puissances signataires du traité du 11 mai 1867, après qu'elles m'en eurent fait la demande.

M. d'Ernshausen, président de la régence de Trèves, fut désigné comme plénipotentiaire conformément à la note du 3 décembre 1870; nous craignions bien qu'il ne fût porteur d'un ultimatum auquel nous serions forcés de nous soumettre en présence de la dépêche du 19 janvier 1871, qui annonçait sa nomination; dans cette dépêche, il était dit qu'il aurait à se concerter sur les mesures que rendaient nécessaires les violations de la neutralité qui avaient eu lieu. M. d'Ernshausen apporta de bons procédés dans l'accomplissement de son mandat; il insista beaucoup pour que ses demandes fussent accueillies et resta à Luxembourg du 26 jusqu'au 30 janvier 1871. Dès l'abord il me déclara qu'il avait reçu ordre de se rendre à Versailles immédiatement après avoir terminé sa mission pour y rendre compte du résultat qu'il avait obtenu; c'était une information qui pouvait être prise pour un avertissement. Il me présenta ses demandes verbalement; elles étaient les suivantes: Il désirait que le Grand-Duché cédât à l'Allemagne l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg, l'administration des postes et des télégraphes, ou lui payât une indemnité de deux millions de thalers ou de 7,500,000 fr.; que tous les militaires français qui pénétreraient sur notre territoire fussent internés, que l'exéquatur fût retiré au vice-consul de France et que des poursuites fussent faites contre deux gendarmes qui auraient cherché à favoriser l'entrée dans notre pays de deux militaires français. Il ne parla pas du fameux comité de Grevenmacher.

D'accord avec le Prince-Lieutenant du Roi et mes collègues, je promis l'internement des militaires français qui arriveraient sur notre territoire, lequel se pratiquait d'ailleurs déjà, la punition des deux gendarmes, si les faits reprochés étaient établis; je cédai au sujet du retrait de l'exéquatur du vice-consul de France qui était réclamé avec une grande vivacité, parce que cet agent pouvait s'être livré, à notre insu, à des actes imprudents, et qu'il était à craindre qu'en le soutenant, nous ne fissions naître l'idée que nous étions de connivence avec lui. Il ne fallait pas oublier, d'ailleurs, que nous étions faibles et que nous

Digitized by Google

devions éviter par conséquent avec soin d'indisposer notre puissant adversaire au sujet d'un point qui éveillait vraisemblablement sa susceptibilité plus qu'un autre. Je refusai de la manière la plus absolue d'abandonner à l'Allemagne l'exploitation des chemins de fer et l'administration des postes et des télégraphes; je m'engageai seulement à poursuivre la Société de l'Est en résiliation de son contrat d'exploitation, comme j'en avais déjà fait la proposition dans ma réponse à la note de M. de Bismarck du 4 octobre 1870. Je ne pouvais pas admettre des prétentions qui étaient contraires à l'indépendance du Grand-Duché et au traité de Londres. Après que M. d'Ernshausen eut connu les intentions du gouvernement luxembourgeois, il formula par écrit ses demandes; mais dans la pièce qu'il rédigea il ne mentionna que celles que j'avais accordées, en ajoutant cependant à cette mention quelques réserves générales; il désira que dans l'acte, par lequel je reconnaissais à mon tour celles de ses demandes que j'avais admises, les passages fussent supprimés qui faisaient allusion à celles que j'avais rejetées, ou à celles qui pouvaient faire supposer qu'elles étaient formées pour exercer sur nous une pression. Il ne fit aucune objection contre la mention de la déclaration qu'aucune des concessions auxquelles j'avais consenti ne devait être considérée comme impliquant l'aveu de ma part d'une violation de la neutralité.

Je n'ai omis aucune prévenance à l'égard de M. d'Ernshausen; il fut l'objet aussi de beaucoup d'attention dans une réunion qui eut lieu chez moi, à laquelle assistaient le Prince Henri et les membres de la Chambre. Il retourna à Trèves, ayant de notre pays une opinion beaucoup plus favorable qu'en y arrivant, comme je l'ai su de la part de personnes auxquelles il a parlé du séjour qu'il y avait fait. Je n'ai pas entendu qu'il se fût rendu à Versailles pour y faire connaître le résultat de sa mission. L'on ne voit pas non plus pourquoi il aurait entrepris ce voyage difficile alors, et pourquoi il ne se serait pas contenté d'un rapport écrit. Au surplus, il ne revint pas à la charge dans le moment et nous pûmes croire après quelques semaines qu'un orage qui paraissait très menaçant s'était dissipé sans faire de mal. La mission de M. d'Ernshausen a certainement eu pour principal objectif la cession de l'exploitation de nos chemins de fer à l'Allemagne qu'on a cherché plus tard à acquérir par le traité de Francfort; la manière dont elle a

Digitized by Google

été remplie, fait voir que M. de Bismarck avait ses raisons pour ne pas désirer que ses projets fussent divulgués; qu'il ne voulait pas employer la force ni même paraître vouloir recourir à la menace pour les réaliser, tout en profitant volontiers à cette fin des craintes qu'il n'hésitait pas à inspirer. Elle est un curieux spécimen des procédés diplomatiques dont il sait, à l'occasion, se servir.

Le gouvernement allemand n'éleva aucune nouvelle réclamation plus tard ; ceux qui nous avaient dénoncés s'étaient ou découragés ou n'étaient plus écoutés. Il n'avait cependant pas abandonné ses anciennes prétentions ; au moment où le siège de Longwy fut entrepris, M. de Bismarck informa les Puissances étrangères, comme nous l'apprîmes à Luxembourg par les journaux, de son intention de faire procéder à l'occupation du territoire luxembourgeois, si les soldats français qui s'y réfugieraient n'étaient pas internés. Le gouvernement anglais lui fit encore cette fois des représentations pour le détourner de ce projet dont l'exécution porterait atteinte à la situation créée par le traité de Londres du 11 mai 1867. Nous dirigeâmes les quelques centaines d'hommes de notre force armée, dont nous pouvions disposer, vers la frontière française près de Longwy, avec l'ordre de ne laisser passer, sans l'arrêter, aucun militaire français. Nous aurions été fort embarrassés, si nous avions eu sur les bras toute la garnison de la ville assiégée ; mais elle fut faite prisonnière de guerre et transportée tout entière en Allemagne. Au reste, nous avions interné de notre mieux depuis la note du 3 décembre 1870 ; l'avertissement indirect qui nous fut donné par la communication faite aux Puissances à l'occasion du siège de Longwy, était tout à fait superflu pour exciter notre zèle dans le moment. Nous savions parfaitement que les faibles ne doivent pas avoir la prétention de braver les puissants.

Si je crois que pendant toute la guerre j'ai pris les précautions nécessaires pour qu'aucune atteinte à la neutralité ne pût nous être reprochée, je me suis conduit avec la plus grande circonspection aussi pour qu'aucun des belligérants ne pût attribuer au Gouvernement luxembourgeois des sentiments peu sympathiques à son égard. J'ai été prudent au point que je n'ai parlé qu'à un seul des militaires français qui ont traversé en grand nombre la ville de Luxembourg après la prise de Metz et que je rencontrais dans les lieux que je fréquentais. Je n'ai

Digitized by Google

rien écrit même à un ami qui ne fût conforme à l'attitude que je me croyais obligé d'observer ; je suis intervenu pour empêcher les démonstrations qui pouvaient déplaire, sans avoir cependant un caractère offensant, et je suis parvenu ainsi à détourner de quelques-uns de ses projets le comité patriotique qui s'était formé après la publication de la note de M. de Bismarck du 3 décembre 1870. On a voulu faire croire cependant que j'aurais manifesté des préférences pour la France ; on a eu d'autant plus tort qu'on a rendu ainsi plus difficile notre position à l'égard de l'Allemagne. J'ai bien compris que mon devoir était de n'embrasser ni le parti de l'Allemagne, ni celui de la France, mais de prendre uniquement à cœur les intérêts du Grand-Duché. Le chacun pour soi est une maxime égoïste ; mais il faudrait être bien mal avisé, si l'on voulait se conduire d'après un autre principe que celui qu'elle exprime, lorsqu'on prend part à des résolutions dont peut dépendre le salut d'un peuple. Je n'ai pas eu, au reste, au sujet de la guerre de 1870 les sentiments d'un chauvin français comme l'un ou l'autre de mes compatriotes ; personne plus que moi n'a désapprouvé le gouvernement français de l'avoir commencée ; je n'ai pas voulu croire, avant que le fait fût accompli, qu'il prendrait une pareille détermination ; j'ai déploré cependant autant que qui ce soit l'écrasement de la France ; il a été la cause d'une nouvelle révolution dans ce pays qui ne me paraît pas devoir lui être salutaire, et qui selon les circonstances pourra devenir contagieuse ; il a été en outre sanctionné par un traité dont les conséquences les plus visibles sont que toutes les Puissances cherchent à se dépasser l'une l'autre par des armements toujours plus formidables qui ruinent et mécontentent les peuples et font naître à chaque instant le danger d'une guerre générale.

Je fus toujours bien secondé par mes collègues au milieu des difficultés que la guerre nous a attirées ; ils furent d'accord avec moi sur les mesures à prendre et veillèrent avec soin à leur exécution. Je trouvai encore un précieux concours dans notre chargé d'affaires à Berlin, M. Fœhr. Celui-ci, diplomate improvisé, était né avec toutes les qualités que la profession exige ; il n'avait eu besoin de faire aucun apprentissage pour bien remplir la mission qui lui avait été confiée de représenter le Grand-Duché dans la capitale de l'Allemagne. Il avait gagné immédiatement la bienveillance des personnages avec lesquels il eut des

Digitized by Google

rapports ; il ne trouvait jamais aucune porte fermée, et était reçu partout comme quelqu'un dont on aime la conversation. Il eut plus d'une fois de longs entretiens avec M. de Bismarck, qui étaient assaisonnés d'un verre de bière et de cigares. Après le départ du grand chancelier pour le théâtre de la guerre, il traita les questions concernant le Grand-Duché que la guerre faisait naître, avec M. de Thiele, sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Il sut concilier celui-ci à notre pays et en obtenir des déclarations que j'ai pu opposer, comme je l'ai dit plus haut, aux allégations contenues dans la note du 3 décembre 1870. Il inspirait de la confiance aux membres du corps diplomatique auxquels il apparaissait comme un homme étranger à toute espèce d'artifice. Il pouvait donc toujours être bien informé ; il ne craignait aucune démarche pour recueillir les renseignements qui pouvaient être utiles et ne me laissa jamais manquer de ceux dont j'avais besoin.

M. Fœhr était initié parfois à des secrets importants ; il m'a fait à cet égard des communications intéressantes. Je reproduis un billet qu'il m'écrivit le 5 octobre 1870, trois semaines avant la prise de Metz, qui me paraît propre à répandre quelque lumière sur la conduite du général Bazaine. Voici cette pièce qui était annexée à une dépêche :

« Berlin, le 5 octobre 1870.

» Je crois devoir vous communiquer l'impression qui me reste des conversations que j'ai eues, dans ces derniers temps, avec divers membres du cabinet et des représentants des États allemands confédérés.

» Le gouvernement prussien ne reconnaît jusqu'ici d'autre pouvoir légalement constitué en France que le régime impérial et il est décidé à ne traiter qu'avec lui. A cette fin, il voudrait constituer une régence au profit du prince impérial. Pour la consolider, il faut s'assurer de l'appui du maréchal Bazaine et de son armée. Or, il paraît qu'on est en négociation avec le maréchal qui, dit-on, moyennant large compensation ne refuserait pas d'être le protecteur du prince impérial jusqu'à sa majorité, surtout s'il était aidé par la Prusse. Il n'est pas impossible qu'après la prise de Paris (?) ce plan soit suivi.

» (Signé) : Foehr. »

M. Fœhr me donna connaissance encore d'un fait qui me semble mériter une mention spéciale à cause de son étrangeté ; il l'apprit grâce à ses manières prévenantes. Il avait demandé une audience à M. de

Digitized by Google

Thiele et se trouvait au ministère occupé par ce dernier, en attendant le moment où il serait reçu. Le ministre des États-Unis, M. Bancroft, survint et lui communiqua immédiatement les motifs de sa présence; il déclara qu'il voulait voir M. de Thiele pour lui faire connaître les renseignements qu'il avait reçus sur la situation de Paris de la part d'un colonel de l'armée des États-Unis qui y avait séjourné, en était sorti en ballon et arrivé tout droit à Berlin; il raconta, sans omettre aucun des détails qui lui avaient été rapportés, que les vivres manquaient complètement à Paris et que cette ville allait être forcée de capituler.*)

M. Fœhr a été, à sa mort, fort loué par les journaux allemands, parce qu'ils lui attribuaient de vives sympathies pour leur pays. Bien au contraire, il s'est souvent exprimé dans sa correspondance d'une manière telle sur les affaires allemandes, qu'en lui répondant je n'osais toucher les sujets dont il m'avait entretenu de peur de le compromettre, si mes dépêches n'étaient pas respectées par la poste comme les siennes. Les éloges que lui ont accordés les journaux allemands prouvent une chose : c'est qu'il était bien vu à Berlin. Il le fallait pour qu'il pût être utile au pays; mais il le fut sans flagorner personne, sans affecter des sentiments qu'il n'avait pas, et n'hésita jamais à s'occuper franchement de toutes les questions qu'il était chargé de traiter.

Pendant que les réclamations que j'ai signalées étaient élevées, beaucoup de mes concitoyens se livraient à la crainte d'un autre danger qui aurait menacé notre indépendance. En septembre 1870 parurent successivement, dans plusieurs journaux très répandus, des télégrammes annonçant que le Roi Grand-Duc était en négociation pour la cession du Grand-Duché à l'Allemagne; la nouvelle fit une grande impression; elle paraissait vraie; car les divers télégrammes étaient datés de différents endroits et étaient ainsi les uns la confirmation des autres. L'opinion que j'avais du Roi Grand-Duc me faisait considérer comme douteux les projets de cession qu'on lui attribuait. Je devais naturellement m'assurer d'une manière certaine à quoi m'en tenir, pour régler ma conduite en conséquence. Je me rendis sans tarder à La Haye pour prendre des informations. J'appris du Prince Henri et de tous ceux auxquels j'étais

*) M. Bancroft fut traité avec la plus grande distinction quand il quitta le poste qu'il avait occupé à Berlin; j'ai cru que c'était à cause des services qu'il avait rendus pendant la guerre. — Luxbg., 1er janvier 1882.

Digitized by Google

dans le cas de m'adresser, que les négociations au sujet de la cession du Grand-Duché étaient une pure invention. De retour à Luxembourg, j'eus soin de faire connaître le résultat de mes informations à tous ceux dont j'approchais et particulièrement aux députés. Cela ne servit à rien; on ne cessa pas de mettre en suspicion les intentions du Souverain. Celui-ci, après avoir reçu communication de notre réponse à la note de M. de Bismarck, du 3 décembre 1870, télégraphia au Prince Henri : « Approuve complètement sous tous rapports conduite tenue par Vous et Gouvernement du Grand-Duché au sujet de note prussienne. Défendons ensemble traité de Londres du 11 mai 1867, honneur et indépendance du Grand-Duché. » Ce télégramme fut communiqué à la Chambre en séance publique, du consentement de son auteur. Il ne mit pas fin aux publications des journaux étrangers que nos feuilles reproduisaient, dans lesquelles l'entente au sujet de la cession du Grand-Duché était annoncée comme prochaine ou comme intervenue déjà. Cette obstination à maintenir une nouvelle fausse ne céda que devant la proclamation que le Souverain adressa, le 5 janvier 1871, aux Luxembourgeois. Il y exprimait énergiquement sa volonté de maintenir ses droits sur le Grand-Duché; elle était terminée dans les termes suivants : « Comptez sur mon dévouement absolu et sur les sentiments d'invariable attachement qui m'unissent à vous. » Comme, de la part de l'Allemagne, jamais le désir n'a été manifesté d'aucune façon d'obtenir la cession du Grand-Duché, je me suis souvent demandé quel pouvait être le but de ceux qui ont cherché avec insistance à faire croire qu'elle formait l'objet de négociations.

La peste bovine ajouta une grave cause de préoccupation à toutes celles que la guerre fit naître; elle régna dans tous les pays limitrophes et éclata avec une grande violence dans des villages très rapprochés de nos frontières. Le Grand-Duché en fut complètement préservé. Avant que la maladie eût fait son apparition, j'avais soumis à la Chambre un projet de loi sur les maladies contagieuses du bétail, qui fut voté en septembre 1870. Je fis exécuter avec beaucoup de rigueur les mesures préventives que la nouvelle loi décrète; les autorités et les particuliers concoururent aussi avec empressement à cette exécution. Je dois avouer que le résultat obtenu me fit éprouver quelque vanité; il ne fit pas sur les autres la même impression que sur moi. A l'étranger, le bruit était

Digitized by Google

à chaque instant répandu que la peste bovine faisait de grands ravages dans le Grand-Duché ; et j'étais impatienté par les télégrammes qui m'étaient adressés par les autorités des pays voisins, qui s'informaient s'il en était réellement ainsi.

La cession au Gouvernement allemand de l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg fut la conséquence la plus grave que la guerre ait eue pour le Grand-Duché ; je dois exposer avec quelques détails les circonstances au milieu desquelles elle a eu lieu ; jamais ma responsabilité ne fut engagée autant que par les actes dans lesquels je suis intervenu à cette occasion.

L'on a vu plus haut qu'en refusant de céder à l'Allemagne l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg, j'ai promis à M. d'Ernshausen d'intenter à la société de l'Est une action en résiliation du contrat en vertu duquel elle exploitait ce réseau. J'ai donc chargé deux avocats de commencer ce procès ; mais au bout de quelques semaines, ils me rapportèrent les pièces ; ils disaient qu'ils ne croyaient pas pouvoir soutenir la cause du Gouvernement avec succès. Je n'étais nullement de leur avis, la société de l'Est avait attiré un grand danger sur le pays, en expédiant un train chargé de vivres à Thionville, et elle avait certainement à se reprocher, à cette occasion, la faute d'avoir contrevenu aux règlements qu'elle était tenue d'observer. La détermination des deux avocats me contrariait beaucoup ; je craignais, en effet, qu'on ne supposât que je voulais éluder l'exécution de ma promesse. Cependant, on se montra fort indifférent à Berlin, quand on connut les difficultés que j'éprouvais pour intenter l'action en résiliation à la compagnie de l'Est ; il était toutefois certain qu'on ne consentirait pas à l'exploitation de nos chemins de fer par une société française, à cause de leur importance stratégique. Je devais donc chercher à être en mesure de pouvoir substituer une autre exploitation à celle de l'Est. Je fis, à cet effet, diverses démarches ; elles étaient restées sans résultat, quand j'appris, par une dépêche de M. Fœhr du 15 mai, que le même jour, une convention additionnelle avait été ajoutée au traité de Francfort du 10, d'après laquelle le Gouvernement français s'était engagé à faire subroger le Gouvernement allemand aux droits de la compagnie de l'Est, concernant l'exploitation de nos chemins de fer. Cette nouvelle me surprit beaucoup. Pas un mot qui aurait pu la faire prévoir n'avait

Digitized by Google

été dit à notre chargé d'affaires dans ses nombreux entretiens avec les représentants du Gouvernement allemand. M. Delbruck, qu'il avait encore vu le 14, lui avait bien avoué qu'il était question de nos chemins de fer dans les négociations à Francfort; mais ses paroles vagues pouvaient tout-au-plus être entendues dans le sens, qu'il s'agissait d'obtenir la renonciation de l'Est à son contrat d'exploitation. Il est étonnant que les négociateurs français acceptèrent la demande formée par ceux de l'Allemagne, sans faire l'objection qu'on ne pouvait pas introduire dans le traité une clause, par laquelle on disposait de la chose d'autrui et sans égard encore aux droits souverains d'un autre État, dont on n'avait pas même entendu les représentants. Cela s'explique, s'il est vrai, comme on l'a rapporté, que les négociateurs français ne comprenaient pas la portée de l'engagement qu'ils prenaient, et qu'ils s'imaginaient que les chemins de fer Guillaume-Luxembourg n'étaient qu'une ligne insignifiante de quelques kilomètres, qui ne valait pas la peine qu'ils s'en souciassent. L'Est fit la cession de son exploitation que le Gouvernement français avait promise; elle lui était interdite par les contrats qu'il avait conclus tant avec le Gouvernement luxembourgeois qu'avec la société Guillaume-Luxembourg et n'avait aucune valeur en droit. On le savait parfaitement à Berlin. Un fonctionnaire supérieur du bureau de la chancellerie m'a lui-même dit: « Unsere Rechte schweben in der Luft ».

Après le traité de Francfort, j'ai continué mes démarches pour pouvoir donner un successeur à l'Est. Je m'adressai au Gouvernement belge, que ses intérêts politiques et industriels semblaient devoir disposer à se charger de l'exploitation de nos chemins de fer, sur une partie desquels il exerçait même, dans ce moment, un droit de traction. La neutralité de la Belgique rendait d'ailleurs cette combinaison très rationnelle. Je ne rencontrai pas de dispositions favorables à Bruxelles. Les ministres belges m'éconduisirent sans grand façon. Le roi Léopold me parut plus qu'eux s'intéresser à la question; l'audience qu'il m'accorda pour l'en entretenir, se prolongea pendant une heure; je reçus la preuve de sa part que je ne l'avais pas importuné, par l'invitation à dîner dont il m'honora. Je ne pus cependant pas avoir l'espoir d'obtenir un résultat. En Belgique régnait la crainte de M. de Bismarck; la presse de ce pays m'en parut particulièrement pénétrée; je connais des

Digitized by Google

Luxembourgeois, occupant des positions élevées, qui ne purent obtenir l'insertion dans les journaux belges d'articles très modérés qu'ils avaient écrits pour éclairer l'opinion publique sur nos démêlés avec l'Allemagne. Je cite parmi ces journaux l'*Indépendance* et le *Précurseur*.

Je songeai à d'autres combinaisons ; mais partout je rencontrai, comme en Belgique, la crainte de M. de Bismarck. La société Guillaume-Luxembourg était d'ailleurs un obstacle à tout arrangement ; il fallait son consentement pour qu'un traité d'exploitation pût être valablement conclu ; elle n'était pas disposée à le donner, de peur de s'exposer à perdre le revenu de trois millions de francs, que la compagnie de l'Est lui payait comme prix de location, en grande partie au moyen du subside que M. de Hirsch lui avait fait obtenir de la part du Gouvernement français. M. Philippart seul s'est montré prêt à traiter avec nous. Ses démarches furent accueillies d'une manière si peu encourageante, qu'il ne me fit même pas, pour autant que je me le rappelle, de proposition par écrit. Il aurait fallu être bien léger pour songer à lui abandonner l'exploitation du réseau Guillaume-Luxembourg, tant qu'il n'était pas en mesure de remplir les engagements qu'il avait contractés comme concessionnaire du réseau Prince-Henri. On me fit à ce sujet le reproche de ne pas soutenir assez M. Philippart ; je répondis en offrant de donner ma démission pour le cas où je serais tenu de l'écouter ; la lettre que j'ai écrite à ce sujet existe. Il y en avait cependant qui prétendaient que je n'avais rien de plus à cœur que de livrer à cet homme aventureux nos chemins de fer construits, avec ceux qu'il devait construire. J'aurais pu confondre les auteurs de ces allégations, s'il m'avait été permis de produire les pièces que je possédais.

Le gouvernement allemand ne nous fit pas connaître immédiatement après le traité de Francfort d'une manière précise ses projets au sujet de l'exploitation de nos chemins de fer. Le 21 juin, M. Fœhr m'écrivit encore : « J'ai eu aujourd'hui une audience de M. Delbruck. Le président du Reichsrath m'a dit qu'il ne s'est pas encore occupé spécialement de la question. Il m'est impossible de fournir de plus amples renseignements en présence des déclarations de M. Delbruck qu'il ne sait pas lui-même en ce moment ce qu'il nous proposera. » Nous sûmes de nouveau exactement ce qu'on voulait de nous par l'intermédiaire de M. d'Ernshausen. Le 13 juillet 1871, M. Delbruck m'informa que ce

Digitized by Google

dernier arriverait à Luxembourg et qu'il était chargé de s'entendre avec le gouvernement luxembourgeois, « sur le règlement de la situation créée par la cession des droits de l'Est ». Le délégué allemand ne formula pas encore cette fois ses propositions par écrit. Il déclara qu'il était envoyé pour s'expliquer avec nous au sujet de l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg, que M. de Bismarck désirait voir réunie à celle des chemins de fer d'Alsace-Lorraine ; il ajouta que le gouvernement allemand était disposé à se charger du service de la poste et du télégraphe et à supporter les dépenses de cette administration qui seraient supérieures aux recettes qu'elle produirait. M. d'Ernshausen ne fit plus aucune mention de l'indemnité de deux millions de thalers qu'il avait réclamée pendant sa première mission ; il fut au reste courtois et n'eut recours à aucun moyen d'intimidation ou de pression pour obtenir l'assentiment du gouvernement luxembourgeois à ses propositions. J'hésitais d'autant moins à les repousser comme contraires à notre neutralité qu'elles avaient évidemment été faites en vue des intérêts militaires de l'Allemagne. Après une première conférence, j'en eus à plusieurs jours d'intervalle deux autres avec le délégué allemand ; la dernière qui eut lieu à Trèves ne donna pas plus de résultat que la première. Il va sans dire que je n'ai pas agi, sans avoir l'approbation du Prince-Lieutenant et de mes collègues. Celle de ces derniers est constatée par deux délibérations prises en conseil les 17 et 26 juillet 1871.

Le rejet des propositions allemandes ne produisit aucune mauvaise humeur apparente à Berlin ; il ne fallait pas trop s'y fier ; M. Delbruck avait, en effet, dit à M. Fœhr le 21 juin : Si le gouvernement luxembourgeois cherchait à nous susciter des embarras, nous aurions le moyen de le lui faire regretter. Les négociations avec le gouvernement allemand furent continuées. Nous ne pouvions songer désormais qu'à obtenir qu'une société allemande fût chargée de l'exploitation de nos chemins de fer ; il nous était permis d'espérer que le gouvernement allemand, s'il n'avait pas d'arrière-pensée, s'entendrait avec nous à ce sujet, puisque tous les intérêts dont il avait à se préoccuper seraient ainsi garantis. Je mis en avant notamment la société rhénane dont la direction à laquelle je m'étais adressé, paraissait disposée à exploiter nos lignes. M. Delbruck n'accepta pas nos ouvertures ; un motif curieux de

Digitized by Google

son refus mérite d'être relevé. Il prétendait, comme me l'écrivit M. Fœhr le 9 septembre 1871, qu'une société privée pourrait en temps de guerre se livrer à des actes contraires à la neutralité plutôt que l'État allemand. Il persistait à vouloir réunir l'exploitation de nos lignes à celle des lignes allemandes d'Alsace-Lorraine. M. Fœhr ne parvint pas à connaître dans les nombreuses conférences qu'il eut avec lui, sous quelles conditions un pareil arrangement pourrait être conclu ; il persistait à soutenir qu'un tel arrangement était contraire à la neutralité du Grand-Duché, et aux engagements pris par le gouvernement luxembourgeois envers la société Guillaume-Luxembourg qu'il ne lui était pas permis de rompre. Il défendit même cette thèse dans une note écrite qui resta sans réponse. A la fin de 1871, on n'avait ainsi pu s'entendre encore sur aucun point.

Au commencement de 1872, la situation sembla devoir changer. Plusieurs journaux allemands, ordinairement bien informés, apportèrent la nouvelle qu'une société se formait, sous le patronage du gouvernement allemand, pour l'exploitation de nos chemins de fer. M. Linden, notre consul général à Bruxelles, toujours soucieux de nous faire les communications qui intéressaient le pays, confirmait cette nouvelle ; il nous apprenait qu'un banquier de cette ville, M. Mendel, son ami, était en correspondance au sujet de l'entreprise annoncée par les journaux allemands avec M. de Bleichrœder, l'homme de confiance, comme on sait, de M. de Bismarck en matière financière ; il ajoutait que le projet de constituer la société en question était dû à l'initiative même de ce dernier qui ne voulait pas faire violence au gouvernement luxembourgeois. Les informations de M. Linden devaient paraître sûres, puisqu'il avait vu les lettres qui avaient été échangées entre les deux banquiers. J'attendais une communication de Berlin au sujet des projets dont je viens de parler quand un incident vint en détourner notre attention. Le président de notre Chambre fit une interpellation au sujet de l'exploitation de nos chemins de fer ; il chercha à démontrer qu'il était de l'intérêt du Grand-Duché de la céder au gouvernement allemand et que cette cession n'était pas contraire à la neutralité du Grand-Duché. La veille du jour fixé pour ma réponse, le 19 février 1872, je reçus de M. Delbruck, par courrier extraordinaire, une dépêche datée du 17, qui contenait ses propositions sur l'arrangement à conclure, les pre-

Digitized by Google

mières qui nous ont été faites par écrit. Le président du bureau de la chancellerie prenant pour point de départ les discussions qui avaient eu lieu dans notre Chambre, demandait d'abord notre consentement à l'exploitation de nos voies ferrées par la commission chargée de celle des lignes d'Alsace-Lorraine ; il déclarait que cette commission s'engagerait à s'abstenir de tout acte qui pourrait compromettre la neutralité du Grand-Duché, et qu'en succédant aux droits comme aux obligations de la Compagnie de l'Est, elle serait soumise comme cette dernière à la surveillance du gouvernement luxembourgeois ; il promettait encore que l'on tiendrait grand compte des intérêts luxembourgeois dans les conventions qui devaient être conclues avec l'Allemagne au sujet de la poste et du télégraphe. Je fais remarquer que, parmi les obligations de l'Est, se trouvait celle qu'il était tenu de se conformer aux lois du Grand-Duché. Ces propositions devaient être prises en considération. Sans doute, elles impliquaient l'exploitation de nos chemins de fer par un État étranger ; elles laissaient à désirer aussi, parce qu'elles faisaient abstraction des droits de la Compagnie Guillaume-Luxembourg ; elles étaient conçues dans des termes très généraux et ne prévoyaient pas des points de détail importants qui pouvaient faire l'objet de stipulations plus ou moins contraires aux principes qu'elles admettaient ; un projet de convention qu'on avait certes eu le temps de rédiger, qui aurait déterminé d'une manière précise les conditions de l'exploitation qu'on voulait obtenir, nous aurait en outre rassurés, plus que la dépêche du 17 février 1872, sur les intentions du gouvernement allemand. Mais nous ne devions pas être trop exigeants ; nous ne devions pas oublier que nous ne pouvions compter sur aucun appui ; les puissances auxquelles nous nous étions adressées pour être soutenus par elles, ne nous avaient donné aucun encouragement, sans cependant désapprouver notre attitude ; seulement le gouvernement anglais nous témoignait beaucoup d'intérêt ; son représentant à Berlin s'est souvent présenté chez M. Fœhr, pour avoir de lui des renseignements sur les négociations pendantes ; je ne sais pas s'il est intervenu en notre faveur par des représentations, comme cela a eu lieu après la note de M. de Bismarck du 3 décembre 1870.

Avant de répondre à M. Delbruck, et, dès le 21 février, je consultai le Conseil d'État sur la conduite que nous avions désormais à tenir.

Digitized by Google

Dans son avis du 7 mars, ce corps se prononça avec une grande force contre toute cession de nos chemins de fer au gouvernement allemand, comme contraire à notre neutralité et à notre indépendance garanties par le traité de Londres et comme contraire aussi aux stipulations du cahier des charges arrêté avec la Compagnie Guillaume-Luxembourg; il soutenait qu'aucune convention valable ne pouvait intervenir avec le gouvernement allemand sans l'assentiment de la même compagnie. Dans ma réponse à M. Delbruck, du 24 février, je fus moins intransigeant que le Conseil d'État; je ne fis aucune promesse formelle; je déclarai seulement qu'en présence des bonnes dispositions que manifestait le gouvernement allemand, celui du Grand-Duché était prêt à entrer en négociation avec lui au sujet des questions soulevées et à envoyer des délégués à Berlin. A partir du moment où ces communications furent échangées, on ne parla plus dans les journaux allemands de la constitution d'une société qui serait chargée de l'exploitation des chemins de fer luxembourgeois; la correspondance entre M. de Bleichrœder et M. Mendel cessa également à ce sujet, comme me l'apprit M. Linden. C'était sans doute parce que ce projet paraissait désormais sans objet.

MM. Ulveling, directeur général, Jurion, président du Conseil d'État pendant l'année, et Fœhr, notre chargé d'affaires, furent chargés des négociations avec le gouvernement allemand. Je rédigeai immédiatement les instructions auxquelles ils devaient se conformer et les leur remis; je leur recommandai notamment, dans le sens de l'avis du Conseil d'État, de ne consentir à l'exploitation par la commission d'Alsace-Lorraine qu'en cas d'absolue nécessité; je leur remis également le projet de convention qu'ils devaient proposer, si cette dernière éventualité se réalisait. Dans les conférences que nous eûmes, et notamment dans celle qui eut lieu, la veille de leur départ, chez le Prince-Lieutenant du Roi, où toutes les questions qui se rattachaient à leur mission furent débattues, ils ne manifestaient aucun désaccord avec moi. Ils ne firent surtout aucune objection contre le projet de convention que l'un d'eux, M. Jurion, avait conservé pendant plusieurs jours entre les mains. Le 15 mars, je pus annoncer leur prochaine arrivée à Berlin; ils partirent de Luxembourg le 16 et furent tous réunis à Berlin le 18.

Nous aurions cependant pu nous dispenser de la peine que nous nous sommes donnée pour arriver à un résultat. Ce ne fut pas notre

Digitized by Google

projet qui servit de base aux négociations, quoique M. Delbruck eût demandé qu'il fût élaboré ; mais ce fut celui que le président du bureau de la chancellerie avait préparé et qui était en tout point contraire aux promesses contenues dans la dépêche du 19 février 1872.

La mort de la Princesse Henri qui arriva le 1er mai fit une grande impression dans le pays et détourna l'attention des négociations qui étaient poursuivies à Berlin. Elle fut une occasion pour les Luxembourgeois de témoigner leurs sympathies au Prince ; ils firent à la défunte de grandes funérailles et arrêtèrent la résolution de lui ériger une statue. Je n'étais pas porté pour l'exécution de ce projet contre lequel bien des objections pouvaient être faites ; mais dans ma position je ne pouvais pas chercher à résister à l'entraînement général. Le Roi vint faire une visite de condoléance à son frère ; il se montra très affectueux envers lui. Il s'intéressa beaucoup à nos négociations avec l'Allemagne. J'eus de lui une audience qui se prolongea pendant trois heures, dans laquelle il m'entretint presque exclusivement de cette question. J'ai assisté à l'enterrement de la Princesse à La Haye avec des députations de la Chambre, du Conseil d'État, etc.

A la mort de la Princesse Henri, je rappelai de Berlin MM. Jurion et Ulveling, et M. Fœhr resta seul chargé des négociations. Nous étions arrivés au commencement du mois de juin, toujours en cédant sur quelque point, sans obtenir que des droits essentiels que nous tenions à sauvegarder fussent reconnus. Je demandai alors au Prince, pour couper court à toutes les difficultés, de m'autoriser à proposer au gouvernement allemand l'acceptation pure et simple de toutes les conventions intervenues entre le gouvernement luxembourgeois et les compagnies de l'Est et du Guillaume-Luxembourg. C'était un moyen qui devait paraître infaillible, d'écarter le projet de convention de M. Delbruck en présence des termes de sa dépêche du 19 février. Ma demande ne fut pas accueillie, parce que, comme je le crois, elle paraissait impliquer des concessions que nous ne devions pas faire. Le Prince m'engagea, comme le firent aussi mes collègues, à me rendre moi-même à Berlin dans la pensée que ma présence sur les lieux pourrait contribuer à hâter la solution des difficultés. Je n'étais guère tenté de m'aventurer dans le milieu avec lequel j'allais me trouver en rapport. Une considération cependant ne me rendait pas ma mission trop

Digitized by Google

désagréable. C'est que les élections pour le renouvellement d'une moitié de la Chambre allaient avoir lieu le 11 juin, et qu'elles faisaient naître de vives passions avec lesquelles j'avais un grand désir de ne pas être en contact.

Dès les premiers jours de mon arrivée à Berlin, je fis avec M. Fœhr la connaissance de M. Bleichrœder à qui nous fûmes présentés dans un lieu public. Il nous parla immédiatement de nos chemins de fer en homme qui était au courant du différend qui existait, et nous dit qu'il s'en était occupé et avait songé à en entreprendre l'exploitation. Il nous pria d'aller le voir le lendemain à une heure qu'il nous fixa pour nous entretenir encore de ce sujet, après qu'il aurait pris encore des informations dont il avait besoin chez M. Delbruck. Nous fûmes exacts au rendez-vous ; nous ne fûmes pas reçus, parce que M. Bleichrœder était prétendûment absent. Différentes circonstances nous firent croire qu'il ne voulait pas nous recevoir. Effectivement quelques minutes après avoir quitté sa maison, repassant dans la rue où elle se trouvait, nous l'en vîmes sortir à quelques pas de nous et remarquâmes qu'il évitait de regarder de notre côté. Nous étions convaincus que les renseignements qu'il avait reçus chez M. Delbruck l'avaient déterminé à ne plus vouloir nous entretenir, que même cela lui avait été recommandé pour qu'il ne fût pas dans le cas de reconnaître que le gouvernement allemand aurait été disposé à consentir à l'exploitation de nos chemins de fer par une société allemande.

Nous eûmes tous les jours, M. Fœhr et moi, des conférences avec les délégués allemands, qui étaient au nombre de trois, MM. Delbruck, Herzog (qui fut plus tard secrétaire d'État en Alsace-Lorraine), et un conseiller du bureau de la chancellerie. M. Delbruck seul discutait avec nous ; ses deux assesseurs se bornaient à écouter, dans l'attitude d'un grand respect pour leur chef. Celui-ci nous apparaissait comme un bureaucrate autoritaire, à l'esprit retors, sur lequel les meilleures raisons n'ont aucune prise après qu'il a une fois manifesté son opinion. Nous ne réussîmes pas à obtenir de lui de concession, même quand nous pouvions invoquer, avec le meilleur fondement, la promesse qu'il avait faite dans sa dépêche du 17 février 1872 que le Gouvernement allemand maintiendrait les droits du Grand-Duché tels qu'ils étaient établis par les conventions conclues avec les sociétés Guillaume-Luxembourg et de

Digitized by Google

l'Est. Nous formions une demande à laquelle nous tenions particulièrement ; c'était celle que le Grand-Duché fût garanti par une stipulation expresse contre toutes les réclamations dont il pouvait être l'objet de la part de la société Guillaume-Luxembourg. Celle-ci était fondée à en élever, parce que des modifications graves, préjudiciables à ses intérêts, étaient apportées par le traité projeté au cahier des charges de son entreprise et à d'autres conventions qui s'y rattachaient; et ensuite parce que le Gouvernement luxembourgeois violait la défense qui lui avait été imposée de céder l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg à un État étranger. Rien de plus juste certainement que notre désir d'obtenir la garantie du Gouvernement allemand. Il voulait nous faire accepter, malgré nous, un traité par lequel nous méconnaissions des engagements que nous avions pris ; il nous exposait donc à une action en dommages-intérêts, et il aurait pu nous laisser la charge de les supporter lorsqu'ils étaient la conséquence exclusive de son fait. Nous insistions d'autant plus, M. Fœhr et moi, sur l'admission de la stipulation concernant la garantie comme formant une condition essentielle d'une entente qu'il s'agissait de mettre notre pays à l'abri d'une prétention qui pouvait s'élever selon les circonstances à des millions. On refusait obstinément de l'accueillir. Le 10 juin nous eûmes avec les trois négociateurs allemands une conférence qui devait être la dernière ; elle se prolongea pendant près de cinq heures et finit à 10 heures du soir. J'y ai discuté vivement avec M. Delbrück la question de la garantie. J'ai relevé avec force l'injustice qu'il y aurait si notre petit pays était rendu responsable de stipulations portant atteinte aux droits de tiers qui lui étaient imposés dans l'intérêt du grand empire allemand. Mon interlocuteur s'emporta; il prit les dossiers dont il était entouré, les jeta avec colère sur la table qu'il avait devant lui, en s'exclamant : « Plus d'union douanière, plus de traité postal, plus de traité télégraphique ! » Ses assesseurs paraissaient étonnés, autant que nous-mêmes, M. Fœhr et moi, de cette manière violente de rompre les négociations ; nous nous retirâmes sans prendre congé, dans une grande perplexité au sujet de ce que nous avions à faire. Nous nous rendîmes chez M. Nothomb, ministre de Belgique à Berlin, que nous avions plus d'une fois entretenu de la garantie et qui nous avait même enga-

Digitized by Google

gés à ne pas céder sur ce point. Après lui avoir fait connaître ce qui s'était passé, il nous donna le singulier conseil que voici : « Les bureaucrates prussiens, » nous dit-il, « sont très impérieux ; ils croient que le respect de leur autorité exige qu'ils maintiennent une prétention qu'ils ont une fois élevée, surtout contre les faibles ; ils ne leur font pas de concession, s'ils n'en obtiennent d'abord un acte de soumission. Écrivez à M. Delbrück, rappelez succinctement les considérations sérieuses que vous pouvez faire valoir dans l'intérêt de votre cause, et déclarez-lui que, s'il ne peut pas y avoir égard, vous êtes prêts à renoncer à la garantie. » Nous fîmes à M. Nothomb des objections, mais il persista dans sa manière de voir. J'étais très tenté de soumettre l'affaire à M. de Bismarck ; je craignais cependant d'être éconduit par quelque fin de non recevoir qu'il invoquerait pour ne pas contrarier un haut fonctionnaire qui était sous ses ordres directs. Je me résignai, toute réflexion faite, à risquer l'aventure et à suivre le conseil de M. Nothomb. J'écrivis fort tard dans la nuit et fis remettre à l'hôtel de la chancellerie une lettre rédigée dans le sens indiqué par lui, que M. Fœhr seul signa, comme *persona grata*. Le lendemain, dans la matinée déjà, ce dernier fut invité à se présenter à la chancellerie, où on lui apprit que la disposition sur la garantie était admise et le traité fut paraphé. Je télégraphiai à Luxembourg : « Après rupture des négociations, convention au sujet des chemins de fer Guillaume-Luxembourg conclue. » Cette dépêche arriva à sa destination après les élections. Je mentionne cette circonstance, parce qu'on a avancé qu'elle aurait eu de l'influence sur le résultat des élections.

Je ne m'enorgueillis pas du traité du 11 juin 1872. Il était contraire à notre indépendance et à notre neutralité ; il restreignait, malgré les promesses faites par M. Delbruck, les droits que le Gouvernement luxembourgeois avait jusque-là exercés par rapport aux chemins de fer Guillaume-Luxembourg ; il contenait des dispositions qui avaient pour effet d'ajourner le remboursement de la subvention de huit millions de francs qui avait été accordée à la société concessionnaire. Je me félicitais cependant d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour obtenir un résultat plus favorable. Je me félicitais surtout d'avoir lutté énergiquement pour faire admettre la stipulation au sujet de la garantie, quand la société Guillaume-Luxembourg me fit notifier par exploit du

Digitized by Google

18 juin 1872 une protestation contre la violation par le Gouvernement luxembourgeois des droits qu'il lui avait reconnus, en se réservant d'en poursuivre la répression par toutes les voies légales. La société n'a pas commencé ce procès jusqu'à présent ; elle n'a aucun intérêt à faire valoir ses prétentions, tant qu'elle perçoit la rente de trois millions de francs qui lui est assurée par le Gouvernement allemand.

La convention du 11 juin 1872 fut soumise à l'approbation des Puissances signataires du traité de Londres du 11 mai 1867. Le Gouvernement anglais, en donnant la sienne, fit la réserve qu'elle ne devait pas être considérée comme établissant un précédent par rapport à d'autres États dont la neutralité est reconnue par les traités. La Chambre des députés fut ensuite appelée à donner son approbation à la convention ; elle l'adopta, sans la discuter longuement, dans la séance du 28 juin 1872. Les membres de l'opposition qui prirent part à la discussion, s'occupèrent principalement des élections et me reprochèrent d'avoir cherché à les influencer en retardant la solution du différend avec l'Allemagne. C'était puéril. Il est, en effet, bien établi par les pièces que nous n'avons pas cessé de négocier un seul instant d'une manière sérieuse pour obtenir des conditions meilleures que celles qui étaient proposées. Nous avons certes eu raison d'insister, puisque jusqu'au jour où le traité a été signé, des concessions nous ont été faites, parmi lesquelles la stipulation sur la garantie au moins a une grande valeur. Jamais au surplus des élections ne se sont faites dans notre pays dont le résultat peut moins être attribué à l'intervention du Gouvernement, que celles de 1872. Ses partisans lui reprochaient de trop s'abstenir, quand ils voyaient des fonctionnaires user ouvertement de l'influence que leur donnaient leurs fonctions, pour combattre les candidats qui étaient portés pour lui. Pour ma part, je n'ai pas dit à un seul électeur pour ou contre quel candidat il devait voter ; je n'ai employé aucun agent pour des recommandations de ce genre ; je n'ai pas écrit une syllabe dans un journal dans le même but. J'ai toujours eu une grande répugnance pour les menées électorales ; quand j'étais sur les rangs, je ne me suis pas même adressé aux électeurs pour leur demander leur voix. Ce qui aux élections de 1872 a surtout nui à l'opposition, c'est que parmi ceux qui en faisaient partie il y en avait qui soutenaient sans retenue la cause de l'étranger et donnaient toujours tort au Gouvernement luxembour-

Digitized by Google

geois, au milieu des difficultés dont il était entouré, quoi qu'il fît pour défendre les intérêts et les droits du Grand-Duché.

La commission générale de Strasbourg, en prenant possession de l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg au nom du gouvernement allemand, agit de suite d'une manière qui justifiait les appréhensions qu'on avait conçues avant la conclusion du traité du 11 juin 1872. Le 6 septembre, son représentant vint me communiquer le règlement d'exploitation concernant les chemins de fer d'Alsace-Lorraine, en m'invitant à le faire publier, pour qu'il pût être appliqué dès le 15 septembre, selon sa forme et teneur, à l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg; c'était pour moi une surprise, car je n'avais reçu aucune information depuis le 11 juin, qui me faisait prévoir qu'on élèverait cette prétention. Je fis observer à mon interlocuteur qu'il était impossible de satisfaire à sa demande dans le délai fixé, parce que le règlement devait être soumis au Conseil d'État et ensuite au prince Henri qui se trouvait à La Haye, qu'il exigeait d'ailleurs un examen attentif à cause des dispositions contraires à nos lois qu'il paraissait contenir, qui, d'après l'art. 1er du traité du 11 juin, ne pouvaient pas y être maintenues. L'on me déclara que, si la publication exigée n'était pas faite pour le 15, l'exploitation des chemins de fer Guillaume-Luxembourg serait interrompue à partir de la retraite de l'Est, qui devait avoir lieu le 15 même. Cette menace fut faite d'un ton impérieux, difficile à endurer, au milieu de la gare de Luxembourg où je me trouvais avec M. N. Salentiny. Nous ne pouvions pas nous exposer au danger de la voir réaliser. Je fis grande diligence, et le règlement d'exploitation put être publié en vertu d'un arrêté signé le 15 septembre par le Prince avec la réserve, très peu efficace, proposée par le Conseil d'État, qu'il ne serait exécutoire que pour autant qu'il était conforme au traité du 11 juin 1872. Il fut de suite intégralement mis en vigueur. Le gouvernement allemand consentit cependant à entrer en négociation au sujet de la question de la force obligatoire des dispositions y contenues qui ne s'accordent pas avec nos lois; le délégué qu'il envoya à Luxembourg, nous fit des concessions qui n'étaient pas sans valeur; je les indique dans l'exposé de la situation qui parut en 1874 au chapitre qui concerne les chemins de fer. Quoiqu'elles fussent constatées dans le procès-verbal qui fut dressé des conférences que j'eus avec le négociateur alle-

Digitized by Google

mand, elles restèrent sans suite. Un arrêt qui fut rendu par la Cour supérieure, après que je me fus retiré du Gouvernement, en fut peut-être la cause. J'ai écrit récemment une brochure dans laquelle j'ai examiné cet arrêt. Il a eu le tort surtout de décider des questions sur lesquelles il pouvait s'abstenir de se prononcer et qui n'avaient pas toutes été soulevées pendant l'instance.

La commission de Strasbourg a encore montré par la manière dont elle a procédé à l'exploitation de nos chemins de fer, qu'elle ne les possédait pas seulement pour qu'ils servissent aux transports pacifiques du commerce et de l'industrie. Elle se conduisait, comme le gouvernement prussien a l'habitude de le faire, lorsqu'il poursuit un but politique ou militaire. Elle dépensa immédiatement des millions pour mettre tout le réseau en bon état, pour établir des doubles voies, pour agrandir les gares et y créer de nouvelles installations ; elle eut à son service des employés quatre, cinq et six fois plus nombreux que ceux de la compagnie de l'Est. Elle agit de toute façon, comme si elle se souciait peu de relever les revenus de son entreprise. Le grand zèle qu'elle déploie, a un mauvais côté pour nous ; nous voyons, en effet, reculer constamment le moment où pourra être remboursée la subvention de huit millions que l'État a accordée à la société Guillaume-Luxembourg. Il est à craindre même que ce moment n'arrive pas pendant le temps fixé pour l'exploitation par la commission de Strasbourg. Le produit du réseau est cependant considérable et toute autre compagnie qui en aurait obtenu l'exploitation, serait à même aujourd'hui de commencer à rembourser nos avances.

Le gouvernement allemand fournit lui-même la preuve que nous avions raison de soutenir contre lui, qu'en demandant l'exploitation de nos chemins de fer, il élevait une prétention qui ne s'accordait pas avec notre neutralité. En 1873, un Luxembourgeois sollicita la concession d'une ligne se dirigeant de Luxembourg à la frontière française près de Longwy. Dès que le gouvernement allemand en fut informé, il réclama; il prétendait que le gouvernement luxembourgeois ne pouvait pas autoriser la construction du chemin de fer projeté, sans contrevenir aux obligations que la neutralité lui imposait. Il alla donc bien au delà de la thèse que nous défendions pendant les négociations au sujet du traité du 11 juin 1872. Je n'hésitai pas à lui répondre que, puisqu'il ne con-

Digitized by Google

sidérait pas comme contraire à la neutralité l'exploitation qu'il avait entreprise d'un réseau aboutissant aux lignes allemandes qui se dirigent vers les forteresses de Thionville et de Metz, il ne pourrait, à plus forte raison, pas considérer comme y étant contraire la construction par un particulier, dans le Grand-Duché, d'un chemin de fer quelconque. On ne s'adressa plus ensuite à moi au sujet de cette affaire; le ministre allemand à La Haye la traita verbalement avec le prince Henri. Il ne nous fut témoigné aucune mauvaise humeur à Berlin pour l'argument ad hominem que j'ai employé. On voit donc par les faits qui ont suivi de près la prise de possession des chemins de fer Guillaume-Luxembourg par la commission de Strasbourg, aussi bien que par les considérations que j'ai exposées plus haut, que le gouvernement luxembourgeois n'était pas sous l'influence de préventions, quand il ne voulut pas céder leur exploitation à l'État allemand.

Outre les lois dont j'ai parlé jusqu'à présent, le gouvernement de 1867 en a élaboré d'autres sur des matières importantes, sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir cédé à la manie de légiférer. Telles sont celles qui concernent les droits et les devoirs des fonctionnaires, l'augmentation de tous les traitements, l'organisation de plusieurs services publics, l'enseignement primaire et moyen, les maladies contagieuses du bétail, la vaine pâture, les professions ambulantes, les collectes à domicile, la création de la Banque nationale, celle de l'évêché de Luxembourg.

Plusieurs de ces lois ont eu un grand caractère d'utilité. Je cite particulièrement celle relative aux professions ambulantes du 18 juin 1870. Pendant mes tournées, j'avais souvent entendu des plaintes au sujet des bandes de vagabonds luxembourgeois qui se faisaient alors redouter dans nos campagnes; elles étaient organisées à l'instar de celles des Bohémiens, parcouraient le pays dans tous les sens, s'installaient dans le voisinage des villages avec femmes et enfants, comme si elles voulaient se mettre à portée des habitants pour exercer leurs petits métiers, tandis qu'elles se livraient principalement à la mendicité et au maraudage, n'hésitant pas à l'occasion d'employer la menace ou la violence pour obtenir ce qu'elles convoitaient. Il a été constaté, que le nombre des individus que comprenaient les familles qui menaient ce genre d'existence, s'élevait à 1500 approximativement. Le mal était donc

Digitized by Google

devenu très grand. Je le signalai au conseil ; M. Vannerus se chargea d'y porter remède. Il rencontra la résistance du Conseil d'État qui ordonna le second vote de la loi que la Chambre avait adoptée. Les mesures qu'il parvint à faire décréter, furent exécutées avec une grande vigueur par la gendarmerie sous les ordres de M. Crespin. Elles eurent un plein succès, et les parties du pays que ces bandes exploitaient particulièrement, furent délivrées d'un véritable fléau.

Le projet de loi sur la Banque nationale nous suscita une opposition fort vive et fort tenace pendant les sessions de la Chambre de 1872 et 1873. C'était à moi que les adversaires de cette institution en voulaient surtout. Je n'en avais cependant pas provoqué la création, et j'avais abandonné à mon collègue que l'affaire concernait, les négociations avec les demandeurs en concession. Mes convenances et mes intérêts devaient me rendre peu favorable à une institution de ce genre. J'avais eu avec les administrateurs les plus influents de la Banque internationale des relations déjà avant qu'elle fût fondée ; elles devinrent vraiment amicales à la suite des violentes attaques que nous eûmes à supporter en commun. Je ne sais pas quelle considération personnelle aurait pu prévaloir sur le désir que je devais avoir de maintenir ces bonnes relations, qui m'étaient agréables et n'avaient pour moi que des avantages. J'ai concouru à la fondation de la Banque nationale, parce que j'ai cru qu'elle serait utile au pays sous les mêmes rapports que la Banque internationale. C'était le sentiment général ; peut-être doit-il être attribué à quelques actes de la Banque internationale elle-même, que ses anciens adversaires, devenus ses partisans chaleureux, lui avaient reprochés. Le fait est que le gouvernement n'aurait pu rejeter la demande en concession, sans blesser l'opinion publique, sans être l'objet d'une suspicion générale. Que parmi les hommes qui s'y intéressaient, il y en ait eu qui n'étaient pas d'une extrême probité et délicatesse, cela peut être reconnu. Aurait-il fallu s'abstenir pour ce motif? mais alors il ne faudrait vraiment plus rien entreprendre, on ne peut empêcher de mauvais éléments de s'introduire dans toutes les affaires ; nous avons surtout acquis de l'expérience sous ce rapport par nos chemins de fer. Au surplus, la Banque nationale est régie par des statuts bien plus rigoureux que sa concurrente ; elle doit être considérée comme une entreprise sérieuse, puisqu'elle dispose de toutes les sommes

Digitized by Google

que les actionnaires s'étaient engagés à verser. Il est incontestable qu'à cette heure elle rend des services.

Un projet de loi qui a encore donné lieu à des débats animés à la Chambre, c'est celui qui a été relatif à la création d'un évêché à Luxembourg. Il me semblait propre dans la situation des choses, à résoudre la question du concordat qui est posée dans toutes nos Constitutions et a fréquemment été mentionnée dans le discours du Trône et les adresses de la Chambre, où elle a suscité de longues discussions. Le projet a été attaqué par l'opposition surtout comme une œuvre de cléricalisme, attentatoire aux droits de l'autorité civile. J'y avais cependant introduit des dispositions, d'après lesquelles l'évêque devait être Luxembourgeois, obtenir l'agréation du gouvernement et prêter au Roi Grand-Duc le serment de fidélité, conçu dans les mêmes termes que celui dont on se contente encore aujourd'hui en France, tandis que sous le régime du vicaire apostolique, qui prévalait jusque là, le chef du clergé n'était pas lié par une règle envers l'autorité civile. Il ne s'agissait pas de cléricalisme ; aussi la loi fut adoptée à une grande majorité par la Chambre, qui a prouvé plus d'une fois plus tard, par ses votes concernant l'enseignement primaire, qu'elle était libérale.

Il s'est passé au sujet du projet de loi sur l'évêché un point qui me semble mériter que j'en fasse encore mention. J'ai rédigé ce projet au moment où M. de Bismarck venait de commencer le Kulturkampf et y déployait toute son ardeur. Il avait donné un avertissement au gouvernement belge, parce qu'il s'était montré trop favorable aux membres du clergé allemand expulsés qui avaient trouvé un refuge en Belgique. Nous devions chercher à ne pas le blesser à l'endroit sensible. J'eus l'idée de charger M. Fœhr de lui communiquer notre projet de loi et de lui écrire que cette communication lui était faite, pour lui donner connaissance de notre manière d'apprécier la question des rapports de l'Église avec l'État. J'ai pensé que cette démarche serait considérée comme un acte de courtoisie et de bon voisinage qui plairait d'autant plus que nous maintenions les droits de l'autorité civile. Je ne me suis pas trompé dans mon attente. Quelques jours après que la lettre de M. Fœhr fut expédiée, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* publia un article sur notre projet de loi ; elle l'examinait en détail, en approuvait toutes les dispositions, et le présentait en quelque sorte comme un

Digitized by Google

modèle à imiter. Nous en fûmes agréablement surpris, mes collègues et moi. Comme le journal qui contenait l'article, ne s'était jamais occupé des lois du Grand-Duché, qu'il était l'organe du grand chancelier, surtout pour les questions qu'il prenait à cœur comme celles qui se rattachaient au Kulturkampf, nous l'attribuâmes aux inspirations de ce dernier. C'est ainsi que nous avons pu invoquer les meilleures autorités pour repousser le reproche de cléricalisme.

Nous avons reçu, à propos du Kulturkampf, d'autres témoignages des bonnes dispositions du gouvernement allemand à notre égard. Ainsi il s'adressa à nous, pour connaître les effets des principes en vigueur dans le Grand-Duché, qu'il voulait introduire dans la législation qu'il préparait sur les rapports de l'Église et de l'État ; il nous demanda quelle influence le mariage civil avait exercé chez nous sur le nombre des mariages religieux. Nous dûmes, en grande partie, la faveur dont nous jouissions à Berlin, au chef de notre clergé, Mgr Adames, qui, par patriotisme, a tenu envers les prêtres catholiques réfugiés sur notre territoire, une conduite dictée par le désir de mettre le gouvernement à l'abri de tout reproche.

J'ai rappelé dans les pages qui précèdent, les principaux actes du gouvernement de 1867 ; je ne m'arrêterai pas aux autres ; je puis très bien m'en dispenser. Nous avons rendu compte, en effet, de toute notre gestion des affaires du pays dans les exposés de la situation administrative que nous avons publiés en 1868, 1871 et 1874, à l'instar de ce qui s'est pratiqué sous le régime des Pays-Bas et sous le gouvernement que M. de la Fontaine a présidé pendant les années 1843 à 1848. Je crois pouvoir dire que ces documents constatent que nous n'avons rien négligé pour accomplir d'une manière complète la tâche qui nous était imposée, que nous avons abordé résolument toutes les questions, sans craindre d'engager notre responsabilité ou de nous attirer des difficultés. Nous n'avons pas ralenti notre travail, M. Vannerus et moi, au moment où nous étions décidés à nous retirer. Quand notre démission a été acceptée, des projets de loi étaient préparés, les plus nombreux par M. Vannerus, qui suffirent pour occuper la Chambre pendant plusieurs sessions. J'ajoute que le Gouvernement n'était pas secondé par des conseillers de gouvernement effectifs, en dehors du secrétaire général, et qu'il recourait bien rarement à des commissions pour la rédaction

Digitized by Google

des projets de loi. Personnellement, je n'ai pas même abandonné aux bureaux le soin de rédiger un seul des articles concernant les branches de mon service qui ont été insérés dans les exposés de la situation administrative. Je n'ai cependant absolument pas eu besoin de m'exténuer de fatigue. Nous fûmes aussi toujours assidus à notre poste. Depuis que la guerre de 1870 fut déclarée jusqu'à la conclusion du traité du 11 juin 1872, je n'ai pas quitté la ville une seule fois, soit pour visiter ma famille, soit pour donner des soins à mes affaires personnelles. Nous n'avons pas manqué non plus d'être présents à l'Hôtel du gouvernement pendant les heures de bureau.

Ma démission de président du gouvernement fut acceptée par le prince Henri le 26 décembre 1874. C'était un moment où il semblait que j'aurais dû désirer conserver mes fonctions. Aucune question grave ou embarrassante n'attendait une solution. La construction des chemins de fer Prince-Henri, qui nous avait donné des soucis constants et avait été l'objet des prédictions les plus décourageantes, paraissait assurée; deux lignes principales du réseau, celle d'Esch à Athus et celle de Diekirch à Wasserbillig, étaient en exploitation; des travaux considérables étaient exécutés sur les autres, et quelques brillantes affaires que Philippart venait de conclure, permettaient d'espérer que les fonds ne manqueraient pas pour les achever; la situation financière était satisfaisante; au lieu d'un déficit que nous avons trouvé à notre entrée en fonctions, il y avait un boni en caisse de six millions. Une grande prospérité régnait dans le pays et facilitait la tâche de l'administration; l'augmentation du traitement de tous les fonctionnaires devait produire sur eux une impression qui les disposait à bien seconder le gouvernement, l'accord était parfait entre mes collègues et moi; nous jouissions de la confiance du Souverain et de Son Lieutenant, ainsi que de celle de la grande majorité de la Chambre. Les inquiétudes que m'a toujours données la gestion des affaires de l'État, la lassitude que j'ai ressentie à la suite d'une application constante, pendant sept ans, à des questions que je prenais à cœur, les fortes et injustes préventions auxquelles j'étais en butte et qui me faisaient reprocher les actes les plus répréhensibles, me déterminèrent à me démettre de mes fonctions et à insister pour que ma démission fût acceptée. J'ai toujours eu beaucoup de goût pour le genre de travail auquel un membre du gouvernement est assujetti, et

Digitized by Google

j'ai éprouvé toujours une grande satisfaction à participer à des actes qui peuvent produire des résultats utiles. Mais ces dispositions n'ont pu prévaloir sur mes répugnances. Ce sont les ambitieux qui supportent le mieux les désagréments attachés à l'exercice du pouvoir ; ils éprouvent à occuper les positions les plus élevées dans l'État, des jouissances qui leur procurent d'amples compensations. Ils sont d'ailleurs particulièrement habiles à éloigner de la voie qu'ils veulent suivre, les obstacles qui peuvent la rendre difficile.

On a répandu le bruit, que des difficultés que j'aurais avec le Prince-Lieutenant du Roi, auraient été la cause de ma retraite. Il n'en est pas ainsi. Le bruit dont je parle, s'explique cependant. Voici ce qui est arrivé. Peu de temps avant que ma démission fût acceptée, M. Philippart avait formé une demande dont il avait présenté l'admission, conformément à son habitude, comme devant avoir une influence décisive sur le succès de son entreprise. Il désirait que la section vers Esch, de la ligne de Bettembourg à Athus, fût dirigée par Rumelange sur Esch. Je n'étais pas favorable à cette demande que je considérais comme contraire aux termes de l'acte de concession, et j'avais refusé de l'admettre. Le prince Henri, qu'il était toujours facile d'inquiéter, quand il s'agissait de nos chemins de fer, se laissa séduire par les arguments de M. Philippart. Il aborda la question dans une conférence qu'il eut avec tous les membres du gouvernement. Après m'avoir entendu soutenir mon opinion, il me dit qu'on pouvait croire qu'elle m'était dictée par mes intérêts. Je le priai de s'expliquer et d'indiquer quels étaient les intérêts auxquels il faisait allusion. Il me répondit qu'on pouvait supposer que je voulais rendre un service à la commission de Strasbourg, en empêchant, comme elle le désirait, que le chemin de fer Prince-Henri traversât Rumelange, pour qu'elle permît à l'usine de Hollerich, dont j'étais actionnaire, de se raccorder à la gare de Luxembourg. La sortie du Prince était d'autant plus mal fondée, que ce raccordement ne pouvait être refusé d'après le cahier des charges des chemins de fer Guillaume-Luxembourg ; elle nous surprit énormément. Elle ne me fit pas perdre le calme et je la relevai, comme si elle me paraissait être une plaisanterie. Je n'ai toujours eu qu'à me louer de mes rapports avec le Représentant de notre Souverain ; j'ai reçu de lui des preuves nombreuses de la confiance entière qu'il avait

Digitized by Google

en moi. Je n'ai jamais pu m'apercevoir qu'elle fût ébranlée, quoique je fusse parfois en désaccord avec lui sur des questions importantes concernant nos chemins de fer, auxquels il s'intéressait avec une vraie passion. Pendant les dernières années où je remplissais les fonctions de président du gouvernement, il me témoignait les mêmes sentiments qu'auparavant. En 1872, je lui ai parlé un jour très sérieusement, en présence de mes collègues, de mon intention de me retirer; il m'engagea de la manière la plus touchante à ne pas l'abandonner; au printemps de 1874 encore, il se montra si peu disposé à m'accorder ma démission, qu'il ne répondit pas même à la lettre par laquelle je la lui ai demandée. J'ai donc pu ne pas être offensé par ses paroles dans la circonstance dont je parle; j'ai pu admettre qu'elles dépassaient sa pensée, et que, s'il s'était laissé induire en erreur, il ne manquerait pas de reconnaître son tort. Il ne revint plus ensuite sur la demande de Philippart; il a dû voir qu'elle n'était pas justifiée, puisque mon successeur ne l'accueillit pas plus que moi. Au moment où il consentit à me décharger de mes fonctions, il me refusa une petite faveur à laquelle je tenais; il fit bien entendre qu'il regrettait ma retraite, en me disant: je ne puis m'empêcher de vous lâcher, puisque je vois qu'il est impossible de vous retenir; mais il ne voulut pas que je restasse en fonctions pendant un mois encore, comme je le lui demandais, pour pouvoir expédier les affaires qui étaient préparées ou qui étaient sur le point de l'être. Je dus déguerpir sans délai, ce qui frappa tout le monde; le Prince se proposait de se rendre à Weimar; il désirait que le nouveau gouvernement fût installé avant son départ. C'était un caprice qui, vu les circonstances, ne me paraissait pas raisonnable.

Nous avons eu, M. Vannerus et moi, des témoignages d'approbation de notre conduite, auxquels nous avons pu attacher quelque valeur. La grande majorité de la Chambre a applaudi, quand M. de Blochausen, mon successeur, en annonçant à la Chambre la formation du nouveau gouvernement, a dit: « La retraite de MM. Servais et Vannerus, le lendemain du vote unanime du budget, démontre qu'ils possédaient la » confiance de la Chambre; celle du Souverain et du pays ne leur ont » pas fait défaut un seul instant; ils emportent l'estime du pays et la » conscience du devoir vaillamment rempli ». Mon élection, à une immense majorité, comme membre du conseil communal en remplacement

Digitized by Google

de l'ancien bourgmestre, M. Simonis, sans que j'aie fait aucune démarche auprès des électeurs, ma nomination, à mon insu, comme président de la société agricole et de la société des arquebusiers de Luxembourg, attestent les sympathies dont jouissait l'administration que je présidais. Je rappelle ces démonstrations, parce qu'on peut réellement se féliciter, dans notre pays, d'en avoir été l'objet, après sept ans de gouvernement. J'ai su parfaitement, quand elles se sont produites, qu'il ne fallait pas y attacher trop d'importance et qu'elles n'étaient pas une garantie pour l'avenir. Je l'ai éprouvé, il y a quelques mois. J'ai eu à peine assez de voix pour être porté sur la liste des candidats que la Chambre propose pour la nomination des membres du comité du contentieux du Conseil d'État, quoique je fasse partie de ce corps depuis sa création en 1857 et quoique j'en fusse le président au moment même du vote. En 1867, peu de temps avant mon entrée au gouvernement, j'avais été plus heureux ; je fus le premier sur la liste des candidats et reçus même toutes les voix moins une.

Au moment où j'ai quitté le gouvernement, je fus nommé président du Conseil d'État et membre de la commission des curateurs de l'Athénée ; j'avais déjà rempli ces dernières fonctions pendant dix ans avant 1867. On m'accorda aussi le titre de Ministre d'État honoraire, qui avait été décerné pour la première fois à M. de Tornaco, en vertu d'un arrêté que j'ai signé sur le désir exprimé par le prince Henri. Par arrêté du 17 décembre 1875, je fus appelé aux fonctions de bourgmestre de la ville. Ma nomination avait donné lieu à des tiraillements qui me firent hésiter à l'accepter. Il y avait quelque témérité de ma part de me charger des fonctions de bourgmestre. Je pouvais échouer dans l'accomplissement de ma tâche, et perdre, sans espoir d'aucun avantage, la faveur dont je jouissais auprès de mes concitoyens, après avoir éprouvé des désagréments et des mécomptes. Je ne me suis pas arrêté à ces considérations. Je suis entré dans l'administration communale, parce que, désireux de mener une vie plus active que pendant l'année qui venait de s'écouler, je croyais y trouver des occupations qui convenaient à mes goûts et qui n'étaient pas trop pénibles. La ville était d'ailleurs dans une situation qui présentait de l'intérêt pour quelqu'un qui a le désir d'être utile. Elle se transformait et se renouvelait pour ainsi dire. Dans cette situation, des actes devaient être accomplis

Digitized by Google

qui exerceraient une grande influence sur l'avenir de notre cité ; il m'était agréable d'y prendre part. Je croyais donner la preuve que je n'étais pas un grand ambitieux, en consentant à être bourgmestre, après avoir rempli les fonctions de président du gouvernement. Mais on ne croit plus aujourd'hui au moindre désintéressement, sans doute parce qu'il y en a trop qui se vantent de celui qu'ils n'ont pas. Il y eut donc des personnes qui s'imaginèrent que je désirais occuper cette position qui, sans être très avantageuse ni très élevée, me mettait cependant, plus qu'un autre, en évidence et pouvait me servir pour arriver de nouveau au gouvernement. Ce genre de spéculation ne devait pas m'être attribué, lorsque j'ai toujours montré peu d'empressement à faire partie du gouvernement, et peu de tenacité à y rester, lorsque j'y étais.

Les affaires de la ville sont devenues bien plus nombreuses que pendant la période de 1843 à 1848, où j'ai été pour la première fois membre du conseil communal. On peut dire qu'elles ont décuplé, si l'on compare le nombre de celles qui ont été traitées, pendant les deux périodes, par le collège échevinal, conformément au procès-verbal de ses séances. Elles sont aussi devenues plus importantes. Je crois qu'on n'a à se plaindre d'aucune lenteur dans leur expédition. Je me suis cependant, pendant les derniers temps, attiré le fâcheux courroux des bonnes ménagères de la ville et les interpellations incessantes de la presse, parce que l'eau est venue à manquer quelquefois, mais le service de la conduite n'était pas négligé. De graves défauts de construction commis aux travaux de premier établissement, longtemps avant que je fusse entré dans l'administration communale, avaient rendu nécessaires de grosses réparations et devaient exiger le renouvellement des installations, qui ne pouvaient s'exécuter, sans que le débit de l'eau fût interrompu. Je regrette bien sincèrement d'avoir pu déplaire, quoique sans ma faute, non pas à quelques journalistes, mais aux belles ménagères de Luxembourg, avec lesquelles j'ai toujours eu le plus grand désir de vivre en bonne intelligence.

La question financière doit faire aujourd'hui l'objet d'une constante préoccupation pour une administration communale. Les dépenses augmentent constamment dans toutes les communes, et avec elles les impôts et les emprunts. Il faut chercher à les restreindre ; mais comment y parvenir, en ce qui concerne celles de la ville, en présence du goût du

Digitized by Google

public luxembourgeois pour ses commodités et ses aises, et des besoins que créent le développement de la population et tous les changements que les travaux de démolition ont occasionnés au territoire qu'elle habite. La situation financière est encore aujourd'hui favorable ; 25 centimes additionnels, outre le produit de l'octroi et du Baumbusch, outre quelques menus revenus suffisent pour couvrir toutes les dépenses. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Heureusement nos commettants ouvrent de bonne grâce leur bourse, ils nous sollicitent même de ne pas les ménager et de faire tout bien et beau. Combien le bourgeois actuel de la bonne ville de Luxembourg diffère de celui que j'ai représenté de 1843 à 1848 au conseil communal ! quel accueil aurait reçu de ses électeurs le conseiller qui, dans ce temps, leur aurait parlé de centimes additionnels à imposer ? Le Baumbusch eut à souffrir de ces dispositions ; il dut souvent fournir les ressources dont on manquait, qu'on craignait de demander au contribuable. De nombreuses coupes y laissèrent des vides que nous aurions volontiers voulu voir bien remplis.

Un objet qui a exigé l'attention de l'administration communale, c'est la revision des règlements communaux, qui sont tellement nombreux sur les différentes matières et tellement défectueux parfois, qu'il est impossible de s'y retrouver. Dès les premiers jours de mon entrée en fonctions comme bourgmestre, j'ai commencé à m'occuper de cette tâche. Je ne sais pas si je parviendrai, comme j'en ai le désir, à faire publier le recueil complet de nos règlements revisés. Le travail auquel j'ai à me livrer, présente plus de difficultés qu'on est disposé à le croire, lorsqu'on ne sait pas jusqu'à quel point les règlements, même de grandes villes, laissent à désirer.

L'administration communale n'a pas avec les administrations de l'État et notamment pas avec celle des travaux publics, dirigée par le directeur général de la justice, les bons rapports qu'exigeraient les affaires qu'elles ont à traiter. On nous montre beaucoup de susceptibilité, peu de bienveillance ; on n'a pris égard, comme on le pourrait, aux intérêts de la ville à l'occasion de la démolition de la forteresse, lorsqu'on aurait pu cependant en tenir compte, sans le moindre préjudice pour l'État ; on élève contre elle, pour la cession de terrains sans valeur, destinés à des constructions d'utilité publique, des prix exorbitants qui contrastent singulièrement avec les subsides qu'on accorde exclusivement aux autres

Digitized by Google

communes du pays, riches et pauvres, même à celles dont les revenus dépassent les dépenses qu'elles ont à supporter. J'ai ici particulièrement en vue un terrain, situé près de la porte d'Eich, sur lequel doit être établie la nouvelle machine élévatoire de la conduite d'eau. Nous avons pris des dispositions, d'après lesquelles son acquisition était devenue nécessaire, parce que nous croyions qu'une commune devait s'entendre facilement avec le gouvernement au sujet du prix d'un petit emplacement et d'une faible valeur, dont l'État pouvait facilement se passer et dont elle avait besoin pour une construction d'utilité publique, avantageuse surtout à l'État lui-même. Le conseil communal donna, dans ce moment même, la preuve de son désir d'être agréable au gouvernement. Les dépenses occasionnées par l'érection de la statue de la princesse Henri avaient dépassé le montant des souscriptions qui, d'après les hommes de l'art, avaient paru suffisantes pour les couvrir. Il semblait que ce fût au gouvernement de compléter, par un subside, les fonds dont on disposait, puisqu'il devait être employé à solder le prix d'un monument national. Il ne voulait cependant pas demander à la Chambre le crédit nécessaire, dans la crainte de faire naître des discussions sur les personnes, qu'on voulait éviter. Il manifesta le désir, que la ville se chargeât du déficit qui était à combler. Le conseil communal vota les six mille francs auxquels il s'élevait; il était bien convaincu qu'il n'était obligé, d'aucune façon, à consentir à ce sacrifice, d'autant moins, que les souscriptions des habitants de Luxembourg s'élevaient à des chiffres proportionnellement considérables. Le don de six mille francs, qui dépassait de beaucoup la valeur du terrain près de la porte d'Eich, n'eut pas l'effet que j'espérais sur les négociations relatives à son acquisition. Les anciennes prétentions furent maintenues. L'on soumit à l'administration communale un projet de convention qui s'appliquait non seulement au terrain près de la porte d'Eich, mais aux objets les plus divers et nous imposait les charges les plus onéreuses. Nous fîmes toutes les démarches pour obtenir de meilleures conditions ; nous employâmes comme solliciteurs les deux députés de la ville, qui votaient habituellement en faveur du gouvernement. Rien ne servit; on profita aussi largement que pouvait le faire le particulier le plus tenace, de la nécessité dans laquelle nous nous trouvions d'acquérir l'immeuble en question. Pas la moindre modification ne fut apportée au projet de convention.

Digitized by Google

J'étais certain, d'après les pièces que j'avais sous les yeux, que le gouvernement fédéral n'aurait pas manqué de céder gratuitement, si la demande lui en avait été faite, l'emplacement dont la ville désirait avoir la possession, à moins que des considérations stratégiques ne s'y fussent opposées. Je fus donc très frappé de la raideur que montra le gouvernement luxembourgeois. Nous dûmes céder, et le terrain que nous désirions acquérir, d'une valeur de 2000 à 3000 fr., nous coûta, d'après mon évaluation, de 30,000 à 40,000 fr. Ce ne fut pas tout. Je ne négligeai rien pour que les obligations contractées par la ville dans la convention avec le gouvernement, le 13 août 1877, fussent exécutées sans retard. Je fis porter, au budget pour 1878, les crédits nécessaires pour couvrir les dépenses qui nous étaient imposées. Notre architecte reçut l'ordre de prendre les mesures nécessaires, afin que les travaux dont nous étions chargés, fussent exécutés sans perte de temps. Voilà cependant que le Directeur général, chargé des travaux publics, vint déclarer à la Chambre, que la ville de Luxembourg ne remplissait pas les obligations qu'elle avait contractées par l'acte du 27 juillet 1877. Ce reproche, fait publiquement au milieu des représentants du pays, contrairement à l'usage suivi par le gouvernement de ménager les autorités communales, même les moins soucieuses de leur devoir, me frappa d'autant plus que l'on ne s'était jamais plaint à l'administration communale de la lenteur qu'elle aurait mise à exécuter ses engagements. Il attaquait trop notre loyauté, pour que je pusse l'accepter en silence. Je le relevai dans une séance du conseil communal. Il me fut facile de prouver, par les faits les plus pertinents, qu'il n'avait pas la moindre apparence de fondement. Le bulletin communal, contenant mes observations, fut communiqué à tous les membres de la Chambre, pour qu'ils ne restassent pas sous l'impression des reproches faits à l'administration communale. Quelque péremptoires qu'elles fussent, elles ne provoquèrent pas la moindre observation tendant à atténuer la gravité des paroles qui avaient été prononcées par le gouvernement. Les réclamations du dernier citoyen contre des reproches blessants, dirigés contre lui à la Chambre, auraient été mieux écoutées. Les articles du journal *La Gazette de Luxembourg*, qui paraît depuis peu, comme organe du gouvernement, m'ont fait croire que les procédés que je viens de rappeler, tenaient à la tactique parlementaire qu'on croyait

Digitized by Google

devoir suivre devant une Chambre, composée en grande partie de députés de la campagne. L'avenir m'éclairera à ce sujet. Quoi qu'il en soit, la raison politique ne peut pas justifier un manque d'égards pour une administration communale, chargée d'une tâche ingrate et souvent pénible. Le moins qu'on doive espérer, lorsqu'on accepte une pareille tâche, c'est la bienveillance du gouvernement.

Malgré les contrariétés que je suis dans le cas d'éprouver pour les causes que je viens d'indiquer, je ne me suis pas repenti, jusqu'à présent, d'avoir accepté les fonctions de bourgmestre. Aussi ai-je de nouveau posé ma candidature aux élections qui ont eu lieu en 1878, pour le renouvellement de la moitié du conseil communal. Mes collaborateurs du collège échevinal contribuent à me rendre ma besogne fort agréable; les résultats obtenus servent à m'y intéresser ; les habitants de la ville m'ont de nouveau accordé leur confiance d'une façon éclatante.

J'ai dit plus haut, qu'au moment de ma retraite du gouvernement, l'achèvement des chemins de fer Prince-Henri paraissait assuré. Une année plus tard, une grande catastrophe est venue le rendre fort douteux; c'est la déconfiture de la société des Bassins houillers, que ses entreprises téméraires et mal conduites ont fini par ruiner ; cette déconfiture a entraîné celle de la société Prince-Henri. La société des Bassins houillers était parvenue à s'emparer du produit des obligations que cette dernière avait émises et lui avait enlevé ainsi les moyens de remplir ses engagements. Je n'ai rien à me reprocher dans ce désastre. J'ai toujours cherché à empêcher Philippart de mettre la main sur les valeurs de la société Prince-Henri. Dans ce but, j'ai fait insérer dans les statuts de cette société l'art. 19, d'après lequel les fonds provenant de ses obligations devaient être versés chez un banquier à désigner au gouvernement et ne pouvaient être retirés que pour payer les travaux exécutés au chemin de fer au fur et à mesure de leur exécution. J'ai veillé avec soin à ce que cette disposition fût observée ; elle n'a pas cessé de l'être non plus tant que j'ai fait partie du gouvernement. Dans les discussions que la débâcle de Philippart a provoquées à la Chambre, le 27 janvier 1876, un député m'a néanmoins reproché d'avoir, par mes complaisances envers lui, été la cause que les fonds manquèrent pour la construction des chemins de fer Prince-Henri et d'avoir ainsi compromis cette entreprise. M. Funck, alors Directeur général, chargé du service des chemins

Digitized by Google

de fer, me témoigna la bienveillance de me défendre contre l'imputation dont j'étais l'objet. Il soutint que j'avais toujours fait mon devoir à l'égard de Philippart, et que j'avais même agi avec rigueur pour mettre la société Prince-Henri à l'abri des dangers auxquels l'aventureux financier pouvait l'exposer. Il a lu, à l'appui de ses déclarations, deux lettres que j'ai écrites. J'aime à les reproduire. Elles montrent mieux que tout ce que je pourrais dire aujourd'hui, qu'à partir du moment où il était tenu d'exécuter ses obligations, je n'ai montré aucune faiblesse à l'égard de Philippart, que j'ai été plutôt rude envers lui ; elles corroborent les observations que j'ai déjà faites au sujet de l'insinuation méchante, souvent produite contre moi par un journal, que j'aurais été *son homme*. Voici les passages que M. Funck a lus d'une lettre que j'ai adressée, le 9 mai 1871, au conseil d'administration de la société Prince-Henri, dont M. Philippart faisait partie, au sujet de modifications à apporter à ses statuts : « D'après les statuts de votre société qui sont publiés, la com-
» pagnie des Bassins houillers entreprend la construction des chemins de
» fer Prince-Henri, moyennant un prix au plus de 200,000 fr. par kilo-
» mètre. La nouvelle disposition proposée à ce sujet fixe définitivement
» le prix kilométrique à 200,000 fr. Ce chiffre me paraît très élevé,
» quand je considère que, d'après les plans qui m'ont été soumis, on
» évite avec soin les travaux qui peuvent occasionner quelques dépenses
» et qu'on construira des lignes d'une exploitation difficile à cause des
» courbes et des pentes qu'elles suivent. Je ne sais pas si le conseil
» d'administration du Prince-Henri a délibéré sur la question du prix à
» fixer pour la construction du réseau. Composé comme il a été jus-
» qu'à ce jour, il n'a pu, s'il a réellement pris une délibération, avoir
» l'intention d'accomplir un acte sérieux. Les mêmes hommes ne peuvent
» représenter dans un contrat deux sociétés, ayant des intérêts opposés,
» surtout lorsqu'ils peuvent avoir des motifs pour favoriser l'une aux
» dépens de l'autre. A cause de ces circonstances, je pourrai difficile-
» ment approuver la nouvelle disposition qui doit être insérée dans vos
» statuts. En ne l'approuvant pas, j'agis certainement dans l'intérêt du
» conseil d'administration de la société Prince-Henri.

» Hier M. Philippart a envoyé une singulière dépêche à M. Majerus.
» Il insiste sur une prompte approbation des modifications de vos statuts ;
» il déclare qu'il décline toute responsabilité, si l'émission des obligations

Digitized by Google

» ne réussit pas à cause du retard qu'éprouve cette approbation, et charge » M. Majerus de me communiquer sa dépêche. M. Philippart est toujours » singulièrement, pressé quand il désire obtenir quelque chose du gou- » vernement ; il laisse à peine le temps de la réflexion. Il en est autre- » ment quand il doit, lui-même, accomplir un acte. Il est alors toujours » en retard. Il a un grand tort ; c'est qu'il croit que le gouvernement » doit être son très humble serviteur. La question des statuts du Prince- » Henri le prouve bien. Il a proposé ses statuts pour être approuvés » toute affaire cessante, parce qu'il prétendait que tout serait compro- » mis, si leur adoption n'avait pas lieu immédiatement. L'arrêté sollicité » intervient ; après plus d'un an, il n'obtient pas les résultats qu'il avait » annoncés comme prochains ; il propose des modifications aux statuts » qui ont eu la sanction royale. Il faut qu'à l'instant l'arrêté qui con- » sacre ses désirs soit préparé, si non, il rendra le gouvernement res- » ponsable de ses mésaventures. Veuillez donc faire sentir à M. Philip- » part, qu'il se trompe sur le rôle qu'il assigne au gouvernement ; » celui-ci ne se croit nullement obligé de déférer à toutes ses demandes ; » il revendique et maintient le droit de les examiner, de consulter sur » leur mérite les autorités compétentes, de se prononcer sur leur ad- » mission ou leur rejet, selon la conviction qu'il s'est formée ».

Après avoir lu ce passage de ma lettre du 9 mai 1871, M. Funck a ajouté : « Je pourrais multiplier la lecture de semblables documents. » Ainsi M. le Ministre d'État a fait procéder à une vérification de la comp- » tabilité de la société Prince-Henri. A cet effet, il a dépêché M. Mersch, » commissaire à Bruxelles. Il a écrit, entre autres, ce qui suit : D'après » les statuts de la société Prince-Henri, la société des Bassins houillers » a souscrit presque toutes les actions émises. Un versement de 30 pCt. » sur le montant des actions doit être fait dans un délai qui est expiré. » On m'a affirmé qu'il a eu lieu. Je ne me contente pas de cette affir- » mation ; je désire procéder à la vérification, dont le droit m'appartient. » Vous voudrez bien vous assurer particulièrement, s'il y a une admi- » nistration particulière, séparée pour la société Prince-Henri et pour » celle des Bassins houillers. Je désire aussi que vous preniez des » renseignements qui me permettent d'apprécier la valeur du caution- » nement de la société des Bassins houillers et qui consiste en actions » du centre et en actions de Manage Piéton. Il s'agit de vous assurer

Digitized by Google

» si la cote de ces actions, telle qu'elle est indiquée par les journaux, » est réelle. Enfin vous voudrez entretenir les administrateurs des Bas- » sins houillers des diverses questions relatives à l'exécution des chemins » de fer Prince-Henri, dont vous avez connaissance ».

Ces passages de mes deux lettres que M. Funck lut à la Chambre, étaient certes assez précis pour le dispenser de citer d'autres pièces, afin de prouver que mes complaisances pour M. Philippart étaient une fable, inventée pour me nuire dans l'opinion publique. Ils ne manquèrent pas de produire de l'impression. Aussi le député qui m'avait d'abord attaqué, comme ayant encouru une grande part de responsabilité dans la déconfiture de la société Prince-Henri, s'il ne me donna pas la satisfaction de reconnaître qu'il s'était trompé, n'insista pas dans la longue discussion qui eut lieu sur les reproches qu'il avait exposés contre moi. Aucun des députés ne s'y associa non plus. La loyauté de mes rapports avec Philippart n'était cependant pas définitivement acceptée ; et il y en eut encore, plus tard, qui songèrent à insinuer que je pouvais bien être son compère. Je suis bien convaincu qu'aujourd'hui personne, même parmi les plus prévenus, n'a le moindre soupçon contre moi à ce sujet.

J'ai été appelé à intervenir de nouveau dans les affaires de la société Prince-Henri à l'occasion de sa déconfiture. Le gouvernement ayant intenté contre la société des Bassins houillers et celle du Prince-Henri l'action en déchéance de leur concession, demanda au tribunal la nomination d'un séquestre judiciaire et me proposa pour remplir cette mission. Je l'ai acceptée sur les vives instances qui me furent faites. N'étant pas bien en mesure d'en apprécier toute la portée, je craignais de me charger de la responsabilité qu'elle entraînait. Je dois avouer que, si j'ai cédé, j'ai été un peu influencé par mon désir d'être, comme bourgmestre, *persona grata.* J'ai commencé ma gestion dans des circonstances difficiles. Il fallait absolument, dans l'intérêt de la société Prince-Henri, que les lignes de son réseau qui étaient exploitées, continuassent à l'être. Comment s'y prendre pour se procurer les ressources que cette exploitation exigeait ? La société Guillaume-Luxembourg ne s'était pas emparée seulement du produit des obligations de la société Prince-Henri, elle s'était mise en possession encore de tous les fonds qui entraient dans la caisse de cette dernière, sans songer à payer les dépenses qu'ils devaient servir à couvrir. L'exploitation marchait donc fort péniblement

Digitized by Google

et l'on était toujours incertain si, le lendemain, elle ne devait pas être arrêtée. Cette situation financière donna lieu à un incident fort peu agréable pour moi. La commission de Strasbourg avait une créance de plusieurs centaines de mille francs, provenant de transports qu'elle avait effectués, mais dont le prix avait été payé à la société Prince-Henri par les destinataires des marchandises ; elle envoya à Luxembourg un délégué, chargé de sauvegarder ses intérêts. Ce dernier s'adressa au gouvernement et eut avec deux de ses membres, au sujet de l'objet de sa mission, une conférence à laquelle je fus prié d'assister. Il comprit que l'État luxembourgeois ne devait rien à ses commettants, et qu'à cause de la faillite de la société Prince-Henri, il ne pouvait pas obtenir, dès à présent, le remboursement de leur créance ; il exigea cependant le paiement immédiat de la somme de vingt mille francs, et déclara que, si elle ne lui était pas remise, les wagons de la société Prince-Henri, la plupart chargés de minerai, qui se trouvaient sur les lignes du Guillaume-Luxembourg, seraient retenus. Je lui fis remarquer que je n'avais pas cette somme à ma disposition comme séquestre, et je lui promis de le satisfaire, aussitôt que j'en aurais le moyen. En engageant ce personnage à patienter, je l'irritai et m'attirai même des grossièretés de sa part. Il resta aussi âpre à exiger le paiement des vingt mille francs, que si le salut de l'Empire allemand en dépendait. La rétention des wagons du Prince-Henri aurait apporté une grande perturbation dans son exploitation, et aurait été la cause de pertes et de grosses difficultés avec les expéditeurs. Le gouvernement ne se montrait pas disposé à faire l'avance des vingt mille francs nécessaires pour les dégager; je résolus de les payer de mes propres deniers. Je dus les emprunter; je m'adressai à la Banque Nationale qui m'éconduisit, parce que je ne lui offrais pas une reconnaissance portant trois signatures. N'ayant rencontré personne qui aurait voulu partager avec moi le mérite d'avoir libéré le Prince-Henri, j'ai eu recours à M. Fehlen, qui m'avança les vingt mille francs. Je pus les payer à la commission de Strasbourg, le jour même où je vis son délégué, qui put retourner chez les siens, tout glorieux du succès que ses menées lui avaient procuré. Je n'ai pas pu obtenir aussi promptement que je l'aurais désiré le remboursement de ma créance ; j'en éprouvai de la mauvaise humeur, parce que je craignais d'être engagé dans une contestation. On m'a rapporté, qu'un

Digitized by Google

membre du gouvernement sourit malicieusement, quand on l'a informé de mon impatience ; il s'est dit, sans doute, qu'allait-il faire dans cette galère ? Il peut bien avoir eu raison.

Ma gestion comme séquestre, qui se prolongea pendant quatre mois, s'accomplit, du reste, d'une manière heureuse, sans que l'exploitation du Prince-Henri ait jamais rencontré aucune entrave. Après qu'elle fut terminée, je me félicitai d'avoir encore pu être utile, pendant une crise redoutable, à une grande entreprise du pays qui avait dû faire l'objet de toutes mes préoccupations, tant que je faisais partie du gouvernement ; je fus, de cette manière, assez récompensé de mes peines pour ne pas vouloir réclamer la rétribution, à laquelle j'avais droit. J'éprouve une grande satisfaction, surtout de voir que la société Prince-Henri a pu être reconstituée, grâce aux mesures prises par M. de Blochausen ; j'espère bien que l'avenir ne nous réserve plus de déception et que bientôt toutes les lignes du réseau seront achevées ; j'ai aujourd'hui la curiosité de savoir, si alors, après que j'ai été si souvent qualifié d'auteur et de père du mal, on reconnaîtra que j'ai quelque peu contribué au bien, dont jouiront les populations d'une partie étendue du Grand-Duché.

Mes fonctions de bourgmestre de la ville de Luxembourg et de président de la société agricole me procurèrent en 1877 l'honneur d'être traité avec une grande distinction dans une ville française. Je fus invité en ces deux qualités à assister à l'exposition régionale agricole, qui eut lieu à Nancy, et au banquet donné par la ville qui termina les fêtes. J'ai accepté cette invitation, parce que je n'aurais pu la refuser sans être impoli, en présence des instances de M. Bernard, maire de Nancy et sénateur. Je n'ai pu même refuser d'accepter l'hospitalité dans la maison de cet homme affectueux, quand il est venu me prendre à la gare dans sa voiture. Il avait chez lui d'autres invités, tous hommes politiques, adversaires du gouvernement du président de la République, le maréchal Mac Mahon. L'un d'entre eux était M. Jules Ferry, qui paraissait jouir d'estime auprès des autres. Ils étaient tous préoccupés des élections prochaines pour la Chambre des députés, récemment dissoute, dont le résultat devait avoir une influence décisive sur la question du régime qui prévaudrait en France. Je m'intéressai beaucoup à leurs entretiens. Dans cette société, comme partout, je fus comblé de

Digitized by Google

témoignages de reconnaissance envers le Grand-Duché, pour le bon accueil qu'y reçurent les Français qui s'y refugièrent pendant la guerre de 1870. Au banquet de la ville de Nancy, auquel prirent part d'anciens ministres, des généraux, des ambassadeurs, les autorités départementales, la place d'honneur me fut assignée, évidemment pour honorer le Grand-Duché en ma personne. Les acclamations furent générales quand M. Bernard, s'adressant à moi, dans le toast qu'il porta, rappela dans les termes les plus chaleureux la conduite que les Luxembourgeois avaient tenue, en 1870 et en 1871, envers des compatriotes refugiés dans le Grand-Duché. Je fus heureusement bien inspiré en lui répondant; mon toast à la ville de Nancy provoqua des salves d'applaudissements, comme expression des sympathies de mes auditeurs pour le Grand-Duché. D'autres Luxembourgeois que moi ont été depuis 1870 l'objet des démonstrations les plus sympathiques dans les réunions où ils se sont trouvés en France. Je suis frappé des longs souvenirs qu'ont laissé, dans ce pays, les simples actes de bienfaisance, auxquels tous les hommes sont tenus les uns envers les autres, lorsqu'on voit si souvent les services les plus signalés être oubliés ailleurs après fort peu de temps. Les Français sont vraiment d'autant plus reconnaissants du bien qu'on leur a fait, qu'ils ont eu plus à se plaindre de l'ingratitude qu'ils ont rencontrée. Ils ont droit, sous ce rapport, à une grande estime.

Les fonctions que je remplis, me firent encore obtenir plusieurs fois, à partir de 1874, une place dans des cérémonies qui intéressaient la Maison régnante. En 1874 même, j'ai assisté avec mon collègue, M. Salentiny, des députations de la Chambre et du Conseil d'État et des fonctionnaires, aux fêtes par lesquelles fut célébré, dans les Pays-Bas, le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement au Trône du Roi Grand-Duc Guillaume III. Le Souverain nous adressa des paroles très belles et très cordiales, en recevant le beau bouclier qui lui fut offert au nom du pays. Pendant mon séjour, soit à La Haye, soit à Amsterdam, je fus frappé de la vivacité des démonstrations, qui me paraissaient sincères, auxquelles se livraient toutes les classes du peuple néerlandais pour exprimer leur attachement au chef de la Maison d'Orange. A l'occasion du jubilé du Roi Grand-Duc, la question de décorations à accorder produisit quelque agitation parmi les délégués de la Chambre des députés, qui étaient au nombre de onze. Mon opinion était qu'il n'y avait pas

Digitized by Google

lieu de leur faire obtenir des distinctions plutôt qu'à tous autres, d'autant plus qu'ils avaient été nommés par la voie du sort, c'est-à-dire au hasard. Ma résistance donna lieu à des scènes amusantes. Finalement, je dus capituler.

En 1875 j'eus, comme président de la société agricole, l'honneur de faire partie de la commission organisatrice des fêtes qui furent célébrées à Luxembourg, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la nomination du prince Henri comme Lieutenant du Roi Grand-Duc. Je présidai le banquet qui fut donné par les deux sociétés agricoles à la fin du concours qu'elles avaient institué. Je m'étais réservé de porter le toast du jubilaire. Je dois avouer que je ne réussis pas comme à Nancy. J'avais rédigé mon discours par écrit, pour qu'il ne laissât pas trop à désirer. Au moment psychologique, je ne voyais pas assez clair pour le lire, et je ne le savais pas assez par cœur pour pouvoir le débiter de vive voix. Me voilà un homme mal à l'aise, confus. Le lendemain j'eus l'occasion de me relever jusqu'à un certain point de mon échec.

En 1876, j'eus la mission de recevoir, comme bourgmestre de la ville, la statue de la princesse Henri qui fut inaugurée avec beaucoup d'éclat, en présence de membres des familles d'Orange-Nassau et de Saxe-Weimar. Dans le petit discours que j'ai prononcé, j'ai cherché à éviter les exagérations de langage, qui vont quelquefois jusqu'au ridicule dans des morceaux de ce genre; j'ai cherché aussi à calmer le Roi Grand-Duc, qui était de fort mauvaise humeur, parce qu'on avait élevé un monument à une princesse étrangère, alliée à la dynastie, avant qu'on ait songé à honorer aussi un prince qui en avait fait partie par sa naissance.

Il y a quelques mois, j'ai eu le rôle principal comme bourgmestre, à l'occasion de la réception du prince Henri et de sa seconde femme, la princesse Marie de Prusse. Je leur ai adressé une allocution d'abord et j'ai présidé le banquet que la ville leur a offert. La Princesse s'est présentée aux habitants de la ville comme une femme grâcieuse et modeste. Elle a été très bien accueillie, et en a été très heureuse; elle m'a dit qu'elle ne s'y était pas attendue, parce qu'on lui avait fait croire à Berlin que les Luxembourgeois étaient très hostiles aux Allemands et qu'ils ne manqueraient pas de le lui témoigner.

Digitized by Google

Les jours de deuil succédèrent rapidement aux jours de fête auxquels la joyeuse entrée du prince Henri et de sa jeune épouse avait donné lieu. Le prince Henri vient de mourir après quelques jours de maladie. Comme président du Conseil d'État et comme bourgmestre de la ville, j'ai assisté à son enterrement à Delft, où j'ai vu avec émotion dans les caveaux funèbres de la Maison d'Orange-Nassau son cercueil à côté de celui de sa première femme, l'un couvert de fleurs flétries, et l'autre de fleurs qui se flétrissaient.

La mort du prince Henri a causé de vifs regrets dans toutes les parties du pays; j'en ai éprouvé, personnellement, une forte douleur. J'avais eu pour le Prince un attachement comme pour un proche parent, à la suite de mes rapports avec lui.

Ayant été le collaborateur du prince Henri pendant onze ans, dans les circonstances les plus variées, j'ai été à même de bien l'apprécier. Je lui ai reconnu des mérites qui l'ont honoré; j'aime à y rendre hommage, en rappelant brièvement ceux par lesquels il s'est le plus distingué pendant les vingt-huit ans qu'il a rempli la charge de Lieutenant du Roi Grand-Duc.

Le prince Henri était, avant tout, dévoué au Grand-Duché; je crois bien qu'on peut dire, qu'aucun Luxembourgeois n'était meilleur patriote que lui; cela résulte des nombreux faits que j'ai rappelés dans les pages qui précèdent, notamment en ce qui concerne les chemins de fer. J'en ajoute quelques autres, qui ont fait sur moi beaucoup d'impression. Ainsi après la guerre de 1866 entre les États allemands, il semblait nécessaire, pour que l'indépendance du Grand-Duché pût être assurée, qu'une garnison luxembourgeoise occupât la forteresse après son évacuation par les troupes prussiennes; mais les dépenses que l'entretien de cette garnison exigeait, paraissant exagérées, eu égard aux ressources du pays, le Prince n'hésita pas à offrir au gouvernement, par lettre du 12 mars 1867, de supporter annuellement une partie de cette charge, pour qu'elle ne restât pas trop onéreuse. C'était un sacrifice de millions, auquel il se soumettait ainsi. Pendant la guerre de 1870, je l'ai souvent vu, les larmes aux yeux, quand arrivait la nouvelle de quelque évènement dont il redoutait les conséquences fâcheuses pour le pays. Animé du plus ardent désir de contribuer au développement de la richesse nationale, il avait toujours des fonds disponibles, pour

Digitized by Google

soutenir des entreprises qui lui paraissaient avoir de l'utilité générale; il avançait, sans presque aucun soin de ses intérêts personnels, des sommes considérables, soit pour servir à créer des établissements industriels, soit pour maintenir en activité ceux qui ne prospéraient pas; pour favoriser les progrès agricoles, il donnait aux sociétés agricoles des subsides qui n'étaient pas inférieurs à ceux de l'État. Il s'intéressait vivement à toutes les affaires du gouvernement, examinait consciencieusement celles qui lui étaient soumises, ne les perdait pas de vue, lorsqu'elles avaient de l'importance, les rappelait avec ténacité à ceux qui en étaient chargés et ne cessait d'exciter leur zèle. Quand il était dans le Grand-Duché, il délibérait plusieurs fois par semaine avec les membres du gouvernement sur les questions dont ils avaient à s'occuper. Il exprimait quelquefois des opinions qu'il avait adoptées, soit parce qu'il n'avait pas l'expérience que, dans sa position, il est difficile d'acquérir, soit parce qu'il était influencé par les avis de ceux qui l'approchaient; il les soutenait dans des discussions qui se prolongeaient, mais il écoutait toujours, sans s'en formaliser, les objections qui lui étaient opposées et cédait à son contradicteur sans mauvaise humeur. Il était peu accessible aux préjugés qu'on s'attend à rencontrer chez un homme de son rang. Il avait des principes vraiment libéraux; dans tous ses rapports avec le gouvernement, il a toujours témoigné un grand respect pour les institutions et les lois, sans jamais élever la prétention d'exercer des prérogatives qui ne lui appartenaient pas. Ce n'est pas lui non plus qui poussait au changement de la Constitution en 1856. La loyauté du Prince envers son Souverain était sans restriction; il a eu quelquefois à endurer des brusqueries; on pouvait reconnaître qu'il en était affecté; mais on n'a jamais entendu de lui une expression qui aurait ressemblé seulement à une plainte, et il a agi toujours comme le plus dévoué sujet du Roi.

Le prince Henri était d'une affabilité rare; il la montrait surtout dans les réunions des sociétés agricoles, auxquelles il aimait à assister; personne n'était moins susceptible que lui; il avait l'air de ne pas s'en apercevoir, si on n'avait pas pour lui les égards auxquels il était en droit de s'attendre. Il supportait les attaques dont il était quelquefois l'objet dans les pays voisins, sans récriminer contre ceux qu'il pouvait regarder comme en étant les auteurs. Il était loin cependant d'avoir le

Digitized by Google

tempérament froid que son extérieur semblait indiquer ; il sentait vivement au contraire, mais il savait se contenir le plus souvent, et ne manifestait ses impressions avec vivacité, que lorsqu'il était fortement agité. Il recevait avec bienveillance ceux qui s'adressaient à lui, quelle que fût leur condition ; il était, peut-être, trop enclin à écouter leurs doléances, parce que sa propre sincérité l'empêchait de douter de celle d'autrui, et devenait ainsi la dupe de leur mauvaise foi. Il compatissait avec ceux qui souffraient et a témoigné sa charité et sa bienfaisance par des actes nombreux, par de véritables largesses quelquefois, sans bruit et sans ostentation.

Le prince Henri a toujours été populaire dans le Grand-Duché, comme il l'était aussi dans les Pays-Bas ; il n'a pas eu besoin de la rechercher par les moyens qu'emploient les ambitieux. Il l'a obtenue, parce qu'il la méritait. Puisse-t-il servir d'exemple à ceux auxquels l'avenir réserve le pouvoir souverain dans le Grand-Duché.

La mort du prince Henri forme une date marquante dans nos annales ; j'y termine l'exposé des événements de ma carrière politique et administrative que je dois d'ailleurs considérer comme à peu près terminée, puisque je vais atteindre, dans quelques mois, l'âge de 69 ans.

Encore quelques mots. Il me sera permis de faire une remarque qui résulte du contenu des pages que je viens d'écrire, c'est qu'après avoir pris part, sous le régime belge, aux détails relatifs à la question de la séparation, soit comme conseiller provincial, soit comme journaliste, je suis intervenu ensuite, pendant les quarante ans qui se sont écoulés depuis l'existence de notre autonomie, dans la décision des affaires qui avaient le plus d'importance pour le Grand-Duché. J'ai concouru aux délibérations sur les quatre Constitutions qui ont été en vigueur ; j'en ai même signé deux ; j'ai émis en outre un vote sur une cinquième, qui était destinée à régir le Grand-Duché comme les autres États de la Confédération germanique, celle dont le Parlement de Francfort avait adopté un chapitre. J'ai participé à la conclusion de nos principaux traités avec les puissances étrangères ; j'ai signé les deux les plus importants de tous, comme plénipotentiaire celui du 11 mai 1867, qui consacre notre indépendance et notre neutralité, et comme membre du gouvernement chargé des affaires étrangères, celui du 11 juin 1872, qui mit fin aux difficultés que la guerre de 1870 a fait naître avec l'Alle-

Digitized by Google

magne. J'ai été appelé à émettre un vote sur les deux premiers des cinq traités relatifs à notre accession à l'Union douanière allemande; j'ai été envoyé à Berlin pour négocier les conditions du quatrième; et j'ai fait partie des deux gouvernements qui ont ratifié le troisième et le cinquième. J'ai contribué, soit comme membre du gouvernement, soit comme consulté par lui, au règlement des prétentions élevées par les Pays-Bas contre le Grand-Duché.

J'ai été l'un des signataires de l'acte de concession définitive des chemins de fer Guillaume-Luxembourg, et j'ai dirigé le service des chemins de fer dans le temps, où le réseau Guillaume-Luxembourg a donné lieu aux plus sérieuses difficultés avec plusieurs gouvernements voisins. J'ai soumis à la Chambre le projet de loi concernant les chemins de fer Prince-Henri, et j'ai eu à faire des efforts pendant plusieurs années pour parvenir à assurer leur exécution, qu'à chaque instant un nouvel incident rendait douteuse; et au moment de la crise que la déconfiture de la société Prince-Henri a fait naître, j'ai coopéré à la réorganisation de l'entreprise, étant chargé de leur administration comme séquestre judiciaire. J'ai proposé à la Chambre le projet de loi portant création de l'évêché de Luxembourg, qui impliquait le règlement de la question du concordat. J'ai présenté à l'approbation du Souverain les statuts de la Banque Internationale, que j'avais arrêtés avec les demandeurs en concession. Je suis deux fois entré dans le gouvernement dans un moment, où il fallait d'abord commencer par pourvoir aux nécessités d'une situation financière embarrassée. Enfin, pendant la guerre de 1870, j'ai plus particulièrement été tenu, à raison de mes attributions, de veiller à ce que les dangers dont le pays était menacé, fussent détournés; c'est ainsi que j'ai eu à répondre, à chaque instant, aux réclamations des belligérants et que la redoutable tâche m'est échue de devoir débattre avec M. de Bismarck des questions qui avaient rapport à l'indépendance du Grand-Duché. J'ai donc un état de service bien rempli; je ne veux pas m'en glorifier; c'est un pur effet du hasard si, pendant une longue période, j'ai eu à m'occuper des affaires qui intéressaient le plus vivement le pays; je serais trop vaniteux, si je pouvais me faire illusion à ce sujet. Je tiens cependant à affirmer que, dans toutes les circonstances, j'ai cherché à remplir consciencieusement mon devoir et que j'ai apporté le plus scrupuleux désintéressement dans

Digitized by Google

l'accomplissement de ma tâche. J'espère que mes concitoyens éclairés par les renseignements donnés sur mes actes dans le présent écrit, le reconnaitront.

Luxembourg, en janvier 1879.

L.-J.-E. Servais.

Mes fils disposeront, comme ils l'entendent, des souvenirs de ma carrière politique et administrative et leur donneront telle publicité, après ma mort, qu'ils trouveront convenable. Sous cette réserve, je maintiens les intentions que j'ai exprimées à l'égard de la société archéologique.

Luxembourg, le 1er décembre 1885.

L.-J.-E. Servais.

M. Emmanuel Servais était le fils de M. J.-E.-Antoine Servais, bourgmestre de Mersch et membre des États Provinciaux sous le régime hollandais, et de Madame Anne-Marie Servais, née Richard.

Il est né à Mersch, le 11 avril 1811. Après avoir achevé ses études à l'athénée de Luxembourg, il fréquenta les universités de Gand et de Paris et passa son doctorat en droit à Liège, le 22 février 1833. Ses débuts d'avocat eurent lieu à Arlon où il fit partie du Conseil Provincial, et où, avec M. Victor Tesch, il fonda l'*Écho du Luxembourg*. Rentré dans le Grand-Duché en 1840, sous le régime Hassenpflug, il entra, en 1841, à la Commission instituée par Guillaume II, qui élabora le projet de la Constitution de 1842. Il fit encore partie de la Chambre, du Conseil communal et du Collège échevinal, et fut nommé conseiller de la Cour supérieure de justice le 29 juillet 1848. Il fit également partie du Parlement de Francfort avec MM. Boch-Buschmann, Wilmar et Charles Munchen.

Le 22 septembre 1853 il entra, comme Administrateur général des finances, au gouvernement Simons, qu'il quitta le 28 novembre 1857, pour rentrer à la Cour supérieure de justice. Le même jour il reçut la nomination de conseiller d'État, et un peu plus tard, celle de membre de la commission des curateurs, dont il fut président. Le 11 octobre 1858, il fut nommé membre du comité du contentieux du Conseil d'État, et le 18 mars 1862, il succéda à M. Jos. Pescatore à la vice-présidence de la Cour.

Digitized by Google

La société archéologique le nomma membre correspondant le 22 octobre de la même année, et membre effectif le 27 janvier 1865, pour ses études sur les institutions romaines. Il fut appelé à la vice-présidence du Conseil d'État le 10 avril 1867. Vers la même époque, il fut désigné avec M. le baron de Tornaco, pour représenter le Grand-Duché de Luxembourg à la Conférence de Londres. Le 3 décembre de la même année, il fut chargé de la mission de former un gouvernement, qui fut composé de MM. Em. Servais, Ministre d'État, Ed. Thilges, de Colnet-d'Huart et H. Vannerus, Directeurs généraux. Sur sa demande, démission honorable de ses fonctions de Ministre d'État lui fut accordée le 26 décembre 1874, avec le titre de Ministre d'État honoraire; le lendemain, il recevait la nomination de président du Conseil d'État. Le 20 janvier 1875, il rentra à la commission des curateurs, dont il fut de nouveau président. Le 2 février 1875, il fut nommé membre du comité du contentieux du Conseil d'État. Les électeurs communaux le désignèrent comme successeur de feu M. le bourgmestre Ch. Simonis aux élections du 30 novembre 1875; ce choix fut confirmé par l'arrêté royal grand-ducal du 17 décembre qui le nommait bourgmestre de la ville de Luxembourg, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Enfin en juin 1887, il fut élu député de la ville; la Chambre le nomma président la même année. Il mourut le 17 juin 1890 à Nauheim, où il s'était rendu pour soigner une affection du cœur.

Voici le relevé des différentes publications de M. Emman. Servais:

Étude sur la Dictature à Rome, 1861.

Études sur la Censure à Rome, 1861.

De la justice criminelle à Rome, 1864.

Des lois agraires à Rome.

De la liquidation entre les Pays-Bas et le Grand-Duché de Luxembourg, 1867.

Explications au sujet de la conclusion du Traité du 11 juin 1872, 1878.

Deux questions relatives au traité de Berlin du 11 juin 1872, concernant l'exploitation du chemin de fer Guillaume-Luxemb., 1878.

L'enseignement primaire dans la ville et dans le Grand-Duché de Luxembourg, 1878.

Digitized by Google

Le Grand-Duché de Luxembourg et le Traité de Londres du 11 mai 1867, 1879.

Le tribunat du Peuple depuis sa création jusqu'au temps des Gracches, 1885.

La Dictature, 1886.

A sa mort M. Emmanuel Servais était Grand'croix des ordres de la Couronne de chêne, de Léopold, du Lion d'or de Nassau et d'Adolphe, Commandeur de la Légion d'honneur, Chevalier de l'Aigle rouge de Prusse de 2e classe avec l'étoile et Chevalier du Lion Néerlandais.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google